



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

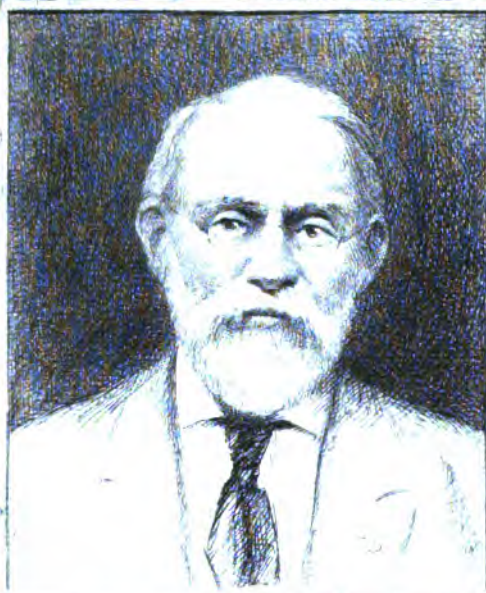
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 476241



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC
b11
.074
A3

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TYPOGRAPHIE E. RENAUT-DE BROISE

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ORNE

TOME III



ALENÇON
TYPOGRAPHIE RENAUT-DE BROISE
PLACE D'ARMES
—
1884

100

Drumming
Nijhoff
12-8-26
18603

BUREAU ET COMMISSION DE PUBLICATION

Président.....	LÉON DE LA SICOTIÈRE.
Vice-Présidents....	Le Comte DE VIGNERLA.
	Le Comte DE CONTADES.
	Eugène LECOINTRE.
Secrétaire général..	Gustave LE VAVASSEUR.
Secrétaire.....	Louis DUVAL.
Secrétaire-Adjoint..	REYNOLD DESCOUTURES.
Trésorier.....	Henri BEAUDOUIN.
Trésorier-Adjoint...	LÉON HOMMEY.
	L'abbé ROMBAULT.
Membres de la Com-	Jules APPERT.
mission de publi-	ARNOUL.
cation.....	Louis BLANCHETIÈRE.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ACHARD DES HAUTES-NOES, maire de Saint-Mars-d'Egrenne, à Alençon, rue de Bretagne, 29.
ACHON (Charles d'), au Mans, 4, rue Monplaisir.
ALEXANDRE, bibliothécaire de la ville, à Alençon, rue de l'Ecusson, 40.
ALMAGRO-DESCHAMPS, pharmacien, à Laigle.
ANTOINE, vicaire de Saint-Pierre-de-Montsort, à Alençon.
ANTONIN, pasteur de l'Eglise Évangélique, à Alençon, rue du Jeudi, 32.
APPERT (Jules), à Flers, rue d'Argentan, 10.
ARNQUL, architecte du département, à Alençon rue de la Mai-rie, 11.
ASSE, rue de l'Ecusson, 9.

AUBERT.

AUDIFFRET-PASQUIER (Duc d'), sénateur, au château de Sassi; — à Paris, avenue Marceau, 58.

AUDIFFRET-PASQUIER (Marquis d'), au château de Sassi.

AURIAC (d'), conservateur, sous-directeur à la Bibliothèque nationale, à Paris, 3, rue Ventadour.

AVESGO DE COULONGES (C^{ie} d'), propriétaire, à Coulonges-sur-Sarthe.

BARRET, curé de Mieuxcé.

BEAU (Amédée), ancien député, à Tubœuf.

BEAUGHAMPS (Le baron DE), propriétaire, à la Ferté-Bernard (Sarthe).

BEAUCHÈNE (C^{ie} DE), au château de Torcé, par Ambrières (Mayenne).

BEAUCHÈNE (DE), ancien commandant de gendarmerie, à Alençon, rue de l'Ecusson, 29.

BEAUDOUIN (Henri), chemin des Boîteuses, 2, à Grenoble (Isère).

BIDARD-HUBERDIÈRE, docteur-médecin, à Lonlai-l'Abbaye, — à Paris, rue de Suresnes, 9.

BLANCHETIÈRE, membre de l'Institut des provinces, à Domfront.

BLIN, chanoine honoraire, curé à Durcet, par la Carneille.

BOIVIN-CHAMPEAUX, avocat à Alençon.

BOUILLONNEY (DU), maire du Ménil-Vicomte, par le Merlerault.

BOURMONT (DE), ancien élève de l'école des Chartes, à Paris, boulevard Saint-Michel, 89.

BOUL (Georges), agent-voyer, à Pervençhères.

BOUTEILLIER, conseiller général, à la Ferté-Fresnel.

BRETÈCHE (Alexandre DE LA), au château de Tercey, à Saint-Loyer-des-Champs, par Almenèches.

BRIDREY, ancien pharmacien, à Argentan.

BRIOUX (Lionel), peintre, professeur de dessin, à Alençon, rue de Bretagne.

BROC (V^{ie} DE), à Paris, rue de Las-Cases, 12.

BUQUET, ancien notaire, à Almenèches.

BUREL, curé à la Lande-Patri.

CANIVET, conseiller général, à Chambois.

CARDON, instituteur, à Exmes.

CAPLAT, conseiller d'arrondissement, à Damigny.

CAUDECOSTE (V^{ie} DE), propriétaire, à Notre-Dame-d'Apres; — à Paris, Cours-la-Reine, 14.

CHALLEMEL (Wilfrid), à La Ferté-Macé.

CHAMBAY, docteur-médecin, à Alençon.

CHAMPAGNE (Marquis DE), à Ménil-Jean.

CHANCEREL, notaire, à Alençon.

- CHARENCEY (C^{te} DE), conseiller général, à Saint-Maurice-lès-Charencey; — à Paris, 5, rue Saint-Dominique.
- CHARLES (l'abbé Robert), rue de Flore, au Mans.
- CHARPENTIER, receveur de l'enregistrement, à Alençon.
- CHARPENTIER, curé doyen de Briouze.
- CHENNEVIÈRES (Marquis DE), directeur honoraire des Beaux-Arts, à Bellême.
- CHENNEVIÈRES (Henri DE), attaché à l'administration des Beaux-Arts, à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, 3.
- CLOUET, propriétaire, à Putanges.
- COTADES (C^{te} Gérard DE), maire, à Saint-Maurice-du-Désert.
- CROPAT, receveur municipal, à Argentan.
- DALLET (Alexandre), conseiller municipal, à Saint-Aubin-de-Bonneval, par le Sap.
- DARPENTIGNY, greffier de la Justice de Paix, à Putanges.
- DE BROISE, ancien imprimeur, à Alençon.
- DESCHAMPS (Léon), professeur d'histoire au Lycée, à Angoulême.
- DESCHAMPS (E.), adjoint au maire, à Alençon, rue du Château, 33.
- DESCOUTURES (Reynold), greffier du Tribunal de commerce, à Alençon.
- DES DIGUÈRES (Victor), maire de Sévigni.
- DES DIGUÈRES (Alexandre), maire de Batilli.
- DELANDE, fabricant de serrurerie artistique, à Tinchebrai.
- DESMOUSSEAUX (fils), quincaillier, à Alençon, rue du Bercaill, 9.
- DEVAUX (L'abbé), au Sap.
- DONON (A.), consul général de Turquie, à Lonrai; — à Paris, avenue Gabrielle, 42.
- DUBOIS-GUCHAN (Gaston), archiviste-paléographe, au Mans (Sarthe), rue de Ballon, 33.
- DUFOUR, à la gare de Domfront (Orne).
- DU HAYS (Ch.), attaché à la direction des haras au ministère de l'Agriculture, 244, boulevard Saint-Germain; — à Saint-Germain-de-Clairefeuille, par Nonant.
- DUMAINE, curé-doyen de Tourouvre.
- DUPLESSIS-D'ARGENTRÉ (C^{te}), propriétaire, à Saint-Julien-de-Terroux, château de la Bermondière, (Sarthe).
- DUPUY, aumônier du Lycée, à Alençon, rue de l'École, 7.
- DURAND (Charles), maire de Colombiers.
- DUVAL (Louis), archiviste du département de l'Orne, à Alençon, rue de Cazault, 47.
- FARCY (Paul DE), à Château-Gontier (Mayenne).
- FONTAINE, professeur de rhétorique, au Collège d'Argentan.
- FOUCAULT (Eugène), à Flers.
- FLEURY, curé, à Tessé-la-Madeleine (Orne).
- FRÉBET, professeur au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.

IV

- FRIZE, secrétaire général du département de la Vendée, à La Roche-sur-Yon.
- FROMONT (DE), propriétaire au château de Frébourg, commune de Contilly, par Mamers (*Sarthe*).
- GALPIN (Gaston), conseiller général de la Sarthe, à Alençon, rue de Bretagne, 31.
- GATRY, curé, au Bouillon.
- GAULIER, curé, à Lonlai-le-Tesson.
- GRIMBERT, curé, à Coulonges-sur-Sarthe.
- GIET, aumônier de l'hospice, à Vimoutiers.
- GIRARD, secrétaire général de l'Évêché, à Sées.
- GODET, vicaire, à Ceton.
- GOMAS, agent-voyer, à Exmes.
- GOURDEL (l'abbé), curé de Saint-Hilaire-de-Briouze.
- GOVERNEUR, maire de Nogent-le-Rotrou.
- GUÉRIN-BEAUPRÉ, maire de Boucé.
- GUILLEMIN, officier en retraite, à Alençon, rue Saint-Blaise, 69.
- GUILLOUARD, professeur à la Faculté de Droit de Caen.
- HAREL (Paul), à Echauffour.
- HÉDIN, conservateur du Musée, à Alençon, rue Saint-Blaise, 63.
- HOMMEY (Achille), banquier, à Alençon, rue de Bretagne, 7.
- HOMMEY (Léon), banquier, à Alençon, rue de l'École, 5.
- HOMMEY, prêtre à Saint-Léonard.
- HUET, vicaire à Saint-Etienne-de-Caen (*Calvados*).
- HUPIER, docteur en médecine, à Alençon, rue de l'École, 6.
- JAMET, curé-archiprêtre d'Argentan, chanoine honoraire.
- JOSSE, professeur au Petit-Séminaire, à Sées, chanoine honoraire.
- JOUAUT, curé, à Méné-Guyon, par Courtomer.
- JOUSSELIN, propriétaire, à Alençon, rue du Collège, 11.
- JOUSSET, docteur en médecine, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Bellême.
- LA FORTINIÈRE (Paul DE), juge au Tribunal civil, à Alençon, boulevard Lenoir-Dufresne.
- LA GENEVRAYE (C^{te} DE), à la Genevraye.
- LA JONQUIÈRE (Marquis DE), ancien préfet, propriétaire, à Mauves (château de Landres).
- LANGE, docteur-médecin, à Flers.
- LAPORTE, à Alençon, rue de Bretagne.
- LA RAILLIÈRE (Marc DE), à La Ferté-Macé ; — au Mans, avenue de Paris, 61.
- LA RAILLIÈRE (Gustave LE MEUNIER DE), conseiller général, à La Ferté-Macé.
- LA SICOTIÈRE (DE), sénateur, ancien directeur et président d'honneur de la Société des Antiquaires de Normandie, à Alençon.

- LEBRETON (Th.), chanoine, à Sées.
- LEBEY (Daniel), à la Carneille.
- LECHEVREL (Ernest), propriétaire, à Chanu.
- LECLERC (E.), agréé près le Tribunal d'Argentan, directeur des *Echos de l'Ouest*, à Argentan, rue Neuve.
- LECOINTRE (Eugène), membre de la Commission des Archives départementales, à Alençon, rue du Château, 35.
- LECOINTRE-DUPONT (G.), associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Poitiers (*Vienne*).
- LECOMTE DE MONTIGNY, à Montigny (*Sarthe*).
- LECORNU (Emile), rue de Tinchebrai, à Flers.
- LEDIEN, curé de Fel, canton d'Exmes.
- LEFAIVRE, bibliothécaire au Grand-Séminaire, à Sées, chanoine honoraire.
- LE L'AUVERAIS, président du Tribunal civil de Mortain (*Manche*).
- LEFEBVRE, marchand tapissier et antiquaire, à Argentan.
- LE FERON DE LONGCAMP, président de la Société des Antiquaires de Normandie, rue de Geôle, à Caen.
- LE GALLOIS, docteur-médecin, à La Ferté-Macé.
- LE GRIX (Amédée), maire et conseiller d'arrondissement, à Rânes.
- LE HARDY (Gaston), secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie, à Rots (*Calvados*).
- LE HOULT-COURVAL, supérieur du Petit-Séminaire, à Sées.
- LEMARQUANT, licencié en droit, à Ecouché.
- LEPAGE, imprimeur, directeur du *Courrier de l'Ouest*, à Alençon.
- LE PELLETIER (Rodolphe), filateur, à Athis.
- LEROY (M^{me}), propriétaire, à Alençon, rue du Cours, 48.
- LEROY (Paul), propriétaire, à la Carneille.
- LE SEIGNEUR, curé de Saint-Hilaire-la-Gérard.
- LETAILLIEUR, docteur-médecin, à Alençon, rue du Jeudi.
- LEVAIN (Charles), propriétaire, à Caorches (*Eure*).
- LE VAVASSEUR (Gustave), conseiller général de l'Orne, lauréat de l'Institut, à la Lande de Lougé.
- LEVEILLÉ (Ernest), propriétaire, à Alençon ; — rue Duphot à Paris.
- LIARD, imprimeur à Domfront.
- LIBERT (Marcel), conseiller général, à Alençon, rue des Grandes-Poteries, 13.
- LIVACHE, notaire, à Céaucé.
- LORiot (Florentin), avocat, à Alençon, Grande-Rue, 112.
- LOUVEL, ancien chef d'institution, à Rémalard.
- MACAIRE, chef de division, à la préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de Cazault, 118.

- MACKAU (Baron DE), député, à Guerquesalles; — à Paris, avenue d'Antin, 22.
- MALLET, professeur d'archéologie au Petit-Séminaire de Sées.
- MARAIS (Emeric), vicaire général de l'Evêché, à Sées.
- MARAIS (J.-H.), membre de la Société d'Acclimatation et de la Société de Physique et Chimie de Paris, à Paris-Passy, rue Mozart.
- MARAIS (Paul), ancien élève de l'école des Chartes, à Paris-Passy, rue Mozart.
- MARCÈRE (DE), député, à Paris, rue Montaigne, 23.
- MARCHAND (Eug.), conseiller d'arrondissement, maire d'Alençon.
- MARIÈRE, curé, à Omméel, par Exmes.
- MARSAULT, pasteur protestant, à Rouillac (*Charente*).
- MARTIN LE NEUF DE NEUFVILLE, président honoraire du Tribunal civil d'Alençon.
- MARY-RENARD, à Alençon, rue du Château.
- MAUNOURY, chanoine au Petit-Séminaire de Sées.
- MELLION, professeur à la Société pour l'instruction élémentaire à Paris, rue de Tournon, 21.
- MÉRIEL (Amédée), à Falaise, Grande-Rue-Saint-Gervais.
- MÉROU, à Suresnes (près Paris), rue Desbassyns, 7.
- MONTAMBAULT, vicaire, à Flers.
- MONTAUZÉ, imprimeur, à Sées.
- MURIE, architecte, conservateur de la bibliothèque et du musée, à Flers.
- NUGUES, curé, à Neauphe-sur-Dive.
- PARMENTIER, sous-préfet, à Domfront.
- PATOU (Urbain), avocat, à Avrilli, près Domfront.
- PITOU (Ch.), greffier de la Justice de paix, à Senonches (*Eure-et-Loir*).
- POIRIER (l'abbé), missionnaire apostolique, rue des Tisons, à Alençon.
- PORIQUET, sénateur, conseiller général de l'Orne, à Montmerrei, château de Blanche-Lande, — à Paris, rue d'Astorg, 4 bis.
- POUPET, avocat, conseiller général de l'Orne, à Alençon, rue du Jeudi, 26.
- PRÉBOIS (Paul), notaire, à Sées.
- PREMPAIN (Ch.), architecte, à Sées.
- RACINET, instituteur, à la Chapelle-Montligeon.
- RACINET, ancien notaire, à Alençon, rue Saint-Blaise.
- RENAUT-DE BROISE, imprimeur, à Alençon.
- RICHER, professeur au Petit-Séminaire de Sées.
- ROBERT DE MASSY (Maurice), préfet des Basses-Pyrénées.
- ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, ancien conseiller à la Cour d'Appel, à Caen.

- ROEDERER (C^{te})**, à Bois-Roussel, par Essai.
ROMANET (V^{te} Olivier DE), à Versailles, 25, rue Saint-Martin.
ROMBAULT, professeur d'histoire au Petit-Séminaire de Sèes.
ROULEAUX-DUGAGE, à Domfront.
RUAAULT-DUPLESSIS, ancien conseiller à la Cour d'appel, à Caen.
RUPRIC-ROBERT, architecte diocésain de l'Orne, inspecteur général des monuments historiques, à Paris, rue d'Assas, 10.
SABINE-D'ANDEVILLE (H.), architecte, membre de la Société Nationale des Architectes, fondateur du journal *l'Architecte*, à Paris, avenue des Ternes, 30.
SAFFRAY, curé de St-Aquilin-du-Corbion.
SALLES (Auguste), élève de l'Ecole Normale supérieure, à Paris.
SAUVAGE (Hippolyte), à Paris, rue Philippe-de-Gérard, 18.
SCHALCK DE LA FAVERIE (M^{me}), membre de la Société des gens de lettres, à Paris, rue des Acacias, 12.
SEMALLÉ (C^{te} DE), à Semallé, — et à Aillères (*Sarthe*), château de la Gastine.
SEVRAY, chapelain de l'Immaculée-Conception, à Sèes.
THIBOUT, propriétaire, rue Julien, à Alençon.
THOUIN, agent-voyer, inspecteur, à Alençon.
TIRARD (Jules), à Condé-sur-Noireau (*Calvados*), rue du Chêne.
TOMERET, chef de division à la préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de Lancrel, 18.
TOURANGIN, ancien trésorier général, maire de Vingt-Hanaps.
TRIGER (Robert), docteur en droit, au Mans (*Sarthe*).
TURENNE (V^{te} DE), conseiller général, à Courtoimer.
TURGEON (Charles), professeur à la Faculté de droit, à Rennes.
VANNIER, aumônier du collège, à Argentan.
VAUDICHON (DE), ancien préfet, aux Tourailles.
VAUDORÉ (Alfred), 16, place Royale, à Caen.
VEILLON, photographe, professeur de dessin au Lycée d'Alençon.
VIGNERAL (C^{te} DE), ancien capitaine d'état-major, à Ri.
VIMONT, professeur de mathématiques, directeur de la Société Flammarion, à Argentan.
WOLF, capitaine en retraite, à Argentan.
YVART, notaire, à Alençon, rue de Bretagne.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

DANIEL, quincaillier, au Sap.
 DESFRIECHES, curé, à Ussy (*Calvados*).
 GALLE, président de la Société polymathique du Morbihan.
 LÉBOUCHER-DUTAILLIS, propriétaire, à Argentan.
 LÉCONTE, agent-voyer au Mesle.
 MAYAUD, membre de la Société Archéologique de la Creuse, à Villeneuve-sur-Yonne.
 NIQUET, curé, à Villers-Canivet (*Calvados*).
 PINÇON, instituteur communal à Echauffour, canton du Merlerault.
 POLI (V^e DE), à Paris, rue des Accacias, 27.
 ROCHET (Charles), statuaire, à Paris, rue Monsieur-le-Prince.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

Auxquels la Société Historique et Archéologique de l'Orne adresse ses Publications et ses Correspondances.

Archives Départementales de l'Orne, à Alençon.
 Bibliothèque Publique d'Alençon.
 Bibliothèque Publique d'Argentan.
 Commission Météorologique de l'Orne.
 Comité des Travaux Historiques et des Sociétés savantes, Paris.
 Société Archéologique, Artistique, Littéraire et Scientifique de l'arrondissement de Valognes.
 Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.
 Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.
 Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.
 Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.
 Société Industrielle de Flers.
 Société Scientifique Flammarion, à Argentan.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORNE

Séance publique annuelle.

PRÉSIDENTE DE M. L. DE LA SICOTIÈRE, SÉNATEUR

La Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu sa séance publique annuelle, le 8 novembre 1883, dans une des salles de l'Hôtel de Ville d'Argentan, que l'administration municipale avait bien voulu mettre à sa disposition.

Argentan était la première station de la pérégrination archéologique que la Société se propose de faire, tous les ans, dans l'étendue de sa circonscription, en tenant ses séances publiques successivement dans chacune de nos principales villes.

Une visite aux restes de l'ancienne église Notre-Dame-de-la-Place, dans la rue Saint-Martin, signalés par M. Louis Duval comme un curieux spécimen de l'architecture romane et dessinés avec soin par M. le comte de Vignerot, avait précédé la réunion à l'Hôtel de Ville. Beaucoup de membres de la Société y avaient pris part. Ils avaient examiné avec grand intérêt les arcatures romanes ornées de têtes de bélier, d'étoiles et de chevrons brisés, qui existent encore dans la partie inférieure, à l'intérieur du bâtiment, et la rangée de modillons qui soutiennent l'entablement. Sur l'autre face latérale de l'édifice, existe une belle fenêtre romane avec moulures en zig-zags. Cette église est évidemment

la plus ancienne d'Argentan, et sera décrite avec détail dans un des prochains *Bulletins*.

Une autre visite, malheureusement trop rapide, au Musée d'Argentan, avait permis aux membres de la Société de constater qu'il renferme déjà bon nombre d'objets très-intéressants au double point de l'art ou de l'archéologie, et d'applaudir au zèle de ses organisateurs.

La séance s'ouvre à 2 heures 1/4. Un grand nombre de membres de la Société et de personnes distinguées, parmi lesquelles plusieurs dames, remplissent la salle.

M. Topin, sous-préfet d'Argentan, et M. Boscher, maire de la ville, prennent place à côté du Président. M. Aumont, président de la Société Flammarion, M. Vimont, directeur de l'Observatoire d'Argentan, et les membres du bureau de la Société historique, composent avec eux le Bureau de la séance générale.

M. Robert de Massy, préfet de l'Orne, s'est excusé par écrit de n'avoir pu se rendre à l'invitation de la Société; MM. l'abbé Dumaine, curé-doyen de Tourouvre, Canivet, conseiller général à Chambois, Almagro, de Laigle, Livache, de Céaucé, l'abbé Servay, de Seès, l'abbé Godet, de Céton, Racinet, instituteur de la Chapelle-Montligeon, ont aussi envoyé leurs regrets par écrit.

Discours d'ouverture de M. L. de La Sicotière, président. Il expose et justifie le plan des assises historiques que la Société inaugure aujourd'hui. Il remercie vivement les autorités et les habitants d'Argentan, qui ont si bien répondu à l'appel de la Société, et particulièrement les membres de la Société Flammarion. Il retrace ensuite l'histoire de la vie et des ouvrages de M^{lle} Marthe Cosnard, de Seès, qui eut, au xvii^e siècle, un certain renom littéraire et fut l'amie du grand Corneille.

Compte-rendu par M. Le Vavasseur, secrétaire général, des travaux de la Société pendant la dernière année.

Lecture faite par M. l'abbé Rombault sur l'église de Saint-Saturnin-des-Lignerics, le baptême et la jeunesse de Charlotte Cor-day.

M. le comte de Vigneral esquisse le tableau des points fortifiés par les Romains dans notre circonscription et des voies principales par lesquelles ils la sillonnèrent. Il fait un appel pressant aux membres de la Société et à toutes les personnes de bonne volonté pour réunir toutes les observations, à l'aide desquelles il

sera possible de reconstituer la carte romaine de notre pays. Il promet d'en publier lui-même prochainement l'esquisse, pour servir de point de départ et d'étude.

Communication par M. Louis Duval d'un mémoire, avec documents à l'appui, sur les mesures prises dans le département de l'Orne, par les administrations locales, pour assurer la conservation des bibliothèques, des objets d'art et des collections scientifiques, pendant la période révolutionnaire.

Vers sur Argentan par M. Le Vavas seur.

Ces diverses communications sont accueillies avec intérêt et la séance est levée à cinq heures au milieu des applaudissements unanimes de l'assemblée.

La séance publique de la *Société Historique et Archéologique* avait été précédée d'une séance administrative pour le renouvellement du Bureau et le vote sur l'admission de cinq nouveaux membres.

Par suite des élections nouvelles, le Bureau se trouve ainsi constitué pour l'année 1883-1884.

Président : M. LÉON DE LA SICOTIÈRE.

Vice-Présidents : MM. le comte DE VIGNERAL; le comte DE CONTADÈS; Eugène LECOINTRE.

Secrétaire général : M. Gustave LE VAVASSEUR.

Secrétaire : M. Louis DUVAL.

Secrétaire-Adjoint : M. Reynold DESCOUTURES.

Trésorier : M. Henri BEAUDOUIN.

Trésorier-Adjoint : M. LÉON HOMMEY.

Membres du Comité : MM. ARNOUL, architecte du département; BLANCHETIÈRE, maire de Domfront; APPERT; l'abbé ROMBAULT.

UNE MUSE NORMANDE INCONNUE

M^{lle} COSNARD, DE SEÈS

MES CHERS CONFRÈRES,

Lorsque notre Société se constitua, faisant appel aux lumières et au concours de tous les habitants de notre département que doit rapprocher le goût des études historiques et archéologiques, il fut convenu, encore que nos statuts n'en fissent pas une obligation, que nous tiendrions nos séances publiques annuelles, successivement, dans chacune des principales villes de notre circonscription. Aucune pensée de vanité ne se mêlait à cette résolution. Nos assises devaient être modestes comme nos travaux. Mais il nous semblait qu'il y aurait intérêt et convenance à déplacer ainsi de temps en temps le siège de nos réunions, pour rendre à nos confrères éloignés du chef-lieu, la courtoisie de leurs visites, ou venir chercher sur place les mains qui n'avaient pu encore rencontrer les nôtres. Quand Mahomet, qu'on nous pardonne ce souvenir anecdotique, vit que la montagne ne pouvait venir à lui, il alla à la montagne... C'est ainsi que nous trouverons moyen de resserrer ou de nouer des relations amicales, où la science elle-même peut avoir son profit. Joignons-y les travaux, les études d'histoire locale que doivent provoquer des réunions comme celle-ci ; l'attrait des monuments épars dans nos villes et dont la visite — nous venons d'en avoir la preuve — peut offrir tant d'intérêt et de profit sous la direction des personnes qui les connaissent le mieux. Enfin, nous serait-il défendu d'espérer que notre *Société Historique et Archéologique de l'Orne* ne perdra

rien à se montrer aux gens du dehors dans la vérité pratique de son rôle, dans la modestie de ses aspirations, dans la ferveur et la sincérité de son dévouement à la science, à l'art, au progrès sous toutes ses formes? Elle y pourra même gagner des adhésions, des recrues dont elle serait reconnaissante et fière. Son œuvre est essentiellement collective, confraternelle, patriotique. Elle ne fait pas appel seulement aux sympathies, mais au concours actif de tous les amis du pays, sur le terrain de l'étude et de l'union. Heureux les trésors de la science, on peut y puiser toujours sans les épuiser jamais! heureux ceux qui la cultivent, car ils s'enrichissent du patrimoine de tous, et chacun, quel qu'il soit, reçoit ainsi plus qu'il ne donne lui-même. !!

Dans ces conditions, mes chers Confrères, le choix de la ville d'Argentan, comme première station de notre pérégrination départementale, s'offrait de lui-même. Argentan n'est pas riche seulement de ses anciens monuments, de ses souvenirs historiques qu'une Muse filiale va tout à l'heure vous retracer avec un charme et une puissance que ma prose ne saurait atteindre, des grands noms dont il rappelle la naissance ou le passage. Nous étions assurés d'y trouver un auditoire nombreux, délicat et sympathique, des administrateurs de la plus exquise bienveillance. Nous comptons sur le concours d'une autre Société établie dans cette ville depuis déjà plus d'une année et dont les travaux, nombreux autant que variés, attestent la vitalité féconde. La Société Flammarion a sans doute pour objectif plus particulier les sciences physiques et naturelles; mais entre le ciel dont elle sonde les profondeurs, et les entrailles du sol que fouille l'antiquaire, il y a — champ commun pour elle et pour nous d'études et d'explorations, — la terre habitable; il y a surtout le goût des jouissances délicates de l'esprit, la recherche du vrai, l'amour du travail et du progrès. Nos deux Sociétés se ressemblent sans se confondre, comme ces deux sœurs dont parle le poète ancien :

*Facies non una duabus,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.*

Aussi, nous sommes-nous adressés avec confiance à la Société Flammarion, à son digne Directeur en particulier, dont nous ne saurions assez reconnaître le zèle, l'obligeance et la courtoisie, pour lui demander son concours. Elle nous l'a prêté avec une

grâce qui en double encore le prix. Qu'elle reçoive ici nos publics remerciements ! Qu'elle trouve la récompense de son généreux concours jusque dans les succès que vous allez obtenir, mes chers Confrères, et dans les applaudissements qui vont vous être donnés ! Ces succès, l'honneur lui en reviendra en grande partie, et des applaudissements qu'elle vous décernera, elle devrait garder pour elle la meilleure moitié.

Je voudrais maintenant vous laisser la parole, mes chers Confrères ; mais la tradition m'impose l'obligation de vous entretenir, moi aussi, d'un sujet historique ou archéologique.

Le sujet que j'ai choisi, le programme de notre séance vous l'a indiqué : *Une Muse normande*; M^{lle} Cosnard, de Seès.

Muse peu fêtée, je l'avoue humblement, même dans la petite église des lettrés ; personnage peu connu, même à Seès, son pays natal.

Pas un biographe ne l'a mentionnée : ni parmi les anciens, Moréri (1), Lacroix du Maine (2), Gouget (3), Nicéron (4), ces chercheurs exacts jusqu'à la minutie ; ni parmi les modernes, Michaud, Hoëfer, Weiss et leurs nombreux concurrents ; ni les écrivains qui ont fait de la biographie et de la bibliographie normandes, l'étude la plus consciencieuse et la plus approfondie, Louis du Bois (5), Edouard Frère (6), Théodore Le Breton (7) ; ni ceux qui ont circonscrit leurs recherches sur le terrain plus étroit de notre seul département, comme Joseph-Odolant Desnos (8) ; ni même Maurey d'Orville, historien spécial de la ville de Seès (9). Aucun d'eux, dans ces diverses compilations, ne lui a fait l'aumône d'une ligne.

(1) Dern. édit., 1759, 10 vol. in-fol.

(2) *Bibliothèques françaises*, dern. édit. 1772-73, 6 vol. in-4°.

(3) *Bibliothèque française*, 1723-1756, 18 vol. in-12.

(4) *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes célèbres dans la République des lettres*, 1727-1745, 44 vol. in-12.

(5) *Nomenclature alphabétique des auteurs et des artistes normands*, à la suite de l'*Itinéraire descriptif, historique et monumental de la Normandie*, 1838, in-8°.

(6) *Manuel du Bibliographe normand*, 1860, 2 vol. in-8°.

(7) *Biographie normande*, 1857-1861, 3 vol. in-8°.

(8) *Biographie à la suite de sa Description du département de l'Orne dans la collection la France*, 1834, in-8°.

(9) *Recherches historiques sur la ville, les évêques et le diocèse de Seès*, Seès, 1829, in-8°.

On connaissait son nom par le frontispice de sa tragédie des *Chastes Martyrs*, mais on ignorait qu'elle fût née à Seès, les feuillets qui mentionnent cette particularité manquant dans presque tous les exemplaires. On en avait conclu, sans plus de réflexion, qu'elle avait dû naître et vivre à Paris, en avouant toutefois qu'on ne savait rien des circonstances de sa vie (1).

Constater que M^{lle} Cosnard était notre compatriote, retrouver son acte de baptême, analyser sa tragédie unique et en citer quelques passages, n'aurait pas suffi pour intéresser un auditoire aussi exigeant que celui-ci a le droit de l'être. Il fut un temps, assure-t-on, où chaque étudiant, en finissant sa rhétorique, se croyait obligé d'écrire une tragédie en cinq actes et en vers alexandrins. Jugez de la quantité de celles qui dorment, imprimées ou non, dans la poudre des bibliothèques ! Les dames, ne faisant pas leur rhétorique, avaient et ont encore plus de chances d'échapper au danger de la tentation ; beaucoup cependant ont versé dans l'ornière de la tragédie, et c'eût été œuvre plus charitable qu'amusante de tirer M^{lle} Cosnard du tas, pour la remettre sur ses pieds.

Les antiquaires de Paris et surtout ceux de province ressemblent, il est vrai, à ce vieux presbytérien dont Walter Scott a immortalisé la figure originale sous le nom populaire d'*Old Mortality* ou le *Vieillard de la Mort* (2). Voué au culte de ses ancêtres dans la foi, ayant consacré sa vie à la conservation ou à la restauration des souvenirs et des monuments de leur histoire, il s'en allait par les campagnes de l'Ecosse, ici réparant une tombe, là rajeunissant une inscription, ailleurs racontant aux petits enfants les persécutions, le martyre ou les exploits de leurs pères, disputant à la mousse qui ronge les pierres et à l'oubli plus rongeur encore, des noms illustres ?... Oh ! non !... ceux-là n'avaient pas besoin de ses services pieux... Mais des noms humbles comme le sien. Pour nous, il nous faut bien faire un choix dans le cimetière littéraire dont nous interrogeons et rafraichissons les tombes, et ce choix, pourquoi certaines circonstances anecdotiques, en dehors de la valeur intrinsèque des œuvres laissées par le mort, ne l'influenceraient-elles pas ?

(1) De Lérès, *Dictionnaire portatif historique et littéraire des théâtres*, 2^e édit. Paris, 1763 ; — *Bibliothèque du théâtre français*, par le duc de La Vallière et autres, Dresde (Paris) 1768 ; — *Anecdotes dramatiques*, par Clément et La Porte, Paris, 1775.

(2) *Les Puritains d'Ecosse*, Ch. I^{er}.

Les *Chastes Martyrs* de M^{lle} Marthe Cosnard ne manquent pas, vous allez en juger vous-mêmes, d'un certain talent ; mais quelque chose m'intéresse davantage que ce talent même, je l'avoue, à la pièce et à son auteur : c'est l'amitié que le grand Corneille paraît avoir eue pour l'auteur ; — c'est l'éloge qu'il fit de la pièce dans des vers si peu connus qu'ils peuvent passer à peu près pour inédits ; — c'est cette singularité, absolument inexplicable, qu'on ne les trouve que dans un très-petit nombre d'exemplaires, dans un seul peut-être, celui que j'ai le bonheur de posséder ; — c'est la confusion qu'ils ont fait commettre par un des esprits les plus lettrés et les plus curieux de notre temps, entre l'honnête mademoiselle Cosnard, de Seès, et une certaine demoiselle de Sçay, d'Alençon, effrontée coquine, qui ne faisait pas de tragédies, mais toutes sortes de vilaines actions, entre notre grand poète tragique et l'ordurier Blessebois ; — c'est enfin l'attribution posthume à cette infortunée Marthe Cosnard d'une autre pièce tout à fait indigne de son talent. Toutes ces circonstances réunies lui créent une personnalité à part, à laquelle je voudrais vous intéresser, comme je m'y suis intéressé moi-même.

En réalité, elle était née à Seès. Le 14 avril 1614, Marthe Cosnard, fille de Thomas et de Catherine Du Frische, y est tenue sur les fonts par Robert Du Frische et Marthe Barbier, veuve de Guillaume Loysel, et nommée par ladite Barbier.

Les Cosnard étaient établis à Seès dès avant 1434. On les y voit à partir de cette époque exerçant diverses professions libérales, avocats, orfèvres, apothicaires, médecins. Ils sont alliés aux bonnes familles bourgeoises du pays, aux Loysel, notamment, aux Du Frische, si distingués comme gens de robe et d'église, aux Riqueur, dont l'un avait été poète, lui aussi, et grand ami de l'évêque Bertaut (1).

(1) Consulter pour ces généalogies et ces alliances, le manuscrit de Pilâtre : *Mémoires généalogiques des principales familles de Suis*. C'est un travail de dépouillement, par ordre alphabétique, des registres de baptêmes et de mariages de la ville de Seès, exécuté vers 1650 avec beaucoup de soin, et dans lequel l'écrivain a intercalé quelques documents empruntés aux études des notaires et aux archives des particuliers. Des additions successives y ont été faites par d'autres mains, à diverses époques ; (gros in-fol. sur papier, Bibliothèque de M. L. de La Sicotière). Le travail de Pilâtre est d'autant plus intéressant aujourd'hui, que les registres de la paroisse Saint-Gervais, à laquelle appartenaient les Cosnard, ont en grande partie disparu. (Lettre de M. l'abbé Rombault, 3 novembre 1883.)

A cette famille appartenait certainement le bénédictin Jean Cosnard, auteur, en 1614 (l'année même où naquit notre héroïne), d'un Essai sur les *Antiquités de Seès* (ou plutôt de l'abbaye de Saint-Martin), dont le manuscrit est malheureusement égaré.

Il devait être son oncle ou son cousin. Le parrain et la marraine de Marthe étaient parents ou alliés des Cosnard, et comme eux sur un bon pied dans le monde sagien.

Ce petit monde présentait alors — première moitié du XVII^e siècle — un degré de culture et d'activité littéraires fort remarquable et même exceptionnel par contraste avec le caractère d'ordinaire plus somnolent de notre région : Tableau curieux, qui mériterait d'être retracé dans son ensemble et dont je n'essuise que quelques traits. Il aurait pour pendant le spectacle qu'avait offert la ville d'Alençon, un siècle auparavant, aux jours de Marguerite de Navarre.

Trois évêques de Seès avaient été les promoteurs et les patrons de ce mouvement.

Pierre Duval (1545-1564), savant homme, traducteur de Platon et auteur de poésies sacrées qui eurent plusieurs éditions (1).

Claude de Morenne (1601-1606). Il composa des vers politiques, des vers profanes, des vers sacrés, et fut lié avec tous les littérateurs de son temps (2).

Jean Bertaut (1606-1611), le plus connu des trois (3). Ses poésies forment un gros volume, plus recherché des curieux que feuilleté des littérateurs, quoique Boileau lui ait fait l'honneur de le citer parmi les poètes qui eurent le mérite de résister à l'influence tyrannique de Ronsard (4). On aime pourtant à redire ces jolis vers, d'un sentiment si mélancolique et d'un tour si délicat :

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir ?

(1) Maurey d'Orville, p. 168-172 ; — Moréri, etc.

(2) Maurey d'Orville, p. 175-181 ; — L. Duhamel, *Notice* en tête de la réimpression des *Poésies profanes de Claude de Morenne*, Caen, 1864, in-12 : notice incomplète, particulièrement en ce qui concerne la bibliographie ; — etc.

(3) Maurey d'Orville, p. 179-185 ; — Martin, *Mémoires de l'Acad. de Caen*, 1810 ; — Sainte-Beuve, *Poésie française au XVI^e siècle* ; — etc.

(4) Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

La protection et l'exemple de ces évêques, qui ne dédaignaient pas d'associer la culture des muses aux devoirs rigoureux de leur charge, avaient encouragé les mêmes goûts dans leur ville épiscopale et dans leur diocèse.

Citons seulement parmi les poètes groupés autour d'eux :

Bazire, archidiacre du Houlme et chanoine de Seès, qui, dans une élégie sur la mort de Bertaut inhumé, comme on sait, dans sa cathédrale, prophétisait à cette tombe les destins du Parnasse antique :

Saint temple, dont le chœur s'enrichit de sa cendre,
Maison de l'Eternel et qui sembles te rendre
Par tes tours dans les cieux,
Ni tes riches portaux, ni ta riche structure
Ne t'enrichissent tant comme la sépulture
De ses os précieux.

Il faut à l'avenir que cette sainte place
Soit l'ancre Tesprien et serve de Parnasse
A tous les beaux esprits;
Quiconque sur sa tombe aura fait sa prière,
Des fureurs des Neuf Sœurs et de Phébus, leur frère,
Aussitôt soit épris! (1)

Julien Riqueur, de Seès, autre ami de Bertaut, auquel il survécut quelques années. Nous avons publié, il y a bientôt quarante ans, une notice sur ce poète normand tout à fait inconnu, dans laquelle nous avons cité beaucoup de vers de sa composition; et à laquelle Sainte-Beuve voulut bien accorder un regard favorable (2).

Le Hayer du Perron, d'Alençon, dont le principal ouvrage, les *Palines du Juste*, fut imprimé en 1635 (3).

Christophe Loisel, d'Argentan, curé d'Aunou, traducteur en vers latins et français des *Dits des sept Sages* (4).

(1. Vers cités dans l'*Histoire ecclésiastique du Diocèse de Sais*, par F. Marin Pronverre Biohetaux, religieux de l'ordre Saint-Dominique au couvent d'Argentan, 1611: *Ms.*

(2) *Journal des Savants de Normandie*, 1846, et tirage à part in-8°; — *Tableau de la littérature française au XVI^e siècle*, édit. Charpentier.

(3) Paris, Quinet, in-4°.

9. Desnos, *Mémoires histor. sur Alençon et sur ses seigneurs*, t. II, p. 535.

(4) *Avrea septem sapientum Græciæ dicta, distichis Latinis in gratiam juventutis reddita, et denus Gallicis tetrastichis illustrata*, per Christophorum Loisel. Argentomeum, presbyterum Normanum atque curionem Aulnoiensem; Parisiis, apud Ioann. Libert, M.DC.XIII, in-12 de 64 p.

Baptiste Blondel, prêtre argenténois, curé de Louvières.

Nicolas Chrétien des Croix, Argenténois, — on voit qu'Argentan était largement représenté dans cette pléiade — qui, de 1603 à 1613, écrivit au moins six tragédies où brillent quelques beaux vers (1).

Jean Gaulard, chanoine et poète sur lequel les renseignements nous manquent (2). Il ne paraît pas qu'on ait rien conservé de ses vers.

La jeune Marthe grandit donc dans un milieu où ses aptitudes littéraires purent être cultivées. Ses liaisons avec Corneille et Saint-Nicolas prouvent aussi qu'elle reçut du dehors de vifs encouragements.

Serait-il permis de conjecturer que les habitants de Seès avaient un goût particulier pour les représentations théâtrales? On le pourrait, à la rigueur, en voyant que, longtemps avant l'époque dont nous nous occupons, c'est à l'occasion d'un sermon débité sur une sorte de théâtre en plein air que se manifestèrent, à Seès même, les premiers symptômes de l'agitation protestante, et que longtemps après, en 1662, c'est encore au sujet de représentations scéniques, autorisées dans la même ville par l'évêque Médavy, et des désordres qui les suivirent, qu'éclata entre lui et le fameux théologal Le Noir, la querelle acharnée et scandaleuse qui finit si tristement pour le théologal (3) : mais nous aurions besoin d'autres preuves.

Sa vocation dramatique fut influencée par d'autres circonstances.

(1) *Catal. Soleinne*, t. I, n° 923.

(2) Abbé Marais et H. Beaudouin, *Essai historique sur la cathédrale et le chapitre de Séz*, 1878, p. 171.

(3) « Monseigneur l'Evêque de Séz ayant permis à une troupe de charlatans de monter sur le théâtre dans la ville de Séz, leur défendant néanmoins expressément de rien représenter contre la pureté, ces charlatans, au préjudice de cette défense, ne laissèrent pas de donner au Public des farces impudiques, contre lesquelles M. le Théologal ayant presché, quelques débauchez, joints aux charlatans, excitèrent contre luy une tempeste de 15 jours et autant de nuits, dont je suis témoin, la plus scandaleuse qui fut jamais, avec des tambours, des trompettes et des clameurs d'enfer, dansans et de jour et de nuit devant l'Eglise Cathédrale et la maison du sieur Théologal, chantans des chansons contre luy, vomissans mille injures contre son honneur et celui de son ministère, ayant mis le feu mesme au pied des murailles de sa maison, demandant des fusils pour tuer ceux qui paroisoient à la fenestre, en sorte que le dit sieur Théologal, contraint de céder à la violence, fut forcé d'abandonner son logis et sa résidence, au grand regret de tous les gens de bien. » (*A Monseigneur l'Archevesque de Rouen... Nicolas Bordin, Prestre, Chanoine en l'Eglise Cathédrale de Séz, présente ses plaintes contre Monseigneur l'Evêque de Séz.* . Séz, 3 mai 1667, Factum pet. in-fol. de 78 p. s. n. p. 2.)

Corneille, alors dans tout l'éclat de sa gloire, avait donné sa tragédie de *Polyeucte, martyr*, en 1640.

Le succès avait été très-grand à la représentation, et d'autant plus remarquable que la pièce, lue à l'hôtel de Rambouillet, n'y avait réussi qu'à moitié, beaucoup de préventions s'élevant contre l'emploi du « christianisme » sur la scène.

Les faiseurs de tragédies ne manquèrent pas de suivre l'exemple de Corneille, et, pendant plusieurs années, le théâtre et la librairie furent inondés d'un véritable déluge de pièces chrétiennes, pâles ou ridicules imitations de *Polyeucte* (1). Une seule mérite d'être distinguée dans la foule, le *Saint-Genest, comédien païen représentant le martyr d'Adrien*, 1646, par Rotrou.

C'est une œuvre hardie et d'un effet puissant. Genest, dans cette pièce, joue, en effet, le rôle d'Adrien, et, soudainement illuminé d'en haut, il s'identifie avec son rôle, devient chrétien, confesse sa foi et meurt pour son propre compte (2).

(1) Qu'on en juge par cet inventaire d'un seul volume in-12 de la Bibliothèque nationale (Y 5,546. F)

L'illustre Comédien ou le Martyre (sic) de Saint-Genest, par Desfontaines, sur l'imprimé, 1646.

Les Jumeaux martyres, par M^{me} de S. Balmon, sur l'imprimé, 1651.

Le Martyre de saint Eustache, sur l'imprimé, 1644.

Le Martyre de sainte Catherine, Caen, Eléazar Mangeant, 1649.

L'illustre Olympie ou le saint Alexis, par le sieur Desfontaines, sur l'imprimé, 1648.

Thomas Morus ou le triomphe de la Foy et de la Constance, tragédie en prose, par Monsieur de la Serre, sur l'imprimé, s. d.

Les Chastes Martyrs, par M^{lle} Cosnard, sur l'imprimé, Paris, Augustin Courbé, 1651.

(2) Voici un beau dialogue entre Genest et la comédienne Marcelle :

MARCELLE

César n'obtenant rien, ta mort sera cruelle.

GENEST

Mes tourments seront courts, et ma gloire éternelle.

MARCELLE

Quand la flamme et le fer paroîtront à tes yeux...

GENEST

M'ouvrant la sépulture, ils m'ouvriront les cieux.

MARCELLE

O dur courage d'homme !

GENEST

O faible cœur de femme !

MARCELLE

Cruel, sauve tes jours.

GENEST

Lâche, sauve ton âme.

Toute perte est légère à qui s'acquiert un Dieu.

A. V., Sc. 2.

M^{lle} Cosnard se lança à son tour et publia les *Chastes Martyrs* en 1650 (1). C'était son coup d'essai, comme nous le verrons tout à l'heure. Toutefois, elle avait 36 ans bien comptés, et l'on peut supposer que si elle n'avait encore rien livré à la publicité, elle n'avait pas été sans écrire en secret bon nombre de vers.

Le sujet est tiré de l'*Agathonphile* de l'évêque de Bellei, Jean-Pierre Camus (2), roman dévot qui jouissait alors d'une grande réputation.

La scène se passe en Sicile. Agathon et Tryphine, amants et fiancés, tous deux de familles patriciennes romaines, tous deux chrétiens, fuyant le courroux de leurs parents, ont été jetés par un naufrage sur les côtes de Sicile. Philargirippe, prêtre chrétien, est avec eux. Pompone, gouverneur, s'éprend de la beauté de Tryphine; Elize, sa femme, de celle d'Agathon. Résistance des chrétiens. Ressentiment et colère des païens. Intervention de Porphire, préfet de la mer, qui réclame les naufragés comme son butin; de Pamphilie et d'Euple, mère et frère de Tryphine, qui voudraient l'empêcher de mourir avec Agathon. Finalement, ils meurent tous deux, tous trois même en comptant Philargirippe; Pamphilie se convertit, Euple se convertit, Elize se convertit, Porphire se convertit, Pompone lui-même se convertit.

Allons suivons les pas de ces chastes martyrs,

s'écrie-t-il, et il est heureux que ce vers soit le dernier de la

(1) *Les Chastes Martyrs, tragédie chrétienne*, par Mademoiselle Cosnard, A Paris, chez Augustin Courbè, dans la petite Salle du Palais, à la Palme. MDCL, avec privilège du Roy. Ce privilège ne se trouve dans aucun exemplaire. 12 p. n. chiff. et 95 p. in-4°.

Autre édition ou plutôt autre tirage en tout semblable au précédent, sauf que sur le frontispice, à la place du nom d'Augustin Courbè, libraire, figurent ceux de Nicolas et Jean de la Coste, au Mont Saint-Hilaire, à l'Escu de Bretagne, MDCL, avec privilège du Roy. Le privilège manque également.

Seconde édition, sous le même titre, Sur l'imprimé, à Paris, chez Augustin Courbè, dans la petite Salle du Palais, à la Palme. MDCLI. 6 p. n. chiff. et 69 p. in-12. Cette réimpression reproduit la plupart des fautes typographiques qui se trouvent dans l'édition de 1650; elle en contient quelques nouvelles. Le nom de Philargirippe y est écrit avec un seul P à la fin; il en avait deux dans la première.

(2) Camus, né à Paris en 1582, évêque de Bellei, ami de saint François de Sales, abbé d'Aunai en Normandie, vicaire général de Rouen, mort le 26 avril 1652, au moment où il allait prendre possession de l'évêché d'Arras auquel il venait d'être nommé. Ses livres sont innombrables. Son style est négligé, mais vif, abondant, animé, surchargé de métaphores et de comparaisons, un peu à la manière de saint François de Sales et de l'*Astrée*.

Camus eut trop de lecteurs de son temps, et n'en a pas assez aujourd'hui. On a cependant réimprimé pour la *Bibliothèque des Chemins de fer*, F. Lombes ou la *Femme honorable*, Paris, Hachette, 1853, in-12.

pièce, car, de conversion en conversion, la Sicile y passerait tout entière.

Le style, malgré certaines incorrections, des platitudes et des naïvetés qui ne choquaient pas les contemporains comme elles nous choquent nous-mêmes à cette heure, est assez soutenu ; plus ferme, plus noble que dans beaucoup d'autres pièces du temps ; plus mûr qu'on ne l'eût attendu de l'inexpérience de l'auteur.

Quelques citations vous permettront d'en juger.

Voici d'abord quelques vers descriptifs ou idylliques, qui prouvent que le genre gracieux n'était guère dans les cordes de M^{lle} Cosnard :

POMPONE

Allez dans mes jardins ; le leuer de l'Aurore
 Vous fera bientôt voir les richesses de Flore ;
 Vous y remarquerez ses plus chères faueurs
 Dans le soin qu'elle prend à colorer les fleurs ;
 La Pastille et le Musc, la senteur de l'eau d'Ange
 Ne sauraient égaler sa douce fleur d'Orange.
 Qu'on ne me vante point les paillons doréz,
 Les Cieux avecque l'Or sont encor azuréz ;
 Et si nos Cabinets sont ornez de peinture,
 Ce beau lieu tapissé des mains de la Nature,
 Me semble par raison leur disputer le prix
 Et dire : Ma verdure vaut mieux que vos Lambris.
 Allez donc, Estrangers, voyez, belle Captive,
 Ces lieux sont au-dessus de l'imaginative.

PHILARGIRIPPE

S'il auoit sçu bénir l'Auteur qui les a faits,
 Vrayment de ce discours nous serions satisfaits.

A. I, Sc. 2.

En voici d'autres, tribut payé au mauvais goût du temps, aux *concelli* dont les maîtres eux-mêmes avaient peine à secouer la mode :

Mais quoy ! si ie pérís, c'est contre un bel escueil.

.....

A. I, Sc. 3.

AGATHON à TRYPHINE

Vous n'estes pas d'humeur à souffrir qu'on vous loûe,
 Car vous en rougissez.

TRYPHINE

Et de plus je pâlis.

AGATHON

La honte peint la rose et la crainte le lys;
 Mais, Dieu ! que craignez-vous ?

A. II, Sc. 4.

Punis, grand Jupiter, tonne, lance ton foudre ;
 C'est un cœur de rocher que tu dois mettre en poudre !

A. IV, Sc. 5.

L'auteur se relève dans les passages suivants :

PHILARGIRIPPE à AGATHON et à TRYPHINE

Dieu vous veut esprouver ; soyez donc courageux.
 Si le combat est rude, il est avantageux.
 La gloire ne s'acquiert que parmy les obstacles ;
 Le Dieu que vous servez est le Dieu des miracles ;
 Vous estes ses enfans, il vous veut protéger,
 Et quand il sera temps, il vous sçaura vanger.
 Il voit du haut des Cieux les actions des hommes ;
 Il est dedans nos cœurs ; il sçait ce que nous sommes ;
 C'est dans l'affliction qu'il reconnoist les siens ;
 Il les charge de maux pour les combler de biens.
 Prenez tout de sa main ; armez-vous de constance,
 Et vous ne craindrez point la rage et l'insolence.

A. II, Sc. 5.

TRYPHINE, dans les fers à PAMPHILIE

Je ne suis point, madame, un objet de pitié.
 Dans l'estat où je suis je n'ay plus rien à craindre.
 C'est pour vous que je crains, et c'est vous qu'on doit plaindre.

A. IV, Sc. 5.

Pour une éternité donne quelques momens.

A. IV, Sc. 6.

Elize, poursuivant le succès de son amour adultère, dit à sa suivante :

... Je vais offrir un sacrifice aux Dieux.

Et celle-ci répond en *aparte* :

Infâme, tu les crois ou sans foudre ou sans yeux.
 En dessein de commettre un effroyable crime,
 Oseras-tu verser le sang d'une victime ?

A. I, Sc. 5 et 6.

De son côté Tryphine, pressée par Pompone, lui dit :

Dieu déteste le crime et le sçait bien punir.

A quoi Pompone réplique galamment :

L'amour ne produit point d'actions criminelles;
Les Dieux ont soupiré pour des beautéz mortelles;
Pour leur faire la Cour, ils ont quitté les Cieux,
Bien qu'elles n'eüssent pas le pouuoir de vos yeux.

A. II, Sc. 3.

Contraste cherché, comme on le voit, entre la doctrine païenne et la doctrine chrétienne, entre la morale des deux religions, qui avait inspiré à Corneille d'admirables vers (1) et qui devait un jour arracher à Voltaire lui-même ce beau mouvement :

Des Dieux que nous servons connais la différence! (2)

Cantique des martyrs :

AGATHON

J'auray beaucoup plus de courage
Que les Bourreaux n'auront de rage;
Ils ne sçauroient m'espouuanter.
Je prens ce que le Ciel m'enuoye;
Je sens une secrette ioye
Que l'on ne me scauroit oster.

TRYPHINE

Seigneur, acheuez cet ourage;
Je ne craindray point ce passage,
Heureuse de mourir pour vous;
Ne permettez pas qu'on diffère;
C'est une faueur que j'espère,
Je vous la demande à genoux.

EVPLE

Je voy que mon trépas approche,
Mais ie possède un cœur de roche,
Insensible à ces rudes coups,
Tirans, où sont vos artifices?
Inuentez de nouveaux supplices,
Les plus cruels me seront doux.

(1) *Polyeuc'e*, A. IV, Sc. 6 et A. V, Sc. 3.

(2) *Alzire*, Sc. 4^{re}.

PAMPHILIE

Je n'ay plus ce désir de viure ;
 Dieu, dont la bonté me déliure
 De l'esclavage du Démon,
 Sois-moi favorable et propice,
 Fait que i'endure le suplice
 Pour la Gloire de ton saint Nom.

PHILARGIRIPPE

Voicy le point que ie désire ;
 Sauueur, qu'entre tes bras i'expire,
 Je mourray d'une douce mort.
 Si la grâce que ie te demande
 Pour un seruiteur est trop grande,
 Pardonne à mon diuin transport.

A. V, Sc. 5.

Le dialogue suivant rappelle, de loin, il est vrai, ceux que Corneille a semés dans *Polyeucte*, avec leurs coupures hardies et leurs vives ripostes, d'où les éclairs jaillissent comme du croisement de deux épées :

POMPONE

Votre obstination m'importune et me fasche ;
 Viuez,

PHILARGIRIPPE

J'ai trop de cœur.

AGATHON

Je ne suis pas si lasche.

POMPONE

Est-ce une lascheté que d'éuiter la mort ?

PHILARGIRIPPE

Quoy, ferions-nous naufrage estant si près du port ?

POMPONE

Comment parler du port au fort de la tourmente ?
 Vous mourrez

PHILARGIRIPPE

Satisfait.

TRYPHINE

Je finirai contente.

POMPONE

Ignorez-vous les maux qui vous sont préparés ?

PHILARGIRIPPE

Votre grande rigueur nous les a figurez ;
Mais résolu à tout

TRYPHINE

Je ne crains point les flammes.

PHILARGIRIPPE

L'on peut tuer nos corps, mais sans blesser nos âmes.

POMPONE

Le chemin que je tiens n'est borné que des Cieux.

PHILARGIRIPPE

Ce séiour n'est point fait pour toy ny pour tes Dieux.

POMPONE

Réuérez Iupiter.

PHILARGIRIPPE

Adorez nostre maistre.

POMPONE

Je ne le connois pas.

PHILARGIRIPPE

Il vous a donné l'estre.

POMPONE

Je bénis la nature.

PHILARGIRIPPE

Admirez-en l'auteur.

POMPONE

Il est imaginaire.

PHILARGIRIPPE

Ah ! le blasphémateur !

A. IV, Sc. 3.

Autre dialogue entre Agathon et Tryphine, se disputant la faveur de mourir le premier :

AGATHON

Je finis le premier; tenez, voilà ma teste.

TRYPHINE

Généreux Agathon, la mienne est toute preste.

AGATHON

Vous me verrez mourir, faites ce digne effort.

TRYPHINE

Sans estre mon bourreau, vous me donnez la mort.

AGATHON

Serez-vous insensible à ma iuste prière ?

TRYPHINE

Hélas ! permettez-moy de mourir la première !

AGATHON

Que vous estes ingratte !

TRYPHINE

Et vous sourd à ma voix !

AGATHON

Cruelle, voulez-vous que je meure deux fois ?

A. V, Sc. 5.

Ce dernier vers est superbe.

Enfin, le bref récit de la mort des martyrs est digne de Corneille lui-même :

Leur mort peut faire honte à la plus belle vie.
 Leur douceur s'est fait voir, et leur humilité;
 Ils ont bény César et vostre cruauté;
 Que diray-ie de plus ? Leur prestre, ce grand homme,
 Sur le point de mourir, a fait des vœux pour Rome (1).

A. V, Sc. 7.

Certaines particularités, avons-nous annoncé, se rattachent à la pièce et en rehaussent singulièrement l'intérêt.

Elle ne fut pas représentée, croyons-nous ; mais elle eut deux tirages avec des noms de libraires différents, sous la même date. Elle fut même réimprimée en 1651. C'était là un véritable succès de lecture et de librairie.

L'Avertissement au Lecteur ne manque pas d'une certaine hauteur : « L'ay eu beaucoup de peine à me résoudre de donner cette Pièce au Public, sachant bien qu'elle (il) est de deux sortes d'Esprits, dont les vns sont si indulgens et si complaisans qu'ils louent bien souuent le Vice ; et les autres sont si séuères qu'ils ne

(1) Ceci rappelle l'*Ave Cesar, morituri te salutant*, des gladiateurs, et aussi le vers de Corneille :

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

Polyeucte, A. IV, Sc. 6.

pardonnent pas mesme à la Vertu. Ce n'est donc pas de ces deux différentes sortes de personnes que j'attens un jugement sincère. Vous voyez bien, mon Lecteur, que si je veux me garantir du blâme des vns, ie ne souhaite point la louange des autres. » M^{lle} Cosnard explique ensuite qu'il lui a été impossible « de faire des Martyrs sans des Impies » et « de voir triompher la chasteté sans faire parler des infâmes.... C'est dans ce beau liure intitulé Agathonphile qu'elle a pris le sujet de sa tragédie et elle se fait gloire d'avoir en quelque façon suivi les traces d'un homme dont les Œuvres et les Ouvrages sont irrépréhensibles. »

La dédicace à la *Reine Régente*, qui avait deux pages non chiffrées, manque, comme les pièces d'hommage, dans presque tous les exemplaires. Elle est d'ailleurs dans le ton ordinaire à ces sortes de morceaux : « Moy qui ne deurois méditer autre pensée que celle de ma bassesse, j'ose dédier mon Ouvrage à Vostre Majesté; ie confesse ma plume trop hardie : et la croyance que j'ay qu'on y peut remarquer de grands défauts auroit empesché son vol, si ie ne m'estois promis que vostre incomparable bonté excusera la foiblesse d'une Fille qui est, Madame, etc.

« MARTHE COSNARD DESES. »

Nous arrivons enfin aux pièces d'hommage adressées à l'auteur.

La première est de Corneille.

Quelle était, peut-on se demander tout d'abord, l'origine de leur liaison ? Nous ne saurions le dire. Le grand Corneille eut assurément des relations avec le pays d'Alençon et avec les environs du Méle, par suite du mariage de sa fille, Marie de Corneille, veuve de Félix du Buat, avec messire Jacques de Farcy, chevalier, sieur De l'Isle, conseiller du Roy, trésorier de France en la Généralité d'Alençon ; mais ce mariage, d'où devait sortir un siècle plus tard Charlotte Corday, — dont un de nos confrères va vous entretenir tout à l'heure en langage digne du sujet, — n'eut lieu qu'en 1673 (1). Ce n'est qu'à partir de cette époque, c'est-à-

(1) Nous possédons leur contrat de mariage en date du 17 août 1673, revêtu des signatures autographes de Pierre Corneille et de Marie de Lampérière, sa femme ; de Thomas Corneille et de Marthe de Lampérière, sa femme. On sait que les deux frères avaient épousé les deux sœurs, et l'union étroite qui ne cessa d'exister entre les deux ménages se manifeste d'une manière touchante dans cette belle pièce, une des perles de notre cabinet.

dire plus de vingt ans après l'hommage poétique qu'il avait adressé à Marthe Cosnard, que Corneille visita notre contrée. Il est donc probable que c'est à Paris ou à Rouen qu'ils s'étaient rencontrés, ou qu'elle lui avait soumis son manuscrit.

A MADEMOISELLE

DE COSNARD DESES (1)

Que tes Chastes Martirs te vont faire d'Amans,
Que parmy leurs trauaux tu semes d'ornemens,
Et que ton coup d'essay si digne de mémoire,
Doit enhardir ta plume à redoubler ta gloire?
Poursuy, diuin Esprit, continuë à charmer,
Entretiens ce beau feu que tu viens d'allumer;
Bientost à cet effort fait succéder un autre
Qui couronne ton sexe et fasse honte au nostre;
Des Muses nous prenons le Génie et la Loy,
Qui ne sont après tout que Filles comme toy.
Je te dis de leur part que dessus le Parnasse,
Au milieu de leur cœur elles te gardent place,
Et que tes premiers Vers ont assez de douceurs,
Pour faire la dixiesme entre ces doctes Sœurs,
Moy mesme pour me faire admirer sur la Scene
Je te voudray pour guide au lieu de Melpomene
Et chacun après moy pour boire en leur vallon
Préféra ton aide au secours d'Apollon.
Ne te lasse donc point d'enfanter des merueilles,
De prester ton exemple à conduire nos veilles,
Et d'applanir à ceux qui l'auront imité
Les illustres chemins à l'immortalité.

Par Monsieur DE CORNEILLE.

Ces vers, assurément, ne sont pas des plus parfaits que Corneille ait écrits, mais on y trouve sa touche large et puissante, et ceux-ci :

Des Muses nous prenons le Génie et la Loy,
Qui ne sont après tout que Filles comme toy!

sont magnifiques.

La seconde pièce est de « Monsieur de Saint-Nicolas, Maistre aux Eaux et Forests, à Vire. »

(1) Corneille est censé ici orthographier le nom de M^{lle} Cosnard (qu'il gratifie d'une particule que ne prirent jamais, je crois, les membres de sa famille, comme elle l'avait fait elle-même au bas de la dédicace de sa pièce à la Reine : MAR-THE COSNARD DESES.

Elle est assez lestement tournée pour qu'on puisse supposer que M. de Saint-Nicolas n'en était pas à son coup d'essai ; toutefois, nous n'avons pas rencontré son nom ailleurs, et les savants auteurs de l'*Essai sur la Bibliographie Viroise* (1) l'ont omis dans leur scrupuleux catalogue. Serait-ce donc, non pas une fleur, mais une feuille modeste à ajouter à la couronne poétique de la Normandie du XVII^e siècle ?

A ELLE-MESME

Quelqu'un dans le siècle où nous sommes
 Pourra blâmer votre action,
 Comme étant sur le droit des hommes
 Une ouverte usurpation.
 Mais si la France est bien contente
 A prendre Loy d'une Regente
 Pour la donner à l'Univers,
 Sera-ce une tache qui souille
 La Gloire des faiseurs de vers,
 Si Parnasse tombe en quenouille ?

La valeur sous l'habit de Fille
 Autrefois en France parut
 En la deffence d'une Ville
 D'où dépendoit nostre salut ;
 Mais s'il n'est moins hors l'ordinaire
 D'estre sçauante que guerrière,
 Vostre Art qui va jusqu'à l'excès
 Mérite bien qu'on vous appelle
 Quelque iour la Vierge de Sais,
 Puisqu'Orléans a sa Pucelle.

Pourquoi ces deux pièces, celle de Corneille particulièrement, qui était pour M^{lle} Cosnard un véritable brevet d'honneur, pourquoi la Dédicace à la Reine ne se trouvent-elles que dans un petit nombre d'exemplaires, ou même dans un seul, de l'édition de 1650 ?

Pourquoi n'ont-elles pas été reproduites dans la réimpression de 1651 ?

Pourquoi ce retranchement d'un élément d'honneur pour l'auteur, de succès commercial pour le libraire ?

(1) MM. Morin-Lavallée et A. Gasté ; Caen, Le Blanc-Hardel, 1879, in-8°.

Ce Saint-Nicolas se rattachait-il à la famille alençonnaise des Philippe de Saint-Nicolas ? C'est un point que nous essaierons de vérifier.

Sacrifice par esprit d'humilité? — Désaveu par la Reine de la Dédicace, d'ailleurs parfaitement convenable, d'une pièce également irréprochable? — Rupture avec l'un des deux auteurs des vers d'hommage? — Rien n'explique pour moi cette suppression, non pas d'une des pièces, mais des deux, non pas des pièces seulement, mais aussi de la Dédicace.

C'est un problème que nous nous permettons de recommander à vos méditations.

Nous devons constater ici que notre exemplaire porte cette mention : *Donné par la d. D^{ne}*. Elle attachait donc du prix à ces témoignages, qui en ont un si grand pour nous (1).

Voyez maintenant, mes chers Confrères, à quoi tiennent les hasards de la réputation, et les conséquences terribles que peut entraîner une faute typographique !

M^{lle} Cosnard avait mal orthographié ou l'imprimeur avait mal lu le nom de sa ville natale. Sa *Dédicace à la Reine-Régente* est signée MARTHE COSNARD DESES (*sic*). Les vers de Corneille reproduisent cette faute.

Qu'est-il arrivé? Un homme de beaucoup de savoir, d'esprit et..... d'imagination, M. Paul Lacroix (*Bibliophile Jacob*) ayant découvert dans un volume de la Bibliothèque Soleinne, celui même que voici, les vers signés DE CORNEILLE que vous venez d'entendre, le nom de M^{lle} COSNARD DESES et enfin l'épithète de *Vierge de Sais* accolée à ce nom par Saint-Nicolas, se lança à ce sujet dans une bien singulière conjecture.

« La qualification de *Vierge de Sais* donnée à M^{lle} Cosnard, écrivit-il, nous fait supposer que Corneille de Blessebois s'est cruellement raillé d'elle dans l'impertinente comédie de M^{lle} de Scay, et si cette allusion était constatée, les vers imprimés en tête des *Chastes Martyrs* sous le nom de M. de Corneille, seraient de ce poète licencié, et non du grand Corneille. » (2)

(1) M. Marty-Laveaux, éditeur des œuvres de Corneille dans la belle collection : *Les Grands Ecrivains de la France*, n'a rencontré les feuillets de *Dédicace* et d'hommage que dans notre exemplaire. (V. cette édition, t. X, p. 129.) Il se trompe toutefois en supposant qu'il porterait l'indication des libraires de la Coste ; il porte celle d'Augustin Courbé. Nous ne connaissons non plus aucun autre exemplaire où ils se trouvent.

(2) *Bibliothèque Dramatique de M. de Soleinne*, par P.-L. Jacob, bibliophile, (Paul Lacroix) t II, p. 283, n° 1249. Ce catalogue est, d'ailleurs, un véritable monument, surtout pour la partie française, et personne n'en apprécie plus que nous le mérite et l'utilité.

La confusion était un peu forte et très-injurieuse pour la mémoire de notre estimable compatriote.

Disons tout d'abord que Blessebois était né en 1647 probablement, — 1646 au plus tôt, 1648 au plus tard, — ainsi que nous l'avons établi dans une Etude complète sur cet ignoble et énigmatique personnage. Il eût été bien jeune, en 1650, pour adresser des vers à M^{lle} Cosnard, puisqu'il n'aurait eu que trois ans ! *Corneille* n'était pas son nom, mais son prénom, et ce n'est qu'à la fin de sa vie errante et diffamée qu'il se fit parfois appeler *M. de Corneille*.

Quant à sa maîtresse, Marthe Le Hayer de Say ou de Sçay, elle était d'une famille protestante d'Alençon, fort considérée et qui possédait le petit fief de ce nom dans le faubourg de La Barre. Elle avait dix ans de plus que Blessebois. Quand elle le connut, lors de son premier voyage à Alençon, en 1668, il était bien jeune encore, mais déjà fort mauvais sujet et assez séduisant d'ailleurs. Sa jeunesse à elle avait été fort accidentée, et elle avait dissipé en folies en partie double la plus grosse part de la succession de son père. Ces deux êtres étaient faits pour se rapprocher... et pour se quitter ; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Ce ne fut pas toutefois sans que Blessebois n'eût à se défendre d'une accusation de rapt compliquée de vol. Il s'en tira ou à peu près, mais en jurant à son ancienne et vindicative maîtresse une haine implacable, et tout poète qu'il fût, tout amoureux qu'il eût été, il tint ce serment. Il la poursuivit en prose et en vers, dans ses ouvrages et dans ses préfaces, avec un acharnement incroyable. Il la roula dans l'ordure et l'infamie, sauf à en garder la meilleure part.

« Vos yeux, lui écrivait-il (et je vous demande grâce pour une pareille citation), sont plus creux, jetent moins de lumière que la coque d'une noix ; votre nez est un retraits où la nature a tant renfermé d'ordures qu'on ne peut en approcher sans étouffer, et votre bouche recèle plus de vers qu'un fromage pourri ; vos cheveux sont semblables à ceux des Furies ; vos bras sont tellement carrés et secs que la Divinité qui règne aux sombres bords en fera faire quelque jour des dés au passetemps de sa ténébreuse famille, et votre taille est devenue si horrible depuis votre dernière couche, que les bons connoisseurs disent que la nature vous fit sur le modèle de la Tour grise de Verneuil..... » (1) et le reste !

(1) *Le Rut, Dédicace.*

Voilà avec quelle immonde créature il était réservé à M^{lle} Cosnard d'être un jour confondue ! Elle payait cher l'honneur d'avoir été appelée un jour la *Vierge de Sais*.

Le nom de Scès, — vous le savez mieux que moi, — dérive du latin *Sagisum* (1), *Saium* (2), *Saia* (3), *Sagium* (4). Il est donc assez rationnel de l'écrire avec l'ai, contraction de ces mots. Aussi, c'est le nom de Sais que l'on trouve dans les anciennes chartes de la municipalité. Au xvii^e siècle, c'était la forme préférée par tous les historiens locaux, contemporains de Marthe Cosnard, Carrouget, Pilastre, Prouvère. Au xviii^e siècle, l'abbé Esnault l'employait encore et la justifiait par des considérations ingénieuses (5). L'épithète de *Vierge de Sais* appliquée à Mademoiselle Cosnard, signifiait donc tout simplement qu'elle était *née native*, comme on dit encore en Normandie, de la bonne ville de Scès, et le savant bibliophile avait

Pris pour ce coup

Le nom d'un lieu pour un nom d'homme ! (6)

Une injure d'une autre nature était réservée à la mémoire de M^{lle} Cosnard : c'était l'attribution, qui lui a été faite par le *Catalogue de la Bibliothèque La Vallière* (7), d'une seconde tragédie : *Les Filles généreuses ou le Triomphe de la Pudicité, représenté au martire de sainte Agnès et de sainte Eméranthienne*.

Une copie, non autographe, de cette tragédie a passé de cette Bibliothèque dans la Bibliothèque nationale (8) où nous avons pu l'examiner.

C'est un misérable mélange de bouffonneries, de platitudes, d'incorrections de style et de versification, absolument indigne de la plume qui avait écrit les *Chastes Martyrs*.

L'auteur inconnu a suivi le récit de Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée* : Amour d'Emilian, fils du préfet de Rome, pour

(1) Capitulaire de 858.

(2-3) Orderic Vital.

(4) *Rotuli Normanniæ*.

(5) *Dissertations préliminaires sur l'Histoire civile et ecclésiastique du Diocèse de Sais*, Paris, Guillaume Desprez et Guillaume Cavelier, MDCCXLVI, in-12, p. 246.

(6) La Fontaine.

(7) N° 161. Attribution reproduite par M. Picot, *Bibliographie Cornélienne*, p. 207.

(8) N° 25,503 des manuscrits.

Agnès; résistance d'Agnès; mort foudroyante d'Emilian qui s'est montré trop entreprenant; sa résurrection par les prières d'Agnès; martyre de la jeune fille et d'Emérantiane, sa sœur de lait.

Il a ajouté un grand prêtre, Buzardan; un médecin, Hydaspe; un courtier d'amour, Arpind, à qui Emilian donne de l'or et Agnès des soufflets : tristes baladins.

Hydaspe, pour découvrir le secret amoureux d'Emilian, fait passer sous ses yeux les portraits des six plus belles filles de Rome.

J'apprendrai son secret en lui tâtant le pouls.

Arpind a reçu d'Agnès un soufflet bien mérité :

Hélas ! hélas ! la joue !
 Ai-je encor quelques dents ? Ha ! comme Agnès joue !
 Qui eût jamais pensé qu'une si belle main
 Eût fait par un revers un coup si inhumain ?

Eloge de saint Eustache :

Ce saint prélat, natif de Rome
 Et qui fut en son temps un brave et très-digne homme.

Enfin, dialogue qui a, lui aussi, sans doute, la prétention de rappeler ceux de *Polyeucte* :

EMILIAN à AGNÈS

Le ménage vous doint de la timidité

AGNÈS

On fait mieux son salut en la virginité.

EMILIAN

Chacun en cet état ne désire pas vivre.

AGNÈS

N'en empêchez donc point ceux qui le veulent suivre.

EMILIAN

Avez-vous âge assez pour faire un si long vœu ?

AGNÈS

Je ne l'entreprends point qu'avec l'aide de Dieu.

EMILIAN

N'en appréhendez-vous point de la repentance ?

AGNÈS

Mon cœur de jour en jour en augmente l'instance.

EMILIAN

Le monde a des appâts grandement tentatifs.

AGNÈS

Mon Dieu a des objets bien plus récréatifs.

En faut-il davantage pour prouver que M^{lle} Cosnard ne saurait être coupable d'une pareille rapsodie ?

Son nom, d'ailleurs, ne figure pas sur la copie ancienne et fort incorrecte des *Filles généreuses* que possède la Bibliothèque nationale, et ceux qui lui ont attribué cette pièce n'ont pu le faire que par supposition, sans s'être donné la peine d'en comparer le style et le genre avec ceux de M^{lle} Cosnard.

Que devint-elle à partir de 1650, de cette date fameuse où elle avait touché à la célébrité et presque à la gloire ? Nous croyons qu'elle resta à Seès et qu'elle y mourut, ayant renoncé aux pompes du théâtre, aux vanités de la littérature, et plus occupée d'œuvres de piété, de charité, de famille, que des rêves qui avaient bercé sa jeunesse.

Nous la voyons en 1659, le 28 mai, marraine à Seès du jeune Thomas, son neveu, fils de Thomas Cosnard, apothicaire, et de Françoise Daniel (1). Elle portait encore son nom de fille, malgré

(1) Thomas Cosnard, baptisé le 26 février 1625, frère pûné de Mârthe.

Il y aura à rechercher un jour si quelqu'un des Cosnard, apothicaire, ou si Riqueur, apothicaire, lui aussi, à Seès, n'aurait pas été propriétaire de la maison où se trouve aujourd'hui la pharmacie de M. Loyer et dont l'ancienne destination est caractérisée par un joli bas-relief, bien connu du curieux. Il représente deux personnages pilant de grand courage des drogues dans un vaste mortier placé sur un billot. Le mortier, comme ceux d'aujourd'hui, est garni de deux oreilles ou appendices latéraux pour en faciliter le transport, et d'un bec ou goulot pour en épancher le contenu. Les pilons ressemblent à ceux de notre temps. Un des personnages, barbu, la tête couverte d'une sorte de chaperon, est sans doute le patron. Il semble apporter à sa besogne une attention magistrale. L'autre, l'apprenti, est imberbe, nu tête avec de longs cheveux et l'air naïf. Au-dessus de la scène, la date de 1583 en chiffres arabes. Il y avait jadis à Sillé (Sarthe) un bas-relief du même genre représentant aussi un apothicaire pilant des drogues (1). Nous ne savons ce qu'il sera devenu. Argentan et beaucoup d'autres villes possédaient aussi des enseignes analogues, aujourd'hui détruites (2).

(1) L. de La Sicotière, *Excursions dans le Maine*, 1811, p. 16 ; — La Quérière, *Recherches historiques sur les Enseignes*, 1852, p. 99.

(2) La Quérière, *passim* ; — *Magasin pittoresque*, *passim*.

ses quarante-cinq ans sonnés. Il est plus que probable qu'elle le garda jusqu'à la fin.

Ce nom se retrouvera au pied de quelques actes de l'état civil ou dans quelques contrats notariaux.

En vous racontant, mes chers Confrères, ce que nous avons recueilli sur M^{lle} Cosnard, nous n'avons pas eu seulement en vue la satisfaction d'une curiosité, légitime pourtant ; nous aurions voulu faire aussi, dans la mesure de nos forces, acte de justice envers sa mémoire, de réparation, de réhabilitation même.

En grattant, comme *Old Mortality*, la mousse qui couvre sa tombe, nous nous sommes permis d'ajouter deux mots à sa modeste épitaphe, deux mots qu'elle eût pu prendre pour titre d'une de ses tragédies : VIERGE ET MARTYRE.

APPENDICE

I

AGATHONPHILE

Ce livre est assez rare et assez curieux pour mériter une description et quelques citations. La littérature du commencement du xvii^e siècle est trop peu connue ; elle réserve aux chercheurs d'amusantes découvertes et de charmantes surprises.

Voici le titre au grand complet :

AGATHONPHILE OV LES MARTYRES SICILIENS, AGATHON, PHYLARGYRIPE, TRYPHINE et leurs associés.

Histoire déuote où se descouure l'Art de BIEN AYMER, pour antidote aux deshonnestes affections, et où par des succez admirables la sainte Amour du Martyre triomphe du Martyre de la mauuai.e Amour.

Par Monseigneur l'Evêque du Belley.

A PARIS, chez CLAYDE CHAPPELET, rue Saint-Jacques, à la Licorne. MDCXXI.

Avec privilège dy Roy.

Gros vol. in-8° de 8 ff. n. chiff., 938 p. et 24 ff. n. chiff. pour la Table et l'Errata.

Il y eut deux autres éditions ou plutôt deux changements de frontispice, car la composition typographique est identiquement la même que dans la première : La seconde, chez Claude Chappelet, MDCXXIII ; la troisième, chez Jean Branchu, rue Saint-Jacques, à la Bible d'or, MDCXXXVIII. C'est fort à tort qu'elles portent cette mention : « Reuete, corrigée et augmentée de nouveau. »

Le privilège est daté du 15 décembre 1620.

L'ouvrage est dédié à la comtesse de Saint-Paul.

Il se divise en 12 livres et est suivi d'une longue dissertation sous ce titre : *Eloge des Histoires dévotes pour la deffence et l'intelligence d'Agathonphile*, en deux parties.

Nous en avons esquissé le sujet, en faisant l'analyse des *Chastes Martyrs* qui suivent le roman aussi exactement que possible.

Ce sujet, à part le nom des Martyrs, est entièrement d'invention. L'auteur en convient à peu près :

« Le martyrologe romain justifiera les Martyrs d'Agathon (1) et de Tryphine et de Philippe Argirio, que par assemblément je nomme Phylargirippe, comme aussi des septante-neuf martyrs de Sicile. Quant à celui d'Euple, le grand César Baronius, dont les Annales passent en longueur et en vtilité les Commentaires de l'ancien César, le couche au long dedans ses registres, sous Dioclétian. Voylà pour le fondement de l'histoire; car quant aux accessoires, ils sont de la liberté de mon inuention et tracés sous l'esgayement de ma plume. » (p. 851).

Il raconte ensuite que c'est dans un très-vieux livre latin intitulé *l'Armevre des Fidèles*, qu'il a trouvé le récit du supplice des Martyrs à peu près tel qu'il le donne (p. 852) (2).

L'histoire de Phylargyrippe et de Nerée est vraie, « mais avec la liberté commune aux rhéteurs, aux poètes et aux peintres, ie l'ay habillée à l'antiquité, transportant à Rome ce qui est aduenue en nostre France, par un desguisement artificieux. » (p. 853.)

Le tissu des aventures qui remplissent les douze livres, naufrages, enlèvements par des pirates, reconnaissances, pastorales, est emprunté à tous les romans du temps, qui l'avaient eux-mêmes emprunté à *Théagène et Chariclée* et aux autres romans grecs.

Le style est un mélange de prose et de vers.

La prose, molle, coulante, ingénieuse, imagée, plus harmonieuse qu'accentuée, rappelle, nous l'avons dit, celle de saint François de Sales, sans l'égaliser, et celle de l'*Astrée*.

(1) Ne pas confondre cet Agathon avec Agathon, abbé, dont la *Légende Dorée*, de Jacques de Voragine, retrace les vertus et surtout l'angélique patience. (Traduction de M. J. B. Brunet), 2^e série, p. 225.

(2) Toutes nos recherches dans les Bibliothèques de Paris pour découvrir ce volume, ont été inutiles.

Les premiers ouvrages du saint évêque de Genève n'avaient précédé l'*Agathonphile* que de peu d'années, et devaient être plus tard réédités par Camus lui-même.

Quant à l'*Astrée*, si chère aux beaux esprits du xvii^e siècle, et même aux plus raffinés (M^{me} de Sévigné, Fénelon, M^{lle} de Rambouillet, La Fontaine), les premières parties en avaient paru en 1610, 1612, 1618, c'est-à-dire très-peu de temps avant l'*Agathonphile*.

Voici quelques passages, les uns de bien mauvais goût, les autres d'une grâce véritable ou même d'une certaine élévation. Ils marquent, si l'on peut dire, du haut au bas, l'échelle de la manière de notre auteur :

« Elle leut cette lettre avec des lunettes affectueuses qui agrandissent les choses et leur donnent la couleur de nostre volonté. » (245)

« La veüe de cette main me donnoit des esblouissemens, et sa froideur me portoit mille charbons dans le sein. » (313)

« Quand la rosée et la rose se sont entrebaïsées, il n'est rien de si agréable à l'œil, car vous verriez à la pointe de l'aube cette Royne des fleurs ouurir son beau sein incarnat, son œil empourpré, ses feuilles satinées pour recevoir ces mères-gouttes qui tombent des doigts de l'Aurore et en boire l'humide fraîcheur. Telle me parut la face de Nérée quand une longue file de perles coula de l'Orient de ses yeux sur les roses et les lys entremeslés dans le parterre de son visage. » (296)

« On ne voit que moutons bondir parmi ces pastis, que chèvres brouter sur les cimes moins accessibles, qui, pendillantes et suspendues en des lieux entrecoupés de précipices, font frayeur à qui les considère. »

« Cette vertueuse fille (Tryphine) faisoit sortir une voix d'argent du milieu d'un rang de perles enchassées en du corail. » (67)

« L'aube commence à paroistre par l'entr'ouverture de la porte et à découvrir son sein parsemé de roses sur le fil de l'horizon. » (90)

« Le ris de Tryphine sortit comme un rayon de soleil de dessous un nuage. »

Peinture d'une coquette :

« Nérée, recherchée de diuers lieux, donne assez d'amour sans en recevoir, semblable au soleil qui, sans chaleur en soy, eschauffe tout le monde ; son âme est une hôtellerie où les affections ne font que passer, sans y faire aucun séjour ; elle ne se souvient de l'uste que quand elle le voit, sa mémoire estant pour luy comme le cristal d'un miroir qui ne reçoit que l'object présent, son cœur au demeurant plus froid que cette glace. » (422)

Symbolisme des plantes :

« Toutes les fleurs particulières me prestoient quelque spéciale imagination : Les soucis me représentoient les miens ; les pensées belles, mais sans odeur, les inutiles agitations de mon âme ; le thim, l'amertume de mes deslairs ; les pauots, le doux assoupissement de la contemplation ; la violette me figuroit l'humilité basse et odorante ; la patience me faisoit souuenir de la vertu qui luy donne le nom ; le baume de l'odeur de la bonne réputation que j'auois perdue par mon désastre ; sur toutes j'aymois le gyrosol, qui contourne, non-seulement ses fleurs, mais ses feuilles et mesmes son tronc vers l'œil du monde, nous apprenant l'amour que nous deuons continuellement pratiquer enuers le Soleil de Iustice. » (447)

« O Dieu ! que c'est une belle chose de commencer à s'aymer en terre, comme nous nous aymerons éternellement au ciel ! » (31)

Quant aux vers qu'il insère dans son livre, ils ne sont pas tous de lui. Il en a emprunté beaucoup aux meilleurs poètes de son temps, mais sans les nommer, ce qui nous empêche d'en rien citer. Camus, d'ailleurs, faisait bon marché de sa poésie :

« Sçache donc, Lecteur, que non-seulement les pires sont les miens, mais si parmy les leurs il y a quelque mot rude ou quelque ryme mal sonante, qu'elle est de moy. Ce n'est pas un grand deffaut de mal faire des vers à qui n'aspire point à la couronne de laurier, mais d'en mal faire et de s'en parer, c'est comme je croy le suprême degré où puisse monter l'impertinence, car il n'est pas permis d'estre poète médiocre ; c'est un crime qu'un vers qui ne se fait pas admirer. (1) Icy il faut estre César ou Nul, Tout ou Rien. » (890)

L'Eloge des Histoires déuotes pour la deffence et l'intelligence d'Agathonphile, a plus de cent pages. C'est trop, quoi qu'on y trouve de l'érudition, de l'esprit et des délicatesses de style fort attrayantes. Camus s'autorise des exemples de la Bible et des vies des saints pour prouver que l'on peut faire tourner à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain, le récit des mauvaises actions et la peinture des passions deshonnêtes. Il voit dans l'amour divin la source et la règle de l'honnête amour sur la

(1) N'est-il pas curieux de voir le doux évêque tenir ici le même langage que la maussade Alceste ?

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants ;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

.....
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Le Misanthrope, A. I, Sc. 2 et A. II, Sc. 7.

terre. L'agrément de la fiction ne doit pas être dédaigné, si cette fiction peut conduire le lecteur, en flattant ses goûts, auxquels il faut bien condescendre dans une certaine mesure, à l'étude et à l'amour de la vérité et de la vertu :

« O, si j'avois, s'écrie-t-il, autant de pouvoir que de désir, j'employerois volontiers toute l'éloquence des siècles passez et du nostre, qui croissant en ce point à tel prix qu'il semble auoir atteinct le faiste du bien dire, pour le service de la Déuotion et de la Sainte Amour. Je voudrois m'en seruir comme l'Eglise se sert de ses parfums, de ses ornemens, de ses cérémonies pour esueiller la Piété, mais il n'est pas permis à la cigale d'imiter les rossignols (p. 880)... O que je m'estimeray heureux, comme Periclès, débouté de la Préture, d'estre dépassé en ceste lice par cent meilleurs coureurs ; ô ! que ie leur cederay uolontiers le prix et la couronne ; que ie serois joyeux et satisfait outre mon mérite, si cet Agathonphile, tout chétif qu'il est, pouuoit monstrier ce chemin et rompre ceste glace... Il faut estre mauuais piéton pour ne me deuancer pas en ceste course. Ainsi soit-il, Beaux Esprits, surpassez-moy de tant loing que je puisse seulement adorer vos vestiges... C'est le plus haut de mes désirs d'estre si bas sous vous, que la terre ne soit point plus inférieure au ciel, car vostre exaltation sera un rehaussement de la gloire de ce bon Dieu qui m'a donné ceste pensée pour vous autres. Il a voulu que ie la conceusse, mais vous seuls la pouuez produire au monde. Dieu ueuille par sa bonté vous en donner des inspirations aussi fortes et pressantes que ie le désire pour son honneur et pour vostre salut. » (936)

Il termine par un acte de soumission humble et absolue au jugement et à l'autorité de l'Eglise.

II

L'ouvrage de l'Évêque fournit le sujet d'une autre pièce de théâtre.

Françoise Pascal, « fille Lyonnoise, » comme elle aimait à s'appeler, et auteur d'un certain nombre de pièces, tragédies, tragi-comédies et comédies, pour la plupart introuvables, fit imprimer en 1655 un second *Agathonphile Martyr* (1).

(1) AGATHONPHILE MARTYR, tragi-comédie, par D. Françoise Pascal, *filie Lyonnoise*, première édition. Fleuron sur le titre, armes de la ville de Lyon. ORACVLVM : tali dicata signo mens fluctuare nescit. Lyon, chez CLÉMENT PETIT, en rue Mercière, à l'enseigne du Saint-Esprit, MDCLV, 4 f. n. chiff. et 78 p. in-12.

Dédicace en vers à Messieurs les Prévôts des Marchands et Echevins de la ville de Lyon, ces

Augustes Magistrats, merueilles des mortels,
Dont les rares vertus méritent des autels.

L'*Avis au Lecteur* nous apprend que cette pièce est le « premier essai de l'auteur. »

Il n'indique point la source où il a pris son sujet ; aucune allusion ni à l'ouvrage de l'évêque Camus, ni à la tragédie des *Chastes Martyrs*.

Il faut dire, d'ailleurs, que, si les deux Muses ont emprunté leurs pièces au roman du bon Évêque, et si les personnages — sauf la suppression de Philargirippe dans la seconde — sont à peu près les mêmes dans l'une et dans l'autre, le sujet en est cependant fort différent. La scène même d'*Agathon Martyr* ne se passe point en Sicile, mais à Rome et aux environs de Rome.

Quatre actes entiers sont remplis par l'amour incestueux d'Irénée, femme de Sabin, « gentilhomme romain, » pour Agathon, son beau-fils. Résistance d'Agathon. Vengeance de sa mère qui le dénonce à Sabin comme ayant voulu attenter à son honneur. Fureur de Sabin. C'est, comme on le voit, l'histoire de la femme de Putiphar, de Phèdre et de beaucoup d'autres ; c'est aussi celle d'Irène dans *Agathonphile*. Parallèlement à cette intrigue, chastes amours d'Agathon et de Triphine. Triphine, pour se dérober à la tyrannie de son père, Triphon, qui veut la marier à Cévère, sénateur romain, favori de l'empereur Décie, exige que son amant l'enlève. Ils s'embarquent sur le Tibre par une nuit d'orage. Naufrage du barquot (*sic*). Au cinquième acte, un heureux hasard les fait se rencontrer, tous deux miraculeusement sauvés, dans un bois, sur le bord de la mer ; mais ils y sont découverts et saisis par Triphon et par Sabin, également acharnés à leur perte. Cévère est là, lui aussi, offrant toujours sa main et toujours repoussé. Triphine se proclame chrétienne. Euple, son frère, la suit. Caristée, sa gouvernante, de même. Irénée confesse son crime et veut mourir avec eux. Sabin imite sa femme. Alphonse, maître d'hôtel de Triphon, imite Sabin. Triphon, qui reste à peu près seul, s'écrie piteusement :

Bon Dieu ! quel desespoir !

Ils sont tous d'un vouloir !...

Toutefois, il ne se rend pas : Il faut bien qu'il puisse ordonner le supplice de tous les autres, ce qu'il fait en ces mots qui terminent la pièce :

Venez donc, malheureux, venez souffrir la mort,
Puisque vous le voulez ; c'est le dernier ressort.

L'exécution ne vaut pas mieux que la conception : Scènes qui se suivent sans se relier ensemble ; changements à vue ; violation des unités ; versification plate et souvent incorrecte.

IRÉNÉE

Tes discours m'importunent.

CARISTÉE

Eh bien ! madame, eh bien !

.....
O Dieu ! le sang me glace.

.....
Il dort ce bel objet ; il ferme ses beaux yeux
Dont les premiers regards me mirent toute en feux.

.....
Il vaut mieux le périr que te périr toy-mesme.

.....
Les moindres de ses traits peuvent brusler les *âmes*
Insensibles à l'amour et luy rendre les *armes*.

La scène où Irénée surprend Agathon au lit est d'une certaine crudité :

AGATHON

Mais que prétendez-vous ?

IRÉNÉE

Un amoureux baiser sur cette belle bouche.

.....
Tu me veux eschapper ; mais non, non, je te tien... (1)

Et rien, rien qui rachète toutes ces pauvretés !

Pourquoi la pièce est-elle intitulée : *Tragi-comédie* ? Nous ne saurions le dire ; elle ne renferme pas le plus petit mot pour rire ; mais si sept personnages y sont condamnés à mort, aucun n'est exécuté ni sur la scène, ni à côté. Serait-ce pour cela qu'elle ne serait qu'à moitié tragique ?

III

Enfin, en 1711, à Nancy, le libraire J.-B. Cusson inaugura la série d'une bibliothèque édifiante : *Les pieux Délassements de l'Esprit*, par la publication d'*Agathon et Tryphine, Histoire sicilienne* (2). C'est un abrégé d'*Agathonphile* qui conserve beau-

(1) V. sur cette pièce et les autres œuvres de Françoise Pascal, le *Catalogue Solenne*, t. I, n° 1281, 1285.

2) In-12 de 12 et 355 p., fig. et vign.

coup trop de peintures galantes et de détails romanesques pour un livre de piété, et qui a perdu les grâces mignardes de l'original. L'imprimeur Cusson en est l'auteur. Il formule ainsi sa théorie : « Opposer l'amour honnête à l'amour déréglé, en parler avec le respect dû aux bonnes mœurs, servira toujours à donner de l'horreur pour le mal, et à donner de tendres sentiments pour le bien. Pour mortifier ses sens, est-il nécessaire de les détruire ? Pour modérer ses regards, faut-il se crever les yeux ? Pour ne point parler mal, faut-il s'arracher la langue ? Tout doit servir à notre salut. » Ce livre est, lui aussi, peu commun.

RAPPORT ANNUEL

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

MESDAMES,

MESSIEURS,

MES CHERS ET HONORÉS COLLÈGUES,

En chargeant son Secrétaire général de faire à la séance publique un rapport sur ses travaux annuels, la *Société historique et archéologique de l'Orne* lui confie une tâche attrayante et facile. Le moment où l'on rend ses comptes est d'ordinaire un vilain quart d'heure, mais quel bilan simple à établir et doux à présenter est celui dont l'actif est excellent et le passif nul ! Les actionnaires, il est vrai, ne touchent point d'argent, mais quel agréable dividende constitue cette jolie monnaie de compliments distribuée séance tenante ! L'aimable examen de conscience que celui du Pharisien fait en famille sans *Confiteor* ni *meâ culpâ*, et comme on confesse volontiers en public ses vertus, sa richesse et ses largesses en laissant aux Publicains les fautes de langage, les petitesse de cœur et les pauvretés d'esprit !

Il semble que rien ne devrait venir troubler l'innocente joie de cette fête de famille et pourtant, comme toute paix humaine, elle a ses troubles, ses chagrins, ses revers et ses tristesses. Si quelques-unes des œuvres de nos collaborateurs sont destinées à leur survivre, leurs auteurs, hélas ! ne sont pas immortels. Un des premiers noms que votre Secrétaire général, Messieurs et chers Collègues, a rencontrés en se mettant à son intéressante besogne, a été celui d'un mort et en feuilletant notre nécrologie, il a vu que la liste de nos défunts était longue. L'année 1883 a été pour nous

aussi une année de deuils et d'épreuves. Nous avons consacré ou nous consacrerons à nos morts des articles détaillés dans notre *Bulletin*, mais l'auteur de ce rapport croirait manquer à son devoir de confraternité et d'amitié, hélas! pour la plupart d'entre eux en ne leur adressant pas publiquement quelques paroles de regret et d'adieu.

Le premier *Bulletin* de cette année contient un article sur le *Journal d'un Fourrier de l'armée de Condé*, publié par notre honorable Collègue, M. le comte de Contades. Il apprécie et loue justement l'intérêt du livre et de la bibliographie qui lui sert de préface. L'article est signé E. BERTRE, ce sont probablement les dernières lignes imprimées de notre regretté Confrère, que les graves études judiciaires n'avaient point désintéressé des questions d'histoire et d'intérêt local. On se souvient que M. Bertre avait été un des plus anciens tenants dans ce tournoi du *Point d'Alençon*, au sujet duquel on a rompu presque autant de lances qu'en l'honneur des dames qui l'ont porté.

Les journaux du département ont donné une notice étendue sur le docteur Clérambault qui figurait sur la liste des membres de notre Société, sans être notre collaborateur actif. Médecin consciencieux, honnête homme par excellence, il se contentait de soigner et de guérir les malades sans brochures à l'appui et de faire le bien sans l'écrire. Admirable exemple, surtout s'il pouvait servir de leçon.

M. Bertre et le docteur Clérambault avaient été précédés dans la tombe par M. Hurel, ancien principal du collège de Tinchebray. Nous n'ajouterons rien à l'article nécrologique inséré dans le second *Bulletin* de notre tome II et dû à la plume exacte et exercée de notre dévoué Secrétaire. Souhaitons avec lui que l'*Etude historique sur Tinchebray*, dont la publication a été interrompue par la mort de l'auteur voie le jour en son entier. L'histoire ancienne et moderne de Tinchebray sont intéressantes et non sans gloire. Il y a longtemps que la légende de la *spelunca latronum* des *Commentaires de César* a été reconnue pour un commérage apocryphe et Henri Beauclerc, dans Orderic Vital, ne traite pas de voleurs les vaillants rebelles qui défendaient Tinchebray contre son usurpation. Il appelle *démons incarnés* le comte d'Estouteville, le comte de Mortain, Guillaume de Ferrières et Robert-le-Diable. Je suppose que s'ils avaient entendu

l'épithète, ils l'auraient plutôt prise pour un compliment que pour une injure et l'histoire est de leur avis.

En adressant ici un suprême adieu au comte Alfred de Flers et aux deux frères Ferdinand et Albert Prevost, votre rapporteur remplit un devoir de compatriote vis-à-vis de l'arrondissement et de la ville d'Argentan. Lui sera-t-il permis d'ajouter, hélas ! que cette triple mort l'a personnellement frappé dans ses affections de contemporain, d'ami et presque de camarade.

Alfred de Flers n'était ni un orateur, ni un écrivain. Il marchait droit dans la vie et agissait sans pérorer et sans théoriser ; mais vous savez comme moi, Messieurs, que ce n'est point la lettre qui vivifie.

Argentan inscrira au livre d'honneur de la cité les noms des deux frères Prevost. Elle ne séparera pas le médecin, relativement obscur, du brillant général. Si la science et la valeur du soldat brillent d'un plus vif éclat que le dévouement et le courage professionnel du praticien, tous deux sont égaux par le mérite du devoir accompli. En rappelant leur mémoire, la *Société archéologique* payera un juste tribut de regrets à deux de ses membres les plus distingués. Elle n'oubliera pas que le stratégiste éminent s'était un jour arrêté en modeste archéologue devant les forts vitrifiés de la Courbe et elle se souviendra que le docteur, collectionneur numismate, consacrait ses loisirs à la botanique et à l'étude de notre histoire naturelle. Puisse un écho de nos regrets, non pas consoler une inconsolable douleur, mais porter à une mère si cruellement éprouvée l'expression de notre sympathique et respectueuse condoléance !

Quel que soit l'intérêt attaché au juste tribut de regrets payé à la mémoire de ceux qui ne sont plus, il est juste aussi de s'occuper des vivants, de ceux que l'on peut appeler les soldats actifs de notre petite église militante.

Voici l'analyse des procès-verbaux des huit séances tenues par la Société depuis le 6 janvier 1883 :

1^{re} séance. — 6 janvier 1883. — Admission de nouveaux membres. — Communication du travail de M. Dallet sur *l'église de Saint-Aubin de Bonneval*. — Communication du travail de M. le marquis de la Jonquière sur *la chapelle de Saint-Jean-l'E-*

vangéliste à Mauves. — Ouvrages offerts par MM. Hédin, comte de Charencey, Amédée Mériel, Blanchetière, comte de Contades, M^{me} Schalk de la Faverie, la Société météorologique de l'Orne et la Société académique d'Angers. — Sur un rapport de M. Duval l'assemblée décide l'impression dans le prochain *Bulletin* du travail de M. Appert sur les *Franchises des bourgeois de Domfront*. — Proposition de M. Beaudouin relative à la suppression du droit de diplôme. — Proposition de M. le président Martin de Neufville relative à l'établissement d'un concours sur des objets historiques. — Nomination d'une Commission de six membres.

2. — 8 février. — Proposition de M. le comte de Charencey au sujet de la publication du *Cartulaire de la Trappe*. — Ouvrages offerts par MM. Gouverneur, Sauvage et l'abbé Huet.

3. — 17 février. — Admission d'un nouveau membre. — Proposition d'article nécrologique sur M. Hurel. — Nomination de délégués au Congrès de la Sorbonne. — Lecture d'un travail de M. Martin de Neufville sur les *Vols d'églises dans les environs d'Alençon*, accompagné d'observations de M. Duval au sujet de la circulaire ministérielle relative à la conservation du mobilier des églises. — Lecture d'un mémoire de M. Duval sur l'*Etat de l'Instruction dans l'Orne avant 1789*. — Envoi à Paris des deux travaux précédents pour les lectures de la Sorbonne et les communications au Ministère. — Adoption de la proposition de M. Beaudouin, relative à la suppression du droit de diplôme. — Echange de cartes avec les Sociétés correspondantes.

4. — Séance du 4 avril. — Fixation de la séance publique à Argentan. — Propositions de M. le comte de Charencey. 1^o Moulage en plâtre des sculptures remarquables du département. L'honorable membre propose de faire mouler à ses frais les sculptures de l'église d'Authenil, si la Société est en mesure de trouver à ces moulages un abri conservateur. 2^o Impression et tirage à part du *Cartulaire de la Trappe*, proposition de publication par fascicules, joints aux *Bulletins* avec une pagination distincte. La Société adopte en principe la proposition de M. de Charencey et se réserve l'étude par une Commission du mode de publication. 3^o Indication d'un curieux mémoire sur l'hospice

de Longny. — Prêt à s'éloigner momentanément du département, M. Beaudouin demande à résigner ses fonctions de trésorier. L'assemblée tout en conférant à M. Léon Hommey les fonctions de trésorier pendant l'absence de M. Beaudouin, prie celui-ci de vouloir bien conserver le titre. — Communication verbale de M. l'abbé Rombault sur l'abbé Duhamel, curé de Saint-Merry et les jansénistes de Chénégalon au xvii^e siècle. — Désignation de rapporteurs sur les ouvrages offerts par MM. Edouard Beaudouin, Beaudouin et l'abbé Marais, de La Sicotière, comte de Charencey, Ch. Pitou. — Rapport de M. de La Sicotière sur le travail de M. le docteur Jousset : *La religion dans la forêt de Bellesme*. — Observations au sujet d'un rapport de M. l'abbé Barré sur l'*Histoire de Condé-sur-Noireau*, par M. l'abbé Huet. — Communication d'un rapport de M. Beaudouin sur les publications de la Commission scientifique de l'Orne.

5. — Séance du 14 juin. — Propositions d'articles nécrologiques sur le général Prevost et M. Bertré. — Lecture d'une lettre de M. de La Sicotière, relative aux fouilles de Buré. Explications de M. Duval. Nomination d'une Commission de quatre membres chargés de présenter un rapport sur les fouilles. — Communication d'une lettre de M. l'abbé Giet au sujet d'un commencement d'histoire de Vimoutiers, par le docteur Billon. Invitation à M. l'abbé Giet de faire continuer le travail. — Demandes d'échanges de publications par la *Société archéologique d'Angoulême* et la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*. Propositions adoptées. — Demande du même genre de la part de la *Société historique du Gâtinais*. Sursis jusqu'à envoi de mémoires. — Propositions de M. le comte de Contades et d'un autre membre relatives aux démarches à faire pour demander l'échange de publications entre la *Société historique de l'Orne*, la *Revue d'Angou* et la *Société historique et archéologique du Maine*. — Ouvrages offerts à la Société par MM. l'abbé Gaulier, Amédée Mériel, comte de Contades, docteur Le Gallois, Wilfrid Chalmel, l'abbé Frébet, Racinet, Millet, Louis Duval, Gustave Le Vavasseur, de La Sicotière, l'abbé Mallet, la *Société archéologique de la Charente*. Remerciements particuliers à M. Sauvage pour le don fait à la Société de pièces autographes relatives aux colons de Saint-Domingue. — Admission de nouveaux membres.

6. — Séance du 12 juillet. — Proposition d'article nécrologique sur M. le comte de Flers. — Ouvrages offerts à la Société par MM. des Diguères et Lorient. — Communication d'une note de M. le comte de Contades intitulée : *Un Equipage de Cerf en 1762*. M. l'abbé Gatry annonce la prochaine publication d'un travail important sur les chasses dans les forêts de l'Orne, ouvrage dédié à M. le marquis de Chambray à l'occasion de la prise de son millième cerf. — Communications de M. Thouin au sujet des fouilles de Buré et de ceinturons en bronze trouvés dans le cimetière de Saint-Céneri, près Sées. Remarque de M. Duval au sujet de la contemporanéité de ces objets avec ceux découverts à Contilli (Sarthe). — Observation de M. l'abbé Gatry à propos de l'opportunité de la fondation d'un Musée archéologique. Il a recueilli dans diverses localités, à Sées, entre autres dans l'ancien couvent des Cordeliers des pavés émaillés d'un dessin remarquable. Il signale des sarcophages en pierre découverts, il y a quelques années, au grand séminaire et dans lesquels on a trouvé des objets semblables à ceux de Buré et de Saint-Céneri, notamment des colliers en terre émaillée. — Communication de M. l'abbé Barré au sujet de l'église de Saint-Evroult de Montfort. Monument du XII^e siècle à trois nefs. Peintures murales avec inscriptions du XV^e ou XVI^e siècle. Cuve baptismale en plomb, décrite par M. de Caumont (ABCD archéologique, p. 308-309). — Communication de M. l'abbé Gatry au sujet d'un rapport sur l'état des collectes de la généralité d'Alençon au XVIII^e siècle existant au champ de la Pierre et dont M. l'abbé Saffray a eu communication. Le même membre promet la prochaine communication d'une note sur le château et la collégiale de Carrouges. — Observations d'un membre au sujet de l'intérêt que présentent certains manuscrits renfermés dans des chartiers et des bibliothèques particulières. Il signale un manuscrit sur l'histoire d'Orbec, par M. Jobé, avocat, écrite vers 1770 et possédée par M. l'abbé Le Dien, curé de Fel. Il rappelle que, dès ses débuts, la *Société archéologique de l'Orne* a fait appel à la bonne volonté des possesseurs de manuscrits pour en obtenir la communication.

7. — Séance du 9 août. — M. Martin de Neufville offre à la Société une brochure intitulée : *Souvenirs d'un Juge d'instruction*. Remerciements. — Communication d'une lettre de M. B'anchetière demandant dans quelle proportion la Société est

disposée à contribuer aux frais de gravure et d'impression de dessins accompagnant son *Mémoire sur le Donjon de Domfront*. Vu l'importance du travail, la Société contribuera à la moitié de la dépense, jusqu'à concurrence de 200 francs. — Dépôt par M. Lorient de son travail sur *la Tour de Bonvouloir*. — Comptendu par M. Hommey (mémoires de la *Société philologique*). — Proposition de M. Duval au sujet d'une demande de subvention départementale. Nomination d'une Commission. — Lecture du mémoire de M. le marquis de La Jonquière sur *la division de la Propriété dans le Perche* — Observations de MM. Lecointre et Duval. — Communication de M. Duval (mémoire sur les fours à ban d'Alençon).

8. -- Séance du 11 octobre. — Communication d'une lettre de M. l'abbé Charles, président de la *Société historique et archéologique du Maine*, échange et envoi de *Bulletins*. — Demande d'échange avec la *Société Flammarion*, présentée par M. Duval, et envoi de *Bulletins*. Acceptation de la proposition d'échange. — Observation du président sur l'utilité de se servir de l'intermédiaire du Ministre de l'Instruction publique pour entrer en communication avec les Sociétés savantes. — Acceptation en principe de l'échange de publications avec la *Société des Sciences religieuses* de Valence et sursis d'exécution jusqu'à l'envoi de *Bulletins*. — Ouvrages offerts à la Société par MM. Gustave Le Vasseur, comte de Charencey, vicomte de Ponthon d'Amécourt. — Communication de M. Léon Hommey au sujet d'une inscription trouvée sur une ardoise dans la propriété de M. Hommey, à Monnai. La Société émet le vœu que cette inscription soit reproduite par un moulage complet et fasse l'objet d'un rapport inséré dans le *Bulletin*. M. l'abbé Rombault est chargé de ce rapport. — M. le comte de Vignerol insiste sur la nécessité d'insérer exactement dans chaque *Bulletin* une chronique, si courte qu'elle soit, qui mette au courant des faits locaux. — Communication de M. l'abbé Rombault (acte de fondation du collège de Céaucé). — Communication d'une note de M. l'abbé Riquet, curé de Villers-Canivet, relative à l'histoire de l'instruction publique. — Démission de deux membres appelés loin du pays par leurs fonctions. — Admission de trois nouveaux membres.

Telle est la sèche et succincte analyse des travaux de la Société, consignés dans les procès-verbaux de ses assemblées mensuelles.

Elle ne donne qu'une idée incomplète de certains travaux et surtout de l'importante découverte archéologique de Buré, au sujet de laquelle l'honorable secrétaire de la Société, M. Duval, publiait un article détaillé le 10 mai dans un journal du département.

Les 34 sépultures successivement découvertes et dont quelques-unes renferment des os de géants paraissent remonter aux derniers temps de la conquête romaine ou aux premiers temps de l'occupation mérovingienne. Les objets trouvés sont variés et curieux. La description par le menu dépasserait les bornes de ce rapport. L'endroit où ont été trouvées les sépultures semble avoir été l'emplacement d'une station romaine.

Indépendamment des fouilles de Buré, d'autres recherches ont été faites par divers membres de la Société. M. Duval, accompagné tantôt de M. Lecomte, agent-voyer du Mesle-sur-Sarthe, tantôt de M. Thouin, agent-voyer d'arrondissement à Alençon, a découvert à Essai une monnaie romaine et constaté la trouvaille d'objets mérovingiens à Saint-Germain-le-Vieux.

C'est par ces travaux et d'autres de même nature, entrepris et suivis par le zèle de ses membres que notre Société justifie un de ses titres, celui de Société archéologique.

Justifie-t-elle aussi bien son titre de Société historique ?

La réponse est dans les articles de notre *Bulletin*. Les trois premières livraisons de notre second volume renferment divers travaux de MM. de La Sicotière, Duval, comte de Contades, l'abbé Rombault, Appert, Martin Le Neuf de Neufville, marquis de La Jonquière, l'abbé Sevray, Sauvage, Letellier, Gustave de Vaudichon, Pitou, Chambay. L'histoire littéraire et artistique y tient une large part, comme en font foi les articles signés comte de Charencey, docteur Libert, Barret, Beaudouin, Gustave Le Vavas seur.

La réponse est encore dans ce prix fondé par la Société sur la proposition de M. Martin de Neufville pour récompenser le meilleur travail sur l'histoire locale et dont un prochain *Bulletin* fera connaître les conditions de sujet et de concours.

Avons-nous d'ailleurs épuisé notre capital de réserve et ne

nous reste-t-il rien en caisse pour parer aux besoins de nos *Bulletins* futurs?

Deux ou trois travaux très-importants sont sous presse, entre autres une *Etude sur la division de la propriété dans le Perche*, par M. le marquis de La Jonquière, et l'*Histoire du donjon de Domfront*, par M. Blanchetière. De magnifiques planches accompagnent ce dernier ouvrage. La copie du *Cartulaire de la Trappe* s'achève par les soins de notre honorable collègue, M. le comte de Charencey.

Si la longueur de l'estimable travail dû à la plume sympathique et connue du docteur Jousset, *la Religion dans la forêt du Perche*, n'a pas permis de l'insérer dans son entier, si la remarquable notice de M. Lorient sur *la Tour de Bonvouloir*, n'a pas encore pu trouver place dans nos colonnes, l'important travail de M. Duval sur *les Collèges de Céaucé et de Domfront* est sous presse.

Notre infatigable secrétaire a eu une bien autre bonne fortune qu'il a confiée à mon indiscrétion et que je m'empresse de vous révéler. Le lieu et le moment me semblent également bien choisis pour consommer cette petite trahison.

Tous les Argentanais et les curieux, grâce à notre savant et excellent confrère, M. Victor des Diguères, connaissent Charles Hérembert du Paty, avocat, docteur ès-lois, né à Argentan en 1605, mort en 1695. M. des Diguères et nous tous, enfants d'Argentan et chevaliers de l'écritoire, avons répété les premiers vers de son poème des *Descriptions curieuses et Anecdotes historiques de la ville d'Argentan*.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Afficit ut civem natum me provocet ultro.

Nous savions que Charles Hérembert était le fils de Jacques Hérembert de la Rivière et de Marguerite Avesgo. Nous savions que, vers 1603, ce Jacques Hérembert était lieutenant civil et criminel au bailliage d'Argentan, mais qui de nous se doutait qu'il eût publié à Rouen, en 1599, les *Adventureuses et fortunées amours de Pandion et d'Ionice, tirées des auteurs grecs*? M. Duval a eu l'heureuse fortune de retrouver l'ouvrage et de signaler l'auteur.

Pour comprendre la joie d'une pareille découverte, il faut être

du métier. Celui qui cherche sa picorée dans les miettes de l'histoire et croit sentir une perle au bout de son bec, chante une autre gamme que le coq de la Fable.

Il faut lire dans Théophile Gautier le chant de triomphe dont il salue les *pudiques amours* de Scalion de Virbluneau, sire d'O'Fayel, dénichées dans un casier à bouquins du quai Voltaire. Il consacre à « son poète » vingt pages d'une de ses meilleures critiques et si Virbluneau n'est pas le plus célèbre des « grotesques », c'est le plus choyé. Il a une place d'honneur entre Villon et Théophile Viau.

Un de nos critiques les plus tempérés et les plus académiques, Léon Feugère, dans ses *Caractères et portraits du XVI^e siècle*, n'a pu résister au plaisir d'intercaler entre Henri Estienne, Bodin, d'Aubigné, Pibrac, La Boétie, Montaigne, Etienne et Nicolas Pasquier, Sainte-Marthe, Amyot et Rabelais, le nom triomphant d'un poète inconnu, tout saisi de se trouver en telle compagnie. Feugère avait trouvé le nom de Pierre Poupo et des fragments de ses œuvres dans le manuscrit de Guillaume Colletet et aujourd'hui que le manuscrit de Colletet est brûlé sans ressource, le nom de Poupo serait complètement oublié sans l'intelligent caprice de Feugère. La majorité des Français ne sentirait peut-être pas vivement l'étendue de la perte, mais les curieux et les délicats ne pourraient lire nulle part le gentil épithalame de Perline, ce qui serait dommage.

Vous venez d'entendre avec quelle sagacité et quel bonheur notre honorable président a remis en lumière la muse honnête et méconnue de M^{lle} Cosnard. Certes, notre savant et bien aimé confrère a, dans son bagage d'érudit bien des perles précieuses. Il a fait des trouvailles plus importantes que celles d'aujourd'hui et il a éclairci de plus graves questions historiques. Mais, à sa place, j'éprouverais une tendresse particulière pour ma petite protégée, qui fut celle du grand Corneille, pour une cliente si méchamment mise à mal par un caprice d'érudition dévoyée et si charitablement réhabilitée dans un plaidoyer sans réplique avec pièces à l'appui.

Il n'y a point d'enfantillage en érudition. Je ne sais si, à l'heure présente, notre éminent confrère, M. le marquis de Chennevières, tout membre de l'Institut qu'il est, ne donnerait pas volontiers une demi-douzaine de ces gros rapports pratiques et sérieux

que lui avaient fait confier les hautes fonctions qu'il a si dignement occupées pour les ingénieuses trouvailles de la première heure et la description complaisante des peintures inconnues de son Finsonius et de notre bon Cauchois Adrien Sacquespée.

Il me souvient que, lorsque notre regretté Eudore Soulié faisait ses recherches si intéressantes sur Molière, nous, Normands d'Argentan, suivant la chasse de notre ami et guettant nos alouettes, nous cherchions la trace de ce Du Fresne qui fut acteur dans la troupe de *l'illustre théâtre* et, par approche, de cet autre Du Fresne qui fit pour l'autel de la chapelle Saint-Jean (depuis Saint-Mansuet), cette copie de Carrache qui sert encore de rétable. Je ne sais lequel de nous s'imagina que Renée Le Vannier, dite Laforêt, la fidèle et fameuse servante, pouvait bien être originaire de Sarceaux ou d'Occaignes. Qui avait soufflé cette billesvesée? Sur quoi s'appuyait cette hypothèse? Je ne sais, mais nous poursuivions et nous caressions avec amour la solution de notre petit problème et, spacieuse ou illusoire, notre chimère nous berçait agréablement.

Ai-je signalé tous les travaux de la *Société historique et archéologique de l'Orne*? J'en ai passé, sans doute, et des meilleurs, ne voulant vous renseigner que sur informations certaines. J'aime à croire que le zèle de nos collaborateurs ne se refroidira pas. J'ai la ferme conviction que nos travaux vont devenir si nombreux qu'en remerciant le Conseil général de la subvention de trois cents francs qu'il a bien voulu accorder à notre Société sur la proposition de M. le Préfet et le rapport de M. le comte de Charencey, votre secrétaire général pourra dire à ses collègues :

Cent écus, messieurs, cent écus!
Ce n'est pas un sol par *mémoire*.

J'ai hâte, Messieurs, de terminer ce trop long rapport. Mais avant de céder la parole à ceux de mes honorables collègues qui sauront éveiller et captiver votre attention là où j'ai mis votre patience à l'épreuve, je croirais ne pas avoir rempli ma tâche, si je n'adressais une parole de remerciements et de sympathie aux Sociétés amies qui, ainsi que vous l'avez entendu dans l'analyse de nos procès-verbaux, sont venues à nous la main ouverte et ont demandé le fraternel échange de nos travaux. La science, pour porter ses fruits, ne doit pas se borner à la culture d'une bran-

che de l'esprit; la science est un faisceau de connaissances qui s'aident, se fortifient, s'expliquent et se complètent. Qu'on soit astronome ou archéologue, artiste ou littérateur, qu'on cherche dans le ciel ou sur la terre, le but doit être le même, la gloire de Dieu et le développement de l'esprit humain. Nous pouvons saluer, de loin seulement, la plupart de nos collaboratrices et amies, mais nous sommes heureux de pouvoir exprimer ici notre sympathie à la Société qui veut bien nous recevoir aujourd'hui dans sa ville et que nous considérons comme notre hôtesse. En prêtant l'oreille aux petits commérages de l'histoire locale, j'avais bien entendu parler d'un certain voyage de Nostradamus à Argentan vers l'an.... Personne ne croit à cette fable et pourtant Nostradamus est peut-être venu chez nous. Que n'a-t-il fait comme nos contemporains? Que n'a-t-il fondé une Société astronomique au lieu de ressusciter un défaut qui est mort tout de bon quelques années après? Nul ne douterait de son voyage et nous suivrions la trace de son passage à la trainée de lumière laissée après lui. Peut-être la Société séculaire existerait-elle encore aujourd'hui et, comme la Société moderne, descendrait-elle un instant du ciel pour nous donner une cordiale et fraternelle poignée de main. Obstinés au labeur quotidien, nous travaillerions de compagnie; nous ferions honnêtement et résolument notre métier sans jamais croire le savoir tout entier, nous garderions le bien et chercherions le mieux qui est son complément et non son ennemi. — *Sic itur ad astra.*

GUSTAVE LE VAVASSEUR.

L'ÉGLISE DE SAINT-SATURNIN DES LIGNERIES

ET LE

BAPTÊME DE CHARLOTTE CORDAY

La paroisse de Saint-Saturnin des Ligneries, au diocèse de Séez, était comprise, avant la Révolution, dans l'archidiaconné de l'Hyémois et faisait partie du doyenné de Trun. Sa cure, qui était à la présentation de l'abbesse d'Almenèches, avait, au début du xv^e siècle (1), un revenu de 450 livres; ce revenu s'éleva plus tard à 1,500 livres.

Une enclave appartenant à Camembert se trouvait au centre des Ligneries. Cette paroisse est aujourd'hui supprimée. On en a fait trois parts : l'une a été donnée aux Champeaux, dans le canton de Vimoutiers, les deux autres à Ecorches et à Neauphe-sur-Dives, dans le canton de Trun.

Ce coin du département de l'Orne, ainsi morcelé et dépouillé de son titre paroissial, serait sans aucun doute voué à l'oubli si, le 27 juillet 1768, il n'avait vu naître Charlotte Corday.

La ferme du Roncerai, où elle vint au jour, est située sur la portion des Ligneries annexée à la commune des Champeaux. « Rien de plus simple et de plus mesquin, a dit le savant auteur de l'*Orne archéologique*, rien qui distingue cette construction de toutes les petites fermes éparses dans les vergers du pays d'Auge. » Cette appréciation nous a été pleinement confirmée par une visite que nous y avons faite, au mois d'août 1881, en compagnie du propriétaire actuel, M. Lannier, maire des Champeaux.

(1) Pouillé de 1404, dont une copie existe aux archives de la paroisse Saint-Gervais de Falaise.

Le rez-de-chaussée se compose de deux pièces. La cheminée de la cuisine est vaste et sans ornementation.

Au premier étage, sont deux chambres en forme de galetas. La plus vaste de ces pièces est seule pourvue d'une cheminée dont les montants ressemblent à deux piliers romans à moitié encastrés dans un mur. Un escalier étroit conduit de l'une des chambres au grenier. Lors de notre visite, cette maison, venait d'être occupée par des ouvriers terrassiers qui l'avaient prise momentanément à loyer (1).

Nous n'avons pas à décrire plus longuement le manoir du Roncerai; cette œuvre a été faite par des maîtres, et nous n'apprendrions rien à l'assistance d'élite qui nous entoure (2). Ce que peut-être on connaît moins, c'est l'église où Charlotte Corday a été baptisée.

L'église de Saint-Saturnin des Ligneris, située au sud du

(1) Le nom de ferme que nous avons donné au Roncerai se trouve dans un curieux document que nous devons à l'obligeance de M. L. Duval, archiviste de de l'Orne. C'est un inventaire fait à la requête du district d'Argentan le 4 février 1794. Nous reproduisons cette pièce dans sa forme et avec son orthographe.

« Aujourd'hui seize pluviôse mil sept cent quatre vingt quatorze, l'an deux de la République française Une et Indivisible.

« Nous, Jean-François Bourget, de la commune de Conlonces, commissaire nommé par le Directoire du district d'Argentan, pour faire l'inventaire des meubles appartenant aux père et mère des émigrés.

« Nous sommes transporté en la commune des Ligneris, au lieu appelé la ferme du Roncerai appartenant au citoyen Corday, dit d'Armont, cy-devant noble; où étant en présence des citoyens Marin Lafosse et Gilles Saunier, officiers municipaux de la dite commune des Ligneris, avons fait l'inventaire des meubles trouvés dans les bâtiments de la dite ferme, appartenant au dit Cordey, ainsi qu'il suit :

« Premièrement,

« Dans une cave, cinq tonnes vuides, de la contenance d'environ chacune douze cents pots; quatre chantiers, deux poulains pour charger du cidre, une cuve à Bellon (Ballon) en bois.

« Item, dans le pressoir, un tonneau contenant environ huit cents pots.

« Item, dans la maison manable, une petite table en bois blanc, avec un couffin à marc et deux planches en bois blanc.

« Tous lesquels meubles ont été laissés en la charge et garde de la citoyenne femme François Dubosq, gardienne du dit Cordey, laquelle nous a déclaré ne pas connaître d'autres meubles appartenant au dit Cordey d'Armont. Laquelle s'est obligée à les représenter à toute réquisition.

« Arrêté les dits jours et an, etc.

« BOURGET,

« Commissaire.

« M. LAFOSSE, agent provisoire.

« G. SAUNIER, officier m. »

(2) La séance annuelle de la Société Historique de l'Orne, dans laquelle ce Mémoire a été lu, se tenait en une des salles de l'Hôtel de Ville d'Argentan.

Roncerai, en est distante d'environ deux kilomètres. Chaque semaine, le curé d'Ecorches y vient célébrer la messe, et les habitants de la section sud des Ligneriers reçoivent la sépulture dans le cimetière de leur ancienne paroisse.

L'église est loin d'être un monument.

La façade, sans ouverture, se compose d'une maçonnerie des plus communes. L'unique porte est latérale et tournée vers le midi. Le mur méridional est, de plus, percé de quatre fenêtres. Au nord, il y a deux fenêtres et trois contreforts. Une litre règne dans le pourtour de l'édifice.

Le chœur seul a une voûte. De forts piliers en chêne encombrant la nef et soutiennent la charpente qui reste visible ainsi que la toiture. Il semble que, au détriment du plus vulgaire bon goût, on ait voulu montrer que les Ligneriers abondent en bois et justifient leur nom.

Des deux autels que renferme l'église, le principal, dédié à saint Saturnin, est d'une date récente.

L'autel de la Vierge, placé à droite, porte ces mots :

Hoc opus haec ecclesia dedit, 1723. — Au bas d'un tableau de la Sainte Famille, on lit : *Ex dono Petri du Buat et Mariæ Magdalenæ le Sedier uxoris ejus, 1718.*

Une inscription, en lettres onciales, gravée sur une pierre que l'on a scellée dans un des murs de la nef, indique les noms de ceux qui ont rebâti l'église des Ligneriers au commencement du xvii^e siècle.

Voici cette inscription :

L'AN MIL SIX-CENS-DIX-SEPT CESTE EGLISE
QUI ESTOIT EN RUINE A ESTE REFAITE PAR LA
DILIGENCE DE FRANÇOIS MORAND S^r DE LA
PERRELLE AUX DEPENS DU TESAUR ET GENERAL
DE CE LIEU. M^e AMBROISE LE MOULINET P^{tre}
ESTANT CURÉ DE CEANS.

Les Morand de la Perrelle, dont le nom figure dans cette inscription, n'ont pas disparu du pays. Ils sont même devenus, en ce siècle, possesseurs du Roncerai. Le propriétaire d'aujourd'hui le tient du chef de sa femme, Charlotte-Clémentine Morand de la Perrelle.

Le sujet que nous avons entrepris nous reporte vers le modeste toit de ce domaine, au moment où vient d'y naître celle qui lui a valu sa notoriété historique.

Dès le lendemain de sa naissance, l'enfant était portée à l'église des Ligneriers. Ceux qui l'accompagnaient s'arrêtèrent au bas de la nef, du côté gauche.

Là, se voient encore les fonts où fut baptisée Charlotte Corday.

La cuve octogonale et le socle qui lui sert d'appui sont en pierre. De ses huit faces, sept sont ouvragées. Leur ornementation consiste en ogives dans le goût du ^{xv}^e siècle. C'est sans doute un débris de l'ancienne église.

Le 28 juillet 1768, cette piscine, aujourd'hui abandonnée, apparaissait ceinte d'une couronne de gentilshommes et de nobles dames. On distinguait dans le nombre messire Jacques-François de Corday, écuyer, sieur d'Armont; messire Jean-Baptiste-Alexis de Gautier, écuyer, seigneur de Mesnilval; Françoise-Marie-Anne le Vaillant de Corday. Ils présentaient à l'église : le sieur d'Armont, comme père; le seigneur de Mesnilval et dame le Vaillant de Corday, comme parrain et marraine, une fille née de la veille.

Ils avaient été reçus au seuil du temple par Julien-Louis Polard, curé des Ligneriers.

A la question : Quel nom voulez-vous donner à cette enfant? Le parrain et la marraine répondirent :

Marie-Anne-Charlotte. Le prêtre accomplit les rites du baptême, et la cloche annonça aux hameaux cachés parmi les arbres de ce plantureux pays que la paroisse comptait un chrétien de plus.

Acte est dressé. L'Eglise alors tenait seule les registres. On naissait, on se mariait, on mourait avec ses sacrements et ses bénédictions. Elle consignait ces événements sur papier officiel; l'Etat se contentait de les homologuer, en paraphant, par la main de ses agents, l'entête et la fin du registre.

Le registre des baptêmes de la paroisse de Saint-Saturnin des Ligneriers, pour l'année 1768, existe encore. Il est conservé à la mairie de la commune d'Ecorches. C'est là qu'un intermédiaire obligeant (1) a transcrit pour nous l'acte de baptême de Charlotte

(1) M. l'abbé Landais, curé d'Ecorches.



Acte de Baptême de Charlotte Corday

Le vingt huit juillet mil sept cens soixante huit par nous sousigné
curé à St Baptiste marié avec charlotte née Dierdau légitime
mariage de messire Jacques François Corday écuyer féodalement
de noble dame charlotte marie Yveline de Gautier son épouse de cette parois-
se parain Messire Jean Baptiste aîné de Gautier écuyer seigneur de
menjeval la maréchalie noble Dame François de mure avec leuillant
de Corday le père présent qui ont signé de J. Baillart de Corday
gautier de menjeval Corday Darnout

J. L. Pollard curé
Des Signés

(1) de cette paroisie. Il est ajouté par une main étrangère.

Corday, en reproduisant fidèlement l'écriture et la disposition matérielle du document.

Nous en donnons en regard un fac-simile.

Cet acte, cité par plusieurs historiens, écarte l'opinion de ceux qui, s'appuyant sur une parole de Chabot à la tribune de la Convention, ont fait naître Charlotte Corday à Caen. D'ailleurs, son père interrogé à Argentan, le 20 juillet 1793, sur le lieu de naissance de sa fille, répondit : « Qu'elle était née en la paroisse des Ligneriers, canton de Trun, dictrict d'Argentan. »

L'humble baptistère des Ligneriers est donc le centre où viennent converger, autour de Marie de Corday (c'est le nom qu'on lui donnait dans sa famille), le rayonnement du passé et la célébrité de l'avenir.

Le passé, ce sont ses aïeux ; l'avenir, ce sera elle-même.

Les de Corday, dans leur blason, portaient *d'azur à trois chevrons brisés d'or*, avec la devise *Corde et ore*. Ils tiraient leur nom de la paroisse de Saint-André-de-Corday (1).

Reconnus nobles en 1463 et en 1599, ils virent leurs titres confirmés, en 1666, lors de la recherche de Marle, pour les généralités de Caen et d'Alençon.

De bonne heure, les de Corday apparaissent aux Ligneriers, où contractent d'honorables alliances dans les environs.

Le 28^e jour de juin, lisons-nous dans une pièce manuscrite, conservée aux archives de l'évêché de Séez, « Guillaume de Corday sollicite pour Jehan de Corday, prêtre-eslu, la cure de Saint-Saturnin des Ligneriers. »

Au siècle suivant, demoiselle Christine de Corday, fille de noble homme Robert de Corday, sieur de Bray, et de demoiselle Florence Ruault, dame de Glatigny (2), se marie, par contrat du 2 janvier 1533, avec Charles de Larrei, seigneur de Montreuil et du Mesnil-Guéraud, fief assis en la paroisse de Trun.

Le 11 septembre 1651, Gabriel de Corday, sieur de la Bellière, épouse Marie le Neuf.

L'année 1701 apporta aux de Corday une gloire sans prix ; elle les vit entrer dans la famille du grand Corneille.

(1) Saint-André-de-Corday, doyenné d'Aubigny. Sa cure, à la nomination de l'abbé de Saint-Jean de Falaise, avait, en 1404, 350 livres de revenu. Un acte de présentation à cette cure porte les armes des de Corday, qui sont dits seigneurs du lieu. (*Archives de l'évêché de Séez.*)

(2) Le fief de Glatigny, situé en la paroisse de Saint-Gervais-des-Sablons,

Charlotte Corday a-t-elle été simplement l'arrière-petite-nièce de l'auteur de *Cinna*, comme l'ont avancé plusieurs biographes, ou est-elle son arrière-petite-fille? — Nous tenons pour ce second sentiment.

Un article d'Odolant Desnos, daté d'Alençon et inséré dans la *Décade philosophique*, nous aidera à montrer cette filiation. — Le piquant de cet article, c'est que l'auteur, tout en prétendant que Charlotte Corday fut nièce et non petite-fille du grand Corneille, fournit le moyen d'établir le sentiment qu'il combat.

« Le père de Corneille, dit-il, eut deux filles, Marie et Marthe. Marthe épousa François le Bouyer et en eut Bernard de Fontenelle. Marie épousa, en premières noces, M. du Buat, *de la paroisse des Ligneriers*, et, en secondes noces, Jacques de Farcy, trésorier de France, au bureau des finances d'Alençon. Elle eut de son premier mari un fils, mort religieux théatin, à Paris; et, du second, deux filles, Marie et Françoise, cette dernière née en 1684. »

Ici nous arrêtons la citation d'Odolant Desnos pour faire remarquer que Marie, sœur de Corneille, fut baptisée le 4 novembre 1609, et que, en 1684, à la naissance de Françoise de Farcy, elle avait soixante-quinze ans. Il est bien évident qu'elle n'a pu être sa mère.

Un document original, faisant partie de la riche collection de M. Léon de La Sicotière, tranche cette question. C'est le contrat de mariage de Marie, fille aînée du grand Corneille. Il est signé de la main de son père, de Marie de Lampérière, sa mère; de Thomas Corneille, son oncle, de Marguerite de Lampérière, femme du dit Thomas.

Il suit de cette pièce que Marie Corneille, qui épousa, le 13 septembre 1661, Félix Guénébault de Bois-le-Comte, sieur du Buat, tué en 1668 au siège de Candie, et se maria en deuxième noces à Jacques-Adrien de Farcy, est non pas la sœur, mais la fille du grand Corneille.

C'est la propre fille de cette dernière, Françoise de Farcy, qui épousa, le 22 octobre 1701, Adrien de Corday, dont elle eut Jacques-Adrien, né le 7 avril 1704. Elle mourut à Alençon en 1768, l'année même de la naissance de sa petite-fille Marie-Anne-Charlotte, qui, comme nous croyons l'avoir montré, appartient à la descendance directe du grand Corneille.

L'alliance des de Corday avec la famille Corneille était un surcroît d'honneur pour leur blason. A l'éclat que projetait sur toute sa lignée le génie puissant dont Napoléon « eût fait un prince de l'empire, » s'ajoutaient des lettres d'anoblissement qui, pour être de fraîche date, n'en avaient pas été moins dignement conquises.

Ces lettres avaient été octroyées par Louis XIII à Pierre Corneille, père du poète, au mois de janvier 1637. Le roi y déclarait en ces termes les raisons de l'anoblissement :

« Nous sommes dûment informé que notre amé et féal Pierre Corneille, issu de bonne et honorable race et famille, a toujours eu en bonne et singulière recommandation le bien de cet état et le nôtre en divers emplois..... et particulièrement en l'exercice de maître de nos eaux et forêts, en la vicomté de Rouen, durant plus de vingt ans..... Ses services rendus et ceux que nous espérons de lui à l'avenir, nous donnent sujet de reconnaître sa vertu et mérite et les décorer de ce degré d'honneur (la noblesse) pour marque et mémoire à sa postérité (1). »

Si réel que fût « le mérite du maître des eaux et forêts de la vicomté de Rouen, » celui de l'auteur du *Cid*, alors dans son éclat (2), semble n'avoir pas été étranger à cet anoblissement.

On croit en trouver la preuve dans les vers suivants adressés par Corneille à Louis XIV vers l'année 1664.

La noblesse, grand roi, manquait à ma naissance,
Ton père en a daigné gratifier mes vers,
Et mes vers anoblis ont couru l'univers
Avecque plus de pompe et de magnificence.

Telle était la parenté des de Corday lorsque, le 22 août 1729, Jacques-Adrien épousa Renée-Adélaïde de Belleau de la Motte. Il en eut huit enfants. Le troisième, Jacques-François de Corday d'Armont, lieutenant au régiment de la Fère, né le 2 septembre 1737, fut le père de l'héroïne.

Cette longue suite d'aïeux, les principes religieux et monarchi-

(1) Les armoiries concédées à Pierre Corneille étaient : *d'azur à la face d'or, chargées de trois têtes de lion de gueule, et accompagnées de trois étoiles d'argent posées deux en chef et une en pointe.*

(2) *Le Cid*, à son apparition, charma tout Paris. Il fut joué, pour la première fois, au théâtre du Marais, vers la fin de novembre 1636, et imprimé l'année suivante.

ques traditionnels chez les de Corday, ont porté quelques écrivains à imputer à ces mêmes principes la mort de Marat. — Charlotte Corday, disait-on, a tué l'*Ami du Peuple*, parce qu'elle était aristocrate et croyante.

Est-ce vrai?

Noble de race, ses sentiments demeurèrent-ils en harmonie avec ceux de sa famille? — Quelques traits empruntés aux meilleures sources mettront en son vrai jour ce point de notre histoire.

Charlotte Corday était dans sa quatorzième année, lorsque sa mère mourut en 1782. Son père habitait alors, avec les siens, la ville de Caen, dans le quartier Saint-Gilles. La gêne était au foyer et l'on y vivait avec la plus stricte économie.

L'Abbaye-aux-Dames se trouvait dans le voisinage. Bien que cette maison ne reçût pas ordinairement de pensionnaires, l'abbesse, Madame de Belzunce, touchée de la situation où se trouvait M. de Corday par suite de son deuil récent, se chargea de Charlotte et de sa sœur (1). Les deux orphelines partagèrent l'éducation que Madame de Belzunce faisait donner à sa nièce, Mademoiselle de Forbin.

Elles ne quittèrent l'Abbaye-aux-Dames que vers 1790 et allè-

(1) Jacqueline-Jeanne-Eléonore, morte fille, est la seule des enfants de M. de Corday d'Armont, avec Marie-Anne-Charlotte, qui soit née aux Lignerics. Voici son acte de baptême :

« Ce seize avril mil sept cent soixante-dix par nous soussigné, curé, a été baptisée Jacqueline-Jeanne-Léonord (*sic*), née du quatorze du présent, du légitime mariage de messire Jacques-François de Corday, escuyer, s^r d'Armont, et de noble dame Charlotte-Marie-Jacqueline de Gautier, son épouse (de cette paroisse). Le parrain, messire Jean-Baptiste-Jacques de Corday, chevalier, seigneur de Prédemère, de la paroisse de Saint-Paul de Courtonne; la marraine, noble demoiselle Madeleine-Léonord-Elisabeth du Buat, dame et patronne de Garnetot, épouse de messire Jacques-Nicolas de Gautier, chevalier, seigneur et patron des Authieux, de la paroisse de Garnetot; le père de l'enfant absent. »

DU BUAU DES AUTHIEUX,

CORDAY DE CAUVIGNY.

J.-L. POLLARD,

Curé des Lignerits.

Nota. — Les Authieux-en-Auge, ou sous-Renouard, mentionnés dans l'acte précédent, appartenaient au doyenné de Livarot. Il en est question dans une chartre de 1063 : *Altaria*, quæ sunt in alge super aquam Lemone. Donnés à Saint-Ouen de Rouen, du temps de Richard II, les Authieux, au xviii^e siècle, avaient pour patron le seigneur du lieu.

rent chez leur père au Mesnil-Imbert (1). Pendant la seule année que Charlotte resta dans sa famille (2), elle s'occupa, dit une tradition locale, à instruire les enfants. On assure même qu'elle donnait ses leçons dans un bâtiment à usage de four, dépendant de la métairie que son père faisait valoir.

M. de Corday d'Armont s'était rallié, dès le commencement de la Révolution, aux idées de réformes; il avait même composé des écrits dans ce sens et rédigé, lui cadet de famille, un mémoire assez vif contre le droit d'aînesse. Avec cela, dit un contemporain, il restait royaliste jusqu'à la moelle des os.

Marie-Anne-Charlotte, au contraire, avait puisé dans la lecture des écrivains de Rome et de la Grèce un vif enthousiasme pour le régime républicain.

Eprise d'ailleurs des théories de l'abbé Raynal (3) elle ne craignait pas de froisser les opinions monarchiques de son père. Une rupture s'en suivit.

C'était en 1791, vers le mois de mai. Elle se dirige sur Caen et descend, rue Saint-Jean, presque en face de la rue des Carmes, chez une vieille parente, Madame de Bretteville (4), qui fut vivement contristée de sa venue.

(1) Le Mesnil-Imbert, aujourd'hui réuni au Renouard, semble avoir été le domicile ordinaire de M. de Corday.

C'est de là qu'il date plusieurs écrits et particulièrement un Mémoire adressé à l'Assemblée des Notables (novembre 1788). Il est syndic, puis maire de cette paroisse; il reste maire après l'organisation départementale et municipale, décrétée le 23 février 1790. Aux commissaires qui sont envoyés vers lui, le 20 juillet 1793, dans la maison qu'il occupe à Argentan et qui lui demandent depuis quel temps il demeure dans cette ville, il répond : « Qu'il demeure à Argentan depuis le dernier jour de janvier de la présente année, et qu'avant ce temps il demeurait « dans la paroisse de Mesnil-Imbert, canton de Vimoutiers, où il a résidé jusqu'au « 12 mai de l'année 1792, et qu'ayant manqué d'y être assassiné, il s'était retiré à « Caen, pour poursuivre l'assassin au district de Lisieux, et qu'il a résidé hôtel de « la Coupe d'Or, venelle aux chevaux (aujourd'hui rue de Strasbourg), jusqu'au « moment où il est venu habiter dans cette ville. »

(2) M. de Corday déclara dans l'enquête faite à Argentan : « Que Charlotte n'avait jamais demeuré avec lui depuis son veuvage, que pendant une année. »

(3) Raynal, né le 11 mars 1711, à Saint-Geniez, dans le Rouergue, mort à Passy le 6 mars 1796, fut élève des Jésuites. Il entra dans leur Institut d'où il sortit en 1747 pour venir à Paris. Il s'y lia avec le baron d'Holbac, Diderot et Rousseau, et contribua, par ses écrits, à la diffusion des idées qui ont amené la Révolution. Son ouvrage principal, qu'il fit en collaboration de Diderot, a pour titre : *Histoire philosophique et politique des ét. blissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Il sembla plus tard se repentir des principes funestes qu'il avait émis ou laissé insérer dans ce livre.

(4) Madame de Bretteville-Gouville, née Leconstellier de Bonnebos, descendait de Marie de Farcy, sœur de Françoise de Farcy, que nous avons vue, le 22 octobre 1701, épouser Adrien de Corday.

« Je ne la connais, disait-elle, *ni d'Ève, ni d'Adam*. Elle paraît taciturne et concentrée, elle est toujours plongée dans quelques réflexions; enfin, je ne sais pourquoi, mais elle me fait peur; elle a l'air de méditer un mauvais coup. »

Madame de Bretteville communiquait ainsi ses appréhensions à deux de ses amies, Madame et Mademoiselle Loyer, en les invitant à venir voir la mystérieuse étrangère.

« Nous fûmes exactes au rendez-vous, raconte Mademoiselle Loyer, et, peu après notre entrée chez Madame de Bretteville, nous vîmes paraître une grande et belle personne qui courut vers ma mère les bras ouverts et l'embrassa avec effusion. Ma mère, étonnée de cet accueil de la part d'une inconnue, la regardait en silence, cherchant à se rappeler ses traits. La jeune personne s'en aperçut. « Eh quoi! lui dit-elle, ne vous rappelez-vous plus la petite d'Armont? »

Ce fut un trait de lumière. Madame Loyer avait, en effet, entretenu des rapports de société et de bon voisinage avec Monsieur et Madame de Corday lorsqu'ils habitaient, à Caen, le quartier Saint-Gilles.

A cette première entrevue, d'autres succédèrent, et bientôt une intimité s'établit entre Charlotte et Mademoiselle Loyer. Celle-ci, devenue plus tard Madame de Maromme, rédigea les souvenirs de ces relations.

Les notes d'un témoin si bien renseigné ont été remises à M. Casimir Périer, qui les a publiées en 1862, sous le titre de : *Jeunesse de Charlotte Corday*.

Nous leur empruntons le fragment suivant :

« Ma mère et moi, dit Madame de Maromme, devons quitter Caen. Peu de jours avant notre départ, Madame de Bretteville nous donna un dernier dîner. Ses convives nous intéressaient à plus d'un titre. M. d'Armont, pressé par les lettres de ma mère, avait pardonné à sa fille le coup de tête qui l'avait éloignée du toit paternel... et avait consenti à une réconciliation. Il était donc arrivé à Caen avec sa fille cadette et son jeune fils (1), qui allait partir pour l'émigration et rejoindre son frère aîné à Coblenz (2).

(1) Charles-François-Jacques de Corday, né le 19 septembre 1774, prit part à l'affaire de Quiberon, y fut décoré de la main du comte Joseph de Puisaye, et trouva la mort dans cette expédition malheureuse (1795).

(2) Jacques-Adrien-Alexis de Corday d'Armont, né le 17 janvier 1765, marié le 1^{er} juin 1803 à Marthe du Hauvel, eut de ce mariage : en 1804, une fille morte en bas âge ; en 1806, un fils mort à 21 ans sans postérité.

Un parent de Madame de Bretteville, M. de Tournéris, était aussi venu à Caen dans la même intention...

« C'était le jour de Saint-Michel 1791... M. d'Armont embrassa sa fille, que ma mère lui présenta. Il n'y eut ni récriminations, ni reproches, et il consentit de très-bonne grâce à la laisser chez Madame de Bretteville, peu satisfaite d'une faveur qu'elle n'avait nullement sollicitée.

« Le dîner fut d'abord très-gai; on riait, on badinait... Mais enfin on porta la santé du roi. Nous nous levâmes tous par un mouvement simultané, excepté Mademoiselle d'Armont qui resta assise et laissa son verre sur la table. « A la santé du roi! » répéta-t-on une seconde fois. Même attitude et même silence. Les sourcils de M. d'Armont se froncèrent; il baissa les yeux avec un mécontentement visible. Ma mère toucha doucement le bras de la jeune personne et lui dit à voix basse :

« — Comment! mon enfant, vous refusez de boire à la santé d'un roi si bon, si vertueux!

« — Je le crois vertueux, répondit-elle, mais un roi faible ne peut être bon.

« Un silence glacial succéda à cette réponse... Cette opposition aux sentiments de son père dans un repas de réconciliation, cette résistance aux prières de ses amis, furent infiniment désagréables à tout le monde, et l'expression de malaise qui se répandit sur les physionomies ne put se dissiper. »

Cette scène suffit à montrer quel abîme séparait, au point de vue politique, les idées de Charlotte Corday de celles de son père et de ses frères. On en peut conclure que si elle a tué Marat, ce n'est point à cause des traditions royalistes de sa famille.

Ce n'est pas non plus sous l'impulsion des idées religieuses.

Dans son « hermitage » de l'Abbaye-aux-Dames, Charlotte Corday eut une période de véritable ferveur, au point que l'on se demanda pendant quelque temps si elle n'embrasserait point la vie du cloître.

Il existe une épitre en vers qu'on lui attribue. Si elle en est l'auteur, il faut en placer la composition à cette époque. Elle y donne à l'un de ses frères des conseils qui respirent le zèle d'un apôtre.

En voici quelques extraits (1) :

(1) Cette pièce est en la possession de M. C. Vatel, avocat à la Cour d'Appel de Paris, auteur de recherches précieuses sur Charlotte Corday.

Je t'ai revu, mon frère, et dans mon hermitage,
 Je ne pouvais rien voir qui me plût davantage...
 Dans nos doux entretiens, ma fidèle amitié
 De ce que je pensais t'a bien dit la moitié;
 Mais le plus important me reste encore à dire.
 Je t'ai quitté, Corday, je m'en vais donc t'écrire.
 Tu remplis tes devoirs avec fidélité,
 Ton esprit avec soin cherche en tout l'équité.
 Le sordide intérêt n'a sur toi nul empire,
 Tu sais en chaque lieu bien penser et bien dire;
 Enfin de tes talents il ne m'échappe rien.
 Mais le monde a son compte, et Dieu n'a pas le sien.

Ce Dieu, de tes talents la source et l'origine,
 Te forma pour atteindre une fin plus divine...
 Et surtout il voulut avoir tes jeunes ans :
 Les payens à leurs Dieux consacraient le printemps...
 Lorsqu'à tous les plaisirs ta présence importune
 Fera de ta maison la mauvaise fortune,
 Et que par des efforts bien souvent superflus
 Tu tireras du monde un cœur qu'il ne veut plus,
 De nos plaisirs passés ces misérables restes
 N'exhalent aux autels que des vapeurs funestes,
 Ces sentiments forcés marquent un faux retour :
 La crainte les produit, et rarement l'amour.....
 Hâte-toi donc, Corday, fais ce que Dieu demande,
 Du printemps de tes jours va lui faire une offrande;
 Consacre à sa grandeur toutes tes actions,
 Immobile à son amour toutes tes passions.

Offre-lui tout : ton temps, ton travail, ta parole ;
 Hors de là, cher ami, crois que tout est frivole.
 Fuis de mille beautés les appâts séducteurs :
 Dieu, mon frère, Dieu seul est digne de nos cœurs.....
 Veuille ce Dieu si doux qui m'éclaire et m'inspire
 Te faire exécuter ce qu'il me fait t'écrire !
 Puissent mes tendres vœux, au plus tôt exaucés,
 Être par tes vertus encore surpassés !

Sans doute Corneille n'aurait pas signé tous les vers de sa
 petit-fille ; mais, chrétien convaincu, il eût été fier des pensées
 qu'elle y exprimait.

Malheureusement l'éclat de ce cette piété devait se ternir. Avant
 même d'avoir quitté l'Abbaye-aux-Dames, des lectures, au moins
 imprudentes, comme beaucoup alors s'en permettaient, avaient
 changé le cours des idées de Mademoiselle d'Armont.

Non pas qu'elle eût perdu complètement sa foi religieuse. Elle en garda assez pour juger sainement le schisme constitutionnel. Les prêtres jureurs, placés dans les paroisses, étaient à ses yeux des *intrus*. Pour Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados, interrogée par Fouquier-Tinville, si elle le connaissait : « Je ne connais pas cet homme, répondit-elle, je ne l'estimais pas assez pour le voir. »

Ce qu'elle voyait et estimait, ce qui était devenu l'aliment de son âme, c'étaient les journaux et autres écrits politiques dont elle s'était littéralement saturée : c'était Rousseau, dont les théories sociales avaient fasciné et faussé son esprit. Au cours de son procès, elle déclara avoir lu Gorsas, le *Courrier Français*, le *Courrier Universel* et plus de cinq cents brochures pour ou contre la Révolution.

Les héroïnes de l'antiquité païenne posaient devant elle comme le type achevé de la vertu. « Elle méprisait nos mœurs faciles et « relâchées, dit Madame de Maromme, elle regrettait les beaux « temps de Rome et de Sparte. » « Mais cette République aux « vertus austères, aux dévouements sublimes, aux actions géné-
« reuses, telle qu'elle l'avait rêvée, les Français n'étaient pas « dignes de la comprendre et de la réaliser. » Elle fixa ainsi dans son esprit le plan d'une République idéale. Après la chute des Girondins (2 juin 1793), les Terroristes, qui prirent le pouvoir, lui apparurent comme un obstacle à la réalisation de ses propres conceptions. Marat était le plus en vue et le plus violent de tous : elle résolut de le frapper, croyant ainsi se dévouer pour le bonheur de la France.

Témoin de l'enthousiasme des volontaires du fédéralisme réunis à Caen et qui s'engageaient à réagir, les armes à la main, contre la Terreur, elle voulut, elle aussi, livrer sa bataille. Leur exemple la détermina à exécuter le dessein qu'elle avait conçu :

« J'avoue que ce qui m'a décidé tout à fait, écrit-elle à Barba-
« rous, c'est le courage avec lequel nos volontaires se sont enrô-
« lés, dimanche 7 juillet. »

Ce même jour, en revenant d'assister à la revue des volontaires, elle s'arrête dans l'arrière-boutique d'un menuisier, nommé Lunel, qu'elle traversait souvent pour se rendre chez Madame de

• Bretteville. Là, frappant sur une table où jouaient les époux Lunel, elle prononce avec énergie ces paroles : « Non, il ne sera pas dit qu'un Marat a régné sur la France! (1) »

Elle écrit à son père, qui habite à Argentan, rue du Beigle (2), qu'elle part pour l'Angleterre. Le mardi 9, seule, sans conseil, elle quitte la ville de Caen, arrive à Paris le jeudi 11 vers midi, et va loger rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence.

Admise à l'audience de Marat, elle le trouve au bain et le frappe dans la région du cœur avec un couteau qu'elle a acheté au Palais-Royal (3). C'était le samedi 13, le jour même où les généraux de la Convention Nationale dispersaient, près de Vernon, les fédérés commandés par Joseph de Puisaye.

Charlotte Corday fut prise et jugée. Condamnée à mort le

(1) *Notice sur la maison habitée à Caen par Charlotte Corday.*

(2) La maison où résidait M. de Corday, à Argentan, lors du meurtre de Marat, et qui portait le n° 232, subsiste toujours. Elle est située au fond de la cour Besnier et l'on y accède par la rue du Beigle en passant sous un portail. — Jacques-François de Corday y résidait, depuis le 31 janvier 1793, avec son père, sa mère, sa fille Jacqueline-Eléonore. Charlotte, comme elle l'a déclaré dans son interrogatoire, était venue à Argentan, au mois d'avril, visiter ses parents.

Une Commission de trois membres, déléguée par le Conseil général de la commune d'Argentan, se présenta au domicile de M. de Corday le 20 juillet 1793, le questionna, sans inquiéter ni interroger les autres membres de sa famille.

Bien qu'étranger au meurtre de Marat, il dut s'exiler. Il est mort à Barcelone le 30 juin 1798.

Ses parents se retirèrent au Mesnil-Imbert, dans leur logis de Corday. Un inventaire de leur mobilier, que nous a communiqué M. Duval, archiviste du département, et que nous citons comme *pièce justificative*, indique que la situation de la famille Corday différait peu de celle de nos propriétaires du pays d'Auge.

(3) Plusieurs versions ont couru sur la provenance du couteau dont Charlotte Corday s'est servie pour tuer Marat. Le passage suivant de son interrogatoire fixe ce point d'une façon indubitable :

D. A elle demandé : ce qu'elle a fait le troisième jour de son arrivée à Paris?

R. Qu'elle s'est promenée dans la matinée seule.

D. Ce qu'elle a fait au Palais-Royal et si elle y a acheté quelque chose?

R. Que oui.

D. Ce qu'elle a acheté?

R. Un jugement rendu contre les assassins de Léonard Bourdon et un couteau de table à gaine, à manche noir, de grandeur ordinaire, pour quarante sols.

D. Quel est le motif qui l'a déterminée à *acheter* ce couteau?

R. Pour tuer Marat.

.....

D. De quelle manière elle le tua?

R. Avec le couteau qu'elle avait *acheté* au Palais-Royal, qu'elle lui plongea dans le sein...

mercredi 17 juillet vers midi, son exécution eut lieu le même jour entre sept et huit heures du soir. Elle avait vingt-cinq ans.

Un auteur a dit : « Marie de Corday sut mourir en chrétienne, comme la reine de France. »

Tout contredit cette assertion.

Ni ses paroles, ni ses actes ne révèlent en son âme les sentiments du chrétien qui va paraître devant Dieu. Le 16, veille de sa mort, elle écrit à son père. Sa lettre, touchante d'ailleurs, n'allègue, pour consoler les siens, aucune des espérances de la foi (1).

Interrogée par ses juges si elle se confesse à des prêtres assermentés ou insermentés, elle répond : « Ni aux uns, ni aux autres ; je n'avais pas de confesseur (2). »

De sa prison, elle écrit à Barbaroux : « Ceux qui me regretteront se réjouiront de me voir dans les Champs-Élysées avec les Brutus et quelques anciens. »

Non, la femme qui a tué Marat, de son autorité privée, et qui rêve de s'entretenir « dans les Champs-Élysées avec les Brutus, » n'est pas chrétienne ; elle est Romaine ou Spartiate.

(1) Voici cette lettre :

« Pardonnés moi mon cher papa d'avoir disposé de mon existence sans votre permission, j'ai vengé bien d'innocentes victimes, j'ai prevenu bien d'autres désastres, le peuple un jour désabusé se réjouira d'être délivré d'un tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre ces que j'espérais garder l'incognito mais j'en ai reconnu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez point tourmenté. En tout cas je crois que vous aurez des défenseurs à Caën. J'ai pris pour défenseur Grstave Doucet, un tel attentat ne permet nulle defense, c'est pour la forme. Adieu mon cher papa je vous prie de m'oublier ou plutôt de vous réjouir de mon sort, la cause en est belle.

« J'embrasse ma sœur que j'aime de tout mon cœur ainsi que tous mes parents. N'oubliez pas ce vers de Corneille :

« Le crime fait la honte et non pas l'échafaud. »

« C'est demain à huit heures que l'on me juge.

« Ce 16 juillet.

« CORDAY. »

Au dos de cette lettre, qui fut saisie par Fouquier-Tinville et annexée aux pièces du procès de Charlotte, on lit :

« A M. de Corday d'Armont, rue du Bègle, à Argentan. »

(2) Au plus tard, en 1791, Charlotte Corday avait encore un confesseur. C'était M^r l'abbé François-Ambroise Bedouëlle, du clergé de Saint-Jean de Caen Il reçut de Charlotte une tabatière, ornée du portrait de Louis XVI. Ce portrait est aujourd'hui à Mortagne entre les mains de l'arrière-petite-nièce de l'abbé François Bedouëlle.

« Notre loi, disait Tertullien en parlant des fidèles persécutés, est de souffrir la mort, non de la donner. » Cette maxime, l'honneur du nom chrétien, Charlotte Corday ne l'ignorait pas. Elle l'avait lue, magnifiquement exprimée, dans les vers que Corneille, son aïeul, met sur les lèvres d'un persécuteur de l'Église. Fidèle à son baptême, elle en eût fait la règle de sa vie :

..... Chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
 Les vices détestés, les vertus florissantes ;
 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
 Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
 Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
 Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
 Fu ieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
 Et, lions au combat, ils meurent en agneaux (1).

J. ROMBAULT.

(1) *Polyeucte*, acte IV^e, scène VI^e.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Inventaire des Meubles de la famille Corday.

Vimoutiers.

Aujourd'hui, vingt-six nivôse de l'an deux (15 janvier 1794) de la République française Une et Indivisible, en la commune de Mesnil-Imbert, canton de Vimoutiers, au domicile du nommé Cordey, père et grand-père d'émigrés; sur les neuf heures du matin, nous, Jean-Jacques Guilbert fils, commissaire nommé par délibération du Directoire du district d'Argentan, suivant leur arrêté en date du seize nivôse, pour apposer les scellés sur les titres et papiers, et pour faire inventaire de tous les meubles et effets en tout genre, qui pourroient se trouver dans les appartements et autres bâtimens dépendant dudit domicile, en conformité de la loi du dix-sept frimaire, et pour l'exécution de laquelle j'ai interpellé le dit Cordey de nous remettre toutes les clefs des appartements de son dit domicile; ce que la citoyenne Cordey fille (1) a à l'instant fait : avec lesquelles clefs j'ai, en présence des citoyens Gilles Ridet et François-Philippe, commissaires nommés par la dite commune du Mesnil-Imbert, fermé les portes des différentes armoires, sur lesquelles fermetures j'ai apposé les scellés en cire rouge, empreinte G. B., avec défense faite à toute personne d'y attenter directement, ni indirectement, sous les peines portées par la loi, avec déclaration que nous laissons les dits scellés à la charge et garde de la dite Cordey fille. Interpellée de signer a refusé. Et de tout ce que dessus en avons fait et arrêté le présent au dit domicile, en présence des dits citoyens commissaires qui ont signé avec nous, après avoir eux-mêmes examiné les dits scellés par nous apposés. Ce fait, nous nous sommes retiré après avoir vagué depuis l'heure susdite jusqu'à midi; avons remis les dites clefs et renvoyé l'inventaire au deux pluviôse prochain, huit heures précises du matin, ce que nous avons signé.

J. GUILBERT fils, F. PHILIPPE, G. RIDEL.

(1) Il s'agit ici de Marguerite de Corday, tante de Charlotte et septième des enfants de Jacques-Adrien de Corday. Elle vivait avec ses parents. — Jacques-Adrien de Corday mourut le 21 janvier 1795, et sa femme, Renée-Adélaïde de Belleau de la Motte, le 21 janvier 1803.

Le deux pluviose an deux (21 janvier 1794), les trois commissaires commencent l'inventaire des meubles du logis de Corday et s'acquittent minutieusement de leur besogne.

Sans reproduire intégralement ce long travail, nous en citons des fragments; ils indiqueront la situation des de Corday qui, comme beaucoup de gentilshommes vivant à la campagne, s'occupaient à cultiver leurs terres.

« Nous sommes entré dans une salle à usage de cuisine et avons procédé à l'inventaire des meubles et effets dont la désignation suit : deux landiers unis, un petit chenet, une pelle à feu, une pince, un tourne-broche à rouet avec sa broche et sa chaîne, deux tuyaux à lessive, une cremaillère, deux grils, le tout en fer.

Item une horloge avec ses poids en fonte et sa boîte, deux paniers à salade, deux marmites dont une grande sans couvercle et une petite avec son couvercle, un chaudron d'airain de moyenne grandeur, deux couvre-plats en fer blanc, une chopine d'étain, un petit moulin à poivre, un soufflet, une paire de bottes, une écumoire et une petite casserole en cuivre, une cafetière en fer blanc.

Item, un petit buffet suspendu et fermant à deux volets dans lequel s'est trouvée cinq nappes de toile commune et une taie d'oreiller, un grand pot de terre... *Selle ?*

Item un autre buffet avec sa commode dans lequel il s'est trouvé deux moulins à café dont un petit et un grand, une râpe à sucre, une petite boîte à café en fer blanc et viron une once et demie de poudre dans la boîte.....

Item, une armoire dans laquelle s'est trouvé deux rouleaux de cordes pour étendre le linge.

Item, un mauvais buffet sans porte, une *plonnée* portant soixante-trois livres sur le fort, une petite selle et un gros billot, deux essuis-mains, deux couperets, une salière d'étain, un livre commençant par ces mots : *Les Vies des Hommes illustres de la France*, mars mil cinq cent soixante-trois. »

De la cuisine, les commissaires passent dans la *laverie* donnant à droite et dans l'office donnant à gauche de la cuisine. Ils font minutieusement l'inventaire des objets qu'ils trouvent dans ces deux pièces et se transportent dans une salle à côté d'icelle cuisine dans laquelle est trouvé un grand chaudron en fonte, deux réchauds dont un mauvais, trois marmite pleine de cendre et sans couvercle, une chaufferette, quatre casseroles en cuivre et sans couvercle, une cuvette de bois à anse de fer, un vieux sac de toile, un panier d'un rais, un mortier en marbre sans son grillon.

Item nous sommes transporté dans une salle à côté d'une cuisine dans laquelle une petite commode sur laquelle étaient les scellés par nous apposés.....

Là, dit le procès-verbal, s'est trouvé ainsi qu'il suit : « deux chenets en fer, trois chaises, trois vieux fauteuils de différente couleur, une petite

table carrée sur ses quatre pieds et couverte d'un vieux tapis vert et déchiré, et un buffet en forme de placard et fermant à clef, dans lequel, après ouverture faite, s'y est trouvé vingt verres à vin, vingt-sept assiettes de faïence fine.

Item vingt-une assiettes de faïence fine à fleur, bordées de rouge ; un sucrier, douze plats de faïence fine, une fontaine sans sa cuvette, deux huilliers en verre et le dessous en faïence, trois flambeaux en cuivre, deux saladiers et trois compotiers, une assiette.

Item Nous sommes transporté dans une office donnant dans icelle salle dans laquelle s'est trouvé onze plats de faïence de différente grandeur, un pain de cire jaune pesant viron cinq à six livres, un jeu de dames, un paravent, une cuvette en faïence, deux cruches à huile, un pot à lard moitié plein de sel, une vieille marmite pleine de cendre, un vieux moulin à café, un grand et gros livre : *Le Saint des Saints, Notre-Seigneur Jésus-Christ*, quatre autres vieux livres, etc.... »

A midi, après une vacation de quatre heures, les commissaires se retirent, laissant « le tout à la charge et garde de la dite Cordey fille qui, interpellée de signer, refuse.

Vers deux heures, reprise de l'enquête :

« Avons monté l'escalier conduisant aux chambres et somme entré dans une chambre à droite du dit escalier dans laquelle s'est trouvé deux cheneux, une pince, le tout en fer, trois vieux fauteuils de différente couleur, trois chaises fourrées, un tabouret, deux cuvettes en faïence, un pot à l'eau, une bouteille à huile, une table ronde, une glace encadrée de viron quinze pouces de long sur douze de large, un drap de toile commune, un lit de plume mêlée avec son traversin pesant ensemble quarante-cinq livres, deux matelats pesant ensemble cinquante livres, une courte-pointe, une couche en bois de chesne, sa paillasse, ses rideaux et son ciel.

Item nous sommes transporté dans une autre chambre au fond du corridor, dans laquelle s'est trouvé deux landiers, deux vieux fauteuils fourrés et deux en paille, deux chaises, une petite table longue avec tiroirs par les deux bouts.

Dans une armoire en bois de chesne se trouvaient : quatorze serviettes, sept draps de toile commune, dont deux un peu plus fins, trois nappes seize napperons, six mauvaises taies d'oreiller et un vieux banc.

Dans une autre armoire en bois de sapin, les commissaires trouvent : onze chemises à usage d'homme, une culotte de nankin, une culotte et une veste de toile de coton, douze mouchoirs de poche, deux paires de bas de soie, deux de laine, six de coton, une de fil.

Dans une autre armoire en bois de noyer s'est trouvé : sept chemises pour femme, deux jupes de toile de coton, treize corsets *item*, vingt-sept paires de bas de coton et deux de laine... quatorze robes de différentes espèces et quatre jupes d'indienne, un mantelet et un tablier noir, neuf bonnets ronds.

Item, un lit de plume et son traversin pesant ensemble soixante-huit livres en plume de massacre, un matelas pesant vingt-huit livres, etc... Un autre lit de plume d'oie...

Item nous sommes transporté dans un petit cabinet donnant dans icelle chambre, où s'est trouvé une petite table, une petite glace, une petite armoire, cinquante-sept bonnets de nuit.

Dans une grande armoire en bois de chesne s'est trouvé : deux robes en soie avec leur jupe, cinq *idem* en indienne et leur jupe, un vieux déshabillé et une vieille jupe noire, deux déshabillés d'indienne, dix chemises pour femme, trente-deux paires de bas de coton à usage de femme, quatre paires de poches, sept mouchoirs de col en mousseline, cinquante-deux paires de manchettes, deux pesées de lin..., deux déshabillés de siamoise avec leurs jupes, une robe de deuil en laine, treize mouchoirs de poche.

Le même appartement renfermait encore deux lits montés. »

Les commissaires se transportent dans une autre chambre à gauche de l'escalier. La cheminée est garnie de chenets et ornée d'une glace. Il s'y trouve une table, quatre fauteuils en velours sans leur robe; *item* deux autres vieux fauteuils garnis et cinq chaises *idem*. La dite chambre renferme encore un lit complet.

« *Item*, continue le procès-verbal, nous sommes transporté dans un cabinet donnant dans icelle chambre, dans lequel cabinet s'est trouvé un lit monté, etc.

Item, nous sommes transporté dans une autre chambre au fond du corridor dans laquelle s'est trouvé trois chaises dont deux fourrées, une mauvaise table et une petite glace, plus un lit monté. »

Les enquêteurs visitent ensuite le grenier situé sur les chambres et descendent au rez-de-chaussée. Ils entrent dans la salle du fond dans laquelle ils trouvent parmi d'autres objets : quatre portraits représentant différentes personnes, deux petits fauteuils en velours sans robe, cinq *idem* de différentes espèces, cinq chaises en paille, un secrétaire à tiroirs, un lit de plume d'oie, deux matelas, un traversin, une courte-pointe et une couverture, une couche en bois de chesne avec sa paillasse.

De là, les commissaires se transportent successivement dans deux cabinets donnant dans la même salle. L'une renferme un lit monté, l'autre des fauteuils, de la vaiselle, quatre bouteilles de vin blanc, plusieurs vieux livres.

Cette vacation commencée vers deux heures se termine à sept.

Le lendemain, trois pluvieuse, visite des greniers, de la laiterie, des caves et caveaux : Dans les caves, se trouvent quatre tonneaux pleins de poiré, *idem* trois vuides, un autre fût, contenant viron huit cents pots est plein de cidre mitoyen. Dans la grand'cave, l'enquête signale trois tonnes vuides contenant chacune mille à douze cents pots.

Dans le four, se sont trouvés deux pétrins, deux tables et deux tréteaux,

Dans un herbage, nommé *les Sablons*, sont deux vaches à lait ; dans un utre, il y a neuf bœufs dont l'enquête donne le signalement.

« Ce fait, disent les enquêteurs, avons cessé et avons arrêté le présent au dit domicile, et avons interpellé la dite fille Corday de nous déclarer si elle n'a point d'autres bâtiments et d'autres meubles que ceux par nous inventoriés, nous a déclaré avoir encore une cave dans laquelle nous n'avions point entré. Et de nouveau nous y sommes transporté ; dans laquelle cave s'est trouvé cinq tonneaux pleins de cidre première qualité. *Item*, trois pleins de petit cidre et un vuide, plus une futaille dans laquelle il y a du vinaigre.

A elle demandé si elle n'en a point d'autre, a répondu que non. Vu sa réponse et toutes les recherches et perquisitions faites par nous avons cessé et nous sommes retiré après avoir vaqué de huit heures à un. »

Les commissaires reviennent une dernière fois le sept ventose an II^e (25 février 1794), afin d'inventorier les objets renfermés dans deux commodes laissées par eux sous scellés. Dans l'une d'elle se trouvent : douze assiettes à fleur et à bord rouge, vingt *idem* et une blanche, neuf petits pots à crème, un sucrier ainsi que des papiers. Avons refermé, concluent les commissaires, la dite commode ainsi que l'autre, après ouverture faite, dans laquelle ne s'est rien trouvé de conséquence.

Avons refermé les dites portes et avons apposé sur les fermetures nos scellés en cire rouge, empreinte G. B. »

(*Suivent les signatures.*)

LES BIBLIOTHÈQUES

ET

LES MUSÉES DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE

PENDANT LA RÉVOLUTION

Personne n'ignore que la plupart de nos Bibliothèques publiques datent de la Révolution. Mais, jusqu'à ce jour, on était en droit de se demander si, dans le département de l'Orne, les mesures de conservation ordonnées par l'Assemblée Constituante, par la Législative et par la Convention avaient été réellement appliquées. Que sont devenues, pendant la période révolutionnaire, les riches collections de livres et de manuscrits que renfermaient les établissements religieux supprimés en 1790 : Saint-Évroult, Saint-Martin-de-Sées, Silli, la Trappe, les Dominicains d'Argentan, etc ? Le silence des documents semblait autoriser les suppositions les plus défavorables. On pouvait croire qu'au milieu des travaux et des préoccupations de tout genre dont furent surchargées les Administrations locales, dans cette époque de crise, les livres et les manuscrits avaient été généralement livrés à toutes les chances de destruction, jusqu'à ce que Louis Dubois les tirât des greniers où ils pourrissaient (1), ou même les rachetât de ses deniers (2), pour former, avec ces précieux débris, la Bibliothèque de l'École centrale de l'Orne, qui a composé le noyau de la Bibliothèque publique de la ville d'Alençon.

(1) L. de La Sicotière. *Histoire du Collège d'Alençon*, publiée dans l'*Annuaire de l'Association Normande* de 1842, p. 400.

(2) J. Travers. *Biographie de Louis Dubois*, p. XXVIII. (*Glossaire du patois Normand*. Préface.

Une découverte dont je suis heureux d'apporter ici les premiers résultats nous met à même d'éclaircir cette question. Désormais, c'est avec certitude et pièces en main qu'il sera permis de distribuer la louange et le blâme aux administrateurs intelligents et soucieux de leurs devoirs qui, dans des temps troublés, et au milieu de circonstances difficiles, prirent soin de faire mettre en ordre et cataloguer les livres devenus propriété nationale dont le dépôt avait été confié à leur vigilance, et à ceux dont l'incurie et la coupable indifférence ont causé des pertes irréparables. C'est à ceux-ci qu'il faut réserver, avec justice, les épithètes de barbares et de vandales dont abusent trop souvent ceux qui se plaisent à noircir encore le sombre tableau des désordres inévitables qui ont suivi la Révolution.

En faisant le dépouillement d'une liasse volumineuse de papiers de la période révolutionnaire, étiquetée sous le titre de *Travaux et établissements publics*, j'ai eu l'heureux hasard de retrouver les rapports qui furent adressés au Ministre de l'intérieur, en l'an IV, sur la situation des Bibliothèques nationales établies dans le département de l'Orne et plusieurs des catalogues assez remarquables qui furent également envoyés au Ministre de l'intérieur quelques années après. Le présent mémoire n'est pas autre chose qu'une analyse succincte de ces documents.

Chapitre I

DISTRICT D'ALENÇON

§ I

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE SÉES

On sait que des instructions précises et détaillées avaient été préparées par les Comités de l'Assemblée Constituante pour indiquer aux Administrations les mesures à prendre pour la conservation des livres, manuscrits, objets d'art, provenant des établissements religieux supprimés. Le 14 avril 1791, les Administrateurs du district d'Alençon firent connaître les mesures qu'ils avaient prises pour l'exécution des deux circulaires du 24 mars précédent :

« Nous avons fait passer à la municipalité de Sées, la seule dans notre territoire qui puisse rencontrer, dans l'inventaire qu'elle va faire, dans la ci-devant abbaye de Saint-Martin-de-Sées, des effets de l'espèce ci-dessus, un de chacun de ces exemplaires, en lui adressant, en même temps, commission expresse pour s'occuper sans retard du dit inventaire..

« Vous jugerez, aisément, Messieurs, que cet'e opération se joignant à celles dont les municipalités sont actuellement chargées, pour la préparation de l'assiette des contributions foncière et mobilière, sera nécessairement longue et, parce que, d'ailleurs, la Bibliothèque et le Chartier de l'abbaye renferment des livres et pièces d'écriture en nombre considérable, qu'il sera peut-être nécessaire de feuilleter, à l'effet de pouvoir mettre en réserve les manuscrits intéressants, les chartes et autres pièces dont la conservation est ordonnée.

« Quant aux tableaux, morceaux de sculpture, reliquaires et pièces d'orfèvrerie, nous sommes d'avance informés qu'il s'en trouve peu et peut-être aucuns qui soient dans le cas d'être conservés, sauf les vases sacrés ordinaires.

« Nous croyons devoir vous observer, Messieurs, qu'un inventaire détaillé des titres et les précautions indiquées par l'instruction pour la conservation des manuscrits et des chartes, exigent qu'on y emploie des personnes habituées à lire les anciennes écritures qui ne se rencontrent pas communément dans le sein des municipalités; qu'il deviendra, à ce moyen, nécessaire que celles qui seront chargées de ces opérations se fassent seconder par des gens propres à ce genre de travail; qu'elles fassent, en outre, des dépenses pour l'application des moyens indiqués par l'instruction, aux fins de la conservation des manuscrits, papiers, parchemins, etc.; que cependant la dite instruction, ni votre lettre, n'autorisent les municipalités et corps administratifs à faire ces dépenses, n'indiquent la caisse sur laquelle elles pourront être prises et ne déterminent jusqu'à quelle somme les Administrations pourroient y employer. Dans ce cas, vous jugerez, Messieurs, combien doivent être timides et réservées ces administrations dans l'exécution des travaux que vous leur recommandez.

« Nous vous observons enfin, Messieurs, que si les inventaires de détail, tant des tableaux, reliquaires, que des livres, manuscrits, titres, papiers et autres effets précieux des communautés de notre district n'ont point encore été faits, c'est que les religieux ont continué jusqu'au 1^{er} de ce mois, suivant la faculté qui leur en était accordée, par la loi du 14 octobre dernier, concernant les religieux et religieuses, de résider dans leurs maisons, et que, pendant ce temps, les municipalités ont été elles-mêmes si surchargées de travaux qu'il eût été, sinon impossible du moins très-difficile qu'elles se fussent livrées à un travail aussi étendu et qui peut seul absorber beaucoup de temps.

« L'incertitude, d'ailleurs, sur la question de savoir si elles pourront s'adjoindre des hommes versés dans les anciennes écritures, connaisseurs en ouvrages d'art et leur accorder des traitements, n'a pas peu contribué à suspendre leur activité. Veuillez donc, Messieurs, nous donner, sur cet objet, les instructions que

vous jugerez convenables, pour les faire parvenir à nos municipalités et nous mettre à portée, à ce moyen, de lever leurs doutes à cet égard.

« *Les Administrateurs du district d'Alençon.* »

Le 3 juin 1791, le Directoire du département de l'Orne arrêta que les scellés apposés sur la Bibliothèque du Séminaire de Sées seraient levés par les commissaires nommés à cet effet et que les livres existants dans la Bibliothèque seraient, après inventaire, dressé par les commissaires, remis à la disposition de l'évêque de Sées.

Le 29 juillet 1791, le Procureur général syndic du département signalait au Directoire le retard apporté par la municipalité de Sées, à la rédaction de l'inventaire prescrit par la loi du 5 novembre 1790. Sur sa requête, le Directoire du département arrêta : 1° que, par les soins du Directoire du district, deux commissaires, autres que les officiers municipaux de la ville de Sées, se transporteraient à l'abbaye de Saint-Martin-de-Sées dont ils se feraient ouvrir les portes par les dépositaires des clés, à l'effet de dresser un catalogue de tous les objets mentionnés dans l'art. 2 du titre 3 de la loi du 5 novembre 1790 ; 2° que les mêmes commissaires feraient également un catalogue des objets existants dans la maison conventuelle des Cordeliers de Sées, pour être remis au secrétariat du département.

Il est probable que ces commissaires s'occupèrent principalement du mobilier et ne firent pas de catalogue des livres, car on voit par un arrêté du Conseil général de la commune de Sées, du 11 ventôse an II, que Le Fessier, évêque constitutionnel, fut chargé, à cette date, de mettre en ordre et de cataloguer les Bibliothèques de la commune de Sées.

Dès le lendemain, lisons-nous dans un rapport, adressé le 12 vendémiaire an VII, à l'Administration centrale du département de l'Orne, par Le Fessier, lui-même, président de l'Administration municipale de Sées, il s'occupa à arranger la Bibliothèque des ci-devant Bénédictins, dont les volumes, rapportés des chambres particulières, étaient entassés sans ordre sur le plancher :

« Son travail dura six semaines, pendant la rigueur de l'hiver, dans un local vaste, ouvert de tous côtés ; sans plume, sans papier, il ne put faire son état que sur des feuilles volantes. Il parcourut de même les autres Bibliothèques. Partout il dressa un catalogue que lui seul pouvoit connoître.

« Pour mettre au net ce travail informe, il réclama les matériaux nécessaires auprès des citoyens Marchant et Potier; ils n'ont pu rien fournir. Travaillant gratuitement, il ne put alors se procurer les matières premières qui étoient à un prix excessif.

« Mais la maison des Bénédictins et le Séminaire étant destinés au logement des troupes, il fallut transporter les livres qu'ils renfermoient dans la Bibliothèque du cy-devant Chapitre.

« La réunion de tant de volumes l'excita à les placer dans un double local construit à cette fin. Il y réussit, et alors le juste prix du papier l'enhardit à dresser un catalogue exact des livres mis en ordre. Il fut fait et déposé dans le lieu même.

« D'après ce, on pourroit croire que la nomenclature des livres existe encore. On se tromperoit. Les tracasseries suscitées dans l'an V au citoyen Le Fessier, la demande impérieuse d'un catalogue, lui rappelèrent celui qu'il avoit formé dans les années III et IV. Il le chercha et ne put le trouver. On sçavoit bien que tous ses efforts seroient vains. En effet, à son retour de Paris, en frimaire de l'an VI, étant à la maison commune, le hasard lui fit tomber dans les mains une feuille de cet ouvrage qui lui avoit tant coûté. Son étonnement fut extrême : il demanda d'où elle provenoit; on lui montra une armoire d'où on tira encore quelques feuillets, sans suite, sans liaison et déjà déchirés.

« Il reconnut la même magie qui avoit déjà enlevé une lettre sur sa cheminée. La clé d'une porte donnée à un membre municipal, et qu'on a dit perdue, explique tout.

« Il a donc existé un catalogue qui a disparu. Trop occupé de peupler, le citoyen Le Fessier n'a pu y suppléer.

« Maintenant voici la situation des Bibliothèques. Il en existe une dans le ci-devant Evêché, ouverte depuis trois ans aux amateurs et aux étrangers, elle contient viron 3,000 volumes et quelques cents, tous reliés et bien en ordre. Douze à treize cents sont relatifs à l'histoire, aux sciences, à la littérature; ils sont de tous formats. On y compte l'Encyclopédie, 1^{re} édition., Bayle, Du Cange, Moreri; beaucoup d'ouvrages classiques *Variorum*, éditions des Elzévir et des Estienne, un atlas de Janson, 4 volumes in-folio. Le reste est composé d'ouvrages religieux et ecclésiastiques.

« Ce local contient encore viron 60 manuscrits de l'Ecriture et des Pères, plus un globe très-gros, mais non dessiné.

« La seconde Bibliothèque contient 7 à 8 cents volumes, moins richement reliés. C'est une répétition triple et quelquefois quintuple de la première. On y trouve cependant une ample collection de Jurisprudence et de Mémoires du clergé. Le plancher de ce local est couvert de livres qui n'ont pu être classés et qui sont d'ailleurs de peu de valeur. Enfin un appartement de la maison commune est obstrué de livres apportés de chez les Cordeliers. Ce sont, en totalité, de vieux et poudreux bouquins, sermonaires en mauvais latin, commentaires, explications et élucidations inintelligibles d'Aristote, de Scot et autres. On ne tirera rien de cet amas; le papier est en partie vermoulu.

« On n'a connoissance d'aucune dilapidation de livres depuis que ces maisons ont été mises dans la main de la nation.

« Tels sont les éclaircissements qu'on peut donner sur les Bibliothèques, qui doivent rester à Sées, jusqu'à ce qu'un local commode puisse les recevoir ailleurs.

« LE FESSIER, bibliothécaire, président. »

L'auteur des *Recherches historiques sur la ville, les évêques et le diocèse de Sées* a rendu justice à la conduite tenue par Le Fessier dans ces circonstances. « Nous ne pouvons taire ici, dit-il, des faits dont on doit de la reconnaissance à M. Le Fessier, évêque constitutionnel de Sées... Ce qui a le moins souffert, dans le palais épiscopal, est la Bibliothèque; et la conservation de ce qui reste est due aux soins de l'évêque constitutionnel. Ce fut lui aussi qui fit enlever de la salle des évêques les portraits que des militaires étrangers, au diocèse, frappaient de leurs sabres. Il ne les y replaça qu'après la cessation du régime de la Terreur. » (1).

Dans le tableau de la situation de la Bibliothèque de Sées en l'an IV, il est dit que le citoyen Le Fessier, nommé commissaire bibliographe en février 1794, n'a rien touché du traitement de 1,500 fr. qui lui avait été accordé par l'Administration du département. A la colonne des observations, on trouve ce qui suit :

« La commune de Sées qui, par la Révolution, perd des tribunaux, un évêché, un chapitre, des communautés religieuses, établissements très-riches qui, par les consommations et les aumônes, faisoient son aisance, réclame la conservation d'une Bibliothèque. Le local est formé, il est neuf, il est indépendant du grand bâtiment de l'évêché, dont il forme une aile, qu'on en peut distraire sans laisser aucune communication et sans frais. Elle a déjà près de 25,000 volumes; plusieurs sont doubles, même triples; par des échanges elle peut se compléter sans être à charge au Trésor national. »

En adressant ce tableau à l'Administration du département, en nivôse an IV, les membres de la municipalité du canton de Sées insistent avec énergie pour obtenir que la Bibliothèque établie dans les bâtiments de l'évêché y soit maintenue :

« Nous vous invitons avec instance, citoyens Administrateurs, à appuyer nos réclamations pour la conservation d'une Bibliothèque qui dédommagera nos concitoyens de toutes leurs pertes, en ouvrant pour nous des sources pures et abondantes d'instruction.

« Salut et Fraternité.

« DESDOUITS, Président, BOULLAY, LE FESSIER,
« BELLANGER, HOMMEY, L.-D. BARATTE. »

(1) Manrey d'Orville, *Recherches historiques sur la ville, les évêques et le diocèse de Sées*, p. 228, 232 et 233.

Cette demande était d'autant mieux justifiée que les décrets du 18 germinal an III et 3 brumaire an IV fixaient à Sées l'École centrale du département de l'Orne.

Le 10 messidor, les membres de la municipalité de Sées renouvelèrent leurs instances pour que Le Fessier restât chargé du soin de la Bibliothèque qu'il avait, avec un zèle méritoire, contribué à conserver :

« Si la Bibliothèque avait été fixée à Alençon, nous rougirions de venir solliciter en sa faveur le fruit des travaux d'un citoyen dont lui-même il fait l'éloge. Mais ici, c'est la récompense d'un travail long, assidu, périlleux, fait sous nos yeux, que nous sollicitons pour le citoyen qui s'y est consacré gratuitement depuis trois ans.

« Son abandon sans réserve à la voix du département qui l'appelait, nos promesses de le soutenir dans notre cité, les persécutions qu'il a partagées avec nous, sa tranquillité au milieu des périls, car il en a couru, ses pertes, qui n'ont pu altérer son inviolable attachement à la Révolution, son assiduité, son désir d'être utile, son esprit de paix dans l'Administration dont nous lui avons confié la présidence, l'habitude naturelle et non plâtrée de ne produire au milieu de nous que le pur citoyen, le citoyen sans aucun alliage : voilà ce qui nous rend notre collègue cher, ce qui nous engage unanimement à vous le recommander avec la plus vive instance. »

Il résulte d'une pétition présentée par Le Fessier lui-même, aux membres du jury d'instruction, le 23 messidor, que l'on remarquait dans les deux Bibliothèques organisées par lui à Sées « l'ordre qui flatte les yeux en contentant, en soulageant l'esprit. » Il rappelle « l'assiduité, les complaisances avec lesquelles il a toujours satisfait la curiosité des nombreux étrangers qui se sont présentés, ses relations souvent répétées avec le district, le département, les ministres, dans tout ce qui concerne la bibliographie. »

Les motifs qui poussaient Le Fessier à conserver le poste de commissaire bibliographe sont faciles à deviner. Forcé de se démettre de ses fonctions épiscopales pendant la Terreur, il avait pu en se chargeant de l'organisation de la Bibliothèque de Sées, continuer à résider à l'évêché. Une lettre particulière, adressée à Bourdon, président du département, nous apprend, d'autre part, que l'Administration centrale s'opposait sourdement à ce que l'évêque constitutionnel reprît officiellement ses fonctions (1). Livré

(1) Dès le 26 février 1795 (8 ventose an III), Le Fessier avait fait une déclaration à la mairie de Sées contenant « qu'il avait entendu seulement suspendre ses

aux hésitations d'une politique pusillanime, le Directoire, tout en affectant une attitude absolument impartiale entre les différentes opinions religieuses, semblait apercevoir un danger imaginaire pour la paix publique, dans l'influence qu'eût pu acquérir le clergé constitutionnel. Il paraît enfin, que Le Fessier était au courant des négociations pendantes entre Pie VI et le Directoire, auxquelles Grégoire, évêque de Blois, était activement mêlé (1) et qu'il se flattait de l'espoir que l'église constitutionnelle allait enfin jouir d'une existence indépendante et assurée, grâce à une entente préalable avec le nouveau pape qui, animé des intentions les plus pacifiques, semblait alors disposé à admettre la possibilité d'une réconciliation. Voici sa lettre au président de l'Administration centrale du département.

« Séez, ce 30 messidor, 4^e année républicaine.

« Citoyen Président,

« Vous m'avez exhorté à la paix... Je l'ai promis; j'y courrai. Sans doute il est dur d'être persécuté, de voir les mêmes mains qui, autrefois, se sont levées, étendues pour jurer de me soutenir, s'agiter maintenant pour me renverser, me dépouiller d'une place que des travaux longs et gratuits semblaient m'assurer, et nécessaire pour réparer une petite fortune délabrée par des sacrifices offerts sans murmurer. Mais ces injustices ne sont que personnelles; elles ne touchent en rien le bien public. Je tiendrai donc la parole que je vous ai donnée; mon cœur est ouvert à l'union et j'espère que l'arrivée de mon confrère Grégoire (2) en accélèrera le moment que je désire.

« Salut et Fraternité.

« LE FESSIER, Président.

fonctions et que si quelques personnes avaient besoin de son ministère il en ferait usage dans sa chapelle, en se conformant aux dispositions de la loi. » — Le 25 ventose il signa la lettre encyclique des évêques constitutionnels annonçant le rétablissement du culte catholique. Le 28 thermidor de la même année il publiait une lettre pastorale au clergé et aux fidèles de son diocèse (V. *les Martyrs de la Révolution*, par M. l'abbé Blin, t. I, p. LXIX-LXX, et ma notice sur *Les Députés de l'Orne de 1789 à 1815*, p. 22-23).

Au mois de mars de l'année suivante (ventôse an V), encouragé par l'exemple et sans doute par les conseils de son confrère Grégoire, il se hasarda, en effet, en dépit des intimidations dont il était entouré, à paraître à Alençon, pour y reconcilier l'église Notre-Dame. D. Piolin, *l'Eglise du Mans pendant la Révolution* t. IV, p. 362.

Vers la fin de prairial, il fit une visite pastorale à Saint-Sulpice près Laigle et officia pontificalement devant une nombreuse assistance; mais des troubles eurent lieu pendant l'office et le 3 messidor, il dut signaler ces faits à l'Administration centrale.

(Archives de l'Orne, série L).

(1) Gazier, *Henri Grégoire, évêque de Loir-et-Cher*, dans la *Revue Hist.*, IX, p. 97.

(2) « Henri Grégoire était alors, on peut le dire sans exagération, le patriarche de cette église de France qui renaissait de ses propres cendres... Il travaillait enfin, surtout au milieu de l'année 1796, à activer les négociations pendantes entre la France et l'Italie, et il espérait arriver bientôt à la conclusion tant désirée de la paix religieuse. » (Gazier, *Ibid.*). — Grégoire arriva à Blois vers le milieu de septembre. Il semble que Le Fessier comptait sur sa visite.

« Le citoyen Larue, ancien jardinier de l'intendance, se présente pour le jardin de l'École centrale. Il vous prie de le faire inscrire. »

Dans une autre lettre, adressée à l'un des membres du jury d'instruction, Le Fessier expose sans réticences la situation précaire dans laquelle il se trouvait et qui lui faisait regarder la place de bibliothécaire comme « l'objet le plus important et qui peut, dit-il, naïvement, réparer les pertes que j'ai éprouvées. » Sa lettre est du 8 thermidor, an IV.

« Lors de la cessation brusque et non annoncée de notre traitement, je devois 9,000 l. et j'avois un état qui, quoique modeste, faisoit cependant honneur au département qui m'avoit choisi. J'ai baissé le ton, sans occasionner de perte à aucun domestique; j'ai payé le logement que je tenois comme un homme de 12,000 l. et puis de 6,000 l. Enfin j'ai tout acquitté. Mais aussi j'étois propriétaire, et maintenant je suis rentier viager et encore je n'ai pu m'élever à la même fortune et je n'ai plus rien à vendre. Si j'étois resté à mon Bérus!..... Mais je ne veux pas regarder en arrière et je ne l'ai pas encore fait jusqu'à présent.

« Aujourd'hui une place s'offre; depuis trois ans je la remplis sans émolument, même elle m'a coûté; elle est à la disposition du Département; n'ai-je pas des raisons d'espérer? Ah! sans doute, en m'appelant, en me recevant avec un enthousiasme si prononcé, il ne vouloit pas faire une victime; en m'abandonnant sans réserve, je ne devois pas m'attendre à le devenir...

« Certes, si la Bibliothèque avait été fixée à Alençon, je ne me serois pas présenté; je reconnois la légitimité des titres de M. Potier, ses connoissances dans cette partie. Mais il ne veut pas quitter Alençon et son prête-nom en manquant à tous les égards, ne peut, sous aucun rapport, m'être comparé. On a argué de mon ignorance en bibliographie..., mais une réponse plus péremptoire est la Bibliothèque. Qu'on vienne et qu'on voie, je ne craindrai plus de reproche. Terminons, de peur de vous ennuyer. Je jouis, je suis placé, je sollicite la stabilité, la confirmation. Je je me flatte qu'en restant comme je suis, je serai encore utile, en hébergeant plusieurs professeurs, qui seront charmés de trouver un citoyen honnête dont ils pourront partager la table et je compte sur l'ami Mignon (1), si vous pouvez le décider. »

L'Administration centrale n'en persista pas moins à refuser à Le Fessier la satisfaction qu'il réclamait avec tant d'instances. On en devine sans peine le motif. Elle voulait avant tout éviter une solution qui, en donnant un point d'appui à l'École centrale, dont le siège avait été fixé dans les bâtiments de l'Évêché, contra-

(1) On verra plus loin que J. M. Mignon ex-curé de Valframbert, alors à Paris, accepta en effet les fonctions de professeur de l'École centrale de l'Orne.

riait les prétentions rivales de la ville d'Alençon. De là les ajournements indéfinis dont le commissaire bibliographe de la ville de Sées n'était pas seul à se plaindre. C'est ainsi, comme on sait, que la ville épiscopale se vit privée plus tard, non-seulement de l'École centrale qui finit par être attribuée au chef-lieu du département, mais même de la meilleure partie de la Bibliothèque que Le Fessier avait plus qu'un autre contribué à conserver.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans plus de détails sur cette question.

Quant aux manuscrits signalés par Le Fessier, nous croyons devoir ajouter qu'ils existent encore à Sées, dans la Bibliothèque du palais épiscopal.

« Au nombre de ces manuscrits, lisons-nous dans l'*Orne archéologique*, figure en première ligne une Bible du *vi^e* siècle qui fut portée au Concile de Trente par Pierre Duval, évêque de Sées. Elle s'est retrouvée, il y a quelques années, avec environ cinquante autres manuscrits, dans une cachette de la Bibliothèque de l'Evêché, où sans doute ils avaient été déposés, pendant la Révolution, au lieu d'être tous envoyés au chef-lieu, comme ceux des autres couvents. La Bibliothèque d'Alençon n'en possède en effet qu'un très-petit nombre. La Bible a beaucoup souffert. Parmi les autres manuscrits, quelques-uns offrent de l'intérêt pour l'histoire de la liturgie diocésaine. La plupart renferment des commentaires sur la Bible, des homélies ou des fragments des Pères. Tous ceux relatifs à l'histoire ecclésiastique du diocèse de Sées ont malheureusement disparu. Quelques-uns d'entre eux avaient été remis avant la Révolution au savant Odolant Desnos et se trouvent aujourd'hui à Alençon dans la bibliothèque des héritiers Libert. »

On y remarque encore le *Liber albus*, de Saint-Martin-de-Sées, qui contient le recueil des chartes relatives à cette abbaye, un manuscrit du *xii^e* siècle contenant des ouvrages inédits de Gautier de Mortagne et plusieurs autres manuscrits remarquables, dont il serait utile de dresser le catalogue.

Le 8 prairial an XII, H. de Boiscollet, évêque de Sées, adressa au préfet de l'Orne un catalogue très-sommaire des livres de la Bibliothèque de l'Evêché. Le nombre des volumes y est porté à 3,311. Nous possédons un autre catalogue, dressé en 1804.

§ II

BIBLIOTHÈQUE ET MUSÉE D'ALENÇON

Avant de parler des mesures conservatrices prises par les Administrateurs du district d'Alençon, nous avons malheureusement à mentionner les destructions de livres et de titres qui furent exécutées en vertu des lois des 24 juin, 19 août et 3 octobre 1792, enfin des instructions de Roland, ministre de l'intérieur. Le 3 décembre 1792, les Administrateurs du département écrivirent à ce Ministre :

« Citoyen Ministre,

« Nous avons transmis aux Directoires de district l'ordre que vous nous avez donné de faire recueillir dans toutes les Bibliothèques nationales tous les Nobiliaires et autres œuvres de ce genre, dédiées par l'esclavage à l'orgueil, au préjudice de la raison. Nous leur avons recommandé d'en purger la République, en unissant leurs cendres à celles des titres de noblesse, déjà brûlés, et nous ne doutons pas que cet auto-da-fé n'ait bientôt lieu, en expiation des outrages faits à l'humanité, par la vanité et l'ambition de quelques monstres à figure humaine. »

Ces instructions ne furent que trop bien exécutées. Le 13 décembre 1792, les Administrateurs du district d'Alençon les transmirent aux municipalités de leur ressort, en les invitant à mettre à part et à faire parvenir au chef-lieu tous les livres relatifs à l'ancienne noblesse, trouvés dans les Bibliothèques des maisons religieuses ou dans celles des émigrés. Cet ordre de faire transporter au chef-lieu tous les livres entachés de féodalité avait du moins l'avantage de permettre de soustraire à une destruction aveugle et générale tous les livres que l'administration supérieure signalait à la vindicte populaire en termes si violents.

La même exagération de langage se remarque dans une lettre des administrateurs du département, du 29 août 1793, au Ministre de l'intérieur :

« Dans un pays où les hommes ont juré de vivre libres et égaux, tout ce qui peut rappeler le souvenir des castes distinguées et privilégiées, tout ce qui offre aux regards les signes de la royauté abolie doit rentrer dans le néant.

« Le département de l'Orne fait supprimer partout où il les rencontre les monuments de l'orgueil des rois et des nobles, qui étaient aussi ceux de l'avisement du peuple souverain; il poursuit et livre au feu les titres de la féodalité; son zèle ne trouvera de bornes que là où il verra la République une et indivisible, la liberté et l'égalité consolidées sur les ruines de l'ancien régime. »

La fièvre qui s'était emparée des meilleurs esprits explique cette attitude violente. A toutes les fêtes publiques qui furent alors offertes au peuple, on eut soin de donner à la foule le spectacle d'un feu de joie, alimenté par des livres, des parchemins et des titres féodaux.

J'ai parlé ailleurs (1) des conséquences désastreuses des réquisitions de parchemins propres à faire des gargousses pour l'artillerie. Nous avons malheureusement la preuve que le commissaire bibliographe de Sées mit un empressement fâcheux à exécuter cette triste commission. Le 5 floréal an III, il écrivait aux administrateurs du district d'Alençon :

« J'ai remis, à la fin de ventôse, à la municipalité de Sées, un petit procès-verbal, 2,000 parchemins enfermés dans un sac, avec recommandation instante au citoyen agent national de vous les faire passer au plus tôt. Je les croiais déjà arrivés à Luxembourg où le canon auroit envoyé à l'ennemi quelques unes des bulles qui composent, en grande partie, l'envoi; mais non : le tout est encore icy. Je l'ai vérifié, requis le prompt départ. Dieu sait quand il arrivera ! Au reste notre diligence réciproque est la mesure de notre patriotisme.

« J'espérois, citoyens Administrateurs, vous faire une seconde livraison, peut-être plus ample : mais la clôture d'une porte, qui depuis quatorze mois me servoit à mettre en ordre la Bibliothèque, clôture faite sans motif, sans honnêteté, a interrompu mon travail... Ce travail très-poudreux permet et exige un costume analogue. Je pouvois le prendre sans indécence en passant du jardin à la Bibliothèque. Maintenant il faut faire un long circuit, passer la place, se remettre à la discrétion d'un guichetier, qui pourroit me faire quelque malice. Je ne le ferai pas. Qu'on me rende l'entrée dont j'ai joui pendant 14 mois et je reprends mon travail avec le zèle d'un vrai patriote qui désire être utile à la République.

« Salut et Fraternité.

« LE FESSIER. »

(1) Voir ma notice sur M. Gravelle-Désulis, ancien archiviste de l'Orne, p. 1 et 2.
Extrait du Bulletin de la Soc. hist. et arch. de l'Orne, t. II.

Le 19 floréal il écrit de nouveau pour offrir « un envoi encore plus considérable que le premier en vieux et inutiles parchemins » et pour réclamer l'ouverture de la porte de communication avec la Bibliothèque :

« On a débité qu'en me laissant cette ouverture on m'accordoit un privilège qui rompoit la sainte égalité. En vérité, si l'obligation d'être utile, de travailler, est un privilège, il y a bien des privilèges dans la République. Et certes, citoyens administrateurs, vous n'avez pas cru me donner un diplôme de privilégié, en me chargeant d'avalier la poussière des vieilles paperasses.

« On a dit, mais bien bas, qu'on craignoit que je n'abuse de cette communication: Et quel abus puis-je donc en faire? Voleurai-je le grand autel? Car c'est tout ce qui reste du vaste édifice, cy-devant cathédrale.....

« Alors la municipalité patriote ne persécutoit pas les patriotes.

« Maintenant, tout est changé. Le grand objet est d'insulter, d'avilir les amis de la Révolution. Mais je réserve cet article pour le représentant : alors je dirai hautement, je démontrerai clairement, qu'à l'exception de quatre ou cinq au plus, qui sont sans force, sans énergie, la municipalité de Séez n'est composée que de royalistes et fauteurs de royalisme, enfin d'aristocrates, tels que je les trouvai à mon arrivée, il y a tantôt cinq ans. »

La loi du 12 frimaire an II, ordonnant aux municipalités et aux corps administratifs de faire rassembler dans des dépôts et de mettre sous les scellés les parchemins, livres et papiers manuscrits qui pourraient blesser les principes de la liberté, jusqu'à ce que la Convention eût prononcé sur leur destination, doit être regardée comme une mesure conservatrice, bien qu'elle affecte une apparence contraire. Le 13 germinal, J.-J. Chauvin, agent national près le district d'Alençon, rendit compte au Comité de Salut public de l'exécution de cette loi.

« Les parchemins, livres et papiers appartenant à la Nation, provenant soit des communautés ou congrégations, soit des émigrés, ont été rassemblés dans un même local. Je vais requérir l'Administration de nommer des commissaires pour dresser état de ces différents livres, parchemins et papiers et pour me tre à part ceux qui pourraient blesser les principes de la liberté et de la raison, afin de les mettre sous les scellés, jusqu'à ce que la Convention ait prononcé sur leur destination. Je vais adresser une circulaire à tous les agents nationaux près les communes, pour demander compte de l'exécution de la loi du 14 frimaire et les requérir de la faire exécuter sur le champ, dans le cas où son exécution aurait été retardée ou négligée.

« Salut et Fraternité,

« J.-J. CHAUVIN, »

A cette date, les commissaires chargés de veiller à la conservation des livres, tableaux, etc., devenus propriété nationale étaient déjà nommés.

Il est utile d'ailleurs de faire connaître que, dès avant 1789, Alençon possédait une Bibliothèque publique, fondée par quelques amis des lettres. Avant que la loi du 8 pluviôse an II, qui ordonna l'établissement d'une Bibliothèque dans chaque district, fût parue, le Directoire d'Alençon, avait ordonné de nommer un conservateur.

Le 2 pluviôse le Directoire avait adressé au citoyen Malassis, fils du jeune, imprimeur à Alençon, rue du Mans, la commission suivante (1) :

« Citoyen,

« Il existe dans les maisons religieuses du district et dans différents dépôts, des livres, des instruments de physique, des tableaux, des gravures, des morceaux d'histoire naturelle, objets infiniment précieux, et autres monuments des arts, qu'il est intéressant de conserver à la République et de transmettre à la postérité. L'Administration te choisit pour en faire collection, afin de leur assurer la destination que la loi a prescrite; elle te demande cette preuve nouvelle de ton zèle et de ton patriotisme.

« Tu viendras prendre au district les renseignements qui te sont nécessaires et te concerter avec lui sur les moyens d'exécution.

« Salut et Fraternité.

« J.-J. CHAUVIN,

« Agent national.

« CHAUVIÈRE, CLÉRAMBAULT. »

Le 8 ventôse an II, en l'assemblée du Conseil général du district d'Alençon, présidée par Laveille-Descours, où étaient Barrois, Clérambault, Chauvière, Marchant, administrateurs du Directoire, Clogenson, Le Tourneur, Du Gars, Lamarre et Dupont, administrateurs du Conseil, en présence de Chauvin, agent national, un membre présenta un rapport sur l'exécution du décret du 8 pluviôse :

« Les connaissances en tout genre vont se perfectionner et s'agrandir, dit le rapporteur. Des Cabinets d'histoire naturelle et des Muséum, qui n'appartenaient autrefois qu'à quelques cités riches et privilégiées, vont être formés dans chaque chef-lieu de district. Nos sociétés populaires deviendront un jour nos acadé-

(1) Registre de correspondance du District d'Alençon.

mies, avec la différence que nous y parlerons en hommes libres. Plusieurs loix, entres autres ce les des 13 et 14 novembre 1789, 20 mars et 15 novembre 1790, 3 septembre et 31 octobre 1792, nous indiquaient d'avance la possession de ces établissements précieux; la loi du 8 pluviôse nous les assure.

« Les bibliothèques, les cabinets, les tableaux des cy-devant maisons religieuses et des émigrés commenceront à former ces importants monuments...

« Quelques bons citoyens, même avant la Révolution, avaient conçu le projet de commencer une Bibliothèque publique, en faisant hommage de leurs livres à notre cité. Les circonstances heureuses où nous nous trouvons à cet égard enflammeront sans doute leur zèle et exciteront leur bienfaisance envers la chose publique...

« Mais, citoyens administrateurs, le but que vous devez vous proposer ne serait rempli qu'en partie, si vous ne portiez aussi vos regards et vos soins sur les sciences positives et exactes et sur les moyens de les démontrer. Vous devez donc conserver tous les objets d'histoire naturelle, de physique, les tableaux, les estampes, les gravures et tout ce qui peut appartenir aux arts, afin de les faire figurer, à côté des Bibliothèques en projet, pour en faire, en quelque sorte, le pendant.

« Déjà notre cité possède quelques tableaux de nos grands maîtres, entre autres un du célèbre Jouvenet (1), qui honora notre ci-devant province par sa naissance et ses chefs-d'œuvre. Notre collège nous procurera quelques cartes géographiques, des instruments de physique; plusieurs cabinets d'émigrés nous offrent des ressources en plus d'un genre.

« Si, avec ces secours, nous ne pouvons porter l'établissement proposé à la perfection que nous désirons atteindre, nous aurons au moins rempli la tâche que la loi et notre zèle nous commandent.

« C'est dans ces vues, citoyens administrateurs, que vous avez choisi trois citoyens dont les lumières, les connaissances et le zèle sont connus; ils cultivèrent de bonne heure la littérature et les sciences, et nous pouvons assurer qu'ils y ont fait des progrès.

« Votre choix convenait donc pour les mesures à prendre, relativement à l'établissement important que vous avez à former dans cette cité et, pour son exécution nous vous proposons la délibération dont suivent les articles :

« ARTICLE PREMIER. — Conformément à la loi du 8 pluviôse, tous les livres, manuscrits, cartes géographiques, estampes, des-sins, tableaux, les objets d'histoire naturelle, les instruments de physique, de mécanique, les antiques, les médailles, les pierres gravées et généralement tout ce qui sera analogue aux sciences et aux arts, et qui aura appartenu aux ci-devant maisons religieuses et à des émigrés, dans l'étendue du district d'Alençon, sera inventorié et d'une manière claire.

(1) M. Eugène de Robillard de Beaurepaire a consacré une notice à ce remarquable tableau.

« En conséquence, il sera formé un catalogue des livres et manuscrits qui devront être conservés, lequel sera par colonnes, contenant : 1° le titre, le nom des auteurs, l'année de l'édition et le format de chaque ouvrage ; 2° le nombre des volumes ; 3° leur prix, autant qu'il sera possible ; 4° enfin, il sera réservé une colonne d'observations.

« Les livres qui ne seront pas jugés dignes de tenir place dans une Bibliothèque publique, seront mis à part et réservés comme les premiers, parcequ'une loi leur a donné une destination utile.

« Il sera pareillement fait des états ou catalogues des tableaux, estampes, cartes géographiques, des objets d'histoire naturelle, des instruments de physique et autres ci-devant désignés, lesquels seront classés suivant leur propriété respective.

« ART. 2. — Conformément à l'article 2 de la même loi ; l'Administration du district choisit et nomme pour l'exécution de cet important travail, les citoyens Potier, Mignon, et Malassis, fils du jeune, qui se transporteront ensemble dans les communes et maisons qui leur seront indiquées par le district, à l'effet d'y remplir la précédente commission.

« ART. 3. — Aussitôt que les catalogues et états mentionnés seront faits et arrêtés par les trois commissaires dénommés, il en sera fait trois copies certifiées ; l'une sera adressée avec la présente au Comité d'instruction publique, une autre au département et la dernière sera déposée aux archives du district.

« ART. 4. — Conformément à l'article 2 de la dite loi, le Conseil général choisit pour l'établissement d'une Bibliothèque publique, l'arrière-chœur de l'église des ci-devant religieuses dites Notre-Dame et partie des bâtiments de cette maison, pour y déposer les instruments de physique, les machines et les objets d'histoire naturelle et pour servir de logement à un bibliothécaire.

« Une partie de la dite maison, avec l'église, étant destinée à la Société populaire des Montagnards, il sera pris ultérieurement des mesures pour savoir s'il ne serait pas possible de se procurer l'autre partie de cette maison pour y placer l'Administration du district et ses bureaux, n'ayant aucun local assuré.

« ART. 5. — En conformité de la dite loi, le Conseil général charge les citoyens Larue, architecte, Desroches et Blanchon, entrepreneurs, de dresser, sans délai, un plan et des projets de la totalité, et des différentes parties, séparément, de la dite maison, suivant les destinations ci-dessus marquées.

.

« ART. 8. — Aussitôt que les plan et devis seront agréés, ils seront exécutés sans retard, et après le parfait achèvement et la réception des travaux, les mêmes commissaires qui auront dressé les catalogues et états des livres et autres objets relatifs aux sciences et aux arts, les feront conduire aux lieux destinés à les recevoir ; ils les classeront et les rangeront par ordre, etc.

« ART. 9. — Pour l'exécution générale de la présente délibération, soit dans l'ensemble, soit dans ses différentes parties, le Conseil général a nommé pour son commissaire le citoyen Marchant, administrateur, qu'il charge de la surveillance et des mesures qu'il croira devoir prendre relativement aux dites opérations. »

Les trois conservateurs nommés par les Administrateurs du département se partagèrent ainsi le travail : Potier du Fougeray (1), s'occupa principalement de la Bibliothèque ; J.-M. Mignon (2), du Cabinet d'histoire naturelle et de physique ; Malassis, le jeune, des tableaux.

(1) Pierre-André-René Potier du Fougeray, écuyer, seigneur du Plessis, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, était né à Alençon, le 16 novembre 1736. Il était fils de André-Jean Potier, écuyer, sieur de la Bourdonnière, ancien garde du corps du roi et de noble dame Marie Henriette de Marciily. Son parrain, fut Pierre-Brice Potier, écuyer, sieur du Fougeray, ancien trésorier de France et maire d'Alençon ; sa marraine, noble dame Renée de Marciily, épouse de messire Henry-Placide de Châteauihierry, écuyer, sieur du Breuil. Il avait épousé noble dame Amélie-Louise-Marie-Madelaine-Armande Douezy. Nommé maire d'Alençon, Potier du Fougeray a marqué son passage comme administrateur de la ville, par l'établissement des pompes à incendie, en 1780, et par la construction de l'Hôtel-de-Ville, dont la première pierre fut posée en 1783. Il fit hommage au corps de ville d'Alençon, en 1782, au nom de l'auteur, du *Traité des lois pénales* de Valazé, et prononça à cette occasion, un discours remarquable. Il mourut le 27 ventôse, an V. Il fut remplacé par Odolant Desnos fils, nommé bibliothécaire, par arrêté du 11 germinal, an V.

(2) Mignon (Jean-Michel), né à Alençon, le 18 janvier 1744, avait été pourvu du vicariat de Cuissai avant la Révolution. Il accepta, en 1791, les fonctions de curé de Valframbert, et ouvrit, en 1793, dans son presbytère, un cours d'institutions civiles. Ayant abdiqué les fonctions ecclésiastiques, le 4 pluviôse, an II, il put dès lors se livrer tout entier à son goût pour les sciences physiques et mathématiques. Il est l'auteur d'un cadran universel, honorablement mentionné dans l'Encyclopédie méthodique, et le Journal d'histoire naturelle (t. IV, p. 401), contient la description d'une machine électrique, fort ingénieuse, de son invention. Le 8 ventôse an II, il fut nommé commissaire pour la conservation des livres, objets d'histoire naturelle et instruments de physique du district d'Alençon. Une salle de l'ancien couvent des Filles-Notre-Dame, dans laquelle la Société populaire avait tenu ses séances, lui fut en outre concédée pour y démontrer les sciences physiques.

Intimement lié avec Lalande, directeur de l'Observatoire, qui l'appelait son ami, son confrère, son digne coopérateur, il avait demeuré quelque temps chez lui. Il y revint à la fin de l'an V, et nous avons sous les yeux un certificat de l'illustre astronome qui atteste « que le citoyen Mignon, de la commune d'Alençon, recommandable par son savoir, est digne, à tous égards, de protection et de respect. » C'est sous ses auspices et sous celles de Magendie, l'un des administrateurs du 10^e arrondissement, qu'il ouvrit le 3 vendémiaire an VI, dans son domicile de la rue du Bac, un cours gratuit sur les sciences mathématiques et physiques. Ce cours avait lieu les dimanches et les décadis, à 10 heures du matin. Pour les démonstrations, Lalande lui avait confié quelques instruments d'astronomie qu'on

Quelque temps après, en floréal, an II, un auxiliaire précieux, Olivier de Saint-Vast, le savant auteur du *Commentaire sur les Coutumes du Maine et d'Anjou* (1), fut adjoint à Potier du Fougeray pour le catalogue. Malheureusement, au bout de quelques mois, il demanda à être relevé de ses fonctions. En frimaire, an III, trois nouveaux auxiliaires furent donnés au conservateur de la Bibliothèque d'Alençon, M. Quillet (2), Renault (3), Desnos fils (4). Tous trois assurément avaient les connaissances nécessaires pour faire de bons bibliographes, mais leurs occupations, dit le Rapport sur la situation de la Bibliothèque d'Alençon en l'an IV (20 nivôse), ne leur permirent pas de s'occuper du travail dont ils étaient chargés.

Quant à la Bibliothèque elle-même et au Musée, établi dans sa dépendance, voici ce que nous apprend le même Rapport :

trouve rarement réunis hors d'un observatoire. J.-M. Mignon donnait en outre des leçons particulières. Il est à noter qu'au nombre de ses élèves on comptait quelques personnes du sexe, « si propres aux sciences exactes, » dit le prospectus que nous avons sous les yeux. Mignon le jeune, son frère, tenait dans la même maison, un magasin d'instruments de mathématiques et d'astronomie, méridiens, cadrans solaires, etc., exécutés sous sa direction.

Lors de l'établissement de l'Ecole centrale du département de l'Orne, il se mit sur les rangs et adressa un mémoire dans le but de concourir pour la chaire de de physique et de chimie, qu'il obtint en vertu d'un arrêté du 17 nivôse an VII. Il remplit les fonctions de directeur, depuis le commencement de l'an IX, jusqu'à l'époque de la suppression de l'Ecole centrale.

L'enseignement de la physique et de la chimie n'entrant pas dans le programme de l'Ecole secondaire qui remplaça à Alençon l'Ecole centrale, Mignon se vit privé de son emploi.

Il mourut le 6 décembre 1817, sans avoir presque rien publié.

Il avait épousé Elisabeth-Madeleine Poupard.

(1) Olivier de Saint-Vast (Louis), né à Alençon le 20 décembre 1724, reçu avocat au Parlement de Paris, le 26 novembre 1753, avait été agrégé au corps des avocats d'Alençon le 18 novembre 1754. Son *Commentaire sur les Coutumes du Maine et d'Anjou*, 4 vol. in-8°, avait été imprimé à Alençon, chez J. Malassis le jeune, en 1777 et 1779. Il mourut à Alençon, le 29 germinal, an VII.

(2) Quillet fut juge de paix du canton est d'Alençon, sous l'Empire.

(3) Pierre-Antoine Renault, né à Rouen en 1750, était entré dans l'état ecclésiastique. Nommé chef de bureau du district de Rouen, au commencement de la Révolution dont il avait embrassé les principes, il publia à Rouen en 1794 un *Mémoire sur les moyens à prendre pour améliorer les troupeaux et perfectionner les laines*, etc., in-8°. — *Mémoire sur la culture des pommiers*, Rouen, 1795, in-8°. On lui doit la création du Jardin botanique et du Cabinet d'histoire naturelle d'Alençon. Nommé professeur à l'Ecole centrale du département de l'Orne, il y occupa la chaire d'histoire naturelle. Il mourut à Saint-Denis-sur-Sarthon, le 23 avril 1835.

(4) Latuin-Louis-Gaspard Odolant Desnos, né le 19 janvier 1768, fut élu député de l'Orne au Conseil des Cinq-Cents, en germinal, an VI. — V. *Les Députés de l'Orne, de 1789 à 1815*, p. 70.

« Les dépenses ultérieures pour l'établissement de la Bibliothèque, du Muséum et du Cabinet de physique d'Alençon, sont toutes à faire. Les livres, les tableaux, e c., ont été transportés, à diverses reprises, dans des lieux différents, mais toujours dans l'enceinte de la ci-devant intendance, ce qui a beaucoup retardé les opérations. Dans le courant de l'an II, il a été fait deux projets pour cet établissement, l'un pour le mettre dans la maison des ci-devant Filles-Notre-Dame, l'autre dans la ci-devant Intendance. Ces deux projets ont été renvoyés au Comité d'ins ruption publique ; mais on n'y a point répondu et ils sont restés sans effet. Les plans et devis étaient joints aux projets... Il n'y a absolument rien d'arrêté pour le local qu'elle doit définitivement occuper. Il est cependant bien urgent de pourvoir au plus tôt à un établissement de cette importance. »

Nous avons la preuve qu'une partie du local de l'ancien couvent des Filles-Notre-Dame, plus tard occupé par la Société populaire, fut concédé, à titre provisoire à J.-M. Mignon, « pour y démontrer les sciences physico-mathématiques » et probablement aussi pour y installer les collections scientifiques dont la conservation lui avait été confiée. Le 13 vendémiaire, an IV, Mignon fit remise à la municipalité des papiers de la Société populaire existants dans ce local.

Les livres et les tableaux furent déposés dans plusieurs pièces de la ci-devant Intendance, aujourd'hui l'Hôtel de la préfecture, où étaient établis les bureaux des Administrations du département et du district.

Le 24 thermidor an III, « sur la représentation d'un membre qu'il était intéressant que les citoyens Potier et Malassis, fils du jeune, nommés commissaires pour prendre connaissance des tableaux déposés au magasin du district, afin de pouvoir faire vendre ceux qui ne seroient point utiles aux arts, voulussent bien former des états doub'es de ceux qu'ils penseroient devoir être conservés et de ceux qu'ils croiroient pouvoir être vendus, auxquels ils donneroient une valeur, suivant leur connoissance, » le Directoire du district arrêta que les deux commissaires seraient invités à en dresser les états.

Le 6 fructidor, un rapport fut présenté à ce sujet au Directoire du district par un de ses membres :

« Par un arrêté du département du 17 messidor, le Directoire a été autorisé à faire procéder à la vente de différents effets provenant des dépouilles des ci-devant églises. Vous avez déjà fait vendre les livres qui servoient au culte catholique, d'après

l'inventaire fait par les citoyens Potier et Malassis, fils du jeune, nommés commissaires pour choisir, suivant leurs connaissances les tableaux déposés aux magasins qui méritent être conservés et distraire ceux qui peuvent être vendus. Il résulte qu'il y a quatre-vingt-neuf articles de tableaux de différentes grandeurs qui peuvent servir à la décoration des localités servant au culte catholique (1).

« Il demande qu'en exécution du dit arrêté, le Directoire fasse procéder à la vente des quatre-vingt-neuf tableaux dont est question et que différents effets, meubles et boiseries qui se trouvent dans le local de ce district, soient également vendus le même jour. »

Les conclusions de ce rapport ayant été adoptées, le citoyen Perret fut nommé commissaire pour procéder à la vente, assisté du citoyen Potier, et il fut arrêté qu'on ferait imprimer des affiches. Cette vente eut lieu le 24 fructidor.

Parmi les objets ayant servi au culte et destinés à être vendus, les commissaires signalèrent un dessus de bourse, enrichi de perles et garni d'or et d'argent. Par son arrêté du 8 fructidor, le Directoire du district, ordonna que cet objet précieux, estimé 1,200 livres, serait envoyé à la Trésorerie nationale avec l'argenterie de la même provenance.

Un nouveau changement de local, préjudiciable aux collections, fut imposé aux conservateurs de la Bibliothèque et des objets destinés à former le Musée d'Alençon, par suite de la décision de l'Administration centrale du 5 frimaire, an IV, qui assignait au Tribunal civil, le local réservé à la Bibliothèque. Potier du Fougerey demanda, en conséquence, que l'appartement, d'abord

(1) Il est permis de voir dans cet arrêté une preuve des sentiments de bienveillance des administrateurs du district à l'égard du culte catholique. C'est ce que nous remarquons également dans l'arrêté du 16 messidor, an III :

« Un membre a donné lecture d'un arrêté de l'administration du département du 7 de ce mois, qui porte sur une pétition d'un catholique de la commune d'Essay, qu'il sera procédé à la vente par adjudication de tous les livres actuellement au magasin du district, provenant des déponilles des églises et qui peuvent être de quelque usage pour les offices du culte catholique, en indiquant, par affiches et dans les formes ordinaires, le jour, lieu et heure où se fera l'adjudication.

« Le Directoire, délibérant sur le rapport ci-dessus, a arrêté, conformément à la décision du département précitée, qu'il sera procédé incessamment à la vente par adjudication de tous les livres actuellement au magasin du district et à la Bibliothèque nationale, provenant des déponilles des églises, qui peuvent être de quelque usage pour les offices du culte catholique et que le jour de l'adjudication sera annoncé au public par des affiches qui seront, à cet effet, envoyées à toutes les communes du ressort. »

occupé par la Bibliothèque et ensuite converti en magasin d'habits militaires, fût rendu à sa première destination. C'est ce qui eut lieu en vertu de l'arrêté suivant, en date du 11 frimaire :

« Considérant que les pièces réclamées par le citoyen Potier sont dans un bâtiment isolé, très-propre à l'usage auquel il les destine ; qu'elles sont même auprès d'une autre pièce déjà remplie d'une grande quantité de livres confiés à ses soins.

« L'Administration du département de l'Orne arrête que l'appartement et les cabinets réclamés par le citoyen Potier, dont il déclare être déjà muni des clefs, sont, dès ce moment, mis à sa disposition ; qu'il est autorisé à y faire placer des tablettes de la manière qu'il le croira convenable pour l'arrangement de la Bibliothèque, en observant d'employer celles sur lesquelles sont déjà rangés les livres, ainsi que d'autres qui peuvent lui être dévolues par l'Administration, afin d'économiser la dépense.

« A l'égard des tableaux, dont il est parlé dans la pétition, ils resteront où ils sont.

« En Directoire, à Alençon, le onze frimaire, quatrième année républicaine. »

La mort de Potier du Fougeray, la retraite d'Olivier de Saint-Vast et la nomination d'Odolant Desnos fils aux fonctions de législateur furent autant de causes de retard pour l'organisation de la Bibliothèque d'Alençon. Par arrêté du 15 floréal an VI, les citoyens Bougon et Duval « qui s'étoient déjà occupés de cet objet important, concurremment avec le citoyen Desnos, » furent nommés bibliothécaires provisoires.

C'est peut-être ici le lieu de dire un mot des Archives, considérées au point de vue historique. Le 19 thermidor an III, en l'assemblée du Directoire du district, un membre dit :

« Le 5 brumaire dernier, vous avez reçu du Comité des décrets, procès-verbaux et archives de la Convention nationale, une circulaire qui vous rappelait le décret du 7 messidor de l'année dernière, par lequel, pour organiser les archives de la République, la Convention nationale a ordonné qu'il serait procédé, par des citoyens versés dans la connaissance des chartes, des lois et des monumens, au triage de tous les titres contenus dans les différens dépôts, greffes et archives de tous les départements. Le Comité, par cette circulaire, vous invitait de lui indiquer sans delay deux citoyens qui auraient les qualités requises par cette loi, afin de les présenter à la Convention nationale qui doit les nommer. Le 18 frimaire, vous avez choisi deux citoyens que vous avez indiqués au Comité des décrets ; ce sont les citoyens Moutier et Masson. L'Administration n'a reçu aucune réponse sur cet objet important. Cependant rien n'est plus intéressant que de faire faire le triage de tous les titres qui se trouvent déposés dans nos

bureaux et particulièrement dans celui relatif aux créanciers des émigrés et condamnés. La citoyenne Valazé réclame des titres intéressants, qui ont été déposés par le citoyen Meurger et dont le reçu qu'il a obtenu au secrétariat atteste qu'ils ont été remis au bureau qui les concerne, et cependant ils ne peuvent être trouvés. »

Le département fut invité, en conséquence, à nommer archivistes les citoyens proposés au Comité de la Convention. Cette nomination eut lieu par arrêté du 8 fructidor, mais nous ignorons lequel des deux candidats fut préféré.

Quant à l'Administration centrale, elle avait, le 1^{er} messidor an III, nommé archiviste du département le citoyen Belin des Parquets, aux appointements de 2,100 francs, comme les chefs de bureau. Un principal commis, aux appointements de 1,800 francs. Le citoyen Osmont, fut adjoint à Belin des Parquets, lors de l'organisation des bureaux qui eut lieu par arrêté du 29 messidor.

Le 18 vendémiaire an VI, l'Administration centrale du département de l'Orne, fit choix, dans l'édifice où elle tenait ses séances, de plusieurs pièces pour être destinées à contenir les titres et papiers acquis à la République, existants dans divers dépôts du département.

La suppression des districts, remplacés par de simples administrations cantonales et enfin l'établissement de l'École centrale eurent pour conséquence de donner à la Bibliothèque d'Alençon une importance considérable, au détriment des autres dépôts littéraires du département.

Le 9 floréal an VI, le ministre de l'intérieur Letourneux invita les Administrateurs du département de l'Orne à faire réunir, dans le plus bref délai, les débris des Bibliothèques des ci-devant abbayes de la Trappe, du Val-Dieu et de Sées, à la Bibliothèque de l'École centrale.... Je compte sur votre zèle, ajoutait le ministre, pour la prompte exécution d'une mesure à laquelle vous êtes intéressés, puisqu'elle doit accroître vos richesses littéraires et multiplier les moyens d'instruction de vos administrés....

L'École centrale du département de l'Orne, comme on l'a vu, avait été établie d'abord à Sées, en vertu de la loi du 18 germinal an III et c'est dans les bâtiments de l'Évêché qu'elle devait être installée. Les plans et devis relatifs à cet établissement avaient été envoyés au Ministre de l'intérieur le 16 fructidor an IV. C'est donc à Sées et dans les bâtiments de l'Évêché, qu'au-

raient dû être transportés les livres et manuscrits des trois dépôts littéraires de Saint-Martin-de-Sées, de la Trappe et du Val-Dieu, si la décision du Ministre avait alors été exécutée. Or, dans ce moment, les Administrateurs de l'Orne étaient en instance pour obtenir que l'École centrale fût placée à Alençon. Le 10 germinal an VI, en effet, un message avait été adressé au Conseil des Cinq Cents pour l'inviter à étudier cette question ; une Commission avait été nommée, et, c'est sur son rapport que la loi du 18 germinal fut rapportée. Les considérations invoquées pour motiver ce changement étaient « la modique population de la commune de Sées, le défaut d'emplacement propre à recevoir les élèves et la difficulté de se procurer des professeurs. » La loi transférant à Alençon l'École centrale du département de l'Orne fut rendue le 2 fructidor an VI. L'inauguration de la nouvelle École, installée dans l'ancien collège d'Alençon, eut lieu le 20 ventôse an VII.

La nomination de Louis Dubois au poste de bibliothécaire de l'École centrale, approuvée par le Ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, le 25 germinal an VII, fit entrer la Bibliothèque d'Alençon dans une phase nouvelle.

Une tentative de vol dont la Bibliothèque du Val-Dieu fut l'objet, dans la nuit du 27 au 28 brumaire an VII, détermina l'administration à faire transporter immédiatement à Alençon les livres, tableaux et boiseries sculptées que renfermait cette ancienne maison religieuse. Cette opération eut lieu au commencement de nivôse an VII, par les soins de M. Delarue, architecte du département.

Il est évident que cette circonstance ne fut pas non plus étrangère à la mesure générale, prise par l'Administration centrale le 12 germinal suivant et provoquée par Louis Dubois. Le 5 du même mois, le jeune bibliothécaire avait écrit à l'Administration centrale une lettre conçue en ces termes :

« Les dépôts littéraires restés dans les communes d'Argentan, de Laigle, de Mortagne, de Sées et de Domfront doivent entrer dans la composition de la Bibliothèque de l'École centrale. Il est à craindre que ces dépôts ne soient exposés à quelques dilapidations ou abandonnés à l'incurie de leurs conservateurs. Des manuscrits sur parchemin sont mis en pièces pour faire des couvertures. »

Louis Dubois invitait enfin l'Administration à faire apposer les

scellés sur ces Bibliothèques, « pour éviter les incursions qu'on pourrait y faire. »

L'Administration prit en conséquence l'arrêté suivant :

« Considérant qu'il importe essentiellement de conserver les ouvrages de littérature formant dépôt dans les communes, chefs-lieux des ci-devant districts et autres indiquées ci-dessus;

« Considérant que la loi du 24 fructidor an II a recommandé à la surveillance de tous les bons citoyens les Bibliothèques et tous les autres monuments des sciences et des arts appartenant à la Nation; que l'Administration centrale a écrit aux Administrations de canton des communes ci-devant dénommées, le premier jour supplémentaire de l'an VI, pour lui fournir soit le catalogue ou un état du nombre des livres existants dans ces dépôts, en les invitant, dans le cas où il aurait été fait de soustractions, de l'en informer sur-le-champ, que les Administrations des cantons d'Argentan et Sées y ont satisfait; que l'oubli ou l'insouciance des autres met l'Administration centrale dans un état de perplexité sur le sort de ces Bibliothèques, dont elle ne peut sortir qu'en ordonnant l'apposition des scellés pour s'assurer de leur conservation;

« Considérant enfin que quoique les Administrations des cantons d'Argentan et de Sées aient satisfait à la lettre ci-dessus, néanmoins elles ne pourront être exceptées de la mesure générale qui va être ordonnée ci-après, parce qu'elle est prescrite par l'instruction adressée par le Ministre de l'intérieur le 15 floréal an IV et par sa lettre du 9 floréal an VI;

« L'Administration du département de l'Orne après avoir entendu le Commissaire du Directoire exécutif, arrête ce qui suit :

« ARTICLE PREMIER. — Le citoyen Dubois, bibliothécaire près l'Ecole centrale de ce département, se transportera près les Administrations des cantons d'Argentan, Sées, Laigle, Mortagne et Domfront, pour requérir l'apposition des scellés par le juge de paix de l'arrondissement sur les dépôts littéraires existants dans ces cantons, et se concertera à cet effet avec les Administrations municipales.

« ART. 2. — Après sa mission finie il en fera un rapport à l'Administration qui le renverra sur les lieux aussitôt que la Bibliothèque de l'Ecole centrale sera en état de recevoir des envois de livres, pour faire choix, dans chacun de ces dépôts, de ceux utiles pour les sciences qu'on professe à cette école, conformément à l'instruction prédatée.

« ART. 3. — Expédition de la présente et un exemplaire de l'instruction seront remis au citoyen Dubois pour s'y conformer et pour lui valoir de commission.

Signé : DELESTANG, JOSELLE, DESHAYES.

Cette main-mise sur des Bibliothèques et des objets d'art dont les Administrations locales semblaient avoir le droit de se considérer comme propriétaires, n'eut pas lieu partout sans résistance.

L'Administration cantonale de Sées fit entendre une énergique protestation, à laquelle l'évêque constitutionnel Le Fessier, président, joignit des observations personnelles qui lui font honneur.

Le 11 prairial l'Administration cantonale de Sées adressait aux Administrateurs du département la lettre suivante :

« Citoyens Administrateurs,

« Nous avons vu avec une surprise douloureuse une seconde apposition de scellés sur nos Bibliothèques. Sans doute celui à qui vous aviez remis ce dépôt depuis l'an II a mérité de perdre votre confiance..... Qu'il se justifie..... Ceci est étranger à l'administration. Mais ce qui ne l'est pas, citoyens Administrateurs, c'est le désir trop manifeste de dépouiller une commune, déjà trop malheureuse, de tous les objets d'art, même les plus indifférents qui ne peuvent intéresser qu'elle seule.

« D'abord, en renfermant sous les scellés, en réclamant pour Alençon un tableau isolé d'une longue série (1), on coupe, on brise la suite chronologique, assez curieuse, des évêques qui ont siégé à Sées. On enlève ensuite et vous avez reçu deux registres qui renferment des détails assez exacts des biens dont un grand nombre composent ou avoisinent son territoire (2).

« On annonce enfin qu'au premier moment on fera transporter à Alençon un buste de marbre (3) et un grand tableau (4) qui ornent notre commune et autres objets qu'on désignera dans la suite.

« Avant de souscrire à la spoliation complète d'une commune qui n'a pas démérité, avant de signer sa ruine, nous vous conjurons d'entendre des magistrats sous la surveillance desquels on dort en paix, parce qu'on est certain qu'ils veillent aux intérêts communs. En connaissant exactement les nouveaux sacrifices qu'on exigera, nous vous présenterons nos motifs. Vous les accueillerez, nous en sommes sûrs, parce qu'ils ne seront basés que

(1) Nous ignorons quel est le portrait d'un des évêques de Sées qui fut réclamé pour le Musée d'Alençon. Nous rappellerons seulement que le Musée d'Alençon possède deux portraits sur toile de deux évêques de Sées, celui de Mathurin Savary et celui de F. Néel de Christot.

(2) On trouvera plus loin la mention de l'envoi de ces deux cartulaires à Alençon.

(3) Le buste en marbre blanc, décrit plus loin par L. Dubois, et qui orne aujourd'hui le pourtour du chœur de la cathédrale.

(4) Probablement le tableau de Lagrenée, représentant le *Baptême du Christ*. Un tableau de Surée, existant dans la cathédrale, est également mentionné par L. Dubois, dans le *Mémoire statistique sur le département de l'Orne*.

sur les lois, le désir d'entretenir la paix et l'honneur de répondre à la confiance du peuple qui nous a appelé.

« Salut et fraternité.

« LE FESSIER, (1)	FAYEL,	L. D. BARATTE,
Administrateur.	Administrateur.	Administrateur.
DURAND,	BUNOUST-DELORME,	
Administrateur.	Administrateurs »	

L'Administration du département n'eut aucun égard à ces observations et, le 17 prairial, Louis Dubois rendit compte de la première partie de sa mission.

« LIBERTÉ ÉGALITÉ

« Alençon, le 17 prairial an VII de la République Française, une et indivisible.

« Le Bibliothécaire de l'École centrale du département de l'Orne,

« Aux citoyens composant l'Administration centrale du même département,

« Citoyens,

« Conformément à votre arrêté du 12 germinal dernier, je me suis transporté dans les communes de Sées, d'Argentan, de Lai-gle et de Mortagne, pour, de concert avec les Administrations de ces cantons, requérir l'apposition des scellés, par le juge de paix de l'arrondissement, sur les dépôts littéraires existans dans ces communes.

J'ai fait apposer les scellés. Cette mesure conservatrice met ces dépôts précieux à l'abri des incursions et du gaspillage de l'igno-rance et de l'improbité.

(1) Voici la lettre de Le Fessier :

« Sées, 29 prairial, 7^{me} année Républicaine.

« Citoyens administrateurs,

« Les scellés apposés sur les Bibliothèques m'annoncent que vous m'avez retiré votre confiance. J'en ignore le motif; mais je sens vivement la punition, par la privation de ma seule compagnie, les livres. La faute d'un particulier ne devant pas porter préjudice au bien commun, je vous préviens, citoyens administrateurs, que le défaut d'air est très-pernicieux pour les livres. Je réclame, en conséquence, que vous ordonniez la levée des scellés, soit par l'administration municipale, soit par le bibliothécaire dont le voyage ne doit pas être différé. J'espère que, comme officier municipal, le bibliothécaire ne parlera pas d'enlèvement d'objets chers à la commune, sans un ordre exprès de l'Administration centrale, qui daignera nous entendre avant la spoliation.

» Salut et Fraternité.

« Signé : LE FESSIER,
« président. »

Je m'empresse de vous rendre compte de cette mission :

La Bibliothèque, placée dans la commune de Séez, consiste en trois dépôts, dont le plus important est enfermé dans un appartement du ci-devant évêché. Il peut contenir quatre mille volumes, parmi lesquels j'ai remarqué les ouvrages suivans, qui manquent absolument dans le dépôt de l'École centrale, à Alençon. J'y ai trouvé l'Encyclopédie, in-folio, 1^{re} édition; Bayle, en 4 vol. in-8^o; le Glossaire latin de Du Cange, revu et augmenté par les Bénédictins; quelques belles éditions de Hack, de Plantin, de Jenson, d'Elzevirs et des Estiennes.

La Bibliothèque, placée dans un appartement (1) attenant au Temple décadaire (2), renferme l'Encyclopédie méthodique, moins complète, mais mieux conservée que celle que nous possédons déjà; ce dépôt compte quelques bons ouvrages, entassés sur un plancher humide, dans un appartement non aéré et par conséquent très-malsain.

Quant au troisième dépôt littéraire de la commune de Séez, il a été confiné dans un cabinet poudreux de la maison commune. J'y ai trouvé quelques livres de prix, confondus dans une poussière infecte, avec des bouquins vermoulus.

J'ai entr'autres livres, retiré de cette mauvaise compagnie un Froissard, in-8^o, gothique, superbe, pour le placer dans le dépôt du ci-devant évêché.

Séez, outre ces richesses offre encore, dans le Temple décadaire, un beau tableau de Lagrenée, représentant Jean le Baptiste versant l'eau du Jourdain sur la tête de celui qu'il appelait son maître; on y trouve aussi un buste du Christ, en marbre blanc d'Italie, composition riche d'expressions, ouvrage d'un ciseau savant et correct.

Je me suis rendu de là dans la commune d'Argentan.

Un seul appartement renferme toutes les richesses littéraires et artistiques de ce ci-devant district. Sur plus de quatre mille volumes, rangés et mis en ordre de numéros et non de matières, on trouve à peine cent tomes faits pour figurer avec honneur dans la bibliothèque de l'École centrale, tels que quelques éditions du xv^e siècle, le fameux *Liber mirabilis*, un Plutarque de Vasconian, un Aristophane sorti des presses immortelles des Juntas, etc., etc.

« J'ai trouvé dans ce dépôt un monument en marbre blanc lequel offre quelqu'intérêt sous le double rapport de l'histoire et de l'art. C'est un guerrier, né dans une de ces familles qu'on appelait autrefois illustres; suivant la louable habitude du temps, il est prosterné à genoux devant un autel. Armé de toutes pièces, la tête seule découverte et les mains nues, il a posé près de lui son gantelet et son pot-en-tête. Ce monument est d'autant plus précieux qu'il est jusqu'ici le seul dans son genre que je puisse faire entrer dans le Muséum.

« J'arrive à Laigle. La Bibliothèque comptait, dit-on, 1,800

(1) Probablement l'ancienne salle capitulaire.

(2) La cathédrale.

volumes; l'incurie des conservateurs, la rapine et l'indélicatesse d'hommes peu probes ont réduit à moitié cette collection qui fut précieuse. Au milieu de ses ruines elle offre encore quelques richesses; j'ai fait rassembler ses débris épars, qu'un scellé protecteur conserve. Manuscrits, imprimés, tout a été en proie à la dilapidation la plus scandaleuse et la moins excusable.

« J'ai remarqué, dans ce dépôt, les *Monumens de la Monarchie française* de Montfaucon, *l'Antiquité expliquée*, du même auteur, laquelle nous possédons déjà, mais beaucoup moins belle et moins complète; un Buffon réduit à quelques volumes qui n'ont pas même une suite; quelques tomes des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, édition in-4° et quelques autres ouvrages non moins importants qui nous sont indispensables et que nous ne possédons pas.

« La Bibliothèque de Mortagne est la dernière que j'aie visitée. Quelques livres provenant de la Trape et échappés à la vente qui fut faite de la Bibliothèque de ce ci-devant monastère, ajoutent aux richesses du dépôt. Il n'est pas nombreux, il est bon; il est bien conservé, mais mal placé; la plupart des livres gisent sur le plancher. Les premières livraisons de l'*Encyclopédie méthodique* serviront à compléter celle que nous possédons et dont plusieurs volumes sont pourris. Du Cange, Moreri et d'autres ouvrages importants, le *Dictionnaire géographique* de la Martinière, en 6 volumes in-8° et l'*Atlas* de Robert de Vaugondy, sont d'un grand prix. Ce dépôt renferme surtout un objet fort intéressant, puisqu'il est le seul que je connaisse dans les propriétés nationales de ce département, c'est un petit médailler incomplet, il est vrai, mais présentant quelques pièces curieuses en numismatique.

« J'ai vainement cherché les cartulaires que vous a demandés le Ministre de l'intérieur et de la recherche desquels vous m'avez chargé, par votre lettre du 16 floréal dernier. A l'exception de deux, que j'ai trouvés dans la Bibliothèque de Sées, mes recherches ont été infructueuses. Je vous les ai fait parvenir par la voie de l'Administration municipale de Sées.

« Je ne me suis point transporté dans la commune de Domfront. L'état dans lequel j'ai trouvé les autres dépôts scientifiques du département m'a convaincu qu'on ne pouvait espérer d'en conserver en bon état les ouvrages qui ont quelque valeur, qu'en les retirant des salles infectées par la poussière, le défaut d'air et les insectes, pour les réunir dans l'appartement où sont déposés, à l'Ecole centrale, les livres provenant de la ci-devant abbaye du Val-Dieu. Ce n'est que dans un local propre, sain et d'autant plus facile à aérer qu'il présente des croisées apposées les unes aux autres, à l'Est et à l'Occident; ce n'est que sous les yeux et dans les mains du bibliothécaire, qui doit veiller à leur sûreté et à leur conservation, que ces ouvrages, dont la plupart sont d'un grand prix, échapperont aux influences destructives des locaux mal sains où ils sont contenus. La plus grande partie de ces livres n'a pas été nettoyée, séchée, aérée depuis plusieurs années; plus on les laissera dans cet état de dégradation, plus les réparations deviendront coûteuses et difficiles. Il importe donc de faire trans-

lérer au plutôt à Alençon ceux de ces ouvrages qui doivent entrer dans la Bibliothèque centrale, pendant que la saison est belle et que le transport est facile, que la vacance n'est pas arrivée, qu'il reste assez de temps pour les nettoyer de poussière et de les sécher, dans leur nouvel asile, avant de les placer définitivement dans la Bibliothèque de l'Ecole centrale. Je crois qu'il serait bon de ne pas ajourner un apport nécessaire et dont le retard offre beaucoup d'inconvénients, sans présenter aucun avantage.

« Alors le dépôt important de Domfront serait visité, évacué dans ce qu'il peut offrir de bon et un seul voyage suffirait pour l'opération.

« J'oubliais une considération importante, parmi celles que je viens de soumettre à la sagacité de vos vues et à la sagesse de vos délibérations. La plupart des départemens obtiennent tous les jours du Ministre de l'intérieur, les livres dont regorgent les dépôts de Paris et dont manquent presque toutes les Bibliothèques des départemens. Les derniers venus sont toujours les plus mal partagés, et les aînés ont de si grands privilèges, même dans les Républiques ! Je pense donc qu'il est indispensable de faire transporter les bons livres qui sont repartis dans les ci-devans districts, afin que je puisse voir quels sont les ouvrages que nous possédons et quels livres nous manquent, afin d'en faire, dans un bref délai, la demande au Ministre de l'intérieur.

« Salut et respect.

« Signé : LOUIS DUBOIS. »

La mission qui fut confiée à Louis Dubois avait évidemment sa raison d'être. Il est certain que la suppression des directoires de district, remplacés par de simples municipalités cantonales, en vertu de la Constitution de l'an III, eut des conséquences funestes. A une centralisation excessive succéda une sorte d'anarchie. Les ressorts du pouvoir, tendus à l'excès pendant la Terreur, se relâchèrent tout à coup, et les conséquences de cette réaction subite se firent sentir dans toutes les parties de l'Administration. Au moment où les Bibliothèques des districts commençaient à s'organiser, les Administrations qui avaient pourvu à leur conservation disparurent ou furent réduites à un rôle secondaire. De là les dilapidations trop réelles signalées par Louis Dubois à l'Administration centrale du département. Le 18 messidor an VII, il se fit autoriser « à faire transférer de Sées, d'Argentan, de Laigle, de Mortagne et de Domfront à Alençon, les livres, tableaux, gravures, médailles et autres objets scientifiques » propres à compléter la collection imparfaite que possédait l'École centrale.

« Je ne ferai apporter que les ouvrages utiles, dit Louis Dubois. Il serait trop onéreux pour la République de faire apporter ici trois à quatre mille myriagrammes de livres insignifiants. Je compte sur une pesanteur de 340 myriagrammes (environ 7,000 l. pesant). J'ai vu différens voituriers. Le C. Jardin m'a paru le plus raisonnable. Il prendra par quintal, pour Séez, 30 c., pour Laigle, 1 fr. 60, pour Domfront, 1 fr. 80, pour Mortagne, 75 c.

« Quant aux livres déposés à Argentan, comme il n'y a pas trente volumes qui méritent d'être apportés, je prendrai pour leur transport des arrangemens avec les conducteurs de voitures publiques (1). »

Quoi que l'on puisse dire sur l'opportunité de la mission qui fut confiée à Louis Dubois, il est permis d'exprimer le regret que le triage auquel furent soumises les Bibliothèques, formées par les soins des Administrations de district et de canton, ait eu lieu d'une façon arbitraire, sans contrôle, sans garantie et avec une précipitation déplorable. Après qu'il eut fait rapidement son choix dans ces dépôts, les ouvrages qu'il ne jugea pas à propos de se faire remettre ne furent plus guère regardés, par les Administrateurs des cantons, que comme un amas de livres de rebut.

Cependant nous sommes certains que, dans ce résidu dédaigné par le bibliothécaire de l'École centrale, notamment à Argentan, se trouvaient des ouvrages d'une réelle valeur. Quant à la Bibliothèque d'Alençon, on peut affirmer que même après que Louis Dubois l'eût augmentée des dépouilles des autres villes du département, les livres y étaient plus nombreux que choisis, qu'elle était encombrée d'ouvrages en double ou même en triple exemplaires, dont on fut obligé plus tard de vendre une partie.

L'idée de réunir à Paris dans un seul dépôt les cartulaires disséminés dans tous les départements de la République fait honneur à François de Neufchâteau, Ministre de l'intérieur. Le 1^{er} nivôse an VII, le Ministre adoptant les conclusions d'un rapport qui lui avait été présenté par le Conseil de conservation des objets de sciences et d'art, invita les Administrations centrales des départements à faire rechercher dans les divers dépôts littéraires et archives des ci-devant districts tous les cartulaires ou recueils de chartes des anciens établissemens religieux et à les adresser à Paris aux conservateurs de la Bibliothèque nationale.

La circulaire du Ministre fut communiquée au bibliothécaire

(1) Les frais de transport s'élevèrent à 359 fr. 70. (Lettre de L. Dubois, 5 fructidor an VII.)

de l'École centrale, à la demande duquel l'Administration municipale du canton de Sées fit adresser à Alençon deux cartulaires conservés dans les dépôts formés à Sées. Cet envoi était accompagné de la lettre suivante :

« Sées, le 3 prairial 7^e année républicaine.

« *L'Administration municipale du canton de Sées à celle du département de l'Orne.*

« Citoyens Administrateurs,

« Au désir du bibliothécaire de l'École centrale, nous vous faisons passer deux cartulaires qui ne peuvent avoir d'utilité réelle que pour votre commune; mais ils ont été désirés, nous ne savons qu'obéir.

« Salut et Fraternité.

« LE FESSIER, Président, L.-D. BARATTE, Administrateur,
« DURAND, Administrateur. »

Ces deux cartulaires ne furent pas envoyés à la Bibliothèque nationale. M. Léopold Delisle nous a fait connaître dans son Rapport sur le concours relatif à la publication des cartulaires (1) que les envois que provoqua la circulaire du Ministre de l'intérieur furent assez peu nombreux. Cependant le Ministre lui-même, dans sa dépêche du 11 floréal an VII, s'exprime ainsi :

« Plusieurs Administrations départementales se sont conformées à ma circulaire relative aux cartulaires ecclésiastiques et ont fait parvenir, par la poste, ceux qu'elles possédaient, au conservatoire de la Bibliothèque nationale. Ces envois deviennent, par cette raison, très-coûteux et surchargent les dépenses de la Bibliothèque. Je vous invite donc à vous servir des messageries, lorsque vous pourrez vous-mêmes vous conformer à ma susdite circulaire.

« Salut et Fraternité.

« François DE NEUFCHATEAU. »

Les deux cartulaires provenant de Sées ayant été remis au bibliothécaire de l'École centrale, celui-ci fut invité « de les réunir à ceux qu'il avait recueillis dans les dépôts littéraires et d'en former un inventaire. » Le 21 fructidor an VII, Louis Dubois accusait réception de l'envoi de ces deux manuscrits :

(1) *Distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes, le 7 avril 1863, Paris, Imprimerie impériale (p. 57).*

« Je vais m'occuper, dit-il, de les lire, de les extraire, s'ils renferment quelques pièces utiles à l'histoire du département et je ne négligerai pas d'en dresser un inventaire détaillé.

« Salut et Fraternité.

« LOUIS DUBOIS. »

Il est regrettable que ces précieux documents et tous les autres de même nature qu'avait recueillis Louis Dubois ne nous aient pas été désignés d'une manière plus précise. L'inventaire détaillé et les extraits que Louis Dubois dut faire de ces cartulaires offriraient pour nous le plus grand intérêt et nous mettraient à même de nous assurer d'une façon positive de leur existence ou de leur disparition.

Le même jour (21 fructidor) Louis Dubois signalait à l'Administration centrale du département, comme le local le plus convenable pour recevoir la Bibliothèque, la partie haute de l'ancienne chapelle du Collège, placée sur une voûte, où le professeur de dessin donnait alors son cours. Ce choix heureux fut approuvé par l'Administration et c'est encore dans la même salle que se trouve actuellement la Bibliothèque.

Le 23 fructidor le jeune bibliothécaire présenta le rapport suivant qu'il nous paraît utile de reproduire en entier :

« LIBERTÉ ÉGALITÉ

« Alençon, 23 fructidor an VII de la République Française.

« Le Bibliothécaire de l'École centrale du département
de l'Orne

« *Aux citoyens composant l'Administration centrale du même département.*

« Citoyens Administrateurs,

« La Bibliothèque de l'École centrale de l'Orne, formée des différents dépôts littéraires du département, sera composée de dix mille volumes à peu près. Dans ce nombre, qui n'est pas considérable, figurent pour la majeure partie, de ces livres, jadis si précieux pour les préjugés, jadis si chers à l'ignorance et aujourd'hui couverts du légitime mépris des hommes sensés : les livres ascétiques, les rêveries de la théologie, la philosophie surannée des vieux collèges et enfin ce ramas indigeste d'écrivains qui, parmi des milliers d'erreurs, ont su fixer quelque vérité ou quelque découverte, tous ces livres composent notre Bibliothèque à quelques centaines près de bons ouvrages.

« Parmi nos livres estimables, je vois avec regret que mes

recherches dans les dépôts des ci-devant districts, tout en enrichissant considérablement notre dépôt littéraire, n'ont pas rempli le vide immense qui s'y trouve dans diverses parties des sciences.

« Tous les arts sont unis, comme les neuf Muses sont sœurs; toutes les connaissances humaines ont entr'elles des rapports plus ou moins prochains. Entre les connaissances, il en est qui sont plus ou moins utiles au genre humain. Ces sciences plus utiles ont enfanté des livres, et ce sont ces livres écrits par des plumes philosophiques, qui ont enfin préparé l'affranchissement des peuples et assuré le bonheur des hommes.

« Tous ces ouvrages nous manquent. Vous n'en serez pas étonnés, citoyens Administrateurs, notre Bibliothèque est formée de collections qui ont appartenu à des monastères, et malheureusement, éloigné du centre des lumières et livré à l'apathie, ce département n'a jamais vu briller, avec un éclat durable, ni les sciences, ni les beaux-arts.

« Nous avons donc des parties toutes entières qui nous manquent, telles que la législation, la politique, l'économie, l'agriculture, les arts en général, les bons ouvrages de morale et de littérature, la physique, l'histoire naturelle, la médecine, la chimie, les voyages, les grammairiens, les ouvrages philosophiques.

« Dans les parties qui font nos richesses actuelles, nous sommes loin d'être complets. L'histoire, entr'autres, manque des ouvrages de Condillac, de Millot, de Mably, de Voltaire, de Raynal, de Robertson, de Gibbon, de Hume, de Desales (1). Nous n'avons presque rien en mathématiques, en géographie. Nous ne possédons pas un seul de nos bons romans; notre théâtre se réduit aux ouvrages de Sophocle et d'Euripide, aux tragédies latines attribuées à Sénèque et à quelques tomes dépareillés de Corneille. Et ces hommes dont les savans écrits ont amené la Révolution et fondé la République, les Voltaire, les Rousseau, les Fréret, les Boulanger, les Bayle, les Helvétius, les Condillac, les Mably, les d'Alembert, les Condorcet et tant d'autres philosophes distingués nous manquent absolument.

« Ce que nous possédons d'ouvrages anciens est tout entier dans des langues peu familières à la plus grande partie des citoyens. Nous sommes privés des bonnes traductions des Plutarque, des Aristote, des Platon, des Hérodote, des Xénophon et des Démosthène, des Tacite, des Cicéron, des Lucrèce et des Suétone, de tous ces hommes qui ont su conserver, au milieu des décombres de tant de siècles, une réputation immortelle et la gloire d'avoir légué au monde le plus précieux des biens et le premier instrument du bonheur, l'instruction.

« Il est encore des objets importants dont nous sommes privés; nous n'avons ni gravures, ni cartes géographiques, ni médailles, ni pierres gravées.

« Il s'agit maintenant par l'éducation actuelle, par les principes de la nouvelle instruction, de former des citoyens dignes de ce nom sublime; il faut créer des républicains; il faut combattre le despotisme et la superstition par des bras, par des lumières et par

(1) Delisle de Sales (J. B. Cl. Isoard, né en 1743, mort en 1816.)

des talens. Il importe donc de former un dépôt de connaissances propre à remplir les vues du gouvernement, à réaliser l'attente des hommes libres et de seconder les efforts des philosophes.

« Il faut donc faire cesser l'état de dénuement où se trouve une Bibliothèque, dont votre zèle va faire jouir enfin le département que vous administrez. Le gouvernement s'empressera de nous accorder ce qu'il n'a pas refusé aux autres départemens, beaucoup plus riches cependant que nous ne le sommes en collections scientifiques.

« Paris possède des dépôts immenses de livres, de tableaux et d'objets de toute espèce. Les Ministres de l'intérieur se sont empressés de faire participer toutes les Ecoles centrales au partage de ces richesses, dont la surabondance ne lui est pas utile, et dont la possession devient d'un si grand prix pour les établissemens scientifiques qui en étaient privés.

« Depuis longtemps cette mine, qui ne peut pas être toujours féconde, est exploitée par une foule de départemens. Celui du Calvados s'approvisionnait il y a un an ; celui de l'Eure vient d'obtenir un choix de livres pour son Ecole centrale ; celui de la Sarthe a reçu des livres et des tableaux. J'en pourrais citer beaucoup d'autres.

« Nous sommes également assurés d'obtenir du Ministère de l'intérieur l'autorisation de choisir dans les dépôts de Paris les ouvrages indispensables qui nous manquent. Il ne s'agit que d'user de célérité ; le tems presse. Si nous nous présentons les derniers, nous serons les plus mal partagés, et il importe à ceux qui possèdent le moins d'obtenir le plus.

« Au milieu des travaux importants qui vous occupent, parmi les opérations multipliées dont les circonstances centuplent le nombre et la complication, je craindrais, s'il s'agissait d'un intérêt moins grand, de vous distraire de vos occupations ; mais c'est aussi servir la République que de contribuer à éclairer les hommes. Vous présenter une idée utile, c'est être sûr de son adoption. En conséquence, citoyens Administrateurs, je vous invite à envoyer dans le plus bref délai auprès du Ministre de l'intérieur, à Paris un commissaire versé dans la connaissance des livres, que vous chargerez de faire un choix d'ouvrages utiles dans les dépôts dont le Ministre autoriserait l'ouverture. Vous sentirez, comme moi, combien ce voyage, dont les frais ne seront pas considérables, peut, par sa réussite assurée, enrichir nos dépôts peu féconds en bons ouvrages dont l'acquisition indispensable deviendrait un objet considérable de dépenses et nécessiterait également un voyage chez les libraires de Paris.

« Salut et Fraternité.

« Louis DUBOIS. »

A son retour de Paris, Louis Dubois adressa à l'Administration centrale du département de l'Orne le rapport suivant :

« 3 brumaire, 8^e année de la République.

« Citoyens Administrateurs,

« J'arrive de Paris et je viens de remplir la mission dont vous m'aviez chargé. J'ai obtenu du Ministre de l'intérieur les ouvrages infiniment intéressans pour l'instruction publique qui nous manquaient et dont notre Bibliothèque avait un si pressant besoin.

« La réorganisation des bureaux, la nouvelle arrivée du citoyen Quinette au Ministère, la multiplicité des affaires dont ces deux circonstances et le commencement de l'année ont surchargé un Ministère déjà très-occupé ont un peu retardé l'accomplissement de ma mission; mais l'activité soutenue, la persévérance continue, l'appui de la députation de l'Orne et, d'ailleurs, les recommandations de quelques savans, ont puissamment contribué à me faire obtenir promptement ma demande. »

Quoique dès le 5 fructidor an VII, Louis Dubois eût annoncé qu'il avait terminé les opérations relatives au triage et à l'apport des livres propres à composer la Bibliothèque d'Alençon, l'année suivante, il demanda au préfet de l'Orne de lui donner l'autorisation nécessaire pour les continuer, dans les mêmes conditions :

« Alençon, ce 20 fructidor, 8^e année de la République Française.

« Citoyen Préfet,

« J'avais fait sentir à l'Administration centrale les avantages qui devaient résulter pour l'économie des fonds et la facilité des apports d'un choix fait de bons livres dans les dépôts littéraires des ci-devant districts de ce département. Il est inutile, en effet, de faire transférer à l'Ecole centrale, où le local est très-borné, une foule de livres consacrés aux aberrations théologiques dont nous possédons déjà tant de doubles exemplaires.

« Par ses arrêtés des 12 germinal, 19 messidor et 29 fructidor an VII, l'Administration centrale arrêta que je serais chargé de faire le choix des livres nécessaires à la Bibliothèque de l'Ecole centrale, que je requérerais la levée, puis l'apposition des scellés, que je ferais faire le transport des livres et que je serais remboursé, sur les fonds destinés aux travaux et au premier établissement de l'Ecole centrale, des sommes que j'aurais déboursées pour les frais de route et de transport. J'avais, en conséquence, annoncé que le citoyen Jardin, entrepreneur de roulages, se chargerait du transport des livres de Domfront pour un franc quatre-vingts centimes par cinq myriagrammes, l'Administration, en agréant ces propositions, les avait consacrées dans ses arrêtés.

« La fin de la vacance et des beaux jours approche; je vais travailler au classement méthodique des livres. Il est indispensable,

pour donner de l'unité et de l'ensemble à mon travail, que j'aie tous les ouvrages qui doivent entrer dans la Bibliothèque, réunis et rassemblés sous mes yeux. Veuillez donc, citoyen Préfet, arrêter que je vais être chargé, par continuation, de faire le choix et opérer le transport des livres et autres objets scientifiques appartenans à la République; que vous acceptiez le marché déjà conclu avec le citoyen Jardin, et que je serai remboursé des frais accordés par le Ministre de l'intérieur pour l'Ecole centrale.

« Veuillez bien, en conséquence, m'autoriser à requérir la levée et l'apposition des scellés sur les dépôts littéraires et lever tous les obstacles qui pourraient s'opposer à la célérité de cette opération.

« Je vous salue.

« Louis DUBOIS. »

Louis Dubois ajourna au printemps sa visite à la Bibliothèque de Domfront. Il retourna à Argentan à la fin de l'an IX et présenta, en conséquence, le rapport suivant au Préfet :

« Citoyen Préfet,

« J'ai examiné les livres composant le dépôt littéraire d'Argentan. Ces livres, enlevés sans ordre de leur ancien local et entassés pêle-mêle, offrent de grands obstacles à un inventaire exact. Le seul ouvrage qui ait quelque valeur est un *Dictionnaire historique* de Moreri; mais il est incomplet et nous en possédons ici beaucoup d'exemplaires. Le reste est composé de sermons dépareillés et sans valeur, d'ouvrages ascétiques et de quelques volumes de bibles

« J'en avais extrait, dès l'an VII, de bons ouvrages qui n'y étaient pas communs dès lors; je n'avais plus lieu d'espérer y trouver que quelques éditions du XV^e siècle, et mon espoir a été trompé.

« Il y a cependant, au milieu de ce fatras désordonné de bouquins poudreux, une statue de marbre blanc (1) qu'il est instant de faire transférer à Alençon; la tête est déjà séparée du tronc et il est à craindre qu'elle n'éprouvât de plus grands ravages.

« Vous voudrez bien, citoyen Préfet, me faire rembourser de mes frais de route ci-après :

« Voiture de Sées à Argentan	3 fr. 60
« Retour à Alençon.....	6 60
« 4 soupers à 1 fr. 50.....	6 »
« 3 dîners à 1 fr. 50	4 50
« TOTAL.....	21 fr. 65 »

(1) Probablement la statue du maréchal Rouxel de Médavy, signalée plus loin.

On verra plus loin que les observations de Louis Dubois relatives à la Bibliothèque d'Argentan sont absolument inexactes, et nous avons la preuve que ce dépôt renfermait des richesses bibliographiques dont un catalogue bien fait nous permet d'apprécier l'importance.

Louis Dubois ne se contenta pas, pour former la Bibliothèque d'Alençon, de dépouiller les différents dépôts littéraires du département et d'obtenir du Ministre de l'intérieur un choix de bons livres des dépôts de Paris, il saisit avec empressement les occasions qui se présentèrent alors d'acquérir, à des conditions excessivement avantageuses, les livres et objets d'art mis en vente publique à Alençon. Le 28 fructidor an VIII il demanda à être autorisé par le Préfet à acheter, jusqu'à concurrence de 150 fr., à la vente de M. Marchand, « des médailles, gravures et autres objets très-rares, » qui durent être vendus à très-bas prix. Nous ignorons si le bibliothécaire put réaliser les acquisitions qu'il projetait; mais quant à la Bibliothèque d'Odolant Desnos, l'auteur des *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, qui eut lieu le 24 pluviôse an X, nous avons la liste des livres et des planches achetés par Dubois, avec l'indication du prix. Nous pensons que ce document peut offrir quelque intérêt aux bibliophiles :

ÉTAT des livres et planches achetés pour la Bibliothèque de l'École centrale du département de l'Orne, à la vente du citoyen ODOLANT DESNOS.

<i>Acta publica</i> , etc. 20 tomes en 10 volumes. (Rymer, 3 ^e édition).....	10 vol.
<i>Histoire littéraire de Bourgogne</i> . 2 volumes in-f°, reliés.....	2
<i>Histoire Universelle</i> , de Paul Jove. 1 volume in-f°, relié.....	1
<i>Les Recherches de la France</i> , par Pasquier. 1 volume in-f°, relié.....	1
<i>Histoire du Perche et d'Alençon</i> , par Bry. 1 volume in-4°, relié.....	1
<i>A reporter</i>	15 vol.

<i>Report</i>	15 vol.
<i>Origine de l'Imprimerie de Paris</i> . 1 volume in-4°, relié.....	1
<i>Landi In veterum, Rom. numismatum miscellanea explicationes</i> . 1 volume in-4°.....	1
<i>Histoire de la Maison de Faudoas</i> . 1 volume In-4°, relié.....	1
<i>Novum Testamentum</i> , de Robert Etienne. 1 volume in-8°.....	1
<i>Histoire d'Alençon</i> , par Odolant Desnos. 2 volumes in-8°, br., fig.....	2
<i>Dissertation sur Serlon, évêque de Séez</i> . 1 volume in-8°, broché.....	1
<i>Recueil des Mémoires sur Alençon</i> , etc. 1 volume in-4°, relié.....	1
<i>Mémoires du Maréchal de Berwick</i> . 1 volume in-12, relié.....	1
<i>Essai Historique sur la Législation de la Perse</i> , etc., par Gaudin, in-8°.....	1
<i>Le Colporteur</i> , par Chévrier. 1 volume in-12, broché	1
<i>De la Légation du duc de Nevers</i> . 1 volume in-8°...	1
<i>Lupi de Tribus Quæstionibus Liber</i> . 1 volume in-8°	1
<i>De Pulchritudine Animi</i> , etc. 1 volume in-8°.....	1
<i>Isocratis Orationes</i> , græcè et latinè. 1 volume in-8°.	1
<i>Le Bon Sens</i> , suivi du <i>Testament de Jean Meslier</i> . 2 volumes in-12.....	2
<i>Les Satires de Regnier</i> . 1 volume in-8°, relié.....	1
<i>Bucolica Mantuani</i> , cum notis. 1 volume in-8°, relié.	1
<i>Luciani Dialogi Selecti</i> , græcè et latinè. 1 volume in-8°.....	1
<i>Ratio atque Institutio studiorum Societatis Jesu</i> . 1 volume in-8°.....	1
<i>Lettre de Le Noir</i> , théologal de Séez, etc. 1 volume in-12, p.p.....	1
<i>Institutio Christiana</i> , par Richelieu (cardinal), etc. 1 volume in-8°.....	1
<i>La Vie de Saint Bernard</i> , 1 volume in-8°.....	1

A reporter..... 39 vol.

<i>Report</i>	39 vol.
<i>Histoire du procès de Namien</i> s. 1 volume in-12, broché.....	1
<i>Tragédies d'Euripide</i> , en grec (édition de Bâle). 1 volume in-8°.....	1
<i>Défense du Culte extérieur de l'Église</i> . 1 volume in-12, relié.....	1
<i>Sur les Cérémonies de la Chine</i> . 1 volume in-12....	1
<i>Théâtre de Garnier</i> . 1 volume in-12.....	1
<i>Voyage de la Palestine</i> . 1 volume in-12.....	1
<i>La Querelle des Dieux</i> . 1 volume in-12, relié.....	1
<i>Institutiones linguæ Hebraicæ</i> . 1 volume in-8°....	1
<i>Histoire des Juifs</i> , de Flave Josephe. 2 volumes in-8°.	2
<i>Harangues publiques faites aux ouvertures des Cours Souveraines</i> . 1 volume.....	1
<i>Panegyrici veteres</i> . 1 volume in-12, relié.....	1
<i>Histoire de la Guerre de Flandre</i> , par Strada. 1 volume in-12, broché.....	1
<i>Lettres de Catesby</i> . 1 volume in-12.....	1
<i>Grangæi Commentarii in Aur. Prudentium</i> . 1 volume in-8°.....	1
<i>Commirii Carmina</i> . 1 volume in-12, relié.....	1
<i>Horatii Carmina</i> . 1 vol. in-12.....	1
<i>Ovidii Metamorphoseon</i> , etc. 1 volume in-12, relié...	1
<i>Prédications de Saint Ignace</i> . 1 volume in-8°.....	1
<i>Apologie pour Chastaigner de la Rocheposay</i> , sur l'usage des armes. 1 volume in-8°.....	1
<i>Erasmus. De Copia Verborum</i> . 1 volume in-8j....	1
<i>Histoire de la Rebellion des Rochellois</i> . 1 volume in-8°.....	1
<i>La Trompette du Ciel</i> , par Goudon. 1 volume in-12.	1
<i>Règles de Saint Augustin</i> , par Marandé: 1 volume in 8°.....	1
<i>Histoire des Evêques du Mans</i> , par Bondonet. 1 volume in-4°.....	1
<i>Histoire du Maine</i> , etc., par le Courvoisier. 1 volume in-4°.....	1
A reporter	65 vol.

Report.....	65 vol.
Psellus. <i>De Operatione dæmonum</i> , grec et latin. 1 volume in-4°.....	1
Summa aurea de virtutibus et vitiis, car. goth. 1 volume in-8°.....	1
Rime di Petrarca. 1 volume in-8°.....	1
Biblia, caractères gothiques. 1 volume.....	1
Mémoires sur l'Administration de Portugal 4 volumes in-12, br.....	4
Vie de Don Inigo de Guipuscoa. 2 volumes in-12..	2
Dictionarium Græcum. 1 volume in-4°.....	1
Grammatica Græca. 1 volume.....	1
Æsopi Fabulæ, græcè et latinè. 1 volume.....	1
De l'Administration des Finances, par Necker. 3 volumes in-8°.....	3
Histoire des Croisades. 2 volumes.....	2
Histoire de la Ligue. 2 volumes.....	2
Virgilii Opera, 1 volume in-f°.....	1
Dictionarium Geographicum, etc. 1 volume in-f°..	1
Sur l'Agriculture, etc. 1 volume.....	1
Mercurus. 16 volumes, brochés.....	16
Cornelius a Lapide, 3 volumes in-f°.....	3
TOTAL cent-sept volumes.....	107 vol.

Planches en cuivre et en bois, qui ont servi à imprimer les gravures de l'*Histoire d'Alençon*.

Prix d'acquisition de ces objets.....	}	88 f. 40 c.
		3 »
		6 95
Timbre de la quittance du citoyen Meurger...		» 25
Port des livres à la Bibliothèque, ficelle, emballage.....		1 40
TOTAL, cent francs.....		100 f. » c.

Alençon, le vingt-cinq pluviôse, an X de la République Française.

Le Bibliothécaire de l'École centrale,
Louis DUBOIS.

On voit par ces chiffres qu'en 1802, les meilleurs ouvrages étaient à vil prix à Alençon. Il résulte d'une note du commissaire-priseur, le sieur Meurger, annexée à la liste fournie par Dubois, que les 107 volumes ci-dessus furent acquis, par la Bibliothèque d'Alençon, pour 84 fr. 50 centimes, tous frais compris.

Les planches sur cuivre et sur bois, des *Mémoires historiques de la ville d'Alençon*, furent en effet adjugées au prix de 15 fr. 50. Ces planches précieuses ne se trouvent plus à la Bibliothèque (1). Il en est de même du *Recueil des Mémoires sur Alençon*, manuscrit in-4°, probablement disparu.

Malheureusement nous ne possédons ni le catalogue primitif de la Bibliothèque du district d'Alençon, ni celui qui dut être dressé par Louis Dubois, après qu'il eut enrichi la Bibliothèque de l'Ecole centrale des dépouilles des districts. Nous n'avons d'autres indications que les listes d'acquisitions et la note insérée dans le *Mémoire historique du département de l'Orne, en l'an IX* (p. 112). Le nombre des volumes y est porté à 18,000 ; celui des manuscrits à 148 ; celui des médailles à 205. Le même mémoire, rédigé par Louis Dubois, ne contient aucun détail sur le Cabinet d'histoire naturelle et sur le Jardin botanique organisés par Renault, professeur d'histoire naturelle. Nous pensons qu'il peut y avoir intérêt à remettre en lumière les documents que nous possédons sur ces deux établissements.

Le 1^{er} prairial an VII, Renault, sur l'avis de membres de l'Institut qui l'honoraient de leur amitié, invita les Administrateurs du département à adresser au Ministre de l'intérieur une demande d'objets d'histoire naturelle pour le Cabinet et de graines pour le Jardin botanique. Cette demande fut accueillie par le Ministre qui, par sa dépêche du 25 prairial, témoigna aux Administrateurs, qu'il voyait avec un vif intérêt le zèle qu'ils montraient pour la formation d'un Cabinet d'histoire naturelle et qu'il avait invité les conservateurs du Muséum, à leur procurer les échantillons de géologie, des minéraux et les graines dont ils pouvaient disposer. Renault fit lui-même, en thermidor, un voyage à Paris, pour se procurer quelques objets propres à

(1) La Bibliothèque ne possède que le bois de Godard, représentant le mausolée en pierre élevé sur le tombeau de la duchesse Marguerite de Lorraine en 1642, et reproduit dans les *Mémoires historiques sur Alençon*, t. II, p. 219. Les planches sur cuivre ont été déposées au Musée.

former le Cabinet d'histoire naturelle (1). Quinette qui succéda à François de Neufchâteau, au Ministère de l'intérieur, fit preuve de la même bienveillance à l'égard de cet établissement naissant. Cependant, on voit par une lettre de Renault, en date du 25 prairial an VIII, qu'à cette date, les objets concédés n'avaient pas été retirés. Renault écrivit au préfet, pour le prier de les réclamer. Il lui proposa en outre l'acquisition, autorisée par l'Administration centrale de l'Orne, d'une collection « de 150 oiseaux, mâles et femelles, injectés, bien conditionnés et enfermés dans 18 cases, closes d'un beau verre de Bohême. »

« On n'aurait pas perdu à attendre, dit-il ; car il est possible de se procurer aujourd'hui pour cent écus ce qu'on vouloit vendre 500 francs, et ce qui vaudra toujours davantage. Ce qui serait très-avantageux (2). »

Dans la même lettre, le professeur d'histoire naturelle soumettait au Préfet la proposition suivante :

« Ce département ne m'ayant pas encore procuré beaucoup de choses et désirant rendre cette pièce (le Cabinet d'histoire naturelle) intéressante en y développant mon système basé sur les dernières et savantes découvertes de la nouvelle chimie (3), je

(1) Le 2 germinal an VII, Renault accuse réception aux membres de l'Administration centrale du département, de sept morceaux de quartz cristallisé, connu sous le nom de cristal d'Alençon, offerts pour être déposés au Cabinet d'histoire naturelle.

(2) Malheureusement cette occasion si avantageuse paraît avoir été négligée, et à la date du 19 messidor an VIII, le citoyen Renault revint vainement à la charge sur sa proposition.

(3) Le 2^e brumaire an IX, Renault avait présenté au Préfet un état des carrières du département qu'il avait été chargé de dresser par le Lycée des sciences et des arts, établi à Alençon en l'an VII. Le 29 nivôse, il annonça qu'il allait se mettre à l'œuvre pour fournir des renseignements détaillés sur les produits minéraux du département, avec des échantillons, demandés par le Ministre de l'intérieur.

Dans son rapport sur son Cours d'histoire naturelle en l'an X, il entre dans des détails intéressants sur les développements qu'il donnait à ce cours :

« Cours d'histoire naturelle, an X.

« Le Cours d'histoire naturelle a été très-exactement suivi cette année dans toutes ses divisions. Les élèves, loin de s'épouvanter de la multitude d'objets qui devaient chaque jour fixer leur attention, ont redoublé d'efforts, à mesure qu'ils ont acquis de nouvelles connaissances. Plusieurs d'entre eux, peu favorisés de la fortune, et des militaires de différents grades, ont pris jusque sur leur repos et sur leurs veilles pour se livrer à l'étude des substances inorganiques et des corps organisés.

« La connaissance des fluides, des liquides et des solides leur a servi d'instruc-

vous demande, citoyen Préfet, la permission d'en exposer environ quatre cents objets qui m'appartiennent et dont j'aurai l'honneur de vous présenter l'état, à ce qu'il vous plaise m'accorder un signe de reconnaissance qui me donne le pouvoir de les retirer en cas de nécessité. »

Le 15 germinal an IX, la collection zoologique et minéralogique envoyée par l'administration du Muséum au Préfet de l'Orne, pour le Cabinet d'histoire naturelle parvint enfin à Alençon. Elle ne comprenait pas moins de 270 articles, régulièrement classés, dont nous possédons le catalogue. Au même envoi étaient joints 20 échantillons de végétaux, 39 plantes vivaces et 357 paquets de graines pour le Jardin botanique (1).

tion pour obtenir celle des terrains primitifs, secondaires et tertiaires Leur âme déjà affectée du plaisir que leur causait le spectacle le plus ravissant, a été bien plus émue encore lorsqu'ils ont approfondi la fin et les moyens de cette belle structure dont les bases solides fixèrent l'admiration de tous les siècles et dont la brillante superficie nous développe partout la grandeur, la gloire et les bienfaits infinis dont nous comble chaque jour l'auteur de la nature.

« C'est là qu'ils ont appris d'abord à distinguer les terres primitives ou élémentaires et les terreaux propres à la culture particulière de nouvelles plantes céréales et d'un grand nombre d'autres de différents ordres, également utiles aux besoins de la vie et aux arts, que le gouvernement bienfaisant s'efforce d'introduire dans ce département, en la cultivant au Jardin de l'école.

« La botanique a également servi aux élèves à classer méthodiquement plus de quatre cents plantes indigènes, trouvées dans nos herborisations et dont ils connaissent aujourd'hui les caractères, les noms et les propriétés.

« La zoologie, précédée de l'anatomie humaine et comparée et divisée d'après les meilleures méthodes des auteurs anciens et modernes, leur a fait placer exactement et le buzzard pris dans nos forêts, le loriot panaché de noir et de jaune qui nous visite au printemps, la grande mouette grise et le cormoran blanc qui se sont égarés jusque dans ce pays, au commencement du printemps.

« Parmi les quadrupèdes, ils se sont arrêtés au cheval superbe, qui semble avoir servi de modèle pour tous les autres animaux; pris dans toutes ses proportions, ils l'ont considéré d'après ses qualités, sa belle encolure, l'harmonie de ses mouvements; et ses défauts ont d'autant plus fixé leur attention qu'ils ont continuellement sous les yeux dans ce pays une des plus belles races de chevaux qui existe dans le monde. »

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler que deux autres Jardins botaniques existaient alors dans le département de l'Orne l'un à Argentan, l'autre à Voré, commune de Rémalard, créé par le citoyen Peyré. On lit ce qui suit dans un rapport adressé à Delestang, sous-préfet de Mortagne, par l'adjoint au maire de Rémalard, le 23 pluviôse an IX :

« Le Jardin botanique du citoyen Peyré ne contient encore qu'un demi-arpent de terrain; mais l'espace en est très-bien employé; il renferme 4 à 500 arbres ou arbrisseaux et à peu près un nombre égal de plantes herbacées, tant indigènes qu'exotiques, distribuées méthodiquement et accompagnées d'étiquettes. Il est ouvert pour tous ceux qui désirent apprendre à connaître soit les arbres, soit les

Chaptal, Ministre de l'intérieur, témoigna au professeur sa satisfaction de l'organisation du Jardin botanique qu'il avait créé dans les terrains vagues dépendant de l'École centrale (17 germinal an X) :

« Vous m'annoncez, citoyen, par votre lettre du 16 ventôse dernier, que vous êtes parvenu à établir une pépinière d'arbres fruitiers et forestiers dans un terrain vague faisant partie du Jardin de botanique de votre école, et vous demandez que je vous autorise à continuer vos plantations dans une autre portion de ce jardin qui seroit très-propre à cette entreprise.

« J'ai lu avec intérêt les détails que vous me donnez sur vos différentes cultures et sur les espèces d'arbres utiles que vous élevez et je ne puis qu'applaudir à votre zèle. Mais je regrette de ne pouvoir vous accorder l'autorisation que vous sollicitez; j'ai besoin à cet égard de renseignemens sur le terrain que vous désignez, sur sa contenance, sur sa qualité, sur le service auquel il est affecté....

« Je vous salue,

« CHAPTAL. »

Le 14 floréal an X, Renault adressa au Préfet le rapport suivant :

« Citoyen Préfet,

« Le plan, l'exécution et la culture du Jardin botanique de l'École centrale m'ayant été confiés, j'ai fait tous mes efforts pour rendre cet objet digne d'un des plus grands départemens de la République. Après avoir formé toutes les classes de plantes, selon le système de Jussieu, augmenté et corrigé; après avoir réservé un terrain pour les couches, un autre pour les terreaux, un dépôt pour les doublures, pour les plantes usuelles et pour celles d'ordres indéterminés, j'ai cru pouvoir profiter de certains lieux vagues qui faisaient encore partie du local pour y établir des pépinières... Avec quelques légères dépenses d'établissement et d'entretien, une surtout, la variété du fond, il est possible de donner assez d'extension à cette pépinière pour la rendre une des plus intéressantes de la République. »

simples dont les sciences et les arts peuvent faire usage. Il n'est pas douteux, par conséquent, que cet établissement ne soit utile et d'une utilité d'autant plus appréciable que le propriétaire prend sur lui tous les frais d'entretien et de culture. »

Le sieur Peyré avait demandé 60 jeunes plants des pépinières nationales, pour compléter les séries que renfermait son Jardin botanique. Sa demande, appuyée par Delestang et par le Préfet, fut transmise au Ministre de l'intérieur le 29 pluviôse.

Le Ministre de l'intérieur accueillit également une demande de plants d'arbres et arbustes tirés des pépinières nationales du Roule et de Versailles qui lui avait été adressée le 12 brumaire an XI par le Préfet pour le Jardin botanique d'Alençon.

A la suppression de l'École centrale (12 brumaire an XI) la Bibliothèque et les deux cabinets de physique et d'histoire naturelle, annexés à cet établissement furent concédés à la ville d'Alençon, en vertu d'un arrêté du gouvernement du 8 pluviôse an XI. Un catalogue de la Bibliothèque fut alors dressé (1). Mais ce n'est que cinq ans après, le 18 octobre 1808, que le Conseil municipal de la ville d'Alençon s'occupa des mesures à prendre pour assurer la conservation de ces trois dépôts. Un membre proposa au Conseil de nommer à cette place Louis Dubois, ex-bibliothécaire de l'École centrale. « C'est aux soins du sieur Dubois, dit-il, et à son dévouement qu'on doit la formation de la Bibliothèque actuelle dont il a rassemblé des divers dépôts avec un zèle infatigable, les livres, manuscrits, tableaux, gravures et médailles qui la composent. Ses connaissances en bibliographie suffiraient pour lui mériter cette place. »

Louis Dubois fut, en conséquence, nommé bibliothécaire et conservateur des Cabinets de physique et d'histoire naturelle. L'article 4 de l'arrêté pris en conséquence porte :

« Il sera dressé un inventaire en minute double en présence du sieur Dubois et de M. le Maire, ou d'une personne qu'il commettra à ce sujet, des livres existants dans la Bibliothèque et des objets faisant partie des Cabinets de physique et d'histoire naturelle. Un de ces inventaires restera déposé aux archives de la Mairie, l'autre restera à la disposition du bibliothécaire. »

Un logement convenable, et à portée de la Bibliothèque, fut accordé à Louis Dubois, dans les bâtiments de l'École secondaire. Aucun fonds ne fut voté pour le traitement du bibliothécaire.

Quand même le rapport de Renault cité plus loin ne nous l'apprendrait pas, on devine sans peine que la Bibliothèque et le Musée, créés par la Révolution, furent exposés à plus d'une chance de destruction dans l'intervalle qui s'écoula entre la sup-

(1) On voit par une lettre de M. de Montalivet, Ministre de l'intérieur, du 7 septembre 1813, qu'il n'existait pas dans ses bureaux de renseignements faisant connaître que le catalogue de la Bibliothèque d'Alençon eût été envoyé au Ministère.

pression de l'École centrale et la nomination d'un conservateur des collections rattachées à cet établissement.

Quelque temps après le départ de Louis Dubois, un récolement contenant le tableau indicatif des livres existants à la Bibliothèque d'Alençon fut adressé au Préfet le 28 juillet 1813. Il serait intéressant de comparer ce récolement avec le catalogue de l'an XI.

Le 9 avril 1813, Renault, conservateur, adressa à M. de La-magdelaine, préfet de l'Orne, sur sa demande, le catalogue du Cabinet d'histoire naturelle commencé par lui le 1^{er} vendémiaire an VIII. Sa lettre contient des révélations inattendues ;

« Monsieur le Préfet,

« J'ai l'honneur de vous présenter ci-joint, selon votre demande, le catalogue des objets qui composaient le Cabinet d'histoire naturelle à l'époque où le désir de tout détruire s'est emparé de l'esprit de ceux qui auraient dû tout employer pour la conservation des riches collections auxquelles le gouvernement a toujours pris le plus grand intérêt et que les connaisseurs, les amateurs, les étrangers n'ont pu s'empêcher d'admirer.

« Ce Cabinet, que des villes de premier rang seraient jalouses de posséder, existe depuis 1^{er} vendémiaire an VIII, jour où j'y suis entré, avec les premiers morceaux, fruits de mes recherches, de mes fatigues et de mes dépenses particulières. Peu de temps après, vous avez eu la bonté de me remettre deux caisses de minéraux et de coquilles, effet de la bienfaisance du gouvernement pour la ville d'Alençon.

« La Bibliothèque étant finie, il resta assez de superbe menuiserie pour former en beau bois de chêne les quatorze grandes armoires, la plupart vitrées, et toutes garnies d'un nombre suffisant de tablettes pour contenir tous les objets que j'y ai entassés comme autant de richesses dont j'ai l'honneur de vous présenter le catalogue.

« Pour mettre de l'ordre dans ce cabinet et pour faciliter aux élèves une étude abstraite par la diversité des genres, des espèces et par une nomenclature d'autant plus difficile à retenir qu'elle est multipliée à l'infini, je pris le parti d'établir mon système sur la marche secrète de la nature afin de la suivre pas à pas, d'après les nouveaux progrès de la chimie moderne. La météorologie, la minéralogie, la végétologie et la zoologie, avec toutes leurs divisions et sous-divisions, y furent traitées avec un si grand soin que tous les ans un grand nombre d'élèves, d'Alençon (1) surtout, où ils

(1) Alençon était, à cette époque, un petit centre médical qui jouissait d'une certaine célébrité. On trouve aux Archives de l'Orne, plusieurs diplômes délivrés

suivent les pansements dans les hospices et les opérations de pharmacie, trouvaient les plus grandes ressources dans mes leçons et de grands secours dans le Cabinet.

« Ce Cabinet n'a fait qu'augmenter, jusqu'à l'époque du 1^{er} janvier 1806, alors l'Ecole centrale se trouvant supprimée, l'Ecole secondaire communale de la ville d'Alençon commença ses exercices sous la direction de feu M. Mars. Les mêmes motifs, les mêmes raisons qui ont arrêté les progrès du Jardin causèrent la ruine du Cabinet d'histoire naturelle, de celui de physique et peut-être de la Bibliothèque. Les clefs de ces endroits précieux, confiées à la connaissance de tout le monde, ou à des femmes servantes ou à un jockey, qui faisait un vil trafic de l'aveugle confiance qu'on avait en lui, on vit bientôt tout dans un délabrement révoltant, les plus beaux morceaux disparurent, les instruments de physique, livrés à des mains ignorantes, furent brisés, changés et transportés chez différents particuliers où ils sont encore; les livres coururent toutes les maisons ou furent tachés; les manuscrits et les médailles éprouvèrent le même sort; il en a été de même de tous les livres, papiers, meubles et effets et de toute la correspondance de la Société d'émulation de la ville d'Alençon : le mauvais esprit de dévastation a ignominieusement sacrifié cette Société à l'ambition d'un seul.

« Je désire beaucoup me tromper ou d'avoir été trompé. Le catalogue de la situation du Cabinet, tel qu'il était lorsqu'on me l'a enlevé, peut prouver la vérité de ce que j'ai l'honneur de vous exposer puisqu'il est aujourd'hui, ainsi que le reste, dans un désordre affreux.

« J'ai l'honneur de vous prier de jeter un coup d'œil sur ce catalogue et de juger combien il est malheureux, pour la ville d'Alençon, de voir périr un bel établissement avantageux pour l'instruction, formé de recherches pénibles et des dons du gouvernement.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Signé : RENAULT. »

(A suivre.)

LOUIS DUVAL.

de 1792 à l'an X par la Société des apothicaires d'Alençon. La loi de germinal an XI, qui établit un jury médical au chef-lieu du département, donna nécessairement une prépondérance marquée à l'ancien collège des apothicaires d'Alençon. La nécessité de régulariser la situation des pharmaciens et officiers de santé, non pourvus de diplôme, actuellement en exercice, amena devant ce jury un grand nombre de candidats. En l'an XIII, le produit des droits d'examen versés ne s'éleva pas à moins de 3690 fr., à savoir : pour 5 officiers de santé, 12 pharmaciens et 9 herboristes.

NOTES

P. 3. — Au nombre des services rendus par Le Fess'er, on peut citer une pétition en date du 30 prairial an IV, qu'il signa comme Président de l'Administration du canton, pour demander la conservation de l'abbaye de Saint-Martin de Sées.

Le 13 floréal an VII, il signa une autre pétition en faveur de la conservation de la cathédrale.

P. 5. — En messidor an V, Bonnange et Brousseau, furent nommés Commissaires pour faire l'inventaire des livres de la Bibliothèque de Sées, mais sans rétribution. En attendant que ce travail fût commencé, les scellés furent mis sur le dépôt dont Le Fessier continua d'avoir la garde. Les sentiments hostiles des Administrateurs du canton, dont ce dernier se plaint dans son rapport de l'an VII, éclatent dans une lettre de ceux-ci à l'Administration centrale, en date du 11 thermidor an V. Profitant, peut-être, de l'absence de l'évêque constitutionnel qui, vers cette époque, dut se rendre à Paris, ils avaient fait mettre les scellés sur le dépôt, et comme les Commissaires nommés pour faire l'inventaire, refusaient de faire ce travail gratuitement, l'Administration centrale les avait invités à désigner un autre Commissaire. Il paraît que l'Administration centrale aurait désiré que Le Fessier fût chargé de ces fonctions. L'Administration du canton s'exprime à son égard d'une façon qui n'est rien moins que bienveillante :

« L'impatience de celui qui, après avoir, sur sa demande, obtenu une mission à la même fin, a laissé écouler plus de trois ans sans s'en occuper, ne permettant pas d'attendre le retour très-prochain du citoyen Brousseau, vous nous requérez de le remplacer, en nous prévenant que, si nous n'en trouvons qui veuille se charger de cet ouvrage, nous devons en prendre un dans notre sein. A cet égard, nous avons l'honneur de vous observer que les démarches que nous avons faites jusques à ce moment pour assurer l'état de lad. Bibliothèque, ont été déterminées par la connoissance certaine que jamais il n'avoit été dressé d'inventaire ou catalogue des livres qu'elle renferme, par l'intention de nous soustraire à la responsabilité prononcée par la loi du 8 frimaire an III et par le défaut de la déclaration prescrite à tous gardiens et dépositaires d'effets nationaux par la loi du 10 floréal dernier.

« Vous avez, jusques ici, approuvé nos mesures. Ce ne pourroit, sans doute, être en vue de nous obliger à payer les frais des commissaires qui seroient propres à l'inventaire d'un dépôt qui appartient au département entier... Le temps qu'il est au moins naturel de partager entre les affaires publiques et le soin de nos intérêts domestiques, ne permet à aucun de nous, d'entreprendre de classer les livres d'une Bibliothèque composée de plus de dix mille volumes

« Aussi ne pouvant trouver hors notre sein, d'agent gratuit, pour un ouvrage d'aussi longue haleine, ni l'entreprendre nous-même, vous pouvez, si vous le jugez convenable, laisser la Bibliothèque nationale à la disposition du gardien que vous y avez préposé. Pour cet effet, nous lèverons les scellés, quand vous le requérerez. »

P. 10. — Nous trouvons une preuve du soin avec lequel Potier du Fougeray s'occupait de la formation du Musée d'Alençon et de la conservation des documents relatifs à l'histoire du département, dans la lettre qu'il adressait à l'Administration centrale, le 11 vendémiaire an V :

« J'ai été averti qu'il se trouvait à l'hôpital militaire, ci-devant maison de la Visitation, deux grands cadres d'environ 8 à 10 pieds de hauteur, dont un est orné de sculptures; je m'y suis transporté aussitôt et comme je les crois propres à encadrer quelques uns des tableaux déposés au département, je vous prie de m'autoriser à les y faire transporter, afin de les joindre à ceux qui y sont déjà.

« J'ai aussi été instruit qu'il existe dans un magasin, confié à la garde du citoyen Lépine, plusieurs sacs remplis de papiers et parchemins de la ci-devant abbaye de Saint-Martin de Sées, contenant plusieurs titres historiques qui peuvent étre utiles à la Bibliothèque. C'est pourquoi je vous prie de même, de m'autoriser à les faire mettre dans le dépôt où sont les livres. »

POTIER DU FOUGERAY.

Commissaire à la Bibliothèque et au Muséum du département de l'Orne.

ARGENTAN

(20 MINUTES D'ARRÊT)

*Argentana tuam versu depingere famam
Res nova, vera tamen, nullamque notanda per urbem.*

HEREMBERT DU PATY.

Quand, la saison terminée,
La baigneuse de l'année
Ou d'antan,
En revenant de Granville,
A gauche aperçoit la ville
D'Argentan.

Elle se croit sur la grève
Et, bercée entre le rêve
Et l'éveil,
S' imagine voir encore
Le Mont Saint-Michel que dore
Le soleil;

Mais le roc et Tombelaine
Sont remplacés par la plaine;
Elle entend
Comme une voix de trompette :
C'est l'employé qui répète :
ARGENTAN.

Quel souvenir noble ou triste

Éveille chez le touriste

Ce château

Qui, des tuiles de son fatte,

Semble denteler la crête

Du côteau?

Est-ce la gloire ou la honte

D'un duc, d'un prince, d'un comte

Ou d'un roi?

Pourquoi tant de pierres grises,

Trois clochers et deux églises?

Et pourquoi

Par dessus la vieille gloire,

Derrière le champ de foire,

Tout là-bas,

Pour flatter l'esprit moderne,

Avoir mis cette caserne

De soldats?

Faut-il tant d'architecture

Pour une sous-préfecture?

Et faut-il

Une garnison choisie

Pour garder la bourgeoisie

De péril?

Pourquoi tant de sacrifices,

De maisons et d'édifices

Importants

Pour une petite ville

Qui compte à peine six mille

Habitants?

— Argentan, belle touriste,
 Est une ville assez triste
 Aujourd'hui,
 Sa petite gloire est morte;
 A l'oubli le Temps l'emporte
 Avec lui...

Si vous voulez la légende
 D'Argentan, ville normande,
 Écoutez,
 Madame, j'en sais l'histoire.
 Croyez, si vous voulez croire,
 Ou doutez.

Dans les âges homicides
 Des Gaulois et des Druides,
 Il parait
 Que, sur une grande pierre,
 Au milieu d'une clairière
 De forêt,

Près de l'endroit où nous sommes
 On sacrifia des hommes
 Et je crois
 Que le naïf moyen âge
 Planta sur l'autel sauvage
 Une croix.

Depuis, à pas de géante,
 L'humanité mécréante
 A marché;
 Dolmen et croix sont en terre
 Sous le sol utilitaire
 D'un marché

Et, près de la place même
 Où fut l'autel et l'emblème
 Du *Credo*,
 Une pompe ahanne et grince
 En distribuant un mince
 Filet d'eau.

Aux marchandes de la ville
 Qui font leur commerce utile
 Et banal
 Auprès d'un square à l'anglaise
 Où le bourgeois lit à l'aise
 Son journal.

Il y berce sa paresse
 Et quand son rêve caresse
 L'horizon,
 Son regard qui la défie
 Voit avec philosophie
 La prison.

L'antiquaire s'y promène,
 Cherchant la trace romaine
 De César,
 Puis sur les choses passées
 Il laisse errer ses pensées
 Au hasard.

Il te voit, douce contrée,
 Sujette, puis délivrée
 Du Romain,
 Par Latuin baptisée
 Et puis évangélisée
 Par Germain.

Il voit tes fils, noble race,
 Plus tard incliner l'audace
 De leurs fronts
 Devant Saint Martin, l'apôtre.
 Ils les prirent l'un et l'autre
 Pour patrons.

Leur zèle qui rivalise
 Bâtit une double église.
 Saint Martin
 Est-elle la plus ancienne?
 Les uns veulent qu'on le tienne
 Pour certain,

D'autres doutent. Sœurs jumelles,
 Elles devraient bien entre elles
 Être au mieux.
 Elles n'ont rien qui les froisse,
 Étant dames de paroisse
 Toutes deux.

Vous fûtes parfois souillées,
 Parfois aussi dépouillées.
 Mais, du moins,
 O vénérables aïeules,
 Du passé vous restez seules
 Les témoins.

Le Temps détruit autour d'elles
 Tours, murailles, citadelles;
 Jusqu'au bout
 Il en ronge les assises,
 Mais nos deux vieilles églises
 Sont debout.

On y baptisa nos pères;
 Elles couvrent de leurs pierres
 Nos élus;
 Elles dorent notre histoire
 D'un doux reflet de la gloire
 Qui n'est plus.

Ville heureuse! — Pauvre ville!
 Un peu de gloire civile,
 Puis noyé
 Dans le sang et dans les larmes
 Quelquefois un beau fait d'armes,
 Trop payé.

Elle eut ses jours de souffrance.
 Henri premier, Roi de France,
 La brûla.
 Elle eût été moins détruite
 En recevant la visite
 D'Attila.

Les invasions cruelles,
 Hélas! ne sont pas nouvelles;
 Le ferment
 Va de l'Équateur aux Pôles.
 César envahit les Gaules,
 Le Normand

Se découpe une patrie
 Dans les prés de la Neustrie
 Et l'Anglais
 Qui, de son île sauvage
 Aperçoit le doux rivage
 De Calais

Se pourlèche comme un tigre;
 La rage aux dents, il émigre
 Et revient
 Ronger le sein de sa mère.
 Le ventre de l'Angleterre
 Se souvient.

Les barbares roux ou blêmes,
 Vieux ou jeunes, ont les mêmes
 Appétits;
 Le flot descend, les vents changent,
 Mais en tout temps les gros mangent
 Les petits.

Les deux Henri d'Angleterre
 Aimèrent ce coin de terre
 Entre tous :
 Ils trouvaient de notre ville
 Le cœur sain, l'esprit tranquille
 Et l'air doux.

Henri premier, content d'elle,
 L'appelait « ville fidèle »
 Henri deux
 Y déploya sa bannière;
 Ils avaient leur cour plénière
 Autour d'eux.

Les preux, avant la bataille,
 Essayaient les coups de taille
 Et d'estoc;
 Henri, dans ce coin du monde,
 Oubliait sa Rosemonde
 Et Woodstock.

Heureux si sur notre terre
 Il eût calmé sa colère!
 Mais, hélas!
 De mauvais il devint pire
 Et tu nous dois ton martyre,
 Saint Thomas!

Argentan, nous dit l'histoire,
 A vu passer dans leur gloire
 Bien des Rois.
 Charmé de ce privilège
 Le peuple leur fait cortège
 Et, parfois,

Voyant un Roi sans couronne,
 L'enfant demande et s'étonne :
 — Où va-t-il?
 Et le père qui l'écoute
 Du doigt lui montre la route
 De l'exil.

Quel beau jour pour nos grands-pères
 Et surtout pour nos grand's-mères
 Quand le Roi
 François premier et sa suite
 Vinrent leur rendre visite!
 Quel émoi!

Tous les matins, cavalcades;
 Noces, festins, bals, ballades
 Tous les soirs;
 Les dames et les poètes
 Étaient de toutes les fêtes,
 Des Miroirs

Joignant l'aimable à l'utile
 Chantait notre sol fertile
 Et divin ;
 Tout était en harmonie,
 « Bon air, bonne compagnie
 Et bon vin »

Le roi chevalier, sans doute,
 Semait son cœur sur la route,
 En tout lieu
 Il répandait feux et flammes ;
 Il fut plus fidèle aux dames
 Qu'à son Dieu

Et, s'il est au ciel, c'est grâce
 Aux élus de noble race
 Qu'il comptait
 Dans sa maison souveraine ;
 Marguerite de Lorraine
 En était.

Bienheureuse Marguerite,
 Si ta gloire et ton mérite
 Sont si grands
 Que, par ton crédit notoire,
 Tu tires du Purgatoire
 Tes parents,

Nous sommes de la famille ;
 D'Argentan qui fut ta fille
 Souviens-toi ;
 Pour Dieu l'âme la plus mince
 Vaut souvent celle d'un prince
 Ou d'un Roi.

Assiste dans leurs misères
 Celles qui vont être mères;
 Obtiens-leur
 La faveur de mettre au monde
 Des garçons et rends féconde
 Leur douleur;

Donne aux fils qui naîtront d'elles
 L'honneur d'être de fidèles
 Citoyens,
 Sans intentions malignes,
 Coûrageux, probes et dignes
 Des anciens.

Aux conseils et dans le temple
 Ils ont laissé leur exemple,
 Ce joyau
 Tel que jamais l'antiquaire
 N'en eut dans son reliquaire
 De plus beau.

Nous nous souvenons encore
 De ces trois frères qu'honore
 La cité.
 Ils furent sur notre terre
 Les champions de l'austère
 Vérité.

L'aîné prêcha dans la chaire
 La vertu qui leur fut chère,
 Le second
 En garda dans son histoire
 Le respect obligatoire
 Et fécond;

Le jeune avait de ses frères
 Le courage, les colères
 Et l'esprit
 Et le nom de notre édile
 Au livre d'or de la ville
 Est inscrit,

Si bien que doutant peut-être
 Qu'un mort puisse reconnaître
 L'air natal,
 Notre cité qui les aime
 Les mit tous trois sur le même
 Piédestal;

Mais du Temps, rongeur des choses,
 Bravant les métamorphoses
 Et l'arrêt
 L'Art surpassa la Matière;
 Le marbre s'use et la pierre
 Disparaît.

Sur les monuments qui passent
 Les inscriptions s'effacent;
 Rire et pleurs,
 Tout finit, mais, je l'atteste,
 Le souvenir des bons reste
 Dans les cœurs.

Et qu'importent les statues
 Un jour ou l'autre abattues?
 Le Paros
 Ciselé par Praxitèle
 Trahit la gloire immortelle
 Des héros.

Lorsque leur tombe est fermée,
 L'Écho de leur renommée
 Affaibli
 Dort aux cartons de l'histoire,
 Mais Dieu sauve leur mémoire
 De l'Oubli;

Elle est aux chants que répète
 Sans se lasser le poète
 Triomphant,
 Dans les récits que la vieille
 Tout bas murmure à l'oreille
 De l'enfant;

Quand, en lambeaux, la pensée
 Retourne au néant, poussée
 Par le vent,
 Elle est dans la pauvre feuille
 Que ramasse et que recueille
 Le savant;

Elle est et reste inconnue
 Cent ans dans la plus menue
 Des vertus,
 Jusqu'au grand jour où l'Église
 La révèle et canonise
 Ses élus.

Elle est dans la phrase émue
 Qui moi-même me remue,
 Fils pieux,
 Quand, réveillant leur histoire,
 Je vulgarise la gloire
 Des aïeux.

Madame, je vous ennuie
 Sans doute comme la pluie
 Et pourtant,
 Ce nom seul a fait, Madame,
 Battre plus d'un cœur de femme :
 Argentan !

Nom redouté des familles,
 Qui faisait rire les filles
 De Satan.
 — Qui veut troquer ? disaient-elles,
 Notre cœur pour des dentelles
 D'Argentan !

— La vieille industrie est morte,
 Direz-vous, le Temps emporte
 Avec lui
 Le fil, la chaîne et la trame.
 — Nos dentelières, Madame,
 Aujourd'hui,

Font encor, d'un doigt agile,
 Sans le secours trop facile
 Du fuseau
 Glisser le fil dans la bride
 Pour couvrir de fleurs le vide
 Du réseau.

Que pourrais-je dire encore ?
 Telle fut, à son aurore,
 La cité.
 Aux jours mauvais ou prospères
 Nous serions ce que nos pères
 Ont été ;

Nous reverrions nos édiles
 Courageux et nos habiles
 Médecins
 Et Dieu qui doit tout connaître,
 Dans notre ombre voit peut-être
 Quelques saints.

Nous chômons toutes nos fêtes
 Et nous avons nos poètes
 Toujours prêts
 A répéter tous ensemble
 Un vieux conte qui vous semble
 Fait exprès.

Suis-je le dernier? leur nombre
 S'accroît sans cesse, il encombre
 L'horizon
 Et la rime qui fleuronne
 Taquine et parfois couronne
 La Raison.

Riche ou pauvre, gaie ou sotte,
 Notre rime est patriote
 Et, je crois
 Que si, vers la fin du monde,
 Fuyant l'orage qui gronde,
 Un bourgeois

Demandait s'il est sur terre
 Un lieu plaisant!, salutaire
 Et tentant,
 Ainsi qu'un Echo sonore,
 Elle redirait encore :
 ARGENTAN!

8 novembre 1883.

LE CAVEAU DE L'ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS

A MORTAGNE

Le samedi 22 mars 1884, des ouvriers, en travaillant dans l'église Saint-François, qui sert de chapelle à l'hospice de Mortagne, ont mis à découvert, à l'entrée du sanctuaire, le caveau construit, pour recevoir le cœur de René, duc d'Alençon.

Un ouvrier, qui ignorait l'existence de ce caveau, en a d'un coup de pioche défoncé la voûte. Cet accident, heureux à certains égards, a permis de faire des constatations qui se rapportent à l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire des ducs d'Alençon.

Le jour de la Toussaint 1492, l'un de ces ducs, René de Valois, mourait à l'âge de cinquante-deux ans, dans la maison de plaisance du parc d'Alençon, bâtie par ses ancêtres. Sa veuve, Marguerite de Lorraine, fit embaumer son corps que l'on porta en grande pompe à Notre-Dame. Il fut inhumé huit jours après son décès, dans le caveau de cette église, un peu en arrière du lieu où s'élève aujourd'hui le maître-autel. Le cardinal de Luxembourg, évêque du Mans, et Gilles de Laval, évêque de Séez, présidèrent à ses funérailles. La duchesse lui érigea un magnifique mausolée qui fut brisé par une troupe de Bretons, auxquels se joignirent des révolutionnaires d'Alençon, le 8 septembre 1792. (1),

Le cœur du duc René avait été embaumé à part et placé dans une boîte en plomb. On le déposa dans l'église de Saint-Léonard

(1) Le mausolée, qui gênait pour les cérémonies, fut enlevé du lieu où il avait été placé d'abord. Lors de sa destruction, il se trouvait sous une arcade, à gauche du chœur de l'église dans la direction de la sacristie actuelle.

d'Alençon, en une chapelle située sous la tour et consacrée à Saint-Martin (1). C'était la seule partie de l'église que le prince avait laissée subsister, lorsqu'il entreprit, en 1489, la reconstruction de ce monument.

Il y avait treize ans que le cœur de René d'Alençon reposait à Saint-Léonard, lorsque Marguerite de Lorraine le fit transporter à Mortagne. Elle le confia à la garde des Tertiaires franciscaines dites religieuses de Sainte-Elisabeth, qu'elle avait fait venir de Saint-Omer en Artois. Elle les établit d'abord à l'hospice (2). Leur nombre s'étant accru, elle leur bâtit un monastère et une église, sur les flancs d'un des côteaux les plus salubres de la ville de Mortagne.

Dans l'église, qu'elle dédia à Saint François, elle disposa, à l'entrée du sanctuaire et du côté de l'épître, un caveau pour y recevoir le cœur du duc son époux. Elle l'y fit apporter en 1505, comme on le croit communément (3).

Le duc René aimait les habitants de Mortagne, et se plaisait à passer chez eux le temps libre que lui laissait son service à la Cour. Il leur avait accordé plusieurs grâces. En particulier, « il leur permit, le 9 février 1491, de rompre les murailles du Château ou Fort-Toussaint, pour rétablir leur église de Notre-Dame qui avait été ruinée pendant les guerres. »

En transférant son cœur au milieu d'eux, Marguerite de Lorraine se conformait aux sentiments intimes du Prince, et suivait les impulsions de sa piété personnelle. Elle puisait une consolation bien digne de sa foi dans la pensée que les restes les plus chers de son époux reposeraient entre l'autel du divin sacrifice, et le chœur de l'église où des vierges ferventes célébreraient les louanges de Dieu.

(1) Cette chapelle, dont le style indique la transition entre le roman et le gothique, est annexée à la sacristie de l'église, en attendant qu'on puisse la restaurer. On y voit une pierre portant en relief un cœur, en grande partie usé par le frottement des pieds. Cette pierre couvrait le caveau qui renfermait le cœur du duc René. Sur la pierre était étendu un tapis de velours, dont on a fait une chasuble que l'on conserve à la sacristie de Saint-Léonard.

(2) Jusqu'à la Révolution, l'hospice de Mortagne était là où se trouve aujourd'hui la sous-préfecture.

(3) Quelques-uns, en petit nombre, veulent que cette translation ait eu lieu seulement en 1515, lors de la consécration de l'église par Jacques de Silly, évêque de Séez.

Il vint un moment où la bonne duchesse qui, en 1519, avait donné à ses filles la règle mitigée de Sainte-Claire, vécut de leur vie et pria, sous la bure franciscaine (1), pour celui au salut duquel elle s'était dévouée et qu'elle entourait de sa sollicitude jusque dans la mort (2).

Lorsque son décès arriva au monastère des Clarisses d'Argentan, le 2 novembre 1521, elle venait de quitter Mortagne, où, malgré l'épuisement de ses forces, elle avait voulu prier, une dernière fois, auprès du cœur du duc René.

Ce dépôt confié à des mains fidèles fut religieusement gardé. Au-dessus du caveau, on lisait, dans un petit cadre, l'épithaphe suivante, en lettres gothiques :

*Ci-gît le cœur de Monseigneur René
de Valois, duc d'Alençon et comte
du Perche, en son vivant, époux
de Madame Marguerite de Lorrain
ne, fondatrice de céans...*

Cependant, le caveau s'étant trouvé endommagé, les Clarisses le firent ouvrir, au mois de mars 1732, pour le réparer. « On y trouva, dit Odolant Desnos, une boîte de plomb posée sur une grille ; elle renfermait le cœur du duc René. »

C'est cette même boîte qui vient d'apparaître de nouveau et que nous avons vue reposant sur la même grille. Elle a la forme d'un cœur mesurant un mètre de pourtour. Deux poignées en plomb sont soudées de chaque côté. Une de ses faces, celle qui était en dessus lors de la découverte du samedi 22 mars, ne présente aucune ornementation. Elle a été entaillée vers le milieu. Le morceau ainsi coupé, puis remplacé, et fixé avec une soudure, a neuf centimètres carrés. Il est percé d'un trou de 12 millimètres de long sur 7 millimètres de large.

(1) Marguerite de Lorraine émit sa profession religieuse chez les Clarisses d'Argentan, le 11 octobre 1520.

(2) René d'Alençon naquit en 1440. Il rendit d'importants services à Louis XI qui ne l'en fit pas moins arrêter le 10 juillet 1480, sur le rapport qu'il avait tenu contre lui des propos piquants, et qu'il se disposait à le trahir. René d'Alençon resta prisonnier jusqu'à la mort du roi qui arriva le 30 août 1483. Rendu à la liberté et remis en possession de ses biens, par Charles VIII, il épousa, en 1488, Marguerite de Lorraine « Depuis son mariage, dit Odolant Desnos, il ne s'occupa plus qu'à réparer par des bonnes œuvres les désordres de sa jeunesse et à procurer le bonheur de ses vassaux. »

Les armoiries du Prince occupent l'autre face. L'écu est de France, à la bordure de gueules chargée de huit besants d'argent (1). Les trois fleurs de lis de la Maison de France, comme les autres détails de l'ornementation, sont parfaitement conservés.

Autour de la châsse règne une banderole de plomb. On y lit cette inscription tracée en très beaux caractères du xvi^e siècle :

**Cy gist le Cœur de Monseigneur le duc René
premier de ce nom (2).**

Le caveau où l'on a trouvé cette châsse est de petite dimension. Il ne descend qu'à environ 90 centimètres au-dessous du sol de l'église.

La maçonnerie est tout entière en moëllon tiré des carrières de Loisé, ou de Saint-Mard-de-Réno. Sa hauteur sous voûte est de cinquante centimètres, et sa largeur de cinquante-deux centimètres. Il a soixante-dix centimètres depuis son ouverture jusqu'au point où il adhère au mur qui sépare l'église de la sacristie.

La grille en fer destinée à porter le cœur est à l'intérieur du caveau. Elle se compose de quatre barres transversales coupées par quatre autres barres reposant sur des piliers en fer hauts de huit à dix centimètres.

Grâce à ces dispositions, la châsse n'a subi aucune altération. Il en eût été ainsi, sans doute, du cœur du Prince, sans l'ouverture de quelques millimètres pratiquée sur une des faces de la boîte en plomb. L'air et l'humidité pénétrant par cette ouverture auront à la longue, malgré l'embaumement, décomposé les tissus organiques.

Aussi, le lundi 24 mars, quelques-uns des Administrateurs de l'hospice ayant fait ouvrir la châsse, « il ne s'y est trouvé, nous écrit l'un d'eux, aucune trace de matière organique, mais une

(1) Ces armoiries datent de l'origine des Valois-Alençon. « Elles sont de France dit le *Trésor Héraldique* (Paris 1657), brisées d'une bordure de gueules, surbrisées de huit besants d'argent. Ainsi les a portées, au XIV^e siècle, Charles dit de Valois, surnommé le Magnanime, comte d'Alençon, fils de Charles de France, comte de Valois et de Marguerite de Sicile » — Ce Charles de France était frère de Philippe-le-Bel. Il eut pour fils aîné Philippe VI, qui devint roi à la mort de Charles IV (1328), et commença la race des Valois.

(2) Cette inscription est la seule qui se voie et qui ait jamais été placée sur le cœur du duc René. C'est à tort que l'abbé Fret, dans ses *Antiquités et Chroniques Percheronnes*, en indique une autre.

assez grande quantité de boue humide, presque liquide, mêlée de gravier et de menus fragments de pierres (1). »

Nonobstant le regret causé par cette dernière constatation, nous avons cru qu'il importait de relever les points historiques qui se rattachent au caveau de l'église Saint-François de Mortagne, et à la sépulture que Marguerite de Lorraine y avait donnée au cœur de son époux, René de Valois duc d'Alençon.

La maçonnerie du caveau a été réparée et la châsse en plomb, scellée de nouveau, a été replacée sur la grille en fer, où elle reste confiée à la garde des religieuses Augustines, qui desservent l'hospice de Mortagne.

J. ROMBAULT.

(1) En présence des matières signalées à l'intérieur de la châsse, on s'est demandé s'il n'y avait pas eu violation de sépulture. Nous ne le croyons pas.

A Saint-Léonard d'Alençon, le cœur était placé dans un caveau voisin de la chapelle ducale. L'ouverture du caveau était scellée par une pierre qui existe encore et que l'on ne pouvait que difficilement enlever. Cette sépulture princière était par tous entourée d'un respect qui exclut l'hypothèse d'une violation.

D'un autre côté, le transport à Mortagne a été exécuté sous les yeux de Marguerite de Lorraine. Placé dans le caveau de l'église Saint-François, le cœur du duc René y est resté sous la garde très-fidèle des religieuses. — A la Révolution, il est vrai, les Clarisses de Mortagne furent expulsées de leur monastère. Mais si les hommes qui alors pillaient les églises avaient profané la sépulture du cœur du duc René, croit-on que, en tirant ce cœur de la châsse, ils eussent pris le soin de la refermer en y pratiquant une soudure ?

Certainement, à cette époque, on n'eût épargné ni l'inscription, dont pas une lettre n'est endommagée, ni le blason des *Alençon-Valois*, dont toutes les pièces restent intactes. Du plomb de cette boîte on aurait fait des balles.

D'ailleurs, les tombes qui se trouvent soit dans le cloître, soit dans l'église des Clarisses de Mortagne, ont été respectées, bien qu'elles fussent couvertes, comme elles le sont encore, d'inscriptions rappelant les idées religieuses et aristocratiques dont on voulait, à la Révolution, effacer jusqu'au souvenir. Le vandalisme de la Terreur n'est point passé par là.

Si l'enlèvement du cœur de René d'Alençon a eu lieu, il serait plus naturel de l'imputer aux religieuses elles-mêmes, qui auraient tiré de sa châsse le dépôt qui leur était confié pour le soustraire aux déprédations des révolutionnaires. Mais en dehors de tout document ou témoignage attestant le fait, cette dernière supposition est gratuite. Toutes ces raisons portent à croire qu'il n'y a pas eu violation de sépulture.

Au sentiment de plusieurs hommes spéciaux que nous avons consultés, l'action de l'air et de l'humidité suffit à expliquer la décomposition du cœur dont la substance se sera mêlée aux autres matières qui remplissaient en très-grande partie l'intérieur de la châsse.

FOUILLES DE BURÉ

CANTON DE BAZOCHES-SUR-HOËNE

JUIN-JUILLET 1883.

*RAPPORT fait au nom de la Commission⁽¹⁾ chargée de
surveiller les fouilles, par M. THOUIN, agent-voyer
inspecteur.*

TOPOGRAPHIE

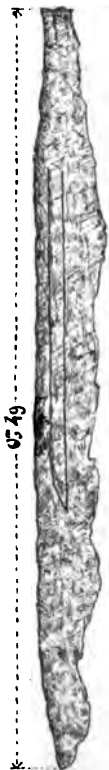
Le champ dans lequel les sépultures ont été découvertes, appartient à M. de Toulmont, propriétaire, demeurant à Paris. — Il est situé en rive du chemin vicinal de Buré au Mêle-sur-Sarthe, entre le village de la Routière et le moulin de Buré. Ce champ est cadastré sous le n° 39 de la section A du plan de la commune de Buré. Il porte le nom des Masures.

FOUILLES

Les fouilles pratiquées sur une longueur de 16 mètres et sur une largeur de 12 mètres, ont mis à découvert 34 sépultures rangées parallèlement sur 4 files. — Les squelettes reposaient à une profondeur de 0^m 60, sur un banc de pierre calcaire de 0^m 25 d'épaisseur, ils avaient les pieds tournés vers le levant et la tête vers le couchant. — Entre chaque squelette, il y avait un espace de 0^m 30 et entre chaque file une distance de 0^m 20.

(1) Cette Commission était composée de MM. LIBERT, DE BEAUCHÈNE, DUVAL et THOUIN.

1 ($\frac{1}{5}$ de grandeur)



2



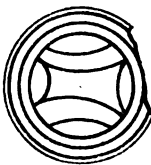
3 ($\frac{1}{5}$ de grandeur)



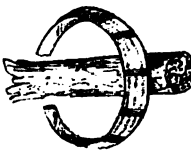
4 ($\frac{1}{5}$ de grandeur)



5



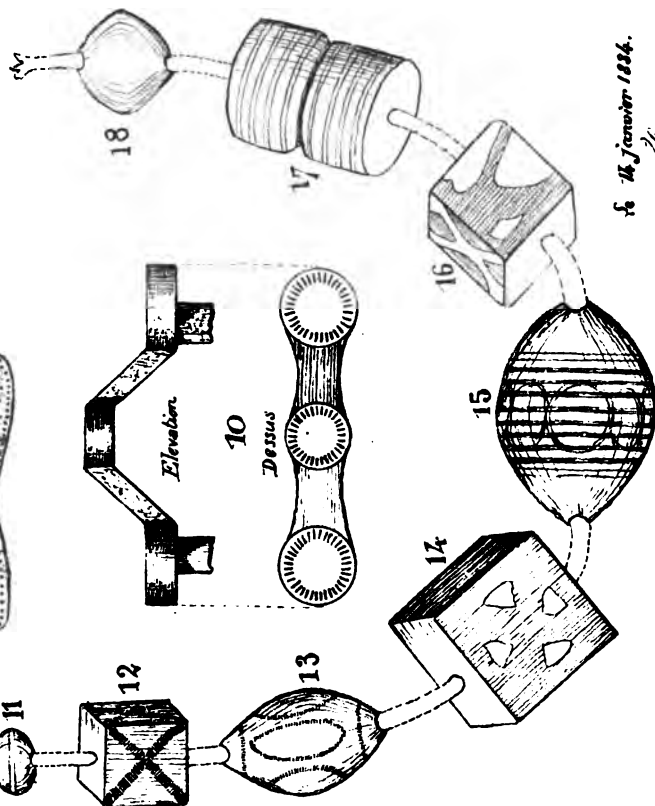
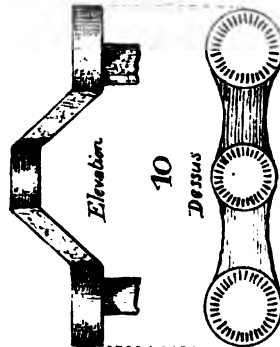
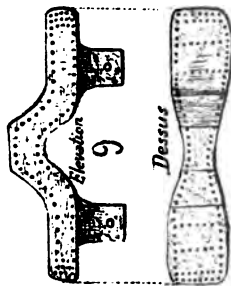
6



7



8



le 14 janvier 1884.

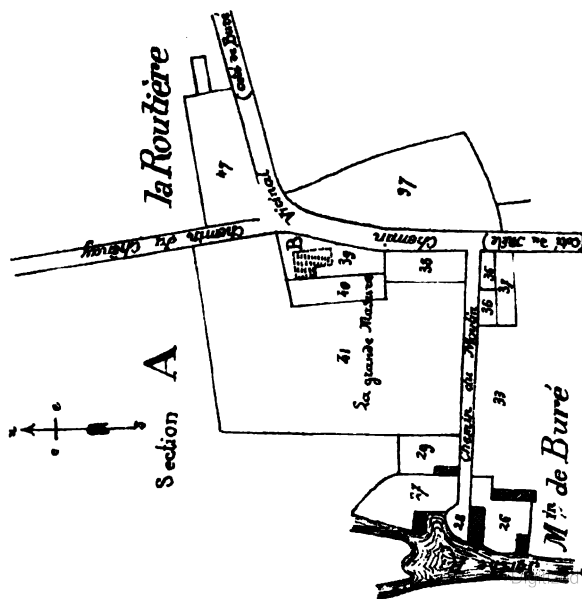
Hoüin



FOUILLES DE BURÉ

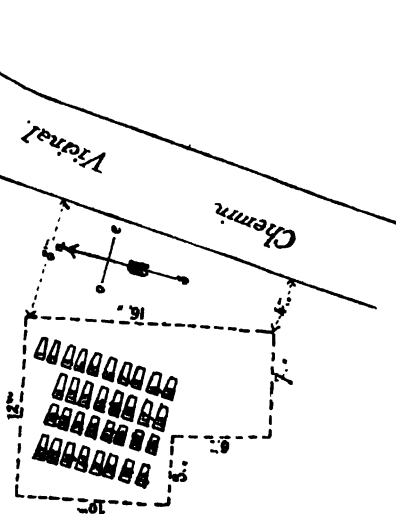
Plan d'ensemble

(Echelle de 1/5000)

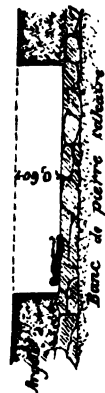


Section A

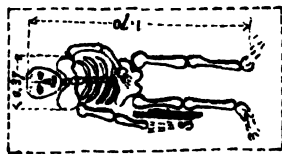
Plan des fouilles



Coupe de la fouille



Position du squelette observe



(S. sabre)

B. Supplément des fouilles

Le 14 janvier 1884.
H. Morin



SQUELETTE OBSERVÉ

Le squelette que nous avons observé était couché sur le dos, dans une position parfaitement horizontale. — Les os étaient en quelque sorte, incrustés dans la pierre et les sédiments calcaires avaient formé une liaison, telle qu'ils étaient adhérents au banc de pierre calcaire. — La main gauche était placée sur l'os iliaque, tandis que le bras droit était allongé le long du corps. — Nous n'avons remarqué aucun fragment de sarcophage.

M. le docteur Germain, du Mêle-sur-Sarthe, présent sur les lieux au moment de notre visite, a bien voulu, sur notre demande, prendre certaines mesures propres à déterminer la taille de ce squelette. — Les mesures relevées sont les suivantes :

Longueur des pieds à la tête, 1^m 70.

Longueur de l'humérus, 0^m 35.

Largeur prise d'une épaule à l'autre, 0^m 37.

Longueur prise entre le sommet du grand trochanter et le condyle externe du fémur, 0^m 52.

Longueur prise du sommet de l'épaule à l'extrémité de la main 0^m 70.

RECONSTITUTION DU CHAMP DE SÉPULTURE

D'après les renseignements qui nous ont été fournis par les ouvriers ayant fouillé le sol, nous avons pu reconstituer le champ de sépulture et attribuer, d'une façon exacte, les objets trouvés à chaque squelette.

Pour éviter une description assez longue, nous reproduisons, au moyen de petits carrés, l'emplacement de chaque sépulture.

(EST)										
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
(NORD)			11	12	13	14	15	16	17	18
			19	20	21	22	23	24	25	26
			27	28	29	30	31	32	33	34
			(OUEST)							
										(SUD)

SABRES

Les divers objets trouvés dans la fouille, sont : 3 sabres en fer, rencontrés auprès des n^{os} 3, 12 et 14. Chaque sabre était placé au côté droit du squelette, entre le corps et le bras, la pointe

ournée vers les pieds et la poignée à la hauteur du sommet de l'os iliaque. — Sur les trois sabres, deux ont été conservés par les ouvriers, le troisième a disparu.

Le sabre du n° 3 (fig. I pl. I), assez bien conservé, mesure une longueur totale de m^m 49. La lame n'a qu'un seul tranchant. — Le dos, c'est-à-dire, le côté opposé au tranchant, a une épaisseur de un centimètre. — La largeur de la lame est de 0^m 05, au milieu. — Sur le plat de la lame, nous avons remarqué une rainure, reproduisant la forme de la lame elle-même. — Le poids total du sabre a été trouvé de 620 grammes.

Le sabre n° 12 (fig. 2 pl. I), n'est pas d'une conservation aussi parfaite que celle du n° 3; le fer est rongé par la rouille; de profondes échancrures existent du côté du tranchant, la poignée a disparu. — La longueur totale de ce sabre est de 0^m 44, et son poids de 580 grammes.

Nous ne pouvons donner la description du sabre n° 14, et pour cause : il était disparu avant notre visite. D'après les ouvriers, ce sabre était à peu près semblable au sabre n° 12.

BAGUE ET CHATON

Dans la sépulture n° 34, il a été trouvé une bague en bronze et un chaton de bague que nous croyons être du même métal. — La bague (fig. 6 pl. I), d'un diamètre intérieur de 0,017 et de 0,021 extérieur, a été trouvée cassée, le segment qui a disparu mesure une longueur de 0,015. — La largeur du cercle est de 0,006. — Cette bague contenait encore une phalange de doigt. — Cet os avait un diamètre de sept millimètres.

Le chaton de la bague (fig. 5 pl. I), d'un diamètre de 0,021 millimètres, présente à la face supérieure, trois cercles concentriques incrustés dans le dernier cercle, d'un diamètre de 13 millimètres; on remarque 6 segments de cercle, dont 4 forment assez bien le dessin du I patté.

SÉPULTURE N° 12

Dans la sépulture n° 12, on a trouvé deux fibules en bronze (fig. 9 pl. I); un bouton (fig. 7 pl. I), également en bronze; deux perles cubiques en terre cuite (fig. 12 et 16 pl. I), sur les faces on remarque de grandes lignes jaunes entre-croisées sur un fond

rougeâtre, chaque perle est percée. — Les angles et les arrêtes sont émoussés. On a trouvé, en outre, une grosse perle de forme ovoïde, également en terre cuite (fig. 15 pl. I). Sur cette perle, on remarque des cercles concentriques, ayant pour centre, le sommet de l'ove. Ces cercles sont jaunes, il existe une série de sept cercles annelés, d'une couleur bleue, contournant l'ove. Dans la même sépulture, on a trouvé plusieurs fragments d'une perle semblable à celle que nous venons d'indiquer et une perle cylindrique en terre cuite, divisée en deux parties égales, par une rainure incrustée. Sur la face cylindrique, on remarque plusieurs lignes bleues et jaunes.

SÉPULTURE N° 26

Dans la sépulture n° 23, une perle ovoïde, de grosseur moyenne, en terre cuite (fig. 9 pl. I), et deux fibules (fig. 9 pl. I).

Dans les autres sépultures, un fragment d'agrafe en fer (fig. 3 pl. I); un croissant en fer (fig. 4. pl. I), que nous croyons être une *Lunula*, ou petit ornement qui se portait suspendu au cou. Une fibule en bronze (fig. 10 pl. I). Deux perles en verre (fig. 11 et 18 pl. I); plusieurs fossiles, notamment une *ostrea carinata*; plusieurs morceaux de scories de 3 à 4 centimètres de côté et des fragments de poterie revêtus d'un verni.

Au sud de la fouille, à peu de distance des sépultures n° 10 et 18, on a trouvé les squelettes de quatre chevaux; une plaque en fer et six fragments d'un grand vase en terre cuite, de couleur rougeâtre. — La pâte de cette poterie est grossière. Elle est mélangée dans la proportion de un quart de grains de quartz, d'un blanc laiteux, ayant l'aspect de grains de sel. En outre, on remarque des paillettes de mica blanc, qui ne peuvent être attribuées qu'à un mélange de kaolin avec l'argile.

D'après la courbure d'un fragment que nous avons mesuré, le diamètre du vase, devait avoir 0^m 42 centimètres.

Alençon, le 14 janvier 1884.

THOUIN.

COMPTE DES RECETTES ET DES DÉPENSES

DE L'ANNÉE 1883,

Rendu par le Trésorier de la Société.

RECETTES

En caisse au 31 décembre 1882	945 f.	35
4 cotisations de l'année 1882 et un droit d'entrée . . .	53	»
Prix d'un exemplaire du <i>Bulletin</i>	12	»
201 cotisations de Membres actifs pour l'année 1883..	2412	»
TOTAL	3422	35

DÉPENSES

Frais généraux, correspondance, convocation, copie,	237 f.	80
Frais de recouvrement	34	80
Impressions: 4 ^e <i>Bulletin</i> de 1882, 1 ^{er} , 2 ^e et 3 ^e <i>Bulletins</i> de 1883 et envoi de ces <i>Bulletins</i>	2097	55
Balance en caisse au 31 décembre 1883	1052	20
TOTAL	3422 f.	35

CHRONIQUE

M. l'abbé Dumaine, curé doyen de Tourouvre, n'est pas seulement un historien consciencieux et érudit, comme le prouve le premier volume, qui vient de paraître, de son important ouvrage sur Tinchebrai; il est aussi un observateur attentif et judicieux, dont la Chronique de notre *Bulletin* a enregistré déjà plus d'une fois les intéressantes découvertes. Celle qu'il vient de faire dans l'ancienne chapelle Seigneuriale de la famille de la Vove (1), dans l'église de Tourouvre, mérite également d'être signalée.

Sous le pavé de cette chapelle, se trouvaient plusieurs cercueils en chêne, presque entièrement consumés par le temps.

Sur l'un de ces cercueils, le premier à droite au pied de l'autel, avaient été placés douze petits vases en poterie grossière, dont six ont pu être retirés assez intacts.

Ils ont 10 à 11 centimètres de diamètre à l'intérieur, sur 9 de hauteur; pour tout ornement, un petit bourrelet sur la panse et un rétrécissement au dessous du rebord; pas de goulot; une seule anse avec une rainure ou cannelure du haut en bas; 3 pieds de 2 à 3 centimètres de haut, évasés de manière à donner plus d'assiette à la pièce.

La poterie est rougeâtre, avec un vernis de plomb, grossier, de couleur verdâtre, à l'intérieur et sur le rebord extérieur.

Pas de trous sur la panse, creusés soit avant la cuisson, soit au moment de l'inhumation, pour faciliter la combustion du charbon, contrairement à l'usage.

Ces vases renferment, en effet, de gros charbons, plus que suffisants pour les faire éclater, si la combustion en eût été un peu active.

(1) Nous possédons sur cette famille des renseignements précieux, provenant des archives de Bellegarde, que nous publierons peut être quelque jour.

Ils avaient dû contenir aussi de l'encens « On place de l'encens auprès du cadavre, dit Guillaume Durand dans son *Rationale divinorum officiorum*, pour combattre les mauvaises odeurs qu'il exhale. Cet encens est aussi le symbole des bonnes œuvres qui sont pour le défunt une recommandation puissante auprès de Dieu (1). »

Quelques personnes ont supposé que la présence exceptionnelle de ces vases, près d'un seul cercueil, pourrait correspondre à des circonstances particulières, à une inhumation faite, par exemple, dans un moment de maladies contagieuses.

Quoiqu'il en soit, la destination de ces vases ne saurait être

(1) Voilà qui est positif, et il semble bien que, l'ouvrage de Durand ayant été imprimé en 1459 et très-souvent réimprimé aux ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, l'explication dût être suffisamment connue.

Elle ne l'était pas cependant, même des gens de savoir et de plume, à la fin du ^{xvii}^e siècle; car des urnes, remplies de charbons, ayant été découvertes près de la Fère, en 1692, et le *Journal des Savants* (31^e et 32^e cahiers), ayant posé la question de savoir quelle en pouvait être la destination, les explications foisonnèrent, plus doctorales et plus saugrenues les unes que les autres.

Les uns décidèrent que c'étaient les urnes *parlantes* de la famille romaine des Carbons (*carbo, charbon*).

D'autres qu'elles avaient dû renfermer les restes de Martyrs brûlés vifs, l'usage étant de représenter sur les tombeaux des Martyrs ou même de renfermer dans leurs tombeaux, les instruments de leur supplice.

D'autres que c'était une malédiction. « *Carbones ignis congeres super caput inimici*, » avait dit Saint Paul (*Ad. Rom.*, cap. XII, v. 20). Cette malédiction, qui donc aurait eu le droit ou le triste courage de la prononcer?

D'autres, dans le même sens, que ces charbons étaient le signe et la condamnation d'une vie criminelle. « *Denigrata est super carbones facies eorum*. » (Jérémie, *Lament.*, IV, 8).

D'autres que, les anciens se servant de charbons (comme font encore les modernes) pour marquer les bornes des héritages, et le tombeau étant la borne suprême, on avait voulu la consacrer ainsi. « *Hic rerum terminus esto!* »

D'autres que, les Payens ayant assis le Temple de Diane à Ephèse sur un lit de charbons — « *calcatis stravere carbonibus* » — pour éviter l'humidité, et nos corps étant, eux aussi, des Temples, c'était comme symbole de leur durée éternelle qu'on les accompagnait de charbons.

D'autres que le charbon, par sa résistance à la destruction, symbolisait l'espérance immuable de l'éternité.

D'autres que, par la faculté qu'il a de se rallumer, il indiquait la résurrection future des corps; la vie serait le feu qui les rallumerait. Ici encore, Saint Paul était pris à témoin : « *Oportet corruptibile hoc induere in corruptionem*. » (*Ad. Cor. I*, XV, 53).

Saint Augustin, le cardinal Damien, d'autres savants et pieux personnages étaient invoqués à l'appui de toutes ces belles imaginations, que l'on trouve détaillées dans le *Mercurius Galant* de 1692 et 1693.

Elles font quelque peu penser, quelques-unes du moins, à cette définition humoristique de l'étymologiste : « *Vir probus delirandi peritus*. »

douteuse. Ils étaient très-communs dans les sépultures du ^{xr}^e au ^{xvii}^e siècle (1). On en trouve même dans quelques tombeaux du ^{xvii}^e, mais plus rarement. C'est ainsi qu'au Mans, vers 1840, on en trouva un dans la sépulture de l'une des Bénédictines de Saint-Julien-du-Pré, morte le 12 avril 1688, ainsi que le constatait une petite inscription tracée sur une ardoise.

M. l'abbé Dumaine ne croit pas que celle de Tourouvre datât de beaucoup plus de deux siècles. Le squelette qu'elle renfermait était intact; les cheveux couvraient encore le crâne et par leur coupe indiquaient une tête d'homme. Des lambeaux de suaire étaient passablement conservés. Il était en laine et d'une étoffe unie, semblable au mérinos. La couleur en était d'un brun rougeâtre, mais l'étoffe n'avait-elle point été colorée par le contact des objets environnants, ou même à l'aide de quelques liqueurs balsamiques?

C'était à l'intérieur des sépultures que l'on plaçait d'ordinaire ces sortes de vases; par fois aussi, on les mettait sur le couvercle ou à l'entour du cercueil, et même en très-grand nombre. Autour d'un cercueil, à Morienvall (Oise), en trouva 38, sans préjudice de ceux qui avaient été placés sur le couvercle.

Resterait à déterminer la destination primitive des vases de de Tourouvre. Beaucoup d'autres vases trouvés dans les tombeaux, étaient des vases domestiques, quelquefois cassés, ébréchés, fêlés, auxquels on donnait *in extremis*, une destination funéraire et religieuse, en *trichant* la mort, comme font encore ceux qui emploient, pour servir de suaire, le plus mauvais drap de la maison; presque toujours des vases à boire. MM. de Caumont (2) et l'abbé Cochet (3), auxquels nous avons emprunté quelques uns des détails qui précèdent, ont donné la figure de beaucoup de ces vases.

(1) Notre savant collègue, M. le docteur Jousset, dans son intéressante brochure : *Histoire de la Forêt de Bellême*, Mamers, 1884, rappelle la découverte de nombreux pots de ce genre, renfermant tous des charbons, faite dans l'église du Prieuré de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême, en 1847. Deux de ces petits vases ont été offerts par lui au Musée d'Alençon. « La présence de ces pots, dit-il, rappelle une coutume très-ancienne. Lors de chaque enterrement, on portait un de ces pots, suivant ainsi le corps, ou par honneur, ou pour corriger l'odeur cadavérique; de l'encens était jeté sur les charbons. » Voilà un précieux détail. Il serait intéressant de rechercher si l'usage de porter ainsi des pots aux funérailles, comme on y porte maintenant des cierges, aurait subsisté longtemps et s'il existerait encore dans quelques localités.

(2) *Cours d'Antiquités monumentales*, T. VI, p. 316 et suivantes,

(3) *Sépultures Gauloises, Romaines, Franques et Normandes*, p. 315 et suivantes.

Aucun n'est identique à ceux de Tourouvre, qui devaient servir, comme l'indiquent les pieds dont ils sont garnis, à faire bouillir ou à réchauffer sur les cendres, devant le feu, le lait, la soupe, la pitance particulière d'un membre du ménage, et non la nourriture de la famille entière. L'usage de pots semblables existe toujours dans nos campagnes. On en fabrique encore à Saint-Mard-de-Réno, dans le voisinage de Tourouvre. Ceux que nous venons de décrire sont absolument neufs.

M. l'abbé Dumaine a libéralement partagé le produit de sa découverte, avec plusieurs collections publiques ou privées de notre département.

L.

Aux faits archéologiques mentionnés ci-dessus, sont venues s'ajouter quelques découvertes qu'il importe de signaler.

A la Chapelle-Montligeon, dans l'herbage de l'Alsoudière, en enlevant des scories provenant des anciennes forges à bras, si nombreuses dans notre département, on a mis au jour des tuiles à rebords, des débris d'une amphore, de la poterie vernissée. Ces objets ont été recueillis par M. Racinet, instituteur à la Chapelle-Montligeon, membre de la Société.

A Saint-Céneri, près Sées, sur un terrain qui appartient à M. le comte de Charencey, M. Thouin, agent-voyer, inspecteur, nous signale des sépultures qui paraissent contemporaines de celles de Buré. Les plaques de ceinturon et les fibules présentent à peu près les mêmes dessins. Il y a donc lieu d'espérer que les fouilles que M. le comte de Charencey parait disposé à faire exécuter amèneront quelques résultats.

A cinq kilomètres de Céton, à peu de distance de la route d'Authon, au Sud-Est, au lieu dit la Mutte, on remarque des grands murs, longs de 4 mètres, hauts de 3 mètres et d'un mètre et demi d'épaisseur.

« Le regard distrait du curieux, nous écrit notre confrère M. Godet, n'y voyait naguères que les ruines d'une vieille construction dont il semblait difficile de fixer l'origine; parfois même le superstitieux paysan en faisait un séjour de fées et de revenants.... Dans le commencement d'octobre, un enfant m'apporta un fragment de poterie rouge sigillée, sur laquelle se lisaient quatre lettres d'une inscription interrompue CLNN... Il n'y avait pas à

en douter, je me trouvais en présence du romain. Mon parti fut pris immédiatement, je résolus de faire des fouilles régulières. M. Letrône, de la Société des Antiquaires de France, résidant à Céton, me communiqua son enthousiasme et ses conseils et je me mis à l'œuvre. Le relevé du plan général n'a fini qu'en janvier et voici ce qu'il nous a donné :

« 1° Une villa de 62 mètres de façade, sur 22 de côté, renfermant 26 pièces, dont la plus grande a 12 mètres carrés et la plus étroite de 1 mètre cinquante à 2 mètres.

« 2° Une enceinte attenante à la villa, du côté du Midi, mesurant 78 mètres de côté sur 115 mètres de façade.

« 3° Les terrassements ont mis au jour des tuiles à rebords, des pavés d'hypocauste, des fragments de mosaïque, des ossements de volatiles, de quadrupèdes, des écailles d'huitres, des morceaux de poteries et de marbres vert, blanc, gris et rouge, des clous, du charbon, un instrument dont le manche est en plomb, la lame en fer oxidé, un débris de colonne.

« 4° Un squelette de taille moyenne, accompagné de deux instruments en silex ; ce qui m'a permis de le faire remonter à l'époque saxonne, où notre pays fut occupé par les Alains et les Suèves.

« 5° Un fragment de poterie rouge sigillée, nous donnant la marque de fabrique du potier L. C. CELSI. O (*Lucii Cati Celsi officina*).

« Une autre nous montre une figure en relief. M. Letrône la fait remonter au III^e siècle.

« Ces débris nous font croire que nous travaillons sur les III^e, IV^e et V^e siècles. Les fouilles ultérieures parleront davantage. Quant à la destination de cette construction, je suis porté à croire que c'était là un relai de poste, *mutatio*, d'où serait venu le nom actuel à la Mutte. Le passage de la voie romaine à 200 mètres de là semble favoriser cette interprétation. »

Nous faisons des vœux pour que la Société alloue à M. l'abbé Godet, les fonds nécessaires pour pouvoir continuer les fouilles qu'il a si heureusement commencées et dont il a communiqué à la Société un relevé indiquant l'emplacement où chaque objet a été trouvé.

M. Dannequin, juge de paix du canton de Trun, nous a signalé la découverte de deux sarcophages en pierre, faite vers la fin de mars, à un demi kilomètre du bourg, sur la route de Neauphe-sur-Dive. Ces sarcophages paraissent avoir renfermé plusieurs squelettes. Un peu plus loin, le propriétaire du champ, en continuant ses fouilles, trouva un autre squelette, à côté duquel étaient placés un sabre en fer et des ornements en bronze.

M. Dannequin nous apprend qu'une découverte semblable avait eu lieu dans le même champ, il y a cinq ou six ans,

M. Thouin nous a encore signalé plusieurs trouvailles faites récemment en plusieurs autres points du département, notamment à Joué-du-Plain (tuiles à rebords), à Colombiers (ancien aqueduc) et au Château-Gontier, commune de la Courbe. Un pommeau d'épée, en fer creux, a été trouvé près des murs vitrifiés de cette ancienne forteresse. Nous espérons pouvoir, dans le prochain *Bulletin*, donner des renseignements plus complets sur ces découvertes.

LOUIS DUVAL

Secrétaire de la Société historique et archéologique
de l'Orne.

Si l'histoire locale s'enrichit chaque jour de découvertes curieuses ou importantes, chaque jour aussi met ou remet en circulation, les assertions les plus téméraires, les erreurs les mieux réfutées, les bévues les plus singulières.

Deux exemples, pris à peu près au hasard, dans des publications sérieuses, et concernant tous deux l'histoire de notre département de l'Orne :

1° Un journal, intéressant d'ailleurs, l'*Art Ornemental* (n° du 5 avril 1884), affirme que la découverte de gisements de kaolin auprès d'Alençon, donna naissance dans notre pays, à une industrie nouvelle, la fabrication de la porcelaine.

Nos collectionneurs savent que le pays d'Alençon n'a jamais fabriqué de porcelaine. L'industrie de la poterie, poterie grossière en général et opaque, y est très-ancienne. De tout temps, aussi, on a employé pour la fabrication de cette poterie, le kaolin provenant de la décomposition du feldspath (1) et qui abonde dans les carrières granitiques, voisines d'Alençon (Pont-Percé, Maupertuis, Saint-Germain, etc.) : Il figure notamment dans ces poteries d'Hesloup, si anciennes, si curieuses, si nombreuses, dont l'âge et la destination n'ont pas encore été suffisamment déterminés. On trouve même parmi les débris de ces poteries, de véritables amas de grains de quartz, provenant du criblage ou du lavage du kaolin. Mais, il faut l'avouer, le kaolin n'a jamais été

(1) Le kaolin est un feldspath qui a perdu sa potasse; le feldspath un des éléments de notre granit.

employé qu'en petite quantité et sans grand profit dans notre poterie. Cela tient à son impureté, peut-être aussi à d'autres causes que ce n'est pas ici le lieu de rechercher.

Toujours est-il que, si le kaolin d'Alençon est le premier gîte de vrai kaolin que l'on ait découvert en France, et si c'est avec lui qu'ont été faites les premières tentatives de porcelaine dure de la nature de celles de la Chine et de l'Allemagne, ce n'est pas dans nos fabriques qu'ont été faites ces tentatives, dans le cours du siècle dernier, et que nous n'avons malheureusement aucun droit à la priorité dont veut bien nous gratifier l'*Art Ornemental* (1).

2° Croirait-on que dans un livre tout récent (*Deux Femmes Célèbres; Madame Roland et Charlotte Corday*, par Victor Lamy), livre que M. de Pressensé, a bien voulu honorer d'une préface laudative, l'auteur ait ainsi résumé l'histoire de l'insurrection fédéraliste Normande :

« Le but du général Wimpfen, royaliste qui avait franchement accepté la Constitution, était de combiner ses forces avec celles de M. de la Puisaye, qui commandait l'arrière garde de l'armée bretonne et de marcher sur Paris. Mais M. de la Puisaye était avec raison soupçonné d'être de connivence avec le Comité de Coblenz et ses troupes, elles-mêmes, se déliaient de lui. Ce général était un ancien émigré... »

Autant d'erreurs que de mots.

Puisaye ne s'appelait point de la Puisaye.

Puisaye n'avait point émigré.

Puisaye ne commandait pas l'arrière-garde de l'armée Bretonne.

Puisaye n'était point de connivence avec le Comité de Coblenz.

Puisaye, notre concitoyen (car il était né à Mortagne), était l'ami et le subordonné de Wimpfen, et leur conduite à tous deux dans cette misérable échauffourée du Fédéralisme *militaire*, fut la même et mérite les mêmes appréciations. Peut-être même le chef doit-il être jugé plus sévèrement que le subordonné. Ceci, d'ailleurs, n'implique aucune sympathie pour la conduite antérieure ou postérieure de Puisaye.

L.

(1) O. Desnos, *Mém. hist. sur Alençon*, T. II, p. 474; — Valmont de Bomare; — *Mém. de l'Académie des Sciences*, 1765; — Brongniart, *Traité des Arts céramiques*, T. 1, p. 48; — O. Desnos, *La France (Orne)*, p. 9; — Demmin, *Encyclopédie des Beaux Arts plastiques*, T. 1, p. 1055; — etc.

Caco-gynie, ou Méchanceté des Femmes, par le sieur de Fierville, de Laigle. A Caen, chez Michel Yvon, 1617, pet. in-12 de 16,232 et 8 p.

Petit volume curieux; plus rare encore que curieux, et plus cher encore que rare.

Il vient d'atteindre le prix de 70 fr., à la vente de la belle bibliothèque de M. H. P. (Hippolyte Piquet, conseiller à la Cour d'appel de Paris, ancien avocat à Mortagne et maire de cette ville, ancien député de l'Orne à la Constituante et à la Législative, ancien Président du Tribunal d'Alençon, ancien Président de Chambre à la Cour de Caen). Cette bibliothèque, choisie avec beaucoup de goût et renfermant en très-belles conditions nombre d'éditions originales de nos grands classiques et de nos modernes, ne contenait pas d'autres curiosités normandes à citer, que le volume de Fierville.

Ce volume a été réimprimé sous ce titre : *La Méchanceté des Femmes*, par le sieur D. F. D. L.; Paris, Nicolas Rousset, 1618, in-12 (1).

Fierville est tout à fait inconnu. On ne trouve son nom dans aucune Biographie Normande.

Nous nous permettons de le signaler aux recherches de notre collègue et ami, M. Almagro, mieux placé que personne pour faire ces recherches et plus capable que personne de les bien faire.

L.

(1) Frère, *Manuel du Bibliophile Normand*.

Chapitre II

DISTRICT D'ARGENTAN

Dans aucune ville du département de l'Orne, les instructions relatives à la conservation des Bibliothèques ne furent mieux exécutées qu'à Argentan. Malheureusement, là comme ailleurs, les objets d'art qui décoraient les édifices religieux furent peu respectés.

Les inventaires du mobilier des établissements religieux supprimés, paraissent cependant avoir été faits avec assez de soin, en 1790. Ainsi en faisant le récolement de la maison des Capucins (aujourd'hui le collège d'Argentan), les Commissaires nommés par les Administrateurs, ont soin de noter que, dans les vingt cellules des religieux, ils avaient trouvé trois tableaux représentant des saints, encadrés en bois peint, et que dans la Bibliothèque, composée de 680 volumes, il n'y avait point de manuscrits. Dans l'église, ils signalent la contre-table du maître-autel, composée d'un tableau représentant l'*Immaculée-Conception*. Dans une des deux chapelles, à droite en sortant du sanctuaire, un tableau représentant *Saint-François*, formait la contre-table. L'autre chapelle était décorée d'une statue de *Saint-Félix*.

Le 27 novembre 1790, les mêmes Commissaires comprennent dans leur récolement du mobilier des Dominicains, un tableau représentant un *Concert d'instruments*, placé dans la salle à manger. Dans la sacristie, deux grands tableaux, représentant l'un *Saint-Charles* et l'autre *Saint-Pie*. Au-dessus du chœur, deux tableaux et un autre au-dessus de la porte d'entrée, représentant un *Pape*.

La contre-table du maître-autel était formée d'un tableau, représentant une *Ascension*. Aux deux côtés de l'autel, deux appendices en forme d'autel, décorés de deux tableaux, représentant l'un *Saint-Paul* et l'autre *Saint-Pierre*. Du côté de l'épître, une crédence couverte d'une ancienne dentelle à réseau.

Aux deux côtés de la grille, deux autels surmontés chacun d'une statue en pierre, l'une représentant la *Vierge* et l'autre *Saint-Thomas*. Les tableaux des contre-tables représentaient l'un la *Vierge* et l'autre le *Rosaire* (1).

(1) Ce tableau se trouve aujourd'hui probablement à Saint-Germain.

Au milieu de l'église, à droite en descendant du chœur, une chapelle dédiée à la Vierge, dont la contretable était formée d'un tableau représentant la *Vierge*. Colonnes et chapiteaux en pierre.

Plus bas, du même côté, une autre chapelle dédiée à *Saint-Hyacinthe*. Un tableau représentant un *Chevalier armé*, à genoux vis-à-vis de *Saint-Hyacinthe*, qui lui présente le *Saint-Sacrement*.

Du côté gauche et au bas de l'église, était une chapelle enfoncée dans le mur, nommée *Notre-Dame-de-Pitié*. La contre-table était composée d'une figure en pierre, représentant la *Vierge tenant sur ses genoux le corps mort de Jésus*.

Au-dessus de la porte d'entrée, un jeu d'orgues, avec son positif et quatre soufflets. Autour de l'église, neuf statues en pierre, représentant différents saints de l'ordre de Saint-Dominique.

Dans la Bibliothèque, douze casiers, remplis de livres imprimés et manuscrits.

Malheureusement les objets d'art ne furent pas exceptés dans la vente qui eut lieu le 30 juin 1791. Huit tableaux, représentant diverses figures, trouvés dans la chambre du P. Lanier, furent adjugés à M. Cally-Duhamel. Plusieurs autres tableaux, dont un représentant le *Gloria in excelsis*, furent vendus au même. Trois tableaux furent achetés par M. Tanqueray-Duverdier. Six tableaux, qui décoraient la chambre du P. prieur, échurent à Lautour-Mézeray, de Montmerrey.

La vente des meubles de l'église qui eut lieu le 5 octobre 1792, nous fait assister à la mutilation de ce bel édifice que les religieuses avaient mis tant de soin à décorer. On vit par exemple adjuger :

« Un petit autel en bois, avec une Vierge en pierre, enfin tout ce qui peut s'enlever sans endommager le mur.

« Item. Un des petits autels, formant le chœur, du côté droit en entrant, tant et ainsi qu'il en comporte et qu'il pourra en être enlevé sans endommager le mur et le fer du grillage qui forme le dit autel.

« Plus l'autre autel du côté gauche, etc.

« Plus deux tableaux placés aux côtés du grand-autel, tout ainsi qu'ils se contiennent, avec les bois et pierres qui y sont attenants.

« Plus le grand-autel du chœur, avec ses degrés, le tableau et les quatre colonnes, tant et ainsi qu'il en comporte (58 l.)

« Plus un jeu d'orgues, avec toute la boiserie qui en dépend et autres ustensiles, adjugé au citoyen Fayel Deslongrais, d'Argentan, pour 550 l.

« Plus quatre tableaux, représentant plusieurs figures. »

Le produit total de la vente s'élève à 1164 l.

L'inventaire du mobilier des religieuses Bénédictines d'Almenèches qui avaient fixé leur résidence à Argentan, près de l'église de Notre-Dame-de-la-Place, dont la jouissance leur avait été concédée par la ville, ne rappelle rien d'intéressant au point de vue de l'art. Il n'y est fait mention d'autres livres que de ceux appartenant aux religieuses.

Nous n'avons pas trouvé celui des religieuses de Sainte-Claire.

Le 8 mars 1792, les Administrateurs du district répondaient au Directoire du département qui les invitait à hâter l'envoi du catalogue des Bibliothèques des maisons religieuses supprimées :

« L'immensité des travaux auxquels nous sommes obligés de nous livrer ne permettant à aucun de nous de se charger de cette opération, il est indispensable qu'elle soit confiée à quelqu'un assez instruit et assez laborieux pour qu'elle soit faite avec exactitude et célérité. Il se présente, Messieurs, un citoyen de cette ville qui réunit à ces qualités celle de l'honnêteté et qui mérite, à tous égards, notre confiance; mais avant de rien arrêter avec lui, nous vous prions de vouloir bien nous indiquer le traitement qu'il sera convenable de lui proposer, soit par année, par mois ou par article. »

Le 18 avril, les administrateurs purent annoncer au Directoire du département, que le catalogue était commencé et qu'il allait être continué sans relâche.

Le citoyen Le Dangereux (Pierre-Etienne-Alexandre), avait été chargé de ce travail par une commission verbale. La loi du 8 pluviose an II, détermina le Directoire du district à nommer deux commissaires bibliographes en titre :

« Le conseil délibérant sur la prompte exécution de cette loi, considérant que le citoyen Le Dangereux, demeurant à Argentan, membre de la Société populaire de la même commune, a été occupé par ordre verbal de l'administration du catalogue des livres etc., provenant des maisons religieuses, depuis environ deux ans, auxquels travaux il a vaqué par intervalle.

« Considérant que la Société populaire et montagnarde d'Argentan a proposé à sa séance du 7 de ce mois, les citoyens Chapey, Chrétien, Lallier et Le Dangereux, membres de cette même Société, pour remplir la commission dont il s'agit, sur lesquels l'administration a à choisir celui d'entre eux qu'il convient d'y placer, n'étant nécessaire que d'en nommer un, puisqu'un plus grand nombre serait inutile.

« L'agent national oui et de son consentement ;

« 1^o Arrête que le citoyen Le Dangereux, connaissant la langue latine et un peu celle du grec, demeure nommé commissaire pour, en conséquence de l'instruction citée, dont il lui a déjà été remis un exemplaire et sous sa responsabilité, dresser un recollement des inventaires et catalogues faits et à faire, des livres et manuscrits des ci-devant corps et communautés ecclésiastiques et de ceux des livres des émigrés, ainsi que ceux des condamnés dont les biens sont confisqués, ensemble des objets d'histoire naturelle, des instruments de physique, de mécanique, des antiques, médailles, pierres gravées, tableaux, dessins, gravures, cartes et autres monuments des arts et d'instruction de ce district, en dressera procès-verbal, dont copie en sera adressée au département, une autre au comité d'Instruction publique, la troisième sera déposée aux archives du district et la quatrième restera à la Bibliothèque, conformément à l'article 1^{er} du décret du 8 pluviôse cité.

« 2^o Que le citoyen Lallier, de cette commune, connaissant aussi la langue latine, demeure nommé adjoint du citoyen Le Dangereux, pour tous les travaux dont il s'agit, lequel devra entrer en fonctions à partir de demain inclus.

« 3^o En exécution de l'article 2 de la même loi, la maison des ci-devant Dominicains de la commune d'Argentan, demeure proposée pour l'établissement de la Bibliothèque publique de ce district où tous les livres et autres objets cités seront réunis.

« En conséquence, le citoyen Lemonnier, demeure nommé expert pour dresser procès-verbal de l'indication détaillée et un devis estimatif de la dépense nécessaire à faire à cette maison pour recevoir la Bibliothèque et autres objets désignés dans l'article 1^{er}.

« 4^o En conformité de l'article 6 du même décret, il est sursis dès à présent à toute vente de livres provenant des émigrés et de tous autres objets rares et monuments instructifs, énoncés au même article 1^{er}. Les commissaires chargés de la surveillance de la vente du mobilier de ces fugitifs, seront chargés de les trier, réserver et faire déposer à la Bibliothèque.

« 5^o Le citoyen Le Dangereux sera tenu, sous sa responsabilité personnelle, de déterminer le récolement dont est question dans quatre mois, à partir d'aujourd'hui, en travaillant de concert avec son adjoint ci-devant nommé. Ces commissaires recevront un traitement de trois livres, par jour de travail, chacun, jusqu'à la fin des opérations relatives au récolement énoncées seulement en conformité de l'article 9 du décret cité (1). »

(1) Registre des délibérations du Directoire du district d'Argentan, le 24 floréal an II.

C'est donc, ici même, dans l'ancien couvent des Dominicains, dont l'Hôtel-de-Ville actuel occupe l'emplacement, que fut installée la Bibliothèque d'Argentan.

On ne pouvait trouver un local plus convenable. La Bibliothèque des Dominicains d'Argentan, était située à l'étage supérieur du bâtiment. « Cette belle Bibliothèque, dit Thomas Prouverre, commencée par le P. Mahé et achevée par le P. Bertrand (1686-1687), était ouverte sur le jardin, de deux grandes croisées et quatre de chaque côté, dans une élévation à voir de toutes parts, à cinq ou six lieues. »

Le nombre des volumes rassemblés dans ce local, s'éleva jusqu'à 16,000.

Le traitement des bibliothécaires, qui était d'abord de trois livres par jour, ensuite 5 livres, comme pour les commis principaux de première classe, fut fixé, à partir de l'an IV, à 1,500 livres par an, plus une indemnité déterminée par la loi du 4 pluviose et la livre et demie de pain, accordée par l'arrêté du comité des finances, du 28 fructidor an III. Cette dépense avait d'abord été imputée sur la Caisse des biens nationaux; mais la Commission des revenus nationaux, fit connaître aux Administrateurs, par sa lettre du 17 prairial an II, que « les livres cessaient de faire partie des biens nationaux, du moment où ils étaient mis à la disposition des districts et que, conséquemment, les frais d'établissement des Bibliothèques, ne devaient pas être supportés par la Caisse des biens nationaux, mais être imputés sur les fonds mis à la disposition de la Commission de l'instruction publique (1).

Le 15 thermidor an II, la Commission temporaire des arts, avait adressé une circulaire à tous les districts, pour les inviter à nommer des commissaires chargés d'inventorier les objets d'art et de science, existant dans l'étendue de leur ressort. La réponse des Administrateurs du district d'Argentan, en date du 24 thermidor, nous apprend que les mêmes commissaires nommés pour

(1) Registre de correspondance du district d'Argentan. Lettres écrites, 29 prairial an II. Cependant, par son arrêté du 19 brumaire, an IV, l'administration du département imputa sur la caisse des séquestres des biens nationaux, le paiement d'une somme de 3,525 l, 10 s. avancée par les deux commissaires bibliographes du district d'Argentan, tant pour ouvrages que leur a nécessité l'ordre qu'ils devaient mettre dans la Bibliothèque que pour diverses dépenses et fournitures indispensables dans le cours de leur opération, comme bois de chauffage, chandelles, plumes, etc., etc.

travailler à la bibliographie, étaient chargés de l'inventaire des objets d'art et qu'ils avaient été invités à faire marcher avec la même activité, ces deux parties de leur tâche.

Peu de jours après, le 7 fructidor, le catalogue sur cartes, des livres et manuscrits provenant de l'abbaye de Silli, était adressé au comité d'Instruction publique de la Convention nationale, par les Administrateurs du district.

La centralisation dans le même dépôt, des livres et objets d'art existant dans les maisons des émigrés, fut exécutée par les soins des mêmes commissaires, en vertu d'un arrêté du 6 fructidor an II.

Les maisons d'émigrés désignées dans cet arrêté, sont les suivantes :

Dans la ville d'Argentan :

1° Celle de Michel-Louis-Auguste Grancher (1).

2° Celle de Jean-Baptiste-Louis-Auguste de Lyée de Belleau (2).

3° Celle de Pierre du Moulin de Sentilli (3).

A Occaigne, celle de M. de Fontaine de Châteaufort (4).

2° Le château de Goulet, appartenant au baron Joseph-Nicolas des Brosses, père d'émigré (5).

(1) Sa maison était située rue des Halles.

(2) Sa maison était située rue du Vicomte.

(3) Sa maison était située rue des Halles.

(4) L'inventaire du mobilier de M^{me} de Châteaufort, dans lequel on remarque des meubles de prix, existe aux Archives départementales, série Q.

(5) Dans les notes sur les châteaux et abbayes de l'arrondissement d'Argentan, rédigées en exécution d'une circulaire du préfet de l'Orne, du 2 juillet 1810, le château de Goulet est ainsi décrit :

« Le château de Goulet est d'une forme à la fois régulière et leste, ayant aux deux bouts du principal corps de bâtiment, deux fort jolis pavillons, parfaitement semblables, quoique faits à deux époques assez distantes l'une de l'autre. Mais ce qui fait surtout la beauté de cet édifice, c'est sa situation vraiment pittoresque ; élevé sur une éminence et aux bords de la rivière de l'Orne, les eaux, les prés, les champs et les bois qui l'entourent, offrent des aspects délicieux et en font une demeure digne d'un prince.

« Ce château est très-bien entretenu, et habité par M^{me} veuve des Brosses de Goulet, à laquelle il appartient. »

A l'époque de la Restauration, le château de Goulet fut habité pendant quelque temps par le petit-fils du vieux baron et par sa nièce, M^{lle} de Gaillard qui, d'après son biographe, se sentait un attrait particulier pour cette résidence. En 1818, le domaine fut vendu à la bande noire et le château fut en partie démolí. « Le silence s'est fait autour de ces ruines, les genêts sauvages ont envahi la cour d'honneur dont les grilles et les balustrades sont remplacées par des épinces sèches. » (Alfred de Caix, *Notice sur la chambrerie de l'abbaye de Troarn*, publiée dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, 3^e série, T. II, p. 378) — (Archives de l'Orne, série M. Statistique).

3° Le château de la Motte, commune de Joué-du-Plain, appartenant au marquis Louis-Omer-Félicité d'Estampes, émigré ou déporté (1).

Dans le canton d'Exmes :

1° L'habitation de Louis-Alexandre-Auguste de Gruel, prêtre déporté, sise à Exmes.

2° Le château du Bourg-Saint-Léonard, propriété de la famille Cromot.

3° Le château du Haras du Pin, dépendant de la liste civile.

4° Le château de Nonant, appartenant à la comtesse de Narbonne-Pelet, veuve de M. de Narbonne, condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire (2).

Dans le canton de Mortrée :

1° Le château de Médavy, appartenant à Claude-Pierre Thiroux de Montregard, émigré.

2° Le château de Vrigni, appartenant au marquis René de

(1) La terre de la Motte avait été érigée en marquisat, en 1693, sous le nom de la Motte-Lezeau, en faveur de Jean-Baptiste Angot, conseiller au parlement, qui avait épousé la fille unique du sieur Lefebvre de Lézeau. D'après M. Alfred de Caix, le marquis d'Estampes aurait traversé la Révolution sans encourir la confiscation et habité la terre de la Motte avec sa famille jusqu'en 1818 (*Histoire d'Ecouché*, p. 68).

On trouve dans une lettre de M. Décot, juge de paix d'Ecouché, au Sous-Préfet d'Argentan (18 juillet 1810), en réponse à une circulaire préfectorale citée ci-dessus, une courte description du château de la Motte :

« Le château de la Motte est irrégulier dans sa forme : il lui manque un pavillon vers le midi, semblable à celui qui existe vers le nord. L'architecture du principal corps de bâtiment est déjà ancienne et quoique le pavillon qui l'accompagne n'ait été bâti que longtemps après, ils s'accordaient cependant assez bien ensemble pour faire désirer vers le midi de l'ancien édifice un pavillon semblable à celui qui existe déjà vers le nord. Mais le château de la Motte se distingue véritablement des autres châteaux du canton, par son orangerie qui est une des plus belles de France après celle de l'empereur et des princes, et par les nouveaux travaux que M. d'Estampes, propriétaire actuel, a fait faire dans les parcs ou jardins. » (17 juillet 1810). — (Archives de l'Orne, série M, Statistique).

(2) Dans la séance du Conseil général du district d'Argentan, du 12 thermidor, an II, Lantour-Mézeray, agent national, ayant représenté que Vauquelin de Vrigny et de Narbonne-Pelet, avaient été « justiciés et que la mort de ces coupables avait été annoncée par les papiers publics, il avait été ordonné que les juges de paix des cantons d'O, de Nonant et de Briouze, apposeraient les scellés sur leur mobilier. »

Dans l'état des châteaux et abbayes de l'arrondissement d'Argentan, rédigé en 1810, il est dit que le château de Nonant est une construction très-ancienne, avec tours, meurtrières, fossés et ponts-levis, en très-mauvais état de réparation.

Vauquelin, grand bailli d'Alençon avant la révolution, condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire (1).

Les citoyens Le Dangereux et Lallier, furent en outre invités à se transporter immédiatement dans toutes les maisons des émigrés, condamnés, prêtres déportés ou reclus et dans tous les édifices consacrés au culte, « aux fins d'y faire la recherche, en présence d'un officier municipal, de tous les livres et manuscrits, objets d'histoire naturelle, instruments de physique, de mécanique, antiques, médailles, pierres gravées, tableaux, dessins, gravures, plans, cartes et autres monuments des arts et instruction publique, qui pourraient s'y trouver, conformément à la loi du 8 pluviôse. »

L'inventaire du mobilier du marquis de Vrigni, dressé le 28 vendémiaire an III, contient la preuve de la présence des deux conservateurs de la Bibliothèque d'Argentan, à la levée des scellés, Les livres, au nombre d'environ 1,300 volumes, durent être transportés à Argentan, à l'exception de ceux qui furent réclamés par le marquis de Vrigni.

Sept tableaux, garnis de cadres dorés, furent également transportés à Argentan, pour la Bibliothèque. L'inventaire mentionne, en effet, un certain nombre de tableaux, sujets mythologiques, tels que *Jason enlevant la Toison d'or*, sujets religieux, etc. La

(1) Dans une lettre adressée au sous-préfet d'Argentan par T. Le Dangereux, en 1810, on trouve une description intéressante des trois châteaux les plus remarquables du canton de Mortrée : O, Médavi, Vrigni :

« Le second est Médavi, qui a appartenu aux Rouxel, ensuite aux Grancey et au maréchal de Tallard, qui le vendit à M. Thiroux de Montregard, dont le fils en est possesseur. Ce château est dans un style moderne. Il existe dans les églises de ces deux communes (O et Médavi) des caveaux qui ont été spoliés dans la Révolution. Il y avait de plus, en l'église de Médavi, un tombeau d'une très-belle exécution ; il avait été fait faire par une dame des Ursins, épouse d'un Rouxel, baron de Maré, gouverneur de Verneuil pour la Ligue ; il le fut aussi d'Argentan et fameux par son courage et sa force. Sa statue en marbre blanc était de grandeur naturelle ; il était à genoux sur un prie-dieu, botté et cuirassé, son casque et ses gantelets à ses côtés. Le sarcophage et le baldaquin étaient en marbre noir, soutenus par des colonnes en même marbre. Sa statue fut transportée à Argentan et déposée à la Bibliothèque, aujourd'hui elle doit-être, ainsi que tous les marbres qui composaient ledit tombeau, au château de la Motte, appartenant à M. d'Estampes.

« Le troisième est celui de Vrigni. Ce château quoiqu'ancien, n'a rien de bien recommandable, ainsi que celui de Saci, qui est de construction nouvelle. »

La notice sur les châteaux et abbayes, rédigée par le sous-préfet d'Argentan, en 1810, complète ces indications : « Le château de Vrigni est en bon état ; il est habité par le propriétaire, en état d'imbécillité. Ce château paraît avoir été fort ; son architecture est ancienne ; il a des tours, des fossés et un pont-levis. » (*Archives de l'Orne*, Ibid).

marquise réclama, en outre, cinq portraits de familles, celui de sa belle-sœur, religieuse à Caen et celui de Jean Vauquelin et d'Elisabeth Droullin, son épouse.

On chargea les livres et les tableaux sur deux voitures. On y joignit des gravures, des tapisseries d'Aubusson et des Gobelins, des porcelaines de vieux Chine, du Japon, des Indes, de Saxe, de Strasbourg, de Sèvres, de Monsieur.

Un rapport adressé à la commission d'Instruction publique, par les Administrateurs du district d'Argentan, le 26 brumaire an III, nous fait connaître, avec détails, la situation de la Bibliothèque et du Musée d'Argentan, au commencement de l'an III.

« Citoyens, pour satisfaire à la loi du 8 de ce mois, nous vous transmettons les détails suivants : Les commissaires-bibliothécaires de notre district qui avaient suspendu le travail de la bibliographie pour s'occuper de la recherche des objets relatifs aux sciences et aux beaux-arts, vont reprendre avec activité la confection des catalogues, car de toutes les parties dont ils sont chargés, la bibliographie offre le plus de richesses dans notre district. La masse des livres déjà remis, présente un aperçu d'environ 15,000 volumes, dont plus de 10,000 ont été fournis par les trois ci-devant communautés religieuses. Jacobins, Capucins et Silly (1). Il est vrai que la majorité de ces ouvrages consistent en des Bibles, des Commentaires sur les Saints Pères, etc. Mais il s'y trouve aussi d'excellents ouvrages de littérature, physique, mathématiques, etc. Les richesses typographiques s'y trouvent réunies aux richesses littéraires. On y voit de superbes éditions des imprimeurs les plus renommés de Paris, de l'Allemagne, de la Suisse, de la Hollande, de l'Italie, de l'Angleterre, dans les xvi^e, xvii^e, commencement du xviii^e et la fin du xv^e siècles, tant en langues hébraïques, grecque, syriaque, chaldéenne et latine que française, anglaise, allemande, italienne, portugaise et espagnole.

« Les manuscrits sont rares et ne présentent rien de bien intéressant; le plus ancien est du xi^e siècle.

« On a trouvé chez les émigrés, presque tous les ouvrages de littérature moderne, des globes et sphères, des cartes géographiques, quelques figures géométriques, copiées de Mazéas, sur

(1) On remarquera qu'il n'est, ici, fait aucune mention des livres provenant du couvent de Sainte-Claire d'Argentan. Nous savons cependant que ce fonds renfermait un certain nombre de livres imprimés et manuscrits ayant appartenu à Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, entre autres un magnifique livre d'heures sur vélin, format in-8°, orné d'arabesques et de miniatures. Ce livre précieux fut offert en 1811, à l'impératrice Marie-Louise, par Marie Provost de la Perelle, ancienne religieuse de Sainte-Claire. L'abbé Laurent, *Notice historique sur l'abbaye royale de Sainte-Claire d'Argentan*, p. 339.

Un certain nombre de manuscrits et d'objets d'art non moins précieux, de la même provenance, ont été vendus à Argentan, il y a quelques années.

carton, des étuis de mathématiques, des optiques, avec grand nombre de perspectives, de microscopes, quelques figures en bois, des éléments de géométrie et introduction aux sections coniques; beaucoup de volumes in-folio et cahiers de musique de Rameau, Lulli et auteurs plus modernes; des instruments de musique; une bonne collection de gravures, copies de Vanloo, Téniers, Le Brun, Greuze, Coypel, Vernet, par les Beauvalet, Philippart, Tardieu, Nattier, etc.; quelques tableaux à l'huile, une statue en marbre blanc, une console en mosaïque ou marbre de rapport, des lustres en beaux cristaux, des tapisseries des Gobelins, d'anciennes cuirasses.

« Les églises fourniront encore quelques tableaux (1). L'aveugle vandalisme a parcouru aussi notre district; on n'a pu prévoir ni empêcher ses fureurs. Quelques mauvais tableaux de saints et tyrans, quelques statues grossièrement travaillées en ont été les victimes; mais nous n'avons ni monument ni chef-d'œuvre à regretter.

« Quant aux végétaux, on trouvera facilement dans le district, de quoi former un Jardin botanique en plantes usuelles; l'on pourra même trouver quelques plantes exotiques. Il existe encore dans notre ressort une orangerie, sur laquelle nous avons donné des détails au Comité d'instruction publique; elle est située à la Motte, commune de Joué-du-Plain (2).

« Le travail des commissaires, sur toutes ces parties, est déjà bien avancé. Les catalogues en cartes, donneront de plus grands détails sur la bibliographie et sur les monuments de sciences et d'arts, qui sont réunis dans ce district. »

On voit par la correspondance du comité d'Instruction publique, que le catalogue sur cartes de la Bibliothèque, provenant de l'abbaye de Silli, avait été envoyé à Paris. Voici comment il y avait été apprécié :

« 4 ventose an II.

« Nous avons reçu le catalogue de la Bibliothèque de l'abbaye de Silli. Les cartes sont très-bien faites et la manière dont on les a classées est parfaitement conforme aux instructions. Cependant nous ne pouvons, à cause de la grandeur du format, les employer... En conséquence, nous vous invitons à faire recommencer le catalogue de l'abbaye de Silli, à nous l'envoyer, ainsi que tous ceux des autres Bibliothèques nationales de votre district, sous la forme que nous venons d'indiquer. »

(1) Plusieurs de ces tableaux, provenant des maisons religieuses supprimées, décoraient aujourd'hui l'église de Saint-Germain d'Argentan. On peut citer entre autres une copie du tableau de Carrache, représentant *Saint-François d'Assise mourant*. A Saint-Martin, on remarque quelques gravures de tableaux Allemands, qui n'ont pas un caractère religieux et qui semblent être des épaves des collections dont il est question dans le rapport de l'an III.

(2) C'est un détail à ajouter aux *Notes pour servir à l'histoire des jardins et de l'arboriculture dans le département de l'Orne*, par M. L. de La Sicotière.

Le rapport sur l'état de la Bibliothèque, dressé en nivose an IV, nous fait connaître qu'à cette époque le nombre des livres existant dans le dépôt, était réduit à environ 10,000, par suite de la levée des confiscations prononcées contre les individus réputés émigrés et rayés de la liste (1) et de l'autorisation accordée aux familles des déportés, réclus ou suppliciés, de retirer les objets mobiliers mis sous le séquestre. Il restait encore environ 3,000 cartes du catalogue à envoyer (2).

La suppression des districts, nous l'avons dit, devait être fatale aux dépôts littéraires établis dans chacun d'eux. Le 9 frimaire, an V, le ministre de l'intérieur rendit une décision communiquée aux administrateurs du département de l'Orne, portant qu'il serait payé au citoyen Lallier, conservateur de ce dépôt, pour son traitement pendant neuf mois, échus le 30 fructidor, an IV, la somme de 1,800 fr. en mandat, valeur nominale et celle de 150 fr. en numéraire; enfin qu'à l'avenir et à compter du 1^{er} vendémiaire, an V, si la commune d'Argentan désirait conserver une Bibliothèque, elle en supporterait la dépense, d'après la loi du 28 messidor, an IV.

L'Administration municipale d'Argentan ne prit aucune décision. Il lui répugnait évidemment de grever son budget d'une charge nouvelle. Le citoyen Lallier continua néanmoins, jusqu'au 27 messidor, an VII, à s'occuper de la conservation de la Bibliothèque qu'il avait organisée, mais lorsqu'il s'agit d'obtenir le traitement auquel il avait droit, il éprouva toutes sortes de difficultés.

Un autre rapport adressé à l'Administration du département, par celle du canton d'Argentan, le 18 brumaire an VII, nous apprend que les différentes remises de livres, autorisées successivement, avaient à peu près réduit la Bibliothèque aux seuls livres provenant des Dominicains, des Capucins d'Argentan et

(1) Le 4 germinal an III, les Administrateurs du district d'Argentan invitèrent les Commissaires bibliographes à ne pas faire le catalogue de la bibliothèque du citoyen de Gasté, député émigré, mais en réalité détenu à Arras et depuis mis en liberté par ordre des représentants en mission.

(2) *La correspondance de la Bibliographie*, n° 59, p. 59, registre in-folio, Bibliothèque de l'Arsenal, n° 6326, Mss. L'existence de cette correspondance nous a été signalée par M. Gustave Desjardins, chef du service des Archives au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Nous devons également des remerciements à M. Paul Lacroix, pour la complaisance qu'il a eue de parcourir lui-même, le registre, pour nous aider à trouver les renseignements que nous cherchions.

de l'abbaye de Silli, dont l'ensemble formait une masse de 4,266 volumes. Les catalogues des ouvrages provenant de ces trois établissements, étaient joints au rapport :

« Des ouvrages qui composent les catalogues que nous vous transmettons, disent les Administrateurs du canton d'Argentan, quelques-uns sont dépareillés ou incomplets et, en général, tous offrent peu de ressources pour l'instruction publique, bibles, saints-pères, commentateurs, controversistes, liturgies, conciles, théologiens, peu d'histoire, point de littérature, aucun ouvrage moderne, tel est sommairement le fonds de cette Bibliothèque. Si dans celle de l'Ecole centrale que vous vous proposez de former, vous ne voulez admettre que des ouvrages consacrés à l'instruction publique, vous trouverez, ici, bien peu de choses propres à remplir vos vues.

« Le dépôt littéraire de la commune d'Argentan, contient bien des ouvrages propres à la formation d'une bibliothèque savante dans laquelle on admet toutes les productions de l'esprit humain, tout ce qui sert à constater ses progrès, ses erreurs, ses révolutions, les ouvrages où sont consignés les fastes du despotisme, les fureurs de la superstition, les sanglants effets de l'ignorance, de la fausse crédulité, du fanatisme, sont, non pour le jeune homme dont l'éducation n'est qu'ébauchée, mais pour le philosophe qui sait penser, le sujet de profondes réflexions. De fortes ombres ne font ressortir qu'avec plus d'éclat les traits lumineux d'un tableau. Si vous adoptez ces principes, vous trouverez beaucoup de choses propres à être conservées.

« De plus, parmi tous ces livres vieux, mal couverts et ensevelis depuis plusieurs siècles, dans le fond des cloîtres, que de richesses typographiques ! Un livre, quant au sujet, peut être insignifiant, inutile, dangereux même, mais souvent très-précieux, par son édition, la nature du caractère, le nom de l'imprimeur, la grandeur du papier, la largeur des marges et surtout la date de l'impression. L'imprimerie est un art qui n'a presque point eu d'enfance ; tout ce qui a éclairé son berceau, mérite toujours le respect et souvent l'admiration.

« Telles sont, citoyens Administrateurs, nos observations sur les livres appartenant à la République et existants dans cette commune.

« Salut et Fraternité.

« LE MEUNIER,
Président.

CHESNEL-COURPOTIN,
Administrateur.

FAYEL DESLONGRAIS,
Administrateur.

LECOMTE,
Administrateur. »

ÉTAT des livres de tout format, du dépôt littéraire d'Argentan

Volumes in-folio, reliés, mille, cy	1.000
Volumes in-folio, couverts en parchemin, quarante-un, cy.....	41
Volumes in-quarto, reliés, trois cents, cy.	300
Volumes in-quarto, couverts en parchemin, deux cent quatorze, cy.....	214
Volumes, in-8°, in-12° et in-16, reliés, quinze cents, cy.	1.500
Volumes in-8°, in-12°, couverts en parchemin.....	1.211
TOTAL des volumes.....	4.266

Heureusement nous pouvons, au moyen des catalogues qui nous sont parvenus, nous rendre compte exactement de l'importance de la Bibliothèque, dont le rapport qu'on vient de lire donne une idée assez médiocre.

MANUSCRITS

Parmi les 1,868 volumes qui composaient la Bibliothèque des Dominicains d'Argentan et dont la présence dans le dépôt littéraire de cette ville, nous est constatée en l'an VII, on remarque cinq manuscrits. Le premier attribué à Marin Prouverre Briche-teaux, dominicain, mort en 1645, est une Histoire de Normandie dont voici le titre : « *Première partie de l'Histoire générale de la Normandie, divisée en cinq livres: le premier des saillies et inondations des peuples du nord; le second, des Normands paiens conquérants; le troisième, de la Normandie crestienne.* » La suite du titre est déchirée.

Ce précieux ouvrage est ainsi décrit dans le catalogue : « Ce manuscrit, petit in-8°, sur environ 10 à 12 mains de papier, est complet, à l'exception d'une espèce de préface à moitié déchirée; l'écriture est peu soignée, difficile à lire et paraît être, à peu près, du commencement du dernier siècle. L'ouvrage est couvert en parchemin, sur carton... Cette histoire manuscrite de Normandie, est divisée en cinq livres, elle commence à la descente des Goths dans la Neustrie et porte date de l'année 1631. »

On reconnaît par cette description, quelque insuffisante qu'elle soit, le manuscrit mentionné dans la *Bibliothèque historique du*

P. Lelong (numéro 35,081), où il est dit que ce monument précieux pour l'histoire de Normandie, se trouvait effectivement dans la Bibliothèque des Dominicains d'Argentan.

On ignore ce qu'est devenu ce manuscrit.

La même Bibliothèque renfermait deux autres manuscrits anciens :

1° L'un intitulé : *Incipit summa de casibus ad conscientiam, edita per fratrem Bartholomeum* (1), *ordinis fratrum prædicatorum*. Parchemin, petit in-folio, écrit en latin sur deux colonnes et orné d'une vignette au premier feuillet. XIV^e siècle;

2° *Recueil d'épîtres et d'évangiles*. Parchemin, petit in-folio, caractères gothiques.

Ce manuscrit se trouve à la Bibliothèque d'Alençon, où il est inscrit sous le n° 138.

Deux ouvrages modernes : le *Nestorianisme*, in-folio; le *Philosophe chrétien ou entretien d'un philosophe avec un libertin, sur toutes les matières de religion*, 3 vol. in-folio, complétaient le fonds des manuscrits de la Bibliothèque des Dominicains d'Argentan.

Neuf manuscrits sont mentionnés dans le catalogue du fonds de Silli.

1° *Missel à l'usage de la communauté de Silli*. Manuscrit sur parchemin, gothique, sur deux colonnes, réglé à chaque ligne d'écriture, 1471, in-folio, de grandeur ordinaire, de trois pouces d'épaisseur. Les lettres initiales et les vignettes peintes en or et en couleur, assez bien conservées.

L'on reconnaît que ce monument est de l'année 1471 et pour la communauté de Silli, par les mots *Silleyum, anno M° CCCC° et sexages° XI°*, que l'on aperçoit dans la vignette du premier feuillet.

Ce manuscrit fait partie de la Bibliothèque d'Alençon, n° 923. Les initiales dorées et coloriées sont ornées, quelquefois, de figures bizarres d'hommes ou d'animaux. Très-beaux caractères.

2° *Les Epîtres de saint Paul*, avec un commentaire. Manuscrit latin sur deux colonnes, gothique, parchemin, réglé à chaque

(1) Probablement Barthélemy de Bragance, de l'ordre des Frères prêcheurs, nommé en 1256 à l'évêché de Vicence, sa patrie, mort en 1270.

ligne, in-folio, de grandeur ordinaire et d'environ trois pouces d'épaisseur. Les vignettes initiales et les petites vignettes de couleurs assez fraches, xiv^e siècle.

On ignore ce qu'est devenu ce manuscrit.

3^e Titre général de l'œuvre ensemble assemblé. — *Le second volume de l'œuvre spirituel et divin pour la réformation et direction de l'âme peccatrice.* — Titre spécial. *L'extraction originelle de la tant illustre et tant noble maison d'Estouteville.*

Manuscrit in-folio, sur papier très-fort. Ecriture gothique. Les images sont grandes et chargées de notes et passages tirés des saints Pères. Ces notes paraissent avoir été écrites après la confection de l'ouvrage. Elles sont d'une écriture plus fraîche et approchant du caractère romain.

Ce manuscrit est inscrit au catalogue de la Bibliothèque d'Alençon, sous le n° 155.

Cet ouvrage qui n'est pas autre chose qu'un traité de morale, a pour auteur Jean Cadier, chanoine de la cathédrale de Coutances (1), qui vivait dans la première moitié du xvi^e siècle. Il fut composé à l'intention de « très-haute et puissante dame Jacqueline d'Estouteville, dame des baronnies de Bricquebec, de Moyon, de Gacé, du Meslerault, de Trie-le-Chaste et plusieurs autres terres et seigneuries. » Jacqueline d'Estouteville était fille unique de Guyon d'Estouville; elle fut mariée en 1509 à Jean III, sire d'Estouville, de Vollemont, etc. Il existe aux Archives de l'Orne, série E, fonds du comté de Gacé, de nombreux aveux rendus à cette dame, de 1521 à 1541, après la mort de son mari.

L'ouvrage est dédié : « A révérend père et très expert maistre Jehan Hue, de la très sainte et sacrée théologie vray professeur et de la foy catholique plus que méritissime inquisiteur. »

A la fin, se trouvent des rondeaux et des ballades épistolaires, adressées à Madame l'ainée d'Estouteville et à la duchesse Adrienne d'Estouteville, sa fille unique, dont il était le chapelain :

(1) Jean Cadier, chanoine de Coutances, est mentionné en cette qualité, dans un arrêt du parlement de Rouen, du 5 février 1525 (v. s.) « sur certaine requeste, cejourd'hui présentée de la part de notre cher et bien aimé maître Jean Cadier, chanoine en l'église cathédrale de Coutances, narrative que la vacation avenue en l'an 1520, de l'évesché de Coutances, avions mandé aux chantres, chanoines et chapittre de la ditte église, qu'ils n'eussent à procéder au fait d'aucune élection de leur futur pasteur, jusques à ce qu'ils nous eussent apporté et apparoir de leur privilège d'élire, si aucuns en avoient, etc. » (*Gallia christ.*, t. XI, col. 281, A. Instr.)

A serenissime princesse
 Dieu doinct salut toujours, sans cesse,
 Très illustre dame et duchesse.

Mon cœur est de douleur amère
 Affligé d'une telle oppresse
 Pour le trespas de vostre mère,
 Illustre dame et ma maistresse,
 Que d'escripre à vous n'a l'adresse.

Adrienne d'Estouteville, née en 1512, avait été mariée en 1534, à François de Bourbon, comte de Saint-Pol. Elle mourut en 1560. C'est entre ces deux dates que se place la composition de l'ouvrage.

4° Ce manuscrit sur papier, petit in-folio, incomplet et sans couverture, n'a point de titre qui en indique positivement le sujet et l'année où il a pu être écrit. L'écriture est gothique, nette et un peu difficile à lire. Les lettres initiales sont ornées de vignettes faites à la plume, assez bien exécutées. L'ouvrage est écrit en français. Jacques de la Mothe, seigneur de Happigny, paraît en être l'auteur. Il est dédié au cardinal de Guise, Charles de Lorraine, archevêque de Reims, mort en 1574, ce qui fait conjecturer que ce manuscrit a été composé vers le milieu du xvi^e siècle. Le sujet en est mystique et allégorique; le duc d'Aumale en est le héros. L'auteur le fait combattre un hydre à sept têtes qu'il coupe toutes, l'une après l'autre. C'est une allusion aux sept péchés capitaux. Les vertus apposées à chacun d'eux, présentes en personne au combat, encouragent et félicitent le vainqueur. L'allégorie est soutenue jusqu'à la fin de l'ouvrage. L'antithèse d'une vertu triomphante et d'un vice terrassé, donne lieu à des dissertations morales. Cet ouvrage paraît avoir été composé pour l'éducation d'un prince.

Ce manuscrit est aujourd'hui à la Bibliothèque d'Alençon, n° 165. Il est incomplet et mutilé. Les premières pages de la préface ont été arrachées. Dans l'intérieur du manuscrit, plusieurs pages ont été coupées, afin d'avoir les vignettes qui ornent le commencement des chapitres et qui sont fort belles. La table des chapitres est après la préface : « S'ensuyt la table de ce présent
 « livre par chappitres. — Premièrement ce chappitre fait mention
 « du duel qui fust entre monseigneur Claude de Lorraine, duc
 « de Guyse et Hydra, le serpent à sept testes, auquel il en coupa
 « l'une d'icelles, nommée la furieuse teste d'Orgueil, avec les
 « bons et saincts propos qui furent tenus par dame Humilité, sa
 « marraine et patronne en ce combat. »

Le chapitre IV a pour titre : « Comment Monseigneur le duc
« d'Aubmalle, combattant contre le serpent Hydra luy couppa la
« seconde teste, nommée Avarice et des propos et vertueuses
« remontrances et enseignements, que Madame Libéralité luy
« bailla pour l'exécution du duel. »

Il semble résulter de ces extraits, que cet ouvrage fut fait pour Charles de Lorraine, duc d'Aumale, né en 1553, fils de Claude de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale et non pour le cardinal archevêque de Reims.

5° Manuscrit petit in-folio, papier, en français, écriture gothique. Lettres initiales en couleur. On ne trouve ni le nom de l'auteur ni celui du siècle. L'ouvrage a pour sujet la relation d'un voyage fait à la Terre-Sainte, par un chanoine et plusieurs négociants de Rouen et de Caen. Partis de Lisieux, où ils s'étaient réunis le 8 avril 1507, les voyageurs furent de retour à Rouen, le 20 décembre de la même année.

L'ouvrage est écrit de la même main et sans variation d'écriture. Les feuillets ne sont point numérotés.

L'ouvrage que nous signalons doit occuper une place importante dans la bibliographie des voyages en Terre-Sainte. En 1488, Nicole Le Huen, religieux du couvent des Carmes de Pont-Audemer, avait publié sa *Pérégrination d'Outre-Mer*, mais ce n'est qu'une traduction du voyage de Bernard de Breydenbach. — En 1515, Jacques Le Saige, marchand de draps, de soie, demeurant à Douai, mit par écrit « les gistes, repaistres et despens » qu'il avait faits à Hierusalem, Venise, etc., ouvrage qui eut plusieurs éditions

En 1533, nous avons à mentionner le voyage d'Argafart :

« Greffin Arfagart, sieur de Courteille en Normandie et Courteille au Maine (qui sont deux seigneuries de même nom et séparées en divers lieux), dit La Croix du Maine, a écrit le voyage qu'il a fait à Jérusalem et au mont de Sinaï, l'an de grâce 1533, avec frère Bonaventure Brochard, de l'ordre des frères Mineurs de la province de France, du couvent de Bernay. Le dit voyage n'est encore imprimé. Il se voit écrit à la main en plusieurs maisons du Maine et autres lieux. Il a été en voyage audit lieu de Jérusalem, par trois diverses fois. La fille unique dudit chevalier est femme de M. de Juigné au Maine, surnommé Le Clerc. »

Jean Liron a lu cette relation, dont le manuscrit original appartenait, nous apprend-il, à un intendant de Caen, Nicolas-Joseph Foucault. On ignore ce qu'est devenu le manuscrit possédé par Foucault, dit M. Hauréau (*Histoire littéraire du Maine*, nouv. éd.), mais on peut en désigner un autre à la Bibliothèque nationale, sous le n° 5,642 du fonds français. Il est intitulé : *Le Voyage de Jérusalem et du mont Sinai, fait et accompli l'an de grâce et salut, 1533, par messire Greffin Arfagart, chevalier du Saint-Sépulcre et seigneur de Courteille en Normandie et Courteille au Maine, avec lui frère Bonaventure Brochard, de l'ordre des frères Mineurs de la province de France, du couvent de Bernay, in-4°.*

Greffin Arfagart part de Chartres pour Paris, avec un sieur de la Rivière, son ami, qui se propose d'aller aussi en Terre-Sainte. A Paris ils quittent leurs habits et s'habillent en ermites, etc.

Ed. Frère, dans son *Manuel du bibliographe Normand*, à l'article Brochard, mentionne cette relation et dit qu'elle a été imprimée dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius.

Jusqu'ici nous étions sans informations suffisantes sur cet auteur. M. Hauréau n'est pas certain que le Maine ait été le lieu de sa naissance. Il rappelle que Fabricius l'appelle gentilhomme Normand, *eques Normannus*. Le mari de la fille unique de Greffin Arfagart, aurait été, dit-on, Nicolas Le Clerc, sieur de Juigné, qui publia en 1566 une traduction du traité de saint Hippolyte sur les *Misères et calamités des derniers temps*.

On ajoute que la terre de Courteille aurait été possédée par la famille Le Corvaisier. Le Corvaisier (ou le Courvaisier), sieur de Courteille, conseiller au Présidial du Mans, la possédait en 1603 (D. Betencourt, *Noms féodaux* t. II). Elle passa ensuite à Antoine Le Corvaisier, l'auteur de l'*Histoire des évêques du Mans*, en tête de laquelle figurent des vers apologétiques signés : « Votre meilleur et plus affectionné père, Jacques Le Corvaisier, prêtre indigne. »

Cette terre de Courteille, on le voit, serait riche en souvenirs littéraires. Il n'en est pas moins assez difficile de déterminer sa situation.

Il existait dans le Maine plusieurs fiefs du nom de Courteille, notamment un sur la paroisse de Sainte-Sabine (Sarthe), possédé en 1562 par Guillaume de Brie. Nous pouvons également écarter

la terre possédée par les Corvaisier, de 1573 à 1617; cette terre était certainement située en la paroisse de Chantenay (canton de Brulon, Sarthe). Or, de 1528 à 1535, c'est-à-dire à l'époque où vivait Greffin Arfagart, ce fief appartient aux héritiers de Pierre de Courthardy et de Jacqueline Auvé. En 1543 on trouve Renée Auvé, femme de Magdelon de Brye, chevalier, et Louise Haton, veuve de Pierre Auvé, propriétaires de cette terre de Courteille. Il suit de là que le Courteille possédé par les le Corvaisier n'est pas le même que celui dont Arfagart était seigneur en 1533, comme le dit Ansart.

Reste à vérifier l'alliance de Le Clerc de Juigné avec la fille d'Arfagart, mentionnée par La Croix du Maine. Elle est établie par le passage suivant d'un aveu mentionné dans un répertoire des titres de la baronnie de Champagne (Archives de la Sarthe) :

(1576) — « De vous noble et puissant seigneur, Monseigneur
« Messire Jacques de Maillé, chevalier de l'ordre du Roy, sei-
« gneur de Benhart, Ruillé-sur-le-Loir et de la terre et chas-
« tellenie de Champagne, je, Jacques Le Clerc, écuyer, seigneur
« de Soulligné-sous-Champagne et de Villiers, oncle paternel et
« curateur ordonné par justice aux personnes et biens de René
« Le Clerc, Urban Christoffle et Jacqueline Les Clercs, enfans
« mineurs d'ans de deffunct noble homme Jehan Le Clerc et
« Magdeleine Affagart, héritiers par représentation de deffunct
« René Le Clerc, en son vivant, écuyer, seigneur de Juvigné et
« de Verdelle, connois et confesse, etc. »

Cette Madeleine était sans doute la fille de Greffin dont parle La Croix du Maine.

Enfin, il résulte positivement d'un aveu rendu par Greffin Affagard, lui-même, que le fief de Courteille au Maine, dont il était seigneur, était situé en la paroisse de Coulombiers, canton de Beaumont-le-Vicomte (Sarthe).

« De vous très-hault et excellente dame et princesse Madame
« Françoise d'Allenczon, duchesse de Vendosmois et de Beau-
« mont, douayriere de Longueville, je Greffin Affagard, cheva-
« lier, tiens et advoue tenir à foy et hommaige lige, au regard
« de vostre chastellenie, de vostre duché du dict Beaumont,
« ma terre, domaine, fief et seigneurie de Courtailles, appelé
« Courtailles de Nocé, sise et située en la paroisse de Colum-
« biers et ès environs, comme ce poursuiet et comporte, tant en
« fief que en domaine, dont aultrefois vous juré la féaulté lige,

« de laquelle ma dicte terre de Courtailles la déclaration ensuit :
 « Et premier ensuit mon domaine, c'est assavoir, le haberge-
 « ment du dict lieu où il y a deux corps de maisons, grange,
 « estab'e, columbier à pigeons, court, jardins, vergiers, yssues
 « d'icelle maison et court, pleisse, garennes, dosves, mothe, ung
 « vivier et ung petit estang à poisson. » etc. (15 avril 1547, après
 Pâques). Archives de la Sarthe, série E, 11 fonds de Tessé-Beau-
 mont. (1).

Nous n'avons donc plus actuellement à chercher que la situa-
 tion de Courteille en Normandie, dont Arfagart était seigneur.

Louis Dubois, dans la liste qu'il a donnée des auteurs nés dans
 le département de l'Orne (*Annuaire de 1808*), dit que Greffin Arfa-
 gart était né près d'Alençon. La même assertion a été répétée par
 Joseph Odolant-Desnos (*La France, Orne, 1834*). Courteille,
 l'une des paroisses d'Alençon, était un quart de fief dépendant
 de la seigneurie d'Hauterive; mais ce fief appartenait au xvi^e
 siècle, à la famille Boiselle. Il existait un autre fief de Courteille
 en la paroisse de Colombiers; ce fief depuis le xv^e siècle au
 moins, appartenait aux seigneurs de Carrouges. On ne peut donc
 rattacher ni l'un ni l'autre de ces fiefs aux personnages dont nous
 nous occupons.

Il existe également en Normandie, quoi qu'assez loin d'Alençon,
 un autre Courteille, situé dans l'ancienne paroisse du Theil,
 réunie à la Chaise-Dieu, commune de Rugles (Eure). M. A. Le
 Prévost, dans ses *Notes pour servir à la topographie et à l'his-*
toire du département de l'Eure, (T. III, p. 243), nous apprend
 qu'en 1503, Seraphin d'Affagard, était seigneur de Courteille et
 du Theil. En 1509, Greffin Affagard figure dans un aveu de
 Laigle. De 1517 à 1548 on trouve encore le même personnage
 dans divers documents. Enfin, en 1559, Madeleine Affagard est
 mentionnée avec Jean Leclerc. La même dame figure dans des
 actes de 1570 à 1587, avec Antoine de Lanfernet, son mari.

Il résulte de cette trop longue digression qu'Affagard, l'auteur
 du *Voyage à Jérusalem*, vivait de 1509 à 1548; qu'il était sei-
 gneur de Courteille au Maine, commune de Coulombiers, can-
 ton de Beaumont-le-Vicomte (Sarthe) et de Courteille en Nor-
 mandie (paroisse du Theil, Eure); et que par conséquent il
 n'est pas né aux environs d'Alençon comme le pensait Louis

(1) Nous devons ces renseignements à l'obligeance de notre confrère M. V. Du-
 chemin, archiviste du département de la Sarthe.

Dubois ; qu'enfin sa fille épousa en premières noces, non pas Nicolas Leclerc, mais Jean Leclerc, en deuxième noces Antoine de Lenfernet (1).

Nous demandons pardon au lecteur de nous être attardé aussi longtemps autour de ce problème de biographie littéraire qui n'a qu'un rapport fort éloigné avec la description des manuscrits des Bibliothèques de l'Orne, pour arriver à de si minimes résultats (2).

6° *Trattato de septe peccati mortali di fratre Antonino* (3) *d'ell' Ordine de Predicatori et dipoi arcivescovo dignissimo di Firenze*. — In-4°, parch., réglé, incomplet, contenant 200 et quelques feuillets. Les lettres initiales sont peintes en couleur. L'écriture est très-lisible, ronde et approchant du caractère romain. Sans date.

Cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque d'Alençon (n° 141).

7° *De beata sanctorum visione*. — Le manuscrit finit ainsi : *Haec de Sanctorum visione et illorum beatitudine essentiali dicta sufficiant*, etc. Die, 22° octobris anno 1616. Brachet. In-4°, papier.

Ce manuscrit n'est pas à la Bibliothèque d'Alençon.

8° *Recueil de Sermons* en latin. — Manuscrit sur papier très-fort, réglé, in-8°, d'environ trois pouces d'épaisseur. Écriture gothique. Les lettres initiales et les majuscules sont ornées de peintures. Le volume est sans couverture, cependant entier et bien conservé. On trouve à la fin, la date 1082, qui est celle où l'ouvrage a été écrit ; mais on n'aperçoit nulle part le nom de l'écrivain.

Je n'ai pas trouvé dans le catalogue de la Bibliothèque d'Alençon, de titre se rapportant à ce manuscrit.

9° *Bible en latin selon la Vulgate*. — Manuscrit sur vélin, réglé, sur deux colonnes, caractères gothiques, très-petits. L'écriture est nette et bien conservée, les marges grandes. Le volume

(1) Nous devons ces renseignements sur Courteille (paroisse du Theil), à M. E. Lecointre, qui a eu l'obligeance de consulter lui-même l'ouvrage de M. Le Prevost et celui de MM. Caresme et de Charpillon, pour nous aider dans nos recherches.

(2) Nous devons dire que c'est M. L. de La Sicotière, sénateur, président de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, qui nous a suggéré l'idée de rattacher cette question à celles qui sont abordées dans le présent mémoire.

(3) Antonin (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né en 1385, nommé à l'archevêché de Florence, sa patrie, en 1446, mort le 2 mai 1459, canonisé en 1523.

a six pouces de hauteur, sur quatre de largeur et trois pouces d'épaisseur. Il est couvert en veau et doré sur tranche. On ne trouve ni l'année ni le nom de l'écrivain.

Il ne paraît pas que ce manuscrit soit entré à la Bibliothèque d'Alençon.

En résumé, sur quatorze manuscrits provenant des Dominicains d'Argentan et de l'abbaye de Silli, il ne s'en trouve que cinq seulement dont on peut constater positivement la présence à la Bibliothèque d'Alençon. Tous proviennent de Silli et font regretter les neuf autres.

IMPRIMÉS

Dans ces trois catalogues les ouvrages sont inscrits dans l'ordre alphabétique, par noms d'auteurs. Les anonymes sont à part et classés en cinq divisions, suivant le plan adopté par le comité d'Instruction publique.

La Bibliothèque des Dominicains d'Argentan, comprenait 1,614 articles pour les livres imprimés, plus cinq manuscrits. — En tout 1,668 volumes.

Celle des Capucins, 1,086 articles et autant de volumes, sans un seul manuscrit.

Celle de l'abbaye de Silli, 1,009 articles, y compris neuf manuscrits et 1,246 volumes.

En tout 3,902 volumes.

On n'a pas de peine à comprendre que ces trois Bibliothèques, comme celles de tous les couvents, étaient remplies de vieilles éditions aujourd'hui fort rares. Quoique d'après Thomas Prouverre, la Bibliothèque des Dominicains d'Argentan eût été ruinée, « pleine de très-beaux livres, du temps de la Ligue, » les incunables y étaient nombreux. Il suffit de citer, par exemple, les suivants :

A. *Dominicains*. — Biblia aurea fratris Antonii Ampigolli, ord. minor, impressa per Joan Bruninger, 1466, in-4°, gothique.

Liber de septem gradibus scalæ, continens meditationes devotas super septem psalmos penitenciales a domno Petro de Ayliaco, Cameracens. Episcopo. Parisiis, Cayllaut, 1483, in-4°, goth. lettres initiales et majuscules peintes en couleur.

Summa angelica, per fr. Angelum de Clavasio. Rothomagi, Joan. Le Bourgoyre, 1493, in-4°.

Bætius. De consolatione philosophiæ, Rothomagi, 1503.

B. *Capucins*. — Histoire de la nouvelle France, par Marc l'Escarbot.

Cronica quæ Fasciculus temporum dicitur, per Johannem Valdener, 1476. Figures, petit in-folio, goth.

C. *Silli*. — Epistola declaratoria jurium et privilegiorum fratrum ordinum mendicantium, par Angelbertum, theol. prof., 1479, in-4°, goth.

Après les enlèvements de livres opérés par Louis Dubois, la Bibliothèque d'Argentan comptait encore environ 4,000 volumes, mais les plus beaux avaient disparu. Le poste de conservateur dut alors être supprimé, comme désormais inutile. On voit par une lettre du sous-préfet d'Argentan, M. Bouffey, en date du 17 nivose an X, que l'administration semblait ignorer à cette époque l'existence des catalogues que nous possédons et qu'au mois de vendémiaire précédent, le préfet de l'Orne avait ordonné de faire dresser le catalogue de ce dépôt, dont le citoyen Lallier, précédemment conservateur, avait été chargé à nouveau. D'après M. Bouffey, cette collection de livres, d'environ 4,000 volumes, renfermait plusieurs ouvrages précieux, si non par leur objet, au moins sous le rapport de la partie typographique. La Bibliothèque d'Argentan, n'en était pas moins condamnée à une destruction prochaine.

Quant au bibliothécaire lui-même, qui avait fait preuve d'un zèle méritoire et d'une aptitude incontestable en organisant ce dépôt, en rédigeant les catalogues, il eut beaucoup de peine, comme nous l'avons dit, à se faire payer de ce qui lui était si légitimement dû.

Le 12 fructidor an VIII, Lallier exposait au préfet qu'il avait rempli, depuis le 1^{er} vendémiaire an V jusqu'au 27 messidor an VII, les fonctions de conservateur du dépôt littéraire d'Argentan, affecté à la formation de la Bibliothèque de l'Ecole centrale, et demandait que l'indemnité à laquelle il avait droit fût prise sur les fonds des dépenses départementales. Par son arrêté du 27 brumaire an IX, le préfet, au contraire, mit cette dépense à la charge de la municipalité. L'ex-bibliothécaire s'étant alors présenté à la mairie d'Argentan, afin d'obtenir un mandat de 704 fr.

10 c., pour son traitement pendant deux ans neuf mois et vingt-sept jours, reçut cette réponse que la ville ne se croyait pas obligée de supporter cette dépense, parce qu'elle n'avait pas réclamé la conservation d'une Bibliothèque et que ce dépôt lui avait été enlevé pour l'École centrale du département. Sur ce nouvel arrêté du préfet (12 nivose an ix) qui déclare que le citoyen Lallier ayant cessé d'être le bibliothécaire du ci-devant district d'Argentan à partir de 1^{er} vendémiaire an v, et d'avoir droit en cette qualité à tout autre traitement qu'à celui qui lui serait alloué par la commune d'Argentan, si elle désirait le conserver, que par conséquent, à dater de ladite époque, il a dû compter sur ce seul traitement et que c'est à lui de se pourvoir vers la municipalité, « s'il est porteur d'un titre quelconque qui constate qu'il a été nommé conservateur du dépôt littéraire de cette commune (1). »

M. Bouffey, sous-préfet d'Argentan, joignit ses instances à celles de l'ex-bibliothécaire auprès du préfet, qui, le 28 fructidor an ix, fit connaître qu'il lui était impossible d'admettre que le traitement du citoyen Lallier fut payé par le département, et que d'ailleurs il s'en référait aux correspondances qui avaient eu lieu sur cet objet entre les autorités administratives antérieurement à son administration; qu'enfin la décision ministérielle du 9 frimaire an v ayant été communiquée officiellement à l'ex-bibliothécaire, c'était à lui « de prendre ses sûretés vis-à-vis de la commune d'Argentan pour s'assurer le paiement dont il s'agit. »

Nouvelle pétition du citoyen Lallier le 7 germinal an x, contenant la réclamation d'une somme de 450 francs pour la confection du catalogue des livres restant à la Bibliothèque des ci-devant Jacobins d'Argentan. M. Bouffey, en recommandant cette demande au préfet, ajoutait :

« Vous vous porterez d'autant plus, sans doute, à lui accorder cette indemnité que le pétitionnaire, homme instruit et zélé, n'a pu encore toucher les honoraires qui lui restaient dus à titre de conservateur de ce dépôt littéraire. D'une part le défaut de fonds mis à votre disposition pour cet objet, de l'autre le refus du Conseil municipal de l'acquitter comme dépense communale l'ont privé jusqu'à ce jour du fruit de ses talents et de ses soins. Aujourd'hui que la ville d'Argentan est bien incontestablement étrangère à ce dépôt, puisque le produit de la vente est versé dans une caisse nationale, peut-être vous sera-t-il possible d'imputer sur ce produit une dépense qui a concouru à l'augmenter. »

(1) Archives départementales, reg. des arrêtés. Instruction publique.

Un arrêté préfectoral du 19 thermidor accorda enfin au citoyen Lallier (1), « membre du jury d'instruction, » un mandat de 335 fr. pour la rédaction de l'inventaire des livres restés au dépôt littéraire d'Argentan.

En 1816, le sous-préfet d'Argentan M. le comte de Chambray, ayant été invité à fournir des renseignements au sujet de la Bibliothèque établie dans cette ville, à l'époque de la Révolution, répondait au préfet de l'Orne :

« 29 novembre 1816.

« D'après les plus exactes recherches, j'ai été assuré qu'il n'existait à Argentan aucun dépôt de livres. Lorsqu'on eut extrait les meilleurs ouvrages pour les transporter à Alençon, l'administration fit vendre le surplus. »

(1) Lallier (Pierre-Jean-Baptiste), né en 1762, ancien chanoine régulier, tout en remplissant les fonctions de bibliothécaire, tenait à Argentan, depuis l'an II, une école secondaire, dans laquelle il enseignait les langues française, latine et italienne, la géographie, l'histoire et les mathématiques. Il était membre du jury d'instruction depuis sa formation. Nommé directeur de l'Ecole secondaire d'Argentan par arrêté des consuls du 30 vendémiaire an XI, il publia un programme intitulé *Instruction publique* (Falaise, Brée frères, an XI, in-8° de 4 p.). Le procès-verbal de la visite de cette école faite par M. Bouffey, sous-préfet, le 30 messidor an XI, constate la bonne direction donnée aux études dans cet établissement, qui avait à soutenir la concurrence de l'Ecole secondaire dirigée par Louis-Michel Paris, prêtre qui, dès avant la Révolution exerçait l'enseignement à Argentan. M. Bouffey proposa au préfet de concéder aux citoyens Paris et Lallier ce qui restait de l'ancienne maison conventuelle des Capucins, dont une partie avait été aliénée. « Ces deux instituteurs, dit-il, formeraient une école secondaire importante, vu leurs talents, leur zèle et la confiance publique dont ils jouissent et dont les effets seraient plus marqués sans le défaut de local. » La concession du bâtiment des Capucins eut lieu par arrêté du Gouvernement en date du 9 floréal an XI.

L'administration municipale comprit que la ville d'Argentan était directement intéressée à la réalisation de ce projet. Un règlement détaillé fut préparé (6 vendémiaire an XII) par les soins du maire, Lemièrre du Saussay, qui proposa comme directeur de l'école M. Belzais de Courménéil, nouvellement appelé à la cure d'Argentan, et comme professeurs MM. Lallier, Paris et Gontier (Gervais-Auguste), de Vimoutiers, ancien oratorien, ci-devant professeur à Juilly, à Vendôme et à Nantes. Dans sa première séance, tenue le 15 frimaire an XII, le bureau d'administration désigna au choix de l'administration M. Gontier, comme directeur et professeur de troisième, MM. Paris, Hervieu, ancien professeur de philosophie au séminaire de Falaise; Anquetin (Désiré), ancien professeur au collège de Sées, ancien membre du Conseil épiscopal, pour les classes supérieures; enfin MM. Le Chevalier (Charles) et Ragnaigne pour la cinquième et la sixième. Le 18 ventose an XII, le préfet adressa au maire les arrêtés de nomination de M. Gontier à la place de directeur et de professeur, et de MM. Anquetin et Le Chevalier comme professeurs. Il n'est pas question de M. Hervieu. Quant à M. Lallier, il fonda une maison d'éducation à Caen, dont on possède des programmes.

Nous savons qu'en 1817, une redoute ou salle de bals et de concerts, fut établie dans la salle même occupée par cette Bibliothèque. Un philosophe pourrait trouver dans ce contraste matières à réflexions. *Habent sua fata libelli!* Quoi qu'en dise Lucrèce, les temples bâtis dans les régions sereines par la main des sages,

Edita doctrina sapientum templa serena,

ne sont pas plus à l'abri des caprices des hommes que les monuments des arts, auxquels les poètes promettent l'immortalité.

Chapitre III

DISTRICT DE BELLÈME

Le 15 septembre 1792. un des administrateurs du district de Bellême, représenta à l'assemblée qu'en exécution des lois des 16 et 17 août précédents, il était urgent de faire un récolement des objets mobiliers des communautés supprimées et un inventaire des livres, tableaux et monuments des arts de la ci-dessus abbaye des Clairets, seule communauté existant dans l'arrondissement de ce district, ensemble de faire convertir toutes les cloches et l'argenterie de cette maison en monnaie. Les citoyens Girard, administrateur et Thoumin, procureur syndic du district, furent chargés de se transporter à l'abbaye des Clairets, de s'y faire représenter, par la municipalité de Mâle, l'inventaire du mobilier et de faire le catalogue des livres, tableaux et monuments des arts qui pourraient s'y trouver, enfin de faire enlever les cloches et l'argenterie pour les envoyer à la Monnaie.

Le rapport de ces Commissaires dut être négatif en ce qui concernait les livres et les objets d'art. Cependant l'inventaire dressé le 9 juin 1790, indique dans l'église six tableaux.

La bibliothèque renfermait sept armoires garnies de cinq rayons chacune. Il est difficile de croire qu'une bibliothèque de cette importance ne renfermât que des livres de dévotion, comme le déclaraient les Commissaires du district. Ils déclarent également qu'il ne s'y trouvait aucun manuscrit. L'appartement de M^{me} l'abbesse renfermait une bibliothèque consistant en quatre rayons, bien garnis; une deuxième bibliothèque, composée de cinq

rayons, était dans une pièce voisine de sa chambre. L'inventaire du chartrier, divisé en 47 cahiers, fut fait avec beaucoup de soin. Le récolement fait le 17 septembre 1792 nous fait connaître que la chambre de l'abbesse était décorée de seize petits tableaux de famille et de reliquaires et que l'église renfermait six tableaux.

Nous devons ajouter qu'outre l'abbaye des Clairets, le district de Bellême renfermait les importants prieurés du Vieux-Bellême, de Moutiers-au-Perche, de Chêne-Gallon, où devaient se trouver des livres et des objets qu'il aurait été utile de conserver.

Le 16 juillet 1793, Piarron, procureur-syndic, requit le Directoire du district de faire faire un examen sommaire des liasses volumineuses, provenant des émigrés « pour en distraire tous les papiers qui concernent la féodalité et être iceux brûlés aux termes de la loi du 25 mars 1872 et celle du 5 janvier dernier. » Le Directoire prit en conséquence l'arrêté suivant :

« 1° Les titres de propriété des biens appartenant ci-devant à la Briffe, Barville, d'Aligre, Thieulin, etc. et autres émigrés seront inventoriés pour être remis aux acquéreurs de leurs biens.

« 2° Les sentences, jugements et plaids de leur ci-devant hautes-justices, pour ce qui concerne les affaires entre particuliers, seront déposés au greffe du tribunal de ce district, conformément à la disposition de l'art. de la loi du 27 mars 1791 et de l'arrêté du district du 24 février dernier.

« 3° Que les anciennes minutes des notaires ci-devant seigneuriaux, pour ce qui regarde les particuliers et non la féodalité, seront remises aux notaires publics de l'arrondissement, pour être réunis à leurs anciennes minutes.

« 4° Enfin les titres anciens et modernes concernant la féodalité seront, en conformité de la loi du 23 mars 1792, qui détruit tout le régime féodal brûlés, après avoir été distraits des autres titres.

« Nommant pour commissaire, à l'effet de faire la recherche de ces différents papiers, le citoyen Piarron, procureur-syndic, qui prendra toutes les mesures convenables afin que les titres de propriété et autres pièces nécessaires ne se trouvent pas confondus avec ceux qui seront brûlés le dimanche 21 de ce mois au pied de l'arbre de la Liberté, lors du rassemblement des citoyens du canton de Bellême, réunis en assemblée primaire, pour l'acceptation de la Constitution, dont sera dressé procès-verbal.

« Arrête en outre, quant aux parchemins, encore bien qu'ils soient relatifs à la ci-devant féodalité, il sera sursis à leur brûlement, jusqu'après la décision du ministre, qui en sera instruit sur le champ.

« Et enfin que ceux désignés pour être conservés seront déposés dans les locaux publics désignés par la loi. »

Il ne paraît pas qu'on ait pris le soin, comme le voulait la loi, de distraire des ventes du mobilier des émigrés et déportés les livres et les objets d'art. Quelques maisons cependant renfermaient de riches bibliothèques et des tableaux dont la mise à l'encan fut un véritable acte de vandalisme. On peut citer entr'autres, à Saint-Martin-du-Vieux-Bellême, le château des Chaises, appartenant à Jean-Joseph Gaston, émigré, qui renfermait des gravures, des tableaux et plus de 400 volumes. La bibliothèque de Jacques Goupil, ei-devant curé de Chemilly, renfermait 269 volumes, couverts en maroquin brun et plus d'une centaine de volumes brochés. Le château d'Amilly, commune de Saint-Aignan-sur-Erre, appartenant à M. de la Briffe, renfermait aussi une bonne bibliothèque et quelques tableaux. Au château de Nocé, appartenant à M. de Barville, se trouvaient également une bibliothèque et des objets de prix.

Ce fut en vain que le 8 fructidor an II, le comité d'Instruction publique adressa aux Administrateurs du district de Bellême, comme à ceux de Domfront, de Mortagne et de quelques autres districts, une circulaire pour stimuler leur zèle en faveur des dépôts littéraires ou artistiques de leur ressort :

« Le décret du 8 pluviôse exige des Administrateurs de district qu'ils envoient, dans le délai de quatre mois, au comité d'Instruction publique, les catalogues et cartes de toutes les Bibliothèques nationales de leur arrondissement, ainsi que les catalogues des tableaux, statues et autres monuments de sciences et arts (1) qui existent dans l'étendue de leur administration. Le décret du 22 germinal enjoint pareillement aux Administrateurs de district de rendre compte dans l'intervalle d'une décade de l'état et avancement du travail des inventaires.

..... Nous vous invitons, citoyens, à vous conformer aux différentes dispositions de ces décrets, et nous vous prévenons que si vous ne vous empressiez pas de le faire, dans le plus court délai, nous serons forcés de dénoncer à la Convention nationale cette négligence coupable. »

(1) Nous saisissons cette occasion pour rappeler que M. le marquis de Chennevières a rendu aux œuvres d'art que renferme la ville de Bellême l'honneur qu'elles méritent, en publiant dans l'*Inventaire général des richesses d'art de la France*, dont il avait lui-même préparé le programme, alors qu'il était directeur des Beaux-Arts, une *Histoire et description de l'église de Saint-Sauveur de Bellême* et une *Histoire et description de l'Hospice de Bellême* (p. 57-70, n° 5 et 6 de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France*, Province). Parmi les anciennes toiles signalées par M. de Chennevières, on remarque une *Descente de Croix*, par Charles du Fresne, d'après le Poussin (*Alençonit fecit*, 1699) et une *Transfiguration*, par Oudry, père, 1706.

La réponse de l'Administration cantonale de Bellême a la circulaire du Ministre de l'intérieur, du 8 nivôse an iv, fut, qu'il n'y avait « dans cette commune, ni dans l'étendue du ci-devant district, aucune Bibliothèque nationale. »

Chapitre IV

DISTRICT DE DOMFRONT

L'inventaire du mobilier de l'abbaye de Lonlai, dressé les 29 et 30 avril 1790, nous fait connaître que les volumes de la Bibliothèque étaient au nombre de 873, mais ne signale la présence d'aucun manuscrit. Tout porte à croire cependant qu'il en existait. Nous possédons un catalogue sommaire des livres de Belle-Etoile, qui accuse la présence de 1421 volumes. Domfront, comme on l'a vu, est un des districts auxquels fut envoyée la circulaire du 8 fructidor an ii, relative à la négligence de certains Administrateurs au sujet du catalogue des livres provenant des maisons religieuses. Le 3 ventôse an iii, le comité d'Instruction publique accuse réception d'un envoi de catalogues fait par les Administrateurs de Domfront, tout en critiquant la façon dont ce travail avait été fait :

« Citoyens, nous avons reçu les catalogues que vous nous avez envoyés. Il paraît que vos commissaires bibliographes ont attaché bien peu d'importance à cette opération, etc. »

Une lettre adressée aux Administrateurs du département, par le Maire de Domfront, le 25 nivôse an iv, nous fournit les renseignements suivants :

« Le 25 prairial an ii, les livres nationaux furent déposés dans deux chambres qui appartiennent aux citoyens Caillebotte, frères, marchands en cette ville. Deux commissaires, Rémon et Danin (tous deux étrangers et maintenant absents), furent nommés pour en faire le catalogue, conformément aux modèles envoyés par le comité d'Instruction publique, à qui la besogne a été envoyée alors, pour opérer le triage. Les choses en sont encore là. Cependant dix mille pesant se sont trouvés amoncelés dans les deux chambres susdites. Le bâtiment en a visiblement souffert.

« Les propriétaires ont obtenu de l'Administration du district de faire enlever la partie matérielle de ladite Bibliothèque, telle que les Antiphonaires, Graduels, Missels, etc. Ces objets sont au magasin du district, conformément au catalogue envoyé. Ils sont sous clé. Il n'y a point de commissaire à la garde desquels ils soient confiés. Les frais d'inventaire ont été payés dans le temps,

sur des mandats de l'Administration. Ce qui reste dû est le loyer depuis le 23 prairial an 11 et une indemnité que les citoyens Caillebotte réclament, pour le dommage réel causé à leur maison par la surcharge extraordinaire. Tous ces livres nous ont paru de peu de valeur, l'*Encyclopédie* exceptée.

« A l'instant nous communiquons la présente au citoyen Hervé, Administrateur, chargé de la partie de l'instruction publique. Il nous dit d'ajouter que le double du catalogue est dans son bureau (1). »

Chapitre V

DISTRICT DE LAIGLE

Dès le mois d'avril 1791, les Administrateurs du district de Laigle avaient adressé au Directoire du département un tableau de recensement des livres, imprimés et manuscrits des maisons religieuses, nous avaient déclaré qu'à leur connaissance, il n'existait dans ces maisons aucun monument de peinture, sculpture, etc. Cette déclaration est répétée dans une lettre des mêmes Administrateurs, en date du 2 août 1791 (2).

Jacques-Joseph Bonhomme, pensionnaire ecclésiastique, ci-devant religieux, fut chargé de la conservation des livres, de leur classement et de la confection du catalogue. Une lettre du comité de l'Instruction publique, section de la Bibliographie, en date du 23 messidor an 11, nous fait connaître que les Administrateurs du district de Laigle, nourrissaient d'étranges préventions à l'égard des livres suspects de sentir l'aristocratie ou le fanatisme et qu'ils étaient trop disposés à les traiter comme tels. Les sages instructions dictées par Grégoire, en pleine Terreur et envoyées aux différents districts, rendirent les plus grands services en arrêtant les exécutions sommaires que le fanatisme nouveau, mis à l'ordre du jour par quelques énergumènes, tendait à faire regarder comme des actes de civisme.

« 23 messidor an 11

« Citoyens Administrateurs,

« Le Comité a reçu votre lettre du 19 et les renseignements que vous lui envoyez sur les Bibliothèques nationales de votre district. Nous en avons été très-satisfaits. Nous vous invitons seulement d'observer à vos commissaires qu'ils doivent tout in-

(1) Archives départementales, fonds de Lonlai. — Cité par M. de La Sicotière, dans le *Département de l'Orne arch. et pitt.* p. 56.

(2) Arch. dép., série L, Bibliothèques, district de Laigle.

ventorier sans distinction, et que ce n'est point à eux à examiner les livres et à prononcer sur leur rejet ou leur conservation, les manuscrits d'Évrault, par exemple, dont vous paraissez faire si peu de cas (!!), ainsi que certains ouvrages que vous avez jugés d'après leur date, sont peut-être qu'il y a de plus précieux dans votre dépôt. Nous vous engageons en conséquence, à surveiller ce travail avec un nouveau soin et à prescrire à vos commissaires de se conformer scrupuleusement aux instructions du Comité (1). »

Il est constaté par une délibération du Directoire du district de Laigle, du 13 ventôse an III, que « bien que le citoyen Bonhomme n'ait été nommé bibliothécaire que le 25 brumaire dernier, il n'est pas moins vrai qu'il a travaillé bien auparavant au classement des livres. » En vertu de la même délibération, la maison « du ci-devant d'Épinay, » condamné, fut convertie en Bibliothèque publique. Il fut fait pour 1165 fr. de travaux de maçonnerie, menuiserie, etc. Mais le bibliothécaire, dont le traitement fut fixé à 2,000 fr., fut chargé de pourvoir aux frais d'aménagement intérieur, aux frais de bureau, etc. De plus, la pension dont il jouissait, en qualité de ci-devant religieux, fut suspendue, « parce que la loi s'oppose à ce que le même individu puisse cumuler deux traitements différents. » J.-J. Bonhomme fut chargé, non-seulement de faire le catalogue, mais de plus d'ouvrir la Bibliothèque au public deux fois par décade.

La maison de M. d'Épinay, ayant été rendue à ses enfants, en vertu de la loi qui ordonnait la levée du séquestre mis sur les biens des héritiers des condamnés, il fallut faire transporter la Bibliothèque qu'on y avait installée dans une des salles de la Maison commune. De là encore la nécessité de classer à nouveau les livres composant cette Bibliothèque. Dans sa lettre, du 17 nivôse an IV, à la commission de l'Instruction publique, J.-J. Bonhomme déclare que ce travail lui demandera du temps, mais qu'il s'y livrera « avec d'autant plus de plaisir que les richesses que renferme cette collection sont des plus précieuses. »

(1). Correspondance de la Bibliographie, Bibl. de l'Arsenal, etc.

Des instructions analogues furent adressées aux Administrateurs du district d'Angoulême, le 4 Messidor an II.

« Le comité d'Instruction publique a reçu votre lettre du 21 messidor et l'arrêté y joint. Cet arrêté prouve votre amour pour les sciences et les arts et votre zèle pour en hâter les progrès; mais il n'est pas en tout conforme aux instructions que nous vous avons adressées... Vous dites, art 1^{er}, qu'il sera fait un catalogue des livres et manuscrits qui doivent être conservés, lequel sera par colonnes, etc. 1^o Il faut autant de catalogues qu'il y a de bibliothèques à inventorier; 2^o Tous les livres, quels qu'ils soient, doivent être conservés; 3^o Ces catalogues doivent être en cartes. En conséquence, nous vous invitons à faire inventorier toutes les Bibliothèques séparément; à ne rejeter aucun ouvrage; à copier les titres sur les cartes, etc. »

Telle n'était pas l'opinion de l'Administration municipale du canton de Laigle, investie du soin de pourvoir à la conservation de la Bibliothèque publique depuis la suppression des Administrations de district. Dans leur rapport sur l'état de la Bibliothèque de Laigle, du 28 nivôse an iv, les Administrateurs s'expriment ainsi :

« La majeure partie des livres composant la Bibliothèque, provient d'une abbaye en traite de la religion chrétienne. Il se trouve parmi d'autres bons ouvrages, mais en petit nombre. Les livres ont été transportés à l'Administration municipale, où ils sont sans ordre. Si l'on avait un appartement commode on pourrait les ranger à peu de frais. »

Il avait bien été alloué 500 francs pour le transport de ces livres à la Maison Commune, mais le traitement du bibliothécaire avait été suspendu depuis le commencement de l'an iv, c'est-à-dire depuis près de quatre mois. Dans sa lettre du 17 nivôse, le malheureux bibliothécaire exposa sa détresse à la Commission de l'instruction publique.

Ginguene, directeur général de l'Instruction publique au ministère de l'intérieur, invita les administrateurs du département à faire droit à cette juste requête (13 pluviôse). Une note annexée à cette lettre nous apprend que, quelque temps après, J. J. Bonhomme aurait rétracté le serment qu'il avait prêté en qualité de pensionnaire ecclésiastique et quitté le pays.

Nous possédons le catalogue des livres qui, en l'an vii, composaient la Bibliothèque publique de Laigle ; il comprend 917 articles, plus 43 volumes divers, non inventoriés et 163 livres d'église, en tout 1943 volumes. Le commencement de ce catalogue est dans la forme méthodique adoptée par les anciens bibliographes ; théologie (art. 1-287) ; jurisprudence (288-332) ; sciences et arts (333-352) ; belles-lettres (353-393) ; histoire (394-432). On y remarque plusieurs bons ouvrages : l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon, l'*Amplissima collectio* de D. Martène, l'*Histoire générale du Languedoc*, l'*Histoire de l'Académie des sciences*. Parmi les incunables nous signalerons seulement la *Règle de Saint-Benoît*, Paris, 1486, in-4° goth. et un Tite-Live, imprimé également à Paris, la même année, même format.

Quant aux manuscrits ils méritent une mention particulière.

(A suivre.)

LOUIS DUVAL

L'ÉVOLUTION EN ARCHÉOLOGIE

L'écrivain qui, de son temps, a le mieux connu les institutions antiques, Fénelon, parle de l'architecture grecque en ces termes :

« Télémaque regardait avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes, avec mille couleurs nouvelles; à chaque moment qu'on la voit on y trouve un nouvel éclat. Ainsi fleurissait la nouvelle ville sur le rivage de la mer; chaque jour, chaque heure, elle croissait en magnificence et elle montrait de loin, aux étrangers qui étaient sur la mer, de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevaient jusques au ciel. Toute la côte retentissait des cris des ouvriers et des coups de marteaux; les pierres étaient suspendues en l'air par des grues, avec des cordes. Tous les chefs animaient le peuple au travail dès que l'aurore paraissait; et le roi Idomenée, donnant partout des ordres lui-même, faisait avancer les ouvrages avec une incroyable diligence... »

La comparaison tirée de l'évolution naturelle d'une plante, s'applique moins, toutefois, à l'architecture ancienne qu'à cette autre architecture, qualifiée de barbare, par Fénelon, et dont le christianisme, aujourd'hui, s'honore. Sans doute l'idée d'*évolution* implique une nécessité qui n'est dans les conditions d'aucun art. La plante est forcée de pousser et non l'artiste de produire. Il est indépendant et même fantaisiste. L'art est de choisir entre le beau et le laid, à la lumière de la raison esthétique, comme la discipline morale est de choisir entre le bien et le mal, sous la

direction de la raison pratique ; mais en dépit de cette liberté, il est des époques où des corporations entières, mieux que cela, des générations successives sont entraînées par une grande pensée religieuse : l'art alors, n'est plus capricieux, ni fantaisiste, il *évolue*, il croît, il fleurit, il fructifie en de magnifiques œuvres de pierre, qui pour leur édification veulent des siècles, et plus de siècles encore pour leur stabilité.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'attacher à la métaphore tirée de l'*évolution* ? En quoi cette image empruntée à l'histoire naturelle peut-elle avoir un intérêt pratique en archéologie ?

Le voici : si l'art chrétien est une évolution, c'est-à-dire, un enchaînement naturel d'effets et de causes, l'archéologie peut devenir une science.

Déjà sans doute elle a satisfait dans une large mesure la curiosité humaine, elle a tantôt fait respecter le passé, tantôt inspiré le désir de s'en affranchir. Elle a prévenu les destructions, diminué la maladresse des restaurations, mais si grands qu'aient été ses services dans l'ordre intellectuel ou dans l'ordre pratique, elle ne saurait prétendre qu'au titre d'érudition. Les patientes initiatives de M. de Caumont, les larges investigations de M. Violet Le Duc (1) ont colligé les matériaux, ces matériaux ont même été soumis à l'ordre chronologique, mais en vain l'ogive succéderait au plein ceintre, le plein ceintre à l'ogive, en quoi ces formes éphémères pourraient-elles devenir l'objet d'une science ? En est-il une de ce qui passe ? Au contraire, nous comprenons que l'archéologie soit un rameau du savoir humain, si les états successifs de l'architecture sont rattachés par elle, à des causes permanentes comme les conceptions intellectuelles de l'homme.

Si l'archéologie étudie une évolution, un enchaînement naturel d'effets et de causes, dès lors, elle peut devenir la matière non-seulement d'une science, mais d'un enseignement. Il serait malaisé d'inculquer à des élèves, l'aride nomenclature de formes inexplicables ; la mémoire est un mauvais manuscrit et toute micrologie participe un peu de la caducité des molécules cérébrales, tandis que si la science donne la raison des métamorphoses de l'architecture, l'idéale simplicité de ces causes facilement retenues, em-

(1) Traité élém. d'arch., par l'abbé Mallet, professeur au Séminaire de Séz, chez Poussielgue. — Traité du mobilier, par le même, chez le même auteur. — Violet le Duc, dict. d'arch. — De Caumont. Abécédaire et cours d'arch.

pêchera d'omettre les effets : si complexes, si multipliés, si transitoires qu'on le suppose, ils seront rattachés à ce qui se rencontre de plus permanent dans la conscience, à l'idée.

I

Voici d'une part, la sombre Eglise romane des temps primitifs, son caractère est de n'en avoir pas, elle ne se distingue que par l'absence de tout ornement; pas de voûtes, pas d'arcs-boutants, pas de clocher, pas de meneaux, pas de balustrade, pas de sculpture, rien que de négatif en cet édifice grossier. Les murs sont quadrangulaires et recouverts d'une charpente plate, à l'intérieur ils sont badigeonnées de jaune avec des traits à l'ocre rouge, les fenêtres sont des meurtrières par où filtre un jour terne, les colonnes, ou plutôt, les pilastres sont carrés, écrasés, sans élégance ni dans leur profil ni dans leur taille, leurs chapiteaux sont cubiques, leurs bases chargées de moulure superposées sans motif et sans goût, parfois des têtes de monstres, sculptées sur ces bases, grimaçant en ce temple sépulcral, on comprend que l'art y tâtonne dans l'ombre, malhabile à réaliser l'utile, et plus incapable encore de la beauté.

Considérons, d'un autre côté, l'Eglise du XIII^e siècle; elle est splendide avec ses blancs clochers qui cherchent comme autrefois Babel à escalader les cieux; ce qui n'est pas permis à l'orgueil humain, l'est à l'amour et à la prière, aussi l'Eglise, couronnée de sa balustrade, fait-elle rayonner autour d'elle ses contreforts pareils à des élytres brillantes, à de grandes ailes ouvertes sur lesquelles elle va s'envoler vers la direction supérieure, indiquée par ses flèches qui semblent vouloir entraîner avec elle dans le ciel non-seulement tout l'édifice, mais les âmes, mais les corps, mais la cité, mais la plaine qui les entoure. Puis, si nous cherchons à l'intérieur du temple, le secret mystérieux de cette exaltation de la terre au ciel, nous sommes enchantés, éblouis, les verrières rayonnent comme des météores, les saints brillent en haut dans la gloire, en bas, les évêques sont couchés sur les marbres; les nefs, au loin, s'allongent vers un centre invisible, les colonnes prennent un essor parallèle vers la voûte aérienne, multiforme où s'accomplit leur mystique union. Quelque chose de ce que la nature a de plus poétique, quelque chose

des crépuscules et des aurores, quelque chose des grands bois et des grandes ténèbres émeut l'âme à la fois et lui fait, si non voir, du moins pressentir un monde que l'homme n'a pas vu. Là, tout est harmonie, parce que tout est raison. Pas un fragment d'architecture qui n'ait sa raison d'être, et ne tende au but général, à la fois esthétique et utilitaire du monument, pas une pierre qui ne travaille, et dont l'édifice, ou plutôt l'organisme entier, ne ressente en quelque sorte le bienfait. Autant l'être vivant est supérieur à la pierre la mieux ciselée, autant l'Eglise au XIII^e siècle l'est à l'antique Parthénon. Je sais que partiellement atteinte, elle périclite plus que lui parce que les parties étant solidaires, si l'une d'elles vient à défaillir, sont toutes par là même ébranlées, mais si au contraire tous les membres de l'organisme accomplissent leur fonction normale, si la gargouille elle-même, accomplit son office comme tout le reste, alors la pluie peut descendre, les fleuves déborder, les vents accourir avec furie, les siècles, eux aussi, passer, la cathédrale reste debout, parce qu'elle est fondée sur la fidélité laborieuse de chacune de ses pierres ; et tout homme, franchissant le seuil est réjoui, le savant et le philosophe, parce que l'édifice parle à leur raison, la femme et l'enfant, parce qu'il parle à leur imagination, le peuple, parce qu'en cette demeure où Dieu le convie, où l'ordre resplendit, la science et l'art se sont arqueboutés l'une à l'autre, pour porter plus haut que toutes choses, les sens, l'esprit et le cœur de l'homme.

Quand on se reporte aux froides ténèbres qui caractérisent en l'absence de toute forme, l'Eglise romane du V^e siècle, quand on les compare à la magnificence solennelle de l'Eglise définitive, on se demande comment une telle splendeur de raison ait pu se lever du sein de cette ombre, une telle sublimité succéder à cette masse écrasante, le motif, enfin, de cette métamorphose en présence de quoi Bossuet eût pu s'écrier : quel état ! et quel état !

Essayons de l'expliquer :

Il faut prendre le XIII^e siècle pour terme, puis montrer l'architecture en tendance vers ce terme, évoluant peu à peu, inventant une forme, puis une autre, élaborant pendant sept siècles le temple chrétien jusqu'à ce que le XIII^e siècle, riche des éléments trouvés avant lui, redoublant d'efforts et multipliant les découvertes, la cathédrale apparaisse enfin dans la plénitude de sa beauté parfaite.

Du v^e au xi^e siècle, la cathédrale se distingue déjà dans l'Eglise primitive, mais comme l'être organique dans son embryon, ou comme dans les manifestations préhistoriques de la vie, la forme humaine.

Au xi^e siècle, des éléments plus prophétiques paraissent à la fois, annonçant le temple à venir : c'est d'abord la division tripartite des Eglises en trois dimensions. Les grandes arcades, le triforium, le clerestory s'en partagent la hauteur; les trois nefs, la largeur; les nefs le transept et le sanctuaire, la profondeur. L'arc trilobé festonne déjà les fenêtres, les nefs, déjà, s'allongent et convergent vers le sanctuaire qu'elles enveloppent, les églises vues de haut, affectent la forme d'une croix couchée sur le sol, enfin, les piliers sont déjà cantonnés de colonnettes engagées, ce qui donnera plus tard à l'architecture son expression la plus saisissante, la prédominance des lignes verticales. Ne voit-on pas là s'esquisser deux siècles à l'avance, l'Eglise chrétienne, et ne dirait-on pas que le moyen-âge, lorsqu'il procède à ses œuvres séculaires, agisse à la façon de ces ouvriers dont il nous a légué les statues, ils dégrossissaient la pierre en de vigoureux reliefs où s'accusait la forme humaine exprimée dans ses traits essentiels ? Ainsi, le xi^e siècle a-t-il dégrossi d'une main rude encore, mais allant droit aux saillies principales, l'informe bloc de l'Eglise romane primitive, et l'on a pu voir apparaître dans leur simplicité puissante, les grandes masses du temple chrétien dont les parties principales sont déjà mises en place (1). Les voûtes s'élèvent, à cette époque et la difficulté est moins de les construire que de lutter contre leur pesanteur. Elles sont constituées d'abord d'une demi circonférence continue, puis coupées en travées par des arcs doubleaux, puis les travées sont subdivisées à leur tour en quatre voûtains triangulaires par des arcs diagonaux. Enfin, les arcs formerets bandés au sommet des murs dans le sens de la longueur, soutiennent deux de ces voûtains; déjà les murs ne por-

(1) Lorsque la Société archéologique de l'Orne nous a fait l'honneur d'écouter la lecture de cet article, M. Arnoul, architecte du département, a fait observer que nous ne rendons point encore assez de justice au style roman du xi^e siècle. Il a cité Saint-Etienne, de Caen, comme un modèle de majesté et d'imposante grandeur. Cette église fut terminée en 1077 et d'abord couverte non par des voûtes, mais par des charpentes apparentes.

Voir à ce sujet Ruprich Robert, l'Abbaye aux hommes et la Trinité, chez Leblanc-Hardel, Caen.

tent rien, une voûte de légère maçonnerie repose sur les arcs doubleaux, diagonaux et formerets ; ces arcs, eux-mêmes, s'appuient sur des piles et des chapiteaux qui cessent d'orner seulement, mais qu'on orne et qu'on tient pour d'utiles supports.

Au commencement du ^{xii}^e siècle, les architectes passant du dedans au dehors de l'édifice ne s'appliquent plus à alléger les voûtes, mais plutôt à leur faire équilibre; un demi berceau continu contrebuté les murs de la grande nef, il est remplacé par des arcs-boutants en quart de cercle; ces arcs annulent la poussée des voûtes en ce qu'elle a d'oblique; solidifiées par elle, les piles prennent assez de rigidité pour résister à la poussée de la petite voûte des collatéraux. Ce grand travail à l'intérieur du temple, où l'on allège en divisant, à l'extérieur où l'on contrepèse en équilibrant, diminuant ici la poussée, l'augmentant là, n'accuse-t-il pas de plus en plus la forme interne et la configuration externe de l'Eglise chrétienne. Elle se modèle peu à peu, mais n'a pas encore tout ce qui doit la spécifier plus que toute autre forme, elle n'a pas encore le caractère ogival. A la fin du ^{xii}^e siècle le travail d'allègement intérieur fut repris, les arcs-doubleaux, les arcs formerets eurent la tête relevée en pointe; ce fut l'ogive. Au ^{xiii}^e siècle l'attention des architectes se reporte au dehors, ils cessent d'alléger, ils recommencent d'équilibrer, ils rendent l'énergie de l'arc-boutant plus agissante en le raccourcissant, en reculant le centre de sa courbure du côté de la muraille, ils inventent les arcs-boutants à double volée, reposant vers le milieu de leur étendue sur un point d'appui intermédiaire; ils trouvent les arcs-boutants libres, dont la tête n'est pas engagée dans le mur, mais peut glisser dans une certaine limite le long de la paroi contrebutée, si un tassement vient à s'opérer dans l'un des points d'appui. La tête de ces nouveaux arcs repose sur des colonnes, cependant qu'à leur point d'appui, le contrefort vertical, on ajoute les grâces d'un clocheton qui en augmente la rigidité sans en dissimuler le rôle.

Le ^{xiii}^e siècle, avant tout, soucieux de la durée de l'édifice organise pour le défendre une lutte incessante contre tous les éléments, il combat la pesanteur terrestre, nous avons vu de quelle sorte; il lutte avec l'eau par l'invention de tout un système protecteur contre les pluies. Des cheneaux qui règnent le long des corniches, conduisent par des tuyaux de pierre, l'eau sur

le chaperon de l'arc-boutant; elle y court, traverse le contrefort et sort par la gargouille. Plus tard, on renforce l'arc-boutant d'une rampe rigide qui porte obliquement un aqueduc descendant des corniches. Ainsi, l'industrie du XIII^e siècle avait pourvu à soutenir son œuvre contre la pesanteur, à l'abriter contre les pluies, elle n'avait négligé de le défendre que contre les hommes; il appartenait à l'archéologie de le faire un jour. Quoi qu'il pût advenir, hardiment novateur, comme les siècles qui croient et qui espèrent, le XIII^e siècle a tout marqué d'un caractère original, il a renouvelé l'ornementation : aux feuillages fantastiques du XII^e siècle, il a substitué la flore indigène, mais idéalisant les feuillages, que du reste il ne prodiguait pas, il a su leur donner un cachet monumental. Les nervures, les chapiteaux, tous ces moyens de solidité, il en a fait des motifs de décoration, accusant toujours les lignes architecturales par l'ornement et même par la polychromie. Fenêtres, rosaces, portiques, il a tout renouvelé; il n'est pas jusqu'aux clochers dont il n'ait eu une conception spéciale; il imagine de placer une pyramide octogone sur une tour carrée; entre l'une et l'autre il ménage la transition, à l'intérieur par la voûte domicale, à l'extérieur par les clochetons occupant l'espace resté vide entre la périphérie du carré et celle de l'octogone. Plus les clochers sont élevés, les façades larges, plus aussi les roses et les portes s'ouvrent en ébrasements profonds et plus les archivoltes sont nombreuses. Mais déjà le grand siècle de Saint-Louis s'est clos, et comme la tête du Nazaréen, lorsqu'il dit : tout est consommé, le chevet du temple fut incliné vers l'orient, et, dans son architecture, tout fut achevé.

II

De toutes les innovations qui eurent lieu jusqu'en l'an 1300, pas une qui n'ait sa raison d'être et que n'expliquent les exigences de l'utilité. On croirait peut-être que le clocheton léger qui termine le contrefort, est placé là pour un motif d'élégance, nullement, mais il est la *charge* du contrefort. Si l'orage abat ce clocheton ou si les hommes le renversent le contrefort périclité. Affaibli dans son point d'appui, l'arc-boutant cède à la muraille que les voûtes tendent à renverser, si la muraille est renversée, les voûtes s'effondrent et c'en est fait de l'édifice, tant, en cet ensemble soli-

daire a de raison d'être un clocheton. A quoi bon ces colonnettes qui, de leur base s'appuient sur la tête de l'arc-boutant, de leur chapiteau touchent la corniche, seraient-elles destinées à soutenir cette corniche? Nullement. Ces colonnettes sont des canaux de pierre qui servent à l'écoulement des eaux. Quelques années plus tard, d'où vient qu'un aqueduc aérien règne au-dessus de l'arc-boutant? Est-ce pour en orner le chapron d'une frange de dentelle? C'est avant tout, pour que l'eau passe par l'aqueduc au lieu de couler le long de l'arc-boutant et de s'infiltrer dans les pierres d'un organe si nécessaire à l'édifice. Pourquoi la courbe du même arc se racourcit-elle? afin qu'il ne s'infléchisse pas; et d'où vient qu'une belle colonne soutient sa tête? afin de la maintenir toujours au point précis où elle doit contrebuter. A l'intérieur, pourquoi l'ogive? parce que la poussée de cet arc-aigu est à celle du plein ceintre, comme 3 est à 7 (1). Pourquoi ces arceaux qui s'entrecroisent entre les ogives? afin que sur leur armature élastique, la voûte semblable à une tente, repose plus légèrement. Lorsque la voûte n'était encore qu'un berceau continu, pourquoi l'a-t-on coupée en travée par des arcs doubleaux? c'était afin de diviser une poussée qu'on ne pouvait encore diminuer autrement. Enfin, si l'on recule jusqu'aux innovations primordiales, pourquoi la voûte a-t-elle une poussée qui toujours inquiète, c'est parce qu'elle s'élargit et que les murs s'élèvent; pourquoi s'élargit-t-elle? pourquoi les murs s'élèvent-ils? Pourquoi le transept ouvre-t-il ses deux bras, le triforium ses deux tribunes, si non parce que Dieu et le peuple ont besoin pour habiter ensemble de plus de dilatation. Toutefois, si l'utilité était la seule raison des progrès de l'architecture religieuse, s'il ne s'agissait que de pourvoir à la nécessité d'agrandir l'Eglise, on pouvait emprunter à Bysance le système des coupoles qui prévalut un instant dans le midi, et la forme exceptionnelle de l'Eglise chrétienne, resterait sans explication.

D'autres raisons d'un ordre plus étranger à la matière que les dimensions ou la solidité de l'édifice, présidaient à l'évolution de l'art chrétien, c'étaient les croyances elles-mêmes. Pourquoi les

(1) Guillaume Lebreton, dans son poème de Philippe-Auguste, emploie le mot *ogis* comme synonyme de *soutiens* :

« Philippus, christianæ fidei defensor et ogis. »

Nous devons la connaissance de ce nom à M. de la Sicotière.

divisions tripartites? Pourquoi l'arc-trilobé? A cause de la trine unité de Dieu. Pourquoi les nefs convergent-elles vers le point de vision qui est le tabernacle? Parce que la divinité est là corporellement présente. Pourquoi le temple a-t-il la figure d'une croix? Parce que cette forme servit à la rédemption du genre humain. D'où vient que les colonnettes prennent un essor vertical, c'est que la prière est comme elles, perpétuellement élancée vers les sublimes puissances dont elle attend le secours. Que signifient ces travaux, ces saisons, ce jugement final sculpté sur les voussures et les tympans, si non qu'il faut passer par eux pour entrer en cette patrie dont l'intérieur du temple est l'imparfaite image. Dehors, sont les gargouilles et les monstres, comme hors du ciel chrétien, les démons et les vices, tandis qu'au dedans, c'est la béatitude, c'est la gloire, c'est la vérité dans leur expression symbolique. Il ne paraît pas que les croyances aient agi sur l'art au ^{xiii}^e siècle seulement, ce fut lorsque l'architecture était encore en formation et pour ainsi dire malléable encore, ce fut pendant la période romane secondaire, que l'action des dogmes s'exerça surtout. Ce fut alors que la foi spécifia par son empreinte, l'organisme embryonnaire du temple, comme Dieu lui-même avait spécifié par la sienne le corps de l'homme, alors qu'il n'était encore qu'argile.

Les raisons tirées de l'utilité, les raisons tirées des croyances, ne suffirent pas à motiver toutes les particularités de l'architecture chrétienne. Le sentiment de la nature, le respect du passé, la fidélité à des souvenirs chers, furent les causes occasionnelles de certaines manières d'être. Oui, le sentiment chrétien voulut rappeler les catacombes et les basiliques, et plus conservateur des choses romaines, que Rome ne l'avait jamais été des formes grecques, il imprima au temple cette majesté allongée et haute, par où il ressemble à un navire immobile qui semble avoir déjà jeté l'ancre en une paix immuable.

L'influence du ^{xiii}^e siècle se prolongea sur les siècles suivants qui, généralisèrent les formes reçues et ne cessèrent pas de créer en vertu de l'impulsion donnée, des motifs nouveaux et des formes nouvelles. L'un des principes appliqués généralement au ^{xiii}^e siècle, n'était-il pas que les voûtes reposant uniquement sur des arcs et des piles, les murailles étaient inutiles? Le ^{xiv}^e siècle les supprima et les remplaça par un vaste fenestrage. L'allongement de la chapelle absidale à la même époque n'est-elle point une

application du principe de la profondeur inventé par le génie des anciens constructeurs et la multiplication des chapelles latérales, n'est-elle pas au xiv^e siècle une extension maladroite du principe qui faisait rayonner comme une auréole symbolique faites de tombeaux et d'autels, les chapelles autour du sanctuaire ? Le $xiii^e$ siècle avait rendu les colonnes semblables à des arbres qui rappelaient par leur chapiteau les antiques frondaisons tombées sous les haches des moines d'Occident ; le xiv^e siècle varia les feuillages et les multiplia jusqu'à dissimuler le chapiteau ; il eut la prétention de perfectionner les balustrades, il leur fit contourner la base des clochers, mais il ne se montra jamais novateur qu'en s'appuyant sur le passé. Le xv^e siècle, fécond de la même sève et docile aux mêmes impulsions, remania les feuillages, les déchiqueta, les contourna et sous les complexités des guirlandes, fit ramper des bêtes inattendues. Après les feuilles et les fleurs, la végétation introduite au $xiii^e$ siècle devait fructifier et l'on vit aux clefs de voûte, sous la forme de pendentifs, des fruits étranges prêts à se détacher. Le $xiii^e$ siècle, pour accroître la grandeur apparente de l'édifice, faisait prédominer la hauteur, il sacrifiait la largeur et le xi^e siècle avait déjà multiplié les colonnettes verticales, le xv^e siècle, imitateur maladroit et excessif, supprima tout ce qui pouvait nuire au caractère vertical des lignes, il effaça le chapiteau lui-même, et pour que la colonnette montât plus rapide et plus droite, il en fit la nervure anguleuse. Le $xiii^e$ siècle avait posé le principe de la subdivision des voûtes, le xv^e les subdivisa encore par la création des arcs tiercerons, enfin, plein de cette fécondité que les siècles chrétiens avaient donnée à l'invention humaine, il inventa des tours octogones et leur relia par des arcs festonnés, de jolis clochetons, il imagina pour découper les fenêtres, des flammes et des cœurs, et pour occuper les rosaces des lacis bizarres où l'œil se perd à la poursuite d'une symétrie qu'à chaque instant il va saisir, qui lui échappe toujours par un perpétuel et gracieux mouvement. Il imagina les crochets de chou frisé et des arcatures nouvelles, l'arc en accolade, l'arc tudor, l'arc déprimé, l'arc surbaissé, l'arc à contrecourbure, mais parmi tous ces ornements, parmi toutes ces formes, se distingue et domine toujours la grande forme de l'ogive, comme la marque des siècles passés, à laquelle le xv^e siècle enrichi de leur plénitude, essaie vainement de soustraire ; le xvi^e siècle ne le pourra

pas, lui non plus : il est novateur pourtant, il a l'esprit de Callimaque, qui découvrit, au printemps, le chapiteau corynthien, lorsque l'achante enveloppait sur une sépulture la corbeille où l'on avait mis les objets aimés d'une jeune grecque, mais il retrouve plutôt qu'il ne trouve ; ses plus grandes nouveautés viennent des sépultures, et sont recueillies parmi les ruines ; il n'a découvert ni ces ordres qu'il cherche à placer partout, ni ces dômes qu'il renouvelle du Panthéon d'Agrippa, ni ces grotesques qu'il emprunte aux bains de Titus ; il imite partout et toujours, ou s'il invente, ce n'est rien de relatif ni aux voûtes, ni au plan, ni aux choses essentielles et générales. Il ne trouve pas même de ces motifs d'ornementation applicables partout, comme le chou frisé, les flammes ou les nervures prismatiques du ^{xv}^e siècle, ce sont des balustres, des caissons, des bardeaux ou des pinacles en candélabre ; et pourtant il croit que tout va renaître sous sa main, il regarde comme non avenu le passé, au nom du passé, il ne prétend à rien moins qu'à refaire le temple chrétien qu'il trouve trop barbare ; il s'évertue en efforts surhumains, il entasse ordres sur ordres, entablements sur entablements, corniches sur corniches, il évoque l'antiquité morte, mais quand trop tardive elle revient à son appel faire son œuvre parmi les vivants, elle est depuis longtemps surpassée. La cathédrale au ^{xiv}^e siècle, défie toute rivalité, la renaissance est réduite à emprunter dans sa lutte avec l'art ogival, le plan et les moyens de l'architecture qu'elle veut supplanter et de relever du moyen-âge en le combattant, tant se fait sentir au loin, dans l'histoire de l'art et jusque sur les conteurs du passé, l'influence du ^{xiii}^e siècle.

Les innovations qui s'effectuèrent du ^v^e au ^{xiv}^e siècle, avaient leurs raisons d'être ; celles qui s'accomplissent depuis le ^{xiv}^e siècle ont-elles aussi leur but ? Elles ne l'ont pas, que je sache, dans l'ordre de l'utile, aucune nécessité architecturale ne les commande, elles ne sont point des moyens de solidité ; les murailles sont remplacées par des verrières : en quoi peut-il importer à l'édifice qui repose tout entier sur des piles et des arcs ? Les colonnettes du ^{xiv}^e siècle portent sur leur face une arrête saillante, en quoi cela peut-il être utile aux voûtes ? Que leur importe d'être au ^{xv}^e siècle, portées en apparence par des nervures au lieu de retomber sur des colonnettes ? En quoi peut-il être secourable aux colonnes que plus ou moins de feuillage orne leur

chapiteau? Que les fenêtres soient partagées par des tores aux redents trilobés comme au XIII^e siècle, que des tores y soient inscrits dans des cercles ou des quadrilatères curvilignes comme au XIV^e, qu'on y voie des cœurs, des flammes ou des larmes comme au XV^e, n'est-ce pas une chose indifférente au rôle de la fenêtre? Ne pourrait-on pas, aussi, sans causer la ruine de l'édifice l'alléger de ces applications dont le XV^e siècle l'a paré comme pour un jour de fête et qui semblent devoir le lendemain disparaître? Que dire des entablements intérieurs et des corniches qui ne portent rien, des pinacles sans raison d'être; je vous dirai bien pour quelle cause on les supprime dès le V^e siècle, mais je ne vois pas pour quel motif on les rétablit au temps de la renaissance. Si les innovations des siècles qui suivirent le XIII^e, ont un caractère commun, c'est bien l'absence complète de toute raison utilitaire.

Loin d'admettre l'utile comme but, les architectes avaient au contraire une tendance à le dissimuler lorsqu'il leur fallait le subir, ils en rougissaient comme d'une chose indigne de leur art et tenaient le nécessaire comme inavouable. La première manifestation de ce pharisaïsme architectural eut lieu dès le XIV^e siècle, lorsque le chapiteau, de support qu'il est, se fit corbeille de feuillage. On en vint à mesure que s'accrut la décadence à dénaturer le contrefort, puis l'arc-boutant, enfin la colonne. Le contrefort se métamorphose en pyramide bizarre, couverte de courbes et de carrés se pénétrant, de niches, d'arcatures aveugles, de panneaux, de pinacles ou application. Il fut comme Protée qui

Sous mille aspects divers : arbres, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets.

L'arc-boutant fut une guirlande, la colonne une spirale, toute utile rigidité fut dissimulée et tout le contraire apparut de ce que les vieux architectes montraient franchement, tant les précurseurs de la renaissance cherchaient à cacher l'utile au lieu de l'admettre comme la cause finale de leurs innovations.

Inadmissibles au point de vue de l'utile, on dira peut-être qu'elles ont leur raison d'être dans l'ordre du beau. On pourrait en effet chercher là, leur explication si les proportions les plus parfaites, dans leur rapport avec l'utile n'étaient aussi les plus parfaites dans leur rapport avec le beau, si dans tout organisme et la cathédrale est un organisme, les formes les plus belles n'étaient en même temps les plus appropriées à leur fonction.

J'accorde, qu'isolément considérées, les décorations du xv^e siècle aient leur beauté propre, mais elles doivent être vues à la place qu'elles occupent dans l'ensemble de l'édifice; au xiii^e siècle, le petit ornement placé près de l'œil est finement modelé, l'ornement colossal est largement taillé parce qu'il doit être vu de loin. Au lieu qu'il occupe, il joue un rôle, il n'est pas mis là pour qu'on le voie, lui tout seul, et s'il fait saillie, c'est pour mettre en relief les grandes lignes architecturales. Aux siècles suivants, l'exécution des ornements n'est plus en rapport avec leur situation, ils ne sont plus, comme disent les architectes, à l'échelle, mais fort bien ciselés en eux-mêmes et pour eux-mêmes, ils semblent plutôt faits pour orner un musée qu'une cathédrale. Au lieu d'accuser les grandes lignes, ils distraient de l'ensemble et débauchent l'œil du spectateur. On ne saurait donc alléguer, pour les justifier, leur beauté propre, si cette beauté ne se coordonne à l'édifice dont ils font partie, elle n'est qu'une beauté stérile, parce qu'elle est déplacée. Cette observation se vérifie surtout au xvi^e siècle; les lignes inflexibles de l'architecture grecque, créèrent alors dans l'église de véritables dissonances, parce que ces formes sont étrangères à la nature, dont l'imitation, essentielle à l'art théologique, lui rend moins impossible d'exprimer l'auteur de la nature.

Quelle est la raison d'être des innovations qui suivirent le xiii^e siècle, si elle n'est l'utile ni le beau? Elle fut ce que l'on appelle aujourd'hui, l'art pour l'art, c'est-à-dire, la tendance à réaliser le progrès de l'art dans la sphère isolée du beau. Pour l'avoir séparé de l'utile, est-ce que les architectes l'atteignirent mieux? Nous venons de voir que non, ils le cherchèrent plutôt dans la variété que dans l'unité, dans l'imagination plutôt que dans la raison, et dans l'imitation plus traditionnelle que logique des formes dont ils avaient oublié les raisons d'être. Ils exagérèrent tout d'abord, ils voulurent à la fin tout changer, ils furent trop heureux et trop fiers de retrouver le plein ceintre aboli, non sans cause, au xii^e siècle, la stabilité de l'édifice en fut diminuée, et pour avoir cherché le seul beau, non-seulement ils ne le trouvèrent pas, mais perdirent même l'utile qu'avaient avec tant de persévérance et de logique, réalisé leurs ancêtres. Ainsi devait dégénérer et dépérir l'art chrétien, après ces métamorphoses que nous avons tenté d'exposer sans en laisser ignorer toutes les causes.

FLORENTIN LORiot.

LE CAMP DE BIERRE

Ce camp (1), que l'on nomme communément *Camp de l'Aunay*, est situé à une distance de cinq kilomètres de la gare de Montabard, sur le territoire de Merri. Il occupe la surface (*voir le plan, fig.*) d'un vaste promontoire détaché, à l'époque du diluvium, d'une colline de grès siluriens par deux ruisseaux torrentueux qui se sont creusé un lit dans la direction du Sud au Nord sur une longueur de 550 m. à travers les parties les moins résistantes. La vallée occidentale, formée par le ruisseau le plus important, le *Raveton*, a une largeur qui varie entre 14 m. et 32 m.; son thalweg est en moyenne à 20 m. au-dessous du sommet des coteaux voisins. La vallée orientale est plus régulière, moins profonde et le faible ruisseau qui la parcourt, unit ses eaux à l'autre ruisseau, un peu au Nord du cap, sur le village de Bierre.

La presqu'île comprend trois enceintes distinctes, d'inégale grandeur et présente sur tout son pourtour et dans son intérieur, des remparts élevés. C'est dans le village de l'Aunay, au Sud, que se trouve l'entrée du promontoire fortifié. Le plus considérable des trois camps est celui qui existe à la pointe du cap, dominant les hameaux de Merri et commandant à une portion du cours supérieur de la Dives. Ce camp était donc établi pour dominer cette belle vallée et pour repousser tout ennemi qui, ayant remonté le cours de la rivière, aurait voulu étendre ses ravages au loin dans la plaine. En le voyant, en le parcourant avec attention, on ne peut douter que ce ne soit là sa destination primitive. Sa forme est à peu près celle d'un rectangle, long intérieurement de 208 mètres, large en moyenne de 78 mètres, ce qui lui donne une contenance de 1 hect. 62 ares.

(1) Des plans très-exacts de ce terrain ont été levés en 1858 par M. Dandeville alors agent-voyer à Argentan, qui a bien voulu nous autoriser à les reproduire.

Le principal camp (*voir le plan*) est ceint de remparts hauts de 2 m. 15 à l'Est et à l'Ouest, moins élevés au Nord, mais qui atteignent 7 m. au Sud. La plupart des matériaux employés ont de 15 cent. à 40 cent. de longueur sur 5 cent. à 20 cent. d'épaisseur ; ce sont des pierres sèches jetées pêle-mêle et pesant de 1 kil. à 15 kil. Les fouilles que j'ai faites à plusieurs reprises et une étude sérieuse du terrain, m'ont prouvé que ces cailloux ont tous été enlevés de l'intérieur de la presqu'île dont le niveau est par suite bien inférieur à celui des collines de l'Est et de l'Ouest. Les roches intactes que l'on voit sur les flancs des deux vallées et l'absence de toute ancienne carrière dans le voisinage viennent confirmer ce que j'avance. Un grand nombre de pierres employées portent encore des traces de feux allumés pour chauffer au rouge les strates de grès qui se brisaient aussitôt en mille éclats, quand on projetait de l'eau par-dessus. Les petits blocs ainsi obtenus étaient ensuite portés à main d'homme jusqu'au pied des remparts.

La largeur moyenne (*voir les coupes fig.*) des retranchements du camp septentrional est de 5 m. 75 à 8 m. horizontalement ; au-delà, les pierres sèches forment tout autour une sorte de glacis incliné comme ceux des remblais de route ou de chemin de fer. Ces talus avec leur longueur rampante de 9 m. 25 à l'Est et de 13 m. 50 à l'Ouest, avaient évidemment pour but de rendre la partie supérieure du flanc des ravins adjacents au camp plus difficile à escalader. Aujourd'hui, le visiteur éprouve beaucoup de peine à gravir ces enceintes de bas en haut, tant les pierres de la surface ont de tendance à descendre sous le moindre poids, comme sous le plus petit choc.

Le rempart voisin de Bierre est irrégulier. Une prodigieuse quantité de pierres éparpillées à l'intérieur et surtout à l'extérieur sur une longueur rampante de plus de 60 m., nous apprend qu'une lutte a dû être engagée de ce côté, entre l'envahisseur venant de la Dives et les populations qui avaient cherché un refuge derrière ces murailles.

Au Sud de ce premier camp, il y a dans la partie la plus étroite de la presqu'île un gigantesque retranchement long de 62 m., large de 34 m. à la base et haut de 7 m. Son volume dépasse 12,000 mètres cubes. Cet énorme tas de pierres de toutes dimensions, entassées à sec, présente à sa partie supérieure un petit

plateau à peu près carré, ayant 7 m. 50 de côté. A partir de ce sommet, la masse présente une pente douce qui descend jusqu'à la hauteur des murs latéraux de l'Est et de l'Ouest.

Le *second camp*, d'une contenance de 54 ares, était limité au Nord par le rempart méridional du premier, et au Sud, à une distance de 66 m., par un nouveau rempart presque parallèle, dirigé du levant au couchant. Ce rempart a une longueur de 120 m., une largeur uniforme de 6 m., une hauteur de 1 m. 60 à l'intérieur et de 2 m. 25 à l'extérieur ; des pierres mélangées à de la terre le composent et il se termine à l'arête supérieure des flancs adjacents des vallons voisins. Des cailloux sont entassés en masses considérables à l'Est ; mais à l'Ouest, comme le plan nous le montre, il n'y en a qu'une faible quantité, parce qu'en cet endroit le ravin est profond et d'un abord difficile.

Le *troisième camp* mesure deux hectares ; il est long (voir le plan) au Sud par le chemin vicinal de l'Aunay à Bailleul. C'est une sorte de trapèze irrégulier dont la grande base, dirigée de l'Est à l'Ouest, a 260 m. de longueur, 6 m. de largeur et 2 m. 10 d'épaisseur. Le retranchement oriental et le retranchement occidental sont la continuation de ceux du deuxième camp. Le promontoire a pour base les vastes bois du Feuillet, dans lesquels on trouve trois belles *stations romaines*, parfaitement conservées.

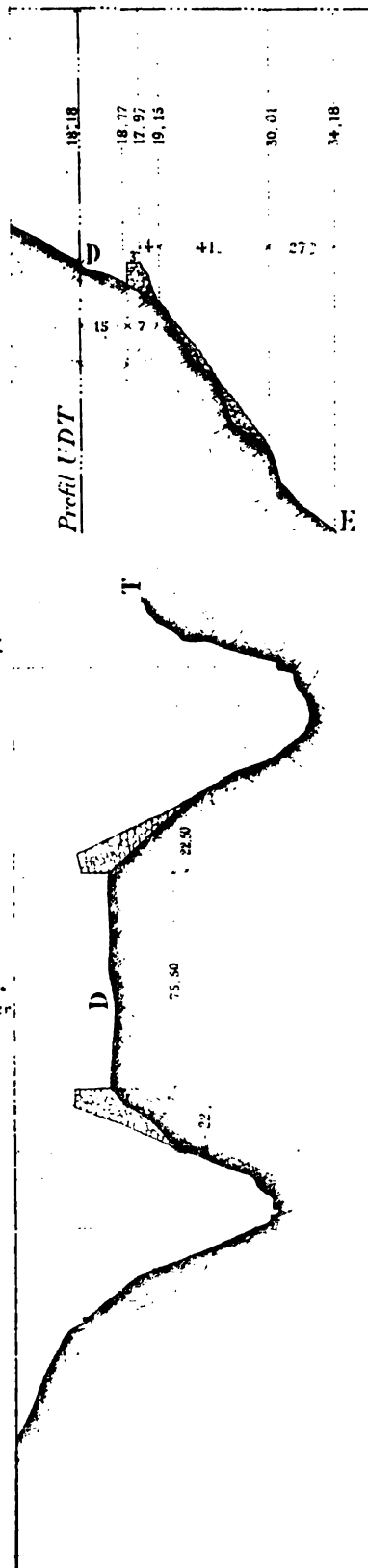
Si vous pénétrez dans la presqu'île par l'angle Sud-Ouest, vous ne tarderez pas à remarquer que les cailloux éclatés qui formaient les retranchements de cette portion de la troisième enceinte ont disparu, enlevés par divers entrepreneurs de routes qui s'en sont servi pour l'encaissement de leurs chemins. En même temps, vous apercevrez des champs cultivés ainsi que quatre ou cinq corps de bâtiments appartenant à divers propriétaires. C'est dans l'un de ces terrains que j'ai ramassé, le 13 décembre 1883, à une profondeur de 0 m. 60 et au dessus d'une mince couche de charbon de bois, un remarquable *casse-tête*, long de 12 cent., ayant 2 cent. de côté à l'origine de quatre faces parfaitement polies, dont deux opposées vont en s'amincissant jusqu'au tranchant, tandis que les deux autres vont au contraire en s'élargissant jusqu'au coupant qui, étant légèrement arrondi, présente un arc de 4 cent. Cette arme est en grès quartzeux très-fin et semble avoir été taillée de telle sorte qu'elle pût s'adapter exactement à la

ABCDE

100



Star. M.
gent-voyer



main. Bien plus, la place que devait occuper le pouce, à sa naissance, y est fortement marquée.

Une belle haie de coudres, de frênes et de genêts surmonte la muraille qui sépare le troisième camp du deuxième. Ce second camp appartient à un habitant de Merri, M. Lehongre, qui y a trouvé, en creusant le sol jusqu'au roc pour faire une plantation de pommiers, un grand nombre de silex qu'il m'a remis : *couteaux*, *pointes de lances* ou de *flèches*, *grattoirs*, etc. Une *pointe de lance* est longue de 8 cent. 5; elle se compose d'une sorte de trapèze ayant une petite base de 3 cent. à son pédoncule, et une grande base de 6 cent. à laquelle fait suite un triangle dont le sommet forme la pointe aigue de la lance. On remarque en outre plusieurs entailles à l'aide desquelles on fixait la pointe de flèche sur la hampe qui la portait. Un *grattoir* ressemble à un parallélogramme long de 7 cent. 5, et large de 5 cent. 5. Une des faces de chacun de ces deux objets a été déterminée par une seule percussion.

On parvient au faite du monticule qui limite, au Sud, le premier camp, en suivant, vers l'angle Sud-Ouest, un étroit sentier, œuvre de paysans qui voulurent, mais en vain, creuser une voie carrossable à travers l'énorme rempart. Des mousses, des lichens et des fougères mâles sont les seules plantes qui puissent végéter parmi ces cailloux amoncelés. De là, on jouit d'un splendide panorama : d'un côté, le mont Epinette, le clocher de Montabard, les bois du Feuillet; plus loin, le camp de Saint-Eugénie, la butte de l'Egrestin, les camps de Neauphe-sur-Dives, de Mont-de-Fuir sur Montreuil-la-Cambe, de Moutiers-en-Auge, d'Eraines et de Brieux. Vingt clochers sont visibles de ce point, et au Nord, dans la vallée de la Dives, rien ne vous échappe jusqu'à une distance de trente kilomètres. C'était là le point choisi pour l'observation et c'était là que se faisaient les signaux de feux.

Autrefois, m'a-t-on assuré, l'intérieur du camp principal était en culture; mais les difficultés du transport à dos de cheval, tant des engrais que du matériel de labour, ont empêché les ensemencements dans un sol sablonneux et ingrat. Un bois taillis, où poussent en liberté le chêne, le cerisier, le saule, les genêts et les ajoncs, est en train de se former; malgré cela, les épines noires et les ronces offrent de place en place, au touriste, de sérieux obstacles, presque toujours infranchissables. Sur les flancs rocheux

des deux vallons et surtout dans les endroits où il y a peu de terre végétale, on voit de véritables fourrés où l'orme, l'érable, le mérisier et le chêne occupent la meilleure place, tout en se mêlant aux ajoncs qui affectionnent surtout les lieux dans lesquels la couche de pierres sèches n'a qu'une minime épaisseur.

La petite irrégularité que l'on distingue partout dans le tracé intérieur des remparts, a été certainement causée par la disposition naturelle du promontoire, attendu que les revêtements ont été arrangés sur la crête des flancs abruptes qui l'enserrent, afin de ne pas trop diminuer une surface déjà restreinte.

La partie septentrionale (*voir le plan*) qui avoisine Bierre présente avec la partie centrale une différence de niveau de 12^m 50, sur une longueur de 150^m, ce qui donne une pente bien sensible. Un sentier à piétons, situé à l'angle Nord-Ouest, repose sur le roc et sert encore à pénétrer dans le premier camp. Outre celui-ci, deux autres sentiers existent aux angles Sud-Est et Nord-Est. Auprès de ce dernier angle, à demi encastré dans les retranchements Est et Nord, on voit une sorte de soubassement de tour dont la majeure partie fait saillie à l'intérieur du camp. Cette masse arrondie, en cailloux brûlés, ne présente aucune cavité dans ses flancs, mais son sommet est très-irrégulier.

Il y a quelques puits dans le camp. L'un d'eux, éloigné de dix pas de la colline de pierres, a été vidé en 1832 par M. Morel, de Merri. Des armes en fer, diverses monnaies de bronze furent retirées et vendues à plusieurs amateurs d'antiquités. L'année suivante, un maçon de Bierre, nommé Frédéric Daunou, opéra des fouilles pour le compte de MM. Galeron et de Caumont. Plusieurs *haches en pierre taillée*, deux *haches en bronze*, des débris de vases, des *poteries romaines*, des bancs entiers de charbon et de cendres furent trouvés au Nord du camp, à un mètre ou deux de distance des murailles, et à une profondeur de 0 m. 30 à 0 m. 50.

Au mois de septembre 1881, un habitant du village de Bierre, découvrit dans son jardin une fort belle *hache* en jade grisâtre, polie avec un soin extrême ; sa longueur est de 12 cent., sa largeur à l'un de ses bouts 1 cent. 4 et son coupant mesure 4 cent. 8. Elle est fortement bombée vers son milieu où son épaisseur est de 2 cent. 8. Frédéric Daunou m'a offert une seconde *hache* en jade verdâtre, provenant de l'intérieur du camp. Comme la pré-

cédente, son poids est de 250 grammes, sa longueur de 12 cent., sa largeur de 1 cent. 2 à une extrémité et 4 cent. 9 à l'autre. Le tranchant est légèrement brisé aux deux angles et la surface a été grattée en différents endroits. Sur le glacis en pierres, à l'Ouest, Anatole Lecourt a ramassé deux *hachettes* en grès. Il a perdu l'une et brisé l'autre au tiers de sa longueur. M. Pichon, d'Argentan, a entre les mains une *hachette* longue de 10 cent., aplatie, large de 1 cent. 8 à un bout et de 4 cent. à l'autre. Elle provient d'un fossé voisin du camp. M. Bridrey, ancien pharmacien, a recueilli également une *hachette* de faibles dimensions, brisée en grande partie.

Aidé de plusieurs amis, dont je ne saurais assez louer le zèle et le dévouement scientifiques : MM. Godet, Hubert et Lecoq, j'ai fait des recherches dans les diverses enceintes et creusé le sol jusqu'à la roche dure. Partout nous avons trouvé une terre noirâtre, assez semblable à de la terre de bruyère, sur une épaisseur de 0^m 35 à 0^m 50 et renfermant des pierres brûlées qui n'ont pas été enlevées, bien que détachées du roc.

Le premier objet ramassé est un *casse-tête* en grès, très-grossièrement taillé, non poli, long de 15 cent., large de 5 cent. 6, au milieu, épais de 3 cent., un peu aplati et terminé à chaque extrémité par une pointe arrondie. Cet instrument, dont le poids dépasse un demi-kilogramme, ne pouvait servir qu'à assommer en le tenant à la main, car il est dépourvu de tout tranchant. Je puis signaler encore, un *grattoir* en silex, long de 7 cent. 8, large de 5 cent. 6, muni de bulbe de percussion, uni sur une face, renflé sur la face opposée et retouché sur les deux bords qui sont dentelés et bien coupants. Un second *grattoir* n'a que 7 cent. de longueur sur 4 cent. 5 de largeur; il offre les mêmes dispositions que le précédent. Des *couteaux* en silex, dont le mieux conservé a 8 cent. sur 2 cent. 4, avec un dos assez large, ayant une épaisseur moyenne de 1 cent.; le bord qui servait à couper est finement travaillé et se relève faiblement vers une pointe en partie cassée.

Puis ce sont des *pointes de flèches*, triangulaires, aux bords minces, présentant une face bien unie et un renflement à la ligne de jonction des deux autres faces. La plupart mesurent de 4 cent. 2 à 4 cent. 5 de longueur, sur 1 cent. 8 à 2 cent. 5 à l'endroit le plus large; leur pédoncule est large et quelques-unes sont munies

d'un double crochet. Une trentaine de *pointes de lances* ont été encore recueillies, les unes en agate, les autres en silex. Il y en a beaucoup dont la pointe n'existe plus et d'autres dont le pédoncule ou les crochets ont disparu. La plupart ont une longueur variant de 5 cent. 3 à 9 cent. 8.

En général, ces armes en silex ayant séjourné longtemps dans le sol, à l'abri de l'air, ne sont recouvertes que d'une faible patine grisâtre. Comme le silex n'existe pas à l'état naturel, soit aux environs du camp, soit dans le camp même, il a donc été apporté-là, probablement du mont Epinette où il est si nombreux.

N'importe en quelle partie du promontoire l'archéologue voudra promener le pic et la pelle, il sera sûr de faire une ample récolte d'objets précieux, vestiges certains de générations qui ont dressé leurs tentes et vécu dans des temps troublés, à l'abri derrière ces solides remparts. Souvent même, on pourra reconnaître quelques-uns de ces fragments de *poteries noirâtres*, fabriquées avec un mélange de terre noire, de quartz et de mica. Enfin, on m'a certifié que des monnaies romaines avaient été ramassées par divers paysans. Malgré mes recherches dans les villages voisins, je n'ai pu retrouver ces monnaies ni vérifier le fait.

Quelle est la véritable origine du Camp de Bierre et celle des camps voisins : Brieux, Eraines et Sainte-Eugénie sur la gauche de la Dives, Neauphe, Mont-de-Fuir et Moutiers-en-Auge sur la rive droite ? Tous ces camps qui offrent une double ou une triple enceinte, appartiennent-ils à une même période de notre histoire ? Quelle est cette période ? Grave question non encore résolue, mais dont nous espérons donner une solution satisfaisante. Pussions-nous avoir pleinement réussi dans cette entreprise !

Bien des fois, nous avons entendu les gens de la contrée dire que le camp de l'Aunay s'appelait encore *château de Bavière*, parce qu'il avait été construit durant les guerres de Cent ans, au *xv^e* siècle. Une telle opinion ne se peut discuter sérieusement, attendu que, dans sa partie la plus élevée, la presque à une altitude de 142 m., tandis que les collines de grès voisines ont une hauteur de 151 m. au-dessus du niveau de la mer. La distance des coteaux est de 80 m. au plus, ce qui eût rendu toute défense des trois camps inutile et impossible à une époque où l'usage des armes à feu était journalière. D'ailleurs ce temps est si rapproché de nous, que les documents ne nous

feraient pas défaut : le détail des luttes entre Français et Anglais nous serait donc connu. Or, nous n'avons rien, absolument rien.

Odolant Desnos, l'historien alençonnais, a présenté le camp de Bierre, qu'il n'avait jamais visité, comme un retranchement construit par les Normands. Mais chacun sait que ces redoutables pirates, toujours en petit nombre, remontaient le cours des fleuves et rivières navigables, montés sur de légères embarcations. Ces pillards ne faisaient de séjour prolongé que dans les fles ou ilots placés à l'embouchure des principaux cours d'eau. La plus vulgaire prudence leur interdisait donc de quitter pour longtemps leurs bateaux toujours prêts à les recevoir, dans le cas où il eût fallu fuir devant un ennemi supérieur en nombre. Comment admettre que 200 ou 300 Normands aient songé à élever des enceintes qui leur auraient demandé un travail de plusieurs années ? Enfin, la *Chronique de Fulde* nous apprend que ces guerriers avaient pour usage de se retrancher, la nuit, derrière des remparts formés de haies et de palissades. Nous sommes loin de nos murailles en pierres sèches cubant plus de 100,000 mètres !

Les Saxons et autres barbares qui ont dévasté, pillé, incendié à plusieurs reprises cette portion de la Normandie, étaient également trop peu nombreux et trop inexpérimentés dans l'art de la castramétation, pour édifier d'aussi vastes retranchements.

Quelques auteurs, parmi lesquels je citerai MM. de Caumont et Galeron, ont attribué aux Gaulois ces ouvrages fortifiés. Consultons les *Commentaires de César* dont les descriptions sont si précises et si exactes. Nous y verrons que certaines villes fortes de la Gaule, *oppida*, étaient entourées de murailles généralement élevées de la même manière :

« Voici, dit César, quelle est à peu près la forme de ces murs
 « dans toute la Gaule : des poutres sont posées en longueur à la
 « distance de deux pieds l'une de l'autre et se lient entre elles
 « intérieurement par des traverses. L'intervalle qui les sépare,
 « rempli de terre en dedans, est sur le devant revêtu de grosses
 « pierres ; au premier rang, ainsi posé et assemblé, on en ajoute
 « un second, en observant les mêmes intervalles, mais de ma-
 « nière que les poutres de ce rang soient placées sur les pierres
 « du premier, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le mur ait atteint
 « sa hauteur complète. Une telle construction est non-seulement
 « agréable à l'œil, mais elle est encore d'une grande utilité pour
 « la défense des villes, car la pierre protège le mur contre les in-

« cendies, comme le bois contre les ravages du béliet. Les poutres ont ordinairement 40 pieds de long et la muraille autant d'épaisseur, de sorte que celle-ci résiste à toute rupture et à tout écartement. (Livre VII, 23). »

Qui oserait soutenir que les trois enceintes du Camp de Bierre aient appartenu à un *oppidum gaulois*? L'espace intérieur eût été à peine suffisant pour contenir les rustiques *tuguria* d'une chétive bourgade. D'autre part, personne n'a trouvé ni ne trouvera la moindre parcelle de poutre gauloise parmi ces murs en pierres sèches! Où a-t-on vu que l'*oppidum* renfermait plusieurs lignes de retranchements? Et pourtant les bois voisins, vers le Sud, renfermaient assez d'arbres, à l'époque de la conquête romaine, pour que les Gaulois en eussent pu prendre pour la consolidation de leurs remparts.

L'*oppidum* avait des portes et notre camp n'en présente aucun vestige! des sentiers seuls permettaient d'entrer dans le camp principal.

Mais, dira-t-on, n'était-ce point un camp de refuge gaulois? Or, César nous apprend (Livre VI, 34) qu'un lieu de refuge était un vallon couvert, un lieu environné de bois ou de marais d'un abord difficile, où les Gaulois se retiraient avec leurs familles et leurs bestiaux, espérant s'y mettre à couvert. La bonne situation de ces lieux remplaçait toujours les moyens ordinaires de défense tels que fossés et remparts.

La presqu'île de l'Aunay était certes bien propre à faire un camp de refuge, d'une facile défense, avec ses flancs rocaillieux et abruptes. L'observation de la vallée était facile, aussi peut-on affirmer que les Gaulois ont dû s'en servir dans une foule de circonstances. Mais conclure de là que ce sont nos ancêtres qui auraient construit à l'époque de leur indépendance, avec art et d'une façon aussi durable, ces trois belles enceintes, il ne faut pas y penser.

Tous les camps romains, stations d'hiver ou camps de passage, ont été disposés, comme on le voit à Fleuré, à Francheville, à Brioux, dans les bois du Feuillet et ailleurs, d'après des principes bien connus (1), mais aucun d'eux ne possède trois enceintes

(1) Le camp de Goul présente également trois enceintes distinctes, comme l'atteste un plan levé le 10 juillet 1787. Il occupe le sommet d'une presqu'île que baigne la Cance et le camp le plus important, nommé le *Cavalier*, dans lequel est bâtie la chapelle Saint-Michel, occupe l'extrémité du cap. Une large porte

comme le camp de Bierre. Le camp romain était en général carré ou rectangulaire, autant du moins que la configuration du sol le permettait ; il était entouré d'un fossé large de 3 à 4 mètres, avec une profondeur de 2 mètres 50 cent. à 3 mètres. Les terres et pierres enlevées au fossé formaient les remparts intérieurs. Ici, rien de pareil : pas de fossés et des remparts peu rectilignes, presque tous en pierres sèches. Le camp romain avait toujours deux ou quatre portes très-larges, tandis que le camp de Bierre, comme nous le savons, n'en présente aucune.

Toutefois il est probable que le Romain a planté sa tente sur ce promontoire, durant les premiers temps de la conquête, car le site était admirablement choisi. Mais ce n'est pas le légionnaire de cette époque qui a construit ces larges et multiples retranchements. Le camp romain, du temps de César, était fortifié rapidement et ne prenait jamais des proportions aussi grandioses.

Distants, comme le camp de Merri, d'environ quatre à cinq kilomètres de la Dives, bâtis sur le penchant de coteaux dominant la rivière et communiquant facilement entre eux à l'aide de feux allumés, les camps de Sainte-Eugénie, de Neauphe, de Mont-de-Fuir, d'Eraines et de Brieux présentent également deux ou trois enceintes. Les uns ont pour remparts des murs en pierres sèches, comme Bierre et Mont-de-Fuir, les autres comme les *mottes* de Brieux, Sainte-Eugénie et Neauphe sont des *mottes gazonnées*, circulaires, environnées de fossés profonds et comprenant chacun deux divisions, tangentes l'une à l'autre que l'on reliait sans doute par un pont volant.

La *motte de Sainte-Eugénie*, assez connue sous le nom de

mettait en communication le premier camp avec le second qui est un peu plus bas. C'est là que l'on voyait autrefois *neuf* puits creusés dans le roc. Le troisième camp communique avec le précédent par une autre porte ; il est plus étendu et se trouve de niveau avec les bruyères voisines, qui font suite aux bois de Montgomeri. Les diverses enceintes sont en pierres brutes entre-mêlées de terre et les trois camps présentent des fossés intérieurs d'où l'on a extrait les matériaux qui forment les murailles. Les habitants du pays prétendent que de ce point on distingue la mer, vers Caen, lorsque le ciel est pur. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de cette assertion, Goul était bien choisi pour surveiller un ennemi venant de la mer et remontant nos vallées. Le camp actuel a donc été construit sur le même modèle que celui de Bierre et *sous l'empire des mêmes nécessités*. Nous reviendrons sur ce camp ainsi que sur ceux de la Courbe, de Saint-Brice-sous-Rânes et Saint-Ouen-sur-Maire.

La distance de Goul à la mer (embouchure de l'Orne), est de 68 kilomètres à vol d'oiseau, tandis que le calcul donne pour la limite de l'horizon visible, dans la même direction, environ 72 kilomètres. On en peut conclure que du point culminant des bois Montgomeri, voisin du camp, la mer est visible par un beau emp.

camp des Romains, est située à la lisière de la forêt de Gouffern, sur Silly ; elle domine la vallée de la Dives, que l'on aperçoit à partir de Chambois, sur une longue étendue. L'enceinte principale a une circonférence extérieure de 150 m. et sa plateforme, élevée de 7 m, à 8 m., est concave à l'intérieur ; le rempart en terre offre un glacis dont la longueur rampante est de 12 m., ainsi qu'un petit parapet indispensable pour mettre à couvert les défenseurs du poste fortifié. Une seconde enceinte, touchant la première, mais beaucoup plus vaste, était située au-dessous et entourée d'un large fossé. A l'abri de ce camp, sous bois, on voyait de loin, sans craindre d'être aperçu.

La *motte de Neauphe* est en terre comme la précédente, ses deux retranchements circulaires sont enveloppés de larges fossés où l'eau séjourne encore. L'enceinte la plus haute présente une circonférence de 170 m., une élévation de 8 m. au-dessus du terrain avoisinant et un talus de 14 m. de longueur rampante. Le second retranchement est presque au niveau de l'herbage où est le camp, et sa surface est de 50 ares environ.

La *motte de Brieux* appartient à M. Elphège des Diguères. Elle se trouve cachée dans les bois du Feuillet, presque à la limite, à l'Ouest et à une distance de deux kilomètres du camp de Bierre. Comme ceux de Sainte-Eugénie et de Neauphe, ce camp se compose de deux enceintes circulaires en terre, tangentes l'une à l'autre, mais de dimensions inégales.

M. L. Falluc, dans son étude sur les travaux militaires des bords de la Seine, travaux analogues à ceux que nous passons en revue, a dit avec beaucoup de raison : « C'est à l'époque gallo-romaine que les peuplades du Nord et de la Germanie, tombant de toutes parts sur l'empire, préludèrent au débordement général que ne put arrêter le prestige du nom romain. Temps malheureux, dit saint Jérôme, où les maîtres étant devenus les serviteurs de leurs esclaves, les armes nobles servaient de jouet aux Barbares. Si la défense des éminences et points favorables qui commandaient aux endroits menacés fut remise entre les mains de populations inexpérimentées, la grandeur de leurs travaux, bien que dirigés par les Romains devait être en raison de la crainte que leur inspirait l'ennemi. Il n'était nullement question, dans ce cas, de camper selon les règles militaires, mais de se conformer aux localités, en édifiant des

« boulevards, présentant de notables différences avec les camps
 « romains créés auparavant par des hommes aguerris, mais peu
 « nombreux. »

Tous les camps de la vallée de la Dives sont habilement dissimulés ; ils sont du même âge et dus à la même cause : la crainte des invasions dont ce pays a été le théâtre au iv^e siècle de notre ère. Les deux bords de la rivière étaient recouverts de nombreuses et riches villas gallo-romaines. Si l'on en croit la tradition, une ville devait même exister sur Fontaine-les-Bassets, dans une plaine nommée *les Brûlés*. M. le docteur Malfilâtre, de Coulonces, y a trouvé plusieurs meules romaines et de nombreuses substructions ; d'autres personnes ont ramassé des monnaies en bronze, en argent et même en or. Naguère encore, on distinguait des traces d'anciennes rues près desquelles, en labourant, on a découvert une vingtaine de puits. De toutes parts, on aperçoit sur les sillons d'immenses quantités de débris de briques et tuiles romaines, brisés, émiettés ; puis ce sont des silex taillés ayant subi l'action du feu comme l'atteste la teinte violacée de l'épaisse patine qui les recouvre. Dans les puits, on a retiré des ossements d'animaux, des défenses de sanglier, des haches en pierre et en bronze, des tuiles et des morceaux de poterie brune ou rougeâtre.

Qui a détruit cette ville par l'incendie ? qui a semé les ruines dans cette fertile vallée ? Les Saxons, les Saxons devant lesquels fuyaient les populations épouvantées.

Ce fut vers la fin du iii^e siècle que les Saxons commencèrent à ravager les côtes de Normandie. Montés sur de simples bateaux d'osier recouverts de cuir, ils s'introduisaient au cœur de ce pays, au moyen de nos rivières, telles que l'Orne et la Dives. Cette dernière, particulièrement, ayant un cours paisible, leur offrait de grandes facilités pour la remonter jusqu'à sa source, afin de tout mettre à feu et à sang sur ses deux rives. Leurs apparitions devinrent si fréquentes que les côtes où ils exerçaient leurs déprédations furent nommées *rives saxoniques*. Il était donc naturel de voir les empereurs Romains, au iv^e siècle, donner l'ordre de fortifier les lieux voisins de la Dives et conseiller aux habitants de bâtir ces grandes enceintes de Bierre, Brieux, Mont-de-Fuir, Neauphe et Sainte-Eugénie, qui, bien qu'élevées par un procédé nouveau, devaient néanmoins, au moment du péril, mettre ces populations à couvert avec ce qu'elles possédaient.

Ces sortes de constructions sont répandues dans le Nord-Ouest de la France, partout où les Saxons ont essayé d'exercer leurs ravages. Toutes ont des retranchements multiples et sont dans le voisinage des cours d'eau.

L'histoire possède des documents authentiques sur les fortifications en terre, faites durant ces temps troublés. Le savant Bède nous apprend que les Romains, en quittant la Grande-Bretagne, obligèrent les habitants à s'organiser eux-mêmes en milices et à s'exercer à la pratique des armes, pour se protéger contre les invasions des Angles et des Saxons. Ils enjoignirent même aux Bretons d'élever des *enceintes gazonnées* sur leurs frontières, partout où elles manqueraient de défense naturelle. Bède ajoute que, pour exciter l'ardeur des insulaires, les soldats Romains se mirent à travailler avec eux et que des remparts furent édifiés avec les matériaux extraits des fossés, puis garantis par de fortes palissades. Les camps de Brieux, Sainte-Eugénie et Neauphe appartiennent évidemment à ce dernier genre de défenses.

Telle est la description sommaire des camps que nous avons visités à plusieurs reprises. Ces camps appartiennent au iv^e siècle et ont été élevés par ordre et sous la direction des Romains. Tous communiquaient ensemble et si l'ennemi était en vue de l'un d'eux, les autres devaient être prévenus aussitôt. Les populations averties, avaient hâte de s'y mettre à l'abri du danger. Mais quelle vie pleine de périls, quelle existence malheureuse que celle des Gallo-Romains !

EUGÈNE VIMONT.

L'ÉGLISE DU SAP

Le Sap est une localité ancienne et je n'entrerais dans aucun détail sur son origine, sur ses seigneurs et sur les divers sièges qu'a soutenus son château fort ; je me contente de renvoyer le lecteur à l'*Histoire de la commune du Sap*, par Couriol, (Paris, E. Thunot, 1860, in-12, de 224 p.)

La commune du Sap qui a accru son importance le 3 janvier 1822, par la réunion de Sap-Mesle à son territoire, s'étend dans les fertiles plaines qui séparent la vallée de la Touque, de la vallée de la Guiel.

Le bourg situé sur les deux versants d'un vallon peu profond, est assis sur d'épaisses couches de laitier, débris d'une grande quantité de minerai de fer, fondu à une époque reculée.

Avant 1789, le Sap était le siège d'une vicomté et d'une sergenterie ; au point de vue administratif et financier, il faisait partie de l'élection de Lisieux et de la généralité d'Alençon.

Lors de la division de la France en départements, il fut le chef-lieu d'un canton, comprenant 16 communes, supprimé en 1800. Depuis, le Sap a toujours fait partie du canton de Vimoutiers.

Avant la Constitution civile du clergé, la paroisse du Sap faisait partie du diocèse de Lisieux, de l'archidiaconé du Lieuvin et du doyenné d'Orbec.

La cure était un bénéfice de 830 liv. ; elle était à la présentation de l'abbé de Saint-Evroult ; la taxe des décimes se montait à IIII^{xx} (1).

En 1050, Guillaume, fils de Giroie, du consentement de ses deux fils et de ses deux frères, donna à l'abbaye de Saint-Evroult,

(1) De Formeville, *Histoire de l'ancien évêché de Lisieux*, T. I. — *Essai sur la topographie ancienne du département de l'Orne*, par L. Duval,

les deux églises du Sap, l'une dédiée à Saint-Pierre et l'autre à Saint-Martin (1).

Près d'un siècle plus tard, en 1136, l'église Saint-Pierre fut réduite en cendres par les troupes de Geoffroy Plantagenet (2).

L'église actuelle dédiée à Saint-Pierre, est située au sortir du bourg, sur la route de Laigle ; elle possède un chœur qui mesure 15 mètres de long sur 11 mètres de large ; une nef dont la largeur est de 12 mètres 40 et la longueur de 28 mètres ; puis une chapelle et une sacristie au nord.

La construction de la nef paraît remonter à la fin du XIII^e ou au commencement de XIV^e siècle. Au midi, contrairement à la plupart des églises de la contrée dont les murs sont couverts d'affreuses couches de mortier, l'appareil se montre dans toute sa pureté ; il consiste en moëllons et en silex finement taillés, formant de larges panneaux séparés les uns des autres par des chaînages de poudingues, dont chaque morceau mesure de 0 m. 30 à 0 m. 25 de longueur, sur 0 m. 15 d'épaisseur. Il est bon de remarquer que ces poudingues, espèce de roche agglutinée, de couleur brune, au grain fortement prononcé, que nous avons déjà remarqués aux églises de Saint-Cyr-d'Estrancourt et du Douet-Artus, très-communs au pays d'Ouche dans la maçonnerie de monuments religieux du XI^e siècle, n'existent que dans la partie inférieure du mur, environ le tiers, ce qui donne à penser que cette base pourrait être un peu plus ancienne, puisque ces sortes de matériaux ont cessé d'être en usage vers la moitié du XIII^e siècle.

C'est de ce côté qu'est pratiquée l'entrée de l'église, large porte cintrée, bordée alternativement de pierres blanches et de briques. Elle dut être édifiée ainsi, il y a environ un demi-siècle, lors de la destruction de la maison commune, sorte de forteresse appuyée sur cette partie de l'édifice et dont on voit encore les arrachements. C'était là, que dans les premiers jours de janvier 1800, à l'approche des chouans, s'étaient réfugiés les conseillers municipaux, qui tuèrent un nommé Delahaye, chef de la bande, mais livrés par Dutheil, un des leurs, ils furent presque tous fusillés, attachés deux à deux au pied de la croix du cimetière (3).

(1) Probablement Saint-Martin de Sap-Mêle.

(2) Orderic Vital, T. V. p. 173. Appendice, édition de Le Prevost.

(3) On trouve la relation de cet événement dans l'*Histoire du Sap*, par Couriol, p. 204-210.

Continuant l'examen toujours au midi, nous trouvons que la nef est éclairée de ce côté, par deux belles fenêtres ogivales, se composant de deux baies trilobées, séparées par un meneau vertical et surmontées de trois oculus superposés dont les contours renferment chacun un trois-feuilles; le tout est encadré dans une étroite ogive, bordée extérieurement comme intérieurement, de deux moulures toriques et d'une frêle colonnette à base octogone et dont le chapiteau tapissé de guirlandes de feuillages supporte le gros tore entourant le tympan couronné lui-même d'un cordon en saillie, dont les extrémités paraissent soutenues sur l'échine d'un animal grotesque, homme ou singe, appuyé sur ses membres antérieurs.

Ce mur d'une élévation de 9 mètres, (mesure prise du niveau du sol au larmier de la couverture), est butté d'énormes contreforts, qui doivent avoir été ajoutés à la construction primitive, - il se termine par une cymaise.

Le mur opposé est indentique à celui que nous venons de décrire, mais les deux fenêtres qui y sont percées ne sont pas surmontées de cordons : celle qui est vers l'occident est plus étroite et est à compartiments flamboyants. On y voit les traces d'une porte ogivale, bouchée présentement. C'est aussi de ce côté que se trouve la chapelle de la Vierge, qui est appuyée de quatre contreforts contre les angles, et percée de vilaines fenêtres cintrées, à bordures de briques.

Le pignon occidental qui lance ses rampants en pierre à une grande hauteur, est flanqué de trois puissants contreforts dont deux appliqués proche les angles, le troisième qui est central monte en se retraisant jusqu'au sommet du triangle. Ce pignon était percé primitivement par une fenêtre ogivale, dont le meneau bifurqué forme un losange dans le tympan. Cette fenêtre est présentement murée.

Le gros clocher en bois, de forme carrée, que l'on voit assis sur la partie occidentale de la nef, avec ses événements et son revêtement d'ardoises, se termine par une toiture aplatie d'une forme assez disgracieuse.

Le chœur qui forme une légère retraite sur la nef est entièrement dépourvu de contreforts. Les murs latéraux dans leurs deux tiers inférieurs sont bâtis en silex, sauf toutefois les angles qui le sont en poudingues; ils peuvent remonter à l'époque ro-

mane, mais cependant rien ne vient l'attester d'une manière certaine.

Quant à la partie supérieure qui se termine au midi par une corniche en forme de cymaise, au nord par une corniche en forme de doucine, elle a dû être ajoutée à la fin du xvii^e ou au commencement du xviii^e siècle. Les quatre grandes fenêtres cintrées qui y sont pratiquées, paraissent aussi de cette époque. Un cordon, en forme de larmier, parcourt le mur méridional dans toute sa longueur.

Le chevet est droit, mais légèrement tronqué à son sommet. il est bâti en grossier cailloutis; on y voit les traces d'une large fenêtre ogivale, qui dut être bouchée lors de l'établissement du rétable.

A l'intérieur peu de chose mérite de fixer l'attention. Au moment de la Révolution le mobilier fut dispersé et les statues des saints furent brûlées.

Le rétable de l'autel supérieur possède quatre colonnes cannelées, surmontées de chapiteaux d'ordre composite. Dans l'entre-colonnement sont les statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul, apôtres.

Dans le mur latéral nord du chœur, on remarque une statue d'évêque au bas de laquelle est écrit en caractères gothiques : *Saint-Martin, Patron de Sap-Mesle*.

La chaire à prêcher est moderne et est pour ainsi dire couverte de sculptures; elle produit bon effet, mais il ne faut pas trop en examiner les détails.

Les trois cloches datent de 1839 et sont par conséquent modernes; cependant nous croyons devoir donner l'inscription des deux plus grosses.

La première à un diamètre de 1 mètre 27; on lit sur son pourtour :

LAN 1839 JAI ETE BENITE PAR M^r MAILLARD CURE Dⁿ DE GACE ASSISTE DE
M^r JACQUES DAMASE GATECLOU CURÉ DU SAP
NOMMEE MARIE LOUISE PAR M^r LOUIS MADELAINE DE LA ROUVRAYE DE
SAP ANDRE C^{lier} DE S^t LOUIS L^{at} COLONEL DE C^{rie} ET M^{lle}
MARIE LOUISE MALLART DE LA VARANDE FILLE DE M^r MALLARD DE LA
VARANDE ANCIEN L^{at} COLONEL D^{rie} C^{lier} DES ORDRES DE S^t
LOUIS ET DE LA LEGION D^{neur} ET ANCIEN MAMBRE DE LA CHAMBRE DES DEPUTES
ET DE DAME MARIE PAULINE PERRIER DE LA
GENEVRAIE M^r HENRI J^{ques} SEBIRE MAIRE M^r VICTOR HUE ADJOINT

COLLARD ET ROBERT FONDEURS A FALAISE

La seconde, mesure 1 m. 15 de diamètre et porte l'inscription suivante :

LAN 1839 JAI ETE BENITE PAR M^r AUGUSTIN BOSCHER CURE DOYEN DE VIMOUTIERS
ASSISTE DE M^r JACQUES DAMASE GATECLOU CURE DU SAP
ET NOMMEE LEONIE VICTOIRE PAR M^r LEON MASSON DALENCON ET M^{lle} MARIE
VICTOIRE LEMARCHAND DU SAP

COLLARD FONDEUR A FALAISE

Comme je l'ai dit plus haut, la commune de Sap-Mesle a été réunie à celle du Sap; l'église de cette première localité, qui était dédiée à Saint-Martin, a disparu il y a une cinquantaine d'années. Une grande croix de bois, plantée depuis environ quinze ans, indique seule au voyageur qui parcourt ce vallon solitaire l'endroit où reposent les anciens habitants de Sap-Mesle.

Parmi les anciens manoirs qui s'élevaient sur le territoire du Sap, nous devons premièrement mentionner celui de la Saussaye dit aussi la Varende, dont il ne reste plus que l'aile droite, servant actuellement de remise. Ce manoir, qui devait remonter au xvi^e siècle, a été détruit, pour la plus grande partie, depuis 1880; il se composait d'un corps de logis principal, derrière lequel était une tourelle de forme polygonale, revêtue d'ardoises et d'essentes, puis de deux ailes formant retour au levant. Le rez-de-chaussée était construit presque uniquement en pierre blanche; on y voyait quelques croisées en pierre avec moulures anguleuses. L'étage supérieur formait encorbellement et était bâti en bois avec tuiles inclinées entre les colombages.

Nous trouvons que Jehan Le Conte, écuyer, seigneur de la Saussaye, était porté sur le rôle de l'arrière-ban, pour l'année 1562 et taxé à la somme de IIII livres (1).

En 1609, la terre et seigneurie de la Saussaye, passa par succession à Nicolas Le Conte (2).

Le 15 avril 1666 la famille de Bouchard, dont un des membres était seigneur de la Saussaye et de la Varende, fut maintenue dans sa noblesse; elle portait: d'argent, à la bande d'azur; chargée de trois molettes d'or; au chef d'azur (3).

(1) Voir le Rôle des taxes de l'Arrière-Ban du Bailliage d'Evreux, année 1562, publié par l'abbé Lebeurier, dans le *Recueil de la Société libre de l'Eure*, année 1859.

(2) Couriol, *Histoire du Sap*.

(3) *Recherche de la Noblesse de la Généralité d'Alençon*, par B. de Marle. Annuaire de l'Orne, année 1866.

Vers 1688, par mariage contracté entre Jacques Mallard, seigneur du Jardin, Boiselair, etc., avec Catherine Bouchard, la seigneurie du fief de la Saussaye et de la Varende, passa à la famille de Mallard qui a conservé cette terre jusqu'en 1862. De Mallard porte : D'azur, à une fasce d'or, chargée d'un fer de cheval de sable, cloué d'argent de six pièces et acosté de deux losanges de gueules.

En seconde ligne, nous devons citer le manoir de la Fontaine-des-Champs, situé à environ deux kilomètres de l'antique bourg du Sap sur la lisière de la forêt de Chaumont ; s'il n'a jamais eu l'importance de celui de la Varende, il doit cependant remonter à peu près à la même époque, construit en bois avec étage en encorbellement, longs combles recouverts de tuiles, grosse cheminée carrée, vestiges de fossés présentement comblés ; tout dans son architecture rappelle le style de la fin du xvi^e siècle. Il est à regretter que la partie nord ait été détruite depuis une quinzaine d'années. Les constructions qui entourent cette vieille demeure, sont assez intéressantes ; c'est d'abord un colombier d'un diamètre considérable avec sa haute toiture conique recouverte de tuiles, puis des granges et des écuries monumentales.

A la fin du dernier siècle, un vaste château fut élevé à peu de distance au nord ; les fermetures, les planchers n'ont jamais été terminés ; en 1859, lorsque je le visitai, je remarquai un autel en bois on ne peut plus simple, qui était placé au premier étage, vers l'orient et par conséquent du côté de la route de Mortagne ; j'ai toujours pensé depuis que cet autel a servi au prêtres cachés lors de la fermeture des églises. Ce château qui n'avait jamais été habité que par des gardiens ou des fermiers, a entièrement disparu en 1867.

Vers 1450, la seigneurie de la Fontaine-des-Champs appartenait à la famille de La Haye ; quelques années plus tard, il passa à la famille Thiesse par le mariage de Gilles Thiesse, escuyer, sieur de la Harillière et de la Halboudière, avec Luce de La Haye.

Anthoyne Thiesse, écuyer, seigneur de la Fontayne, était porté sur le rôle de l'arrière-ban, pour l'année 1562 et était taxé à la somme de X livres (1).

(1) Lebeurier, ouvrage cité.

A la fin du xvii^e siècle, la seigneurie de la Fontaine-des-Champs appartenait à la famille de Grioux qui possédait aussi le fief de Paperotte ; M^{me} N. de Grioux, veuve de Messire César de Vauxmêle d'Enneval, en était propriétaire au moment de la Révolution.

Dans la première moitié de notre siècle, ce domaine, d'une étendue considérable et centralisé en un seul corps de ferme, fut la propriété de M. Léon-Gabriel-Jacques-Marie-Mallard, comte de la Varende ; ses héritiers l'ayant aliéné, il a été vendu en détail de 1864 à 1868 ; il a par conséquent passé en bien des mains.

Plusieurs autres fiefs nobles, s'étendaient sur le territoire du Sap, mais aucun d'eux n'a conservé de manoir digne d'intérêt, ce qui nous dispense de les citer.

A. DALLET.



*Ex Bibliotheca R.R.D.D.
Jacobi Caroli Alexandri Lallemant
Episcopi Saguenensis.*

LES
EX-LIBRIS NORMANDS

EX-LIBRIS

DE
JACQUES-CHARLES-ALEXANDRE LALLEMANT

ÉVÊQUE DE SÉEZ



JACQUES-CHARLES-ALEXANDRE LALLEMANT, évêque de Séez, avait pour marque intérieure de ses livres, *l'ex-libris*, objet de ces quelques notes.

Les ex-libris sont à présent plus recherchés que jamais.

Si, pendant de longues années, ils ont été dédaignés, ils donnent aujourd'hui du prix au bouquin le plus misérable, d'où l'amateur les détache avec un soin religieux. Chez les marchands de bric-à-brac, comme dans les boutiques de livres, leurs vignettes blasonnées séduisent le collectionneur qui les enlève promptement à la montre pour s'en aller les classer dans ses cartons. Excitant à ce point la convoitise des curieux, les ex-libris devaient tenter la plume des écrivains. Auguste Poulet-Malassis leur con-

sacra, il y a une dizaine d'années, un volume que tous les amateurs voulurent lire (1). D'autres travaux, comme ceux de M. Tourneux et de M. le comte de Longpérier-Grimoard (2), ont également fait valoir ce que ces marques, presque toujours chargées d'un blason, ont de précieux pour l'histoire de l'art et pour la science héraldique. Ce double intérêt que les ex-libris ont pour la France en général, ils ne l'ont pas moins pour chaque province en particulier. Sans doute, nous ne pouvons chercher dans les bibliothèques de nos gentilhommières ces chefs-d'œuvre de Boucher, de Gravelot ou d'Eisen que les collectionneurs s'en-vient et se disputent, mais nous pouvons y rencontrer de curieux spécimens de l'art provincial aux derniers siècles, nous permettant souvent de fixer des points de blason incertains. Nous ne croyons donc pas sans intérêt de reproduire ici une série d'ex-libris, recueillis dans les bibliothèques de nos manoirs normands, d'y joindre quelques notes concernant ceux qui les ont employés et relatives aux familles dont ils représentent le blason. Nul ex-libris ne saurait mieux commencer, il nous semble, cette série que celui d'un évêque de Séez, dont le frère était intendant d'Alençon. A ce double titre, il a droit à la première place.

L'ex-libris de Jacques-Charles-Alexandre Lallemant (3) ne peut cependant être considéré comme un des modèles du genre. La gravure n'en est point assez fine pour être celle d'un maître, et la pesanteur de certains détails du cartouche nous paraît trahir un travail de province, où la bonne volonté ne supplée point entièrement à l'habileté artistique. Pendant son épiscopat, Mgr Lallemant publia des ouvrages liturgiques d'une importance réelle, dont les ornements, — fleurons de titre et en-tête, — eurent nécessairement pour motif les armoiries épiscopales. L'artiste, chargé de leur exécution, le fut peut-être aussi de celle

(1) V. *Bibliographie anecdotique d'Auguste Poulet-Malassis* par un bibliophile ornaï, p. 31 et 34, et notre article sur Poulet-Malassis dans *le Livre* (n° de mars 1884).

(2) V. dans l'*Amateur d'autographes* un article de M. Tourneux sur la collection d'ex-libris de M. Aglaüs Bouvenne et *Etude sur les ex-libris* par M. le comte de Longpérier-Grimoard. M. de Longpérier, avec la plus gracieuse obligeance, a bien voulu nous faire, pour ce travail, les communications les plus utiles.

(3) Nous avons trouvé, sur Mgr Lallemant et sur sa famille, les plus précieux renseignements dans deux travaux de M. l'abbé Gross, curé de Léviguen, membre du comité archéologique de Senlis : *Notice sur Mgr Lallemant de Belz*, in-8 de 60 p. avec portrait, et *Notice sur Léviguen*, in-8 de 212 p. avec vues.

de l'ex-libris. Il apporta, en ce cas, au travail commandé pour la personne du prélat des soins tout particuliers et une application plus grande. Ce n'est point au reste louer beaucoup l'ex-libris que de le déclarer supérieur aux ornements du catéchisme (1) et du bréviaire (2), qui sont d'une exécution détestable. La lettre initiale qui a été placée au début de cette étude (3) est peut-être un peu meilleure, moins élégante toutefois et surtout moins personnelle que le D qui s'arrondissait, vingt années auparavant, autour des armoiries de Dominique-Barnabé Turgot (4). Meilleurs encore sont les frontispices du bréviaire de Sées : des vues de la cathédrale, au-dessus de laquelle planent ses patrons. Ces frontispices sont signés *Petit*. Quel était ce Petit ? Nous l'ignorons, mais il pourrait bien être l'auteur de l'ex-libris qui, bien qu'il sente encore un peu sa province, nous semble préférable à toutes les pièces portant les armoiries de Jacques Lallemant que nous avons eues entre les mains.

L'évêque de Sées était-il un bibliophile ? — Nous ne saurions le dire, mais un de ses frères, Lallemant de Betz l'était assurément. En 1774, probablement à la suite de son décès, ses livres furent vendus, et, chose rare à cette époque, ils furent trouvés assez précieux pour qu'on en imprimât le catalogue (5). Ils étaient marqués extérieurement et intérieurement (6) des armoiries de la maison Lallemant, celles de l'ex-libris de l'évêque, mais sup-

(1) La doctrine chrétienne rédigée en forme de catéchisme par Monseigneur l'évêque de Sées pour servir d'instruction aux fidèles de son diocèse. *A Sées, chez la veuve Jean-Baptiste Briard, imprimeur de Monseigneur l'évêque. MDCCXXXI.*

(2) *Breviarium sagiense, Illustriss. et Revendiss. in Christo Patris DD. Jacobi-Caroli-Alexandri Lallemant, Episcopi sagiensis, Regi ab omnibus consiliis, etc. auctoritate, ac venerabilis ejusdem Ecclesiae Capituli consensu editum. Parisiis, sumptibus suis ediderunt Bibliopolæ usum Sagiensium. MDCCXXXVII.*

(3) Nous l'avons trouvée sur une autorisation accordée à Jean-François de La Pallu, seigneur des Pantoulières pour la célébration de la messe dans la chapelle de son château de Coupigny.

(4) Nous avons vu cette superbe lettre initiale sur une autorisation antérieure accordée à M. de La Pallu.

(5) V. *Catalogue des livres et estampes de M. Lallemant de Betz (Paris, Guillyn, in-8)*. Ce catalogue est devenu fort rare. Nous l'avons vu cependant indiqué une fois dans le *Bulletin du Bouquiniste*.

(6) Les marques extérieures peuvent être considérées comme des ex-libris. Poulet-Malassis l'affirme : « Le terme ex-libris, . . . se dit de toute marque de propriété appliquée à l'extérieur ou à l'intérieur d'un volume. » Ajoutons toutefois qu'il s'entend plus ordinairement des vignettes appliquées à la garde des livres.

portées par deux lions et surmontées d'un casque de comte avec un lion en cimier. L'ex-libris intérieur (1) portait en outre sur une banderolle le nom de *Lallemant de Betz*. La marque extérieure, de l'exécution la plus fine, a été reproduite par M. Joannis Guigard, dans son *Armorial du Bibliophile* (2).

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de l'épiscopat de Mgr Lallemant (3), ces études ne devant contenir que des notes artistiques et généalogiques. Nous devons parler en revanche de sa famille, dont nos historiens diocésains ne disent mot.

L'évêque de Séez ayant consacré un travail manuscrit à sa propre maison, nous allons tout d'abord emprunter quelques lignes à la *Généalogie de la famille Lallemant, dressée par Mgr Lallemant, évêque de Séez, depuis Toussaint Lallemant, seigneur de Tognny, jusqu'à Pierre Lallemant (4^e degré)* (4) conservée dans les archives du comte de Lévigien.

LALLEMANT, famille des plus considérables de la Champagne ; elle est originaire de Châlons. . . .

Toussaint Lallemant, seigneur de Tognny ou de Saint-Etienne, anobli par François I^{er}, mort le 1^{er} mars 1561, avait épousé Louise Aimon, morte en 1570. Il en eut le fils qui suit :

Nicolas-Guillaume Lallemant, écuyer, seigneur de Tognny, mort en 1607, marié en 1558 à Marie Dubois, morte en 1612, dont il eut le fils qui suit :

Nicolas Lallemant, écuyer, seigneur de Tognny, mort le 11 mars 1630 et enterré aux Chartreux à Paris. Il était secrétaire du roi de France, surintendant des maisons, domaines, finances de la reine Marguerite. Il avait épousé, en 1594, Andriette Horgelin, morte en 1654. Leurs enfants furent :

Pierre Lallemant, écuyer, seigneur de Saint-Etienne, avocat du roi au bureau des finances, marié en 1617, avec dispense à Claude Dubois, sa cousine. Il est mort le 25 janvier 1657 . . .

Pierre Lallemant eut dix enfants. Son fils aîné, Louis, épousa Marguerite Germain, et en eut Charles-Louis Lallemant, le véritable auteur de la fortune de sa maison (5).

Charles-Louis Lallemant, reçu secrétaire du roi le 13 avril 1695,

(1) M. l'abbé Gross a vu cet ex-libris dans un exemplaire de l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet, à la bibliothèque des archives nationales.

(2) V. Joannis Guigard, *Armorial du Bibliophile*, T. II, p. 14.

(3) V. sur l'épiscopat de Mgr Lallemant, Maurey d'Orville, *Recherches historiques sur Séez*, p. 213 ; l'abbé Vallet, *Notice abrégée sur les évêques de Séez, Annuaire de l'Orne pour 1870*, p. 60 et MM. Marais et Beaudouin, *Essai sur la cathédrale de Séez*, p. 197.

(4) M. l'abbé Gross, qui a retrouvé cette généalogie dans les archives du comte de Lévigien, l'a reproduite dans sa *Notice sur Lévigien*, p. 127.

(5) V. sur la famille Lallemant, La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire de la noblesse*, V. Lallemant et De Courcelles, *Dictionnaire de la noblesse de France* T. III, p. 366.

résigna cet office en 1701, puis fut nommé receveur général des finances du Soissonnais. Il fut le premier fermier général de sa famille. Marié le 22 mars 1683 à Catherine - Charlotte Trois-Dames, il mourut le 18 février 1730. Le 30 décembre 1723, le roi l'avait fait comte de Léviguen.

Le comté de Léviguen, sis dans le Valois, était formé des seigneuries de Léviguen, Betz (dont Nantouillet et le Bois-Milon étaient des arrière-fiefs), Ormoy-le-Davien et Macquelines. Les nombreux enfants de Charles-Louis Lallemant portèrent les noms de ces diverses seigneuries. Ils n'étaient pas moins de treize, mais trois d'entre eux moururent en bas âge. Les fils du fermier général, grâce à la fortune paternelle et à la protection du cardinal Fleury, parvinrent presque tous à de brillantes situations.

L'aîné et le plus connu de nous, Louis-François Lallemant, comte de Léviguen, maître des requêtes ordinaire de l'hôtel, fut nommé à l'intendance d'Alençon, le 25 août 1726. Il mourut dans cette ville, le 26 février 1767. Nous voyons dans Odolant Desnos qu'il marqua par des travaux utiles et des réformes intelligentes chacune des années de sa longue administration. Il emporta à sa mort les regrets de toute la généralité (1). Le cœur du comte de Léviguen fut transporté dans l'église de Betz, et renfermé dans le mur de la chapelle de la Sainte-Vierge. L'intendant d'Alençon avait épousé, le 25 juin 1713, Marie-Jacqueline Boutin. Il en eut quatre enfants. De son second fils descend le représentant actuel de la famille de l'évêque de Séez, M. Jules-Félix-Joseph Lallemant, maintenu dans son titre de comte de Léviguen par le roi Léopold I^{er} (1^{er} novembre 1847). Le comte de Léviguen, qui a épousé Mlle de Selys-Longchamp, est établi en Belgique, où il habite le château de Houx.

L'évêque de Séez était le second fils de Charles-Louis Lallemant. Il dut son siège épiscopal à l'appui du cardinal Fleury, le protecteur fidèle de sa famille, et en reçut la lettre suivante à l'occasion de sa nomination :

A M. l'abbé Lallemant de Betz.

Versailles, le 28 mars 1728.

Je vous donne avis, Monsieur, que le roi vous a nommé à l'évêché de

(1) V. Odolant Desnos, *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*. T. II, p. 457.

Séé. J'ai été très-aise de trouver cette occasion de porter Sa Majesté à récompenser votre mérite et votre vertu, et je suis persuadé que vous redoublez encore vos attentions dans cette nouvelle dignité, pour donner de plus fortes preuves du zèle dont vous avez toujours été animé pour la sainte doctrine et le bien de la religion. Je vous prie de croire qu'on ne peut vous honorer, Monsieur, plus que je fais,

Cardinal DE FLEURY (1).

Michel-Joseph-Hyacinthe Lallemant, seigneur de Betz, second frère de l'évêque de Séé, était le bibliophile dont nous avons parlé tout à l'heure. Il tirait son nom de la terre de Betz, dont le superbe château, vendu à la princesse de Monaco (qui devint la femme du prince de Condé), fut confisqué pendant la Révolution et démoli au commencement de ce siècle (2). Lallemant de Betz fut fermier général comme son père. Outre un fils mort en bas âge, il eut deux filles de Marie-Marguerite Maillet de Batilly : Marie-Charlotte, mariée à Charles-Philippe de Pons de Saint-Maurice, et Marie-Françoise, épouse de Marie-Gabriel Florent, comte de Choiseul-Beaupré.

Le quatrième fils de Charles-Louis Lallemant était Etienne-Charles-Félix, comte de Nantouillet, Marly-la-Ville et Puisieux Protégé, comme tous les siens par le cardinal Fleury, il fut, ainsi que son père, fermier général, et receveur général des finances du Soissonnais. Il fut aussi chargé de l'intendance des domaines royaux. Le comte de Nantouillet mourut le 28 septembre 1781, âgé de 85 ans. Il avait eu de Marie-René Boutin un fils, Marie-Charles-François-Xavier Lallemant, comte de Nantouillet, maître des cérémonies de France. François-Xavier Lallemant épousa Marie-Angélique Charlotte de Damas-Crux, et fut le père d'Alexandre-Marie-Louis-Charles Lallemant, le *vieux Nantouillet* (3) du duc de Berry. Le comte de Nantouillet se trouva près du prince dans les circonstances les plus intimes et les plus dramatiques de sa vie. Aux heures de l'exil, il fut, dans l'humble chapelle de King Street, le témoin de son mariage avec Amy

(1) V. *Notice sur Mgr Lallemant de Betz*, p. 40.

(2) V. dans la *Notice sur Lévis*, p. 79, une vue de l'ancien château de Betz.

(3) Le duc de Berry, qui l'aimait beaucoup, se plaisait souvent à l'appeler ainsi. V. *Notice sur le château de Nantouillet* par M. le comte de Longpérier-Grimoard. Le comte de Nantouillet était donc le petit-fils et non le fils d'Etienne-Charles-Félix Lallemant, comme le dit à tort Courcelles. Les registres paroissiaux de Paris ne laissent pas de doute à cet égard. V. comte de Chastellax. *Notes prises aux archives de l'état-civil de Paris*.

Brown ; il l'assista, à l'heure de la mort, dans le petit salon vert de la loge de l'opéra. Une sœur du comte de Nantouillet, Marie-Françoise-Charlotte Lallemand, mariée au comte de Montsoreau, n'était pas moins dévouée que son frère à la famille royale. Elle fut, le 18 juillet 1808, marraine de la fille du duc de Berry et d'Amy Brown, qui épousa le prince de Lucinge (1).

C'est chez Charles-Louis Lallemand, comte de Nantouillet, domicilié sur la paroisse Saint-Roch, que l'évêque de Séez mourut le 6 avril 1740. Il s'était rendu à Paris pour assister à l'assemblée du clergé. On le trouva après sa mort revêtu du cilice. Il fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-Roch où fut placée, par les soins de son frère de Nantouillet, une plaque de marbre rappelant sa mémoire. L'on y grava l'épithaphe suivante :

Ora et plange.

Quem religio a teneris pium, morum suavitas omnibus amabilem, mira eruditio muniis suis parem, caritas Deo gratum, pauperibus effecit liberalem, in crypta sacerdotibus tumultandis destinata beatam expectat resurrectionem Reverendus in Christo Pater Jacobus-Carolus-Alexander Lallemand, sacræ Facultatis Parisiensis doctor. In urbe Molinensi vicarius generalis et officialis, post sex annos discedens, ingens sui reliquit desiderium. Carmelitarum visitator generalis, paterno eas fovit affectu. Ad episcopatum Sagiensem vixit potens opere et sermone, etc.

Hoc doloris et pietatis monumentum posuit frater amantissimus Stephanus-Carolus-Felix Lallemand de Nantouillet (2).

Le cinquième fils du fermier-général était Alexis Lallemand de Macquelines, marquis de Goupillières, maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi. Il épousa, le 19 septembre 1743, Marie-Anne-Louise Le Cocq, fille du marquis de Goupillières, dont il n'eut qu'un fils mort en bas âge, Alexandre-François-Gabriel Lallemand (3).

Le dernier frère de l'évêque de Séez était Antoine-Jean-Baptiste Lallemand de Bois-Milon, capitaine des Cent-Suisses, gentilhomme ordinaire du roi. Il épousa, comme son frère, une demoiselle Le Cocq.

(1) V. Charles Nauroy, *Les derniers Bourbons*, et Rouillet, *Récit historique des événements qui se sont passés dans l'administration de l'opéra, la nuit du 13 février 1820*.

(2) V. *Notice sur Mgr Lallemand de Belz*, p. 55.

(3) V. Comte de Chastellux, *Notes prises aux archives de l'état-civil de Paris*, v^e Lallemand. C'est donc à tort que La Chesnaye des Bois dit que Lallemand de Macquelines n'eut point d'enfants.

Mgr Lallemant avait quatre sœurs : Geneviève-Catherine-Françoise, mariée à Pierre-Paul Hébert du Buc ; Charlotte-Marie, épouse de Claude Le Pelletier de la Houssaye ; Marie-Charlotte et Marie-Barbe, religieuses à la Visitation de Paris.

Terminons par une anecdote (1) des notes forcément arides. Chacun sait avec quel entêtement le cardinal Fleury soutenait ceux à qui il voulait du bien. Il réservait pour Lallemant de Nantouillet la charge d'intendant des domaines royaux. Le duc de La Trémouille vint la solliciter pour un de ses amis. *Il est trop vieux !* répondit avec fermeté le ministre. La reine, à son tour, réclama la préférence pour un de ses protégés. *Il est si jeune !* balbutia le cardinal en s'excusant. Et c'est ainsi que Lallemant de Nantouillet eut la place. Le candidat trop jeune était Helvétius.

(A suivre.)

Comte G. DE CONTADES.

(1) Cette anecdote est rapportée par M. l'abbé Gross, d'après une note manuscrite du dossier nobiliaire de la famille Lallemant. (*Notice sur Lévignen*, p. 63).

LES ARTISTES DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE

A L'EXPOSITION DE 1884.

- Ah ! maman, la drôle d'église !
- C'est une pagode, ma fille.
- Alors, c'est une vue d'Algérie ?
- Ou de Chine.

- Papa, je ne veux pas regarder ce tableau-là, c'est affreux.
- C'est un épisode des guerres de la Vendée.
- La Vendée ? c'est en Bretagne, n'est-ce pas ?

On n'inven'e pas ces petits dialogues bourgeois à la Henry Monnier, on les cueille. Mieux que toute réflexion esthétique ou morale, ils fixent le point juste de perfectionnement et de progrès où en est arrivée l'étude de la Géographie en France dans le public d'élite qui fréquente les Expositions d'art en 1884.

Cette ignorance ne peut porter qu'un mince préjudice à la renommée et aux intérêts de l'auteur des souvenirs de Bombay et de Jeypore (n^{os} 2440-2441). D'ailleurs, M. Weeks est Américain et n'est point chargé d'apprendre la géographie aux Parisiens.

L'ânerie a plus d'inconvénients devant la grande machine de M. Flameng. Les gens qui croient que la Vendée est en Bretagne acceptent de confiance les romans historiques. Les naïfs s'attendrissent aux gasconnades d'Alexandre Dumas, les sensibles s'éprennent des chimères de Lamartine et les friands du plat du jour goûtent les épices de Michelet. On s'imagine volontiers que tous ces faiseurs de contes roses, bleus ou panachés sont plus exacts que notre Mézeray. L'erreur a des attraites que n'a point la vérité et une fois entrée dans la cervelle d'un ignorant, il n'est sorte de cajoleries qu'elle ne fasse pour y rester. La

plupart du temps elle n'en sort plus. On craint la vérité parce qu'on la voit trop ; on est indulgent au mensonge parce qu'on ne le voit pas assez. Quoiqu'il en soit, dans l'espèce qui nous occupe, M. Lallié aura eu beau compulser les archives de Machecoul, dépouiller les rapports officiels, recueillir les traditions authentiques et prouver, pièces en main que Charette est arrivé à Machecoul, le 14 mars 1793, celui-ci n'en sera pas moins convaincu, d'après le tableau de M. Flameng, d'avoir assisté aux massacres du 10 août et, comme Dandin voulant régaler Isabelle du spectacle de la question qui fait toujours passer une heure ou deux, d'avoir mené des dames en toilette de gala savourer les émotions du carnage.

En présence de pareilles fantaisies, on s'estime heureux de voir ses petits héros convenablement représentés suivant les indications données par eux-mêmes au peintre et à l'historien. M. Lucien Mélingue n'a peut-être jamais été mieux inspiré que dans son *Desgenettes s'inoculant la peste*.

Plus heureux que son frère dans le choix du sujet et puisant à des sources moins contestées, il a aussi été plus heureux dans l'exécution.

En face de certains partis pris, on se consolera même volontiers de n'avoir pas d'histoire et surtout pas d'histoire révolutionnaire. Je ne sais si notre seule héroïne de ces années terribles sera quelque jour souffletée par un bourreau posthume, mais jusqu'ici les arts ont toujours respecté Charlotte Corday et poussé à sa glorification. Si l'on invente, c'est à son profit. Cela est toujours permis d'une certaine façon. Il faudrait être plus discourtois que le père Duchesne pour reprocher à M. Taluet (n° 3921), d'avoir donné à la petite-fille du grand Corneille ces traits séduisants, cet aspect charmant et féminin. Devant cette douce et fière image, on est tenté de réciter les vers de l'aïeul qui, lui aussi, le glorieux bonhomme, était tendre à ses heures et à sa manière :

Que vous sert-il de me charmer,
Aminte ? je ne puis aimer
Où je ne vois rien à prétendre ;
Je sens naître et mourir ma flamme à votre aspect
Et, si pour la beauté j'ai toujours l'âme tendre,
Jamais pour la vertu je n'eus que du respect.

Il y a loin des vers de Corneille aux nôtres et mon vieil ami le marquis de Lonlay me pardonnera facilement si je le mets de la compagnie. M. Latouche n'est, lui non plus, ni Raphaël, ni Michel Ange, ce qui n'empêche pas le poète et l'artiste d'avoir agréablement raconté et gentiment illustré la légende du Point d'Argentan. Comment ! encore de la dentelle ! Toujours. Cette fois, le ciel s'en mêle et c'est le fil même de la Vierge, repris au gré du vent, qui s'utilise en dentelle sous les doigts de la céleste ouvrière :

En apportant son fil de la voûte éternelle,
La Vierge bien souvent redescendait encor
Et de ses doigts légers achevait la dentelle
Que les marchands ravis achetaient à prix d'or.

C'est bien. L'artiste a lestement décroché une troisième médaille. Mais une fois retombés sur terre et réduits au chanvre de Flandre ou de Normandie, les Argentanais pur-sang voudraient un peu plus de couleur locale. Ah ! si j'avais été le maître de la légende et si je l'eusse traduite sur la toile à ma façon, j'aurais fait descendre la bonne Vierge en personne parmi les pauvres et les enfants à cet Hôtel-Dieu d'Argentan, où Louise Bernier avait en 1664 son atelier de petites filles devenues si savantes et j'aurais fait donner la divine leçon de Point à l'humble servante qui méritait si bien cette auguste faveur. Si, comme M. Latouche j'avais voulu donner un pendant à mon tableau d'intérieur, quel bon aspect de vieux « sumetière » Normand j'aurais donné au théâtre de ce vœu que viennent accomplir des bonnes gens de nationalité indécise ! Je le sais,

Nous sommes tous, hélas ! de même estampillés,
Nous somme tous Français, tous de même habillés,
Maussades de la même sorte,
Parlant la même langue avec le même accent ;
Lorsque l'on en voit un, on en connaît un cent,
La province est tout-à-fait morte.

Mais quand on peint un cimetière, c'est le cas de ressusciter les morts. Quel pittoresque cadre à une scène toute faite qu'un de ces bons vieux « sumetières » de basse Normandie, clos de pierres sèches comme un emplacement druidique, moussu, ronceux, bossu, où ceux qui restent sous « l'Ivet » pendant la

grand'messe ne sont pas les derniers à « bouiser » la croix le dimanche de l'Ozanne ! Mais l'amour de la Normandie semble avoir abandonné jusqu'à ses fidèles, hélas ! M. Brioux quitte les bords de la Briante pour aller peindre le *château de Barbe-Bleue* et, comme M. Brioux est un artiste consciencieux qui voit clairement ce qu'il voit et trouve aisément des tons pour l'exprimer, il nous expose et nous impose un site angevin aux pentes douces, aux « coteaux modérés » comme disait Sainte-Beuve. Il nous sert proprement et correctement des ruines en toilette baignées dans cette lumière grise et amolissante particulière à l'Anjou. Nature oblige et le devoir du peintre est de la reproduire fidèlement ; mais il a le droit de choisir ses modèles. M. Brioux nous reviendra.

M. Le Marié des Landelles expose deux grands paysages, deux morceaux importants et appréciés. C'est bien, très-bien même, nul ne conteste le talent de M. des Landelles, qui semble aujourd'hui battre son plein, et pourtant..... et pourtant il y manque quelque chose ; il y manque cette saveur verte des feuilles de Normandie, cette « viridesse » exaspérée et tyrannique du gazon, de l'eau et de la nature entière qui s'obstine à l'horizon et gagne le firmament par les froids crépuscules.

Plus heureux que le vieillard de Nadaud, M. Dornois a vu Carcassonne. Voir la vieille ville de Simon de Montfort, et en rapporter un souvenir, c'est une vraie tentation.

Dans une terre noire et récemment fouillée,
 La femme qui tantôt me fit voir l'*In pace*
 M'a mis entre les mains une chaîne rouillée.
 Au collier de la chaîne un os était passé,
 Le juge du pauvre homme eut un adroit ministre
 Qui serrait juste à point ce qu'un autre eût cassé.
 Les prisons de ce temps n'avaient point de registre,
 Mais l'os manifestait la présence du mort
 Et rendait un bruit sec dans son étai sinistre....

M. Dornois m'a rappelé tout cela et je lui en sais d'autant plus de gré que son fusain est excellent. La commission nommée pour employer en achat d'œuvres d'art les 80,000 fr. du legs de M. Courtejade aurait bien dû acquérir le dessin de M. Dornois. Elle a fait de pires emplettes. Bien entendu, je ne dis pas cela pour les *Bords de l'Orne*, de M. Joubert.

Celui-ci est un de nos fidèles et, comme pour faire un bout de leçon aux naturels de notre pittoresque pays, les étrangers viennent en foule prendre leurs motifs dans nos vertes prairies. Les *Bords de l'Orne*, de M. Dufour, sont un des meilleurs paysages du Salon et si les *Vaches Normandes* de M. Julien Dupré, n'ont pas tout à fait la vigueur et la liberté de pinceau qui caractérisent la Vache exposée l'an dernier par M. Roll, il ne s'en faut que la distance d'un talent qui grandit à un talent qui s'affirme. Le *Matin sur les bords de l'Orne*, de M. Diéterle, lui fait honneur.

Le panneau décoratif intitulé *Matin d'avril en Normandie*, que M. Baudoin a peint pour M. Boivin-Champeaux serait irréprochable si la « garcette » avait des sabots et si l'arbre fleuri ressemblait davantage à un pommier « heurif. » Il faut savoir gré à M. Daimville d'avoir pris les motifs de ses aquarelles *En Normandie* et *Sur les bords de l'Orne*.

Il y a des feuilles mortes partout. Celles de M. Morand sont d'ailleurs pendues si haut qu'on ne peut guère juger leur nationalité.

En somme nos artistes départementaux n'ont point envoyé de nombreuses œuvres à l'exposition de 1884. Peintres et dessinateurs, sculpteurs et graveurs manquent à l'appel. Le livret ne mentionne ni M^{lle} Chéron, ni M. Bellecroix, ni M. Melquin, ni M. Léandre, ni M. Denis-Le Meunier. Notre éminent graveur en médailles, M. Chaplain et notre habile graveur sur bois, M. Léveillé, n'ont rien envoyé.

M. Aiguier et M. Pesné sont absents.

La mort, hélas ! a fait un vide cruel dans les rangs de nos sculpteurs. La jeune et si intéressante artiste, qui s'appelait encore l'an dernier sur le livret M^{lle} du Mesnil du Buisson, a été prématurément enlevée au bonheur naissant du foyer conjugal et aux espérances de l'art.

Mademoiselle de Guimard et Mademoiselle Dubreuil n'ont exposé qu'un spécimen de leur talent, un *Portrait de femme* et une *Aquarelle*. En revanche, Mademoiselle Angèle Dubos a une exposition complète, deux portraits à l'huile et deux aquarelles.

Le *Portrait de M^{lle} M. F.* est tout auprès d'une petite forge de Bastien Lepage, dans la salle des portraits de Cabanel et à deux toiles de cette *Salle Graffard*, de Béraud, qui attire si justement la foule. Le portrait de M^{lle} Dubos se défend en si impo-

sante compagnie et, si sa teinte est un peu grise, un peu uniforme, l'ensemble est gai. Il n'attire pas l'œil, mais il le retient. Il y a une vraie science et un cachet particulier dans le modelé, bien qu'on n'en aperçoive pas tout d'abord la finesse. On sait que M^{lle} Dubos est élève de Chaplin. Le tapage du maître s'est adouci, les notes provoquantes du costume ont disparu : mais il reste une coquetterie de bon ton dans un arrangement simple en apparence.

Le *Portrait de M^{lle} Zizi* est charmant.

Les deux aquarelles sont fines, mais moins importantes que la peinture à l'huile.

En appelant l'an dernier l'attention des lecteurs de l'*Almanach de l'Orne* sur les œuvres de M. Le Brun, envoyées à l'Exposition de Caen, j'avais signalé les progrès de ce jeune artiste.

L'Étude envoyée cette année, sous le nom de *Bacchante*, est supérieure aux envois précédents de M. Le Brun. Le modèle manque toujours un peu de grâce et de jeunesse, mais le dessin de l'artiste prend de la fermeté et sa couleur s'éclaire. De là au grand style, il y a encore loin. On ne sort pas avec les mêmes principes d'art et la même habileté de mains de l'atelier d'Ingres et de celui de M. Carolus Duran ; mais après les leçons de l'un et de l'autre, il faut écouter les siennes propres. Pour devenir un maître, il ne faut rien oublier de ce que l'on vous a enseigné. Mais il faut faire bon marché du système et se faire son propre symbole.

La vraie exposition de M. Etienne Leroux n'est pas au palais de l'industrie, où il n'est représenté que par deux bustes : elle est ou elle sera bientôt dans nos monuments publics, avec Mgr Rousselet, dans la cathédrale de Sées ; avec le mayor Antoine Claubaud, sur la façade de l'hôtel de ville d'Amiens.

Rien autre à la sculpture qui puisse être rattaché au département de l'Orne qu'un buste en terre cuite, de M. Hippolyte Piquet, par M. Hector Lemaire. Le buste reproduit bien le masque et jusqu'à un certain point la bonhomie du modèle, mais il est loin d'en rendre le caractère principal, l'extrême finesse, faite de prudence native, d'esprit persistant et de science acquise.

Comme d'ordinaire, les artistes récompensés se sont réunis pour attribuer aux plus méritants une série de récompenses, dont la plus haute est la médaille d'honneur.

Les peintres et les sculpteurs ont jugé que nul d'entre eux

n'était, cette année, digne de cette haute distinction. La décision confirmée par trois scrutins successifs est peut-être sévère, toutefois elle est à l'honneur des votants. Il est bon de constater qu'en l'année 1884, il ne s'est pas trouvé parmi les artistes une majorité de complaisance pour féliciter M. Bouguereau d'avoir exposé la plus académique et la plus deshabillée, mais aussi la plus froide et la plus démodée des Bacchanales.

Les critiques dont le métier est de tout voir et de tout juger sans passion et sans parti pris, ont retrouvé quelques uns de nos artistes au Salon des artistes indépendants qui s'est ouvert aux Tuileries le 16 mai 1884. *Indépendants* n'était-il pas un euphémisme pour *Refusés*?.. Il serait cruel d'approfondir le mystère et de traiter rigoureusement des fleurs qui cherchent à éclore sur des ruines. Peut-être le vrai nom serait-il *artistes excentriques*? Quoi de plus excentrique en effet que les *Pêcheurs du Mont Saint-Michel* de M. Léveillé? Et pourquoi le soleil se couche-t-il dans un « répandis » de sirop de groseilles? L'impressionisme trop personnel est parfois incompréhensible. En revanche, quelle simple et charmante esquisse a faite M. Léveillé avec la *Plage de Carolles*;

Le *Val Saint-Germain* et le *chemin sablonneux* de M. Guérin des Longrais sont deux petites études consciencieuses; la seconde est beaucoup meilleure que la première.

M. Morand est presque aussi haut pendu aux Tuileries qu'au palais de l'Industrie. Ses *Roches sous bois* sont d'ailleurs très-embues. Il nous a semblé trouver dans la manière de M. Morand une certaine préoccupation de Courbet. Courbet, paysagiste, est parfois un maître peintre, mais quelquefois aussi il se trompe ou se ment à lui-même. Il faut étudier Courbet et lui rendre justice, mais rien n'est plus dangereux que de l'imiter et de le prendre pour guide.

GUSTAVE LE VAVASSEUR.

CHRONIQUE

La *Société historique et archéologique de l'Orne* était représentée à la réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne par MM. l'abbé Rombault, Louis Duval, secrétaire de la Société et le comte de Charencey.

M. Rombault était inscrit à la section d'histoire pour la lecture de sa notice sur l'*Eglise de Saint-Saturnin des Ligneries et le Baptême de Charlotte Corday*. Ce mémoire n'a pu être lu, mais le président de la section. M. Léopold Delisle, l'a mentionné dans la séance du 16 avril.

M. Louis Duval a lu à la section des Beaux-Arts (salle Gerson), dans la séance du 17 avril, son mémoire sur les *Bibliothèques et les Musées du département de l'Orne* pendant la Révolution.

M. Henry Jouin, dans son rapporté général sur les travaux communiqués à la section des Beaux-Arts a consacré à la lecture de ce mémoire les lignes suivantes :

« En entendant M. Duval, secrétaire de la *Société historique et archéologique de l'Orne* annoncer une étude sur les bibliothèques nationales et les musées pendant la Révolution, j'entrevois un tel amoncellement de notes, de rapports, de circulaires mis en œuvre par notre confrère, que son travail me semblait devoir prendre des proportions gigantesques. Je me trompais. M. Duval a fait comme Dugazon : il a circonscrit l'espace. C'est le département de l'Orne qui l'occupe, et dans ce département, le district d'Argentan, les villes de Sées et d'Alençon le retiennent de préférence.

« On trouvera dans le mémoire de M. Duval la genèse instructive de collections provinciales. Il n'est guère de départements où l'on ne possède ce qu'on pourrait appeler l'état-civil des bibliothèques et des musées. A l'œuvre, messieurs ! Les musées de nos provinces sont l'objet, de la part de l'Etat, d'une sollicitude exceptionnelle : inspection, inventaires, subventions pour l'impression des catalogues, dons incessants de tableaux et de statues, voilà ce

que les musées doivent à l'Etat. En retour, l'Etat vous demande, Messieurs, l'histoire de vos musées. M Duval vient de vous en fournir un modèle dans la substantielle monographie dont il a donné lecture. »

Un autre membre de la *Société historique et archéologique de l'Orne* M. le marquis de La Jonquière, a prit la parole à la section des sciences économiques et sociales, sur la question de la division de la propriété foncière en France avant et après 1789.

M. le marquis de La Jonquière, lisons-nous dans le compte-rendu de la séance du 17 avril, « compare la division de la terre de Mauves dans le Perche, en 1336 et en 1880. Cette terre de 50 arpents d'étendue, au quatorzième siècle, n'a pas varié pendant deux cents ans ; elle a commencé de s'agrandir vers 1530, en absorbant une trentaine de petits fiefs qui en dépendaient ; elle a aujourd'hui 750 arpents : les maisons occupées par les habitants des fiefs ont cessé d'exister et ont été remplacées par trois ou quatre fermes ; la population a diminué dans les mêmes proportions. »

M. Eugène Vimont, directeur de l'observatoire d'Argentan, que notre Société est heureuse de compter au nombre de ses membres, a communiqué à la section d'archéologie un travail sur les *Camps Gaulois et Gallo-Romains* de l'arrondissement d'Argentan.

Il a fait connaître en outre la découverte faite récemment, aux environs de Trun d'une nécropole qui paraît remonter aux derniers temps de l'occupation romaine.

M. Aumont, président de la Société scientifique Flammarion dont le siège est à Argentan avait envoyé à la section d'histoire une intéressante relation *Sur un procès au XVII^e siècle*, qui nous l'espérons, sera prochainement publiée.

M. Bénard, membre de la même Société, a donné communication à la section des Beaux-Arts d'une dissertation remarquable sur les *Progrès de l'art musical en France*.

Nous avons encore à mentionner M. l'abbé Letacq inscrit à la section des sciences naturelles et géographiques pour une étude de physiologie végétale sur les *Muscinées de l'Orne*, et M. le docteur Jules Rouyer qui a exposé à la section de météorologie une théorie nouvelle sur les *Nuages à terre*.

Un travail qui nous intéresse plus directement a été présenté à la section des Beaux-Arts, par M. Amiard, architecte, membre

de la Société industrielle de Flers. M. Amiard, a consacré une monographie savante et consciencieuse à la description de l'*Eglise de Saint-Evrault de Montfort* (canton de Gacé). On sait que cette église renferme des fonts baptismaux en plomb décorés de précieux bas-reliefs du x^e siècle. Des reproductions photographiques de ces bas-reliefs ont été présentées par M. Amiard. Nous croyons savoir que ces précieux bas-reliefs ont été acquis par le musée de Cluny.

*
**

Dans sa séance du 24 avril 1884, la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* a émis le vœu suivant, déjà formulé par la *Société Historique et Archéologique du Maine* :

« Lorsqu'un projet de restauration aura été adopté en principe, les plans et les documents faisant connaître la partie du monument sur laquelle porte ce projet, le but général qu'il se propose, et tous les détails qu'il doit modifier seront déposés à la Préfecture du département, pendant un temps suffisant pour que les Sociétés savantes, avisées par l'autorité compétente, puissent en prendre connaissance ; leurs observations seront jointes au dossier et transmises avec lui au ministère.

« Lorsqu'un détail quelconque de l'édifice devra disparaître par suite de la restauration, le service des architectes diocésains appelés à en conserver le souvenir par des plans, coupes ou dessins, sera invité à déposer un exemplaire de ces plans, coupes ou dessins, aux archives du département à titre de documents historiques.

« Enfin, lorsqu'au cours de travaux, une découverte archéologique aura été faite, les Sociétés locales compétentes en seront avisées sur le champ et mises à même, si elles le jugent à propos, de faire étudier les objets trouvés. »

Une pétition dans ce sens a été adressée par la Société à M. le ministre des Cultes.

*
**

Sur le rapport de MM. de La Sicotière et Libert qui ont visité les substructions romaines découvertes à Céton, au lieu de la Mutte, par M. l'abbé Godet, la Société a voté une somme de 120 fr. pour la continuation des fouilles. Malheureusement M. l'abbé Godet vient d'être appelé à desservir la paroisse du Pas-Saint-Lhomer et il est à craindre que les recherches qu'il avait commencées avec un zèle si méritoire ne soient abandon-

nées avant que le dernier mot ait été dit sur la station de la Mutte :

.....Pendent opera interrupta minæque
Murorum ingentes...

L. D.

★
★

Dans la séance du 15 mai, M. l'abbé Saffray, curé de Saint-Aquilin-de-Corbion, a offert à la Société plusieurs objets en fer : éperons, étriers, mors de bride, fragments d'un flambeau et d'une cuiller, boucles, etc., trouvés, l'année dernière, dans les ruines du château de Bonmoulins, dont quelques-uns au moins, comme les éperons, sont contemporains de la destruction de cette forteresse par les Anglais, en 1433.

Ces débris étaient mêlés à des ossements d'hommes et d'animaux, de chevaux surtout, à des fragments de poterie en terre et en grès blanc, à trois monnaies, dont M. l'abbé Saffray a présenté les empreintes :

Une pièce de Guillaume III, l'insensé, comte de Hainaut, 1356-1389.

Grand monogramme formant une croix cantonnée des lettres HA—HO—ZE—FR (*Hainaut, Hollande, Zélande, Frise*).

+ GVILLELMVS : COMES : HANONIE

Croix coupant la légende, cantonnée de deux aigles et de deux lions.

+ MONE | TA : VAL | ENCEN | ENSIS

(*Renier Chalon. Recherches sur les monnaies des comtes de Hainaut, pl. XIV, n° 101*).

Deux Blancs de Jean V, duc de Bretagne, 1399-1442, frappés l'un à Vannes et l'autre probablement à Nantes.

+ IOHANNES : BRITONV : DVX V

Quatre mouchetures d'hermine, posées 1-2-1 dans un double entourage ogival de six pièces.

+ SIT : NOME : DNI : BENEDICTV

Croix patée.

(*Poey d'Avant. Monnaies féodales de France, t. I^{er}, pl. 21, n° 3*).

Il y a quelques années on avait trouvé dans les ruines du même château des boulets en pierre, ce qui confirmerait le fait assez curieux mentionné dans l'*Orne Archéologique et Pittoresque* de l'emploi du canon dans les sièges de forteresses de notre pays, dès les premières années du xv^e siècle.

Les mêmes fouilles entreprises, comme celles de l'année dernière, pour se procurer des matériaux de construction, avaient fait découvrir la matrice en bronze du sceau de la Châtelnie de Bonmoulins, au xv^e siècle, qui est aujourd'hui entre les mains de M. Villermé, propriétaire à Saint-Aquilin-de-Corbion. M. l'abbé Saffray a remis à la Société une empreinte de ce sceau. Il porte les armes du duché d'Alençon, aux fleurs de lys sans nombre et un franc-quartier à la croix ancrée. En légende :

+ S DE LA CHASTELENIE DE BONSMOVLINS

Sceau rond de 35 mill.

On connaissait déjà le sceau et le contre-sceau de Jehan Foory, garde du seel de la Chastellie de Bonsmoulins, publiés par M. Demay (*Inventaire des sceaux de la Normandie*, n^o 1957) d'après une charte de l'abbaye de la Trappe, du mois de décembre 1359, qui existe aux archives de l'Orne.

Ecu portant six fleurs de lys à la bordure besantée dans un quadrilobe :

+ SIGILLVM CASTELLANIE DE MOLENDINIS

Contre-sceau l'écu de la face.

CONTRASIGILLV̄ BALLIVIE

Sceau rond de 38 mill.

La Société a remercié M. l'abbé Saffray de ses dons et de ses communications et l'a engagé à continuer ses intéressantes recherches sur la vieille forteresse de Bonmoulins dont les annales particulières se rattachent par tant de points à l'histoire générale de notre pays.

E. L.

•
•

Nous recevons de M. A. Chollet, docteur en droit, la communication suivante qui nous paraît utile de reproduire *in-extenso* :

DÉCOUVERTE D'UNE NÉCROPOLE GALLO-ROMAINE

A EXMES

I

Pendant une longue suite de siècles, tout l'espace découvert qui entoure actuellement l'église paroissiale de Saint-André d'Exmes, et aussi une grande partie des propriétés particulières comprises entre la place du Marché et la Grande-Rue, ont été une immense nécropole. C'est précisément dans une propriété privée, appartenant à un sieur Isidor Bailly, qu'ont été faites, les 11 et 12 juin courant, les découvertes ci-après.

Lors de l'ouverture d'une tranchée pour l'érection d'un mur de clôture, sur la place publique, à une profondeur insignifiante, des ossements furent mis au jour. Le sol, dans toute cette partie est jonché de débris humains; on ne fit donc pas attention à ces lugubres trouvailles, lorsque le terrassier, cherchant une assise solide pour la nouvelle construction, heurta avec sa pioche à une profondeur de près de quatre pieds, une masse de pierre blanche reconnue comme provenant des carrières de Fel, affectant la forme d'un cercueil. L'intérieur fut soigneusement éridé : il contenait des ossements humains, mêlés à beaucoup de terre. Pas de trace d'inscription, pas de monnaie, pas d'arme, mais des taches de rouille provenant d'une oxydation visible, particulièrement sur les parois latérales et au fonds de l'auge. Difficilement et avec précaution celle-ci fut retirée de l'excavation. Voici ses dimensions :

Longueur de dehors en dehors...	2 ^m 12
Longueur intérieure.....	1 ^m 92
Largeur à la tête (clair).....	0 ^m 48
Largeur aux pieds (clair).....	0 ^m 23
Profondeur du sarcophage à la tête.....	0 ^m 40
Profondeur aux pieds.....	0 ^m 34
Épaisseur des parois verticales de....	0 ^m 07 à 0 ^m 08

La dalle en pierre qui recouvrait le sarcophage avait disparu ; quelques pierres brutes, plates, posées en travers en tenaient lieu. peu épaisses, mal adaptées sur l'orifice du cercueil, elles avaient laissé pénétrer dans ce dernier une masse de terre compacte, humide, enveloppant des ossements sans nombre que le moindre choc mettait en poussière.

Quel a été le sort de cette dalle ? Faut-il admettre que ces tombes ont été déjà mises au jour, que le couvercle en a été enlevé pour servir à la construction ou au pavage de l'église ? Je serais plutôt tenté de croire que cette longue pierre plate fut autre fois brisée par un fossoyeur qui ayant à creuser une tombe super-

posée à celle qui nous occupe, réduisit le couvercle en morceaux, pour atteindre une plus grande profondeur, retira les débris et fit placer le nouveau cercueil sur l'ancien.

Cette manière de penser expliquerait peut-être l'existence simultanée, dans cette même tombe de deux têtes, l'une dans l'endroit le plus étranglé de l'auge, occupé par les pieds du premier mort, l'autre à sa place naturelle. Le nouveau cercueil très-probablement en bois, posé de la sorte sur la première sépulture, mais en sens inverse de celle-ci, se serait effondré avec le temps, entraînant son contenu dans le sarcophage en pierre.

Cette explication est, il est vrai, contraire à celle qu'en pareil cas en aurait donné M. de Caumont, mais, dans l'espèce, toutes les suppositions sont permises.

II

L'enlèvement de cette première sépulture amena la découverte d'une seconde masse de pierre, placée parallèlement à celle-ci, dont elle n'était séparée que par un espace d'un peu moins de 0^m05. Cette seconde tombe, également dépourvue de couvercle, fut dégagée mais avec moins de précaution que la première. Des ossements humains et des débris de chevaux y furent trouvés mélangés à quantité de terre noire. Un travail patient a permis de distinguer nettement, au fond, toute la partie d'un squelette humain, depuis les pieds jusqu'aux côtes. Malheureusement lorsque les ouvriers voulurent soulever la masse, au moyen de madriers, celle-ci se cassa en nombreux morceaux : la symétrie du squelette était détruite. Pas plus que la première, cette sépulture ne renfermait d'inscription, de médaille, d'arme pouvant en préciser l'époque, même approximativement. La matière est la même que celle du premier sarcophage. Voici les nouvelles dimensions.

Longueur extérieure.....	2 ^m
Longueur intérieure (clair).....	1 ^m 86
Largeur de dehors en dehors, à la tête.....	0 ^m 80
Largeur intérieure (clair), à la tête.....	0 ^m 60
Largeur de dehors en dehors, aux pieds ...	0 ^m 40
Largeur intérieure (clair), aux pieds.....	0 ^m 26
Profondeur, à la tête.....	0 ^m 50
Profondeur, aux pieds.....	0 ^m 35

Enfin, une troisième tombe en pierre de Fel, fort endommagée, sans couvercle comme les précédentes, faisait suite au deuxième sarcophage, dont elle semblait être le prolongement.

L'orientation de ces diverses sépultures était celle du levant au couchant ; la tête de la troisième pierre faisait suite aux pieds de la deuxième.

Il est regrettable que le propriétaire du terrain n'ait pas permis d'extraire ce dernier monument. Nul ne peut soupçonner, à cette heure, les pertes que peut éprouver, de ce chef, la science historique.

III

A la vue de ces monuments funéraires, une question se pose naturellement : en présence de quelle période de notre histoire locale nous trouvons-nous ? Sous prétexte que la forme de ces tombes a existé jusqu'à la fin du moyen-âge, faut-il y reconnaître un monument chrétien ? Devons-nous, au contraire, y voir une nécropole païenne, gallo-romaine et lui assigner, comme date, l'époque qui s'étend de la conquête des Gaules (57 ans avant J.-C.) jusqu'à l'invasion des Barbares, au v^e siècle ? Je pencherais pour cette seconde opinion et voici pourquoi :

L'existence de débris de quadrupèdes et notamment de chevaux, dans le sarcophage, n'annonce pas l'ère du christianisme, mais bien celle du paganisme où les guerriers se faisaient enterrer avec leurs armes et les animaux qui leur avaient été chers pendant leur vie.

D'un autre côté, la taille de ces auges, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, indique un travail grossier, exécuté avec des instruments primitifs, tels que la gouge, le marteau à pic et à trois dents.

Toute la partie du sol recouvrant ces tombes était, s'il faut en croire les anciens, en contrehaut du niveau actuel, d'environ un mètre. Des nivellements successifs ont amené l'état de choses présent. Des sépultures qui, antérieurement, étaient à une profondeur supérieure à un mètre, se trouvèrent, par suite, presque à découvert et c'est ce qui explique l'existence, à fleur de terre, d'ossements humains de toute dimension. Ces débris que l'on rencontre à une profondeur de bêche, sont-ils contemporains des sarcophages en question ? Je ne le pense pas. S'il est vrai qu'avec les siècles le sol des cités s'exhausse, il faut admettre que ces premières tombes datent d'une époque fort reculée, puisque si les nivellements dont on vient de parler n'existaient pas, elles se trouveraient à une profondeur de près de trois mètres. Il convient donc de les faire remonter assez près du temps où l'oppidum gaulois d'Oximum, a commencé d'avoir une importance considérable, c'est-à-dire au moment de la conquête des Gaules par César.

Au reste, ces sépultures rappellent exactement, comme forme, le type des auges gallo-romaines, conservées au vieux prieuré de Lehon, près Dinan, au musée Borelli, à Marseille, aux Alyscamps de la Voie Aurélienne, à Arles et aussi aux tombes récemment exhumées à Trun.

IV

Malheureusement les fouilles si bien commencées ont été presque aussitôt abandonnées, par suite du refus du propriétaire de laisser bouleverser son terrain. Pourtant il y a lieu de conjecturer que le surplus du sol renferme des sépultures nombreuses et, pour ainsi dire tracées les unes à côté des autres. Dieu veuille qu'il se rencontre une société archéologique assez pourvue de ressources

pécuniaires et surtout assez armée d'autorité, pour poursuivre, au prix d'une juste indemnité représentative du dommage causé, la recherche certaine de trésors archéologiques d'une valeur incontestée.

Souvent des fouilles sont faites et n'amènent aucun résultat satisfaisant parce qu'elles sont pratiquées un peu au hasard, ici le hasard a tout fait, qui refuserait d'en profiter?

Exmes, la vieille cité Gauloise, le chef-lieu incontesté d'un pagus considérable, une des villes les plus importantes de Gaule, au dire d'Aimoin, renferme des richesses archéologiques complètement inexplorées. Que ceux qui veulent soulever un coin du voile qui cache nos origines historiques, viennent, la pioche en main, s'établir à Exmes, ils rencontreront dans la capitale de l'ancienne vicomté, l'accueil le plus sympathique et l'enthousiasme le plus sincère.

15 juin 1884.

A. CHOLLET.

LIVRES NOUVEAUX

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ARCHÉOLOGIE RELIGIEUSE, par M. l'abbé MALLET, professeur au Petit-Séminaire de Sées. — 1^{re} partie, ARCHITECTURE ; 2^e partie, MOBILIER (1).

Le titre seul de ce livre, le but spécial que l'auteur s'est proposé « d'initier les jeunes étudiants des séminaires à la connaissance, si pleine d'intérêt et si utile pour eux, de l'architecture religieuse, » le lieu où il l'a écrit, la haute approbation dont Mgr l'Evêque de Sées a bien voulu l'honorer, ont pour tous ceux qui le liront une signification intéressante ; pour ceux à qui leur âge donne le droit d'un peu enviable, de se souvenir, ils marquent aussi le long chemin parcouru depuis cinquante ans.

C'est en 1829 et 1830 que M. de Caumont professa publiquement à Caen, un cours d'Antiquités monumentales. Les auditeurs n'étaient pas nombreux : de rares camarades du jeune savant, des professeurs, des membres des sociétés académiques, quelques jeunes gens, quelques prêtres. C'est par la publication de son Cours, très-développé, que Caumont fonda sa réputation et l'on peut dire aussi la science et l'enseignement de nos antiquités nationales. Jusques-là, en fait d'antiquités, on n'étudiait guère que l'antique. Quatremère de Quincy, Millin, Raoul-Rochette, Letronne, — les mattres de l'archéologie, — étaient des Romains ou des Grecs égarés dans notre France et y cherchant quelques vestiges de leur ancienne patrie. Il fallut l'ébranlement donné, non-seulement aux lettres et aux arts, mais à l'imagination publique, par le magnifique essor de notre jeune école romantique, par les leçons de Guizot, par les livres d'Augustin Thierry, par les romans de Walter-Scott, cent fois plus historiques que la plupart

(1) Paris, Poussielgue, 1881 et 1883, 2 vol, in-8. Ces volumes se vendent séparément.

des histoires, pour que nos monuments nationaux fussent à leur tour étudiés, décrits et sentis, si j'ose le dire. Il y avait à se défendre, dans un autre sens, des engouements de convention, du genre Troubadour, du style Marchangy ou d'Arincourt, du pseudo-gothique plus dangereux peut-être que l'ignorance du vrai. La méthode sévère et précise, mais un peu sèche, de Caumont, qui ne péchait point par excès d'imagination, ne contribua pas médiocrement à contenir les études archéologiques dans leurs justes bornes.

Est-il besoin de dire qu'elles ne pénétraient point encore dans les séminaires, dans le nôtre particulièrement ? Celui du Mans fut un des premiers à posséder un cours d'archéologie. Une médaille d'honneur fut à cette occasion décernée au jeune abbé Chévreau qui le professait, par la Société Française d'Archéologie. C'était au mois de juin 1837, et les témoins, bien rares aujourd'hui, de la remise de cette médaille, par Mgr Bouvier, évêque du Mans, qui lui donnait ainsi une valeur de plus, se rappellent toujours l'émotion unanime qui s'empara de l'assistance, attendrie et charmée. L'enseignement de l'archéologie religieuse obtenait ses lettres de grande naturalisation ; l'avenir lui était assuré.

Ses progrès, toutefois, ne furent pas aussi rapides que nous l'avions espéré ; et quand, plus de 20 ans après, au mois de juillet 1858, la même Société Française, toujours présidée et dirigée par l'infatigable Caumont, visita la ville et l'évêché de Séez, elle put constater, non sans regret, que les études historiques et surtout archéologiques étaient loin de jouir dans notre diocèse, de la même faveur que dans les diocèses voisins.

Vingt-cinq années et plus se sont écoulées depuis lors, et que voyons-nous aujourd'hui ? Non-seulement ces études en honneur et en pratique dans notre clergé, beaucoup de ses membres apportant à notre jeune Société un concours aussi dévoué qu'éclairé ; mais, au Petit-Séminaire même, un cours élémentaire d'archéologie religieuse professé avec une rare distinction par M. l'abbé Mallet, un de nos collègues.

De ce cours, il a composé deux volumes, dont le premier, *Architecture religieuse*, est déjà à sa troisième édition ; le second, *Mobilier*, n'aura pas et ne mérite pas moins de succès.

L'ouvrage s'ouvre par des aperçus rapides sur l'architecture

grecque et romaine, sur les monuments mégalithiques, les catacombes et les anciennes basiliques.

L'étude de l'architecture romane dans ses périodes successives : Style latin (v^e au xi^e siècle) ; — roman secondaire (xi^e siècle) ; — roman tertiaire ou de transition (xii^e siècle), tient beaucoup plus de place.

Celle de l'architecture ogivale : Style à lancette (xiii^e siècle) ; — style rayonnant (xiv^e siècle) ; — style flamboyant (xv^e siècle et première moitié du xvi^e), en tient encore davantage.

L'architecture de la Renaissance termine cette revue.

L'auteur examine avec soin, décrit avec détail et clarté les caractères généraux des différentes époques, la forme, les modifications, l'ornementation des divers éléments dont se compose l'édifice religieux, du pavé à la flèche, suivant en cela la méthode de Caumont. Il a consulté les bons écrivains. Ses descriptions sont illustrées d'excellentes vignettes qui les éclaireissent et les complètent. Le style est précis, sans affecter une technicité rebu-tante. En somme, l'ouvrage est très-bien fait et apprendra sans effort aux novices, rappellera avec plaisir aux vétérans de l'archéologie, ce qu'il y a de plus pratique et de plus substantiel dans cette belle science.

Il me semble que quelques pages sur le style (ou les styles) des siècles suivants, style lourd, bâtarde, incorrect tant qu'on voudra, mais auquel appartiennent l'immense majorité de nos églises, n'aurait pas déparé ce Manuel. Elles seraient certainement consultées à l'occasion des réfections et des réparations quotidiennes pour lesquelles nos curés, nos fabriques et nos architectes eux-mêmes — qui ne sont pas tous élèves de l'Ecole des Beaux-Arts — sont parfois bien embarrassés.

Intéressante pour l'homme du monde dont elle charme les loisirs, pour l'artiste dont elle sollicite toutes les aspirations, pour le savant dont elle complète et incarne pour ainsi dire les recherches, l'archéologie l'est surtout pour le prêtre ; pour lui chacun de ses détails a un sens particulier, parfois sublime ; à lui, elle rappelle les libéralités, les fondations pieuses, les dévotions particulières, les générations successives de ses ancêtres dans la foi et dans l'apostolat.

Notre ami Turquety — encore un mort celui-là, comme tous ceux dont j'ai rappelé le nom dans ces lignes ! — avait dit en beaux vers :

Que sont-ils devenus ces siècles sans mélange,
Où le temple de l'homme était digne de l'ange,
Où l'architecte audacieux,
Après avoir placé l'autel près du sol même,
Comme pour resserrer l'alliance suprême,
Jetait les deux tours dans les cieux ?

Il n'allait pas scruter l'Italie et la Grèce ;
Il fouillait dans son âme, il y puisait l'ivresse
Et la répandait au Saint-Lieu.
« Son temple, » disait-il, et chaque arceau gothique
Répondait à sa voix par un divin cantique,
Et chaque pierre nommait Dieu !

Le second volume de M. l'abbé Mallet, consacré au *Mobilier religieux*, n'est pas moins intéressant que le premier, et l'exécution en était plus difficile encore, car il existe moins de bons livres sur cette matière. Les meubles, — les vases sacrés et objets liturgiques, — les vêtements liturgiques forment des chapitres distincts dans chacune des grandes périodes, catacombes, époque romane, époque ogivale, Renaissance, et ces chapitres comprennent eux-mêmes un article spécial pour chacun des objets qu'il doit embrasser. Ainsi, pour la période romane, le chapitre *Meubles* se subdivise de la manière suivante : Autels ; — pastrophorium ; — Sacrarium ; — Fonts baptismaux ; — Confessionnaux ; — Ambons ; — Chaires épiscopales ; — Stalles ou Formes ; — Grilles ; — Lutrins ; — Piscines ; — Bénitiers.

Peut-être cette subdivision à l'infini offre-t-elle quelques inconvénients, en multipliant les renvois (pour éviter les redites), en forçant de chercher à des pages et dans des chapitres différents les détails qui concernent un même objet : ainsi, les Croix primitives à la page 51, les Croix de l'époque romane à la page 143, les Croix de l'époque ogivale à la page 266, les Croix de la Renaissance à la page 324. Plus d'un lecteur aimerait à trouver rapprochés tous les détails qui concernent les Croix et la succession des formes qu'elles ont adoptées. Il peut éprouver quelque embarras à trouver le passage qui concernerait une Croix dont il ne connaîtrait pas et dont il voudrait savoir la date. N'arrivera-t-il

pas aussi, bien souvent, que la Croix, l'Autel, l'Encensoir ou tel autre objet seront placés pour ainsi dire sur la limite de deux périodes, et le caractère de tout ce qui appartiendra à un style de transition ne sera-t-il pas un peu forcé, par son attribution à une époque exclusive ? Ce sont des observations bien secondaires et que je ne soumets à M. l'abbé Mallet que pour lui prouver l'intérêt extrême avec lequel j'ai lu son second volume.

Comme le premier, il est illustré d'excellentes vignettes.

Les monographies qu'il renferme sont savantes, bien étudiées, dignes du sujet et de l'auteur, qui n'avait plus à faire ses preuves, et qui, dans le milieu de maîtres si distingués auquel il appartient, a su prendre, depuis longtemps déjà, une place si distinguée elle-même.

L. DE LA SICOTIÈRE

LA VENGEANCE D'URSULE, par M. GUSTAVE LE VAVASSEUR (1).

Roman ou nouvelle ? Classique ou romantique ? Analyse psychologique ou réalisme ? Hommage respectueux ou tristement ironique à la morale conjugale et à celle de l'amitié ? Tout est problème dans ce livre. Il soulève plus de questions qu'il n'en résout. Il charme et il inquiète. Peut-être aurai-je été le seul des lecteurs à m'avouer à moi-même cette impression ; le seul, certainement, à l'avouer à l'auteur. S'en formalisera-t-il ? Il a trop bon caractère... et surtout trop d'esprit pour cela.

La *Vengeance d'Ursule* ne s'analyse pas plus qu'on ne dissèque une bulle de savon. Que de choses pourtant dans cette bulle ! Quels problèmes scientifiques cachés à l'intérieur ! et à l'extérieur, quelles riches couleurs, quelles nuances délicates ou radieuses s'épanouissant sur sa frêle et impalpable enveloppe !

Ursule, la fille à marier, sèche, jaune, jalouse, descendant à l'emploi de la lettre anonyme sans grand effort et peut-être sans remords, Ursule, bien qu'elle donne son nom au livre, ne me paraît y jouer qu'un rôle secondaire. Elle aide au dénouement du

(1) Paris, Santon, 1883, in-12.

drame, mais le drame aurait bien trouvé moyen de se dénouer sans elle.

Un hasard malheureux, un simple soupçon, un rêve de malade suffisaient pour tuer Robert, comme fait la lettre d'Ursule : il lui reste si peu de temps à vivre !

Mais cette lettre contribue puissamment à l'effet de la scène finale ; scène terrible, moins par ce qu'elle montre que par ce qu'elle laisse deviner, et dont un dramaturge aurait pu tirer tout un succès de théâtre : Le mari se dressant comme un fantôme entre Berthe et Gustave et leur jetant la défense suprême, — anathème ou prière ? — de s'épouser jamais !

Défense sacrée et qu'ils respecteront.

Non parce qu'ils sont coupables, mais parce qu'ils ne le sont pas.

Parce qu'ils sont, tous deux, bons, honnêtes ; parce qu'ils aiment ce mari, cet ami, qu'ils auraient donné cent fois leur vie pour la sienne !...

Et, pourtant, ils ne se sentent complètement innocents ni devant lui, ni devant Dieu.

O danger des vertus trop sûres d'elles-mêmes, des pitiés amollissantes, des douleurs à deux, des dévouements qui voudraient trop donner, des rêves que l'on fait éveillé, des amitiés qui glissent insensiblement et par un chemin de fleurs mêlées d'épines, vers un sentiment plus tendre !

Les grands moralistes du xvii^e siècle l'avaient compris, ce danger, et avec quel austère et impitoyable fermeté ils lui faisaient la leçon !

Avant eux, l'*Imitation* avait dit : « N'ayez de familiarité avec aucune femme ; mais recommandez à Dieu, en général toutes celles qui sont vertueuses » (L. I, ch. 8).

Plus tard, dans son perfide livre de *Volupté*, Sainte-Beuve devait donner la carte complète et détaillée de ce pays, voisin de celui du Tendre, des chimères dangereuses et des agitations sans issue, mais sans trouver pour en sortir d'autre porte que celle du cloître ou de la mort.

M. Le Vavas seur, lui, n'indique aucune porte. Après avoir esquissé du trait le plus délicat les plus délicats des sentiments, il ne veut même pas conclure, laissant aux lecteurs le plaisir et l'embarras de le faire eux-mêmes, et ils le feront bien diversement.

Berthe, devenue veuve, épousera-t-elle son cousin ? Si elle l'épouse, seront-ils heureux ? S'ils sont heureux, leur bonheur sera-t-il sans remords ?

Je ne crois pas qu'ils aillent au couvent ; on y allait jadis pour moins.

On disait que la musique avait seule le pouvoir d'exprimer en même temps deux situations ou deux sentiments différents ; de mêler une sourdine railleuse et ironique aux ardeurs et aux sincérités de la passion. La plume de M. Le Vavasseur a la même puissance de dualité ou de contraste sous-entendu.

Comme style, *La Vengeance d'Ursule* est un petit chef-d'œuvre, un bouquet de perles ou de diamants, de fleurs si l'on veut : Trop de fleurs peut-être ; quelques feuilles entremêlées les auraient fait encore ressortir ; mais qui donc pourrait songer aux feuilles, en voyant, en respirant un mélange si exquis des couleurs les plus vives et des parfums les plus rares ?

L. D. L. S.

AUGUSTE POULET-MALASSIS

Il s'est fait, depuis quelque temps, un retour et comme un regain d'intérêt et de bruit autour du nom d'Auguste Poulet-Malassis, notre concitoyen. Homme d'esprit, de savoir même en beaucoup de choses, curieux, raffiné, sérieux parfois, dévoyé souvent, fantaisiste toujours, d'un tact et d'un goût typographiques merveilleux, véritable maître des élégances. — *Arbiter elegantiae*, — en ce genre, comme, au dire de Tacite, Pétrone, ce voluptueux de tant d'esprit, l'était à la Cour de Rome, dans l'art du bien-vivre, Poulet-Malassis ne fut pas toujours heureux. Quelques-unes de ses meilleures spéculations comme éditeur, ne réussirent pas ; d'autres, qui valaient moins, ont fait davantage pour le renom de sa mémoire. Il eut des amis, et il mérita d'en avoir, car il était dévoué et fidèle dans ses affections.

Celui qui écrit ces lignes l'a connu assez longtemps, assez intimement, pour lui rendre, avec bonheur et tristesse à la fois, ce tardif témoignage.

D'autres hommages lui ont été payés, coup sur coup, par M. le comte de Contades, notre collègue, rectifiant en certains points et complétant la *Notice biographique* qu'avait donnée M. Ph. Burty, en tête du Catalogue de la Bibliothèque de Poulet-Malassis, vendue en juillet 1878 (1).

I

AUGUSTE POULET-MALASSIS. — *Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits et publiés par lui*, par un Bibliophile Ornaïs. Paris, Rouquette, 1883, in-8° de IV, V et 45 p,

Charmanche plaquette imprimée à Mamers, par MM. Fleury et Dargin, et tirée à 100 exemplaires numérotés.

L'inventaire dressé par M. le comte de Contades l'a été avec un soin minutieux. Il est aussi complet que possible. Nous n'osons pas dire que quelque curieux ne pourra avoir un jour l'honneur et le bonheur d'y *intersticer* quelques numéros supplémentaires; mais nous affirmons à l'avance que ces numéros ne seront ni nombreux, ni importants.

II

Un article publié dans le n° du 10 mars dernier du *Livre*, la splendide Revue bibliographique éditée par Quantin (p. 73-86), n'est pas moins intéressant à un autre point de vue. C'est une esquisse, très-lestement et très-spirituellement enlevée, de la vie, du caractère, des relations, des goûts de Poulet-Malassis. Cela est anecdotique, prime-sautier, vivant, et aussi ressemblant que possible. Par la mobilité de son esprit et de ses projets, l'original se dérobaît à une reproduction classiquement et géométriquement exacte. Il aurait goûté, lui si difficile, la notice de M. de Contades : c'est un véritable éloge pour tous deux.

M. de Contades a pu s'aider de certains croquis de M. Le Vasseur, pris sur nature, et joindre à son article un très-joli

(1) *Bibliothèque, portraits, dessins et autographes de feu M. Auguste Poulet-Malassis, dont la vente a eu lieu le 1^{er} juillet et les trois jours suivants. Hôtel des Ventes, rue Drouot, salle n° 4, par les soins de M. Maurice Delestre, commissaire-priseur, assisté de MM. J. Baur et E. Charavay, experts.* Paris, J. Baur, 1878; Alençon, imp. E. De Broise, in-8° de XX-152 pages; portr.

portrait gravé par Gaujean. Ce portrait ne ressemble guère à celui qui figure en tête du *Catalogue* de la Bibliothèque de Poulet-Malassis (1878) ; tous deux cependant ressemblent à l'original, mais à l'original vu sous des aspects et dans des instants différents. Le premier était peut-être trop grave. Le second rend mieux l'expression familière et fine de cette physionomie déjà altérée par la souffrance.

Que M. de Contades ne s'arrête pas en si beau chemin, et qu'il nous donne — il le fera mieux que personne — le Catalogue de tous les ouvrages publiés par Poulet-Malassis ; nous n'avons encore que celui des publications dont il fut l'auteur ou le collaborateur plus ou moins avoué. Ce nouveau Catalogue complétera le premier ; il sera une page intéressante de la biographie de l'intelligent, spirituel et téméraire éditeur ; il en sera une aussi, très-précieuse, de l'histoire de l'imprimerie à Alençon, car c'est des presses Alençonnaises que sont sortis quelques-uns des meilleurs volumes, littérairement ou typographiquement parlant, de cette collection Poulet-Malassis, dont la valeur s'est singulièrement relevée, pour l'honneur, sinon pour le profit de l'ancien éditeur

L. D. L. S.

1^o *Notes critiques sur la Géographie de l'Orne, par Jouanne*, par M. Louis Duval, archiviste du département de l'Orne ; in-8^o de 12 p. Alençon, imprimerie de Lepage, s. d.

2^o *La nouvelle édition de la France illustrée — L'ORNE* — par le même ; in-8^o de 16 p. Alençon, imprimerie de Lepage, s. d.

3^o *Essai sur la Topographie ancienne du département de l'Orne, suivi du Tableau de l'organisation religieuse de son territoire, avant la Révolution*, par le même ; in-8^o de 100 p. Alençon, imprimerie Marchand-Saillant, 1882.

Dans la première et la seconde de ces brochures, M. Duval inflige à deux éditeurs parisiens des conseils qui ressemblent à une leçon ; conseils excellents, leçon méritée.

La *Géographie de l'Orne* de M. Jouanne, sans être mauvaise de tout point, n'est pas digne de la réputation de l'auteur-éditeur,

ni de la maison célèbre (la maison Hachette) d'où elle sort. Beaucoup d'erreurs, surtout dans la partie historique, y ont trouvé place. M. Duval en relève quelques-unes. Elle ne constitue pas un progrès véritable sur ses devancières, notamment sur celles qu'avaient composées, dans notre département même, M. Gauthier, maître-adjoint à l'École normale primaire d'Alençon, et M. Renaudin, instituteur public à Bellême. Le format, la typographie, les illustrations qu'elle renferme, sont dignes d'éloges.

En la revisant dans une nouvelle édition, en tenant compte des indications de M. Duval et de celles des personnes qui vivant, comme lui, sur le terrain même, le connaissent sous tous ses aspects, dans toutes ses divisions passées, dans son histoire véritable, M. Jouanne agira sagement.

M. Duval est plus sévère, — sans l'être trop, — en signalant quelques-unes des nombreuses et inexcusables bévues que présente la livraison de la *France illustrée* consacrée à notre département dans cet ouvrage, auquel le nom de son éditeur, fils ou petit-fils d'un géographe célèbre en son temps (Malte-Brun), (1) et de nombreuses réclames de librairie ont valu un succès plus grand que son mérite.

Le département de l'Orne semble avoir été condamné, entre tous, à la malechance d'être défiguré par les géographes qui ont entrepris de le décrire. Qu'on lise donc le *Voyage de La Vallée*, écrit il y a bientôt un siècle ! Le *Dictionnaire géographique* de Boiste ne prêtait-il pas à notre ville chef-lieu une population de 70,000 âmes, dont elle n'approcha jamais ? A cette occasion même, il était rudement tancé par Louis du Bois (2), comme le rappelle M. Duval. Plus récemment, nous avons vu l'*Atlas Babinet*, « à l'usage des écoles communales, des écoles chrétiennes et de tous les établissements d'instruction publique, » une des spéculations les plus audacieuses qu'on ait pu faire sur la crédulité des acheteurs et la complaisance des administrateurs, arriver à une notoriété presque officielle.

La critique de M. Duval est une bonne page de l'histoire des erreurs, qui n'est pas indifférente à celle de la vérité.

(1) Malte-Brun eut aussi, dans son temps, de fâcheux démêlés avec la presse, à propos de ses ouvrages sur la géographie.

(2) *Journal de l'Orne*, 10 novembre 1811 ; *Archives normandes*, t. I, p. 266.

En revanche, dans son *Essai sur la topographie ancienne du département de l'Orne*, il a montré comment il convient d'opérer en matière de géographie ancienne. Il y a condensé, sous une forme sommaire, mais d'une précision rigoureuse, les documents les plus intéressants, surtout au point de vue de l'ancienne circonscription religieuse. Il a restitué le pouillé du diocèse de Seès, ou mieux des anciennes paroisses qui composent le diocèse actuel et dont un grand nombre, comme on sait, ont été empruntées à ceux de Bayeux, Chartres, Evreux, Lisieux et Le Mans. Il nous présente, rapprochés sans confusion, dans un tableau synoptique et facile à consulter, tous les éléments principaux de l'individualité paroissiale : paroisse, noms anciens, dates et sources, patrons, présentateurs, archidiaconné, doyenné, revenu. Nous lui demandons d'ajouter plus tard à cette liste et avec les mêmes indications, les paroisses qui ont été détachées du diocèse primitif de Seès, à la Révolution, pour être réunies aux diocèses voisins et en échange desquelles il en reçut un certain nombre d'autres.

Ce pouillé, dressé avec le plus grand soin, sur des documents anciens, est un travail tout nouveau et qui sera très-consulté.

Vient ensuite une *Table alphabétique des anciens noms de lieu* (en latin), avec l'indication des documents les plus anciens auxquels ces noms ont été puisés. Elle ne comprend malheureusement que les noms de paroisses, mais c'est déjà un grand pas de fait. L'auteur ne pouvait condenser en vingt-cinq pages ce qui aurait fourni la matière d'un gros in-4°. Pour établir la synonymie, il a puisé aux bonnes sources, aux essais de Louis du Bois, à l'index des *Rotuli Normanniæ*, aux excellents travaux de mon vieil et excellent ami Auguste Le Prévost, aux notes laborieusement et consciencieusement recueillies par M. Desulis, son prédécesseur aux archives de l'Orne ; enfin, ses propres dépouillements, faits avec tout le soin qu'il apporte à ces sortes de travaux, lui ont fourni beaucoup de noms nouveaux.

M. Duval continue ainsi dignement la série de ses études sur la géographie de l'ancienne France. Très-jeune encore, au sortir de l'école des Chartes, il avait publié, à Niort, des essais sur cette branche de la science historique, dont l'importance est de plus en plus appréciée, qui avaient frappé l'attention des érudits. A Guéret, il avait pu écrire sur la Marche d'autres travaux, plus

particulièrement historiques et justement remarqués. Il revient, chez nous et pour nous, à ses études premières sur la géographie. Nous ne pouvons que l'en féliciter et nous en féliciter avec lui.

Une pareille brochure vaut un volume.

L. D. L. S.

TINCHEBRAY ET SA RÉGION AU BOCAGE NORMAND, par M. l'abbé DUMAINE, curé-doyen de Tourouvre. — Tome I^{er}, jusqu'aux Etats Généraux de 1789. — *Paris, Champion, 1883*, grand in-8° de 538 p., illustré de 23 planches.

Jusqu'à ces dernières années, l'histoire de Tinchebray n'avait été l'objet d'aucun travail spécial. Pour trouver quelques renseignements sur cette localité, il fallait recourir aux historiens du comté de Mortain et surtout à la courte notice de l'*Orne archéologique et pittoresque*. Un mémoire publié par M. Lefavrais, en 1880 et deux histoires de Tinchebray, qui viennent de paraître, ont mis en lumière une foule de particularités jusqu'ici inconnues et révélé, pour ainsi dire, le passé de cette petite ville. Le beau volume de M. l'abbé Dumaine (1) est le résultat d'investigations poursuivies pendant sept années. D'aussi persévérantes et consciencieuses recherches ont été récompensées par une moisson de matériaux riche au delà de toute espérance, surtout pour les XVII^e et XVIII^e siècles.

Dans le premier chapitre, M. l'abbé Dumaine a réuni toutes les observations et noté tous les vestiges se rapportant aux époques antérieures à celle du Moyen-Age : indices tirés des noms locaux, traditions, monuments mégalithiques, vestiges de fortifications, voies de communication, etc. Cette partie archéologique est le début obligé de toute monographie locale, lorsqu'on la veut complète. Elle a d'autant plus d'importance dans notre région que les documents écrits, si ce n'est certaines vies de saints, n'apparaissent point avant le XI^e siècle, et encore sont-ils fort rares.

(1) C'est le premier d'un ouvrage qui doit avoir trois tomes.

Au ^{xii}^e, ils deviennent abondants et, dès le second chapitre, M. l'abbé Dumaine aborde cette période, sans contredire la plus originale des annales normandes et presque partout la plus féconde pour l'histoire. Nous signalerons plus particulièrement à la curiosité du lecteur les chapitres IV à VI. Il y trouvera sur la petite ville du ^{xii}^e siècle, sa forteresse et le pays environnant, une foule de particularités que l'on est surpris et charmé de rencontrer à une époque aussi reculée. L'auteur a su tirer le plus heureux parti des chartes relevées aux archives de la Manche et du Calvados. Les Grands-Rôles de l'Échiquier lui ont aussi révélé nombre de curieux et minutieux détails sur les réparations et les embellissements exécutés, par ordre de Henri II, au château de Tinchebray (p. 83 et 98), qui était une des résidences fréquentées par ce prince. L'attrait de la chasse, dans la forêt de Lande-Pourrie, l'y amena plusieurs fois, ainsi qu'à la Motte-de-Ger, autre château du voisinage, où le retint, vers la Saint-Laurent 1170, une grave maladie, dont il faillit mourir (1). Pour rendre grâce à Dieu de sa guérison, il donna aux moines du Plessis l'église d'Yvrandes; Archibald, connétable de Tinchebray, souscrivit la charte royale. Un *connétable* est un chef militaire et ce mot paraît avoir ici la même signification que ceux de *capitaine* ou *gouverneur*. Nous demandons au lecteur la permission d'insister un peu sur les gouverneurs, dont M. l'abbé Dumaine a retrouvé les noms et d'ajouter pour chacun d'eux quelques détails qu'il était forcé de négliger. Il ne pouvait, on le conçoit, dissertar sur ces divers personnages, à moins d'exagérer démesurément un travail déjà très-volumineux.

Serait-il téméraire d'identifier cet Archibald de la charte d'Yvrandes, avec Erchenbold à la mitre ou Erchembault de Briquebec, dont les comptes pour la *baillie* de Tinchebray figurent au Grand-Rôle de 1180, et qui, d'après ces mêmes comptes, touchait une solde de 50 l. pour la garde du château (p. 84)? En 1180, Erchembault était capitaine de Tinchebray depuis environ dix ans, si l'on accepte l'identification proposée. Les Grands-Rôles ont encore fourni à M. l'abbé Dumaine le nom de Frédéric Malemains (p. 99), d'une famille mortainaise, qui a possédé la seigneurie de St-Hilaire-du-Harcouët et celle de

(1) Benoît de Peterborough, dans Dom Bouquet. *Historiens de la France et des Gaules*, tome XIII, p. 143,

Sacey, canton de Pontorson. Des seigneurs de Sacey sortit Jeanne Malemains, mère de Bertrand du Guesclin (1).

Son successeur, Richard de Fontenai, dont les comptes sont consignés au Grand-Rôle de 1203, devait appartenir à la famille de Fontenai-le-Husson, canton de Mortain. Cette paroisse dut son nom distinctif à ses nouveaux maîtres, les Husson, aux mains desquels elle passa avant 1236 par le mariage de Geoffroy de Husson avec l'héritière de Fontenai, fille ou sœur d'un Richard de Fontenai (2). Pitard nous apprend que Ranulph de Fontenai, déjà sénéchal de Mortain en 1198, l'était encore en 1224. Quant à Richard de Fontenai, il paraît avoir été en grande faveur auprès du roi Jean et avoir possédé toute sa confiance. Le Grand-Rôle de 1203 nous apprend qu'il fut préposé, avec Richard de Reviers, aux recettes du Cotentin, durant les années 1202 et 1203, et qu'il remplissait seul les mêmes fonctions dans les *bailles* de Mortain et du Val-de-Vire. En cette même année, le roi Jean le chargea de placer des garnisons au Mont-Saint-Michel, à Mortain, Vire et Tinchebray et le 30 novembre 1203, peu de temps avant de quitter pour toujours la Normandie, il confiait à sa garde le Mont-Saint-Michel (3). Le 27 septembre précédent, les châteaux de Mortain et de Tinchebray avaient été remis à Brice, chambellan du roi (p. 100). Voilà quatre châtelains de Tinchebray, dont l'existence ne peut être contestée, mais celle de deux autres châtelains ou *seigneurs*, cités dans le second chapitre (p. 20 et 22, 42 et 51), est bien moins certaine.

Julien Pitard, le consciencieux historien du Mortainais, ne fait aucune mention de Selle de Lusignan et de Gilles II de la Roque dans son *Nobiliaire ms.*, où cependant un assez long article est consacré à la famille de la Roque (4), ni dans son *Mémoire sur le comté de Mortain*, où sont soigneusement ins-

[1] *Nobiliaire du comté de Mortain*, ms., v°. Malemains. Blason : D'or à trois mains de gueules, 2 et 1.

[2] Julien Pitard. *Nobiliaire du comté de Mortain*, v°. Fontenai. Armoiries des Fontenai, suivant Pitard : D'hermines, à la fasce de gueules chargée de 3 merlettes d'or. Variante : 3 molettes.

[3] *Mémoires de la Soc. des Antiq. de Norm.*, tome XV, p. 129 et 131, tome XVI, pages 80 à 98.

[4] En lisant ce qui va suivre, il est bon de se rappeler que Gilles-André de la Roque, l'historien de la maison d'Harcourt, appartenait à cette famille du Mortainais. G.-A. de la Roque aurait-il participé à la confection du petit roman généalogique mis en circulation par Caillebotte ?

[*Nobil. ms. du comté de Mortain*, v°. La Roque].

crits les Mortainais ayant pris part à la bataille d'Hastings et ceux qui accompagnèrent le duc Robert à la première croisade. Caillebotte paraît être le premier qui les ait nommés (1) : les auteurs venus ensuite l'ont copié sans défiance. Ne semble-t-il pas qu'à moins de preuves incontestables, on doive considérer comme des personnages tout à fait imaginaires, ce Gilles II de la Roque dont, à notre connaissance, le nom ne se retrouve point ailleurs, tout aussi bien que Gui I^{er} de la Roque « lequel », suivant Caillebotte, « fut député pour pacifier le duc Robert avec « son frère Henri, en 1106, pris et conduit au château de Kardif, « en Angleterre, pour avoir tenu le parti dudit Robert. » Quant à Selle de Lusignan, nous sommes contraint d'admettre son existence, malgré les doutes que peut inspirer cet illustre nom de Lusignan, absolument étranger à notre province. Après la bataille du Val-des-Dunes (1047), *Selle de Lingnières*, cavalier de *Lusignan*, c'est ainsi que le désigne du Moulin (2), accusa de félonie le traître Grimoult et celui-ci, pour se justifier, réclama l'épreuve du combat judiciaire. Le fait paraît emprunté à la *Chronique de Normandie*, où l'accusateur de Grimoult est nommé *Segle de Legnierre* (3). La *Chronique*, on le sait, n'a fait qu'abrégé et mettre en prose le *Roman de Rou* et si l'on se reporte au récit de Wace, il dit que notre chevalier

.... Selle avait non
De Lingnieure, père Huon (4).

Benoit, dans sa *Chronique des ducs de Normandie*, donne sous sa forme actuelle le nom de ce champion du bon droit :

Selle avait non, nez de Lingevre (5).

Ce nom de Selle ou Serlon de Lingèvres, seul mentionné par les textes anciens, est bien normand et n'éveille pas la même défiance que celui de Lusignan. Un titre authentique atteste

[1] *Essai sur l'hist. de Domfront*, 2^e édition. Caen, Poisson, p. 93 ou bien encore, 3^e édition, p. 111, 4^e édition, p. 115.

[2] Du Moulin, *Histoire de Normandie*, p. 141.

[3] Dom Bouquet, tome XI. p. LXXXIII et p. 335.

[4] Dom Bouquet, tome XI, p. 335, note D. — Cette variante paraît préférable au texte adopté par Pluquet :

Un chevalier ki Salle out non,
Del lignage père Huon.

[*Roman de Rou*, tome II, p. 45].

[5] Benoit, *Chronique des ducs de Normandie*, édition Francisque Michel, vers 33,897.

d'ailleurs l'existence du personnage mis en scène par nos vieux trouvères. Par une charte de l'an 1082, revêtue de la confirmation de Guillaume le Conquérant, Serlon de Lingèvres donne, à l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, l'église de Bucéel (1). Ainsi donc, Serlon de Lingèvres, *de Lusignan*, si l'on veut, n'est pas un personnage imaginaire, mais, pour l'inscrire sur la liste des châtelains de Tinchebray, l'affirmation de Caillebotte nous paraît insuffisante, lorsque les anciens auteurs : les trouvères et la *Chronique*, sont muets sur ce point. Quant à la qualification singulière de *cavalier de Lusignan*, donnée par du Moulin à Serlon de Lingèvres, d'où peut-elle venir ? Notre chevalier la dut peut-être à quelqu'expédition en dehors de la province. Il appartenait du reste à une famille de guerriers aventureux. Richard de Lingèvres alla offrir ses services à Roger, roi de Sicile, et devint comte d'Andria en Apulie. A l'année 1155, Robert de Torigni mentionne sa révolte contre Guillaume, fils de Roger. D'autres Lingèvres s'établirent en Angleterre (2). Dans le petit livre de Caillebotte et les autres travaux sur Tinchebray parus depuis, Serlon de Lingèvres est toujours et exclusivement nommé Selle de Lusignan. Ne serait-ce point ce beau nom de Lusignan, qui aurait engagé un généalogiste aussi ingénieux qu'effronté à choisir Serlon de Lingèvres pour en faire un sieur de la Roque, châtelain de Tinchebray, auteur des La Roque du Mortainais ? Pour qui connaît les pratiques des anciens généalogistes et les nombreuses supercheries qu'on peut leur reprocher, cette supposition n'a rien d'in vraisemblable (3). En 1816, au moment où Caillebotte préparait sa deuxième édition, M. de la Roque habitait la Raterie près Domfront. Il aura communiqué à l'historien domfrontais, avec la plus parfaite bonne foi, nous n'en doutons

[1] *Gallia Christ.*, tome XI, *Instrumenta*, col. 74. — Bucéel est voisin de Lingèvres et fait également partie du canton de Balleroy.

[2] Robert de Thorigny, édition L. Delisle, tome I^{er}, p. 295 et note.

De Caumont. *Statistique monumentale du Calvados*, tome III, p. 377.

Du Moulin. *Trophées des Normands*, p. 250.

[3] Pour une famille aussi ancienne que celle de la Roque, une origine mensongère était superflue. En 1245, Robert de la Roque, fils de Philippe de Longueville, fait une donation à Savigny. Pitard, à qui Selle de Lusignan paraît inconnu, incline à voir dans Robert de la Roque, l'auteur de cette famille des La Roque et il ajoute : « Mais enfin que MM. de la Roque, que nous connaissons, soient sortis de là ou non, il est toujours certain que leur maison est bonne et d'ancienne noblesse ».

(*Nobiliaire de Mortain*, v^o. *La Roque*).

pas, ces détails considérés comme glorieux pour sa famille et intéressants pour les annales de la contrée ; Caillebotte, les jugeant de même, dut les accepter sans la moindre défiance. Voilà, croyons-nous encore, la source d'où proviennent ces indications suspectes. Cette longue digression nous oblige à être plus bref dans l'examen de la suite du volume.

Les incendies, les pillages, les dévastations de tout genre qu'eut à subir notre contrée pendant la funeste guerre de Cent ans, anéantirent alors la plupart des documents écrits et laissèrent bien peu de ressources pour les monographies locales (1). Afin de suppléer à cette insuffisance, M. l'abbé Dumaine a fait, dans cette partie de son récit, une large part à des considérations d'intérêt général et à l'exposé des désastres qui frappaient le pays tout entier. Les garnisons navarraises ou anglaises de Charles le Mauvais, roi de Navarre, alors seigneur de Tinchebray, occupèrent constamment la forteresse et grévèrent durement la contrée environnante. Mais ce prince ayant tenté d'empoisonner le roi Charles V, son suzerain, celui-ci fit saisir les châteaux du perfide vassal et profita de cette mainmise pour détruire plusieurs de ces repaires de pillards, plus nuisibles au pays qu'utiles à sa défense. Celui de Tinchebray fut démantelé à la fin d'août 1380 (p. 163).

Après un siècle de répit, les discordes civiles, plus déplorables assurément, sinon plus funestes que la guerre contre l'étranger, viennent de nouveau troubler le pays. Si largement développé que soit aujourd'hui l'esprit de tolérance et de conciliation, qui pourrait lire néanmoins, sans en être indigné, les détails du saccagement de Belle-Etoile, en 1562 (p. 211) et sans éprouver un sentiment d'horreur, le récit des atrocités commises à Vire, par le fameux Montgommery (p. 218). M. l'abbé Dumaine a raconté les faits de cette lamentable époque avec une impartialité bien méritoire, surtout chez un prêtre. M. Robert Triger a rendu à cet esprit de modération un juste hommage dans le passage sui-

[1] Si les archives d'Angleterre ont été une source d'informations très-abondante pour l'histoire de la Normandie au temps de ses ducs, ne serait-il pas permis aussi d'espérer quelque secours des archives de Navarre ? Dans le cas où les pièces relatives à l'administration de Charles le Mauvais existeraient encore, nul doute que l'on n'y trouvât d'utiles renseignements pour l'histoire du comté de Mortain et par conséquent pour celle de Tinchebray.

vant que nous reproduisons avec plaisir : « Malgré ses sympathies pour la Ligue qui fut à l'origine « une association de défense », M. l'abbé Dumaine ne craint pas de reconnaître que « les passions humaines qui ne restent étrangères à aucune cause, si sainte et si sacrée qu'elle soit » la transformèrent en guerre de factions. De même, lors de la révocation de l'Edit de Nantes, tout en admettant dans certaines limites le droit d'action du pouvoir royal, il se prononce hautement contre « les déploiements inutiles de la force, les missions en botte, les violences contre les égarés (1). » On ne saurait mieux dire et nous ne pouvons qu'approuver des appréciations aussi réservées.

Les Archives de la Manche regorgent de pièces relatives à l'administration du comté de Mortain depuis le milieu du xvi^e siècle. Aussi les documents ayant trait aux xvii^e et xviii^e siècles, occupent-ils la moitié du volume environ (chapitres XI à XVIII). M. l'abbé Dumaine a patiemment revu et soigneusement analysé les nombreux dossiers concernant sa ville natale et dans tous, il a trouvé des détails d'un intérêt assez inégal sans doute, mais au point de vue local les plus insignifiants ne sont pas sans valeur. Un dernier chapitre est consacré aux paroisses appartenant, soit à l'ancien bailliage, soit au canton actuel de Tinchebray. « En résumé *Tinchebray et sa région* doit être regardé par ceux qui « s'honorent de rester étrangers à tout préjugé, comme une œuvre « historique sérieuse et utile (2). » Cette conclusion d'un compte-rendu impartial sera aussi la nôtre.

Avant de fermer le volume, si l'on s'arrête à examiner un instant son exécution matérielle, elle est tout à la louange des imprimeurs, MM. Fleury et Dangin de Mamers. M. l'abbé Dumaine n'a reculé devant aucun sacrifice pécuniaire, pas plus qu'il n'a épargné sa peine et ses veilles pour doter son pays natal d'une œuvre inspirée par le plus généreux et le plus patriotique dévouement. Ce beau livre n'est pas seulement destiné aux tables des salons, comme sa luxueuse exécution typographique permet

(1) Compte-rendu par M. Robert Triger dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, 1881.

M. le comte de Charencey dans la *Revue des questions historiques* et M. le comte de Contades dans le *Journal d'Alençon* ont aussi très-favorablement jugé le travail de M. l'abbé Dumaine.

(2) Compte-rendu par M. R. Triger,

tout d'abord de le penser ; il a également sa place marquée dans la bibliothèque des travailleurs sérieux, qui regrettaient de ne posséder sur l'histoire de Tinchebray que des études incomplètes.

J. APPERT.

Deux rapports de M. R. Triger. — Les Orchidées de la Sarthe, par M. Gentil. (Revue du Maine). — Recherches sur St-Pavin-des-Champs, par M. Legeay.

I

Une discussion très-nette de M. R. Triger, fait connaître, en partie, les causes de deux phénomènes curieux advenus, l'un le 8 février 820, l'autre en 1168. A ces deux époques, la Sarthe suspendit momentanément son cours pendant plusieurs heures, sans cause apparente.

De 815 à 829, M. Triger constate une série de tremblements de terre. Il ne peut établir qu'une commotion de ce genre ait eu lieu à la date précise du dessèchement, le 8 février 820, aussi, se garde-t-il d'affirmer que la suspension du cours des eaux soit le résultat de ces secousses ; il suspend son jugement, il se contente, en vrai savant, de probabilités.

En 1168, un tremblement de terre eut lieu. La même année, la Sarthe et l'Huysse tarirent tout à coup, or, les tremblements de terre ont de ces effets, et M. Triger dit cette fois avec assurance : *Post hoc, ergo, propter hoc* (1).

(1) Le Comité de publication de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* croit pouvoir revendiquer pour son président, M. Léon de La Sicotière, la priorité de l'explication des dessèchements subits de la Sarthe, tirée de la nature des roches calcaires que traverse cette rivière auprès de Fresnai et de l'existence de cavernes souterraines ou failles produites par une commotion du sol.

Dans sa nouvelle édition des *Mémoires Historiques sur la ville d'Alençon et sur ses Seigneurs*, par Odolant Desnos (tome I. 1858, p. 66), M. de La Sicotière avait inséré la note suivante :

« La Sarthe traverse des bancs considérables de roches calcaires, dans lesquels doivent exister des souterrains ou cavernes immenses, analogues aux grottes des Erves (*Caves à Margot*) creusées dans un calcaire marbre semblable à celui des environs de Fresnai. Il peut arriver que les eaux de la rivière, à la longue, ou même

II

Un second article dû à la même plume, sur les restaurations de Saint-Julien, témoigne du même sens historique.

L'architecte d'océsain a remplacé le moyen appareil des parois extérieures de la nef collatérale par un petit appareil assez mal imité du roman, il a supprimé, de plus, deux vestiges de colonnettes chargeant un contrefort du xr^e siècle et révélatrices d'un état primitif. De plus, à la jonction de la nef et du transept, les vestiges d'un travail du xv^e siècle ont été effacés; une porte latérale a été supprimée, une autre enclavée dans la maçonnerie, de manière à faire croire que le mur est postérieur à cette ouverture. Pour ainsi forfaire au passé, l'architecte, souverain maître, au nom de l'État, d'un édifice national, n'a consulté ni l'opinion, ni la société locale qui la représente, en même temps que l'histoire et le véritable intérêt public.

On peut rapprocher des faits signalés par M. Robert Triger, des faits de même nature qui s'accomplissent à Chartres sans que personne les signale. La cathédrale est couronnée par trois corniches qui surplombent l'une sur l'autre, la plus en retrait, formée de crochets, est protégée contre les intempéries par les corniches supérieures : dans la réparation qui s'effectue, l'architecte a cru pouvoir, par économie peut-être, supprimer l'une de ces corniches supérieures, la plus éminente : ainsi les crochets sont à découvert, ils reçoivent la pluie, et ce motif d'architecture datant du $xiii^e$ siècle est compromis.

par suite de quelque commotion du sol, se fraient un passage dans quelques unes de ces cavernes et s'y engouffrent en assez grande abondance pour que son lit soit momentanément desséché. » (L. S.)

M. Leguicheux (*Chroniques de Fresnai*, p. 202), en adoptant cette explication du dessèchement de la Sarthe, par « le passage qu'elle se serait frayé subitement dans des grottes » ajoutait : M. Léon de la Sicotière est le premier qui ait donné cette explication qui doit satisfaire les plus exigeants.

C'était de sa part une sorte de protestation contre la discrétion de Dom Piolin, qui dans son article sur Fresnai (*Maine et Anjou Historiques*) avait reproduit à peu près textuellement l'explication de M. de La Sicotière, mais sans lui faire l'honneur de le citer.

M. Triger ne l'a pas cité davantage, encore que le passage de M. Leguicheux (auquel il renvoie en note) le mît sur la voie. M. Triger, nous en sommes persuadés, nous saura gré de lui avoir signalé cette omission. (Note du Comité).

Un fait beaucoup plus grave est l'interruption de la chaîne du paratonnerre qui protège le grand clocher. Elle est coupée à un mètre du sol. Une autre chaîne est suspendue à l'angle méridional du même clocher, et elle pend le long de la tour sans toucher terre, en guise d'écharpe.

Un témoin prompt à découvrir les moindres cicatrices au front d'un édifice aimé presque à l'égal des plus chères existences, le regretté M. Lecoq écrit ce qui suit de la cathédrale : « Un tassement s'opère aujourd'hui dans l'un des angles à partir de l'emplacement du vieux clocher et se prolongeant jusqu'à la rosace de l'Ouest, et puis encore jusqu'au troisième contrefort du Midi par une fissure qui commence à la galerie supérieure du collatéral, descend ensuite jusqu'aux fondations de la crypte en brisant sur son passage des pierres nouvellement posées. » L'architecte s'est-il occupé de cette question ? Il a préféré peut-être refaire à neuf la grande rosace du Midi, bien que de l'avis de plusieurs connaisseurs elle ne menaçât pas de s'écrouler.

Le pignon occidental de la cathédrale était orné d'une statue de la Sainte Vierge accompagnée de deux archanges thuriféraires. L'encensoir qu'ils élevaient était de cuivre doré avec des cordons formés de fines tiges de fer. Ce document prouvait qu'au ^{xiv}^e siècle, la statuaire française comme la statuaire grecque admettait le métal et le mêlait à la pierre. Or, l'architecte a voulu que la façade de la cathédrale accusât seulement le ^{xiii}^e siècle, il a donc supprimé ce vestige de l'iconographie du ^{xiv}^e, il a remplacé les archanges thuriféraires par des anges céroféraires, les encensoirs par des chandeliers.

Mais pourquoi la façade n'accuserait-elle pas le ^{xii}^e au lieu du ^{xiii}^e ? le clocher vieux est du ^{xii}^e, le premier étage des fenêtres est du ^{xii}^e, alors il faudrait détruire la rose qui se permet d'être du ^{xiii}^e. Alors que ces messieurs veulent rétablir l'état primitif, pas un édifice ne résisterait à cette logique de démolisseurs. Au reste, il n'est rien de plus primitif que le sol, ils pourraient encore y remplacer l'œuvre des siècles et leurs tributs glorieux par des fabrications archéologiques.

M. Violet Le Duc, quand il élimina, de Notre-Dame de Paris, les parties datant du ^{xv}^e siècle, prit une initiative désastreuse, d'autres moins réservés que lui, parce qu'ils étaient moins savants

et moins artistes devaient suivre son exemple et peupler les monuments de pierres neuves, taillées selon la science ou la fantaisie, mais qui devaient rendre un faux témoignage du passé.

Un dernier mot sur les vitraux dont l'importance, à Chartres, est de premier ordre. L'architecte a chargé de leur réparation M. Cofetier, et depuis que le restaurateur officiel s'est mis à l'œuvre, on a pu constater dans la chapelle Vandôme que l'art héraldique du xv^e siècle avait si minutieusement peinte et modelée, des disparitions regrettées des érudits. Des angelots peints sur verre y portaient les armes de Hongrie, de Naples, de Jérusalem, de Bourbon, de Chypre, de Vandôme, de Roussi. Pintard fait foi de l'existence de ces armoiries dans son histoire de Chartres, mais le restaurateur, M. Cofetier, s'est dit : Pourquoi me donner la peine de reproduire tant de blasons ? un seul répété plusieurs fois ferait le même effet. Et il n'a reproduit qu'un blason. Les archéologues ont droit de se plaindre et se sont plaints, et ce n'est pas non plus sans exciter de légitimes susceptibilités que l'architecte a fait disparaître plusieurs médaillons du vitrail de *la nouvelle alliance*, modernes, il est vrai, mais en parfait accord avec les médaillons authentiques.

Au fond de l'abside, le restaurateur officiel a refait en partie le vitrail de Saint-Pierre, et il a représenté le martyr de l'apôtre sans s'apercevoir que le même sujet était traité déjà fort ostensiblement, dans la même verrière. Ailleurs il a refait des panneaux déjà existants dans la cathédrale, ailleurs il a plaqué du remplissage. C'est le moins qu'on doive exiger d'un restaurateur qu'il connaisse les sujets qu'il répare. Qu'il ne vienne pas non plus, sous prétexte d'harmonie de tons, en créer la platitude, effacer par une fade patine, cette couleur des siècles qui fait de la vieillesse des verrières l'âge de leur beauté, trop gratter même ces arabesques licheniformes qui favorisent à la façon d'un écran, le scintillement des points colorés ; qu'il n'aille pas surtout modifier la forme sous prétexte d'obtenir un modelé que les anciens verriers obtenaient du seul rayonnement des couleurs. Vues à distance, elles effacent les plombs, rongent les noirs, excluent les durétés et se fondent les unes dans les autres avec un harmonieux et puissant velouté.

III

Nous ne dirons qu'un mot du travail de M. Gentil sur les *orchidées*, il serait à souhaiter qu'en chaque localité se rencontrât un homme qui simplifiât, dans la mesure du possible, cette confusion de synonymes et de variétés multipliées à l'infini, pour ne pas dire à plaisir, et qui rend la science fastidieuse à force de complexité.

IV

Rien n'échappe à M. Legeay, de ce qui fut digne de remarque aux époques les plus diverses, dans la commune de Saint-Pavin-des-Champs. Il n'ignore ni qu'en 560, Domnole, évêque du Mans a fondé sur le territoire que devait occuper cette commune, l'abbaye de Saint-Vincent, l'a dotée, pourvue de 24 religieux, ni comment, sous la direction du moine Paduinus, elle s'accrut, s'entoura de 24 prieurés. Près d'elle on vit s'établir le village, et l'hôpital et l'école. A l'ombre de ses bois, l'évêque de Séz s'éleva au x^e siècle cacher les reliques de Saint-Godegrand. C'est encore à Saint-Pavin, qu'aujourd'hui, s'élève une église dont les parements sont en petit appareil avec des rangs de brique. Elle est du roman primitif, on l'attribue au vi^e siècle. Au xviii^e, on voyait encore l'arcade massive qui séparait le chœur de la nef, et les cloches suspendues en encorbellement sur le pignon roman. C'est en la même commune, qu'en 1226 fut fondé un prieuré par Foulques Ribole et Béatrix son épouse. On y voyait encore en 1750, une léproserie d'où sortit en 1392 ce noir fantôme qui saisit la bride du roi Charles VI, en criant : Où vas-tu roi ? ne t'avance pas plus avant, tu es trahi. Quelques minutes après cette scène, un page endormi laissa tomber sa lance sur le casque d'un de ses compagnons. Ce bruit troubla le roi, qui croyant y voir l'accomplissement de la prédiction du spectre, mit l'épée à la main et fondit sur ceux qui l'entouraient. C'est à Saint-Pavin, qu'en 1789 le cahier des doléances paroissiales contenait l'article suivant : « Il serait à souhaiter qu'il y eût dans notre paroisse, pour l'instruction des enfants, des maîtres et des maîtresses en état de les former et de les instruire, en leur apprenant avec le plus grand

soin, outre la lecture et l'écriture, LES PREMIERS ET LES PRINCIPAUX PRINCIPES DE LA RELIGION. » C'est là, qu'en 1875 M^{me} Lamé Fleury a fondé un orphelinat, tout cela parce qu'en l'an 560 Paduinus, abbé de Saint-Vincent, posa sur les ruines d'établissements romains, le point de départ de la civilisation véritable.

Florentin LORiot.

Un de nos confrères de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* vient d'être l'objet d'une distinction aussi touchante qu'honorable : M. Gerasime Lecointre-Dupont, d'Alençon, connu pour ses excellents travaux sur beaucoup de points d'archéologie et en particulier sur l'Histoire numismatique de la Normandie et du Perche.

La *Société des Antiquaires de l'Ouest*, dont le siège est à Poitiers et qui tient un si haut rang parmi les associations de ce genre, va célébrer ses *Noces d'Or*, c'est-à-dire la cinquantième année de sa fondation.

Des membres qui l'avaient fondée en 1834, un seul survit aujourd'hui : c'est M. Lecointre-Dupont, qui l'a présidée à quatre reprises différentes, qui l'a enrichie de nombreux et savants travaux publiés dans la collection de ses *Bulletins* et *Mémoires*, et de dons aussi discrets que généreux.

Dans sa séance du 7 janvier dernier, la *Société des Antiquaires de l'Ouest*, à l'unanimité de ses membres présents, a acclamé M. Lecointre-Dupont, *Président d'honneur à vie*.

« Je ne suis plus qu'une ruine, » a dit avec une spirituelle bonhomie, notre vieil et excellent ami, en remerciant ses collègues de ce témoignage, si mérité, de haute estime et d'affectueuse vénération ; « il est vrai qu'une ruine n'est jamais déplacée au milieu d'antiquaires. »

Espérons qu'il gardera longtemps ce fauteuil d'honneur. M. Guizot avait près de 85 ans, croyons-nous, quand il présida, il y a quelques années, la *Société des Antiquaires de Normandie*, avec tant de charme et d'autorité. M. Lecointre-Dupont est loin, bien loin de cet âge, et vivra longtemps encore pour l'honneur de la science et le bonheur des siens.

L.

LE CHATEAU FÉODAL DE DOMFRONT

PRÉLIMINAIRES

Les monuments anciens sont l'expression matérielle, la leçon palpable de l'histoire. Leur structure imposante ou gracieuse, mesure le degré de civilisation des peuples qui les fondèrent. Les sculptures qui les décorent sont comme le diapason des arts à l'époque qui traça leur profil svelte ou grotesque, massif ou élégant. Enrichis des couleurs que la main du temps leur imprime, ils donnent au paysage toute sa poésie.

L'histoire générale ne sera complète que quand chaque localité possédera sa statistique monumentale et ses chroniques particulières. C'est une œuvre à laquelle chacun doit apporter son tribut.

Nous entreprenons la monographie des ruines du château féodal de Domfront, forte citadelle riche en souvenirs.

*
* *

Par l'édit de Kiersy-sur-Oise (877), Charles le Chauve avait rendu héréditaires les fiefs qui jusqu'alors étaient seulement temporaires. Ce fut l'acte d'organisation de la féodalité. Les seigneurs crurent que leur puissance serait à jamais immuable ; ils s'efforcèrent de faire entrer cette pensée dans le domaine des faits. Ils se construisirent des demeures d'une solidité inconnue depuis la chute de l'Empire Romain. Les lieux forts se multiplièrent indéfiniment.

C'est un siècle et demi après l'édit de Kiersy que Guillaume I, dit Talvas ou le Cruel, fit édifier le château de Domfront.

Par suite de la faiblesse de la Royauté, l'hérédité des fiefs remplaça complètement (au x^e siècle) les concessions temporaires ou à titre précaire. Chaque seigneur prétendit ne relever que de Dieu et de son épée.

Guillaume Talvas était fils d'Yves de Creil, seigneur de Bellême, grand maître des arbalétriers du roi de France « chef d'une famille orgueilleuse et guerrière dont la bravoure avait toute la férocité de la chevalerie normande au xi^e siècle. » (1)

Yves avait délivré le duc de Normandie Richard, des mains du roi Louis d'Outremer, et en avait reçu, comme récompense, le pays d'Alençon et le domaine de Domfront. C'est le premier seigneur particulier de cette ville dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Guillaume, son fils, possédait donc, sous la suzeraineté des ducs de Normandie, descendants du pirate Rollon, une partie considérable du territoire dont on a formé le département de l'Orne.

Une des préoccupations de Talvas était la défense de ses domaines contre les incursions des comtes d'Anjou, ses redoutables voisins, « toujours terribles, toujours armés jusqu'aux dents. » Il lui incombait également de refouler les Bretons. Enfin comme il avait refusé l'hommage qu'il devait à Robert I^{er}, duc de Normandie, pour le comté d'Alençon, il était souvent en guerre avec ce suzerain, et cherchait le moyen de résister à sa puissante autorité. De là l'utilité de la ligne stratégique de lieux forts à laquelle appartenait Domfront.

*
* *

Les fondations de la redoutable forteresse furent assises sur le roc vers 1026 (2), de 1026 à 1034, suivant Le Royer de la Tournerie (3). Enfin dès 1011 à 1014, d'après Caillebotte (4). On peut

(1) Licquet, *Histoire de Rouen*.

(2) Julien Pitard. *Notice sur les seigneurs de Domfront*.

Thébault de Champassais. *Nouvelles recherches de 1766*. Thébault se fonde sur les vieilles chroniques et sur d'anciens historiens.

Le Paige. Diocèse du Mans.

(3) *Histoire de Domfront*.

Guillaume de Bellême hérita, dit cet auteur, d'Yves de Creil et fit fortifier Domfront, construire le château-fort et l'église N.-D., de 1026 à 1034. Il ajoute que Guillaume fonda aussi la chapelle Saint-Symphorien, dans le château; enfin l'abbaye de Loulay, en 1048.

(4) *Essai sur l'histoire de Domfront*.

Cet historien dit que Guillaume fit bâtir, en 1011, sur la cime du rocher de

donc sans erreur grave, attribuer cette construction au premier quart du ^{xr} siècle.

Depuis peu d'années, Hugues Capet avait évincé du trône la dynastie Carlovingienne pour lui substituer sa propre race. Par cette entreprise, il avait encore accru la puissance des seigneurs et assuré le triomphe définitif du régime féodal.

Dès lors, les gentilshommes possédaient tout le territoire. « Nulle terre sans seigneur » était l'adage des légistes. « L'air même qu'on respirait s'inféoda » (1).

A l'heure que nous considérons la lutte qui devait un jour mettre l'autorité royale « hors de page » ne se faisait point encore sentir. Les grands feudataires avaient devant eux 300 ans de puissance à peu près sans contrepoids sur les hommes et sur les choses. Dans son évolution, l'arbre féodal couvrit la France de ses fortes branches ramifiées par la subdivision indéfinie des fiefs et des arrière-fiefs.

Ce fut là sans doute un régime militaire fortement constitué pour résister à l'invasion. Il réglait aussi avec rigueur, selon l'expression de M. de Dion (2), les rapports de suzerain à vassal ; mais c'était seulement en théorie. La pratique était loin de répondre à ce séduisant programme (3).

Domfront, un château-fort de forme carrée, défendu par quatre tours, avec des fossés profonds taillés dans le roc, etc. Que la principale issue du château était au midi ; que Guillaume accorda aux habitants qui venaient s'établir autour de son château, plusieurs privilèges, entr'autres celui de bourgeoisie, très recherché alors ; qu'il leur distribua des terrains défrichés pour les tenir en fief, et les assujétit à la garde de son château en temps de guerre.

Le même ajoute que pour mettre les habitants à couvert des incursions des peuples voisins, Guillaume, en 1014, fit entourer ce rocher de gros murs flanqués, de distance en distance, par des tours couronnées de parapets.

(1) Primitivement, la féodalité, institution d'origine germanique, avait pour mission d'abriter le faible sous la protection du fort. Le puissant devait prendre la défense de l'opprimé qui, de son côté, se vouait au service du suzerain, toutes les fois que cela était utile. C'était entr'eux une alliance. Le vassal, possesseur du fief servant, devait foi et hommage au suzerain, possesseur du fief dominant. La population se composait de nobles, de bourgeois et de serfs. Le servage, substitué à l'esclavage, fut à tout prendre, un adoucissement au sort de la population sujette, un état plus avancé dans la civilisation. Mais toute puissance périt par l'abus de ses propres forces. Le pouvoir illimité des seigneurs ne pouvait avoir une durée perpétuelle.

(2) Etude sur les châteaux féodaux.

(3) Les invasions étrangères ne furent jamais plus fréquentes que durant le Moyen-Age. Et les guerres entre gentilshommes compatriotes dépassèrent toute mesure. La seule sanction sérieuse des droits était toujours l'appel aux

Pour édifier un château-fort, Talvas ne pouvait choisir un emplacement plus favorable à la résistance que la colline à base de grès quartzeux sur laquelle est implanté Domfront. Sur son roc escarpé, à l'occident de la forêt d'Andaine, ce fort, une des sentinelles chargées de surveiller les mouvements des Angevins, avait spécialement la garde de la vallée de la Varenne, de la voie d'Angers à Caen. De plus, il devait, comme tout établissement féodal, gouverner et contenir les manants de la contrée, population alors peu nombreuse de l'ancien pays des Aulerques-Diablintes.

L'étroit promontoire à la crête anguleuse qui porte Domfront, fait partie d'une chaîne de collines (1) que la géologie désigne sous le nom de formation silurienne. Ces collines se dirigent à peu près de l'Est à l'Ouest, depuis les environs de Carrouges jusqu'au delà de Mortain. Elles forment une sorte de rempart naturel qui protège, vers le Sud, la Basse Normandie, le Bocage Normand. C'est une ligne d'observation stratégique, d'où la vue s'étend à des distances considérables. Bien que l'altitude de Domfront n'excède pas 215^m, le regard scrutateur du châtelain avait inspection sur une étendue telle que les pays de montagnes, riches de

armes, en sorte que l'on tombait, à tout propos, dans l'anarchie. Le droit était un vain mot, la force était tout. M. de Dion convient tacitement des vices de l'institution quand il dit, en thèse générale : « Il s'agissait pour le baron, non seulement d'élever une barrière contre les invasions de l'ennemi, mais encore de se mettre à l'abri des insultes de ses voisins ou de la révolte de ses propres vassaux. »

La forfaiture ou déchéance faisait perdre au vassal son fief temporairement ou à perpétuité. Or, « l'avidité des suzerains travaillait sans cesse à multiplier les cas de forfaiture. »

« L'état social du Moyen-Âge, dit M. Guizot (*La civilisation en France*), a été constamment, surtout en France, insupportable et odieux. »

Les grands feudataires avaient haute et basse justice. « Au nombre des droits dont ils jouissaient, dit Monteil, était celui d'avoir un moulin banal, un four banal. Tout le monde était obligé d'y aller ; etc. » En vertu du droit de main-morte, le seigneur héritait de ce que pouvaient posséder les serfs qui n'avaient pas d'enfants. Les serfs, dans ce cas, n'avaient pas la faculté de disposer de leur avoir. — Le droit de formariage les empêchait de contracter union en dehors du fief. Où le manant aurait-il pris le pécule exigé pour le rachat d'un des conjoints ? L'eût-il possédé, qu'il lui fallait encore obtenir le consentement du maître.

(1) Nous disons collines et non pas montagnes, comme quelques personnes le font par erreur. Il n'y a pas de montagnes proprement dites dans l'arrondissement de Domfront.

mille harmonies, n'offrent guère de plus beaux points de vue. Placé sur le donjon, si l'on se tourne vers le *Sud-Ouest*, on voit l'horizon bleuâtre s'infléchir pour se souder aux limites de la Bretagne. Au *Sud*, se déroule la moitié de l'arrondissement de Mayenne, jusqu'à Châtillon-sur-Colmont, dont la protubérance accentue le profil bleu de l'horizon, à plus de 36 kilomètres de distance. Vers le *Sud-Est*, à 45 kilomètres, les collines de Prezen-Pail ferment comme un rideau ce vaste panorama qui, d'autre part, dépasse la croupe où s'adosse Mortain.

Vallées et collines, gorges et mamelons, vus de cette hauteur, montrent à peine quelques ondulations. L'aspect général est celui d'une immense plaine boisée ou d'une mer dont les flots sommeillent. Seule la colline du Margantin émerge sur cet espace, comme une île verdoyante. Les brouillards d'automne se déroulant lentement, comme de légers tissus, le long des vallées secondaires, ajoutent à l'illusion et découpent le pays de leurs ondes. Dans cette étendue se trouvait l'antique forêt du Passais. Quelques chênes gigantesques échappés, dès le *xv^e* siècle, à la hache des bûcherons, ornaient encore la contrée il y a cinquante ans. Des monuments mégalithiques, devenus rares, rappellent les idées religieuses des Gaulois ou des Celtes, nos ancêtres. Le pays est arrosé par la Mayenne et par les nombreux affluents qui sillonnent son bassin. A l'Occident se trouvent les sources de la Sélune, aux rives toujours vertes, et les ruisseaux tributaires de ce cours d'eau.

Vers le Nord, le sol est plus accidenté, la vue plus bornée. Ce côté présente un massif de collines disposées en amphithéâtre, variées de couleur comme de forme. Les champs, ombragés par les grands chênes, contrastent avec les taillis aux contours ondulés bordant les prairies. Des rochers et des carrières, des gorges et des vallons émaillés par la fleur des genêts se détachent sur des brandes stériles. Le châtelain, aux fenêtres de son habitation, voyait la colline de Ger. Il pouvait même apercevoir dans la brume, les hauteurs de Brimbal, où naissent l'Egrenne et le Noireau, la Vire et la Sée. Voici, à une faible distance, les collines de la Ferrière-aux-Etangs et, plus près encore, le Châtellier et le clocher de Saint-Bômer.

Au point désigné comme emplacement de la citadelle, la colline amincie s'interrompt brusquement au bord d'une profonde

déchirure. Là, entre deux grands rochers de grès quartzeux grisâtres, coupés à pic, la Varenne, à l'ombre des saules et des vergnes, a pratiqué son étroit passage. Des rochers terminés en pendentifs bruts, sont suspendus dans le vide. Des blocs prismatiques empilés verticalement par l'effet des convulsions terrestres, forment des murailles cyclopéennes. Ils sont couronnés, çà et là, par des museaux saillants et des têtes fantastiques, sortes de sphinx, aux traits grossièrement ébauchés, qui semblent regarder avec curiosité dans cette entaille de 70^m de profondeur (1).

Grâce aux ondulations topographiques, à leurs aspects variés, grâce surtout à son donjon, la petite ville de Domfront a une physionomie particulière qui laisse dans l'esprit une empreinte ineffaçable.

Nous parlerons plus loin des chants lyriques échappés au génie enthousiaste de nos poètes, contemplant avec émotion ce beau tableau et le donjon qui le domine.

Considérés dans leur profil transversal, les flancs de la colline étaient, à l'époque qui nous occupe, des glacis naturels que leur déclivité rendait d'un accès difficile. Ces rapides versants n'étaient pas, comme de nos jours, couverts de jardins étagés sur des murs de soutènement. Ils étaient stériles et incultes. Le site avait un aspect sauvage. Les bois et les bruyères en occupaient la majeure partie. On ne soupçonnait même pas la possibilité d'y voir un jour ces larges routes, puissants moyens d'échange qui enlacent, de leurs courbes étudiées, les ondulations du sol. D'étroits sentiers concaves, rocailleux ou boueux, franchissaient les hauteurs avec des pentes excessives, dans une direction perpendiculaire à l'axe des collines (2).

C'étaient les seules voies dont nos pères devaient se servir

(1) Ces déchirures pittoresques se répètent, avec une ampleur variable, dans les rochers du grès quartzeux, à Bagnoles, à Rouellé (la fosse Artour); à Mortain, comme au tombeau de l'actrice Marie Joli, à Potigny près Falaise.

D'ingénieuses légendes ont peuplé ces sites d'êtres imaginaires, lutins grotesques, farfadets rieurs, fées et génies, dragons noirs ou blanches levrettes, jadis sujets d'effroi pour les enfants et les naïfs habitants du voisinage. On feignait d'y voir des fosses où d'innocentes victimes étaient captives, des chambres hantées par des reines débonnaires ou de malfaisants loups-garoux.

(2) « Voici, sur les pentes du Margantin, voilà, sur celles du Val-Nicole, les vieux chemins par où les délégués des paroisses apportèrent (en 1789), au chef-lieu du Bailliage, les cahiers de leurs vœux et de leurs doléances. »

(M. Lorient, *Conférence de Domfront*).

encore durant huit longs siècles, ce que notre bien-être actuel nous a peut-être fait trop oublier (1).

La ligne stratégique qui dans son développement, devait protéger au Sud la Basse-Normandie, en passant à Domfront, se trouva jalonnée par les châteaux d'Alençon, Saint-Cénery, la Roche-Mabile, Carrouges, la Ferté-Macé ; par le poste d'observation de Bon-Vouloir, puis par Domfront, Mortain, les Biards, Saint-James et Avranches, elle se terminait au Mont-St-Michel, sentinelle avancée en mer pour mieux surveiller le continent. Une ligne de constructions de cette importance ne fut pas établie d'un jet. Un siècle dut à peine suffire à cette tâche. Pour sa part, Talvas fonda les châteaux de Domfront et d'Alençon, de même que ceux de Sées et d'Essey. Il ne les termina pas tous.

L'attention du comte de Bellême, pour la réalisation de ses projets n'avait pas été attirée sur la colline de Domfront par une forteresse plus ancienne, par un *castrum* romain ou un *oppidum* gaulois. Les raisons tirées du voisinage du Maine et de la forme topographique d'un site fortifié par la nature, durent seules fixer son choix. Un groupe de chaumières s'était formé au point culminant de la colline, postérieurement au temps où, dit-on, le solitaire Front était venu (540) dans ces lieux, isoler sa pauvre cellule. Plus bas, l'anachorète s'était fait un oratoire qui fut, avant que Domfront existât, le centre de la paroisse postérieurement nommée Saint-Front. Le groupe de petites masures qui, au commencement du XI^e siècle, marquait la place de Domfront, ne pouvait guère compter que pour une bourgade, tout au plus pour les premiers rudiments d'une ville. C'est pourquoi le comte Talvas, ayant entouré la cité naissante de tours et de murs d'enceinte, convia les manants à venir en compléter l'occupation, et leur accorda, outre le droit de bourgeoisie, la franchise de redevances. Il les fit francs tenanciers. (V. les auteurs déjà cités). (2).

[1] Nous avons dit ailleurs, avec détail que, même en 1835, aucune des routes passant à Domfront, n'était terminée, nul chemin vicinal n'était construit.

Avec un peu d'attention, on reconnaît aisément sur le terrain la trace des voies primitives, gauloises ou autres. Pour en citer seulement un exemple, le vieux chemin de Caen sortait de Domfront par la porte de Normandie et descendait au Pissot, en traversant le verger des *Buttes*. Il passait le ruisseau à gué, montait au Val-Nicole pour redescendre droit au hameau dit le Pont-de-Caen. Après avoir franchi le Varenne également à gué, la voie pointait vers le Nord de ce hameau, en gravissant péniblement la colline, pour passer à l'Ouest de la Viollière, et ainsi de suite.

(2) Les fortifications qui selon Caillebotte, remontent à 1014, ont été en majeure partie reconstruites à différentes époques et portent le cachet d'une date postérieure au donjon.

Les villes écloses au Moyen-Age se formaient sous la protection des châteaux, à l'ombre de leurs créneaux et de leurs hautes murailles. Traqués par la guerre, quelques serfs campagnards renonçaient au semblant de liberté que leur procurait l'éloignement du château, pour chercher protection et sécurité dans le giron du seigneur.

*
* *

La périphérie générale ou enceinte des châteaux féodaux, comme celle des villes, variait selon les lieux. Dans les vallées, dans les plaines, les murs d'escarpe ou courtines, avec leurs tours d'angles, étaient accompagnés de fossés larges et profonds, souvent remplis d'eau ou submersibles à volonté. Au-delà des fossés était une contrescarpe également murillée quelquefois. Tel était le château d'Alençon et, dans l'arrondissement de Domfront, les gentilhommières du Grand-Quincé, de la Saucerie, de la Motte-d'Egrenne, de Flers, etc. Mais le plus communément, les forteresses étaient, ainsi que les villes, placées sur une colline aux versants abruptes ou très déclives, situation favorable à la résistance. Des courtines tracées suivant le périmètre irrégulier du plateau, et reliées à leurs angles par des tours, complétaient la défense naturelle que procurait, à peu de frais, la forme du sol. Là on n'ouvrait de fossés que dans la direction où la place n'était pas défendue par les inégalités du terrain. Tels furent les châteaux de Loches, d'Angers, de Falaise, de Vire, du Grand-Pressigny, de Domfront et mille autres.

Pour nous instruire sur la disposition des châteaux féodaux, sur la destination de leurs diverses parties, sur la vie que l'on menait dans ces vastes demeures, interrogeons Monteil, si habile à faire revivre pour nous les mœurs de ces temps lointains.

Cet auteur, après avoir rappelé que le château de Montbazou a trois enceintes, 3 fossés, 3 ponts-levis, une grande cour carrée où sont les citernes, écuries, poulaillers, colombiers et remises, ajoute : « Au milieu de la cour est le donjon qui renferme les archives et le trésor. Il est profondément fossoyé dans son pourtour, et on n'y entre que par un pont toujours levé »... etc.

« Le matin, la cour se remplit d'écuyers, de piqueurs, de pages qui font faire à leurs chevaux mille différentes voltes. Les damoiseaux assaillent ou défendent, pendant des heures, avec

leurs longues piques ferrées, un petit carré de fumier, une petite butte de terre. Après le dîner viennent les jeux de barres, quilles, palet, etc.

« L'aumônier est chargé des plaisirs de la veillée. Il vient des sauteurs, des jongleurs.

« La vie est mêlée d'anxiétés et d'alarmes. Quelquefois, au moment où on s'y attend le moins, pendant le repas, au milieu du sommeil, le guet sonne la cloche, on crie. Tout est en mouvement, les ponts sont levés, les herses tombent, les portes se ferment ; tout le monde court aux créneaux, aux machicoulis, aux meurtrières, aux barbicanes. »

Quel vivant tableau !

La chasse était, après la guerre, presque la seule occupation des gentilshommes, d'autant mieux qu'elle était interdite aux vilains, sous les peines les plus sévères.

On dînait vers le milieu du jour et on soupaît après le coucher du soleil.

« Il y a quatre cas, dit encore Monteil, où la taille est doublée c'est quand le seigneur marie sa fille aînée ; quand il est armé chevalier ; quand il est pris par les ennemis, et quand il part pour la Terre Sainte. »

Certains suzerains obligeaient leurs vassaux à monter la garde pour la défense du château, à contribuer aux fortifications ; à transporter matériaux, venaisons, etc.

Non loin des châteaux dont le maître avait haute justice s'élevaient les fourches patibulaires ou gibets insignes de son pouvoir, « dessinant sur le bleu du ciel leur funèbre portique. » (1).

* *

Domfront était un bailliage dès 1180. Ses armes étaient originellement *de gueules à la tour de sable, avec la porte ouverte d'argent*. Deux griffons pour supports. Plus tard, elles furent *de gueules à trois tours jointes ensemble, avec la porte ouverte d'or, maçonnée de sable, sur un terrain de sinople*.

Le château était une place de guerre très-importante, sinon de premier ordre. Sa situation avantageuse et sa force intrinsèque ne permettent pas d'en douter. Un de nos stratégistes, le

(1) *Un village au xii^e siècle*, par M. Barracand.

général Raymond, regardait Domfront comme 'a place la plus forte de la frontière normande (1).

Dans la partie purement historique de cette étude, nous verrons que sous la domination anglaise comme sous l'autorité française, notre château fut toujours l'objet de la convoitise des belligérants.

Nous citerons notamment des écrits mentionnant nombre de revues passées en ces murs par l'autorité militaire et qui montrent le rôle considérable que jouait cette place.

Au sujet de l'importance territoriale de ce qu'on appelait le domaine de Domfront, voici quelques données précises.

On trouve aux Archives nationales : 1° Un acte de vente du 22 mars 1594, de deux pièces de terre dites « les vieilles ventes de l'hermitage et le Vivier du Roy, » en la forêt d'Andaine (2).

2° Sous la date du 11 fév. 1622, un « Etat de la consistance du Domaine de Domfront, qui avait été engagé par le Roy à feu Mgr le duc de Joyeuse. » — Cette énumération cite les « baronnies de Larchamp et de la Ferrière ; les fiefs de Banvou et de Boisguillaume, les fiefs de haubert de Mont-Chauveau, de Sept-Forges, de la Motte-d'Egrenne, de Bonvouloir et de Loyauté, de Rouellé, de la Nocherie, de la Saulcerie, de Jumilly, en Saint-Bômer, de Jumilly, en Torchamp, de Quincé, du Boisjosselin, du Boisblondel, de Juvigny, etc. (3).

3° Le 23 janvier 1676, les commissaires généraux du Conseil vendent, en exécution de la déclaration de S. M., du 6 avril 1672, à André Halley, de Cherbourg, des biens d'une étendue consi-

(1) *Annuaire de l'Association Normande* 1852

(2) Archives nationales Q1 872.

(3) Archives nationales, Q1 872.

A la suite on trouve l'indication des paroisses du ressort qui sont notamment : *Domfront* (a), Saint-Mars, Saint-Jacques (b), Saint-Gilles, Torchamp, Saint-Fraimbault, *Vauxcé*, Lebois, *Lespiné*, la Conception (c), Mantilly, *Rouelley*, Saint-Front, *Saint-Briz*, Lucé, *Aprillé*, *Sceaussey* (mixte) (d), *Lorey*, Sept-Forges, Bretignolles (mixte), Sainte-Marie-du-Bois (mixte), Saint-Denis (mixte), Juvigny, la Baroque, la Ferrière, Banvou, Dompierre, Saint-Bosmer, *Chancegrey*, Beaulandais, *Hallaine*, Madré (mixte), Tessé (mixte), *Nully* (mixte), (c'est Neuilly-le-Vendin), la Chapelle-Moche (mixte), Lonley, la Haute-Chapelle, le Chastelier, Larchamp, la Lande-Patris.

(a) Nous conservons l'orthographe du manuscrit.

(b) Autrement Saint-Roch-sur-Egrenne.

(c) C'est-à-dire Passais.

(d) Mixte, c'est-à-dire dont une partie dépend du Maine.

dérable (1). Le prix de cette cession est de 10,780 livres. On y stipule la charge de tenir lesdits fiefs et droits par foi et hommage de S. M., etc.

Au XVIII^e siècle, la châtellenie de Domfront était tenue par le duc d'Orléans, à titre d'engagement, et avait son extension féodale dans la plus grande partie des paroisses de l'arrondissement (2).

Il s'y trouvait en outre d'autres fiefs de haubert, c'est-à-dire relevant nuement du Roi. Thébault de Champassais en donne l'énumération (3).

Telle était, à la fin du règne de Louis XV, l'importance du domaine ou châtellenie de Domfront et tel l'état de la propriété immobilière en général.

*
* *

La France (on peut même dire l'Europe), est hérissée de donjons démantelés, contemporains d'un autre âge. Ces édifices,

(1) Archives nationales, Q1, 872.

Les immeubles vendus sont : le fief de Haubert, appelé d'Avelines-le-Maignan et Houssemaine, situé en Avrilly, la Haute-Chapeile et Lucé, arrière-fiefs, prévôtés et vavassoreries de St-Bômer, Collières, Brunecourt, Bregie ou Brezie, avec les inféodations faites sur lesdits fiefs et arrière-fiefs, sis en Lucé, Avrilly, la Haute-Chapelle, Torchamp, Beaulandais, Juvigny, la Chapelle-Moche, Tessé, St-Boarsmer (St-Bômer), Lonlay, la Lande-Patri, la Ferrière, Beaumont (probablement Banvou), Dampierre, Chancegré, St-Front, bourgeoisie de Domfront et Novalles d'Andine (Andaine), mouvances, droits seigneuriaux, suzerains et honorifiques, de banalités, de moulins, censives, rentes, prestations et redevances sur les hommes, hommages, vassaux et généralement tout ce qui peut appartenir au Roy, le tout faisant partie du domaine de la vicomté de Domfront, engagé. Il y avait encore les fiefs du Fougeray et de Boishalé.

(2) Thébault de Champassais, *Mémoire de 1776*.

(3) Ce sont : 1° le fief de la Ferrière, ancien comté dominant de Banvou, de Crinais et de la Bénardais ; 2° celui de la Brisolière, auquel étaient réunis la baronnie de Sept-Forges et le fief de Boulay, le tout érigé en marquisat sous le nom de la Brisolière, en 1672. De ce fief relevaient ceux de la Palu, de Boishalé et de Froidebise ; 3° du fief de Juvigny relevaient ceux de Haleine et de Beaulandais ; 4° l'ancienne baronnie de Lonlay, appartenant aux moines bénédictins, de laquelle relevaient noblement le fief de la Châlerie et autres ; 5° ajoutez les fiefs de la Nocherie, de Torchamp et de Jumilly, en St-Bômer ; 6° le fief de Rouellé, s'étendant en St-Front et la Haute-Chapelle ; 7° celui de Montchauveau, s'étendant en Ceaucé, Avrilly et St-Brice ; 8° plus les fiefs de Bonvouloir et de la Saucerie, avec leurs extensions de mouvance ; 9° celui de la Motte en St-Mars et St-Gilles ; 10° enfin les fiefs de Vilaine et de Bellée.

Il existait encore des portions de fiefs de haubert telles que Quincé, le Boisjos-selin, la Renaudière et la Faverie. Enfin les petits fiefs de main-morta de Dampierre, St-Guillaume et Dame-Luce.

dont la grandeur et la solidité nous étonnent, ont survécu, en totalité ou partiellement, aux châteaux dont ils furent la partie la plus considérable, la plus résistante, la plus curieuse à étudier. Quoique le donjon de Domfront ne soit pas le seul vestige de la forteresse dont il fut le centre, il attire presque seul l'attention des touristes. Nous ne pouvons cependant passer sous silence ce qui subsiste encore des constructions qui l'entouraient.

Ainsi nous allons décrire et étudier dans les chapitres suivants :

1° L'enceinte générale du château.

2° Le donjon, pièce magistrale coulée d'un jet et dont le noble débris est encore pur dans sa forme, malgré les nombreuses mutilations qui lui ont été infligées (1). Reste précieux, qui donne à la petite ville son plus réel intérêt.

3° Les casemates, très-curieux ouvrage de défense, bordant le fossé qui isolait la ville de l'habitation seigneuriale.

4° Les vestiges de la chapelle du château, qui se trouvait à l'ouest du donjon.

5° Ce qui existe encore de la chapelle du prieuré de Saint-Symphorien-du-Château, donné au monastère de Lonlay par Guillaume I^{er}.

Dans un 6° chapitre, nous passerons rapidement en revue les personnages qui se sont fait remarquer sur cette scène. Nous exposerons les faits mémorables, les actions d'éclat dont ce coin de terre fut témoin.

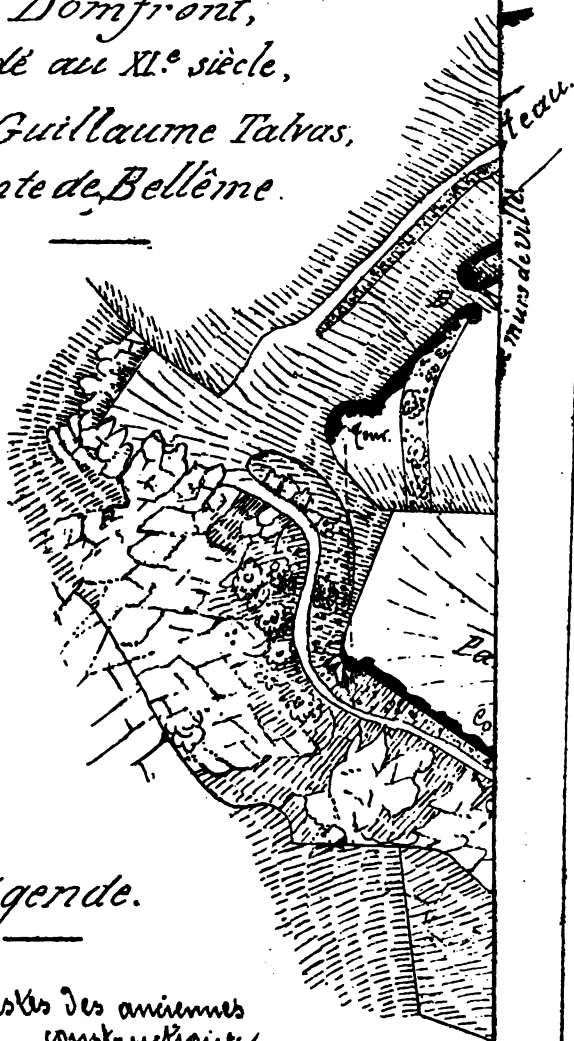
(1) « Spectre d'un autre âge... Le front haut, il semble vivre encore ; tout près des nuages, il reste là immobile et muet... »

(Schalck de la Faverie, *Folie en partie double*).



1

*PLAN Général des Ruines
du Château-fort de
Domfront,
fondé au XI.^e siècle,
par Guillaume Talvas,
comte de Bellême.*



Légende.

-  Restes des anciennes constructions.
-  Fondations, et édifices arasés au sol ou à peu près.
-  Blocs de maçonnerie provenant de la démolition du Donjon.
- B* Viaduc construit en 1862 sur l'emplacement du pont.

ENCEINTE GÉNÉRALE

Le plan topographique que nous donnons ici, montre ce qui subsiste des murs d'enceinte qui renfermaient le château et ses dépendances immédiates. Quelques tours reliées par un système de courtines, jalonnent la périphérie irrégulière du terrain circonscrit.

En indiquant les murs demeurés en place, plus ou moins altérés et enfouis, nous avons figuré les lacunes que présente ce périmètre par des alignements ponctués qui ne peuvent s'écarter sensiblement de la direction que suivaient les murs eux-mêmes.

L'explorateur à la recherche des anciens ouvrages, prend pour guide la qualité des mortiers, et distingue les vestiges monumentaux des murs vulgaires, édifiés postérieurement. Les premiers sont soudés par des ciments impérissables, que les siècles n'ont fait que durcir et consolider. Les autres ne présentent que des mortiers friables et sans cohésion.

Les lacunes que montre le plan de nos murs d'enceinte pourraient être comblées au moyen de fouilles pratiquées dans les propriétés privées, mais qui n'auraient peut-être qu'un médiocre intérêt pour l'art et pour l'histoire.

*
* *

La situation escarpée de la citadelle réduisit à leur minimum les travaux d'enceinte entrepris pour la sécurité de la place. Point de fossés, excepté du côté oriental touchant la ville, mais seulement des tours et des murs de défense, établis à la crête sinieuse des escarpements.

Vers la ville, il fallut trancher la colline en travers. On ouvrit dans le roc vif, un fossé de 7 à 8^m de profondeur, ayant une largeur de 14^m au point le plus étroit. La tranchée fut bordée d'un mur d'escarpe et eut pour contrescarpe l'enceinte murale de la cité (1). Ainsi fut complété l'isolement de la résidence féodale, sorte d'île inaccessible.

(1) Car si le château était défendu naturellement par sa situation, la ville ne l'était guère moins par les flancs déclives de la colline et les fortifications que Talvas fit élever. Il n'y avait pas moins de 22 tours dans le périmètre de la ville, reliées par de fortes courtines ou murs d'enceinte.

La ville forma une deuxième île se terminant à la rue des Barbacanes, également creusée dans le roc. Chaque siècle apportant son appoint au perfectionnement de la défense, le fossé du château fut postérieurement bordé (vraisemblablement au XIII^e siècle), d'autres ouvrages en maçonnerie, notamment de casemates remarquables. Ces galeries semi-souterraines étaient parallèles au fossé à la garde du quel elles étaient destinées.

Un pont-levis existait au point où se voit aujourd'hui l'arche construite par suite de la rectification de la route d'Angers à Caen. Cette rectification, pour laquelle on a mis à profit le fossé féodal, a été effectuée en 1861. Le pont-levis mettait, à la volonté du maître, le château en communication avec la ville.

En décrivant les casemates, nous parlerons des tours qui protégeaient la tête du pont-levis, et aussi de ces épais cylindres de maçonnerie du XI^e siècle, *t* et *t'* tours auxquelles vinrent se souder les casemates, vers le XIII^e siècle.

S'il est certain que tant de précautions ne furent pas prises simultanément et dès le principe, il n'est pas moins démontré que dès le milieu du XI^e siècle, le château était fortement retranché. Le chroniqueur Robert Wace dit, dans sa naïve poésie du XII^e siècle, que Guillaume le Conquérant, voulant reprendre Domfront, dont le comte d'Anjou s'était emparé :

« Vit li veies è li rochiers
« Vit li chastel ki sist en halt.
« N'ert mie à prendre par assalt. »

Selon Licquet, la position de Domfront donna beaucoup d'exercice à Guillaume qui faillit même y périr, dans une embuscade d'où il ne sortit que grâce à la force corporelle qui le distinguait, quoi qu'il n'eût encore que 21 ans.

Quant au donjon et à l'ensemble du château, c'est au point culminant de l'espace circonscrit, qu'ils furent édifiés selon l'usage ordinaire, toujours au point de vue de la défense.

Le lieu le plus remarquable du périmètre fortifié, est la tour de Presles (ou comme on dit, la tour à Prèle), chantée par l'auteur du poème du *Génie de l'Homme* (1). C'est un charmant point d'aspect, situé au côté sud de l'esplanade publique (2). Un

(1) Chénedollé.

(2) Cette esplanade ou square occupe, depuis 1867, une notable partie des terrains compris dans l'enceinte fortifiée.

roc brut, suspendu dans le vide par les mains de la nature, semblable à une tourelle gothique, terminée en cul-de-lampe, avait été dérasé à son sommet, dès le ^{xr} siècle. On l'avait ensuite couronné d'une tour quadrangulaire. C'est la tour à Prèle. Ce point escarpé domine toute la contrée, à une hauteur vertigineuse (1).

*
* *

L'enceinte totale du château, circonscrite comme on vient de l'indiquer, avait en superficie un peu plus de un hectare et demi. Outre le donjon, l'habitation seigneuriale et ses communs ou dépendances, cet enclos contenait la cour d'honneur, la baille, avant-cour ou basse-cour, et probablement une place d'armes peu étendue. Il devait de plus renfermer, dans une partie déprimée, vers le Nord-Ouest du donjon, des jardins assez spacieux. Selon Caillebotte, il s'y trouvait même un parc. Ce séjour était embelli par les lilas que le sol produit en abondance. Leur fleur parfume au printemps la cime des rochers et les ruines éparses sur ce théâtre où jadis la discorde fit couler des flots de sang. Les points de vue ménagés aux créneaux des courtines sur les escarpements du terrain, sur les plates-formes des tours et surtout au haut du donjon, devaient procurer à l'heureux possesseur autant d'agrément qu'une place forte en puisse comporter. Lorsque châtelains et châtelaines, pour varier des loisirs trop prolongés, voulaient respirer le grand air et contempler l'espace, ils jouissaient de cette immense variété d'aspects et de cultures, des sites agrestes et pittoresques du voisinage, ainsi que des vapeurs lointains.

La même enceinte contenait deux édifices religieux que nous avons déjà nommés, la chapelle du château proprement dite et celle du prieuré de Saint-Symphorien. Tous ces objets sont indiqués sur notre plan général.

Nous ne devons pas omettre que deux salles contiguës, situées dans la partie Sud-Ouest de l'enceinte, un peu au-dessous des restes de la chapelle du château, furent mises au jour en 1867. C'était à l'occasion des travaux entrepris pour transformer en square une partie des petits jardins qui occupaient alors l'enceinte

(1) On voyait encore les fondations de cet ouvrage, au niveau du sol, il a moins de 50 ans.

totale du château. Ces constructions, moins anciennes et moins solides que les autres, ne pouvaient cependant être sans intérêt pour l'histoire du château. L'autorité locale crut devoir en supprimer les vestiges aussitôt après leur découverte, sans que le public eût eu le temps de les voir et d'en dire sa pensée, sans même qu'un plan en eût été dressé !

Un grand sarcophage en pierre calcaire contenant des ossements, fut aussi trouvé dans les déblais, entre le donjon et les casemates, vers le point A du plan général. Des circonstances malheureuses, dues à la guerre de 1870, ont causé la destruction de ce cercueil. Là, avaient dû reposer les restes d'un personnage éminent, probablement d'un comte ou d'un gouverneur de la citadelle, peut-être d'un généreux défenseur de la ville. Il eût été facile de sauver de la destruction cet intéressant monolithe, il resta dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, en butte aux accidents. Les foules que la guerre amenait à la maison municipale, l'usèrent et finalement le mirent involontairement en pièces. La découverte tire un nouveau prix de la nature calcaire du sarcophage. En effet les matériaux de cette espèce n'ont pas leur gisement à moins de 60 kilomètres de Domfront.

Dans les remarques historiques qui closent cette étude, nous dirons un mot des monnaies du Moyen-Age et des autres objets trouvés, à différentes époques, dans l'enceinte du château et dans le pays environnant. Nous verrons quelle curieuse collection publique aurait pu en être formée. Mais les monnaies notamment ont glissé des mains qui devaient les réunir ; elles ont été ou détournées ou recueillies par des personnes étrangères à la localité, soigneuses d'enrichir les médaillers publics ou privés. Il ne s'est trouvé personne ayant la volonté de conserver à la petite ville, ces richesses de l'art et de l'histoire ; personne en position de le faire ou qui fût accrédité pour cela.

On remarquera sur notre plan un mur qui, vers le Nord, fermait transversalement le fossé et rattachait l'enceinte du château à l'angle Nord-Ouest des fortifications de la ville, près le point où s'ouvrait la porte de Normandie. Ce mur, couronné d'un parapet, est percé d'une porte surmontée de mâchicoulis, autre précaution pour tenir les assaillants à distance.

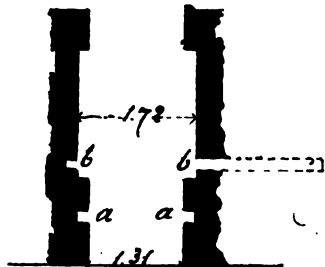
Il ne faut rien oublier de ce qui pouvait rendre complète la sécurité des châtelains. Aux précautions multiples de la défense,

il faut ajouter les moyens de sortir furtivement de la résidence féodale. Ce cas se présentait lorsque succombant devant les hasards de la guerre, ou par les effets de la trahison, le Seigneur, le Duc ou le Gouverneur se trouvaient obligés de chercher leur salut en fuyant par une issue cachée. On pouvait de même avoir besoin de faire entrer secrètement dans la place, des secours en hommes et en vivres. Quel moyen en avait-on ?

Peut-être existait-il, vers l'Occident (au point B du plan, par exemple), une poterne peu apparente, conduisant dans les rochers abruptes. Mais ce qui est hors de doute, c'est qu'un noir souterrain avait issue vers le Midi de l'enceinte, au point C. Quoique ce passage soit aujourd'hui obstrué à partir d'un point pri-à 3^m34 du parement extérieur de l'entrée, son existence est accusée par une porte en plein cintre, parfaitement solide et bien conservée. La porte est monumentale, en maçonnerie de l'époque romane. En voici le plan et l'élévation. On y voit encore les gaines *b b* de la grosse barre intérieure qui fermait solidement



11. Porte d'entrée du Souterrain.



l'huis. Les coulisses *a a* de la herse sont également intactes. Le seuil repose à environ 9^m50 en contrebas du terre-plein du square, dans un jardin situé au pied du rempart. L'ouverture a 1^m31 de

largeur et 2^m34 de hauteur. Il est certain que cet obscur sentier conduisait en quelque réduit du château. Nous avons pensé qu'il devait pénétrer dans le donjon. Mais le soubassement de cet édifice, dégagé depuis quelques années, des terres et débris dont il était rempli, n'a montré nulle trace d'un souterrain. Il en faut nécessairement conclure que cette voie débouchait en un autre point du château, hors du donjon.

Il résulte d'une note possédée par M. Patou, que le 29 avril 1810, à 4 heures du soir, un pan de muraille de 20 à 22 pieds de longueur s'effondra. « Ce mur était bâti sur la voûte d'un souterrain sortant de sous le château dans le jardin d'Esnou, laquelle voûte, dit la note, a crevé et a occasionné la chute dudit mur qui closait le jardin de M^{lle} Leroux, situé sur la tour à *Prel*, à l'angle du château (1) au couchant. »

Il s'agit évidemment du même souterrain. C'est cet écroulement qui a intercepté la voie secrète. Peut-être le tunnel n'était-il pas partout voûté, en maçonnerie comme il l'est à l'entrée, ou ne l'avait-il été qu'avec une solidité insuffisante. C'est ce qu'on ne saura que si l'on en extrait un jour les matériaux qui l'encombrent.

On a souvent donné, par erreur, le nom de souterrains aux casemates faisant face à la ville. Mais la destination de ces ouvrages n'est pas douteuse. Les casemates avaient pour unique objet la défense du fossé qu'elles dominaient.

Existait-il d'autres voies secrètes comme on l'a parfois avancé ? Rien n'est moins démontré. Mais l'homme aime le merveilleux. Rarement la simple vérité touche autant son esprit qu'une séduisante fiction. Le merveilleux, a dit Voltaire, est la raison du peuple. Or voilà un récit légendaire avidement écouté par nous dans l'âge heureux où l'esprit s'ouvre à toutes les impressions et malheureusement aussi aux erreurs, aux superstitions. Suivant cette légende, un souterrain partant du château de Domfront aurait eu une issue secrète sous l'autel de l'église de Saint-Front!... Or, cette église est à 2 kilomètres de là ! quel eût été le but d'un ouvrage de cette longueur ? On ne se le demandait pas. On ajoutait, par surcroît, que pour s'assurer de l'existence du mystérieux conduit, une oie... (c'était plutôt un *canard*), lâchée à un bout, était sortie à l'autre extrémité. Lancé au château, le persé-

(1) Lisez du donjon.

vérant volatile aurait fait bravement le trajet et aurait surgi sous l'autel de Saint-Front!... L'oie de Domfront est le digne pendant des deux canards tombés dans la citerne de Falaise et émergeant sur les bords de la rivière d'Orne (1).

Mais quittons la vaine fiction, et revenons à la vérité historique seule digne d'estime. Le passage comblé depuis 1810, dont nous avons décrit l'entrée, était, croyons-nous, l'unique issue souterraine mettant le château en communication occulte avec la campagne. Hors de là, c'est dans les casemates, c'est dans le donjon même, et non dans des souterrains imaginaires, qu'il faut chercher les réduits obscurs, mystérieux et redoutables.

Au Sud du square et à l'Ouest de la tour à Prèles, sous un épais manteau de lierres attachés aux flancs du rocher abrupt, on trouve une voûte en arc surbaissé, suspendue dans le vide. Derrière cet arc sont deux exutoires presque verticaux, procédant du terre-plein du château. Ces conduits qui ont environ 0^m30 sur 0^m60 d'ouverture, ont sans doute appartenu à des cabinets d'aisance qui se trouvaient dans la cour, au bord du rocher vertical.

Il ne faut pas admettre l'idée qui ferait de ces mesquines ouvertures des conduits ascensionnels pour le ravitaillement de la citadelle. La difficulté d'arriver de ce côté au pied des rochers et l'exiguité des ouvertures suffisent à écarter cette pensée. Au reste la voie naturelle pour tout ravitaillement, était celle de la ville et du pont-levis ou, à la rigueur, le souterrain comblé que nous avons décrit.

(1) M. Hurel. *Le château de Falaise*. p. 14.

II

LE DONJON

« Théâtre ensanglanté d'une implacable guerre,
 « Dépendant tour à tour de France et d'Angleterre,
 « Par deux peuples rivaux trois cents ans disputé,
 « Parmi leurs meilleurs forts ce donjon fut compté. »

(De Chénedollé.)

« Je veux rester ici comme toi, vieux donjon !
 « Le pied dans les roseaux, le front dans les nuages.
 « Je veux qu'à ton histoire on ajoute mon nom
 « Sur une de tes pages ! »

(Schalck de la Faverie.)

Nous essaierions vainement de restituer en entier, pour le lecteur, les étages supérieurs du donjon et son couronnement, dans l'état où était ce superbe édifice, au temps de la domination féodale. On ne pourrait faire que des suppositions plus ou moins plausibles. Or, ni l'architecture ni l'histoire ne peuvent se contenter d'hypothèses. Nous tenons à demeurer dans la stricte expression de la vérité. Nos recherches nous permettent seulement de rétablir exactement la longueur et la largeur du monument, ainsi que le plan entier de la distribution du soubassement.

Nous ne possédons ni plan ni vue remontant à ces époques lointaines ; pas même de procès-verbal de la démolition partielle du colossal ouvrage. On est réduit aux conjectures sur un certain nombre de questions.

Il convient donc de voir d'abord ce qu'était un donjon et quel rôle il remplissait dans les châteaux féodaux.

Le donjon était une tour formidable qui occupait ordinairement l'endroit le plus élevé du terrain compris dans l'enceinte fortifiée. Il était implanté sur le point culminant du sol naturel ou sur une *motte* artificielle. Plus rarement il faisait partie du périmètre fortifié. Il en était, en ce cas, la tour principale, la tour maîtresse (1). Comme il était destiné à résister encore si, par les vicissitudes de la guerre, le surplus de l'habitation seigneuriale tombait au pouvoir de l'assiégeant, on le construisait avec une force et des précautions de solidité extrêmes. L'énorme épaisseur des murs, l'excellence des mortiers qui en étaient l'âme

(1) Au château-fort d'Angers, par exemple, les tours qui soudent entre elles les courtines de la périphérie, sont pour ainsi dire autant de donjons.

faisaient presque toujours du donjon une sorte de monolithe presque indestructible avant l'invention de la poudre. C'est ce qu'on observe à Domfront. Tel est le secret de la durée indéfinie de ces ouvrages, même après qu'ils ont été violemment ruinés (1). L'intérieur des murs était formé d'une épaisse maçonnerie de blocage parfaitement pleine, coulée entre leurs parements à mesure qu'on les élevait.

Le mortier, longuement trituré à force de bras, sans qu'il y fût ajouté d'eau après l'extinction de la chaux, n'avait pour base que du sable parfaitement pur. Le temps a accru sa force ; les siècles n'ont fait que d'augmenter sa ténacité.

D'imposants contreforts ajoutaient leur appoint à l'épaisseur, à la rigidité des murs et à toutes les précautions requises en vue d'élever un ouvrage impérissable.

*
* *

« Dans les châteaux du moyen-âge, dit M. de Caumont (2), le donjon était une tour tantôt en bois, tantôt en pierre (3), divisée en plusieurs étages et du haut de laquelle on découvrait, pour l'ordinaire, une étendue de pays assez considérable. Le commandant de la place habitait dans cette citadelle sous laquelle était ordinairement une prison souterraine où le jour ne pouvait pénétrer. »

De son côté, Viollet-le-Duc (4) appelle le donjon « l'expression la plus saisissante de l'architecture féodale. »

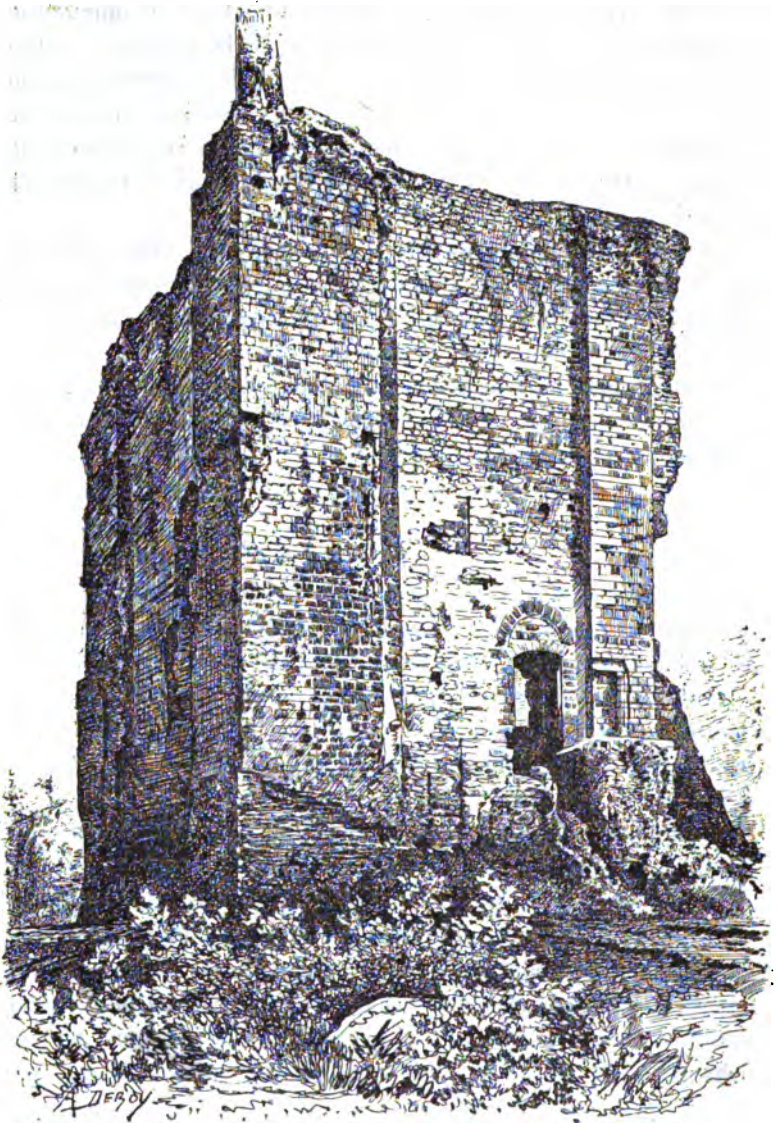
« Au moyen-âge, dit-il, les garnisons chassées de la cité se retiraient dans l'enceinte du château. Celui-ci pris, elles se réfugiaient dans le donjon ; le donjon serré de près, elles pouvaient encore courir la chance de s'échapper par une issue habilement masquée. Trahi, le seigneur se réfugiait dans son donjon pour se défendre ou prendre son temps pour capituler ou s'échapper. »

(1) La qualité des mortiers était telle qu'au beau donjon de Loches, les pierres de taille (craie tuffeau), trop tendres pour résister partout aux intempéries, s'étant corrodées en quelques endroits et ayant quitté le mortier qui garnissait les joints, celui-ci est demeuré entier, faisant saillie sur la face altérée de ces parties de murs.

(2) *Abécédaire d'Archéologie.*

(3) Il est inutile de faire observer qu'aucun donjon en bois n'a longtemps survécu à la féodalité. On ne retrouve tout au plus que les motes qui les supportaient.

(4) *Dictionnaire d'architecture.*



Nous ajouterons qu'avant de se résoudre à ce dernier parti, le châtelain ou le gouverneur pouvait, avec un petit nombre de ses fidèles, prolonger longtemps la résistance. Le donjon (du moins dans les châteaux importants), était disposé de telle sorte que chaque étage pouvait soutenir un siège particulier.

Extérieurement, le donjon constituait une défense passive. Il résistait par inertie, grâce à sa masse, à la force de ses murs, non moins qu'à la difficulté d'en approcher. Si le château était investi ou même pris, on s'enfermait dans cette impénétrable enveloppe, véritable carapace inattaquable par les projectiles en usage avant l'artillerie à feu. C'était la partie la plus élevée et la plus forte des châteaux. On y conservait le trésor, les armes et les archives. C'était la suprême retraite où l'on se défendait encore quand tout le reste était au pouvoir de l'ennemi.

Beaucoup de donjons, profondément fossoyés dans leur pourtour, suivant l'expression de Monteil, n'étaient accessibles que par un pont presque toujours levé. C'était alors une forteresse enfermée dans une autre et ayant ses fossés particuliers. Dans les autres cas on y pénétrait soit à l'aide d'une échelle ou d'un escalier amovible, soit par une passerelle mobile communiquant avec une des dépendances du château, qui souvent s'appuyaient au donjon. Ces moyens d'accès étaient supprimés en temps de guerre. Point de porte au niveau du sol (1). Le donjon était une maison sans façade, sans entrée ou plutôt cette sorte de boîte n'était pas une maison.

Pour monter du premier étage aux étages supérieurs, l'envahisseur aurait eu à chercher, par d'obscurs corridors, au milieu des embûches, à travers des obstacles accumulés à dessein, un escalier détourné, caché dans l'épaisseur des murs, étroit, rapide, changeant à chaque étage de situation et de forme (2). Toute issue était close par de lourdes portes bardées de fer. La moindre garnison pouvait donc tenir longtemps une armée en échec et la décimer. La famine pouvait sans doute amener une capitulation, mais c'était un moyen bien lent. En effet, les caves, les celliers, les magasins recelaient d'abondantes provisions. Souvent un four pour cuire les aliments était logé dans l'épaisseur de quelque mur au fond d'une de ces vastes cheminées, luxe des habitations du Moyen-Age. On voit un four de cette espèce au deuxième étage

(1) Quelquefois, pourtant, il en existait une pour accéder à l'étage inférieur ou soubassement. Mais alors cet étage n'avait de relation avec les appartements placés au-dessus que par une échelle ou un escalier dérobé défendu par des huis d'une grande force.

(2) Les escaliers placés dans l'épaisseur des murs étaient le plus souvent à volées rectilignes. D'autres étaient à vis et trouvaient place, le plus communément, dans un contrefort ou une tourelle.

de la Tour-Blanche (donjon d'Issoudun), au donjon de Romefort (Indre) et à celui d'Arques. Il paraît, selon Viollet-le-Duc, que ce dernier renfermait même un moulin à bras. Quant aux eaux, elles étaient fournies ou par un puits ou par une citerne qu'alimentait l'égout des toits. Toutes les précautions étaient donc prises pour déconcerter l'assiégeant. Le donjon était enfin, suivant l'énergique expression de M. Eugène Pelletan, « le droit du plus fort écrit en caractères âpres et rudes, sur le roc de granit au penchant du précipice. » (1).

Tels sont ces témoins d'un état social depuis longtemps disparu. Monuments de la force matérielle, manifestation la plus éloquente, la plus caractéristique d'un âge qu'il est aussi utile que curieux d'étudier toujours. Leur hauteur, qui domine les localités environnantes, attire de loin les regards. De près, leur imposante masse vous subjugue. L'état social du Moyen-Age diffère si profondément de l'état social actuel en Europe qu'on ne peut trop revenir sur l'étude de l'ère d'incubation qui a précédé l'époque moderne.

..

Il n'y avait dans l'origine, que les grands feudataires de la Couronne qui eussent le droit de bâtir des châteaux ou maisons fortes et particulièrement des donjons. Ces seigneurs communiquèrent ensuite leur droit à leurs vassaux, et ceux-ci aux arrière-vassaux ou vavasseurs. Cette multiplication indéfinie des fiefs couvrit la France d'un immense réseau aux mailles serrées.

Les premiers donjons datent de l'invasion Normande, c'est-à-dire du x^e siècle. Leurs auteurs visaient particulièrement à la force, à la sécurité. Il serait peut-être trop absolu d'en conclure, avec Guizot, que toute idée d'art ou de commodité était étrangère à la construction de ces édifices; qu'ils n'avaient rien du caractère d'un monument, ni aucun but d'agrément. Sans doute, leur distribution était peu architecturale. De leur nature, ils étaient incommodes à habiter. Mais on ne peut nier qu'ils eussent, (au moins extérieurement), un cachet monumental. Leurs contreforts, si parfaitement conduits et appareillés, n'étaient dépour-

(1) « Chacun dans son donjon de murs environné,
« Pour vivre sûrement, vivait emprisonné. »

(DELLLE).

vus ni d'art ni de grâce. Les ouvertures, les meurtrières étaient sveltes et élégantes.

Aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, les denticules, les corbeaux, les parapets crénelés, couronnèrent les donjons comme des diadèmes. Les moucharabys, les échauguettes, habilement dessinés, témoignent d'un art avancé. Sauf ces réserves, l'appréciation de l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation* est fondée. L'existence pompeuse et monotone des châtelains, et particulièrement des châtelaines, devait être assez triste dans ces sombres repaires.

Là plus qu'ailleurs, on était pénétré de cet adage, que défiance est mère de sûreté. D'où la nécessité de tenir secrète la disposition intérieure du donjon. Si, dans une habitation ordinaire, la convenance architectonique veut que les appartements principaux soient artistement accusés à l'extérieur, le contraire avait lieu pour les donjons. L'enveloppe externe était uniforme. L'intérêt de la défense voulait qu'aucun signe ne trahît l'économie de la distribution, n'en révélât les détails intimes.

Chaque baron se défiait de l'ennemi déclaré et ne redoutait guère moins sa propre garnison. Aussi le donjon, disposé pour protéger l'enceinte, pouvait-il au besoin la battre. Guerre et suspicion résument la vie féodale. On ne laissait pas pénétrer, même en temps de paix, dans l'intérieur du donjon. On évitait de faire connaître les moyens de défense dont il disposait. Le seigneur recevant amis ou égaux, les logeait en dehors de cet édifice, dans un corps de bâtiment spécial. Lui-même ne se retirait guère dans la suprême retraite avec sa famille, que s'il lui fallait appeler une garnison dans l'enceinte fortifiée.

Au pied de la toiture des grands donjons, était souvent une terrasse ou un chemin de ronde, bordé d'un parapet crénelé couronnant l'édifice. C'est ce qu'on observe aux donjons de Montbazou, de Romefort, de Chambois, etc. Des mâchicoulis donnaient la facilité de lancer des pierres, des troncs d'arbres, toutes sortes de projectiles sur les assiégeants (1). Ailleurs des hourds saillants en bois, remplissaient avantageusement le même but. « Les hourds étaient des parapets en bois, couverts, établis en saillie au sommet des murs des donjons, et qui permettaient à la garnison de circuler sans danger et de jeter des projectiles

(1) Cette galerie défensive ne fut inventée que du ^{xii}^e au ^{xiii}^e siècle.

sur les assaillants entre les poutres formant encorbellement » (1).

Les contreforts des angles avaient d'ordinaire pour couronnement des tourelles ou échauguettes servant de guérites (2). La sentinelle vigilante y faisait le guet nuit et jour, pour surveiller le pays et annoncer tous les événements. Elle sonnait la cloche d'alarme suspendue à l'une des tourelles ; elle faisait retentir les appels du cor matinal. Elle indiquait le lever du soleil, le couvre-feu. Elle annonçait la rentrée d'un corps de troupes, l'arrivée des étrangers, le départ pour la chasse et le retour.

L'étage régnant au niveau de l'entrée par escalade, contenait, le plus souvent, une salle d'armes ou salle des chevaliers. Dans ce cas, l'étage au-dessus présentait une vaste pièce que l'on pourrait appeler un salon de famille, lieu de réunion des intimes, salon du duc ou du baron. Il en était ainsi au donjon de la Roche-Posay (Vienne) (3). Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur le mot salon. La décoration intérieure des châteaux, surtout du x^e au xii^e siècle, était à peu près nulle. Le pourtour des pièces n'était même pas toujours enduit. Les armes qu'on y suspendait en étaient les principaux ornements. C'étaient les cottes de maille, les écus des chevaliers, les haches, les masses en fer, les lances, épées, arcs et flèches.

Dallés en pierre ou en terre cuite, les appartements étaient jonchés de paille en hiver. « La paille était au xii^e siècle, le tapis des palais » (4). Au siècle suivant, sous Saint-Louis, le luxe fit son apparition. Il se développa dans les deux siècles subséquents et progressa plus encore au xvi^e, par l'effet de la Renaissance. « A la fin du xvi^e siècle, il y avait déjà longtemps que dans l'intérieur des châteaux on cultivait les beaux-arts et les lettres » (5).

Généralement la salle inférieure n'était éclairée que par d'étroites meurtrières élargies à l'intérieur au moyen d'un ample ébrasement. La grande salle du deuxième étage ou salon, suffisamment élevée pour braver les injures du dehors, avait au contraire des ouvertures assez larges, même extérieurement. On verra que cette différence est parfaitement accusée au donjon de

(1) De Caumont.

(2) Guérite, garite, eschauguette, maisoncelle, sentinelle, hobette.

(3) Voir notre *notice sur la Roche-Posay*, Châtellerault, chez Rivière, 1860.

(4) *Mortain*, par M. d'Avenel.

(5) *Le Moyen-âge et la Renaissance*,

Domfront. Les larges fenêtres, plus ou moins ébrasées, procuraient, en certains donjons (grâce à la grande épaisseur des murs), un espace garni sur les côtés, de bancs en pierre de taille faisant corps avec les murs. Ces réduits servaient de cabinets de conversation ou de petites salles de jeu. Ils contenaient quelquefois un oratoire. Dans combien de circonstances ces réduits furent témoins de conciliabules politiques, de conférences intimes et virent décider de la paix ou de la guerre, prêtes à fixer le sort du pays environnant.

Au point de vue de leur forme en plan, les donjons ont varié avec le cours des siècles et suivant les localités. Les donjons normands eurent d'abord, aux ^x^e et ^{xi}^e siècles, la figure d'un parallélogramme rectangle peu allongé, et même d'un carré parfait. Les plus importants donjons rectangulaires français sont ceux de Loches, de Beaugency, de Brou, de Falaise, de Domfront, de Montbazou, de Chauvigny.

A cette époque, on faisait les planchers simplement en bois. Dans le principe, les donjons normands n'étaient pas voûtés. Si le fort était pris, il était dès lors facile de l'incendier. C'est ce qui mit postérieurement à la mode les voûtes en maçonnerie, plus résistantes, plus monumentales.

Aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, l'art de l'attaque se perfectionna, à la suite des premières croisades, ainsi que la puissance des engins de siège. « Alors, dit Viollet-le-Duc, les donjons rectangulaires, si épais que fussent leurs murs, parurent insuffisants. Leurs angles n'étant pas flanqués, présentaient des points saillants attaquables. » A ce moment apparaissent des types plus variés, avec des contours arrondis moins faciles à entamer par les puissantes machines de guerre. Ces formes génératrices ont d'ailleurs beaucoup varié. Ici le plan est un carré cantonné de tours cylindriques, comme à Romefort; là ce plan est quadrilobé, comme à Etampes. Au donjon de Houdan, le corps central, flanqué de quatre tours rondes, a lui-même un périmètre cylindrique ou arrondi extérieurement. Nous avons ensuite les nombreux donjons monocylindriques, grosses tours circulaires adoptées par Philippe-Auguste. Nous en trouvons de remarquables types à Neaufle, à Châteaudun, à Laval, à Tournebut et dans la formidable tour de Coucy qui tant de fois résista aux rois de France et les tint en échec; tour reconnue comme la plus belle construction militaire du Moyen-

Age. Postérieurement enfin, paraît le donjon polygonal dont on trouve des exemples à Sillé-le-Guillaume, à Gisors, à Teveray (Eure), et mieux encore au donjon à huit pans de Provins.

Tels sont, en abrégé, les caractères généraux qui distinguent les donjons. Mais selon l'expression de M. de Dion, une erreur fâcheuse serait de croire que tout a été dit sur ce sujet, et qu'à cet égard la science est faite et finie. Non « l'histoire n'est jamais finie : il faut toujours la recommencer. »

* *

Ici nous passons à l'étude particulière du donjon de Domfront.

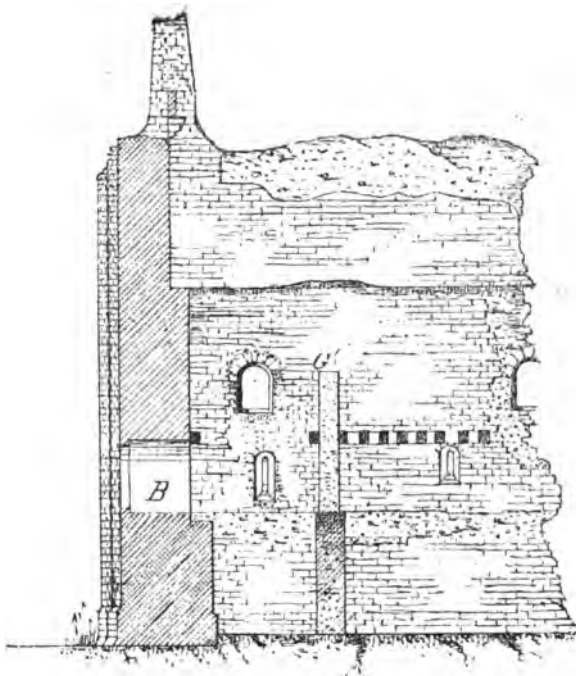
En dehors de cet imposant édifice, il n'est rien demeuré des bâtiments qui formaient le château proprement dit, et nous ne connaissons aucun document qui puisse nous en révéler l'importance, la forme et la structure, ni indiquer au juste leur emplacement.

Nous sommes seulement fondé à croire que ces bâtiments se trouvaient à l'Occident du donjon, tout près de celui-ci, et même en contact avec lui. D'abord, c'est de ce côté que le terrain circonscrit par l'enceinte générale était le plus étendu et relativement peu déclive, du moins jusqu'à une certaine distance. D'autre part, nous allons bientôt reconnaître des vestiges qui attestent que de grands bâtiments accolés au donjon ont existé là, mais ont été détruits.

La ruine du donjon, aux reflets argentés par les lichens, brille au loin et semble encore exercer sa surveillance autoritaire sur la campagne environnante. Ce type de l'architecture féodale, démantelé et mutilé (1) est réduit à deux pans de murs incomplets, formant par leur rencontre à angle droit, l'encoignure Nord-Ouest de l'édifice (Voir planche IV). Le pan de mur restant du côté du Nord a environ 19^m de longueur. Celui qui regarde l'Occident en a seulement 14. La hauteur est présentement de 23^m au-dessus du sol. La tige d'une cheminée surpasse de près de 5^m

- (1) « Seul et veuf de ses tours dès longtemps mutilées
 « Et par l'ordre d'un roi, jadis démantelées,
 « Parmi tant de débris, le donjon est resté
 « Debout, inébranlable et beau de vétusté. »

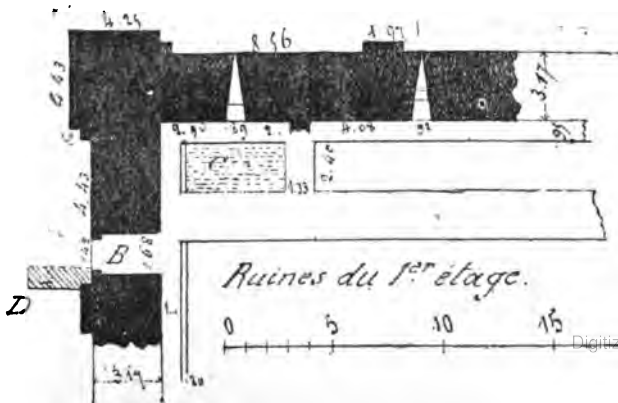
(DE CHÉNEBOLLÉ.)



NIV DONJON.



Restes du 2^e étage.

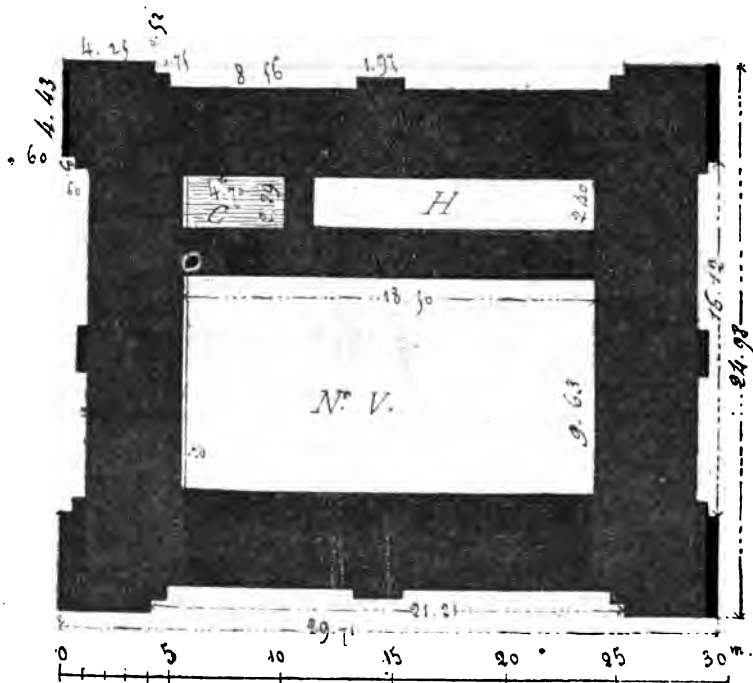


Ruines du 1^{er} étage.

0 5 10 15

cette hauteur et s'élève comme un index vers le zénith. C'est le trait distinctif qui imprime à ce donjon une physionomie particulière et fait reconnaître, à première vue, son image parmi les figures des autres édifices du même genre. Les murs du *Sud* et de l'*Est* ont entièrement disparu, à l'exception de quelques parties de la base racouvertes de décombres. La seule encoignure du Nord-Ouest est entière, sauf certaines parties des parements des contreforts dont le vandalisme a violemment arraché les pierres de taille.

La forme de cette encoignure nous a permis de reconstruire le plan des trois autres. Quelques points retrouvés de la base des murs démolis ont fait le reste. Le plan (figure V) est celui du sous-bassement ou étage inférieur du donjon, en son entier.



Entrons dans l'analyse détaillée du monument.

L'édifice complet avait 27^m30 de longueur de dehors en dehors, mesuré de l'*Est* à l'*Ouest*, et 22^m60 du Nord au Sud, non compris les contreforts et les socles. La saillie de ces derniers était de 0^m06 dans tout le pourtour du bâtiment ; ils étaient taillés en cham-

frein. Chacune des faces du monument, prise isolément, présentait trois contreforts, tels qu'ils sont figurés et cotés sur nos dessins. C'était donc là une de ces formidables citadelles à douze contreforts que le ^x^e siècle élevait avec une remarquable exubérance de force. Les contreforts extrêmes enveloppaient les encoignures. Leur saillie à redan avait entre 1^m12 et 1^m20. Cette disposition donne à l'édifice une noblesse de forme qui captive le regard et commande l'attention.

Avant de poursuivre la description du donjon, nous allons faire ressortir son importance relative, en le comparant à quelques autres.

TABLEAU comparatif de divers Donjons.

INDICATION des DONJONS	DIMENSION extérieure non compris les contreforts.	ÉPAISSEUR moyenne DES MURS	OBSERVATIONS
Domfront (1).....	22-60 s. 37-80	3-17 à 3-70	
Alençon (2).....	17 s. 18	2 75	
Loches (3).....	30 s. 26	2 70	
La Roche-Posay (4)....	13 20 s. 14 20	2 75	Donjons rectangulaires.
Le Grand-Pressigny (5).	9 s. 9 25	1 70	Types des Donjons Normands.
Falaise.....	22 80 s. 26 60	3 30	
Vire (6).....	14 ^m	2 28	
Beaugency.....	20 15 s. 23 40	3 60	
Romefort (7).....	42 ^m	2-70 à 3 40	Donjon carré avec tours aux angles.
Etableaux.....	"	1 75	Contreforts de 3 ^m 58 sur 0 ^m 85.
Houdan (8).....	47 ^m 60	3-50 à 4-15	Corps cylindrique flanqué du 4 tours.
Etampes (8).....	24 15	3 60	Donjon quadrilobé.
Châteaudun.....	17 20	3 20	
Gisors (8).....	14 30	3 90	
Neaufle (9).....	43 60	2 90	Donjons cylindriques.
Château-sur-Épse.....	14 20	2 25	

(1) Mutilé vers 1608.

(2) Fondé en 1415, détruit de 1788 à 1787.

(3) ^x^e s. Plus de 33 mètres de hauteur.

(4) Encore à peu près entier.

(5) Pourtour entier. Contreforts peu saillants. Escalier tournant.

(6) Construit en 1423, mutilé en 1630.

(7) ^{xii}^e s. ou plus probablement ^{xiv}^e s.

(8) ^{xiii}^e siècle.

(9) ^{xiii}^e siècle.

Ce tableau fait voir que le donjon de Domfront ne le cédait, en étendue, à aucun de ceux que nous lui avons comparés; et que, pour l'épaisseur des murs, il n'était inférieur qu'aux donjons cylindriques. Encore faut-il remarquer qu'à la base, les murs de Domfront ont jusqu'à 4^m12 et même 4^m64, sans compter le socle ni les contreforts. Cela permet d'assigner sa vraie place à un château dont jusqu'ici la monographie était à faire.

*
* *

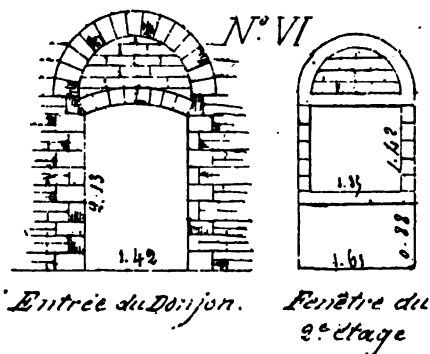
Continuons notre description.

L'unique entrée du donjon se voit dans le côté occidental (Voir B dans les dessins qui précèdent). Elle était dissimulée et comme empâtée dans les autres constructions. Son seuil était à environ 6^m au-dessus du sol et, selon toute probabilité, le pont-levis ou la passerelle amovible qui permettait d'accéder à cette porte aérienne, s'appuyait sur les bâtiments voisins. Elle unissait ceux-ci au donjon ou les en séparait à volonté. Le reste de mur figuré en D, atteste qu'en effet des bâtiments se trouvaient en cet endroit. Leur existence est encore révélée par le tableau ou jambage d'une ouverture transversale qui se voit au-dessus de la porte d'entrée ainsi que par d'autres arrachements.

Ces diverses traces confirment l'hypothèse par nous avancée que les bâtiments du château, autres que le donjon, étaient placés à l'Occident de celui-ci.

Pareille disposition se trouvait au château du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire). Le joli donjon acquis par la ville de ce nom porte sur ses flancs les marques laissées par des constructions qui ont été supprimées à une époque inconnue.

La porte d'entrée par escalade que nous venons de signaler avait 1^m42 de largeur. Son archivolt, dessinée en demi-cercle extradossé (1), régnait sur un tympan soutenu par un arc de cercle surbaissé de 0^m20 de flèche. Cet arc, établi peut-être postérieurement au premier œuvre, est formé d'un nombre pair de voussoirs, c'est-à-dire qu'il n'a pas de clef de voûte. Cette disposition anormale n'a point compromis la solidité de l'ouvrage. Nous reproduisons (planche VI), l'élévation de cette entrée. Il faut



(1) On dit qu'une voûte est *extradossée parallèlement*, ou simplement *extradossée* quand l'arc affecté par l'extrados, est concentrique ou parallèle à l'intrados ou douelle de la voûte.

remarquer que l'huis était fermé ou barré d'outre en outre, et solidement assujéti en dedans par une forte solive mobile de 0^m15 sur 0^m17 d'équarrissage. Chaque extrémité de cette pièce de bois s'engageait à coulisse dans les mortaises que le mur montre encore à droite et à gauche. Les volets des fenêtres du 2^e étage étaient tenus fermés de la même manière. Lorsqu'on voulait les ouvrir, on poussait la lourde barre de toute sa longueur dans la plus profonde des deux gâines, coulisse prismatique ménagée dans le mur. Les madriers composant la porte même, n'avaient pas moins de 0^m07 d'épaisseur. Pour plus de sécurité, cette porte était blindée en fer.

Quand par l'entrée aérienne ou à escalade, on pénétrait dans le donjon, la principale pièce que l'on trouvait à cette hauteur était, croyons-nous, une vaste salle d'armes ou salle des chevaliers. Le même étage présentait plusieurs autres pièces, comme l'indique un mur de refend dont on voit l'amorce aux points G et G' (planche IV). Il s'y trouvait entr'autres, un accès pour extraire l'eau de la citerne située dans le soubassement dont nous allons parler. Au 1^{er} étage était probablement aussi la cuisine et une salle à manger comme celle que Guibert de Nogent qualifie du nom antique de *triclinium*. Cette salle était destinée au maître et à sa famille, peut-être aux serviteurs et à la garde, lorsque le château étant cerné, tous se trouvaient retenus dans l'asile suprême de la défense.

Ce vaste étage, dans toute son étendue, avait en œuvre 16^m15 en moyenne, sur 20^m44. L'épaisseur des murs, à ce niveau, était égale à 3^m17, sauf pour le côté Oriental (côté de la ville), qui nous paraît avoir eu jusqu'à 3^m70.

Il ne nous reste que deux des fenêtres ou meurtrières qui éclairaient ce 1^{er} étage. Les autres ont été emportées en entier par la démolition. Ces ouvertures d'une largeur de 89 à 92 centimètres à l'intérieur, se rétrécissaient progressivement et avaient à peine 0^m16 au parement extérieur du mur Nord, dans lequel elles avaient été établies d'une manière non symétrique.

L'étroitesse des ouvertures et leur situation avaient été calculées pour empêcher, en tout état de cause, l'introduction d'un ennemi comme de tout projectile. Nous allons voir les fenêtres s'élargir au 2^e étage, la distance où pouvaient se trouver les agresseurs, mettant ces ouvertures hors de leur portée. Il ne faut pas perdre

de vue que tout donjon devait résister principalement par inertie. On comprend de reste que le premier étage devait être fort obscur.

Était-ce à cette hauteur ou au second étage que se trouvait l'ameublement assez primitif décrit dans le livre déjà cité : *Le Moyen-Age et la Renaissance* ?

« Dans la salle du milieu, y est-il dit, était une longue table en bois avec des bancs de même sorte. Au bout une chaise à bras sur une estrade surmontée d'un dais en étoffe d'or ou de soie, était réservée au châtelain qui ne la cédait qu'à son suzerain, quand celui-ci venait le visiter. Des tapisseries représentaient les héros de l'histoire ou de quelques romans de chevalerie. »

La hauteur des appartements de notre 1^{er} étage nous est fournie par le parement intérieur du mur Nord, lequel montre la place de dix poutres dont les abouts s'engageaient dans ce mur. Les poutres avaient environ 0^m35 de largeur, sur 0^m45 de hauteur. Leur dessous était à 3^m10 en contrehaut du parquet ou du dallage du premier plancher. Telle était la hauteur claire des appartements (Voir l'élévation planche III).

En maint endroit, des trous ronds de 8 à 10 centimètres de diamètre, entrent profondément dans l'épaisseur des murs. M. Hurel (1) qui a fait pareille remarque au donjon de Falaise, regarde ces trous comme ayant reçu des barres de fer destinées à supporter les échafaudages pendant la construction. On les rencontre dans beaucoup d'édifices anciens. Il s'en trouve au donjon de Vire. Dubourg-d'Isigny, en constatant leur existence (2), a dit que leur usage n'était pas bien connu. Au donjon de Domfront, ces trous pénètrent de 1^m75 au moins dans les murs.

Avant de parler du 2^e étage, descendons dans le soubassement ou étage inférieur, dont l'aire était à peu de chose près, au niveau du sol naturel (3). Ici les murs extérieurs présentaient, avons-nous dit, des épaisseurs comprises entre 4^m12 et 4^m37, sans compter les contreforts ni les socles. Le mur de l'Est atteignait l'énorme épaisseur de 4^m64.

Dans le soubassement, l'objet le plus remarquable est une citerne établie dans l'angle Nord-Ouest (Voir C, planches IV

(1) *Le château de Falaise*, p. 27.

(2) *Histoire militaire du château de Vire*.

(3) Vers l'Orient, le voisinage des casemates avait fait enterrer en partie ce soubassement.

et V). Ce réservoir est entouré de bons murs et de contre-murs dont les parois internes étaient et sont encore enduites de mortier. La citerne est longue de 4^m45 et large de 2^m29. Sa profondeur était d'environ 4^m70. Ainsi elle contenait un volume égal à 47^m89, c'est-à-dire qu'elle pouvait renfermer près de 48,000 litres d'eau, quantité fort rassurante pour les assiégés. Le précieux réservoir était alimenté par l'eau des toits.

Le même rez-de-chaussée (que la démolition avait rempli de décombres et qui supportait un jardin), a été vidé il y a peu d'années jusqu'à la profondeur de 6^m au-dessous du plancher du premier (c'est-à-dire à peu près jusqu'au niveau des fondations), sans qu'on y ait trouvé trace d'un dallage.

La partie marquée par la lettre H était-elle une prison ou simplement un caveau, un cellier, le surplus de l'étage inférieur devant être un vaste magasin d'approvisionnement? Ici nous sommes réduit à des suppositions. Et les suppositions doivent être fort limitées quand on a la ferme volonté de ne pas remplacer la vérité par les écarts de l'imagination. On remarquera que le soubassement ne recevait du dehors ni air ni lumière. A cette hauteur, les murs ne portent trace d'aucune ouverture. Nous sommes ici dans la condition indiquée par le regretté vicomte de Caumont, quand il définit le donjon : « Une citadelle sous laquelle était ordinairement une prison souterraine où le jour ne pouvait pénétrer. » (1)

Les provisions destinées aux caves et magasins, devaient donc être d'abord hissées au premier étage par la seule porte extérieure du donjon, pour être ensuite descendues dans les magasins auxquels on n'accédait que par un escalier de service en bois. Car on n'y voit nul vestige d'escalier en pierre.

Si jamais des prisonniers furent déposés dans ces fosses ténébreuses, ils étaient plus infortunés que ceux qui ailleurs étaient confinés dans des cachots pourvus d'un haut-jour.

Le haut-jour, sans être à la portée de ces derniers, leur procurait du moins un peu d'air et une faible lumière. Ludovic Sforce, détenu dans un souterrain du château de Loches, jouissait d'un rayon lumineux qui lui permit de compter, durant dix ans, ses tristes jours de captivité, et de tracer sur les murs qui l'enfer-

(1) *Abécédaire d'Archéologie.*

mèrent jusqu'à sa mort, les pensées que le touriste y lit encore aujourd'hui. Ce farouche personnage aurait été plus à plaindre dans les basses fosses du donjon de Domfront. Mais il est permis de se demander si ces derniers réduits ont jamais contenu des prisonniers. Les murs ne portent aucune des traces que grave ou charbonne toujours un captif dans son cachot. Dira-t-on que le manque de lumière était un obstacle absolu à ce genre de manifestation ? Nous ne le pensons pas.

Il faut pourtant bien admettre qu'il fut souvent fait des prisonniers de guerre sur une scène où tant de querelles se dénouèrent par la force brutale. D'autre part, la châtellenie de Domfront n'était pas plus que toute autre exempte de fournir des coupables tombant sous le coup de la sévère justice seigneuriale. Il est donc supposable qu'une prison existait ailleurs que dans le donjon. Était-ce dans une autre partie du château, dans les tours dépendant des casemates, par exemple, ou bien dans la ville ? Qui nous éclaircira ce mystère ? Les oubliettes, sépulcre des vivants, figuraient aussi dans un certain nombre de donjons. Il paraît douteux qu'il en existât à Domfront. Croyons, pour l'honneur des comtes de Bellême et de leurs successeurs, que malgré la dureté incontestée de beaucoup d'entr'eux, ils n'usèrent pas ici de cet instrument de torture.

Nous avons dit que les étages de ce donjon n'étaient point, comme ceux des donjons moins anciens, séparés par des voûtes en maçonnerie, mais bien par de simples planchers. Or, la grande pièce de l'étage inférieur, pièce que nous supposons avoir servi de magasin de vivres, a une longueur de 18^m50 sur 9^m63 de largeur claire. Durant le Moyen-Age, on ne faisait pas de solivages en fer comme aujourd'hui. Faut-il admettre que le plancher qui couvrait ce vaste compartiment fût formé au moyen de sommiers de près de 10^m de portée, sans support intermédiaire ? Cela est difficile à croire, même en tenant compte de la longueur des grands arbres qui, à cette époque reculée, étaient communs dans le Bocage normand. Si l'on admet l'emploi de poutres de cette longueur, il faut se demander si du moins un rang de poteaux portant un cours de sous-poutres ne serait pas venu soulager les sommiers en leur milieu et parer à la déformation des planchers ou à leur complète rupture. Cette question est digne de toute l'attention des architectes.

Ce n'est pas tout. S'il est difficile de se rendre compte de la structure du plancher inférieur, le problème se reproduit pour chacun des autres. Dès que manque un point d'appui montant de fond, la difficulté se répète à chaque étage. Elle s'accroît même en raison des retraites successives des gros murs qui exigent des sommiers d'une plus grande longueur.

On remarque dans le soubassement ou rez-de-chaussée, qu'une forte pointe de rocher, encore intacte, faisait saillie sur l'aire de la grande pièce ou magasin.

*
* *

Ayant analysé tout ce qui constitue le soubassement et le premier étage, nous allons passer au second.

La première question qui se présente est celle de savoir comment on montait de l'un à l'autre.

Tous les donjons qui ont conservé la totalité de leur périmètre nous montrent, ménagés dans l'épaisseur des murs, les escaliers en pierre soit à vis, soit le plus souvent à volées rectilignes, reliant leurs divers étages. Or, les deux pans de murs qui nous restent sont parfaitement pleins. Il en faut conclure que les escaliers se trouvaient dans les murs qui ont été démolis et ce n'est pas une vaine supposition. En effet, un des blocs informes, débris de la démolition, projeté au sud-ouest du monument, présente un parement courbe formé de pierres de tailles granitiques. Ce parement appartenait à la cage d'un escalier. Nous parlerons plus loin de la destruction du donjon et du château dont il était la partie principale. Mais nous devons, dès ce moment, faire une observation. Nous avons toujours pensé que pour accélérer la démolition d'un ouvrage qui présentait une résistance presque invincible pour des outils ordinaires, on utilisa le vide des escaliers. C'était une mine toute creusée. Lorsque la destruction du colosse fut résolue, on plaça quelques barils de poudre dans ces escaliers, une mèche y mit le feu et les murs, écartelés en fragments énormes, furent projetés au hasard. Il en fut lancé jusqu'au-delà de la ruelle des Cent-Marches. Avec le temps, les débris du redoutable fort, transformés en clôtures et en grottes, se couvrirent de la perpétuelle verdure des lierres et devinrent l'ornement des petits jardins établis au milieu des décombres.

L'esplanade qui est venue remplacer les jardins en 1867 est encore jonchée d'une quinzaine de ces blocs qui n'en sont pas le moindre ornement. Quelques-uns atteignent le volume de cent mètres cubes. Les matériaux qui les composent sont, malgré tout, demeurés inséparables. Ces débris sont indiqués sur notre plan général.

Les escaliers se trouvaient donc certainement dans les murs du sud et de l'est, qui ont été enlevés. Ils étaient probablement dans l'un et l'autre, car d'ordinaire l'escalier correspondant à un étage n'était pas établi dans le même mur que celui de l'étage au-dessus. On n'a pas oublié que c'était un des moyens de dérouter l'assiégeant et de multiplier les obstacles que lui opposait la défense.

Au reste, les fenêtres furent un autre point d'attaque pour consommer la démolition. On remarque en effet que deux des grandes fenêtres du second étage ont été le point de rupture et de disjonction des parties supprimées d'avec les deux pans de murs demeurés en place. Une fenêtre regardant le nord, une autre l'occident, sont rompues suivant leur axe vertical. Une moitié a disparu anéantie ; l'autre reste avec une partie de l'arcade allant jusqu'au-delà de la *retombée* (1).

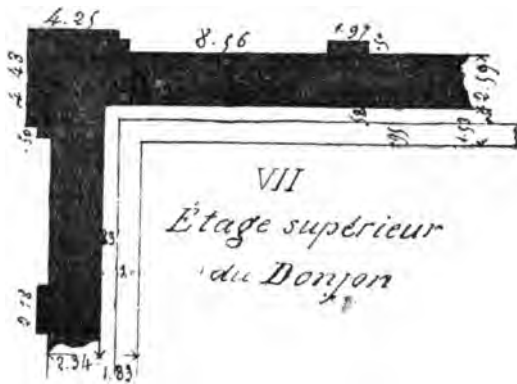
Les murs nord et ouest de cet étage ont, comme au premier, 3^m17 d'épaisseur. Là était, selon toute apparence, la pièce d'honneur. L'air et la lumière étaient mesurés avec moins de parcimonie à cet étage qu'au premier. La lumière y arrivait par de larges fenêtres de 1^m63, réduites à 1^m37 de clair entre les tableaux. L'appui ou allège de ces ouvertures avait 0^m85 à 1^m10 de hauteur. Le demi-cercle qui les couronnait était rempli par un tympan en maçonnerie portant sur un linteau (voir dessin n° VI). La partie rectangulaire de la baie était défendue par une forte grille en fer forgé, scellée au plomb dans les tableaux (2). De plus, les fenêtres étaient garnies, à l'intérieur, de volets que l'on fermait solidement, au moyen de grosses barres à coulisse ayant 0^m12 sur 0^m15 d'équarrissage. Ces précautions avaient été prises, nonobstant la grande hauteur qui séparait ces fenêtres du sol, afin d'éviter toute tentative d'entrée par escalade.

(1) La *retombée* est la portion d'une voûte ou d'une arcade assez voisine de sa naissance pour pouvoir être posée sans cintre.

(2) Les trous de scellement sont encore visibles.

La hauteur claire du 2^e étage était de près de sept mètres. On remarquera la disproportion qui se trouve entre la hauteur des appartements du premier étage et des étages supérieurs. La différence (du simple au double), paraît affirmer l'idée que le premier (espèce d'entre-sol), ne contenait que des appartements de service, les pièces de luxe étant attribuées au second étage.

Le 3^e étage régnait au niveau d'une retraite intérieure qui laisse aux murs une épaisseur de 2^m34 à 2^m59. Voici (fig. n° VII),



le plan de ce qui reste de cet étage, à l'échelle de 0^m003 pour mètre.

Entre la retraite et le sommet actuel des murs écrêtés, il se trouve aussi une hauteur de 6 à 7 mètres.

Ici se présente un nouveau problème. Si le 2^e étage était suffisamment éclairé, il n'en était pas ainsi du troisième. Ce qui reste des murs, tant au nord qu'à l'ouest, ne montre aucune ouverture correspondante à cet étage. S'en trouvait-il au sud et à l'orient ? C'est au moins douteux. Quelle était donc la destination des locaux qui se partageaient le 3^e étage ? Comment étaient-ils éclairés ? Nous prions les archéologues de vouloir bien répondre à cette double question.

Peut-être des magasins se trouvaient-ils encore à cette hauteur, non cette fois pour conserver des vivres seulement, comme dans le soubassement, mais aussi pour loger des armes et des projectiles. Là pouvaient être également des salles réservées pour l'organisation de la défense, et des corps de garde. Mais pourquoi ces réduits auraient-ils été dans une obscurité complète ? Nous ne

saurions croire que des ouvertures carrées (mezzanines) eussent été ménagées au haut des appartements de cet étage, à un niveau où les murs n'existent plus actuellement. Enfin si cette partie de l'édifice ne recevait pas de jour latéralement, n'était-elle point éclairée en dessus, à travers les versants d'un toit pyramidal peu élevé ? — Autant d'hypothèses.

Au-dessus du 3^e étage écrêté, plus rien ne resté aujourd'hui ; ni créneaux, ni consoles, ni traces de mâchicoulis (1). Tout amortissement a disparu. Les élégantes tourelles ou guérites qui couronnaient les angles du monument ne sont plus. La seule cheminée qui appartenait à l'une d'elles, œuvre relativement fragile cependant, a tenu ferme jusqu'ici contre les intempéries de plus de 850 hivers. Elle est faite de menus matériaux, pour partie en terre cuite. Le conduit intérieur a environ 0^m 50 d'ouverture en carré. Cette cheminée est, avons-nous dit, le trait caractéristique de la physionomie du vieux Titan.



Nous avons signalé les mortiers et les fragments de grès quartzeux, coulés entre les parements des gros murs du donjon, pour former leur masse imposante et solide.

Il nous reste à décrire les parements extérieurs.

Les Romains faisaient les faces ou parements de leurs murs par assises énormes atteignant parfois 0^m 60 et même 0^m 75 de hauteur. Leurs monuments, dans la Gaule comme en Italie, nous en montrent de remarquables exemples. La longueur des blocs dépasse quelquefois 2^m. Les joints qui les unissent ne sont pas moins remarquables : ils sont fins et déliés comme un fil, et sans apparence de mortier. Cette finesse n'a pu être obtenue qu'au moyen du frottement ou du polissage.

Nos monuments du Moyen-Age sont d'une facture absolument différente. Les murs présentent, sur leurs faces, des pierres de taille de moyen appareil, à tête à peu près carrée (20 à 30 centim. de côté) ; de larges joints séparent ces petits blocs. Les joints sont soigneusement garnis de ces excellents mortiers dont nous avons parlé. Au donjon de Domfront, les contreforts sont la partie ma-

(1) Ces couronnements ne se faisaient pas au XI^e siècle ; mais il avait dû en être ajouté postérieurement.

gistrale de l'œuvre. Construits par assises réglées, en pierres de taille granitiques de 0^m 24 d'épaisseur moyenne, parfaitement liaisonnées, ils s'élèvent avec une régularité qui fait honneur aux constructeurs du x^e siècle. Nous avons déjà remarqué combien le double redan de leurs riches parements donne de beauté et de noblesse à ces contreforts.

Quant aux grands parements rectilignes ou tympan, qui vont d'un contrefort à l'autre ; ils sont formés de moellons irréguliers de grès quartzeux et n'ont point d'assises réglées. Le socle très-élevé et taillé en glacis est fait de pierres granitiques. Il régnait dans tout le pourtour de l'édifice, avec sa saillie de 0^m 06. Il était partout surmonté de deux assises régulières, aussi en granit, faisant ensemble une hauteur de 0^m 40.

Nous verrons (Chap. VI), que par l'effet des guerres et le défaut d'entretien, le château était en ruine vers le milieu du xvi^e s. Le canon de Matignon l'acheva en 1574 : il ne put longtemps abriter Montgomery. De tout le château enfin, le donjon seul était resté, lorsque Henri IV en ordonna la destruction. Les guerres de la Ligue, comme toutes celles qui les avaient précédées « avaient trop appris à la Royauté ce qu'elle avait à redouter de ces châteaux restés debout au milieu du pays, comme un éternel défi à sa puissance, comme un asile pour ses ennemis, comme un appel permanent à la guerre civile. » (1).

Une épouvantable détonation ébranla l'air et le sol. Les échos formidables sortis des grands rochers des Tanneries retentirent et se repercutèrent avec fracas dans l'étendue. Le donjon bondit, retomba aux deux tiers fracassé, et tout rentra dans le silence. Ce coup de foudre, cet effondrement, avait rendu le vieil édifice à jamais inhabitable.

Le récit historique des autres faits intéressant le château de Domfront va trouver sa place à la fin de cette étude. (V. Chap. VI).

Depuis cette catastrophe, près de 275 ans ont passé et le donjon, jadis si redoutable, maintenant fraction d'un squelette, résiste à l'inclemence des saisons. Fracassé par la funeste explosion, il a été ensuite dépouillé d'une partie des pierres les p'us essentielles de ses parements. Les pygmées se sont rués sur le géant. Des mains rapaces ont de ces ruines fait une carrière. On a arraché

[1] M. Sauvage, *Domfront*, p. 70.

les pierres de taille de granit qui formaient, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les arêtes des ouvertures. Pareille spoliation a eu lieu à la base du monument, à des hauteurs qui atteignent jusqu'à 4^m. D'autres échancrures se présentent à la demi-hauteur des contreforts. Le vandalisme enfin a décapité l'édifice. Il a enlevé entièrement la couronne de créneaux et de mâchicoulis d'un monument qu'il eût fallu conserver avec prédilection, du moment qu'il était devenu inoffensif. Attaqué sur tous les points, le robuste débris, devenu le refuge des corneilles, a survécu à toutes les injures. Il est demeuré, malgré tout, d'une solidité incomparable. Les vents régnants du Sud-Ouest, chargés des pluies abondantes que l'Océan, réservoir inépuisable, envoie à la Normandie, battent en vain ses flancs moussus. A l'aspect mélancolique du donjon, on dirait un guerrier mutilé, débris des luttes héroïques des vieux âges, racontant immobile les hauts faits auxquels il prit part.

Spectacle bien inattendu au pied de ce monument féodal, les trains à la marche rapide ont fait leur apparition. Ils animent la vallée autrefois solitaire. Le sifflet strident de la locomotive fait chaque jour retentir les échos du donjon. Un jet de vapeur lancé par le nouveau véhicule de la civilisation, salue le colosse neuf fois séculaire.

Si nous déplorons les mutilations infligées à nos monuments, on nous pardonnera de blâmer aussi le sans-façon avec lequel on traite les rochers, ornement du paysage, qui donnent à Domfront son cachet distinctif.

Les rochers prismatiques, si pittoresques, qui couronnaient les hauteurs au Nord de Saint-Front, il y a moins de 40 ans, ont été détruits. En aliénant les bruyères communales, on n'eut pas la précaution élémentaire de réserver quelques ares du terrain de peu de valeur, d'où ces rochers émergeaient. Tout fut vendu sans prévoyance, sans souci. Et l'industrie privée en a fait table rase. Maintenant, la pioche dévastatrice exploite en carrières le massif de quartzites, qui constitue le versant de la colline au Nord du donjon. Aussi répéterons-nous avec l'abbé Postel : « Des pierres ! ils en ont tout à l'entour, 150 fois ce qu'il leur en faut, pourquoi donc ce vandalisme stupide, cette utilitarisme sans poésie qui nivellerait le Mont-Blanc pour éviter une courbe ? »

Notre donjon inspira souvent le génie des poètes. On nous

permettra d'en citer quelques exemples. Les pages que de Chénedollé lui consacra, vers 1830, constituent une histoire, résumée à grands traits, de la localité durant le Moyen-Age (1).

M. Bidard l'a chanté en ces termes (2) :

- « Vieux débris resté là... cippe d'un trépassé. .
- « Comme un rocher en mer, quand le flot a passé.
- « Seul après le combat, comme une sentinelle
- « Oubliée... et qui semble attendre qu'on l'appelle. »

Schalck de la Faverie fit à son adresse ces vers épiques (3).

- « Majestueux débris des choses du passé !...
- « D'une race de preux tu gardes la mémoire ;
- « Et tu sembles toi-même un puissant trépassé
- « Endormi dans sa gloire. »

Ailleurs, le même a dit :

« Sur la pointe la plus élevée, au milieu des débris d'une citadelle redoutable, une immense muraille, haute, pointue, isolée, élève dans les airs son gigantesque profil. C'est ce qui reste du donjon démantelé.

« Le front haut, il semble vivre encore ; tout près des nuages, il reste là, immobile et muet » (4).

M. Lorient, à son tour, exprima ce qui suit, dans la conférence qu'il fit à Domfront le 2 mai 1880 :

« Restituez par l'imagination ce superbe édifice ; interrogez ces pierres innombrables damasquinées aujourd'hui de blancs lichens et qui rappellent ces multitudes corvéables qui les superposèrent, puis qui moururent en ne laissant d'elles-mêmes que ce souvenir de leur servitude... »

« Le dur Titan, fils de Talvas, voit autour de lui, sur la colline, la dispersion de ses gigantesques décombres. Tel Montgomery vit ses preux couchés près de lui, lorsque debout et terrible encore, il cherchait à les rallier par un dernier cri. »

Ailleurs, le même auteur (5) peint en vers la vie du Moyen-Age et évoque noblement sur ces ruines la grande figure de Montgomery :

(1) Voir Liard, *Histoire de Domfront*.

(2) *Feuilles tombées*, p. 27.

(3) *Folie en partie double*.

(4) *Folie en partie double*.

(5) *Ce que le vent dit au lierre*.

« Quand de la plainë immense accourait la tempête,
 « Avez-vous, sous le lierre abritant votre tête,
 « Entendu l'ouragan, d'une puissante voix,
 « Raconter les hauts faits des héros d'autrefois?
 «
 «, et l'on croit ouïr une plainte, un soupir,
 « Ou le chant dont Mahaut berçait Eléonore...
 « Bientôt comme le cor, le vent fait retentir
 « L'embrasure anguleuse où crépite le lierre;
 « Comme un chien haletant jappe la meurtrière,
 « Et l'on se ressouvient des chasses d'autrefois,
 « Des aboiements lointains, du cor au fonds des bois!
 « Le vent qui toujours croît, semble un clairon d'alarmes.
 « Dans l'air au loin sonore, on entend des bruits d'armes,
 « Les pas précipités de Matignon venir,
 « Les coups sourds du canon, sous la terre bondir,
 « Les preux dans le donjon se parler à voix haute,
 « Et dans de grands tombeaux se coucher côte à côte.
 « Tout à coup, sur la brèche où sont tombés les forts,
 « Montgomery, parmi les vivants et les morts,
 « Se lève ! et brandissant sa formidable épée,
 « Empourpre de son sang la muraille écroulée.
 « Mais le calme profond déjà s'est rétabli.
 « Comme un souffle apaisé s'efface aussi l'histoire
 « Des jours dont les vivants ont perdu la mémoire,
 « Et tout s'évanouit dans l'éternel oubli. »

III

LES CASEMATES

« Oh ! que j'aime à rêver dans ce lieu solitaire !

« Là, nul bruit !

DE CHÈNE-DOLLÉ.

Si, de la ville de Domfront on entre dans le square par le viaduc qui remplace le pont-levis du château, les regards, d'abord fixés sur le donjon, sont bientôt attirés par des œuvres plus modestes, mais non moins curieuses. C'est une longue galerie, une rangée de ruines bizarres, obscures, une sorte de petite nécropole à demi souterraine qui s'étend à droite et à gauche du pont. Ce sont les casemates du château.

Dans l'art de la fortification moderne, on nomme casemates un souterrain voûté à l'épreuve de la bombe, percé d'embrasures et de créneaux, abri d'où l'on peut faire feu sur l'ennemi.

Au Moyen-Age, c'était aussi une galerie voûtée recouverte d'une terrasse. Le mur de face était percé d'étroites meurtrières qui permettaient de tirer, soit directement, soit obliquement sur l'ennemi. C'était un ouvrage avancé, destiné à empêcher l'approche de la résidence seigneuriale.

Les casemates du château de Domfront avaient pour objet (Voir ci-dessus, § I) la défense du fossé qui sépare la forteresse de la ville. Elles régnaient entre les deux tours *t* et *t'* (Voir le plan général), c'est-à-dire sur une longueur de 100^m. La partie avoisinant la tour *t'* a été détruite. Ce qui reste n'a plus qu'une longueur de 70^m, et cette portion est loin d'être intacte. Toutefois ces curieux restes font parfaitement connaître ce qu'était le tout.

Cette suite d'étroites galeries sensiblement parallèles au fossé, lui font face et en sont séparées par une distance qui varie de 7 à 10^m. Le front ou façade est percé de distance en distance, par des meurtrières effilées ayant seulement trois à cinq centimètres de largeur, retournées extérieurement en glacis pour permettre d'obliquer l'arbalète à droite et à gauche. Par ces ouvertures, les soldats pouvaient, à l'abri des projectiles ennemis, tirer sur les assiégeants assez téméraires pour s'engager dans le fossé ou sur le pont-levis, ou même sur la contrescarpe. Quiconque osait par escalade, prendre possession de l'enceinte fortifiée, était sûr d'être



VIII. CASEMATES



25 m

atteint par les traits partant soit des meurtrières, soit du terre-plein réservé au devant, soit des terrasses qui les surmontaient. Car ainsi s'étagait la défense dont l'envahisseur aurait eu à franchir les degrés hérissés d'arbalètes et de hallebardes. Les meurtrières félines, semblables aux yeux étroits de la tyrannie, toujours ouvertes sur la ville, tenaient en respect le bourgeois prêt à se mutiner, comme elles repoussaient l'ennemi venu du dehors pour surprendre la citadelle.

La voûte en ogive qui couvre la galerie longitudinale indique une construction beaucoup moins ancienne que le donjon. La maçonnerie est d'ailleurs bien moins solide que celle du ^{xr} siècle. Le mortier est d'une qualité inférieure. On ne peut assigner à ces ouvrages une date antérieure au ^{xiii} siècle ou tout au plus à la fin du ^{xii}. — Philippe-Auguste ayant donné, vers 1214, Domfront et Mortain à Philippe le Rude, ce prince fit augmenter, en 1228, les fortifications de Domfront. On ne peut guère attribuer qu'à cette date et à Hurpel, lui-même, la construction des casemates. Les besoins de la défense devaient faire sentir, depuis longtemps, l'utilité de ce surcroît de force. En effet le côté de l'enceinte du château qui faisait face à la ville était jusqu'alors le moins bien fortifié. C'était le côté faible de la place.

Pour racheter, du Sud au Nord, la déclivité du terrain, dans le sens de la longueur des casemates, on plaça le sol de celles-ci à des niveaux différents, reliés par des rampes et même par des escaliers (Voir le plan figure VIII). Sur les uns et les autres, la voûte qui couvrait la galerie était rampante. Des escaliers de service, de forme et de dimensions variables, furent en outre établis transversalement aux casemates, aux points K, L, M, N. Des voûtes inclinées abritèrent également ces escaliers qui mettaient la troupe préposée à la garde de ces redoutes en relation constante avec le donjon centre de la place. La garde pouvait en recevoir des ordres, être relevée ou ravitaillée, ou donner l'alarme, le tout sans s'exposer aux traits de l'assaillant.

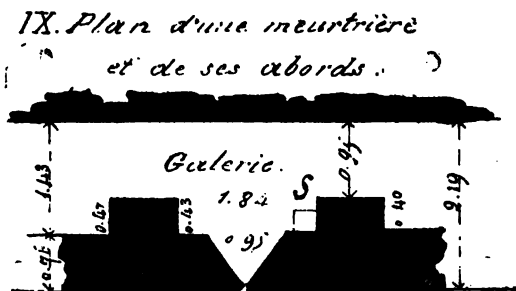
*
* *

En construisant les casemates, on leur donna pour amortissement extrême, au Nord et au Sud, les deux grosses tours cylindriques préexistantes *t* et *t'* (pl. I), d'une force remarquable. Sans

doute, ce sont deux des quatre tours de défense que (suivant Caillebotte) Guillaume Talvas avait fait édifier en même temps que le donjon. En effet, la solidité des murs, le mortier qui les cimente ne diffèrent pas de ceux du donjon. La tour située au Nord, est en grande partie détruite jusqu'au-dessous des fondations. Mais celle du Sud, quoi que rasée presque au niveau du sol, montre encore des détails caractéristiques. C'est un socle de granit, taillé en biseau comme celui du donjon. Une assise de granit règne sur le socle, encore comme au donjon, à cela près qu'à celui-ci, il y a deux assises pareilles.

Les casemates trouvèrent dans ces tours extrêmes un dégagement et un solide point d'appui. Les murs circulaires des tours avaient 3^m d'épaisseur. Leur antériorité sur les casemates est de plus attestée, à la tour du Sud, par le raccordement de la maçonnerie ancienne avec celle de la galerie qui y pénètre.

La largeur claire de cette galerie varie de 0^m90 à 1^m. Mais la troupe qui venait l'occuper pouvait se masser aux abords des diverses meurtrières ou archières, dans les gares que montre la figure à grande échelle n° IX.



Détail curieux : une des encoignures voisines de chaque meurtrière présentait un petit siège S en pierre de taille de granit, pour asseoir le factionnaire blotti là en temps de guerre, dans une demi-obscurité. La plupart de ces sièges sont encore en place. Chacun d'eux est un dé ayant 0^m30 de côté, surmonté d'un petit tailloir de 0^m12 d'épaisseur. Le tailloir est saillant de 0^m04 ; il est chanfreiné en dessous et fait corps avec le dé.

Tout était donc prévu avec intelligence dans ces réduits coquettement disposés quoique d'une grande simplicité. Les ouvrages de cette espèce étant aujourd'hui fort rares, nous avons

dû signaler et décrire avec détail les remarquables casemates de Domfront. Nous les recommandons à toute l'attention des archéologues. Il nous reste à dire quelques mots de leur structure.

Les arêtes des murs sont appareillées régulièrement en pierre de taille granitique de moyenne dimension. Le surplus est en petits moellons de grès commun, aussi bien pour les voûtes que pour les pieds-droits.

La hauteur des galeries longitudinales est de 2^m05 en moyenne, savoir : 1^m50 entre le sol et les naissances de l'ogive et 0^m55 pour la partie courbe. De petites voûtes transversales, aussi en ogive, s'appuient sur le haut des archières. Elles sont inclinées de dedans en dehors et se raccordent avec l'ogive longitudinale.

Les casemates étaient en communication avec les tours formant tête du pont-levis, comme on le voit dans la tour polygonale P (pl. VIII). On remarquera que cette tour a dû être reconstruite au xvr^e siècle, en remplacement d'une autre édifiée en même temps que le donjon ; et qu'elle avait pour pendant une tour située à droite de l'entrée, dont on ne voit plus que les ruines informes. Ainsi se complétait la tête du pont. Des substructions ont plusieurs fois modifié ces ouvrages souvent détruits ou endommagés par la guerre.

La même tour P, montre un système d'embrasures et de meurtrières pratiquées dans ces épais murs. On retrouve dans ces compartiments le petit siège S du factionnaire.

Détail plus remarquable encore : la tour P communiquait avec sa voisine par un deuxième couloir voûté, établi au-dessus de celui des casemates. Les extrémités de cette voûte, également en ogive, sont parfaitement visibles sur le terrain, aux points Q et R (planche VIII).

Ces dispositions intimes n'appartiennent pas à une œuvre vulgaire. Elles donnent un puissant intérêt à l'étude des ouvrages que nous décrivons. Plus on les explore, plus on y découvre d'objets dignes d'être observés et décrits.

Un cours de murailles surmontait la voûte des casemates. La partie qui subsiste au Nord du pont-levis, atteint encore en ce moment une hauteur de 5^m50 environ au-dessus du sol de la galerie. Ce rempart, couronné d'une banquette en terre, peut-être d'un parapet à créneaux, achevait de rendre ce côté de la place inattaquable par les moyens alors en usage.

C'est à tort, répétons-le en terminant, que quelques personnes appellent nos casemates des souterrains. La hauteur du sol qui se trouve entre ces ouvrages et le donjon leur donnait bien une apparence souterraine. Mais le flanc oriental se présentait en élévation comme front vertical de défense, armé de ses redoutables meurtrières. Donc pas d'hésitation, leur unique raison d'être, était la défense du fossé.

CHAPELLE DU CHATEAU

« La mémoire des morts demeure
« Dans les monuments ruinés. »

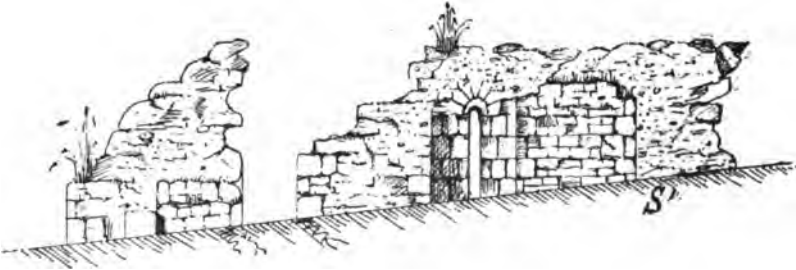
V. Hugo.

Tout château féodal de quelque importance était pourvu d'une chapelle particulière, desservie par un aumônier. C'est cet ecclésiastique, commensal familial de la maison, qui était, suivant Monteil, chargé de pourvoir aux plaisirs de la veillée, et de varier un peu les occupations des châtelains, de chasser la monotonie et le pompeux ennui de l'habitation seigneuriale.

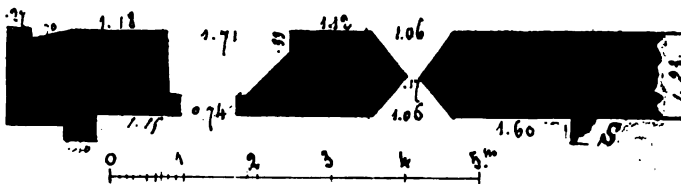
« Chaque château avait chapelle, chapelain, sacristie ; arsenal avec arbalestes, sagettes et autres armes. »

Aussi que voyons-nous ?

A environ 32^m à l'Occident du donjon Domfrontais, se trouve un précieux reste, malheureusement réduit à très-peu de chose. C'est un pan de mur figuré sur notre plan général et dont voici (planche X) les détails en plan et en élévation sur une plus grande échelle (0^m01 pour mètre).



X. Restes de la Chapelle du Château.



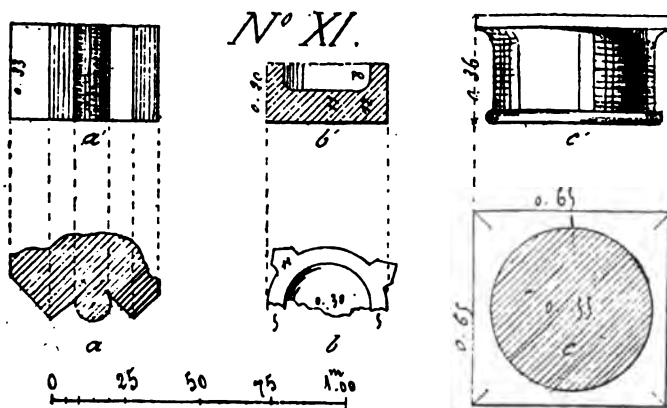
Ce vestige est une partie de la cœtière méridionale de la chapelle du château, une fenêtre de 0^m17 de largeur claire, dont le galbe supérieur est taillé dans un unique morceau de granit est avec des contreforts presque entièrement détruits, le trait caractéristique qui révèle à n'en pas douter, le mur d'un petit temple. La fenêtre est à double glacis. Elle n'a ni feuillure ni repos pour recevoir et retenir un châssis. Les glacis de son ébrasement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, concourent tous les quatre vers le milieu de l'épaisseur du mur et s'arrêtent sur l'axe même de celui-ci (Voir le plan, côté n° X) (1).

Quant aux contreforts, la base de l'un d'eux a 0^m40 de largeur et est entière. De simples arrachements montrent la place où fut l'autre (Voir points S et S').

Fenêtre, contreforts, grande porte regardant l'Occident, tout confirme notre appréciation. C'est bien là une chapelle et c'est celle du château. Il ne faut pas confondre cet édifice avec la chapelle du prieuré de Saint-Symphorien, que nous allons étudier ci-après.

Ces deux temples n'avaient de commun que leur voisinage dans la vaste enceinte féodale.

S'il fallait une autre démonstration au sujet de la destination de l'édicule, on la trouverait dans certaines épaves sculpturales dont voici les dessins cotés, tant en plan qu'en élévation. Ce sont : (Pl. XI), 1° une assise d'une colonne (fig. a a', probablement celle



[1] Violet-le-Duc fait remarquer que telle était la forme de ces étroites fenêtres du viii^e siècle au xi^e. — Les baies restaient alors béantes.

de l'arc triomphal; 2° un fragment de bénitier (fig. b b'); 3° un chapiteau d'une grosse colonne (fig. c c'). Ces précieux débris, trouvés dans l'emplacement du petit édifice, sont encore gisants sur place, comme une vivante revendication.

Enfin la chapelle du château était sous l'invocation de Sainte-Scolastique et de Sainte-Catherine. Le vocable différent des deux temples ne peut donc laisser aucune incertitude sur leur attribution respective.

Les faibles vestiges de la chapelle du château ne permettent pas de déterminer, d'une manière certaine, le style et par conséquent l'époque de sa construction. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que l'œuvre appartenait au type roman. On remarque toutefois qu'elle est beaucoup moins solide que le donjon, moins belle, moins monumentale que la chapelle Saint-Symphorien. La maçonnerie, en moellon de grès de faible dimension, avec chaînes en pierre de taille de granit et mortier friable, est facile à attaquer. Cette circonstance explique l'exiguité de la ruine. Les matériaux des murs ont été enlevés et aussi, croyons-nous, le dallage et les seuils. Partout l'implacable vandalisme a laissé ses stigmates sur les antiquités monumentales. Cette portion de mur n'est demeurée debout que grâce à ce qu'elle formait la clôture séparative de deux petits jardins. Son utilité l'a sauvée jusqu'à nos jours d'une complète démolition.

Nous regrettons que l'exiguité des ruines et l'absence de documents écrits ne nous permettent pas une étude plus approfondie de ce petit temple.

CHAPELLE SAINT-SYMPHORIEN DU CHATEAU

« Une ère nouvelle commença pour les arts
en même temps que le ^x^e siècle. »

DE CAUMONT, *abbécé. d'archéol.*

Durant le Moyen-Age, et particulièrement au ^x^e siècle, les grands feudataires, seigneurs et maîtres de vastes territoires, croyaient racheter leurs iniquités par certaines libéralités et des fondations pieuses. Ils élevaient des monastères et les dotaient de biens immenses ; ils les enrichissaient de privilèges et de faveurs. Ils leur octroyaient des redevances, des rentes et des fiefs.

C'est ainsi que Guillaume Talvas, après avoir bâti le château de Domfront et élevé près de là, sous son regard, la remarquable église romane de Notre-Dame-sur-l'Eau, fonda, à un myriamètre du château féodal, l'abbaye de Lonlay, dans le site le plus heureusement abrité, au milieu des prairies où coule l'Egrenne (1). On lui donna le nom de Notre-Dame-des-Déserts. Des moines Bénédictins, venus de l'abbaye de Fleury s'y installèrent. Guillaume les dota de nombreux domaines, de moulins, d'étangs, de dîmes, de bénéfices et privilèges dont le long détail serait hors de propos pour le sujet qui nous occupe. Remarquons seulement qu'au nombre de ces faveurs se trouvait la nomination des maîtres aux écoles de la Vicomté et le droit de présentation à un grand nombre de cures, notamment à celles d'Alençon, de Condé-sur-Noireau, etc.

Les diverses constructions que nous venons d'énumérer, en y comprenant le château, si considérables qu'elles soient, furent exécutées dans le premier tiers du ^x^e siècle.

Le comte de Bellême ajouta à ses munificences en faveur du savant ordre des Bénédictins, la même église de Notre-Dame-sur-l'Eau, qui était alors l'église matrice de Domfront (2). Il y joignit la chapelle ou église de la Haute-Chapelle (3).

[1] L'Egrenne au cours rapide, est une des quatre rivières qui sortent de la haute colline de Brinbal. C'est un affluent secondaire de la Mayenne.

[2] Ce monument remarquable était le centre d'un prieuré qui devint, en 1754, l'hospice de Domfront.

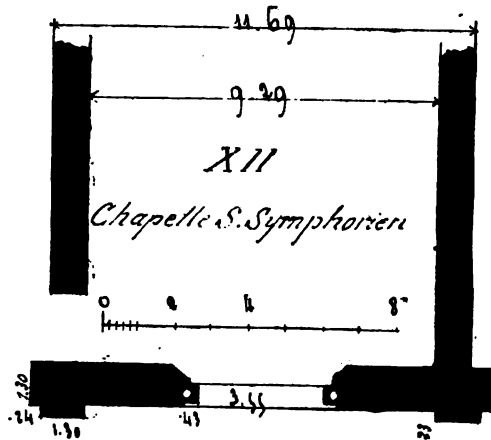
[3] L'ancienne église de la Haute-Chapelle était bâtie en maçonnerie dite saxonne ou à arêtes de poisson [opus spicatum]. Un pan de mur de cette chapelle

Enfin Guillaume désira avoir toujours des moines Bénédictins près de sa personne. Dans ce but, il fit ériger, dans l'enceinte même qui contenait son château de Domfront, un autre édifice religieux. C'est la chapelle Saint-Symphorien qu'il donna avec un enclos voisin, aux Bénédictins pour lesquels il professait, paraît-il, une grande vénération. Ce temple fut, comme l'église Notre-Dame, le centre d'un prieuré contenant logement pour le prieur, avec perception des dîmes du château.

Nous avons à analyser ici les vestiges de cette chapelle. Il s'agit d'un édifice roman de la deuxième époque, bien caractérisé par ce qui subsiste de sa façade. Quoique celle-ci ait été dépouillée en majeure partie de ses pierres d'appareil et même presque entièrement détruite, il en reste heureusement assez pour qu'il ne puisse subsister de doute sur le siècle auquel appartient le monument.

*
* *

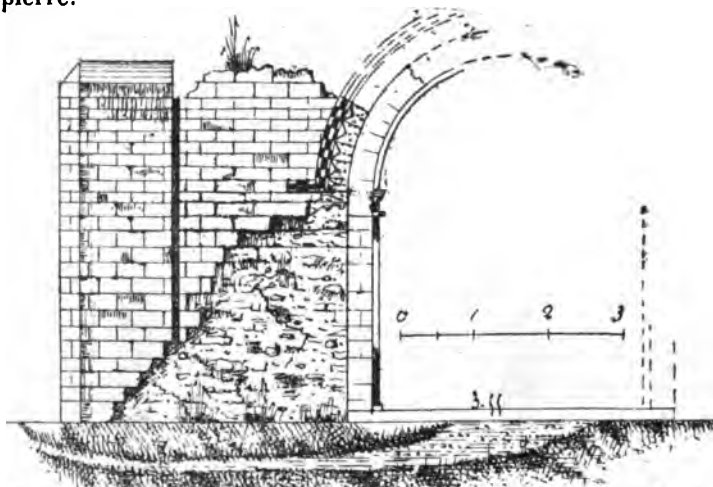
La chapelle Saint-Symphorien se trouve au Nord du donjon, tout près du mur d'enceinte. On jugera de son importance par les dimensions des ruines que nous avons relevées et cotées (Voir pl. XII et XIII). Sa largeur était de 9^m29 intérieurement. Quant



haut placée, existait encore en 1868. Il attestait parfaitement le style, roman primitif, du monument qui avait vu passer les générations de dix siècles. Nous avons alors relevé le dessin de ce mur. Les travaux de construction de la nouvelle nef ont soigneusement fait disparaître ce précieux spécimen des œuvres du passé, qui était encore très-solide. Ce n'est qu'un acte de vandalisme à ajouter à tant d'autres.

à la longueur, elle est indéterminée. Le jardin qui a pris la place du monument, ne laisse pas voir la longueur de ses fondations. La façade qui regarde l'Occident était en pierre de taille granitique, d'appareil moyen. Elle avait 12^m15 de longueur, compris les contreforts méplats, appareillés dans le style de ceux du donjon. Elle avait plus d'un trait de ressemblance avec l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau, sa contemporaine.

Cette façade est aujourd'hui représentée par un reste d'archivolte (2) de 0^m30 de largeur et par les contreforts de l'angle N.-O. Elle porte le cachet parfaitement pur du roman secondaire ou Byzantin, dont l'épanouissement chez nous date du commencement du XI^e siècle. L'archivolte était un plein cintre extradossé, du plus heureux effet. Les voussoirs, finement taillés, étaient artistement ornés sur leur face verticale, par un échiquier fait de points carrés disposés symétriquement et gravés en creux. Nous signalons ces détails sculpturaux comme une des plus nobles variétés décoratives parmi celles que l'époque romane gravait sur la pierre.



XIII. Restes de la Chapelle romane S. Symphorien.

Une bordure de zigzags, aussi gravés en creux, accompagnait l'échiquier vers l'extrados. Enfin un cordon semi-circulaire, orné d'un triple rang de billetes, enveloppait le cintre ainsi ornementé et se retournait horizontalement à ses extrémités inférieures. Ce

(2) Celui de la grande porte.

cordon avait 0^m16 de largeur et 0^m05 de saillie. Une deuxième archivolte, en retraite sur celle qu'on vient de décrire, supportait l'intrados de celle-ci et circonscrivait la porte principale, selon le type de l'époque. Elle s'appuyait elle-même sur des colonnettes dont il ne reste plus que la base. Quant aux contreforts larges et plats de l'encoignure Nord-Ouest, ils ont 1^m30 de largeur et une saillie de 0^m24.

Le peu qui reste de la façade sert de soutènement au jardin surélevé dont nous venons de parler. Un jardin voisin sis à l'Occident, est à un niveau inférieur qui correspond sensiblement à celui du dallage de l'ancien édifice. Enfin une mauvaise muraille de soutènement remplit le vide du portail et tient la place des parties absentes de la façade.

La chapelle était formée d'une simple nef droite, sans transept.

Nous avons démontré qu'on ne peut confondre la chapelle du prieuré de Saint-Symphorien avec celle du château. Toutefois on ne saurait affirmer que le temple élevé sous le patronnage de Saint-Symphorien n'ait pu, dans le principe, desservir pour un temps l'aristocratique résidence. Mais l'édification postérieure de la chapelle particulière du château, plus à proximité du maître, dut en ce cas faire abandonner entièrement l'autre au prieuré Bénédictin.

*
* *

Au commencement du xiv^e siècle, Guillaume, un des fils de Philippe-le-Rude, confirma les droits de l'abbaye de Lonlay sur le « prieuré de Saint-Symphorien dans le château de Domfront » (1).

Nous tenons de M. Sauvage qu'il existe aux archives de la Sarthe (10^e reg. des insinuations du diocèse du Mans, années 1563-1565) des « provisions du prieuré de Saint-Symphorien au château de Domfront en Passais, émanées de N.-S. p. le Pape, et expédiées au nom de noble Jean de la Mouche. »

Suivant un acte reçu par Jacques Delaunay et Adrien Granger, tabellions à Lonlay-l'Abbaye, le 10 juin 1673 (2), Dom François Filleul « religieux de l'abbaye Notre-Dame de Lonlay, congréga-

(1) Thébault de Champassais.

(2) Nous devons la communication de ce document à l'obligeance inépuisable de M. Patou, descendant de M. Caillebotte.

tion de Saint-Maur, ordre de Saint-Benoist, procureur de Dom Georges Rodier, religieux de l'ordre de Saint-Bénott, prieur du prieuré de Saint-Symphorien du chasteau de Domfront, en vertu de procuration à lui donnée par ledit Dom Georges Rodier, religieux, passée devant les notaires royaux de la ville de Péronne, le 24^e jour d'avril lan 1671 deument en forme a ce jourd'hui pour l'utilité et augmentation du revenu dud. prieuré pour et au nom dud. Dom G. Rodier, baillé et par ce p^{nt} (1) baille en pure fief de rente fontierre et seigneurialle annuelle et perpetuelle à tous-jours mais à Brice Bressé, bourgeois de Domfront à ce p^{nt} et acceptant savoir est une petite portion de terre labourable à p^{nt} servant de jardin à légumes située dans l'enclos dud. prieuré dans les ruines dicelluy prieuré duquel prieuré la *chapelle et autres bastiments en dépendants* auraient été ruinés et abattus par l'ordre du Roy, lors que le château de Domfront auroit ruiné laquelle portion contient deux perches de terre ou viron joignant d'un costé au jardin à légumes de M^e Denis Husson sieur de Saint-Denis d'autre costé le jardin du nommé Lehoume boullenger et d'Estienne Foulliard et le chemin allant aux garennes (2) et d'autre à lad. chapelle et comme ladite portion se contient et pourporte, etc. Et a esté la p^{nte} fiefte ainsi faicte au moyen et parce que led. Bressé fiefant a promis et cest obligé den faire et payer par chacuns ans aud. s^r Prieur ou ses procureurs la somme de deux sols six deniers tournois de rente fontierre seigneurialle annuelle et perpétuelle payable, etc.....

sans en faire et payer en outre aucune chose fors compar^{an} au Gaigne pleige du-d. prieuré.....

« Et promet ledit s^r Filleul religieux procureur de faire ratifier et agrer la p^{nte} fiefte aud. s^r Prieur toutefois et quantes pour servir de sécurité et garantye etc.

« Outre ce que dessus led. Dom François Filleul procureur... aux qualités sus dites a encore baillé et fiefte à rente fontiere et seigneurialle annuelle et perpetuelle aud. Brice Bressé tout l'enclos et circuit de la terre ou estoit bastie lad. chapelle Saint-Symphorien dud. prieure du chasteau suyvant les vestiges et fondements des murailles dicelle qui y parroissent encore pour par led. Bressé en jouir uzer etc.

(1) Présent.

(2) Le versant Nord de la colline nourrissait donc des lapins ou en avait possédé.

den faire et payer en outre la somme sy dessus de rente fontiere et seigneurialle la somme de quatre sols un denier tournois de rente payable comme dessus etc....

« Accordé entre les parties quen cas que toutes fois et quantes que le prieur dud. prieuré voudra faire rebatir et rediffier lad. chappelle lad. fiefte cessera et demeurera nulle au chef de ce qui despend du circuit ou icelle chappelle estoit bastie seulement suivant les antiens vestiges qui ne seront demolis pour servir de marque et partant la p^{me} fiefte ne demeurera que pour la petite portion de terre cy devant desnommée et fiefcée estant proche de led. chappelle etc. »

Nous avons cru devoir donner, presque en entier, malgré sa longueur et son verbiage, cette pièce inédite émanant des tabelions de Lonlay. Son rapport direct avec les dépendances du château nous en faisait une obligation. Ce document montre l'état de la chapelle en 1673. Il y avait longtemps que l'édifice et les autres bâtiments en dépendant avaient été ruinés et abattus par l'ordre du Roy, en même temps que le château. Expressions qui prouvent en outre que la chapelle n'était pas le seul bâtiment du prieuré. Elle était, pour le moins, accompagnée de l'habitation du prieur. Le tout était situé dans un enclos objet de la même concession : *l'enclos dudit prieuré dans les ruines d'iceluy prieuré*. Talvas s'était ainsi donné, dès le principe, un voisin apanagé tant dans l'enceinte fortifiée qui contenait le château que dans les terrains adjacents. Les religieux conservèrent ce prieuré jusqu'après la destruction de l'habitation féodale. Le prieur l'appelait son « fief de la Rochette »

Cet acte nous apprend enfin que les Bénédictins avaient un projet qui ne s'est point réalisé : celui de reconstruire le prieuré ou, comme il est écrit, de *faire rebastir et rediffier ladite chapelle*.

Dans un autre contrat en date du 23 octobre 1714, passé devant Manier, notaire des paroisses de Lonlay et Larchamp, et qui se trouve aux archives de la préfecture de l'Orne, ont lit ce qui suit :

« Fut présent Dom Etienne Piard, prestre religieux profeez de l'abbaye Notre-Dame-des-Déserts de Lonlay, procureur en icelle lequel vertu de proceration à lui baillée par Dom Barthelemy-François Fourel (ou Fauvel) aussy religieux de l'ordre de Saint-Benoist, congrégation de Saint-Maur, prieur titulaire du prieuré

simple de Saint-Symphorien du chasteau de Domfront, passée devant les notaires de Laon..... Lequel audit nom..... abaillé à titre de rente annuelle réelle et perpétuelle et fontière à Guillaume Sufisaie, bourgeois de Domfront à ce present et acceptant scavoir est une portion de terre en vallon scise sous l'enclos d'icelle ville dans les grisons dud. chasteau comme étant du domaine non fieffé dud. prieuré de Saint-Symphorien et au-dessous des jardins appartenant à Pierre Hamelin et Jean Courteille, que ledit Suffisaye aurait commencé à défricher et désertre aprandre depuis les dits jardins et autant qu'ils en contiennent à droite ligne jusque à 60 pieds près du prey des dames reilgieuses d'icelle ville et bornées par un bout du costé de lanclos des dames religieuses et de laustre costé jouxant leurs dits rocs et qui sera séparé par une haye que ledit Suffisaye fera faire à ses frais a la charge d'en paier au dit s^r Fourel ou à ses représentants de rente foncière et non racquitable chacun an la somme de cinq sols au terme...etc.

« A charge aussi de comparoir aux plets et gage pleige de la dite seigneurie et fief de la Rochette ou il paiera ventes relief le cas offrant etc..... »

Dans cet acte, la désignation de l'immeuble indique à n'en pas douter, un terrain situé en dehors de l'enceinte fortifiée : « *terre en vallon scise sous l'enclos d'icelle ville dans les grisons (1) du château.....* jusqu'à 60 pieds près du prey des dames religieuses. »

Le 29 octobre 1715. Sufisaye ou Sufficais transmet l'immeuble objet de la fieffe aux religieuses (2) du couvent de Saint-Antoine de Domfront, chargées de payer pour lui la rente de cinq sols et de faire les devoirs seigneuriaux dus à l'abbaye de Lonlay (3).

Il appert d'une note écrite sur l'acte de 1714, ci-dessus, que le terrain fieffé était planté de châtaigniers.

Un contrat de fieffe du 12 novembre, même année, porte en suscription : « *fieffes des Buttes du château* jusque contre la rivière de la Varaine. »

Dans cette pièce on lit ceci :

« Dom Etienne Le Piart, père procureur de l'abbaye de Lonlay fondé en procuration spéciale de Dom Barthelemy-François

(1) Ou rochers de grès.

(2) Les Bénédictines.

(3) Note aux archives de l'Orne.

Fourel (ou Fauvel), prieur de Saint-Symphorien du château de Domfront.... lequel en cette qualité a cejourd'hui volontairement baillé en pure juste et loyalle fiefte annuelle et perpetuelle à noble dame Françoise de Queraly, prieure du couvent de Saint-Anthoine de Domfront presente et acceptante pour sa communauté, sçavoir est un costeau de terre la plupart en rochers nommés les Garennes du Chasteau contenant environ une acre et demie lequel costeau joinct d'un boul't vers soleil levant les dittes dames par un petit rocher et les nommés Jame et Hamelin et d'un costé par en bas la pointe de la prairie desdites dames et un bout de la rivière qui va de ladite prairie au moulin Foulon (1) d'autre bout le rocher joignant le closet à Chauvière du moulin Foulon et d'autre costé les closets au sus-nommé la Varenne et autres petits jardins appartenants à divers particuliers qui est tout et autant de terre qui reste à fieffer dans ledit chasteau. »

Le prix de cette fiefte est une rente perpétuelle de dix sous que la prieure s'oblige, pour sa communauté, payer audit sieur prieur ou représentants « dans son fief de la Rochette autrement nommé Saint-Syphorien. » (2)

Le titre dont il s'agit montre une fois de plus qu'en dehors de l'enceinte fortifiée, le prieuré possédait la majeure partie, si ce n'est la totalité du versant septentrional de la colline, depuis le mur d'enceinte jusqu'à la prairie du couvent de Saint-Antoine (3) et à la Varenne. Terrain fortement incliné, espèce de talus formé de rochers de grès quartzeux (grisons) tapissé de serpolet, peuplé peut-être encore alors de lapins et en partie planté de châtaigniers. C'est dans ces immeubles qu'en 1862 est venue s'incruster, à flanc de côteau, une rectification raisonnée de la route alors départementale d'Orléans à Saint-Malo. Cette déviation avait pour objet de répartir sur un plus long développement la forte déclivité que présentait cette route en suivant le versant au Sud de la ville.

(1) Aujourd'hui usine élévatoire des eaux de la Varenne pour l'alimentation de la ville.

(2) Archives de l'Orne.

(3) Prairie comprise entre le hameau du Pissot et la rive gauche de la Varenne, en suivant le pied du côteau. Il y a 50 ans. on nommait encore cette prairie le pré du Couvent.

LES HOMMES ET LES ÉVÉNEMENTS

« Sans l'exacte connaissance du temps passé, on ne saurait juger le temps présent. » (X.)

Après avoir décrit le théâtre, voyons passer les acteurs.

1^{re} Époque. — *Famille de Bellême, sous la suzeraineté des ducs de Normandie.*

Le comte de Bellême, Guillaume Talvas, fondateur du château de Domfront, affectionnait ces rochers et le nid d'aigle qu'il avait édifié à leur cime. Il en fit sa résidence habituelle, et la mort l'y surprit vers 1030. Il fut inhumé dans l'église matrice de Notre-Dame-sur-l'Eau, autre œuvre de sa puissance, élevée sous ses yeux vers 1026, au bord de la Varenne (1).

Nouveau Foulques Nerra, Guillaume était, on l'a vu, un fécond constructeur de châteaux-forts, d'églises et de monastères. Si « le noir faucon angevin, grand bâtisseur et grand batailleur, » fonda ou reconstruisit les lieux forts de Montrichard, Montbazou, Langeais, Saumur et Loches, le comte de Bellême, contemporain de Foulques, fut, de son côté, l'auteur des châteaux d'Alençon, Seès, Essai et Domfront. Talvas ne fut ni moins cruel ni moins superstitieux que le duc d'Anjou.

Ce dernier, dans la plantureuse vallée de l'Indre, éleva au milieu des prairies ensoleillées de la Touraine, l'imposante abbaye de Beaulieu, à 1 kilomètre du château de Loches (2). Là, il enrichit avec profusion les moines bénédictins et les fit seigneurs d'une vaste baronnie.

De son côté, Guillaume, à la sollicitation de son frère Avesgaud, évêque du Mans, éleva, au profit du même ordre, le monastère de Lonlay (3). Bientôt il donna à cet établissement, l'église

[1] Dans une brochure ayant pour titre : *Les Pierres tombales de l'Église Notre-Dame*, nous avons indiqué les raisons qui ne permettent pas d'admettre la tradition qui croit voir le monument funéraire du comte dans un groupe en pierre calcaire, abrité par une des absidioles de ce temple mutilé.

[2] Ce monastère fut dédié « au Saint-Sépulchre, à la Trinité, aux Archanges, Chérubins et Séraphins. »

[3] Les armes de l'abbaye de Lonlay étaient *de sable à un loup d'argent*. Celles du prieuré de Notre-Dame-sur-l'Eau étaient *d'azur à une chapelle d'argent*.

de Notre-Dame-sur-l'Eau, avec le prieuré voisin devenu, en 1754, l'hospice de la ville de Domfront. Il y ajouta le prieuré de Saint-Symphorien du château et des dotations dont le lecteur a pu apprécier l'importance (1).

La charte de fondation de Lonlay, comme celle de Beaulieu, fulmine les anathèmes les plus violents contre ceux qui essaieraient de porter atteinte aux concessions faites aux religieux chargés de prier, à perpétuité, pour ces illustres pécheurs qui se déclarent eux-mêmes souillés de toutes sortes de crimes. L'un et l'autre accablent du poids de leurs malédictions solennelles ceux qui troubleraient ces moines, garants de leur salut éternel, dans la possession des privilèges et des dons terrestres qu'ils leur octroient avec une libéralité qui ne sait pas compter.

Enfin la tombe, dernier mot de toute vanité, achève ce parallèle de deux des grands feudataires de ce temps-là. Foulques Nerra est inhumé en 1040, en son couvent de Beaulieu, comme Talvas l'avait été au prieuré de Notre-Dame, dix ans auparavant.

Achard le Riche, qui souscrivit la charte de fondation de l'abbaye de Lonlay, est regardé comme le plus ancien gouverneur de Domfront, pour le seigneur de Bellême.

Au point de vue des mœurs, c'est l'heure où les guerres fomentées par les gentilshommes se succèdent avec tant d'acharnement qu'elles font imaginer, comme palliatif, la suspension d'armes hebdomadaire, qu'on nomma la trêve de Dieu (1041).

Varin, un des fils de Talvas, succède à son père. Bientôt sa dureté le rend odieux et il est étranglé dans son lit. Son frère Robert de Bellême en hérite. Plus cruel encore que Varin, il faisait trembler tout le monde. Fait prisonnier dans un combat, il fut, dit Pitard, « assommé comme une bête, dans la prison où il était. »

Guillaume (Talvas II) le remplace et n'est pas moins barbare que ses prédécesseurs. Selon Pitard, ce forcené fit étrangler, en pleine rue, son épouse Hildeburge, « pieuse et sainte femme. »

[1] L'église matrice de Notre-Dame, longtemps abandonnée a été mutilée en 1836, pour élargir la route d'Orléans à Saint-Malo. La nef a été réduite à la longueur insuffisante de 9^m45. Au xvii^e siècle, elle était richement ornée, à l'intérieur, de blasons, de statues, de tombeaux. Elle avait été, du xi^e au xvii^e siècle, le lieu de sépultures de nombreux vicomtes de Domfront, de gouverneurs de cette place, de seigneurs et autres personnes de qualité de la contrée. [V. notre brochure : *Les Pierres tombales de Notre-Dame, Domfront, Liard, 1878.*]

Il augmenta les prieurés de Saint-Symphorien et de Notre-Dame (1).

Enfin Arnoult ou Arnulphe, fils de Robert, fut poignardé et ne laissa point d'enfants. Yves de Bellême, évêque de Seès, frère de Talvas II, lui succéda, comme seigneur de Domfront.

*
*
*

En 1048, Goffroy Martel, comte d'Anjou, acteur dans la coalition qui visait à spolier le jeune Guillaume-le-Bâtard, s'empara du Passais qu'il mit au pillage. Ici c'est le suzerain lui-même, c'est Guillaume qui prend les armes, comme duc de Normandie. Geoffroy installa une forte garnison à Domfront. Mais Guillaume, qui combattait sans relâche contre ses barons révoltés et se préparait à de vastes conquêtes, se rendit sous les murs de la place. Il bloqua le château en l'environnant de trois forts (2). Il se signala par plusieurs actions glorieuses. Enfin une ruse de guerre le débarrassa de l'envahisseur qui rentra dans ses domaines. C'est alors que Guillaume enleva Ambrières à l'Angevin et incendia Mayenne après un long siège (3). Il établit à Ambrières une forteresse, sentinelle avancée dont on voit encore les vestiges et qui avait pour but de repousser les invasions ultérieures des Angevins (4).

L'évêque Yves mourut en 1064. Il restait de la race de Bellême Mabile, fille de Robert, sœur d'Arnoult, nièce et héritière du même prélat. Elle était mariée à Roger de Montgomery, vicomte d'Hiesmes, puissant en crédit, honoré et grand capitaine sous Guillaume le Conquérant. Il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066. Cette alliance mit pour quelque temps la vicomté de Domfront et tous les biens de la maison de Bellême en la possession des Montgomery. Après la mort de Mabile et de Roger, Robert, leur fils, personnage turbulent, leur succéda en la vicomté de Domfront. Il passa sa vie à guerroyer avec ses voisins. Il combattit notamment les comtes de Mortagne, ses parents, qui avaient des prétentions sur Domfront, comme descendants de Varin.

(1) M. Sauvage, *Lonlay*.

(2) Robert Wace, *Roman de Rou*.

(3) Orderic Vital.

(4) Licquet, *Histoire de Rouen*.

Le duc Guillaume fit une seconde apparition à Domfront en 1065, accompagné d'Odon, évêque de Bayeux, son frère utérin. Il y rendit une décision arbitrale sur un litige qui intéressait Guy de Laval.

L'année suivante est demeurée célèbre par l'asservissement de l'Angleterre au joug impitoyable du Normand. Henri de Domfront (1) fit partie de l'expédition dirigée contre Harold, avec Mathieu de la Ferté-Macé et Achard d'Ambrières. Ils y conduisirent quatre-vingts hommes du Passais (2).

Dans cette audacieuse entreprise, le fils d'Arlette acquit le surnom de Conquérant. Mais toute conquête porte aux vaincus l'étendard des représailles. Après l'invasion de l'Angleterre, l'oppression exercée par les barons normands ne laissa aux peuples d'Albion d'autre consolation que l'espoir d'une revanche. En attendant, les vaincus désarmés gémissaient sur leur liberté perdue, sur les avanies, la spoliation et les proscriptions dont ils étaient victimes (3).

La victoire du Conquérant fut l'origine de cette suite de guerres qui firent longtemps le malheur de deux nations, dont l'intérêt bien compris eût été de vivre en paix. Cette longue rivalité haineuse qui se traduit par une multitude de combats, de meurtres et de pillages dans lesquels la France eut souvent le dessous, se terminera à peine avec la guerre de Cent-Ans. Que de larmes ont eu leur source dans l'ambitieuse conquête de Guillaume ! Dans ces démêlés souvent aussi préjudiciables aux vainqueurs que funestes aux vaincus, combien de sièges et d'assauts meurtriers subit le château de Domfront ?

La conquête de l'Angleterre eut en outre pour effet d'accroître la puissance des barons normands. Guillaume, pour affermir son autorité despotique, dut la partager avec les grands vassaux, chargés de contenir les populations anglaises, à bon droit mécontentes et souvent insurgées. La tyrannie est un crime qui ne peut être perpétré sans complices.

Guillaume le Conquérant étant mort en 1087, Robert Courte-Heuse, son fils aîné, devenait l'héritier légitime de ses états ; mais Guillaume le Roux, son frère, le gagnant de vitesse, courut

(1) Quel est ce Henri de Domfront ?

(2) Caillebotte.

(3) Orderic Vital.

s'emparer de l'Angleterre. L'expédition que Robert dirigea contre lui échoua (1089) et Robert perdit sa couronne. Ses efforts pour conserver du moins la Normandie, n'eurent pas plus de succès. Cette année 1089, Roger de Montgomery, agissant pour Guillaume le Roux, vint mettre en état de défense les places de Domfront, Alençon, Bellême, Essai, Saint-Céneri, Mamers, Vignats, la Roche-Mabile, etc. Les événements se précipitaient. La même année, Rotrou, fils de Geoffroy I^{er}, comte de Mortagne, assiége vainement Domfront. Une résistance sur laquelle il ne comptait pas, le force à une honteuse retraite.

La guerre continue entre les trois fils du Conquérant. La pauvre Normandie reçoit les coups que se portent ces « frères ennemis » dans leurs déplorables luttes.

Robert de Bellême, que nous connaissons déjà, fils de Roger de Montgomery et de Mabile, « sinistre représentant d'une race farouche et maudite » (1), hérita de la perversité de ses ancêtres. Il possédait trente-quatre châteaux en Normandie (2). Mais en 1091 ou 1092, les habitants de Domfront, pour se soustraire à ses cruautés, résolurent de changer de maître. Ils chassèrent courageusement la garnison et députèrent Guillaume Achard vers le duc Henri Beauclerc, le plus jeune des fils de Guillaume le Conquérant, pour l'inviter à venir prendre possession de la ville et du château (3).

Cette insurrection contre l'autorité féodale, cet acte d'émancipation est une véritable révolution locale bien remarquable pour la fin du XI^e siècle.

Peut-être les bourgeois de Domfront, dans le choix qu'ils firent, étaient-ils mus par un sentiment d'équité, par le scrupuleux désir de rétablir, autant qu'il dépendait d'eux, l'équilibre dans les conditions de fortune des trois fils de Guillaume. Il n'est pas non plus impossible que Henri, prince intrigant, se fût d'avance ménagé des intelligences dans la place. Ce qui est certain, c'est que l'abus de la puissance avait flétri la vigoureuse race de

(1) M. G. Lehardy, *le dernier des Ducs normands*.

(2) M. de Beauchêne, *Le Passais*, etc.

(3) Bry de la Clergerie.

Guillaume Achard fut gouverneur de Domfront de 1091 à 1102, époque présumée de sa mort. Orderic Vital le nomme Harcher, Pitard écrit Hachard ou Herchet. C'est la souche des nombreux Achard, de Normandie, dont le lieu d'origine est le Poitou, selon M. de Chergé.

Talvas et que les héritiers de ce nom furent évincés pour toujours. Ils possédaient pourtant un vaste territoire et les châteaux les mieux défendus : Bellême, qui passait pour une des places les plus fortes de l'Europe (1), l'Urson, Essai, Alençon, Domfront, Saint-Céneri, la Motte d'Igé, Mamers, Vignats et autres (2).

Ainsi finit la première dynastie des tyranneaux domfrontais.

2^e Époque. — Ducs de Normandie et rois d'Angleterre.

Henri Beauclerc se trouvait à ce moment à la cour de France. Il s'empresse de répondre au vœu des habitants de Domfront. Il arrive sous un déguisement (1092). Il prend possession de la ville et confirme le chevalier Achard dans les fonctions de gouverneur. Tel est le début de notre deuxième période féodale.

Il faut remarquer que les Domfrontais, dans leur démarche quelque peu hasardée, n'oublièrent pas pourtant de prendre de sages précautions en faveur des libertés dont ils jouissaient. Soucieux de leurs droits, ils firent promettre, par serment, au nouveau seigneur, entrant dans la petite cité, qu'il ne céderait jamais cette localité, et « qu'il les laisserait toujours vivre selon leurs lois et leurs premières coutumes. » (3).

Chose plus remarquable, le prince tint sa parole ! « Il se souvint même si bien toute sa vie, dit l'histoire, de la manière spontanée dont les habitants s'étaient donnés à lui, qu'il ne vint jamais en Normandie sans les visiter. »

Un écho lointain de ces libertés donnera prise, en 1738, à une curieuse revendication des franchises municipales injustement confisquées. Nous aurons à signaler cet intéressant épisode dans lequel les courageux bourgeois de ce temps-là firent preuve d'une honorable énergie.

Les situations les plus éclatantes ont souvent une origine modeste, un point de départ obscur. La petite cité normande est le premier des degrés qui un jour élèveront, par un coup imprévu de la fortune, Henri au trône d'Angleterre et à la domination de la Normandie, au préjudice de l'infortuné Robert Courle-Heuse. Tout d'abord, à peine Henri possédait-il notre ville, qu'il s'empara de tout le Passais et du Cotentin.

1^o Dubois.

2^o Orderic Vital.

3^o J. Pitard, *Notice sur les seigneurs de Domfront*, édit. de M. Sauvage, p. 32.

¶ Ce prince résidait souvent au château de Domfront. Il en augmenta les fortifications. Il y soutint victorieusement un siège que Robert avait dirigé contre cette place, pour tirer vengeance des nombreuses déprédations commises dans les environs par Henri. Incendies, pillage et rançons, tel est le traitement que ce dernier infligea au Passais.

Quand le trop confiant Robert revint, en 1100, de la croisade qu'il avait eu l'imprudence d'entreprendre suivant la mode du temps, Guillaume le Roux n'était plus.

Les deux frères survivants allèrent en Angleterre se disputer sa succession les armes à la main. Une transaction intervient la même année et Robert, toujours frustré, n'obtient que la Normandie, avec exception de Domfront. Henri I^{er} se réserve cette localité, soit par respect pour ses promesses, soit comme un moyen de satisfaire ultérieurement ses vues ambitieuses sur la province entière.

Dès 1104, en effet, le roi Henri revient en Normandie avec une flotte considérable. Il visite Domfront et quelques autres places qu'il avait su retenir ou se procurer (1). Les Domfrontais le reçurent avec pompe et joyeuse acclamation. Ils lui firent de riches présents. Là il méditait la perte de Robert, deux ans avant la bataille fratricide de Tinchebray où il flétrit à jamais son nom.

Dans la même enceinte, d'autres grands personnages d'abord séduits par les promesses de Robert, participaient à cette conspiration. C'étaient les comtes de Montfort, d'Aumale, de Meulan et de Mortagne, que l'insinuant Henri avait eu l'habileté de réunir et de gagner à ses intérêts.

Ayant envahi la Normandie en 1105, il incendie Bayeux et vient encore séjourner dans son repaire de Domfront.

A la bataille de Tinchebray (27 septembre 1106), Robert dont l'existence n'allait bientôt plus être qu'une longue torture, avait peu de soldats ; « mais ils étaient fidèles à l'honneur et à la Patrie » (2). Presque vainqueurs, mais excédés de fatigue, ils furent taillés en pièces ou faits prisonniers. Le désastre fut complet (3).

(1) Ordéric Vital.

(2) Dubois, *Hist. de Normandie*.

(3) On se souvient qu'après la bataille de Tinchebray, Henri eut la cruauté de priver de la vue son frère, devenu son prisonnier. Il fit enfermer l'infortuné Robert, à Kardiff, où il mourut après 27 ans de cette affreuse captivité ! Le comte de Mortain et plusieurs autres grands personnages furent aussi soumis à un emprisonnement perpétuel. (Voyez *Le dernier des ducs Normands*, par M. Lehardy),

En 1123, Henri I^{er} augmenta encore la force du château de Domfront (1). Il en fit autant pour les châteaux de Falaise, d'Argentan, de Gisors et d'Ambrières. Suivant Guillaume de Jumièges, il créa nombre de forteresses et améliora les autres.

* *

Après Tinchebray, la guerre eut pour motif le rétablissement du jeune Guillaume Cliton dans l'héritage de Robert, son père. Elle ne fut interrompue, en 1119, que pour recommencer peu après. La mort seule de Cliton, arrivée en 1128, y mit un terme.

A ce moment le perfide monarque Anglais, partout triomphant ou absous, avait marié sa fille Mathilde à l'empereur d'Allemagne, et jouissait sans scrupule du fruit de ses usurpations. Cette félicité fut profondément troublée par le naufrage de la Blanche-Nef qui engloutit tous les enfants de Henri, (retournant de Normandie en Angleterre), à l'exception de Mathilde.

Celle-ci, devenue veuve en 1125, épousa bientôt, Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou. Elle donna le jour, en 1132, à un fils qui fut Henri II d'Angleterre.

A la mort de Henri I^{er}, arrivée à la fin de 1135, surviennent de nouvelles compétitions (2). Usurpateur audacieux, Etienne va s'asseoir sur le trône d'Angleterre, au mépris des droits héréditaires de Mathilde, sa cousine (3), et une fois encore la Normandie est, pendant sept ans, le champ clos d'une guerre sans trêve. Geoffroy prend Domfront en 1136, après plusieurs assauts. Mathilde se jette dans les bras des Domfrontais qui la reçoivent « comme leur dame naturelle ». Elle s'installe au château. De là, elle dirige la guerre avec une grande habileté. Mathilde séjourne en cette citadelle jusqu'en 1139, temps où elle recouvre ses états et ceint la couronne d'Angleterre. Elle fit réparer nos fortifications avariées par le siège (4). Elle donna à Juhel II, baron de Mayenne, les châteaux d'Ambrières, Gorron et Châtillon-sur-Colmont (5).

(1) Peut-être fit-il creuser le fossé isolant la forteresse de la ville.

(2) Le goût de Henri pour les lettres lui avait mérité le surnom de Beau-Clerc. « Dévot, ingrat, cruel et libertin », dit un historien, il cachait ses défauts, sous des dehors séduisants.

(3) Etienne était fils d'un comte de Blois et d'une fille de Guillaume le conquérant.

(4) A cette époque, le capitaine Alexand. de Bohon gouverna Domfront pour le comte d'Anjou et Mathilde.

(5) Marquis de Beauchêne.

Deux fléaux sont consécutifs à celui de la guerre : La peste et la famine. Le pays ayant été ravagé par suite des démêlés de Geoffroy et d'Etienne, demeura improductif. L'année 1146 vit une des plus cruelles famines parmi celles qui désolaient périodiquement la Patrie. La faim fit périr une grande partie de la population. On alla dit-on, jusqu'à se nourrir de chair humaine ! Un homme fut pendu à Rouen, pour en avoir vendu.

Geoffroy et Mathilde eurent pour successeur leur fils Henri II, qui épousa, en 1152, la célèbre et trop frivole Eléonore de Guienne, répudiée par Louis VII, roi de France (1). Cette reine, qui avait tenu à Poitiers sa cour galante et lettrée, et avait mis à la mode les cours d'amour, souveraines sur les questions d'honneur et de courtoisie, habita souvent le château de Domfront, avec son nouvel époux. Là naquit, le 13 octobre 1162, leur fille Eléonore qui fut épouse d'Alphonse de Castille et mère de Blanche, mère illustre de Saint-Louis. Eléonore fut baptisée en l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau par un légat, Henri de Piles (2). Elle eut deux parrains : Achard, évêque d'Avranches et Robert, abbé du Mont-Saint-Michel. Les fêtes, les feux de joie qui éclatèrent en cette circonstance firent diversion, pour quelques jours à la profonde misère de la population.

Déjà Henri se trouvant à Argentan, avait exempté les habitants de son « château et bourgeoisie de Domfront, de tous droits, coutumes et exactions » dans toute l'étendue de ses états, par mer et par terre (3). Privilèges qui furent successivement confirmés par plusieurs monarques.

Le XII^e siècle voit commencer l'affaiblissement de la puissance féodale au profit de la royauté d'une part, et des communes de l'autre. — C'est aussi le siècle du grand mouvement des Croisades.

Le château de Domfront était, en ce temps-là, une résidence royale. Henri II, paraît avoir beaucoup aimé ce séjour, berceau de sa fille. C'est là qu'en 1166, il fit son testament et partagea ses états entre ses fils, Henri, Richard Cœur-de-Lion, Geoffroy et Jean-sans-Terre.

(1) Par suite du divorce impolitique de Louis VII, Eléonore porta en dot à l'Angleterre les riches provinces de Gascogne, de Saintonge et du Poitou. Cette puissance se trouva ainsi en possession de 1/3 au moins de la France !

(2) Caillébotte,

(3) Biblioth. nat. ms.

Le 24 août 1169, le malheureux et irascible Henri eut dans la même forteresse une conférence avec deux nonces du Pape (1). De pareilles entrevues étaient alors fréquentes, tant à Argentan qu'à Bayeux et à Domfront, spécialement au sujet des démêlés de ce monarque avec l'archevêque Thomas Becket. Il célébra encore à Domfront les fêtes de Noël 1186.

Henri II mourut à Chinon en 1189. Sa veuve lui survécut jusqu'en 1203 et conserva, pour un temps, Domfront en sa possession.

En 1190, son fils Richard Cœur-de-Lion séjourna quelque temps à Domfront. Il y donna des lettres patentes datées du 19 avril. Il est à croire qu'Eléonore, sortie à ce moment du couvent où le feu roi l'avait fait enfermer, plus de 15 ans auparavant, se trouvait à Domfront en même temps que Richard. Celui-ci se préparait à la croisade qu'il entreprit bientôt en compagnie du roi Philippe-Auguste. Il disposa alors, en faveur de Bérengère, sa femme, du château de Domfront, ainsi que de ceux d'Argentan et de Falaise. Peu après son retour de l'Orient, ce guerrier chevaleresque, mais hautain, revit la vieille citadelle domfrontaise. Il y passa la fête de Noël 1198, puis quelques jours encore au commencement de l'année suivante. Il restait à l'ami vénéré de Blondel peu de temps à vivre. Une flèche le frappa mortellement sous les murs de Chalus que, toujours bataillant, il était allé assiéger pour une querelle particulière.

Jean-sans-Terre, son frère était au château de Domfront en 1201, les 15 et 16 novembre. Il venait de Vire où il se trouvait le 11 du même mois. On le voit encore à notre château le 30 décembre suivant ; puis en 1202 les 23 et 25 octobre ; enfin les 18 et 21 novembre 1203 (2).

Dès 1199, à la mort de Richard, le perfide Jean ravit la couronne d'Angleterre à son neveu Arthur de Bretagne. Cette usurpation le conduisit au parricide. Il assassina Arthur (1203). La Cour des pairs ayant prononcé, pour cause de félonie, la confiscation de ses possessions françaises, Philippe-Auguste exécuta l'arrêt les armes à la main. Ce sage monarque vint en personne, en 1203, assiéger Domfront que le gouverneur Gautier de la Ferrière défendait pour le compte de Jean-sans-Terre. Béren-

(1) Caillebotte.

(2) Rôles conservés à la Tour de Londres.

gère vivait encore en 1229, et avait pu suivre tous ces événements. Les seigneurs qui participèrent à la prise de Domfront furent Guy de Thouars, Renault, comte de Boulogne et le célèbre capitaine Guillaume des Barres. Le roi eut la précaution d'obtenir en 1210, du vicomte de Beaumont, descendant des Rotrou, la renonciation aux droits qu'il pouvait prétendre sur Domfront.

Nous n'avons qu'une bonne action à porter à l'actif de Jean-sans-Terre : C'est d'avoir accordé le droit de commune à la ville de Domfront qui était un bailliage dès avant 1180. Il est permis de penser que le cruel Sans-Terre ignorait le prix de cette concession précieuse. Les communes contenaient en germe la liberté politique des temps modernes.

Au mois de mai 1204, le roi de France était partout vainqueur et les descendants de Guillaume-le-Conquérant, souverains de l'Angleterre, furent à leur tour expulsés de Domfront. Malheureusement, la Normandie, quoique réunie à la France, ne cesse pas pour cela d'être l'objet de la convoitise des étrangers. Il en coûtait trop aux souverains de la Grande-Bretagne de renoncer pour toujours à la plantureuse province. Aux intérêts matériels se mêlait, comme en tout litige, l'amour-propre froissé.

A cette époque, beaucoup de communes obtiennent des seigneurs, des chartes sur parchemin leur assurant certaines libertés.

3^e Époque. — *Domination alternative des rois de France et d'Angleterre.*

Nous avons atteint l'époque de la suzeraineté, au moins virtuelle, des rois de France, trop souvent vaincus et supplantés par leurs rivaux d'Angleterre. Ici les grands feudataires cessent de marcher de pair avec les monarques français. Philippe-Auguste leur impose une autorité prépondérante.

Ou nous pardonnera si nous aimons parfois à jalonner, à grands traits, la marche des siècles en citant, dans une simple monographie, quelques-uns des grands événements de l'histoire générale. C'est que les faits purement locaux empruntent leur physiologie à l'époque où ils se sont produits. N'est-ce pas leur rapport avec l'état de la civilisation et des mœurs qui détermine leur valeur réelle ? C'est là notre excuse.

Philippe-Auguste qui avait traité, en 1204, de la châtellenie de Domfront avec Bérengère, la donna à Renaud, comte de Boulogne et de Mortain. Peu de temps après, celui-ci se révolta contre son bienfaiteur. Nouveau siège, en 1211, pour punir cette forfaiture et arracher la pauvre ville à l'ingrat Boulogne qui, fait prisonnier à la bataille de Bouvines, mourut captif à Péronne.

Vers 1214, le roi donna Domfront et Mortain, à Philippe-Hurpel ou le Rude, son fils. Ce don fut confirmé postérieurement par Louis VIII. Nous avons dit, § III, que ce prince fit augmenter, en 1228, les fortifications de Domfront et probablement construire l'important cours de casemates longeant le fossé qui isolait le château de la ville.

Jeanne, fille de Philippe le Rude et de Mahaut de Boulogne épousa, en 1245, Gaucher de Châtillon. L'année suivante, ce dernier s'obligea à remettre Domfront au roi Saint-Louis. Voici le texte de la soumission, échantillon de l'idiome français au XIII^e siècle (1).

« Je Gauchiers de Chatillon sires de Saint-Aignien, faz savoir à touz ceulx qui ces lestres verront que je ai juré à rendre mon chatiau de Domfront à mon chier seigneur le roi de France à grand force et à petite toutes les foiz que je en serai requiz par lui ou par ses lestres pendanz, comme à mon seigneur lige.

« Et en tesmoignance de ceste chose, je l'en ai données ces lettres pendanz, scellées de mon scel.

« Ce fu faict à Paris, en l'an de l'Incarnation Nostre Seigneur mil deuz centz quarante siz, en mois de juignet » (2).

Gaucher, dont 'es exploits ont été re'racés par Joinville, mourut en 1250. Vers ce temps, Domfront fait retour à la couronne.

Au mois de mars 1269, Robert II, comte d'Artois, frère de Saint-Louis, que le Roi avait investi de Domfront, confirme les lettres de Henri II, roi d'Angleterre. Il fait savoir qu'il a accordé « à tous les bourgeois de Domfront, tant à ceux qui demeurent dans le château qu'à ceux qui demeurent dehors, dans la bourgeoisie, quittance de toutes coustumes dans ses terres » (3).

En 1280, 'e même Robert met en possession de Domfront, son fils Philippe d'Artois, seigneur de Conches, de Domfront, etc.

(1) Nous devons la découverte de ce curieux document à notre érudit bibliophile Normand, M. Sauvage, qui a bien voulu nous le faire connaître.

(2) Archives nat. ms. 9852, 3 f^o XXIX, v. col. 2.

(3) Biblioth. nat., mss.

Las du despotisme féodal, épuisés par les exactions, les Domfrontais résolurent, en 1328, de s'emparer du château. Ils marchèrent à l'assaut. Mais bientôt Jehan de la Ferrière, faisant fonctions de gouverneur, mieux armé que les pauvres vilains, les battit, puis, argument irrésistible, il en fit pendre « douze des plus obstinés » (1). Et tout rentra dans l'ordre. La raison du plus fort triompha encore une fois. Cette révolte domfrontaise est une sorte de prologue de la Jacquerie, protestation armée qui devait se faire entendre 30 ans plus tard (2).

En 1331, Domfront voit sa réunion au domaine de la Couronne, par suite de confiscation sur Robert d'Artois, 3^e du nom.

Les années dites de la *Grand'mort* sont 1315, 1338 et 1348. Un tiers de la population disparut dans les angoisses de la faim et de la peste (3).

Banni comme faussaire, Robert d'Artois vient diriger, en 1341, un siège contre Domfront. Il y pénètre ; mais il abandonne la place presque aussitôt après.

*
* *

La châtellenie de Domfront est donnée en 1343, par Philippe de Valois à son neveu Philippe, comte d'Alençon, qui fut archevêque de Rouen (4). On entra en plein dans la funeste guerre de Cent Ans. Bientôt, grande nouveauté ! le canon, tonnant pour la première fois (5), allait foudroyer les Français à Crécy (1346). Les désastres de cette année remettent la Normandie sous la puissance de l'Angleterre !

Les ennemis ne possédaient pourtant pas encore Domfront en 1356 : car en cette année, Philippe de Navarre prit cette place pour leur compte. La guerre couvrait la France de deuil et de ruines.

Selon M. Siméon Luce (6), le château de Domfront fut occupé par Henri de Lancastre, dès le commencement de cette année

(1) Liard, *Histoire de Domfront*. 2^e édit. p. 14.

(2) La Jacquerie date de 1358. A l'année 1302 remonte la première convocation des députés des communes ou tiers-état aux Assemblées des Etats. C'est un signe capital de l'abaissement de la féodalité.

(3) Flamet.

(4) Biblioth. nat., fr. 3863—9.

(5) Sous la forme de *bombardes* anglaises.

(6) *Hist. de du Guesclin et de son époque*.

1356. C'est le temps de la défaite de Poitiers. « La France, dit Froissart, était à l'agonie, et pour peu que son mal durât, elle allait périr ! »

Écoutons à son tour Châteaubriant (1) :

« Après Poitiers, la France paraît perdue ; ses finances sont épuisées ; ses armées se changent en troupes de brigands qui la déchirent ; ses peuples se soulèvent. Des traitres dans l'église et dans la noblessè, des factieux dans le Tiers-état. »

Triste bilan de la féodalité !

Quittons cette fastidieuse énumération de sièges et de pillages qui absorbent la majeure partie des forces vives du Moyen-Age. Cherchons quelques tableaux moins affligeants.

* *

Par suite du traité de Brétigny, Philippe d'Alençon rentra en possession de Domfront. Cette vicomté fut rattachée au comté d'Alençon en 1367.

Le 15 août 1381, Pierre Ledin, 1^{er} du nom, gouverneur de Domfront, rendit aux abbé et religieux Bénédictins de Lonlay-l'Abbaye, un aveu pour la seigneurie de la Châlerie.

Pierre de Valois ou d'Alençon fit réparer les fortifications de Domfront en 1382. Il fit réédifier une tour du château et une des portes de la ville. C'est lui qui fit peindre les armes de Domfront sur la principale vitre de la chapelle du château, et au-dessous le millésime 1382.

Une ordonnance rendue par Charles VI, sur un fait particulier au mois de juin 1387 (2), rappelle qu'en 1360, « les Anglois ennemis de nostre royaume avoient occupé et occupoient les forteresses de Danffront en Passays, de Messy, de Bois-de-Maine, de Tinchebray et autres, au pays de Normandie. »

A ce moment, les plus sérieux litiges particuliers étaient encore tranchés par les duels judiciaires. Ils avaient bien été supprimés par Saint-Louis, mais seulement dans les domaines de la Couronne.

En 1400, Hector de la Hautonnière, chevalier, était capitaine de Domfront, sous le commandement du duc d'Alençon (3)

(1) *Discours historiques.*

(2) Archives nat. JJ. 119 n° 84.

(3) Lepaige.

On répare les fortifications de Domfront vers 1407, sous Jean I^{er}, comte d'Alençon. Ce gentilhomme fit en même temps avitailler la ville, en vue d'une longue et vigoureuse défense.

En 1411, Jacques de Harcourt, comte de Tancarville, reçut l'ordre de chevalerie de Valeran de Luxembourg, comte de Saint-Paul, connétable de France, « avec d'autres personnes de très-haute condition, estant sur le point du combat qu'ils livrèrent aux ennemis qui venaient secourir le chasteau de Domfront. Les assiégeants furent secondés par Jacques d'Harcourt et Philippe, son frère, Jean de Luxembourg, Jean de Montmorency, Regnault d'Azincourt et autres. » (1).

..

A l'année 1412 se rapporte une longue et mémorable résistance de notre forteresse. Jean I^{er}, déjà cité, dévoué au parti d'Orléans ou d'Armagnac, ayant mis une forte garnison dans Domfront, Antoine de Craon et autres partisans du duc de Bourgogne, soutenus par le roi de Sicile, assiégèrent la place. Elle fut d'abord prise, dit Pitard, mais le château s'opiniâtra si fort et si longtemps à se défendre, que le connétable de Saint-Paul, envoyé pour soutenir les assiégeants, fut contraint d'abandonner l'entreprise. Il dut se contenter de faire bâtir un fort devant le château pour incommoder la garnison (2). Une héroïque résistance est bonne à quelque chose. Celle-ci mérita les félicitations des contemporains et la haute estime de la postérité.

On est heureux de rencontrer, au milieu des déceptions qui attristent trop souvent l'histoire, des actes de courage et de patriotisme aussi honorables que celui de 1412. Une circonstance plus mémorable encore va nous montrer de plus en plus la patriotique valeur de nos Domfrontais au commencement du xv^e siècle.

Où était placé le fort bâti par le connétable de Saint-Paul?... Combien de faits intéressants pour l'histoire locale restent dans l'obscurité par suite de la négligence que mettent à les noter ceux qui en sont témoins oculaires!

Charles VI érigea, en 1414, le comté d'Alençon en duché, en

(1) La Roque, *Hist. de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 613.

(2) Pitard et Lepaige.

faveur du même Jean I^{er}, comte d'Alençon et du Perche, seigneur de Verneuil, de Fougères, de Domfront et de la Guerche.

Le désastre d'Azincourt (1415), où l'armée française fut taillée en pièces, ramène sur la France (particulièrement sur la Normandie), comme une marée montante, le flot de l'invasion anglaise. Le duc d'Alençon, qui commandait pour la France, perdit la vie dans cette funeste bataille. Il fallait des prodiges pour arracher aux souverains de la Grande-Bretagne une possession qui paraissait si bien assise.

Le roi Charles VI, dans un acte du 7 avril 1415, dit « qu'en la ville de Falaise, et pays d'environ, la mort a été si grande qu'il n'était peu ou néant personne qui voulsit ou eût volonté, pour icelle cause de ladite mort, faire ni passer aucuns contraux ; et tantôt après icelle mort passée, vint nouvelle par tout le pays que les Anglais et ennemis de notre royaume faisaient grande armée pour venir descendre audit pays de Normandie, auquel pays ils sont descendus en notre ville de Harfleur vers la Notre-Dame mi-août passée... »

..

L'action la plus glorieuse pour les habitants de Domfront et celle peut-être où leur initiative est plus spécialement personnelle se passe en 1417 ou 1418. Pierre Ledin était gouverneur et Jean II, duc d'Alençon était seigneur de Domfront. Au mois d'avril (1) les Domfrontais, commandés par un militaire d'une valeur reconnue, le courageux Clément Bigot, lieutenant du capitaine de Domfront, opposèrent au comte de Warwick (2) et à l'illustre général Talbot, la plus vigoureuse résistance. Cet obstacle apporté aux envahissements de Henri V d'Angleterre, dura plusieurs mois. Quoique réduits à la dernière extrémité, les assié-

(1) C'est 1417, selon Thébauld de Champassais et Lepage ; c'est 1418, suivant Louis Dubois. Cette dernière date paraît être la véritable. En effet, la reddition eut lieu au mois de juillet 1418, date certaine. Or le siège avait commencé en avril, qui ne peut être avril 1417, car cette dernière version attribuerait une durée de quinze mois à l'opération du siège, au lieu de trois mois, durée bien plus probable que lui assigne la date de 1418. A la vérité, suivant M. Lefavrais (*Histoire de Messey*), le siège aurait commencé en novembre 1417 et aurait duré neuf mois. Suivant les *Nouvelles Recherches* de 1766, le siège dura d'avril à septembre 1417. Telles sont les incertitudes de l'histoire.

(2) Richard de Beauchamp, comte de Warwick.

gés ne consentirent à rendre la place qu'après s'être assurés que le gouvernement de l'infortuné Charles VI, en proie aux factions les plus sanguinaires, était incapable de leur fournir les secours qu'ils avaient sollicités. Le 10 juillet 1418, il fut convenu entre le comte de Warwick et Clément Bigot que si les assiégés n'étaient secourus par le duc d'Alençon ou autres avant le 22 dudit mois, « ils rendraient le chastel de Domfront. » En foi de quoi, sept otages furent livrés à l'Anglais.

Ce n'est pas là un combat vulgaire, un coup de main comme nous en avons tant dans notre histoire. C'est un siège en règle et raisonné, un acte héroïque qui appelle toute notre attention.

L'histoire doit garder pieusement le touchant souvenir des sept personnages généreux et dévoués qui consentirent à être livrés comme otages pour le salut de leurs concitoyens. Ce sont : Jehan Grosparmy, Jehan Gamohat, Robin Becquart, Robin Aumont, Robin Le Gilleur, Geoffroy de Villegorrie et Guillaume Burmont (1).

L'héroïque défense de Domfront méritait plus de succès qu'elle n'en eut. Elle n'était d'ailleurs que trop motivée, car l'occupation anglaise, après cette reddition, couvrit tout le pays. Jean II ayant été fait prisonnier à la bataille de Verneuil (17 août 1424), l'étranger resta le maître pendant environ trente ans.

Cette lamentable année 1418 donna le château d'Alençon aux anglais, qui le possédèrent jusqu'en 1448. Le duc de Glocester avait pris Vire dès le 21 février. C'est probablement durant le siège de cette dernière ville que les Anglais à Basselin, notre aimable poète des Vaux de Vire, « firent si grand'vergongne et le mirent à fin. » C'est du moins l'opinion de plusieurs auteurs.

Durant le siège de Domfront, les ennemis, véritables vandales, pillèrent l'église Notre-Dame, incendièrent l'abbaye de Lonlay et multiplièrent les vols et les déprédations. Faut-il s'étonner de la cruelle disette qui fit périr alors ceux que la guerre avait épargnés ?

Les capitaines de Domfront sous la domination anglaise, de 1420 à 1447, furent Jean de Montgomery, Thomas de Scales et Jean Houcton.

On remarque en ce temps diverses montres ou revues de

(1) M. Lefavrais, *Les communes du canton de Messey*, p. 110.

troupes qui indiquent l'importance que les étrangers attachaient à cette place et le mouvement militaire qui régnait dans nos murs.

Le 20 décembre 1420, Jean de Montgomery, capitaine de Domfront (1), passe au château une revue des hommes d'armes qu'il commandait pour le roi d'Angleterre.

En 1421, le 17 octobre et en 1422, le 19 janvier, Henri V d'Angleterre expédie des ordres écrits pour faire payer la solde du même Jean de Montgomery (2).

Domfront ne cesse d'être l'objet d'ordres et de dispositions de toute sorte. Le gouvernement anglais déployait alors une grande activité guerrière à Domfront, comme dans toute la Normandie.

L'*Annuaire du département de l'Orne* (1873) rapporte le texte d'une montre « de dix hommes d'armes et trente archiers de la retenue de Monseigneur Filz Vaultier, monstrée devant nous Jehan Montegomery, chevalier, capitaine de Domfront, etc..., par commandement de hault et puissant prince Monseigneur Richart, comte de Warrewick, etc... » (3).

Cet état fut dressé à Dives le 19 février 1426 (4).

En 1433, autre montre d'hommes et d'archers anglais.

En 1434 et 1435, on trouve des montres d'hommes d'armes au service du roi d'Angleterre, commandés par le sire de Scalles, capitaine de Domfront.

Une autre pièce du même genre, portant la date du 17 septembre 1443, constate une montre d'hommes d'armes et d'archers anglais de la « garnison de Dampfront ordonnés servir le Roy notre sire sur les champs en l'armée qui de présent y est soulz Monseigneur le comte d'Arundeell lieutenant dudit sire sur le fait de la guerre ou service du Roy notre dit sire. »

En 1434, quittance de « Thomas, sire d'Escalles, capitaine de Dampfront (5), à Michel Durant, receveur général de Norman-

(1) Jean de Montgomery fut successivement capitaine d'Arques et de Domfront et bailli de Caux.

(2) M. Sauvage.

(3) *Annuaire de l'Orne*, 1873.

(4) La profonde misère des habitants des campagnes amène une nouvelle Jacquerie en 1430. Pareils soulèvements se produisent en 1541, 1562 et 1594, sous des noms différents, selon les contrées, les piteaux, les gauthiers, les croquants.

(5) Archives nationales. — Le sire de Scalles ou d'Escalles fut sénéchal de Normandie pour Henri VI d'Angleterre.

die, pour 2,391 liv. 7 s. 6 den. tournois, en prest et paiement des gages et regards de nous, chevalier banneret, treiz autres hommes à cheval, 15 à pié et 90 archiers de notre retenue pour la sauve garde, sureté et deffense dudit lieu de Dampfront et Jehan Bristo... etc... » (1).

Les montres ou revues militaires se continuent en 1441 et 42, par le « sire de Faucomberge, » capitaine de Domfront au service du roi d'Angleterre.

Enfin le 26 juillet 1443, « reveues de unze lances à cheval et 16 archiers de la garnison de Domfront, lesquels sont du nombre de sept vings dix lances à cheval et 450 archiers ordonnez être à la Bastide sur le Pollet devant Dieppe, sous Monseigneur Secho-roisbury, maréchal de France, pour servir le roi notre sire à la garde et deffense de ladite bastilde et au recouvrement de la ville de Dieppe tous lesquels hommes d'armes et archiers étaient bien et souffisamment armez et abillés chacun ce que à son estat appartient. » (2).

Le 8 octobre 1448, Henri VI d'Angleterre ordonne de payer les gages de G. de Neville (*sic*), seigneur de Faucomberge (3).

* *

Dès 1420, les lieux forts de la France étaient tombés dans le plus triste état, par suite des désastres de la guerre de Cent-Ans. Le château de Domfront ne faisait sans doute pas exception. On ignore quels soins le gouvernement anglais prit de son entretien pendant le temps qu'il en disposa. Mais on sait que les conquérants se préoccupent fort peu de la conservation des monuments.

L'abaissement de la patrie était extrême lorsqu'en 1429 apparut, au milieu des armées françaises, Jeanne d'Arc, grande et sublime visionnaire, vivante expression du sentiment patriotique. L'ardente foi d'une simple bergère rendit enfin à nos soldats la confiance qui les avait depuis longtemps abandonnés. De ce moment, la fortune changea de face, les Français marchèrent de victoire en victoire. Enfin l'heureuse bataille de Formigny (15 avril 1450) fut l'acte final de cette lutte séculaire. Les Anglais qui

(1) Annuaire de l'Orne 1873.

(1) Annuaire de l'Orne, 1873.

(3) Archives nationales.

détenaient encore certaines forteresses après cette action décisive, en furent assez facilement délogés. Il s'en trouvait sept à huit cents à Domfront. Les Français, commandés par Charles de Culant, les assiégèrent le 13 juillet et la capitulation eut lieu au mois d'août de la même année 1450. « Ils le rendirent ez mains du roi le 2^e jour d'août moyennant la composition qu'ils s'en iroient en Angleterre leurs corps et leurs biens saufs, ensuite de quoy il y fut mis ung cappitaine de la part du Roy. » (1).

Charles VII y plaça une garnison et eut la sagesse d'amnistier ceux des habitants qui s'étaient montrés favorables à l'occupation anglaise.

Au nombre des documents qui intéressent l'histoire de Domfront, nous devons citer celui-ci. C'est un compte de réparations faites « au moulin à blé appelé le Moulin-moyen, assis sous le chastel dudict Damphront et la maison d'icelui qui estoient en telle ruyne et décadence que ledict moulin ne pouvoit faire de blé farine ne en ladicte maison on ne pouoit mettre ni reposer les blés qui estoient apportés moudre en icelui. » (2).

Ce compte fut rendu « es assises de Damphront tenues par Robert Postel escuier, seigneur de Viectes et bailli d'Alençon, l'an 1457, le 18^e jour de janvier. »

Nous ne saurions dire auquel des deux moulins situés sur la Varenne, au-dessous du château, s'applique cette pièce. L'un, le plus voisin de la forteresse, est situé au hameau des Tanneries. Il est devenu postérieurement le *Moulin-Foulon* et finalement, en 1854, l'usine élévatoire des eaux de la Varenne pour les besoins de la ville. L'autre est le moulin de Notre-Dame, placé un peu en aval des Tanneries, dans un sol verdoyant ombragé de peupliers. L'une et l'autre de ces usines devait exister dès cette époque. On peut conclure de leur situation que la première était le moulin du château et que la seconde dépendait du prieuré de Notre-Dame-sur-l'Eau.

Les villes, châteaux et châellenies d'Alençon, de Domfront, etc., avaient été confisqués en 1456 par Charles VII sur le duc d'Alençon Jean II, que le roi fit condamner à mort pour cause de trahison. L'exécution ayant été différée, Louis XI, après son

(1) Chronique de Charles VII. — Jean de Daillon est gouverneur de Domfront en 1450.

(2) Annuaire de l'Orne, 1872.

avènement au trône, rétablit le duc dans ses possessions en 1461. Jean vint passer quelques jours au château de Domfront en 1467. Brouillon incorrigible, il livra cette place et plusieurs autres au duc de Bretagne, un des chefs de la ligue dite du Bien public (1).

Jean Blosset, seigneur de Carrouges, était alors capitaine de Domfront (2).

4^e Époque. — Décadence de la Féodalité.

La France est délivrée du joug de l'étranger. La Normandie, Domfront en particulier, appartiennent dorénavant, sans alternative, à la France.

Une importante évolution s'opère. Louis XI, avec une implacable énergie, entreprend sinon la ruine, au moins l'abaissement final des grands feudataires. Monarque peu scrupuleux, il combat, par toutes sortes de moyens, la ligue du Bien public, coalition de seigneurs, qui avait pour but de maintenir les rois en tutelle et le peuple en servage. Sous la main du rusé monarque, l'anarchie féodale fait place au despotisme.

Après la bataille de Montlhéry (1465), le roi, pour peu de temps, fait duc de Normandie son frère Charles, duc de Berri. En 1468, le duc d'Alençon confie la garde de Domfront à Guy de Neuville (3).

Au mois de février 1473, Louis XI, qui aimait à favoriser les bourgeois, sur l'appui desquels il basait sa politique, confirma, par lettres patentes, les libertés et privilèges des habitants de Domfront (4). Au reste, ses prédécesseurs n'avaient guère fait moins que lui à ce sujet.

(1) Caillebotte.

(2) Odolaat Desnos.

(3) Suivant l'auteur d'une histoire de Domfront (M. Crestey), Louis XI aurait confisqué, en 1472, les biens de François Pitard, sieur de Boispitard, gouverneur de cette ville et lui aurait substitué Jean de Daillon. Il doit se trouver là une erreur. François Pitard, né le 3 septembre 1533, n'était contemporain ni de Louis XI, qui vivait au x^v^e siècle, ni de Jean de Daillon, qui gouverna Domfront dès 1450, plus de 80 ans avant que Pitard fût né. Il ne s'agit pas davantage d'un ancêtre de Pitard, notre vieux chroniqueur. En effet, celui-ci était fils d'Étienne et son aïeul se nommait Jean, lequel se maria en 1484. (V. M. Sauvage). Remonter plus haut serait d'ailleurs inutile, le surnom de *Boispitard* ne paraît pas être antérieur au xvi^e siècle, ni avoir été porté par les ancêtres de notre François Pitard.

(4) Bibliothèque nationale. — Trésor des Chartes, reg. 204-103.

Jean d'Alençon, arrêté de nouveau en 1478, fut condamné à mort une deuxième fois. Il semblait que le bourreau dédaignât sa tête. Il eut pour héritier son fils René, auquel succéda Charles en 1492. Charles VIII était devenu roi de France en 1483 (1).

En 1487, Charles VIII, venant de la Bretagne, par Laval et Mayenne, se dirigea sur Domfront, d'où il se rendit à Avranches et au pèlerinage pittoresque, alors très-suivi, du Mont-St-Michel. Il confirma les libertés et privilèges des Domfrontais (2). Des feux de joie éclatèrent en son honneur. Dans ce voyage, le jeune roi visita aussi Granville, Coutances, Saint-Lô, Caen, Rouen, Louviers. C'était là une longue pérégrination, eu égard à l'absence absolue de chemins viables (3).

Au mois de novembre 1501, Louis XII confirme à son tour les libertés et privilèges des habitants de notre ville. A chaque règne on faisait appel à cette salutaire précaution.

Charles IV d'Alençon rend hommage au roi pour sa seigneurie de Domfront en 1509 (4).

En 1516, la peste s'abat encore une fois sur Domfront et aussi en 1542 (5).

Le duc d'Alençon étant mort sans postérité, son duché, comprenant la vicomté de Domfront, revint au roi (1526). Il demeura au domaine de la couronne jusqu'en 1549, temps où Catherine de Médicis en prit possession. Toutefois, il résulte d'un registre de dépenses cité par M. de la Ferrière-Percy, que la reine de Navarre, duchesse d'Alençon, fit réparer le château en 1541.

Le duché d'Alençon fut, en 1566, entièrement donné en apanage à François de Valois, quatrième fils de Henri II et de Catherine de Médicis. Ce fut le dernier duc d'Alençon. Il mourut en 1585.

(1) La dernière moitié de ce siècle voyait s'accomplir des faits d'une portée incalculable. L'imprimerie venait garantir à l'esprit humain la propagation indéfinie et la conservation de ses conceptions. Colomb, agrandissant le monde, le dotait d'un continent nouveau. Malgré mille entraves, le xv^e siècle faisait vaillamment sa tâche.

(2) Trésor des Chartes, reg. 217-149.

(3) En 1448, Jean de Froulay, chambellan du duc d'Alençon, était capitaine de Domfront.

(4) Nous avons pour gouverneur, jusque vers 1510, Ledin (Pierre II). La famille Ledin possédait le domaine de la Châlerie, commune de la Haute-Chapelle, sous la suzeraineté des Bénédictins de Lonlay. Toutefois le corps de logis de la Châlerie, actuellement abandonné, ne fut édifié qu'en 1598.

(5) Caillebotte.

En 1568, François Deschappelles étant capitaine de Domfront, Poly de Bretagne surprit la place le 27 septembre (1).



Charles IX et Catherine, sa mère, accompagnés de *Madame* et de celui qui fut Henri III, visitèrent la petite cité normande, son château et ses curieuses collines, le 1^{er} juin 1570.

De grandes fêtes furent données à cette occasion. Il en était ainsi à chaque apparition des têtes couronnées, même les moins vénérables. Tout monarque a des adulateurs. Des feux de joie furent allumés, aux frais des habitants, sur le tertre Grisière, d'où l'artillerie de Matignon devait tonner contre la ville quatre ans plus tard.

De Domfront, les princes se dirigèrent sur Argentan le lendemain matin (2).

Le dernier tiers du xvi^e siècle enrichit les environs de Domfront d'un bon nombre de manoirs, logis ou gentilhommières ayant, malgré la dureté des matériaux, un certain cachet artistique, parfois des tourelles, des organes défensifs comme échauquettes, meurtrières, moucharabys.

Tels sont : le plus petit des logis de la Vaidière (1573), ceux du Bois-Vesin (1579), de Loraille (1583), de Godras (1596), de la Châlerie (1598), de la Servièrre (1599) et beaucoup d'autres (3). Une telle abondance d'édifices, élevés presque simultanément sur un espace de médiocre étendue, est caractéristique de l'époque.

Ces petites constructions, auxquelles les arts de la Renaissance ne furent pas étrangers, pouvaient se défendre contre un coup de main. Quelques-unes étaient entourées de fossés. Elles ne devront pas être négligées dans la statistique monumentale que l'avenir ne peut manquer de nous donner pour le département de l'Orne.

(1) Odolant Desnos. Selon M. Sauvage, il faut lire Poilley, au lieu de Poly.

(2) Boispitard.

(3) Le gracieux manoir du Bois-Blandel, en la commune de la Baroche et son élégante chapelle paraissent être de la fin du xv^e siècle. Les autres logis que nous venons de citer se trouvent, savoir : la Vaidière, en la commune de Saint-Mars-d'Egrenne, le Bois-Vesin et la Servièrre, en celle de Céaucé, Loraille, en Saint-Roch, Godras, à Domfront, enfin la Châlerie en la Haute-Chapelle.



La fin de la domination anglaise avait dû faire espérer une longue paix. Ce ne fut qu'une période d'acalmie. A la guerre étrangère succédèrent les discordes civiles, encore plus déplorables. Quand la petite cour de Catherine de Médicis visita Domfront, les guerres de religion déchiraient la patrie. Le démon de la discorde et de l'intolérance remplissait les esprits. Les fanatiques des deux partis exerçaient journellement les plus sanglantes représailles. Peut-être Médicis songeait déjà au drame funeste de la St-Barthélemy.

Dans la nuit du 26 février 1574, René Lehéricé et un de ses soldats entrèrent au château de Domfront à l'aide d'une grande échelle. Ils y trouvèrent Pierre Couppel de la Poussinière, « qui avait accoustumé coucher audit chasteau, dont il avait les clefs et garde en l'absence du sieur Deschapelles, capitaine. » (1). Ils enferment Couppel, lèvent les ponts et, maîtres de la forteresse, ils interceptent toute communication du dehors avec celle-ci. Le lendemain matin, les habitants voyant les ponts levés, appellent Couppel sans en obtenir de réponse. François Pitard de Boispitard se met à la tête des bourgeois. Il fait fermer les portes de la ville, afin d'empêcher l'introduction de tout secours arrivant de l'extérieur à Lehéricé. Enfin, il fait enlever l'échelle. A ce moment, quelques coups d'arquebuse sont échangés avec les occupants et Couppel sort de sa captivité. « Il se précipita hazaardeusement et adroitement par un trou qu'il savait audit chasteau, par lequel il se laissa choir sans manteau ni souliers. » (2). Il raconta que deux hommes seulement occupaient le château et qu'ils attendaient un prompt secours.

En ces temps calamiteux, les femmes de Domfront, dignes émules de Jeanne Hachette et de ses compagnes, le cœur plein de patriotisme, veillaient jour et nuit sur les murs d'enceinte de la ville et donnaient l'alarme. Elles signalèrent l'arrivée d'un corps de troupes qui s'avança jusqu'à la grand'porte (3). Cette

(1) *Journal de Boispitard*, publié par M. Sauvage. Domfront, Liard, 1879.

(2) *Journal de Boispitard*.

(3) La porte située à l'est de la ville, au bas de la Grand'rue.

démonstration des arrivants était une feinte pour attirer l'attention de ce côté. En effet, le gros de la troupe se dirigea vers la porte dite du château (1). Ceux qui avaient la garde de cette porte l'ouvrirent au moment où Pitard préparait tout pour la résistance. Les assiégeants prirent possession de la ville comme de la citadelle et Pitard, ne pouvant défendre la place, se retira. Les principaux assaillants étaient de la Patrière, Chauvigné et Ambroise Léhéricé (2). Une fois en possession de Domfront, ils pillèrent les faubourgs et tous les environs. Ils incendièrent l'église de Notre-Dame. L'abbaye de Lonlay fut saccagée, ainsi que Céaucé et Ambrières. Ils prirent ensuite les villes de Saint-Lô et Carentan.

L'anarchie était à son comble.

Catherine de Médicis nomma alors commandant de l'armée royale en Normandie, le maréchal de Matignon, comte de Thorigny.

Les faits que nous venons d'esquisser sont le prologue du drame qui se déroula à Domfront peu après, et dans lequel Montgomery fut le principal acteur.

La guerre entre catholiques et protestants atteignit son maximum d'intensité entre 1562 et 1590.

Faut-il rappeler les vaines tentatives du capitaine Lachaux, dépêché par Matignon, pour reprendre Domfront et réprimer le brigandage ? Ce personnage est-il plus méritant que ses adversaires, vulgaires partisans aussi peu dignes que leurs exploits des regards de l'histoire ? Le pillage ni l'incendie ne sont de l'héroïsme. Que dire de Pitard, lui-même ? De ce militaire implacable, faisant exhumer par vengeance, le corps d'Ambroise Léhéricé, afin de le faire pendre sur le tertre Grisière où il resta dix à douze jours, et ensuite faisant jeter aux chiens ces pitoyables restes ?...

* *

La série des actions d'éclat qui eurent Domfront pour théâtre, se termine au siège du mois de mai 1574. C'est le fait d'armes demeuré le plus populaire entre tous ceux qui ensanglantèrent

(1) Celle qui, au sud-ouest de la ville, était la plus voisine du château. On la nommait alors la Porte-Neuve.

(2) Autrement La Touche.

ses vieux murs. La grandeur de l'action, le vif intérêt qu'inspire le courageux Montgomery, la date du siège, relativement proche de nous, toutes les circonstances recommandent à notre souvenir la prise du grand capitaine, dans le château de Domfront, déjà en ruine.

Nous allons essayer, d'après les nombreux témoignages du temps, de résumer brièvement les péripéties de ce drame (1).

Meurtrier involontaire du roi Henri II (1559), le comte Gabriel de Montgomery avait jugé prudent de passer à l'étranger pour fuir le courroux de la reine Catherine de Médicis. Rentré en France, il prit parti pour la religion réformée, dont il fut un des chefs les plus fameux. « Intrépide et aventureux, Montgomery était devenu, depuis la mort de Henri II, l'homme de tous les coups de main. » (2). Poursuivi de plus en plus par la haine de la reine Catherine de Médicis, il fut condamné à mort par arrêt du Parlement, mais il ne se rendit pas. Il évita les massacres de la Saint-Barthélemy en mettant, une fois encore, la mer entre lui et ses ennemis. Rentré en armes, il combattit avec ardeur. Mais finalement assiégé dans Saint-Lô, par le comte de Matignon il s'échappa de cette ville. Il arriva à Domfront le 7 mai 1574 (3). Il se logea modestement non au château, mais dans une maison de la ville. Il espérait reprendre sa course aventureuse vers Alençon, après s'être reposé avec son escorte et ses chevaux (4). Moins de 150 hommes accompagnaient le proscrit. L'investissement soudain de Domfront, par l'armée royale qui l'avait suivi, ne lui permit pas d'en sortir, comme il l'espérait.

Matignon, en effet, arriva sur ses traces le 9 au matin et entourait la ville. Le siège commença immédiatement. Le général intercepta toutes les issues. Il prit les mesures nécessaires pour empêcher la fuite de Montgomery et aussi l'introduction de tout secours lui arrivant du dehors.

Tels furent les soins de l'armée jusqu'au 23 mai.

Dès le 9 au soir, une sortie tentée par les assiégés pour gagner

(1) Pour tout ce que notre récit a d'incomplet, nous renvoyons aux écrits de Boispitard, d'Aubigné, de Caillières, Haag, Dubois et aux versions plus élégamment écrites de MM. de la Sicotière, Gaston Lehardy, de Beauchêne et Sauvage.

(2) *Le Passais*, par M. de Beauchêne.

(3) Le 8, selon Haag

(4) Après avoir, selon Haag, réglé un différend survenu entre deux huguenots, dont l'un était Ambroise Lehericé.

la forêt d'Andaine, fut vigoureusement repoussée à la Roche-Saint-Vincent, par l'armée royale et échoua, malgré des prodiges de valeur. Montgomery et Lehéricé, surnommé le Balafré, commandaient l'action. Le combat fut meurtrier. Plusieurs soldats des deux côtés périrent.

Une autre tentative, à la date du 12 mai, fit de nombreuses victimes dans l'armée royale, mais échoua pareillement. Enfin, selon l'auteur de *la Prise de Montgomery*, le 19 mai, ce dernier aurait fait encore « une furieuse saillie pour échapper, mais il fut encore plus furieusement repoussé, et y mourut de vaillants hommes, tant d'une part que d'autre » Dès lors, Montgomery dut subir ce siège mémorable.

Secondé seulement par quelques braves (la guerre et la désertion faisaient chaque jour le vide dans sa petite troupe), ce guerrier sut tenir tête à l'armée royale, habilement commandée par le général Matignon. Par suite des renforts qu'elle reçut, cette armée comptait, vers la fin du siège, 15 à 20,000 combattants, comme nous l'apprend le fanatique Boispitard (1). On y voyait les Lucé, les Fervaques, les Lavardin, maréchaux de camp sous les ordres de Matignon. Celui-ci demanda de l'artillerie à Caen. Les canons étant arrivés, on établit, sur le tertre Grisière, une batterie de cinq pièces, selon Boispitard, de sept, suivant d'autres historiens.

L'artillerie commença le feu le dimanche 23 mai, au lever du soleil. 400 coups de canon, tirés par les assiégeants, portèrent la terreur et la mort, l'incendie et la désolation dans la pauvre petite ville. Les murailles n'étaient pas en état de résister aux boulets. Le canon tonna jusqu'à vers 4 heures du soir (2). Alors un grand pan de mur tomba. « Les soldats montèrent à l'escalle et butinèrent force bonnes hardes et chevaux. » (3).

A ce moment Montgomery se retira dans le château et s'y

(1) *Domfront, son siège de 1574 et sa capitulation*, par un bibliophile normand (M. Sauvage). Liard, imprimeur à Domfront.

(2) *La prise de Montgomery* dit : de 4 heures du matin à midi.

(3) De Boispitard.

En quel point était la brèche ? Les auteurs ne le disent pas. Thébauld de Champassais cite une brèche de 50 pas Caillebotte en indique une de 45 pieds seulement. N'y aurait-il pas confusion entre la brèche ouverte dans le mur de ville et celle faite postérieurement au château ? Dans maint récit on trouve peu de précision et, ce qui pis est, des contradictions.

défendit en héros, avec le peu d'hommes qui lui restaient. La ville fut immédiatement occupée par l'armée royale. Le château ayant été aussi ouvert par l'artillerie, les assiégeants montèrent deux fois à l'assaut. Deux fois vivement repoussés dans des combats corps à corps, ils lâchèrent pied et reculèrent (1).

En simple pourpoint brodé d'argent et une hache d'armes à la main (2), le vieux capitaine combattit avec l'énergie du désespoir. La lutte dura cinq heures. De nombreux assiégeants perdirent la vie. Les assiégés aussi souffrirent beaucoup. Ils n'avaient pour toute artillerie qu'une longue couleuvrine de 24. Plusieurs fois tirée à mitraille, cette pièce abattit nombre de soldats. Des pots à feu et des grenades, lancés du château, portèrent aussi l'épouvante et la confusion dans les rangs de l'armée assiégeante (3).

Une trêve motivée, selon Boispitard, par le manque de munitions dans l'armée royale, suivit cette terrible journée du 23 mai.

Montgomery avait rempli le double rôle de général et de soldat. Lehericé avait aussi déployé une activité prodigieuse.

Agrippa d'Aubigné rapporte ce trait touchant : un des assiégeants, le chevalier de Bons « ayant la teste percée, vint à la première tente, demander une plume et du papier, et mourut en achevant de son sang une lettre à sa maltresse, Marguerite de Rabodanges. »

La journée du 24 éclairait la lugubre scène, résultat des combats de la veille. Un document d'une haute importance nous fait toucher du doigt, à ce moment, l'étendue des désastres et montre combien le siège fut meurtrier. C'est une lettre sans signature ni adresse, écrite « au camp de Domfront » par un des assiégeants.

En fouillant les manuscrits de la bibliothèque nationale, nous avons rencontré cette curieuse pièce (4). Mais nous avons bientôt reconnu qu'elle avait été éditée en 1879, par M. Sauvage (5), lequel constate en même temps qu'elle a été aussi publiée par la Société des bibliophiles normands. Malgré cela, nous croyons devoir reproduire intégralement cette lettre, en en conservant scrupuleusement l'orthographe. Cette détermination est motivée par quelques différences de leçon que nous avons remarquées.

(1) Caillebotte.

(2) De Beauchêne, *Le Passais*.

(3) Caillebotte.

(4) Fonds fr. Mss. 3,188, f° 73.

(5) *Domfront et son siège de 1574*, p. 47.

Voici cet intéressant récit :

« Monsieur, je avais toujours tarde à vous escripre toutes nouvelles jusque a ce quil ce fust présente quelque chose. Je vous advise que hier qui estoict dimanche lon feist breche au chateau avecq le canon et nous presentasmes a lassault forces gentilzhommes avecq M. de Farvacques a lassault qui nous menoict et y avoict avecq nous six compagnees de gens de pied, dont M. de Farvacques fuct blesse. Le cappitaine Saint Coulombe blesse. Le cappitaine Paistre blesse. Le cappitaine Tonnerre tue dans la ville entrant dans la ville par escale avecq le cappitaine Clement et le cappitaine Saint Per. Lenseigne du cappitaine Saint Coulombe tue. Lenseigne de M. de Lavardin tue. Les autres enseignes blesses a mort, forces gentilz hommes tuhes et blesses et forces soldatz. Il y peult avoir en somme tant de tuhes que de blesses deux cents et si le cannonnier faillit a nous tuer tous car comme nous estions à la breche pour combattre il tira une vollee de canon qui abattit ung pan de muraille sur nous qui blessa fort M. de Plassac et le cappitaine Le Roche et tous nous aultres. Le cappitaine Cire est fort blesse. M. Dailly est mort. Il en mourra beaucoup des blesses. Le sieur de Bordeaulx est fort blesse et forces aultres dont est grand dommage et en mourra encores premier (1) que nous l'emportons, nous tenons la ville. Ilz n'y ont point fait de résistance et n'y ont tue personne que le pauvre Tonnerre (2) filz de Carolles dont c'est grand dommage. Je ne vous puy aultre chose mander pour ceste heure. Lorsque nous aurons donné l'aultre assault, je vous en manderay ce qui si sera fait si je en rechappe. Je vous puy asseurer quilz sont maulvais garçons et sont resolu d'y mourir. les ungs apres les aultres. Le comte est dedans avecq son Toucher, La Pature, Pissot et tout plain d'aultres cappitaines dedans. Ilz nous donneront bien affaire premier que nous les emportons. Il est venu un courrier a M. de Matignon qui a rapporte que ja descendoict 12 mil anglois à la Hague aussi il leur vient forces reistres. M. de Guyse a commandement d'aller au devant et les combattre. Je ne vous puy autre chose mander fors que M. de Maude chancelier de M. le Duc est eschappe à

(1) C'est-à-dire *avant* que nous l'emportons.

(2) M. Sauvage a lu *Fournier*. Nous avons lu *Tonnerre*, comme les *Bibliophiles normands*, publication faite à Rouen.

Orléans; et M. Damville est allé au devant des reîtres. Fait ce lundi matin 24 may 1574, au camp de Domfront. »

Cependant l'abandon et le dénûment de Montgomery augmentaient sans cesse. Une nouvelle désertion de 8 hommes réduisit les assiégés à 15 ou 16 combattants, plus une douzaine de blessés !

* * *

Montgomery, à bout de munitions ou de vivres, était encore bouillant de courage et voulait résister jusqu'à la mort. Les instances de ses compagnons d'armes découragés le portèrent à se rendre. Il céda. Des pourparlers s'engagèrent. Enfin il remit la place le 26 ou le 27 mai (1), « sous promesse, dit Thébault de Champassais, qu'il ne serait traité que comme prisonnier de guerre. » Mais, ajoute à son tour le chanoine Lepaige, « on ne lui tint pas parole. » (2). Catherine de Médicis, encore teinte du sang de la Saint-Barthélemy, tenait à voir tomber la tête du héros qui eût pu tirer vengeance de cette nuit néfaste.

Durant tout le siège, « le temps fut calme, sans vent ni pluie, sans une seule nuée qui pût obscurcir la clarté des étoiles et favoriser la fuite de Montgomery et des quelques hommes restés avec lui. » (3). La nature souriait dans la fraîcheur de son épanouissement printanier.

Les ennemis de Montgomery l'invectivèrent dans les récits qu'ils écrivirent de la guerre civile. Tout battu paie l'amende (4).

(1) Caillebotte écrit : le 26 au soir. L'auteur de la *Prise de Montgomery* avait dit : le jeudi au matin, qui était le 27. Selon Haag, c'est bien le 27.

(2) Lepaige, I, p. 278.

(3) Boispitard et M. de la Ferrière-Percy, journal de la comtesse de Sanzay.

(4) S'il en fallait croire un inventaire inédit des papiers du château de la Châlerie, fait en 1760, par ordre de « haut et puissant seigneur » messire Pierre-François Ledin, un des principaux auxiliaires de Matignon à l'occasion du siège, aurait été Pierre Ledin (Pierre IV), un des ancêtres de ce Pierre-François, qui avait eu à souffrir des méfaits des protestants. Ce document particulier porte que le général donna à Ledin « le commandement de l'avant-garde avec laquelle investit la ville et le château, ce qu'il fit avec tant de diligence qu'il surprit Montgomery qui en voulait sortir. »

Le manuscrit ajoute : « La brèche étant faite au château, Ledin monta à l'assaut et y entra par escalade, les armes à la main. »

Sans mettre en doute la valeur du noble Pierre Ledin et surtout sa grande générosité, nous croyons sage de n'admettre cette version qu'avec une extrême réserve. Elle émane d'un descendant enclin à surfaire la gloire de sa race et convaincu même d'avoir eu la faiblesse de vouloir changer l'orthographe de son

Dans l'ouvrage déjà cité de M. Sauvage : *Domfront et son siège de 1574*, on lit avec un grand intérêt les nombreuses et pressantes lettres expédiées à Matignon durant le siège par Charles IX et Catherine. Le but principal ou plutôt l'unique objectif de cette correspondance journalière est de hâter les opérations du siège et surtout de ne pas laisser échapper Montgomery, mais de le prendre vivant !

On y exprime « sous toutes les formes le désir de le voir prisonnier. »

Après le siège, les instances de Matignon, en faveur de l'infortuné captif, furent impuissantes sur Catherine de Médicis, devenue régente (1).

On traîna Montgomery devant Carentan, place que le capitaine de Lorges, fils du prisonnier, refusa de rendre et devant St-Lô, que Colombières défendit jusqu'à la mort. Ces démarches avaient pour but de décourager les assiégés à la vue du proscrit ou d'obtenir, selon l'expression de Toustain de Billy, « de les ranger à quelque composition, par l'entremise et remontrance de Montgomery. » Mais ce fut en vain.

Le prisonnier fut dirigé sur Paris. On l'enferma à la Conciergerie et le Parlement le condamna à mort, sous le prétexte qu'il avait arboré les enseignes anglaises à la Rochelle et appelé l'étranger en France.

Catherine fit appliquer la question ordinaire et extraordinaire au proscrit. « Que diray-je sur ce point qu'elle aist été si déshonorée, si cruelle et si desnaturée que de lui avoir fait bailler la gehenne ordinaire et extraordinaire » (2).

nom en vue de faire remonter sa noblesse à une plus haute antiquité. Il voulait substituer au nom *Ledin* celui de *de Lesdain*.

Il se trouve d'ailleurs une erreur matérielle, volontaire ou non, à la fin de sa narration. On sait en effet que Montgomery, ayant repoussé les assauts dirigés contre la citadelle, finit par capituler. Il livra avec confiance sa personne à l'assiégeant. L'entrée au château ne fut donc pas effectuée par escalade et à main armée, comme Ledin l'a insinué.

Cette pièce appartient à M. Patou.

(1) Charles IX était mort le 31 mai, quatre jours après la reddition de Montgomery, quoiqu'il eût écrit le 24, de sa propre main, au bas d'une lettre à Matignon, ces mots : « Me porte bien, Dieu merci » Cela ressemble à une faufarade. Il nous semble qu'en toute cette affaire, le roi agissait principalement sous l'influence de sa mère. Le jour même de la mort de son fils et le lendemain 1^{er} juin, la régente continue d'écrire à Matignon et poursuit sa vengeance.

(2) Discours sur Catherine de Médicis.

Dans cette épreuve suprême, Montgomery maintint toujours qu'il n'avait pris les armes que pour recouvrer ses biens et la liberté de sa religion. Mais c'est en vain qu'il invoquait la liberté de conscience. Elle n'avait pas encore conquis son édit de Nantes.

L'implacable ennemie du vaincu n'eut pas de repos qu'elle n'eût vu, avec la froide cruauté qui faisait le fond de son caractère trancher, en sa présence, la tête de l'homme dont le nom est demeuré « un symbole de force et de vaillance. » (1).

Montgomery fut décapité en place de Grève le 25 ou le 26 juin 1574. Il marcha à la mort d'un pas ferme et ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux. Nous ne parlerons pas des barbares exécutions qui, à la suite de la reddition de Montgomery, ensanglantèrent Domfront. Les principaux combattants restés fidèles au vaincu furent sacrifiés à d'indignes vengeances, « dénouement odieux d'un drame héroïque. »

En voici un exemple. Pitard, insatiable dans sa vengeance particulière, ramène à Domfront, des environs de Ger, René Lehericé, qu'on emmenait prisonnier à Saint-Lô. Il le fait pendre au gibet qu'il avait eu la précaution de faire préparer, la veille, sur le tertre Grisière, comme il avait fait pendre le cadavre d'Ambroise, frère du même René. En revenant vers Domfront, Lehericé cherchait à négocier avec son bourreau. Vainement, il offrit à Pitard une rançon de 3,000 livres, qu'il devait se procurer par la vente de son héritage (2). Rien ne put fléchir Pitard. Pissot fut pendu, non sans que son fanatique ennemi lui eût, comme il le dit, « fait offrir la confession, » qu'il savait bien ne pouvoir être acceptée..

On exécuta de même le ministre Labutte (3). On exigea des rançons des prisonniers qui ne furent pas mis à mort. Voilà les mœurs de cette époque. La nôtre n'a rien à lui envier.

Nous passerons sous silence les attaques à main armée dirigées en ces temps de troubles civils, contre les gouverneurs de Domfront, par les agitateurs et leurs sicaires.

(1) M. de la Sicotière, l'Orne archéologique.

(2) Probablement la Touche, domaine situé non loin de l'église de la Haute-Chapelle, vers l'orient.

(3) Gaillebotte.



Voyons en quel état se trouvait alors le château. La lettre écrite par le duc d'Étampes à Catherine de Médicis, dès le 11 septembre 1562 (1), nous apprend que dès lors « ledit chasteau n'étoit point fermé et n'y avoit nulle seureté. » D'un autre côté, Pitard a traité Montgomery de malavisé capitaine pour s'être enfermé, sans forces suffisantes, « dans cette place qui ne passait plus pour bonne et dont les murailles commençaient à tomber d'elles-mêmes. » C'est facile à dire, mais le fugitif une fois cerné, n'avait pas le choix. Il était bien forcé de subir son sort. Au reste le lecteur comprend qu'il ne s'agissait pas des murs du donjon, demeurés impérissables encore aujourd'hui, quoique restés à nu depuis ce temps-là et fort maltraités. Il ne pouvait être question que des autres parties du château et des murs d'enceinte, bien moins solides (2).

Suivant Caillebotte, un procès-verbal de l'état des fortifications de Domfront avait été dressé en cette même année 1562. Il constatait que l'enceinte avait 24 tours et 4 portes. On ne sait si pareil procès-verbal fut fait pour ce qui concernait le château.

Le siège de 1574 acheva la ruine de la citadelle. Un des premiers soins de Catherine, après la prise de Montgomery, fut d'ordonner l'entière destruction du château qui avait abrité sa victime. Elle prescrivit en même temps la démolition des forteresses féodales de Saint-Lô et Carentan, qui lui avaient également servi de points de résistance. Les instructions expédiées à ce sujet au comte de Matignon (3), sont conçues en ces termes :

« Monsieur de Matignon,

« Je vous envoie la commission en blanc que j'ay fait expédier pour les desmolitions des places de Damphront, Saint-Lô et Carentan, laquelle je vous pryé de faire remplir des noms de ceulx à qui vous commettrez la charge de faire lesdictes desmolitions auxquelles je vous pryé de faire dilligemment travailler avec le meilleur mesnaige et moins de frais qu'il sera possible.

« Et n'estant celle-cy à aultre fin, etc.

« Escript à Nogent-sur-Seine le xi^e jour de aoust 1574.

« CATHERINE. »

(1) Page 19 du livre précité de M. Sauvage.

(2) Lepaige dit que le château fut ruiné par le siège

(3) 24^e dépêche du livre de M. Sauvage.

Malgré ces ordres, ajoute M. Sauvage, la forteresse de Domfront resta debout. En toute occasion, ces ruines servaient de retraite aux agitateurs. Le même siège avait aussi fait de grands dégâts aux fortifications de la ville. L'autorisation de lever un droit d'octroi sur les marchandises mises en vente les jours de foires et de marchés fut obtenue en 1586 (1) par le gouverneur, le vénérable Pierre Ledin. C'était « pour entretenir les murailles, portes, éperons, ponts et pavés de *ladite ville*. » Il s'agit de la ville et non du château. On est fondé à penser que celui-ci ne reçut désormais ni réparation ni entretien, et que finalement, il tombait en ruine.

Déjà Ledin avait fait réparer, à ses propres dépens, dès 1578, l'église de Notre-Dame, également ruinée par la guerre civile.

Le domaine de Domfront fut engagé, en 1586, au duc de Joyeuse, pour 30,000 écus. Il valait alors 2,475 écus de revenu, non compris les bois et forêts (2).

..

Montgomery avait été vaincu et décapité. Le château témoin de ses derniers actes de vaillance tombait en ruine. Le pays allait-il enfin jouir de la paix ? Non. La paix est le plus précieux des trésors : c'est aussi le plus difficile à conquérir et à conserver. Les fureurs de la guerre hantaient toujours les âmes. Les troubles de la Ligue atteignirent notre région en 1589 et les habitants prirent les armes les uns contre les autres. Les populations guerroyaient sans trop savoir pourquoi. L. Dubois met Domfront au nombre des villes qui montrèrent le plus d'ardeur en faveur de la Ligue. On remarque, à ce moment, un surcroît de précautions pour mettre les habitations féodales en état de défense, dans le but de résister soit aux ligueurs, soit à leurs adversaires. Nous avons cité précédemment quelques-uns des logis ou manoirs élevés vers la fin du xvi^e siècle, aux environs de Domfront, habitations disposées dans ce système semi-défensif, semi-bourgeois, entourées de fossés, flanquées de tours d'angle aux extrémités d'une même diagonale, en vue de surveiller et proté-

(1) Caillebotte.

(2) *Id.*

ger à la fois les quatre côtés, pourvues enfin de meurtrières, etc. Au commencement du XVII^e siècle, on continua de bâtir des gentilhommières disposées dans le même esprit. Nous pouvons citer, comme exemples : le logis du Bois-Frican en Céaucé (1620), un pavillon à la Motte-d'Egrenne, commune de Saint-Mars (1630), la Guyardière, commune de la Haute-Chapelle (1631), la Jossetière, en Saint-Mars (1655).

C'est au mois d'avril 1589 que Jean de la Ferrière, baron de Vernie, décida une partie des habitants de notre pays à se prononcer pour la Ligue. Il se mit, comme gouverneur ou commandant, à la tête de ses adhérents. Mais la ville d'Alençon s'étant rendue à Henri IV le 24 décembre 1589, les Domfrontais, pour suivre librement cet exemple se révoltèrent contre le même gouverneur et il fut poignardé. Le maréchal de Villars n'eut d'autre peine que de prendre possession de la petite cité, en 1590 et Henri IV en devint définitivement le maître.

On établit successivement comme gouverneurs Arnaud de Beauville et Jean de Bron, sieur de Cossesseville, le premier au mois d'avril, le second en septembre (1).

Postérieurement, quelques échauffourées furent encore dirigées contre Domfront, par les ligueurs. Telles sont les tentatives du marquis de Belle-Isle et autres. Il est certain que le château, le donjon lui-même, étaient en très-mauvais état lorsque en 1598 (2), Henri IV en ordonna la destruction sur la demande des Etats de Normandie.

L'opinion constante des historiens locaux avait attribué la démolition du donjon à cette année 1598. Mais nous allons voir, dans un instant, grâce à un de nos plus zélés bibliographes normands, que cette opinion doit être abandonnée.

En 1600, le gouverneur d'Anjou, Donadieu, acquit la vicomté de Domfront, puis son frère, évêque d'Auxerre, en hérita. M^{re} de Montpensier l'acheta sous Louis XIII (1622). Cette vicomté passera plus tard à Philippe, frère de Louis XIV, et restera la propriété de la maison d'Orléans.

En cette année 1600, le gouverneur de Domfront est François de Bron, baron de Fourneaux, de la famille de Jean de Bron, précité (3).

(1) Odolant Desnos.

(2) Date de l'édit de Nantes.

(3) Journal de la comtesse de Sanzay.

M. le comte de Contades a acquis, en 1882, le texte d'un arrêté pris par Sully, le 21 juin 1608, qui démontre qu'à cette époque notre donjon n'avait point encore subi de démolition. M. de Contades, avec un empressement qui fait honneur à l'éminent historien des *communes du canton de la Ferté-Macé*, a voulu faire jouir, sans retard, le public lettré de cet intéressant document.

Nous adressons personnellement nos vifs remerciements à l'heureux possesseur du manuscrit, pour l'extrême obligeance avec laquelle il a bien voulu nous communiquer l'arrêté pris, il y a bientôt 275 ans, par le grand ami de Henri IV.

Nous croyons entrer dans les vues de M. de Contades lui-même, en reproduisant ici les termes du précieux arrêté qui jette un jour nouveau sur l'histoire de notre plus noble édifice domfrontais.

« Maximilian de Béthune, duc de Sully, pair de France, marquis de Rosny, comte de Dourdan, souverain de Boisbelle, baron de Blangy, Poligni et Boutin, sire d'Orval, Montrond, Saint-Amand, Bruyères et Espineuil, conseiller du Roy en ses conseil d'Estat et privé, cappitaine et lieutenant de deux cens hommes d'armes de la compagnie de la Ayne (*sic*), grand-maitre et cappitaine général de l'artillerie et grand voyer de France, surintendant des finances, fortiffications et bastimens de ce royaume, gouverneur et lieutenant général pour le Roy en ses pais et provinces de haut et bas Poictou, Châtelleraudois et Loudunois, et cappitaine du chasteau de la Bastille de Paris, aux sieurs trésoriers généraux de France en la générallité de Rouen, salut. Le Roy, par ses lettres-patentes du dernier jour de mai dernier, ayant pour plusieurs bonnes considérations résolu de faire entièrement desmolir et desmanteler toutes et chacunes les fortiffications, deffenses, remparemens et autres bâties qui peuvent rendre le chasteau de Damphront fort et de résistance, Sa Majesté nous mande que nous ayons à faire pour ledit desmantellement toué ce qui y sera requis et qui sera des deppendances de nos charges. Mais daultant que, pour parvenir à l'exécution des commandemens de sadite Majesté, il est nécessaire de savoir au vray quelz frais il conviendra faire pour ladite desmolition.

« A ces causes nous vous avons commis, ordonnez et depputez, commettons, ordonnons et depputtons par ces présentes, pour

vous transporter, ou l'un d'entre vous que vous subdéléguez, dans ledit chasteau de d'Amphront, et après avoir visité en présence des expertz les lieux necessaires d'estre desmolis, vous adiugerez au plus offrant et dernier encherisseur tous et chacuns les matériaux qui proviendront de ladite desmolition, et baillerez au rabais et moins disant le travail entier qu'il conviendra faire pour le desmantellement dudit chasteau, observant et faisant observer en tout ce que dessus les solennitez et publications accoustumées, dont vous dresserez ung ample procès-verbal lequel vous nous enverrez le plus tost qu'il vous sera possible; affin que sur icelluy Nous advisions de pourveoir au surplus, ainsy que nous jugerons raisonnable. De ce faire nous avons donné et donnons auctorité commission et pouvoir en vertu de celui a nous donné par sadite Majesté, comme grand mattre de l'artillerie et surintendant des fortifications de France, priant tous qu'il appartiendra vous assister en l'exécution de ce que dessus. Attendu que c'est l'intention de Sa Majesté et chose qui concerne le bien de son service. En tesmoing de quoy, nous avons signé ces dites présentes et icelles fait sceller du scel de nos armes. A Paris, le xxi^e jour de juing mil six cent huit.

« *Signature originale* : MAXIMILIAN DE BÉTHUNE.

« Par mon dit seigneur,

« ARNAULD. »

C'était la troisième fois que l'existence du donjon était menacée, sa destruction ordonnée. L'effet dut enfin suivre de près la menace. L'arrêté de Sully fut certainement exécuté. C'est donc à l'année 1608 qu'il faut rapporter la mutilation du monument, sa réduction à l'état où nous le voyons. Nous avons dit comment, selon nous, la force expansive de la poudre, employée principalement dans les escaliers défit, en un instant, le colosse que ses premiers possesseurs avaient cru impérissable. La féodalité avait compté sans la poudre fulminante et aussi sans le progrès des idées, autre puissance que le temps développe, dont l'évolution peut être retardée, mais non vaincue à jamais. La destruction des donjons est l'acte suprême, l'événement final de la suppression de l'autorité féodale. A ce moment, les guerres locales ont déjà fait place à une paix durable. Henri IV se proposait d'en augmenter les bienfaits quand il tomba sous le poignard d'un fanatique.

Les habitants de Domfront demandèrent, en 1610, la reconstruction des halles de la ville et l'autorisation d'accepter l'offre de l'avance des fonds faite par l'évêque d'Auxerre. Leur requête fut renvoyée le 3 juin aux trésoriers généraux de France, à Caen (1).

*
*
*

En 1612, fut accordée la prolongation du droit d'octroi établi en 1586. Les Domfrontais avaient en vue la réparation des murailles de la ville, la construction de quatre tours et « d'une nouvelle muraille du côté du château *depuis peu démoli* par ordre du Roy ; entretenir les ponts, portes et éperons. » Ceci résulte d'un *factum* fourni au mois de mai 1670, dans un procès intenté aux receveurs de l'octroi par les moines de Lonlay et le sieur de la Châlerie (Ledin) leur vassal (2). Les religieux disaient que « en outre de leur calité (*sic*) qui les exempte du droit d'octroi, possèdent la baronnie de Lonlay en exemption de toutes coutumes et péages quelconques dans toutte ladite vicomté et autres païs et villes appartenant autrefois à Guillaume de Bellême, leur fondateur, tenant ces dites terres, païs et villes en principauté en Normandie..... »

On lira à l'appendice cette curieuse pièce, jusqu'à ce jour inédite. Elle retrace la physionomie de l'époque qui l'a produite et caractérise assez bien le règne des privilèges. C'est d'ailleurs un précieux renseignement sur l'état de la petite ville au xvii^e siècle.

5^e Époque. — La Royauté absolue.

Sous le règne de Louis XIII, les protestants, voulant lever des troupes, chargèrent du recrutement un partisan nommé Antoine Montchrétien, sieur de Vatteville, originaire de Falaise. C'était un « beau jeune homme d'esprit et de courage, intrépide aventurier, sans vergogne et sans peur, » historien et poète.

(1) Trésor des chartes, E, 26.

(2) Ce Ledin est Pierre V, fils de Jacques, fils lui-même de François, vicomte de Domfront. Pierre V mourut en 1715. Il avait épousé la riche héritière de Croisilles près Harcourt.

Un soir (16 octobre 1621), il fut signalé dans une auberge des Tourailles, canton d'Athis (Orne) (1). Quelques habitants, conduits par le seigneur des Tourailles, Claude Turgot, châtelain du lieu et propriétaire de l'auberge, l'y surprirent pendant son souper. Six autres huguenots accompagnaient Montchrétien. Un combat meurtrier s'engagea dans l'hôtellerie. Montchrétien fut tué. Son corps, apporté à Domfront, fut mis en jugement. C'est de lui que Malherbe écrivait : « Montchrétien a été ou sera mis sur la roue, tout mort qu'il est. » (2). Le procès fut fait au cadavre le 21 octobre 1621. Les juges le condamnèrent « à être ce jour, trois heures de relevée, traîné sur une claie en la place de la Brière, lieu accoutumé à faire les exécutions criminelles, et là, sur un échafaud, ses membres brisés sur un gril, en la forme et manière accoutumée, puis son dit corps brûlé et réduit en cendres et les cendres jetées au vent par l'exécuteur des sentences criminelles. Tous les biens du défunt acquis et confisqués au Roy. » Triste échantillon des mœurs judiciaires du XVII^e siècle. Cet affreux spectacle fut donné à la population domfrontaise sur son champ de foire. Il y a seulement 260 ans que ces implacables colères s'exerçaient dans notre pays !

La charmante légende de la *Dame des Tourailles*, si heureusement racontée dans les vers faciles de M. Le Vasseur, laisse une plus douce impression que l'exécution de Montchrétien.

Richelieu rend à ce moment le pouvoir royal omnipotent. Il porte les derniers coups aux châteaux féodaux, et n'en épargne pas les possesseurs.

Joachim de Quincé, ambassadeur, gouvernait Domfront en 1629 (3). Louis de Quincé, son fils, mort en 1708, occupa ce poste à son tour. Ce fut un généreux bienfaiteur de l'hospice et du collège de Domfront. Les Quincé étaient comtes du St-Empire.

En 1632, la peste, qui décimait le pays depuis sept ans, pénétra à Domfront (4).

(1) Cette auberge devait être voisine de la rive gauche de la Rouvre, dont le lit rocailleux passe sous un ancien pont aux récits légendaires. Le pont présente quatre arches en ogive et deux en plein cintre.

(2) Lettre à Peyresc.

(3) Le château de Quincé (celui de ce temps-là) était situé au lieu dit le vieux Quincé, en La Haroche-Lucé. Il est complètement détruit. Dans ce site champêtre, on reconnaît l'emplacement de l'habitation seigneuriale, à la trace des fossés qui l'entouraient. Quincé était un fief de haubert.

(4) Onze années de famine atteignent la France entre 1626 et 1665 ; puis dix années, de 1693 à 1725. (Fian et).

L'année 1633, dit M. de La Ferrière (1), fut une année calamiteuse, la peste fut universelle. Les neiges furent extraordinaires et une grande cherté mit le comble à la misère publique.

La guerre des Nu-Pieds, sorte de réminiscence de la Jacquerie éclata en 1639.

En 1667 et 68, l'intendant de Marle, en exécution d'une ordonnance royale, dresse un état des « maisons bâties depuis 40 ans, dans la distance de demi-lieue des forêts des maîtrises de Domfront et Falaise. » Il fixe et impose des amendes arbitraires aux personnes qui ont des bâtiments dans ces conditions (2). La cour de Louis XIV battait monnaie par ces procédés. Aussi les cahiers des doléances formés en 1789, notamment ceux d'Aunay-les-Bois et de Boitron (Orne) demandent-ils la suppression de l'ordonnance royale de 1669, comme attentatoire à la liberté et nuisible à l'agriculture.

Selon M. Lefaverais (3), un membre de la famille Bouvet était, en 1669, conseiller du Roi et lieutenant du Gouverneur de Domfront.

A ce moment, la nature reprenant ses droits imprescriptibles, a déjà couvert nos ruines de lilas et de lierre. Aux flancs et au sommet des vieux murs, les ravenelles disputent l'espace au sédum et aux ombellifères. Le Gouvernement aliéna, en 1698, au profit des habitants de Domfront, « les emplacements des fossés, clôtures, remparts, fortifications » de cette ville. Des émeutes éclatent de tous côtés en 1709.

* * *

Sous la Régence, le Gouvernement eut le projet de bâtir des casernes dans l'emplacement de notre château. Voici le procès-verbal informe d'une visite des lieux faite par M. de Ventabrun qui dut aussi lever un plan du terrain (4).

• Quoique le procès-verbal inédit ne porte ni date ni signature, les détails qu'il contient le rendent précieux (5). Nous le reproduisons en entier.

(1) *Journal de la comtesse de Sanzay*, p. 89.

(2) Bibliothèque nationale, fr. 11897.

(3) Canton de Messei, p. 31.

(4) Le plan nous est malheureusement inconnu.

(5) Le Régent gouverna la France de 1715 à 1723, La visite eut donc lieu entre ces deux dates.

« Le S^r de Ventabrun est venu à Domfront, petite ville frontière de Normandie, du Maine et de Bretagne, il y a marqué un champ à cinq cents pas des murs de la ville pour y bâtir les casernes; le s^r de la Châlerie gouverneur de Domfront, pour Monseigneur le Régent à qui la ville appartient, n'y était pas pour lors; il a trouvé qu'il convenait mieux au service du Roi, au bien des particuliers tant bourgeois qu'habitans des campagnes voisines et seigneurs adjacents, de les bâtir dans l'emplacement du vieil château.

« 1° Il n'en couttera rien au Roy pour l'achat de la place.

« 2° Les pierres des démolitions du château et celles qui font plus de quaranttes clotures de petits jardins usurpés sur ce fonds qui est au Roy et à M^{sr} le Régent par engagement sont presque suffisants pour fournir à la construction desdites casernes.

« 3° Le château ou pour mieux dire son emplacement étant fort escarpé sur des rochers. et fermé du costé qu'il l'est le moins par un bon fossé sur lequel sont encore les arches d'un pont aisé à faire avec des madriers, les soldats qui seront dedans ne pourront vaguer à la campagne, incommoder les bourgeois dans leurs jardins qui ne sont clos que de haies, détruire le gibier des seigneurs voisins entre autres de Monsieur Law qui a acquis la terre de la Ferrière à demi lieue de la ville (1).

« 4° Les officiers seront à couvert de la désertion qui est fort facile le pays étant très couvert.

« 5° L'interest de M^{sr} le Régent sy trouve, en ce que cela remettra pour ainsi dire sur pied un chateau qui lui appartient et sauve ses domaines, qui sont aux environs, des courses des soldats qui ne sont pas toujours aussi réglés qu'on leur ordonne de l'estre.

« 6° En jettant bas une petite maison de deux travées qui est à l'entrée du pont en sortant du chateau on entrera dans la seule place de la ville capable de contenir en bataille quatre bataillons. De plus en relevant une petite chapelle qui est tombée dans l'enplacement, il y a une messe d'assurée pour les ofilciers et soldats, les relligieux de l'abbaye de Lonlay étant obligés de desservir la chapelle quand elle est sur pied. » (2)

(1) Erreur : La Ferrière est à environ 12 kilomètres de Domfront.

(2) C'est encore M. Patou qui est l'heureux et obligeant propriétaire de ce document.

Heureusement le projet de caserne préconisé par cet étrange rapport ne s'exécuta pas, ni aucun autre. Une telle opération aurait achevé la ruine du précieux édifice, ou l'aurait empâté dans un bâtiment vulgaire. Ce n'eût plus été le noble débris ornement du paysage. Toute ville qui ne brille ni par le commerce, ni par l'industrie, ni par la largeur de ses rues ou la beauté de ses maisons, doit surtout tenir à ses souvenirs historiques, à ses richesses monumentales et artistiques, à la vieille enceinte de tours et de murailles, au donjon local et à ses accessoires.

Nous voyons à l'art. 2^o de la pièce que nous venons de transcrire, que les terrains contenus dans l'enceinte fortifiée de la citadelle étaient dès lors divisés en un grand nombre de petits jardins. Tels ils existaient en 1867, immédiatement avant la création du square qui entoure aujourd'hui le donjon et tels qu'ils se présentent encore en dehors de cette promenade pour le surplus de la même enceinte. Ces petits jardins s'accédaient par un dédale de ruelles étroites, pratiquées à travers les ruines. Ils étaient, comme dit le rapport, séparés par plus de quarante clôtures, épaves empilées de la démolition et aussi par des haies d'épines. Nous nous étions demandé si les nouveaux occupants de ces immeubles en avaient été légitimement mis en possession par quelque concession domaniale. Le même article répond à cette question par la qualification de *petits jardins usurpés*. Cette expression porterait à croire que jardins et ruines étaient devenus (sans concession), à des époques indéterminées, l'apanage des premiers occupants. Mais d'un autre côté, Caillebotte dit, et nous l'avons noté ci-dessus, que le 22 avril 1698, le roi confirma les habitants de Domfront « en la possession et jouissance, à perpétuité, des places qui ont servi de clôtures, fossés, remparts, fortifications et édifices en dépendant, au moyen et parce que les possesseurs ont versé au Trésor royal une somme fixe. » Il resterait à savoir si cette concession rétrospective comprenait les terrains du château, ce qui est très-probable ; ou seulement ce qui dépendait des fortifications de la ville, comme le travail du s^r de Ventabrun semble l'insinuer.

Au surplus, la question a peu d'importance. A la fin du règne de Louis XIV, les immeubles étaient peu recherchés et d'un prix bien minime. En effet, vers 1715, la misère avait réduit les paysans de la généralité d'Alençon et autres à abandonner leurs

champs à la jachère, à manger de l'herbe et à laisser crouler leurs maisons (1). Durant ce règne, les grands feudataires, abandonnant manoirs, châteaux et donjons, étaient descendus au rôle de courtisans de la Royauté absolue. C'est dans les salons de Versailles qu'il fallait les chercher.

Quoi qu'il en soit, les possesseurs de petits jardins tirèrent parti, chacun à sa guise, du sol et des matériaux du château. Les ruines même furent dévastées. Nous avons dit, chapitre II, les dégâts faits après coup au donjon par quelques habitants. Plus difficiles à extraire de ces murs que d'une carrière, les pierres se trouvaient cependant peu propres à entrer dans une nouvelle construction de quelque importance. Sans ces difficultés, les démolisseurs auraient fait table rase ; le donjon historique aurait disparu (2). Ainsi fut traité un édifice qui n'aurait jamais dû cesser de faire partie de la chose publique et de demeurer sous la sauvegarde de l'Etat.

Un arrêt du Conseil du roi du 18 août 1733, établit la *taille proportionnelle* à Domfront. Cette mesure dut mettre un frein à l'inique répartition des charges publiques, jusque-là arbitrairement faite (disaient les bourgeois), par des collecteurs peu scrupuleux, « imposant par vengeance les contribuables à des sommes excessives et diminuant à leur gré leurs amis et ceux qui leur font des présents, pour surcharger les pauvres. » (3).

Les concussionnaires n'appartiennent pas uniquement au temps où nous vivons.

*
* *

La ville de Domfront qui, dès 1092, en se livrant à Henri I^{er}, avait eu la louable précaution de stipuler des réserves en faveur de ses libertés et de ses usages locaux, se montra, en 1738, particulièrement jalouse de l'intégrité de ses prérogatives. Elle eut à revendiquer, avec l'énergie qui convient à des citoyens éclairés et courageux, ses droits électoraux confisqués et vivement disputés par le lieutenant-général du bailliage, Robert d'Avenel, sei-

(1) Pelletan : *Décadence de la Monarchie*.

(2) Certains particuliers avaient fait de petites loges au pied des murs déchirés du donjon. Nous y avons vu engraisser des porceaux.

(3) Voir l'arrêt précité et nos recherches intitulées : *Domfront avant la Révolution*, p. 18.

gneur de Saint-Georges. Cet ambitieux personnage prétendait ajouter, d'une manière indéfinie, à ses titres, celui de maire, qu'il avait usurpé malgré de vives protestations. Une telle survivance de l'esprit municipal, dans toute sa verdeur, démontre que si Domfront tenait peu à ses antiquités monumentales, du moins il était alors fortement attaché à ses libertés. C'était une génération virile que ces bourgeois de 1738.

Quand avec Louis XIV, la royauté eut atteint le faite du despotisme, l'Etat, pour remplir des coffres toujours épuisés par les prodigalités d'une cour fastueuse, avait créé des offices de toutes sortes dont il vendait les titres à deniers comptants. Ce trafic s'étendit jusqu'aux offices municipaux que l'on adjugeait au plus offrant. Louis XV n'eut garde d'oublier cet expédient lucratif. Cependant un arrêt du Conseil d'Etat de 1737 autorisa, « pour cette fois seulement, » les villes et communautés dont les charges municipales n'avaient pas trouvé d'acquéreur, à élire leurs officiers municipaux.

En conséquence, l'honorable Potier de la Denays, qui était pour ses concitoyens le sympathique représentant de la liberté, fut élu maire le 5 novembre 1738. Les obstacles opposés par le lieutenant-général d'Avenel à cette élection, à son approbation par le duc d'Orléans, ainsi qu'au serment que l'élu devait prêter, ont été, en 1874, l'objet d'une savante étude. M. Christophle, député de l'Orne, y a mis en évidence les péripéties de ce singulier litige⁽¹⁾, en leur donnant le *vif coloris* qui en augmente encore l'intérêt devant l'histoire. Ce livre est un document des plus précieux. Nous nous bornerons à dire que le débat se prolongea pendant près de six ans. Le seigneur d'Avenel, entreprenant et tenace, espérait triompher, grâce au découragement qui suit trop souvent une procédure pleine d'incidents et de moyens dilatoires. Mais la population ne se rebuta pas. La persévérance est mère du succès. Un arrêt du 30 mai 1744, mit enfin un terme à ces débats, en validant l'élection de Potier de la Denays. Cette fois, le bon droit prévalut.

Durant cette procédure, une cruelle disette sévissait. Commencée en 1738, elle augmenta pendant plusieurs années. Une dyssen-

(1) *Une élection municipale en 1738*, chez Marescq aîné, Paris 1874.

terre s'y joignit en 1740, avec des fièvres malignes (1). La misère était à son comble en 1741 (2).

Cette détresse n'empêche pas les villes, poussées par de hautes influences, de se livrer à des réjouissances, des adulations relativement onéreuses. Ce sont le vin de ville, les feux de joie donnés à propos de tout. On nous permettra d'en indiquer ici quelques échantillons tirés des archives de Domfront. Cette ville paie en 1770, pour plusieurs vins de ville, 139 liv. 11 sols. En 1774, pour réjouissances relatives à « la rentrée des cours de Parlement et Chambre des comptes » 661 liv. 9 s. 3 den., y compris voyage « pour aller complimenter nosseigneurs des dites cours à Rouen. » La même année, la mort de Louis XV donna lieu à un service dont les cierges, tentures, catafalque, etc., coûtèrent 272 liv. En 1776, les réjouissances à l'occasion du sacre du roi exigent en poudre, torches, bois, etc., 65 liv. 12 s. En 1777, c'est un vin de ville de 55 liv. 4 s. offert à Gamard, un « intendant des finances de Monsieur, fils de France, frère du roi ! » L'année suivante, on fête « l'heureux accouchement de la reine. » La poudre, les torches et fagots coûtent à la petite ville, avec l'éclairage d'un corps de garde, 81 liv. 10 s. En 1782, la naissance du Dauphin et la guerre d'Amérique occasionnent pour 64 livres de feux et réjouissances. En 1788, la ville paie 66 livres, tant pour feux de joie que pour les cierges destinés au service du duc d'Orléans.

Nous ne pousserons pas plus loin une digression dont le but unique est de jeter quelque lumière sur les usages du siècle dernier.

Le 13 mars 1784, un arrêté du Conseil de gouvernement maintient les officiers municipaux de Domfront en possession de différents droits et préséances (3).

La Révolution était proche. Une assemblée du bailliage eut lieu à Domfront, en 1789, pour la convocation des États généraux (4).

(1) Caillebotte. Un tiers des habitants pouvait vivre de son revenu ; un tiers avec peine, en travaillant. L'autre tiers mendiait.

(2) C. Ledin, sieur de la Châlerie, décédé en 1744 ou 47 et P.-F. Ledin, mort en 1770, furent, avec Ch.-Thom. Leprovost, les derniers gouverneurs de Domfront.

(3) Bibliothèque nationale, section administrative, E, 2,604.

(4) Un honorable gentilhomme de ce bailliage (Achard, marquis de Bonvouloir), disait en 1787, dans un mémoire manuscrit, que le peuple, mal nourri, mal vêtu, mal logé et mal meublé, vivait au jour le jour ; que le laboureur et le journalier, rentrés le soir de leur journée, étaient obligés de se mettre au rouet pour se faire du fil de chanvre.

Il nous reste à donner ici, dans un tableau synoptique, les noms des gouverneurs, capitaines et lieutenants qui, par la succession des temps, furent chargés de gouverner le château et la cité.

1020	Achard, gouverneur pour les comtes de Bellême.....	Caillebotte. 2 ^e édit. p. 94.
1044	Bretel, Robert, major.....	
1049	Yvain de La Ferrière, gouverneur...	M. Lefaverais, Messei.
1091-1102	Achard, Guillaume, châtelain.....	Caillebotte.
1136	De Bohon, Alexandre, capitaine établi par G. Platagenet.....	Leprovost.
1202	Gautier de La Ferrière, gouverneur qui livra Domfront à Philippe-Auguste (1203).....	Lepaige.
1328	Jehan de La Ferrière.....	Caillebotte.
1356	De La Gahaine, capitaine.....	Id.
1382	Ledin (Pierre I), châtelain lors du siège de 1419.....	Id.
1417	Bigot, Clément, lieutenant au siège de 1419.....	Id.
1417	Hugh Stafford, sire de Bowser, capitaine établi par Henri V.....	Antiquit. de Normandie. XXIII, p. 249.
Vers 1410	Ledin (Pierre II).....	Caillebotte.
1420-1426	De Montgomery, Jean, capitaine anglais.	Id.
1429-1434	Thomas, seigneur de Scales.....	Antiquit. de Norm.
1434	De Plesance, Jehan, lieutenant....	Annuaire de l'Orne, 1873.
1441-1443	Ingreland Rogier, lieutenant anglais..	Revue d'hom ^{es} d'armes.
1442	Defaucomberge, capitaine anglais....	Archives nationales.
1447	Houcton, Jean, capitaine anglais....	»
1450	De Daillon, Jean.....	»
1451	De La Hautonnière, Hector, capitaine sous le commandement du duc d'Alençon.....	Lepaige, I, p. 349.
1454	De Malherbe, Jean, capitaine.....	Caillebotte.
1460	D'Escalle, Jean, capitaine anglais....	Id.
1460	Batursbury, Olivier, capitaine anglais.	Id.
1465-1468	De Neuville, Guy ou Guyon de Neuville.....	Caillebotte et Lefaverais.
1467	Hulain-l'Etendart, Jean, capitaine....	Caillebotte.
1467	Blosset, Jean, seigneur de Carrouges, capitaine.....	Id.
1468	Péan, Payen ou Gaudin, capitaine...	Id.
1488	De Froulky, Jean, capitaine.....	Id.
1516	De Préaux, Pierre, lieutenant..	Id.
1568	Pitard, François, gouverneur.....	Id.
1568	Des Chapelles, François, fils de Guillaume, capitaine....	Lepaige, I, p. 277.
1562-1574	Couppel, Pierre, lieutenant de Des Chapelles.....	
1574	Pottier, Nicolas, id.....	
1580	Achard, Guy, seigneur de Beauregard, capitaine.....	Caillebotte et Sauvage
1589	De La Ferrière, Jean, baron de Vernie, gouverneur pour la Ligue, tué par les habitants.....	

1590-1591	De Beauville, Arnaud, gouverneur pour le roi	Odolant-Desnos.
1590-1596	De Bron ou de Broon, sieur de Cosseville, Jean, gouverneur.....	Id. et M. de La Ferrière.
1596	De la Broise, Julien, sieur du Rosay.	Caillebotte.
1600	De Bron ou de Broon, François, baron de Fourneaux, gouverneur tué en 1652.....	Père Anselme et journal de M ^{me} de Sanzay.
1629	De Quincé, Joachim, mort en 1659..	Caillebotte.
1689	De Quincé, Louis, gouverneur, mort en 1708 ou 1715, bienfaiteur du collège et de l'hôpital.....	Lepaige.
1723	Ledin, Charles-Claude, gouverneur, décédé en 1747, à Godras (Domfront)	Caillebotte.
1760	Ledin, Pierre-François, mort en 1770.	
1767	Leprovost, Charles-Thomas.....	

6^e Époque. — Période moderne ou récente.

Par ce qui précède, on a vu que les terrains compris dans notre enceinte guerrière étaient, depuis longues années, métamorphosés en petits jardins quand éclata la Révolution française. Les blocs de maçonnerie lancés de tous côtés, avaient été utilisés soit comme séparations des jardins, soit pour servir de grottes ou petits abris tapissés de lierre.

La Révolution eut d'autres soins que la conservation des monuments qui décorent le sol de la patrie. L'Empire et la Restauration, pas plus que la période révolutionnaire, n'eurent en haute estime l'architecture dans laquelle brilla le Moyen-Age. Son heure n'était pas venue. Il fut longtemps de mode de traiter cet art avec mépris. Une telle indifférence se prolongea jusqu'au jour où les arts étant plus sainement appréciés, on cessa de traiter nos grands monuments de créations barbares. Et même l'indifférence dura longtemps encore après cette espèce de renaissance d'un art trop longtemps méconnu. Vers 1830, la glorieuse initiative du regretté vicomte de Caumont, bientôt aidé du concours de quelques architectes et d'antiquaires distingués, fit de l'archéologie monumentale une science. L'excellent maître en professa généreusement les principes. Les sociétés savantes qu'il fonda et dont il fut, jusqu'à son dernier jour, le zélé propulseur, firent le reste.

Dès avant ce moment-là, les accents poétiques de Chénedollé avaient réveillé les échos si longtemps muets du vieux donjon (1).

(1) De Chénedollé donna son petit poème sur le donjon en 1829.

L'auteur du *Génie de l'homme* avait chanté les hauts faits dont le « dur Titan, fils de Talvas, » fut jadis témoin. Il avait fait connaître les droits de « l'antique et sombre fort » à notre admiration.

Dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, le judicieux Galleron signala aussi ces ruines au monde savant.

Pour compléter jusqu'à ce jour l'histoire de notre vieille citadelle et de ses transformations modernes, l'auteur de ces lignes est obligé de rappeler un fait qui lui est personnel. Chez les races celtiques, le voyageur apportait sa pierre aux cairns qui jalonnaient le chemin. Simple passant moi-même, j'ai eu le bonheur de fournir ma pierre à l'édifice. J'ai apporté mon faible tribut à la conservation et au dégagement du monument qui fut longtemps oppresseur, mais qui, aujourd'hui inoffensif et paré de la main du temps, est devenu respectable. Voici le fait.

En 1852, l'association normande tenait son congrès à Flers et à Domfront. Le 18 juin, dans cette dernière ville, elle entendit, avec une bienveillance dont je suis touché, la lecture d'un mémoire que j'avais adressé au directeur de la Compagnie, M. de Caumont. Le mémoire avait pour objet l'étude de quelques édifices de cet arrondissement (1). Je disais, à propos de notre donjon :

« Il resterait à la ville de Domfront à se rendre propriétaire des petits jardins et de cette belle ruine elle-même, afin d'en assurer la conservation. On créerait au pied de ce remarquable spécimen de la maçonnerie romane, une esplanade qui serait, sans contredit, un des plus beaux points de vue de la Normandie, avec une promenade plantée suivant le périmètre de la place.

« Le conseil municipal ferait acte de patriotisme en se rendant peu à peu acquéreur de ces petits jardins, à mesure qu'ils changent de main. La ville, il est vrai, n'est pas riche ; mais la dépense serait peu onéreuse étant, par la nature même de l'opération, forcément répartie sur un grand nombre d'années. Une fois propriétaire de quelques-uns de ces immeubles, la ville ferait disparaître les buissons et les mauvaises murailles qui obstruent les abords de son plus intéressant ornement. Aux ruelles chétives.

(1) Voir *Bulletin monumental*, t. xix, p. 94.

et tortueuses, se substituerait une belle place située à 200 pieds à pic au-dessus de la Varenne et qui attirerait de nombreux admirateurs.

« Cette promenade, d'autant plus précieuse que la ville n'en possède aucune, pourrait même contenir quelque jour, au pied du donjon, le commencement d'un petit jardin botanique comme en possèdent beaucoup d'autres chefs-lieux d'arrondissement, etc (1). »

Cet exposé fit sensation et fut accueilli avec une grande faveur. M. de Caumont, feu M. Christophle, avocat, alors maire de Domfront, prirent sous leur patronage l'idée émise (2).

Dans la même séance, un honorable enfant du pays, le général Raymond, habile stratégiste, prononça un discours où se trouvent ces paroles (3) : « Le donjon est resté debout pour servir d'emblème monumental à la stratégie de nos aïeux. » Il affirma que Domfront avait été la place la plus forte de la frontière normande, et que cette forteresse devait, en majeure partie, cette prépondérance au promontoire de rochers escarpés sur lequel elle est assise. Pour ne pas avoir à lutter contre les obstacles, dit-il, « on devait convertir le siège en blocus et Domfront n'avait à craindre que la famine. L'invention de la poudre changea ses conditions de défense, etc »

Dès le 17 août de la même année 1852, M. le maire nous honorait d'une lettre portant que « de généreuses souscriptions en faveur du projet ne permettaient plus d'en différer la réalisation. »

La pensée, produite au grand jour, avait fructifié. Mais sa réalisation n'était pas pour cela prochaine. Les idées marchent lentement à travers le Bocage normand. Près de 15 ans devaient encore s'écouler avant un commencement d'exécution.

Sans vouloir anticiper sur l'histoire de la ville proprement dite, nous devons faire remarquer qu'en 1854, encore sous l'administration de M. Christophle, les terrains de la vieille citadelle furent traversés par la très-utile conduite souterraine des eaux de la Varenne, refoulées jusqu'au sommet du rocher domfrontais, pour l'alimentation de la ville. Cette conduite passe près de la face nord du donjon.

(1) Le projet, on le voit, était bien modeste.

(2) Voir Annuaire normand de 1852, p. 119 à 123.

(3) Le général Raymond était propriétaire du manoir de la Palu, près Domfront.

L'année 1863 fit faire un pas à la question du dégagement de la ruine. Un des premiers souscripteurs, M. Martial Caillebotte, demeurant à Paris, qui joignait à un goût sûr et éclairé un attachement constant pour Domfront, sa ville natale, éleva à dix mille francs le chiffre de ses offres. Un autre enfant de cette ville, M. l'abbé Guillou, curé de Vieux-Pont, avait aussi réuni des souscriptions. Cette agitation témoigne de l'importance du donjon et de ses dépendances, non moins que de la générosité des souscripteurs. Enfin, le 10 mai 1863, le conseil municipal, présidé par M. Durand, maire, constitua une commission spéciale pour l'étude du projet en question.

La commission (dont fut élu secrétaire l'auteur de cet écrit), demanda au ministre des beaux-arts, le 2 août de la même année, le classement du donjon au nombre des monuments historiques de France. Les pétitionnaires exposaient, entre autres choses, ce qui suit :

« Le donjon, beau spécimen de la maçonnerie romane est d'une solidité contre laquelle les intempéries de 800 ans se sont émoussées et qui n'a pu être attaquée que par les efforts de la mine.

« Guillaume de Bellême habitait le château de Domfront avant 1030. Guillaume le Conquérant y séjourna, ainsi que Henri I^{er} et Henri II d'Angleterre. Geoffroy et Mathilde en firent leur résidence. Eléonore de Guienne l'habita. Eléonore de Castille y naquit. Enfin la longue série des sièges et des combats qui ont illustré ces vieux murs est dignement close en 1574, par la résistance héroïque de Montgomery tenant presque seul en échec l'armée royale, commandée par le comte de Matignon. »

La demande, appuyée par M. le Préfet de l'Orne et par M. de Caumont, fut accueillie favorablement. Le classement désiré eut lieu au mois de décembre 1863 et les ruines du donjon furent mises sous la main tutélaire de l'État.

Dès le 13 juillet précédent, un grand citoyen, nature d'élite, que l'on trouvait partout où une action généreuse était à accomplir, fit un nouvel acte de munificence en faveur de Domfront. Feu M. Pellier de la Roirie (1) avait été, en mainte occasion, le bienfaiteur de cette ville. Il ajouta, de son propre mouvement,

(1) André-François Pellier de la Roirie est décédé à Domfront, le 12 février 1865, âgé de 88 ans.

aux dons considérables qu'il lui avait faits (1), une somme de 20,000 francs destinée à la construction du viaduc établi sur la rue des Barbacanes. Il alloua, du même coup, 500 francs pour aider à la réalisation du projet ayant le donjon pour centre.

Nous sommes heureux de rappeler à la vénération de nos compatriotes la mémoire de cet homme de bien, qui n'était favorisé des dons de la fortune que pour en faire un noble usage.

De la Roirie savait faire ses largesses avec une touchante simplicité. Dédaignant l'ostentation, il employait un laconisme d'une originalité charmante pour échapper même à la plus simple manifestation de la reconnaissance de ses obligés. C'est ce qu'il fit en annonçant au maire son nouveau don en faveur de la ville qu'il aimait. Dans cette occasion solennelle, il traça ces simples mots à la suite de sa lettre à M. Durand : « M. le Maire, je ne reçois personne. »

*
*
*

L'heure de réaliser le projet était enfin venue. Les jardins avoisinant le donjon devinrent la propriété de la ville, quelques-uns à titre gratuit, les autres à titre onéreux. Bref, dans la même année, une esplanade publique, établie sous le nom de square, autour des ruines du colossal donjon, fut substituée aux petits jardins. Notre premier vœu était dépassé : le square a une superficie de près d'un hectare.

Le 5 novembre 1867, on lisait ce qui suit dans un journal publié à Caen (2) :

« Le 3 novembre, M. de Caumont a visité le donjon de Domfront, accompagné de M. Blanchetière. Une promenade vient d'être pratiquée au milieu de ces ruines, sur un promontoire des plus escarpés et des plus pittoresques et il est facile d'aborder le beau donjon que l'on ne pouvait voir que de loin. C'est en 1852, quand l'association normande siégea à Domfront, qu'un vœu pour le rachat du donjon fut émis et c'est à M. Blanchetière qu'est due l'idée de transformer les alentours en promenade

(1) Après avoir prêté gratuitement à la ville, en 1847, cent mille francs pour la construction de l'hôtel-de-ville, il mit le comble à sa générosité en 1851, en tenant quitte sa débitrice des soixante mille francs qui lui restaient dûs sur ce capital. Il avait aussi beaucoup donné à l'hospice.

(2) *L'Ordre et la Liberté*. Cet article est dû, croyons-nous, à M. de Caumont lui-même.

publique. M. Roulleaux, maire de la ville, paraît apporter beaucoup de zèle à l'exécution de ce projet. »

Des terrassements postérieurs à la formation du square ont mis au jour la partie sud des casemates qui était enfouie sous le sol des jardins. Enfin, postérieurement encore (M. Cousin-Lalande étant maire), on a, au moyen de fonds alloués par le ministère des beaux-arts, vidé le soubassement du donjon, qui était rempli de décombres et de terres. Ces matériaux, placés en banquettes sur les murs d'enceinte qui, vers le midi et l'occident, font l'office de murs de soutènement (parfois peu solides), les surchargent, ce qui n'est pas étranger aux écroulements qui se sont produits depuis lors dans ces deux directions. Nous constatons un fait sans en vouloir faire la critique.

On a aussi éliminé les pierres qui, au sommet des murs du donjon, n'adhéraient pas suffisamment à la masse et on y a appliqué un revêtement en mortier. Un immense lierre séculaire avait pris possession du mur occidental, on l'a supprimé lors de ces travaux. Peut-être eût-il été préférable de modérer sa croissance, d'arrêter là l'épanouissement indéfini du superbe végétal qui mepaçait d'envahir tout l'édifice et l'aurait un jour réduit à l'état d'un buisson. Le lierre est l'ami des ruines, mais pas trop n'en faut.

Il serait bien curieux de présenter ici un inventaire des objets mobiliers exhumés lors des travaux de terrassement effectués à toutes les époques dans le château, dans le donjon et aux environs. Ces objets, réunis au fur et à mesure des découvertes, auraient formé une précieuse collection publique et le commencement d'un musée historique et archéologique, une de ces collections enfin dont toutes les villes se montrent si fières. Malheureusement, presque tout ce qui a été découvert a été méprisé, ou perdu ou détourné. En sorte que la ville ne possède à peu près rien de ces curiosités. Une grande épée à deux mains du xvi^e siècle, connue, à tort ou à raison, sous le nom d'épée de Montgomery, trois clefs, une hache en bronze, plus quelques boulets en pierre et d'autres en fonte, le tout déposé à la bibliothèque de l'hôtel-de-ville, c'est tout ce qui a été conservé à la cité. Quant aux monnaies et médailles, il n'y en a pas. La numismatique a été complètement déshéritée. Il fut cependant trouvé mainte fois des monnaies anciennes à Domfront et aux environs. Il n'en

pouvait être autrement dans un pays où la guerre exerça si longtemps ses ravages.

Caillébotte affirme qu'en 1797, quatre à cinq mille *sous marqués* (1) de François I^{er} furent découverts dans la forêt d'Andaine par un sieur Turpin, de Champsecret. Il a lui-même possédé beaucoup de monnaies trouvées dans la localité. Une lettre que lui écrivait M. Asselin (sous-préfet de Vire, ardent chercheur de médailles), le 24 août 1808, porte ce qui suit : « Je n'ai pu profiter de l'offre que vous m'avez faite de me céder les trois pièces d'or au poids, attendu que je n'avais aucune occasion pour les faire prendre. » Il ajoute plus loin qu'étant à Domfront l'année précédente, chez M. Caillébotte, il mit de côté d'anciennes monnaies, surtout de billon, à la hâte et sans qu'il puisse se souvenir quelles elles étaient. « Ayant, dit-il, une collection assez nombreuse de médailles romaines et d'anciennes monnaies de France, il serait possible que j'eusse un certain nombre de celles dont vous consentîtes à vous défaire ; mais comme je n'ai pas vu tout ce que vous possédez et que *je n'en ai vu qu'une partie* à la hâte, il faudrait ou que vos affaires vous conduisissent à Vire, alors vous apporteriez ces objets et nous les verrions ensemble, ou que vous m'en envoyassiez ce dont vous voulez vous défaire, en y joignant le prix que vous y mettez, etc. »

Les termes de cette lettre (2) sont précis. Ils démontrent que M. Caillébotte possédait un stock considérable de vieilles monnaies. Ce n'est pas tout. Le 28 avril 1830, le même Caillébotte, notre historien, écrivait ce qui suit à Louis Dubois, le vaillant chroniqueur normand : « Un amateur trouverait souvent ici des acquisitions à faire, tant en monnaies qu'autres objets d'antiquité. Malheureusement, tout ce qui entre dans le commerce passe au creuset. » Caillébotte citait une pièce d'or trouvée dans les landes de Torchamp (3) et qui était aux mains d'un sieur Ménager. Il dit avoir acheté, la même année, une pièce d'or à l'effigie de Henri V d'Angleterre, recueillie « dans le jardin Ledemé, en face la maison Roulleaux, » c'est-à-dire dans l'en-

(1) Le *sou marqué* était une petite pièce miacée comme une feuille de chêne, d'une valeur égale à six liards ou 0 fr. 075.

(2) Propriété de M. Patou, portant le timbre authentique de la poste, avantage que la mode des enveloppes nous enlève aujourd'hui.

(3) Commune voisine de Domfront.

ceinte même du château. « On a vendu, ajoute-t-il, une pièce d'or du poids de 65 grains, portant les bustes d'un roi et d'une reine. Mon frère l'a eue. Mon voisin Robbe fait creuser, au pied intérieur du mur de ville, une cave ; il a trouvé, à quatre pieds de profondeur, quatre petits ouvrages en argent dont je ne connais pas l'usage. » Caillebotte signale encore quatre pièces d'or trouvées au même endroit, dont deux *agnels*. La même lettre dit enfin que vers 1829, une cinquantaine de deniers d'argent furent trouvés dans la commune de Lonlay.

En voilà assez pour faire juger de la quantité de monnaies anciennes trouvées dans la contrée. Tout indique la richesse de la collection qu'il était facile de former au chef-lieu de l'arrondissement, si l'on eût su profiter des occasions, à mesure qu'un heureux hasard les étalait aux yeux de fortunés amateurs. Il faut que la moisson primitive ait été bien complète, pour qu'on n'ait pas trouvé à glaner dans les travaux du square et plus particulièrement en vidant jusqu'au fond les caves du donjon, qui étaient combles de débris. Quels regrets doit inspirer la disparition des quatre petits ouvrages en argent, trouvés en 1830 et dont le vieil historien de Domfront déclare qu'il ne connaissait pas l'usage !

* *

Nous n'aurions pas tiré de l'intéressante lettre précitée tout ce qu'elle contient de curieux pour l'histoire locale, si nous omettions de faire connaître le paragraphe que voici :

« En fait de constructions, Dufour a trouvé, l'an dernier, sous sa boutique, une belle arche, bien conservée. Louvel, place de Godras, a découvert des murs anciens, à 5 ou 6 pieds de profondeur, qui avaient l'apparence d'un chemin couvert, dans la direction du nord au midi (1). L'arche de Dufour avait la même direction. »

Nous devons ajouter, à titre d'actualité, qu'en 1880, une quantité de pièces d'or frappées au *xiv^e* siècle, sous les règnes de Charles V et Charles VI, de deux types différents, ont été vendues par un sieur Sachet, carrier, demeurant au lieu de la Vioilière, en la commune de la Haute-Chapelle. Voici la détermination de ces anciennes monnaies :

(1) C'est-à-dire transversalement à la crête de la colline.

1° Charles V, *franc à pied*. Le roi tenant une épée et la main de justice, debout sous un dais gothique : KAROLUS D G R FRANCORUM REX +. Revers : X P C + VINCIT + X P C REGNAT + X P C IMPERAT +.

Croix feuillue cantonnée de deux fleurs de lis et de deux couronnelles, le tout dans une rosace cantonnée de huit fleurs de lis.

Poids, 3 gr. 85, valeur numismatique, de 15 à 20 fr.

On commença à frapper ces pièces le 5 mai 1365. On les appela d'abord florins d'or aux fleurs de lis, parce que le champ de la pièce et la cote d'armes du roi sont semés de fleurs de lis. A partir de son émission, on ne frappa point d'autre monnaie d'or jusqu'à la fin du règne. Cette pièce valait vingt sols. C'est pourquoi plus tard on l'appela franc d'or et, pour la distinguer du franc d'or déjà existant, sur lequel le roi était à cheval, on la nomma franc à pied (1).

2° Charles VI, *écu à la couronne* :

Écu de France, + KAROLUS DEI GR. FRANCORUM REX.

Revers : Croix arquée, évidée et fleurdelisée, dans une rosace fleurdelisée, cantonnée de quatre couronnelles, même légende que la précédente, tracée de la même manière.

Poids, 3 gr. 90, valeur numismatique, 15 fr.

Fabrication ordonnée par lettre de Paris, du 11 mai 1384, afin de chasser les monnaies étrangères. C'est la première monnaie française où paraissent, dans l'écu, les trois fleurs de lis posées deux en chef et une en pointe (2).

Ces pièces, d'une conservation remarquable, n'ont éprouvé aucun frot et paraissent n'avoir que peu ou point circulé. Il serait très-intéressant de connaître au juste le lieu où elles étaient déposées, mais on en a d'abord fait mystère : On a ensuite affirmé (version bien difficile à croire), qu'elles avaient été enfouies près du hameau de la Métairie, en la commune de Saint-Bômer, à l'ouest et très-près de la route nationale d'Angers à Caen, dans la côte de la Violière. Là, l'ouvrier, en agrandissant une petite carrière, les aurait fait tomber au fond !... Quelle apparence y

(1) Voir Leblanc, p. 281.

(2) Voir Leblanc, p. 287.

L'auteur (qui a acquis une de ces pièces), a cru devoir entrer dans ces détails, afin de déterminer au moins les deux types qu'il a eu occasion de voir, des monnaies anciennes trouvées à Domfront.

a-t-il qu'on soit allé, durant la guerre de Cent-Ans, cacher ce trésor en un endroit où le moindre berger, attiré le lendemain de l'enfouissement, par la terre fraîchement remuée, pouvait facilement le découvrir et l'enlever ?...

Enfin il ne faut pas perdre de vue que ces monnaies ont été soumises au public juste au moment où le soubassement du donjon venait d'être débarrassé (au moyen du crédit accordé par l'administration des Beaux-Arts) des matériaux qui l'encombraient.

..

Par suite du dégagement du donjon, de nombreux amateurs et les touristes de chaque été, attirés par la beauté du site, viennent continuellement saluer ces ruines comme nous l'avions prévu dès 1852.

En ce lieu privilégié (un des sites les plus beaux de la Normandie), le poète trouve de nobles inspirations ; le peintre suit de l'œil les horizons, les perspectives, les riches couleurs ; l'historien cherche le souvenir des grandes actions, des vertus qu'il aime, des forfaits qu'il abhorre ; l'archéologue rencontre des œuvres d'art à étudier, à coordonner ; le philosophe, enfin, vient « interroger les monuments anciens sur la sagesse des temps passés. »

Tous, en attendant la paix universelle, espoir des hommes de bonne volonté (1), contemplent, comme une lointaine réminiscence, les vieux symboles, maintenant inoffensifs, de la guerre, cette impiété des anciens âges.

(1) « La paix universelle, et je l'ai dit naguère,
« Est le but, but sacré, dernier mot du progrès.
« Puisse un jour le canon faire place au congrès ! »
(G. BIDAARD.)

FIN.

APPENDICE

FACTUM

*Pour les sieurs Abbé et Religieux de Lonlay et le sieur
de La Chalerie, jointz ensemble*

CONTRE

*Les Receveurs d'un prétendu droict d'octroy de la ville
de Domfront.*

Le 29 jenvier 1612, les habitans de la ville de Donfront assemblés en commun devant le Lieutenant général du Bailly, et le Vicomte du dit lieu de Donfront, [pour reparer les murailles de leur ville y faire 4 tours et une muraille du costé du chateau depuis peu demoly par ordre du Roy entretenir le tout et leurs pont, portes et esperons, deliberent de lever sur eux un certain tribut qui se prendroit sur les marchandises qui se vendroient en leur d. ville. Pour y parvenir ils deputtent vers Mons^r de Soissons gouverneur de la province pour en obtenir lettres de S. M. par forme d'octroy; ils en obtiennent et les vérifient et jouissent dud. octroy. Ensuite ils en ont pris des prolongations, et n'abusant point dud. droict et ne le levant que sur eux il ny a point eu de contestations jusqua ce que le Roy en aiant retiré à luy la moitié et permis de lever lad. moitié par doublement et augmentation.

En 1661 ils en obtiennent lettres de continuation dud. octroy et doublement de lad. moitié et non contents de cette grace obtenue de S. M. au lieu que jamais ils n'avoient rien pris ni pretendu que des bourgeois de leur d. ville et simplement des marchandises vendues, ils commencèrent à en exiger sur tout le peuple du pais et sur les marchands forains et non seulement de ce qui se

vendoit mais mesme de ce qui sexposait en vente de sorte que les receveurs ont en cet abbus au lieu de 500 liv. que led. droit se pouvoit monter levé plus de mil escus par an. Estant à considérer que lors desd. premieres lettres destablissement dud. prétendu droict doctroy il ny avoit encor qu'une ou deux foires par an et un jour de marché nouvellement établi en lad. ville et sur la brière d'aupres par les soins de Mons' de Pichery lors engagiste du domaine dud. Donfront. Et a present il s'y tient tous les mois une grosse foire sur lad. brière et y a presque tous les jours gros marché à Donfront.

De sorte que cela leur a tellement enflé le courage que lad. moitié d'octroy retirée par le Roy aiant esté unie au bail des aides de lad. viconte de Donfront ils y voulurent assugetir quelques pauvres eclesiastiques et gentishommes qui aimoient mieux payer quelques souls que de ce mettre en proces aiant pour s'autoriser en ce pillage gratté le parchemin dans lad. dernière lettre doctroy et changé le mot de vendu en celui de expose, ce qui estant approfondy il se pouroit trouver une fausseté et un crime de peculat, dont on se raporte à Messieurs les gens du Roy dy pourvoir.

Enfin aiant voulu faire payer ce pretendu droict aux sieurs Abbé et Religieux de Lonlay qui en oultre de leur calité qui les en exempte, possèdent la baronnie de Lonlay en exemption de toutes coustumes et peages quelconques, dans toute lad. vicomté de Donfront et autres pais et villes appartenant autrefois à Guillaume de Bellesme leurs foudateur tenant cesd. terres pais et villes en principauté en Normandie, lesquels droicts et immunités ne leur ont jamais esté contestés pour eux et leurs vassaux tant noblement que roturierement tenants.

Lesd. sieurs Abbé et Religieux signifient et baillerent copies de leurs tiltres d'exemption auxd. receveurs doctroy et autres receveurs de coustumes qui avoient voulu se joindre à cette entreprise avec assignation en bailliage à Donfront.

La ils contestent, le s^r de la Chalerie y intervient pour lui et ses vassaux comme tenant noblement de lad. baronnie et aiant les mesmes droicts d'immunités que lesd. Abbé et Religieux, les pièces communiquées auxd. receveurs et au procureur du Roy il ce donne sentence aud. Bailliage par laquelle lesd. s^{rs} Abbé et Religieux et led. s^r de la Chalerie sont maintenus en leurs d. im-

munautés pour eux et leurs fermiers sauf à plus amplement justifier par les vassaux roturierement tenants.

Ils font signifier lad. sentence auxd. receveurs doctroy qui ny firent contredire que par les receveurs des aides qui sont en mesme bureau à lad. foire lesquels quatriesmeurs ny ont que leur d. moitié qui ne doit estre q. le tiers de ce qui se leve à present dud. octroy, lesd. s^m abbé et Religieux et led. s^r de la Chalerie n'agissant que par les voix de justice et de scivilité leurs valets et fermiers prirent un huissier et un sergent à les conduire hors de lad. foire avec leurs bestiaux en vertu de lad. sentence.

Mais les commis à la garde des bestiaux pour led. pretendu droict sans defferer à justice ny vouloir verbaliser mirent le pistolet et l'espée a la main et à coups de baston et despee penserent tuer lesd. conducteurs des bestiaux qui en rendirent leurs plaintes et proces verbaux de rebellion devant le lieutenant du bailliy aud. lieu comme s'agissant de l'exécution d'une sentence de bailliage, comme juge criminel et politique dud. lieu et juge des droicts des terres nobles de lad. vicomté; tesmoins ouïs et information faictes il decerna comparence personel et du depuis prise de corps contre lesd. commis.

Lesd. commis de leur costé appellent desd. sentence de bailliage et pour se préparer l'impunité de leur crime et d'un tel attentat, rendent plainte devant les esleus (1) y font donner sentence de prise de corps et comparence personel contre lesd. s^m religieux et led. s^r de la Chalerie et leurs gens et obtiennent arest à la cour des aides de défences de les troubler en la persepction des droicts du Roy, deffences et mandement.

Lesd. s^m Religieux et le s^r de la Chalerie prennent lettres d'anticipation au parlement de Rouen sur led. apel et obtiennent arest^t aud. parlement, de deffenses compulsoire et mandement qu'ils signifient auxd. commis avec assignation aud. parlement au mois qui expire au premier jour du *present mois de may 1670*.

Lesd. commis de leur costé signifient leurd. arest de lad. cour des aides auxd. s^m abbé et Religieux et au s^r de la Chalerie avec assignation en lad. cour au mois qui eschoit au 15 de ced. mois de mai 1670.

Il est à considerer que lesd. s^m Abbé et Religieux et led. s^r de la Chalerie n'ont pu et n'ont pas du recognoistre la juridiction

(1) Les élus ou juges de l'élection.

des esleus car premièrement lorsquils ont signifié copies de leurs tiltres portant franchise desd. droicts aux receveurs dud. droict doctroy avec assignation en bailliage lesd. receveurs y ont comparu et il sy est donné sentence contradictoire laquelle leur estant signifiée, et lesd. Religieux et led. s^r de la Chalerie aiant faict conduire leurs bestiaux à la sortie de la foire par un huissier et un sergent si lesd. commis vouloient sy opposer il ny avait q^{ua} verbaliser et non pas à user de main mise et armée.

Et le proces verbal de cette rebellion n'a pas pu estre rendu devant aultre juge que celui dont s'agissoit d'excutter la sentence et qui d'ailleurs est juge du crime, juge politique du lieu, juge des eclesiastiques et nobles et des droicts des terres nobles de lad. vicomté et devant lequel ladiudica^{on} dud. octroy se fait de touiours et encore tout recemment la derniere qui en a esté faicte avec deffenses de se pourvoir ailleurs que par devant luy pour les differents qui y peuvent arriver.

De sorte que lon ne peut rien imputer au procédé desd. s^r. religieux et de la Chalerie et les plaintes que lesd. commis ont rendu par recrimin^{on} devant les esleus pour se préparer l'impunité de leur crime sont de nul effaict et doibvent estre comdannées aux intherests et depens desd. abbé et religieux et dud. s^r de la Chalerie.

Estant encore à considérer que les reeveurs dud. pretendu droict d'octroy de ville ne font qu'un bureau et sils separent apres la foire au deux parts et au tiers ce quils ont bien et mal exigé cela ce fait hors la cognoissance du monde, il suffist donc d'avoir eu sentence contradictoire contre lesd. receveurs en general^l lesquels sils avoient prétendu aller pour une tiers partie par devant les esleus ils le doivent dire lors de lad. sentence de bailliage quils ont soufferte après une longue contestation.

Il est donc constant que jusqua present lesd. s^{rs} abbé et religieux et led. s^r de la Chalerie nont pu faire autrement que ce quils ont faict et comme cela va à une conference des cours dud. parlement et cour des aides lesd. s^{rs} abbé religieux et le s^r de la Chalerie declarent quil leur est egal de justifier de leurs droicts devant quels juges il plaira auxd. cours ordonner en leur conférence prochaine en cas quils soient tenus en plus long proces ou quon les traduise au conseil de S. M. pour lad. competence de juridiction, que lesd. commis receveurs dud. octroy seront

tenus en tous leurs depens damages et intherests comme d'indue-
vexation et qu'il sera dict qu'en atendant led. reglement de juges
lesd. s^{rs} abbé et religieux et led. s^r de la Chalerie jouiront de
leurs d. droicts d'immunites suivant leurs tiltres de sentence.

Il y a encor à observer qu'a Domfront il ny a jamais eu de
maires et eschevins fors depuis peu qu'ils se sont advises nommer
un bourgeois eschevin, il ny a non plus de maitrises n'estant pas
ville jurée et les habitans du pays ne sont pas obliges dy entrete-
nir de forteresse, et ce pretendu droict doctroy establi par une
delibéra^{on} de bourgeois interessés pour estre levé sur eux ne peut
pas setendre au preiudice de tout un pais qui ny a pas et ny est
jamais appelé, les deniers dailleurs en estant tres mal et honteu-
sement employes à la fantaisie de ces messieurs les citadins qui
en use a leur mode ainsi q. du revenu de l'Hotel-Dieu dud. lieu
de Donfront, et de plus que les commis aux aides ne decellent le
secret de leur profict on dict quils leur baillent la moitié du reve-
nu dud. octroy quoiqu'il ne leur en appartienne que le tiers de ce
qui sen leve ap^{nt} comme il a esté expliq. cy dessus.

Pour toutes lesquelles raisons et autres lesd. receveurs dud.
pretendu droict doctroy sont comdamnables en depens damages
et intherests desd. s^{rs} abbé et religieux de Lonlay et dud. s^r de la
Chalerie.

CHRONIQUE

Dans la séance du 11 septembre, M. Eugène Lecointre a offert à la Société, l'empreinte en métal de d'Arcet de deux sceaux qui existent, croit-il, aux archives de la Manche.

1° Sceau de Frère Jean de Montele, sacristain de Bellême.

Au milieu : St-Martin sous une arcature gothique, déchirant son manteau pour en donner la moitié à un pauvre. Au-dessus, un saint personnage, probablement St-Léonard, devant lequel deux petites figures sont en prières. En bas, un moine agenouillé. En légende :

S : FRIS : IOHIS : DE MÔTELE CUSTORIS : DE BELISMO

Sceau ovale de 5 cent. sur 3 cent., de la fin du XIII^e ou du commencement du XIV^e siècle.

Custoris pour *Custodis*, peut paraitre singulier. Cependant Ducange en cite un autre exemple dans la charte de fondation de l'abbaye de la Couture, au Mans, *S. Guiteri custoris*. Dans ce même mot la lettre u est renversée par une erreur du graveur.

La sacristie de St-Léonard de Bellême, dépendait du prieuré de St-Martin-du-Vieux-Bellême, mais c'était un véritable bénéfice.

« Elle avait son domaine spécial, son existence à part, quoique
« intimement liée à celle du reste du couvent : Le secrétaire
« recevait les donations, faisait les contrats et les baux, percevait

« les revenus et avait sa juridiction à lui, même après que l'église
 « fut démolie, comme on le voit par des pièces nombreuses qui
 « se continuent jusqu'en 1753. » (*Beaudouin, notice sur le prieuré
 de St-Martin-du-Vieux-Bellême, p. 31*).

2° Sceau du bureau des finances d'Alençon. Ecusson royal
 surmonté de la couronne. En légende :

BUREAU DES FINANCES DE LA GENERALITE DALENCON

Sceau rond de 4 cent.

La Société de l'histoire de Normandie, a publié récemment
 l'édit du roi, portant création, en 1636, d'une généralité et bureau
 des finances en la ville d'Alençon. (*Documents concernant la
 Normandie, extrait du Mercure Français, p. 278*).

MEMBRES NOUVEAUX

ADIGARD, avocat à Domfront.

AVELINE, avoué à Alençon.

BEAUREGARD (DE), propriétaire au château d'Aché, par Aché.

BRESLIN, membre du Conseil général, à Longni.

CACHET, docteur en médecine, à Domfront.

DOUCIN, préfet de l'Orne.

HOMMEY (Charles), notaire à Alençon.

LE ROUILLÉ, propriétaire, rue du Château, à Alençon.

LEURSON, ancien agent-voyer, à Alençon.

MOISSON, propriétaire, à Vaucottes, par Yport (*Seine-Inférieure*).

PIGEARD, vicaire. à Rémalard.

DU MOTTEY (Henry), docteur en Droit, ancien avocat à la Cour de
Douai, avocat à Argentan.

MEMBRES DÉCÉDÉS

LÉVEILLÉ (Ernest), propriétaire, à Alençon.

LIARD, ancien imprimeur, à Domfront.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORNE

Séance publique annuelle.

PRÉSIDENCE DE M. L. DE LA SICOTIÈRE, SÉNATEUR

La *Société Historique et Archéologique de l'Orne* a tenu, le 23 octobre 1884, sa séance publique annuelle dans une des salles de l'Hôtel de Ville de Domfront. que M. Blanchetière, maire, et l'Administration municipale avaient mise à sa disposition et préparée avec une extrême bonne grâce.

A l'arrivée du dernier train, midi et demi, les Membres de la Société, en assez grand nombre, se sont réunis pour la visite annoncée à l'Église Notre-Dame-sur-l'Eau et au Donjon.

Cette visite, dirigée par M. Blanchetière et les autres archéologues du pays, a été des plus intéressantes et a donné lieu à un échange d'observations de toute nature. Ces deux beaux spécimens de l'architecture normande pure dans l'ordre religieux et dans l'ordre militaire, conservent, malgré les dégradations et les mutilations qu'ils ont subies, un grand caractère et présentent un intérêt dont la ville de Domfront est justement fière.

Une séance administrative, à laquelle assistaient beaucoup de

Membres, a eu lieu ensuite pour le renouvellement du Bureau, l'admission de nouveaux Membres et diverses communications.

Par suite des élections nouvelles, le Bureau pour l'année 1884-1885 est ainsi constitué :

Président : M. LÉON DE LA SICOTIÈRE.

Vice-Présidents : MM. le comte DE VIGNERAL; le comte DE SAINT-ADAM, Eugène LECOINTRE.

Secrétaire général : M. Gustave LE VAVASSEUR.

Secrétaire : M. Louis DUVAL.

Secrétaire-Adjoint : M. Reynold DESCOUTURES.

Trésorier : M. Henri BEAUDOUIN.

Trésorier-Adjoint : M. Léon HOMMEY.

Membres du Comité : MM. ARNOUL, architecte du département; BLANCHETIÈRE, maire de Domfront; APPERT; l'abbé ROMBAULT.

La séance publique s'ouvre à deux heures un quart.

Beaucoup de Membres de la Société et de personnes distinguées, parmi lesquelles MM. le comte de Vigneral, Libert, baron Houssin de Saint-Laurent, Canivet, membres du Conseil général de l'Orne, et des Dames en assez grand nombre remplissent la salle.

M. Parmentier, sous-préfet de Domfront, et M. Blanchetière, maire de la ville, prennent place à côté du Président.

M. Doucin, préfet de l'Orne, a exprimé, par écrit, ses regrets de n'avoir pu se rendre à l'invitation de la Société.

MM. de Beaurepaire, secrétaire de la *Société des Antiquaires de Normandie*; Dumaine, curé-doyen de Tourouvre; Almagro, de Laigle; l'abbé Rombault, de Seès; Lecoindre, d'Alençon; l'abbé Safray, de Saint-Aquilin-de-Corbion, et Salles, de Céaucé, ont également adressé leurs excuses à la Société; elle envoie particulièrement tous ses regrets à MM. Lecoindre et Salles, auxquels l'état de leur santé n'a pas permis de se rendre à son appel.

M. de La Sicotière, président, ouvre la séance par un discours où il retrace l'histoire des Rosières en général et plus particulièrement celle des Rosières en Basse-Normandie; il signale les diversités et les vicissitudes, jusqu'à nos jours, de cette intéressante institution.

Compte-rendu, par M. Gustave Le Vasseur, secrétaire général, des travaux de la Société pendant l'année.

Fragment d'une étude très-complète sur le Donjon de Domfront, par M. Blanchetière.

Description des Camps de Goult et environs, par M. E. Vimont.

Lecture, par M. Adigard, de la seconde partie d'un Mémoire de M. Auguste Salles sur le Collège de Céaucé.

Description du Phare de Bonvouloir, par M. Ch.-F. Lorient.

Vers sur Domfront, par M. Gustave Le Vasseur.

Ces diverses communications sont favorablement accueillies et la séance est levée à 5 heures, au milieu des vifs applaudissements excités par les beaux vers de M. Le Vasseur.

LES ROSIÈRES EN BASSE-NORMANDIE

MES CHERS CONFRÈRES,

Il serait grand temps que l'honneur et la charge — comme disaient nos anciens — de présider notre *Société Historique de l'Orne*, passât à un autre de ses membres. Trois années consécutives de présidence m'ont donné le droit d'aspirer à la retraite. Cette retraite, vous devez le penser, ne sera ni le repos, ni l'indifférence pour les travaux et les succès de notre Société. Mais des noms anciens et nouveaux, plus autorisés que le mien et vous offrant plus de garanties, sinon de dévouement, du moins de crédit et de succès, appellent vos suffrages. Ces noms feraient rejaillir sur la présidence quelque chose de l'honneur qu'ils lui emprunteraient. Leur succession assurerait à nos solennités annuelles plus d'intérêt, en leur donnant plus de variété. Il est, d'ailleurs, de tradition que les présidents des réunions scientifiques ne soient nommés que pour un an ou deux tout au plus : Sage disposition, qui concilie les intérêts de l'auditoire, qui veut bien honorer vos réunions publiques de sa présence, avec ceux du président lui même ! Il ne peut ni se transformer, ni se rajeunir, hélas ! Il court risque de tomber dans des redites, et dût-il vous apporter chaque année des sujets entièrement nouveaux, il est toujours à craindre qu'il ne les traite un peu de la même manière. La forme s'use encore plus vite que le fonds. Il n'y a que les poètes, certains poètes du moins, comme celui que vous aurez le bonheur d'entendre dans quelques instants, qui aient l'heureux privilège de ne s'épuiser jamais et pour des *pensers nouveaux*, suivant l'expression de l'un d'eux (1), de trouver une forme toujours nouvelle.

(1) André Chénier.

Au risque de me répéter, mes chers confrères, vous me permettrez de vous féliciter et de me féliciter avec vous de la marche ascendante et progressive de notre Société. Le nombre de ses membres s'est assez sensiblement accru au cours de cette année. Des noms qu'elle attendait, qu'elle revendiquait d'avance comme siens, sont venus enrichir sa liste. Ses réunions ordinaires ont été régulièrement tenues et suffisamment alimentées par des communications et des discussions intéressantes. De nombreux et importants mémoires lui ont été adressés et ont été publiés ou vont l'être dans ses Bulletins trimestriels.

Que l'union, que l'accord continuent à présider à toutes nos relations ! Que des communications mutuelles, des échanges confraternels les resserrent et les cimentent ! Nos travaux individuels y gagneront singulièrement. Restons toujours convaincus que, dans une Société comme la nôtre, chacun reçoit toujours plus qu'il ne donne.

L'idée, dont je m'honore d'avoir été le promoteur, de tenir nos assises annuelles dans chacune des principales villes de notre circonscription, reçoit aujourd'hui, par le nombre des sociétaires qui assistent à cette séance, par la présence de tant de personnes distinguées réunies dans cette enceinte sur l'initiative bienveillante de l'administration municipale, par celle du premier magistrat de cet arrondissement, une consécration nouvelle.

Quel théâtre mieux choisi, d'ailleurs, que ce pays, que cette ville, pour une réunion d'antiquaires ? Des monuments et des souvenirs historiques de toutes les époques s'élèvent ou se présentent autour de nous, et les sites grandioses ou charmants qui leur servent pour ainsi dire de cadre et que nous admirions tout-à-l'heure, gardent, au milieu des ruines et des révolutions historiques, leur immortelle beauté !

La part a été faite très-large à l'histoire du pays de Domfront, dans le choix des morceaux qui rempliront cette séance. C'était convenance et justice.

Seul ou presque seul des orateurs, j'aurai à développer devant vous, mes chers confrères, un sujet qui n'a rien de précisément local, encore que le Passais y ait sa part spéciale : les *Rosières en Basse-Normandie*. J'ai pensé qu'au milieu des guerriers, des combats, des donjons, des couvents, dont la physionomie austère va vous apparaître, l'aimable et douce figure de nos jeunes Ro-

sières ne serait pas tout à fait déplacée, ne fût-ce que comme contraste, et que cet auditoire, qui aurait le droit de se montrer sévère, aurait pour elles un sourire indulgent.

.*

L'homme de France qui eut le plus d'esprit, Voltaire, disait un jour, à-propos de je ne sais quelle académie de province — ce n'était pas la nôtre assurément — « c'est une bonne fille qui n'a « jamais fait parler d'elle. »

Ce sont de bonnes filles aussi que les Rosières, mais de bonnes filles dont on a beaucoup parlé ! Peu de sujets ont eu le privilège d'intéresser, de passionner même le public au même degré. L'histoire, la poésie, l'éloquence de la chaire, celle du barreau, le théâtre, la musique, la peinture, la gravure, la danse même, tous les arts, tous les genres leur ont tour à tour rendu hommage. On ferait un curieux volume, rien qu'avec l'analyse des ouvrages dont elles ont été l'objet.

Depuis longues années, j'avais recueilli de divers côtés des notes sur ce sujet des Rosières, uniquement pour satisfaire ma curiosité personnelle, et sans prévoir que, de ces notes ramassées au hasard, j'essaierais de tirer un corps de mémoire. Mon essai était imprudent; je m'en suis aperçu trop tard. Combien ne faut-il pas d'épis pour former une glane, et combien de glanes pour former la plus maigre des gerbes ?

.*

Quelques généralités sont indispensables pour l'intelligence de notre travail.

C'est à Salenci, petit village du département de l'Oise, au diocèse de Noyon, que l'on a trouvé l'origine de l'institution des Rosières. A Nanterre seulement, par un patriotisme respectable, mais exagéré, on les croit originaires de la localité même, comme les petits gâteaux (1).

(1) Il existe en grand nombre de communes du nom de la Rosière, Rosières : (Haute-Saône, Aisne, Aube, Cher, Doubs, Haute-Loire, Loiret, Haute-Marne, Nord, Oise, Somme, Tarn, Vosges), sans compter celles qui associent ce nom à un autre, comme Rosières-aux-Salines (Meurthe), etc., ou comme Saint-Cyr-la-Rosière,

Une tradition très-accréditée dans le pays, sans que rien la justifie suffisamment, voulait que Saint Médard, évêque de Noyon au ^v^e siècle et en même temps seigneur de Salenci, eût imaginé de décerner tous les ans une somme de 25 livres et une couronne ou chapeau de roses, à la plus vertueuse des filles de sa terre. Ce serait même sa propre sœur qui, désignée par la voix publique, aurait obtenu le premier de ces prix de vertu. Un tableau conservé dans une chapelle de Salenci représentait cette scène, sans grand souci de la couleur locale. Le prélat, en habits pontificaux, posait une couronne de roses sur la tête d'une jeune fille coiffée en cheveux et à genoux. 12 arpents, détachés de la terre seigneuriale, avaient été affectés au paiement de la rente et des frais. L'institution avait prospéré. La Rosière était entourée d'une grande considération et ne manquait jamais de se marier avantageusement. On avait été jusqu'à exiger qu'elle justifiat d'une ascendance de quatre générations, irréprochables comme elle. Le seigneur de Salenci, après l'évêque, était demeuré en possession du droit de choisir la Rosière parmi trois filles de Salenci qu'on lui présentait un mois à l'avance, et le nom de l'élue était proclamé au prône, afin que ses rivales eussent le temps d'examiner ses titres et de les contredire.

Le 8 juin, jour de la fête de Saint Médard, vers les deux

dans notre propre département. Mais nous ne croyons pas qu'il y ait de rapport entre ces noms et l'institution des Rosières. Ils dérivent plutôt de l'abondance des roseaux en certaines localités, car les Rosières (*Roseria*, *Rosaria*), étaient des marécages couverts de roseaux, comme l'établit positivement M. Léopold Delisle. (*Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au Moyen-Age*, 1851, p. 278; — Ducange, *Glossaire*)

A Etoges, arrondissement d'Épernai, le revenu d'un pré de trois arpents qu'on appelait le *Pré des Filles*, était, dès avant 1557 (car un acte de cette année lui donne déjà ce nom), affecté à la dotation d'une Rosière. Le fermier devait fournir tous les ans le ruban de soie bleu-céleste qui attachait la médaille de la Rosière, et subvenir aux frais d'une collation que celle-ci offrait aux douze compagnes qui l'assistaient. Cette collation, dont le menu était réglé par le bail, consistait en un pain blanc de 6 livres, un fromage, une salière, un pot d'eau et une pinte de vin. (*Revue des Sociétés savantes des départements*, 2^e série, t. VI, 1861, p. 246.) Ces prestations sont, à quelques légères variantes près, celles que nous voyons à Salenci offertes à la Rosière. Il semble même qu'il y ait entre les deux fondations une origine ou une réglementation commune. Nous ne saurions, toutefois, affirmer que le cérémonial fût réglé par l'acte de 1557, ne le connaissant que par la mention qui en est faite dans une requête produite, en 1774, par les habitants d'Etoges, jaloux, comme ceux de Salenci, de défendre leurs vieilles prérogatives contre les innovations de leur seigneur; mais il est indubitable que la fondation existait avant 1557.

heures de l'après-midi, la Rosière, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en grosses boucles sur les épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnaient la main, se rendait au château de Salenci, avec tambours, violons et musettes. Le seigneur ou son épouse allait recevoir la Rosière; celle-ci lui faisait un petit compliment pour le remercier de la préférence dont elle avait été l'objet; après quoi, le seigneur ou son représentant et le bailli lui donnaient chacun la main et, précédés des instruments, suivis d'un nombreux cortège, ils la menaient à la paroisse où elle entendait les vêpres sur un prie-Dieu au milieu du chœur. Les vêpres terminées, le clergé sortait processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle Saint-Médard. Sur l'autel était placé le chapeau de roses, entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après l'avoir béni, l'officiant le posait sur la tête de la Rosière agenouillée et lui remettait les 25 livres d'argent, en présence du seigneur et des officiers de justice. Ainsi couronnée, la Rosière était reconduite par le seigneur ou son fiscal et toute sa suite, jusqu'à la paroisse, où l'on chantait le *Te Deum* et un hymne de Saint Médard, pendant qu'en dehors tous les jeunes gens du village tiraient des coups de mousquet. Enfin, au sortir de l'église, la Rosière était menée jusqu'au milieu de la grande rue de Salenci, où des censitaires de la seigneurie avaient fait dresser une table garnie d'une nappe, de six serviettes, de six assiettes, de deux couteaux, d'une salière pleine de sel, d'un lot de vin clair et en deux pots de Paris, de deux verres, d'un demi-lot d'eau fraîche, de deux pains blancs d'un sou, d'un demi-cent de noix et d'un fromage de trois sous. A l'issue de ce repas, d'une frugalité symbolique, on donnait encore à la Rosière par forme d'hommage, une flèche, deux balles de paume et un sifflet de corne, avec lequel un des censitaires sifflait trois fois avant de l'offrir. Ces objets signifiaient tout simplement le droit qu'avait la Rosière, devenue pour un moment dame de paroisse, de donner le signal des divertissements de l'arc et de la paume (1). Ces servitudes étaient obligatoires, à peine de 60 sous d'amende. L'anneau d'argent et le ruban bleu qui agrémentaient

(1) *Echo de l'Oise*, 14 juin 1854; — Abbé Auber, *Histoire et Théorie du Symbolisme religieux*, t. 1^{er}, p. 211.

le chapeau de roses rappelaient un souvenir historique. Louis XIII se trouvant peu de jours avant le 8 juin au château de Varennes, près de Salenci, le seigneur de Salenci, M. de Belloy, vint le prier de vouloir bien, pour cette fois, présider la cérémonie. Louis XIII envoya en effet M. de Gordes, son premier capitaine des gardes, présider en son nom, et, par ses ordres, il fut ajouté aux fleurs de la couronne une bague d'argent et un cordon bleu. A partir de ce jour, la Rosière reçut la bague et elle fut, ainsi que ses compagnes, décorée de rubans.

On a contesté à Saint Médard l'honneur de la fondation.

Un *Coutumier de Picardie* (1770) prétend que l'institution de la Rosière de Salenci est trop décente et trop morale pour remonter au ^{vi}^e siècle. « Je crois qu'on peut la regarder, dit-il, comme une de ces moralités du quinzième ou seizième siècle, telles qu'il est encore d'usage d'en représenter dans quelques villages des Flandres. Une jeune villageoise, pressée par son seigneur, pria son père de lui couper la tête pour lui conserver l'honneur. Le gentilhomme, pénétré d'admiration pour cette Lucrèce, prend un chapeau de fleurs et le lui met sur la tête en disant : « Or, « vous aurez pour décoration de chasteté, cette noble couronne. » Le poète n'aura point pris sans doute l'idée de cette moralité au village de Salenci. » Rien ne justifie cette hypothèse; mais on se rappelle que dans certaines provinces le chapeau de roses était presque la seule dot des filles (1), et l'on se demande si quelque lien ne rattacherait pas cet usage à celui de Salenci, la consolation à la récompense. Le chapeau de roses (estimé au ^{xv}^e siècle 6 deniers ou 2 sous) était aussi un mode de redevance féodale ou d'hommage fort usité (2).

Toujours est-il que ce n'est qu'en plein ^{xviii}^e siècle, en 1766, que la fête de Salenci, jusque-là ensevelie dans son obscurité provinciale, acquit tout à coup un intérêt et un éclat sur lequel, assurément, n'avaient pas compté ses fondateurs. Un article publié dans l'*Année littéraire* (3) et d'où nous avons extrait les

(1) La Coutume de Normandie ne parle pas du *Chapel de roses*, mais il en est question dans celles du Maine (art. 238), d'Anjou, de Tours, etc. (Merlin, *Repertoire*, v. *Chapeau*; — Michelet, *Origines du Droit français*, p. 23. — etc.) Un fief, dans la commune de Sévrai-Vignerai (Orne) portait le nom de Fief du Chapeau de roses. *Chapeau de roses*, dit la Coutume du Maine, ou *léger présent*, ce qui semble bien indiquer qu'on ne l'offrait pas toujours en nature.

(2) L'opold Delisle. p. 492.

(3) Année 1766, t. IV, p. 217; t. VI, p. 114.

détails qui précèdent, suffit pour amener ce résultat. On avait embelli le récit de la fête des considérations les plus graves : Cette fête était le palladium de Salenci ; les mœurs avaient gardé dans cette fortunée paroisse une pureté exceptionnelle ; ni crimes, ni scandales, ni querelles, ni procès !

Les circonstances étaient favorables. C'était le moment où les économistes et les belles dames, les philosophes et les marquis avaient entrepris une sorte de rappel à la nature qui ne resta pas sans écho. Les champs, les travaux rustiques et les plaisirs du village furent remis en grand honneur. Il fut de bon ton dans la noblesse de jouer au gentilhomme campagnard, de rechercher, de ranimer sur ses domaines les usages délaissés, les traditions tombées en désuétude. « La jeune femme, comme l'a dit spirituellement Sainte-Beuve, ne pense qu'à élever ses enfants selon les vrais principes, à concilier l'amour et la vertu, la nature et le devoir ; à faire dans ses terres des actes de bienfaisance, dont elle ne manque pas d'écrire aussitôt le récit, afin de jouir de ses propres larmes, — des larmes du *sentiment* ! » (1). L'influence de Rousseau entraînait pour beaucoup dans tout cela. L'âge d'or n'était plus derrière nous ; il était devant. Le règne d'Astrée allait renaître sur la terre. En attendant, on la parait de fleurs.

Les poésies pastorales de Gessner (2) obtenaient en France le même succès enthousiaste qu'en Allemagne. Florian (3) allait les imiter, et lui écrivait un peu prétentieusement : « Je dois à la lecture de vos ouvrages tout ce que j'estime de mon cœur. » Ses propres filles, Estelle et Galatée, avec leur grâce un peu maniérée et leur naïveté un peu coquette, tournèrent beaucoup de têtes charmantes ou même sérieuses. On peut sourire aujourd'hui du genre que Florian mit à la mode et auquel il a donné son nom. C'est plus facile que de le faire oublier. Ne crée pas un genre qui veut. Cette société du XVIII^e siècle, fatiguée de jouissances, à charge à elle-même, dépensait en aspirations grandioses et en parades frivoles, le peu qui lui restait à vivre avant la Révolution qui allait la dévorer.

Pelletier de Morfontaine, intendant de Soissons, s'étant arrêté à Salenci en 1766, le bailli l'invita à vouloir bien donner la cou-

(1) *Causeries du lundi*, t. VI, p. 63.

(2) Salomon Gessner, né à Zurich en 1730, mort en 1788.

(3) Florian, né en 1755, mort en 1794. *Galatée* parut en 1783, *Estelle* en 1788.

ronne à la Rosière. Il y consentit et il ajouta même une rente de 40 écus, dont la Rosière par lui couronnée jouissait pendant toute sa vie et les autres, après elle, chacune pendant un an.

Pelletier faisait de mauvais vers; il recevait souvent chez lui une petite cour de littérateurs et de poètes, parmi lesquels Feutry et Sauvigny; ils préconisèrent la fête et le Mécène.

M^{me} de Genlis, fort jeune alors et déjà possédée du besoin de voir et de se faire voir qui la tourmenta toute sa vie, voulut assister à la fête de Salenci. Elle avait apporté sa harpe. Elle en joua devant les paysans ébahis. Ce qui valait mieux, elle donna à la Rosière un habit et une vache. Bal dans une grange, « décorée d'une manière charmante avec des lanternes de couleur, des feuillages et des guirlandes de roses » (1); vers en l'honneur de la Comtesse; composition par elle d'une petite pièce, *la Rosière de Salenci*, qui se trouve dans son *Théâtre d'éducation*. Elle aurait fait davantage: elle aurait, si on l'en croit, — mais on l'accuse d'avoir, en parlant d'elle-même, exagéré beaucoup de choses, comme aussi d'en avoir amoindri quelques-unes, — rédigé de sa blanche main le Mémoire qui fit gagner aux habitants de Salenci leur procès contre leur méchant seigneur.

Le sujet des Rosières prêtait trop au décor, à la musique et au sentiment, pour ne pas faire fortune au théâtre. Pendant que M^{me} de Genlis le traitait à l'usage des adolescentes, Favart faisait jouer avec succès devant la Cour, *la Rosière de Salenci* (1769) (2) et le marquis de Pezay en donnait une autre aux Italiens (1774) (3), dont la charmante musique de Grétry, plus que le mérite du libretto, assura la vogue durable. Grétry a consigné dans ses *Mémoires*, au sujet de cette pièce, une curieuse observation: « Sans s'y porter en foule, le public a toujours vu avec satisfaction la représentation de cette pièce; il a repoussé les actrices dont les mœurs étaient peu régulières lorsqu'elles se sont présentées pour remplir le rôle de Cécile; celles, au contraire, dont la sagesse embellissait le talent, ont reçu des applaudissements flatteurs, surtout à l'instant du couronnement. »

Ce n'est pas tout: un anonyme composait, en 1770, *la Couronne de Roses ou la fête de Salenci*, comédie en trois actes mêlée

(1) *Mémoires*, t. I, p. 275.

(2) Nombreuses éditions.

(3) Nombreuses éditions.

d'ariettes (1) et Sauvigny, à la suite de ses deux petits romans *l'Innocence du premier âge en France ou Histoire amoureuse de Pierre Lelong et de Blanche Bazu* et *la Rose ou la Fête de Salenci*, dont Greuze n'avait pas dédaigné de dessiner les charmantes estampes, donnait *la Cour d'amour ou le Couronnement d'Emée et de Basile*, pastorale dramatique en un acte et en vers, qui fut sans doute jouée sur quelques théâtres de société. Ce sujet de la Rosière créa un thème favori, sur lequel chacun s'essayait à broder des variations.

On le mit même en ballet. *La Rosière, ballet d'action en deux actes*, de la composition de Gardel l'ainé, fut dansée sur le théâtre de l'Opéra en 1783, et a été souvent reprise depuis (2).

Consultez les littérateurs d'alors (3) : vous les trouvez également empressés à chanter dans leurs vers, didactiques et froids comme la poésie du jour, ces pauvres Rosières qui auraient mieux inspiré André Chénier dans son temps et Brizeux dans le nôtre.

C'était Fontanes :

Hélas ! belle Rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

Ou Lemièrre, dans ses *Fastes* :

Reine de nos jardins, rose aux mille couleurs,
Sois fière désormais d'être le prix des mœurs
Et de voir voltiger tes beautés printannières
Sur le front ingénu des modestes bergères.
Sois plus flattée encor de servir en nos jours
De couronne aux vertus que de lit aux amours.
« La pomme à la plus belle, » a dit l'antique adage ;
Un plus heureux a dit : « La rose à la plus sage ! »

Ou Roucher, dans les *Mois*, terminant par ces jolis vers une

(1) Par M. D. L. D. E. M. D. A. D. P. E. L. R. Paris, Mârigot, M.D.CC.LXX, in-8° de 53 p. En tête, se trouve une vive critique de la pièce de Favart.

(2) Paris, M.D.CC.LXXXIII, in-8° de 16 p.

(3) Il y eut de rares et timides protestations. Dans sa *Correspondance littéraire* (t. V, p. 478, et VI, p. 417, édit. de 1813), Grimm s'élève contre la Fête de la Rosière, l'engoûment dont elle est objet, les écrits et les gravures composés en son honneur, et particulièrement contre la pièce de Favart qu'il juge beaucoup trop sévèrement. La Harpe, après avoir payé son tribut à cet engoûment, l'a fort critiqué. (*Cours de Littérature*, t. VIII).

longue amplification ; il s'adresse à la Rosière devenue épouse et mère :

Un jour, ô douce image ! un jour, d'un air aimable,
A vos enfants assis autour de votre table,
Vous direz vos honneurs, vous ferez voir ce prix ;
Et votre jeune fille, avec un doux souris,
Interrogeant parfois sa mère qu'elle écoute,
Vous l'enviera ce prix et l'obtiendra sans doute.

C'était enfin, Boisjolin, notre compatriote — car il était né à Alençon (1) — disant de la rose :

Elle orne tous les ans la beauté la plus sage ;
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.

Une heureuse disgrâce était venue ajouter encore à l'intérêt qu'inspiraient les Salenciens et leur fête.

Le seigneur du village, qui portait le nom assez peu aristocratique de Danré, ne s'avisait-il pas de leur contester le droit de présenter les trois jeunes filles parmi lesquelles il devait choisir la Rosière, de vouloir la couronner lui-même à la place de l'officiant, de la chicaner sur le prie-Dieu qu'elle occupait dans le chœur, en lui offrant, toutefois, le partage de son banc, de refuser la redevance de 25 livres qu'avaient acquittée tous ses prédécesseurs, et même de consigner à la porte de la chapelle Saint-Médard deux cavaliers de maréchaussée, pour en écarter la foule avide de jouir de la cérémonie ? Douleur et indignation des Salenciens ! Procès dans les règles ; mémoires délibérés en leur faveur par l'avocat Delacroix, qui devint un publiciste célèbre, et par Target, alors à l'apogée de sa réputation. On ne sait pas assez quelle était l'immense vogue de ces mémoires judiciaires, dans un temps où les revues et les journaux étaient si peu répandus. C'était un genre à part de littérature. Il firent ou contribuèrent singulièrement à étendre la réputation de Linguet, de Servan, de Dupaty, de Beaumarchais, de Mirabeau lui-même. Aujourd'hui, l'avocat parle et n'écrit guère. Il escompte sa gloire et parfois son talent en succès d'audience. Quoiqu'il en soit, les Mémoires des Salenciens eurent un grand retentissement et rendi-

(1) Vieilh de Boisjolin (Jacques-François-Marie), né à Alençon en 1763, mort à Autenil, en 1832 ; auteur d'une traduction de la *Forêt de Windsor* de Pope, et d'autres poésies estimables.

rent leur cause populaire dans le monde judiciaire. Target put dire : « Notre cause est aujourd'hui celle du public. » Un arrêt de règlement du Parlement de Paris, du 20 décembre 1774, les maintint dans leurs anciens privilèges (1).

De l'enthousiasme pour les fêtes de la Rosière à l'imitation, il n'y avait qu'un pas. Il fut bientôt franchi. Dans toute la France et particulièrement dans les environs de Paris, chaque année en vit augmenter le nombre. La nomenclature complète en serait longue et difficile (2).

* *

Maïs le caractère de l'institution va changer, en s'éloignant de Salenci. Ce n'est plus la naïve pastourelle qu'on va couronner de fleurs fraîches comme elle ; c'est le gars robuste, la vieille mère, le bon père de famille, indistinctement, dont on va récompenser le dévouement au bien, la fidélité aux devoirs domestiques. Il n'y a que le serviteur et la servante que l'on oublie ; ils prendront bientôt leur revanche dans nos comices agricoles ! Ces prix de vertu, ainsi qu'on le voit, sont précisément ceux qui deviendront l'objet des récompenses que l'Académie-Française décernera solennellement chaque année, au nom du philanthrope Monthyon.

(1) Mémoires et Arrêt souvent réimprimés. V. notamment *Histoire de la Rosière de Salenci, ou Recueil de pièces tant en prose qu'en vers sur la Rosière, dont quelques-unes n'ont point encore paru* : Paris et Noyon, MDCC.LXXVII, in-8° de VI et 139 p. On y trouve, indépendamment des Mémoires et de l'Arrêt, *Épître à Monsieur Sauvel, prêtre curé de Salenci* ; — *Discours prononcé à la fête de la Rose, par M. Lecuy, docteur de Sorbonne, le 8 juin 1770* ; — *Relation ou détail historique de la concession d'une portion du corps de Saint Médard, faite par Monseigneur l'Evêque et le Chapitre de Dijon, à la paroisse de Salenci, et de la translation de cette Sainte Relique dans l'église dudit Salenci*, par M. Roger, chanoine de l'église cathédrale de Noyon ; — *Requête des filles de Salenci à la Reine, au sujet de la contestation qui s'est élevée entre le seigneur et les habitants de cette paroisse, relativement à la Fête de la Rose*, par Bin de Sainmore ; — diverses poésies. V. encore les *Causes célèbres* et le *Répertoire général des causes célèbres anciennes et modernes*, par B. Saint-Edme, t. III.

Il existe un petit poème en vers de dix syllabes, en l'honneur de Danré,

« ... Seigneur aimable,

qui

« Du dernier choix est le juge équitable. »

La Fête de la Rose, Paris, Merlin, M.DCC.LVIII, in-12 de VI et 14 p. fig.

Il y a une autre édition, 1774, in-12.

(2) Nous donnons à l'appendice quelques indications sur ce point, sans avoir la prétention de dresser un catalogue.

Le journal *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* avait, en 1880, cherché à réunir les éléments d'une bibliographie des Rosières, mais son appel ne fut point entendu et il ne publia qu'un très-petit nombre d'indications sur ce sujet.

Il n'a pas *inventé la vertu*, comme le disait une brave portière, même sous la forme des honneurs et des prix à lui accorder.

Une autre conception charitable, plus ancienne et ayant, elle aussi, une évidente parenté avec le couronnement des Rosières, consistait dans la dotation de filles vertueuses et pauvres, pour les aider à se marier. On en trouverait de nombreuses traces, quelques-unes remontant à une haute antiquité, non-seulement en France, mais à l'étranger, chez les protestants comme chez les catholiques. Le paganisme n'avait rien connu de tel. Il avait eu des fondations pour la nourriture et le soulagement des enfants abandonnés ; mais la femme, apportant à l'homme une dot, un avoir propre et personnel, devenant ainsi jusqu'à un certain point son égale en même temps que sa co-intéressée dans l'administration du ménage, plus libre de son choix, affranchie de la servitude de la misère, c'est une pensée, un sentiment éminemment chrétiens.

Je cite en courant quelques exemples :

Par une fondation du 14 février 1588, Louis de Gonzague, duc de Nivernais, prince de Mantoue, et Henriette de Clèves, son épouse, avaient fondé à perpétuité dans leurs terres et seigneuries, qui composaient environ 300 paroisses, le mariage annuel de 60 pauvres filles qui recevaient chacune 50 livres. Leurs maris devaient en outre jouir de certains avantages pour l'obtention des états, s'ils s'en trouvaient capables, de notaires, sergents, geôliers, concierges, gardes des bois et messagers. Une bulle de Sixte-Quint, du 10 novembre suivant, avait confirmé cette fondation. Les futures étaient choisies par des électeurs, gens de bien, qui juraient « sur leur part de paradis, » de ne désigner que celles qui seraient véritablement vertueuses et pauvres. La princesse Palatine, fille des fondateurs, suivit leur exemple. C'est un trait relevé par Bossuet dans l'Oraison funèbre de cette princesse : « Le duc, son père, avait fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans 60 filles ; riche oblation, présent agréable ! La princesse, sa fille, en mariait aussi tous les ans ce qu'elle pouvait, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitait. » (1).

(1) V. les titres dans l'ouvrage de Sauvigny, p. 273.

La rigidité protestante n'avait pas connu les fêtes des Rosières (1) ; mais à toute époque et dès 1572, on voit des fondations faites pour le mariage des jeunes filles pauvres de la communion protestante (2).

Plus près de nous, à Saint-Denis-de-Méré (Calvados), nous aurons occasion tout à l'heure de signaler une donation du même genre.

Enfin, à la naissance du duc de Bourgogne, 13 septembre 1751, des libéralités royales avaient eu le même objet (3).

Ce qui paraît avoir dominé dans les fondations faites en Basse-Normandie, c'est le double caractère de récompense à la vertu,

(1) La description du couronnement des Rosières en Hollande, que donne Louis Napoléon dans son curieux roman *Marie ou les Hollandaises* (3^e édit., Paris, Bertrand, 1813, t. I, p. 66 et 73), est toute de fantaisie et inspirée de souvenirs français.

(2) En 1572, Pierre Sébille, sieur de la Moisaudière, en Juvardel, légua 200 livres, pour marier deux filles pauvres de la religion protestante. (Port, *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, t. II, p. 688.)

(3) Le Roi voulut que les 400,000 livres de dépense auxquelles était évaluée la fête que devait donner la ville de Paris, fussent employées à marier six cents filles, à qui l'on donnerait 500 livres chacune, une médaille d'or et un louis pour le repas. En province, les intendants durent également employer à marier des filles, l'argent qu'on aurait dépensé en réjouissances.

À Paris, tous les mariages eurent lieu le même jour, 9 novembre.

La ville délivra aux curés de chaque paroisse du drapeau pour les habits des garçons, et des étoffes rayées, soie, fil ou coton, pour les robes des filles, le tout de différentes couleurs, afin d'éviter une sorte d'uniforme qui aurait rendu les couples trop reconnaissables dans les rues ; elle fournit aussi souliers, bas, chapeaux, gants, bouquets, chemises, garnitures, manchettes, façon des habits aux tailleurs et couturières, carrosses, repas à 4 livres par tête et à 6 personnes par couple ; menu : 2 entrées, rôti, tourte pour entremets, dessert, vin de liqueur et café. Bref, il ne revint, en argent, ces frais divers prélevés, à chaque mariée, que 360 livres. Les curés étaient chargés de tous ces détails, y compris de l'ordonnance des repas. Quelques-uns même y assistèrent avec leurs clercs, debout, servant les mariés et coupant les viandes. Chacun d'eux, pour faire bien les choses, y mit un peu du sien.

« La somme de 300 livres revenant à chaque ménage, ne fut point donnée au mari qui aurait pu les dissiper ; il fut réservé à la prudence des curés de l'employer en tout ou partie, soit en meubles, pour ceux qui n'en avaient point, soit en outils, marchandises, pour parties de maîtrises et à choses nécessaires et utiles pour l'établissement des mariés. » (*Journal de l'avocat Barbier*, édit. in-12, t. V, p. 101, 105, 118, 119.)

M^{me} de Pompadour voulut imiter le roi. Elle écrivait à M^{me} de Lutzelbourg, le 29 septembre 1751 : « Je marie les filles dans mes villages. J'en donne le divertissement au Roi. Ils viennent le lendemain manger et danser dans la cour du château ; les mariages que le Roi a ordonnés sont dignes de sa bonté, mais en province, ils feront encore plus de bien. » (*M^{me} de Pompadour et la cour de Louis XV*, par Campardon, 1867, p. 134.)

sous quelque forme et quelque âge qu'elle se soit manifestée, et de dotation de filles honnêtes et pauvres. La poésie, vous n'en serez pas surpris, semble y céder le pas au sens pratique, au côté utilitaire des choses. Le nom populaire de Rosières resta l'ornement et comme l'enseigne de toutes ces fêtes.

Nous connaissons, — peut-être en connaissez-vous d'autres — en Basse-Normandie, celles de Canon, de Briquebec, de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Passais, de Luc, de Saint-Denis-de-Méré, de Mortagne.

* *

Canon (jadis Canon aux Vignes ou Canon les Bonnes-Gens), est une petite commune de l'arrondissement de Lisieux et du canton de Mézidon. Le célèbre avocat Elie de Beaumont (1) y fit bâtir vers 1770, un beau château qui subsiste encore. Il était intendant des finances du comté d'Artois, depuis Charles X, et lié avec les hommes les plus distingués de la littérature et du barreau. La Harpe, les deux Lacretelle, Target, l'abbé Lemonnier (2), de Sèze, l'abbé de Boulogne, l'abbé de Vauxcelles (3), Delacroix, d'autres notabilités du temps (4) se réunissaient chez

(1) Elie de Beaumont (Jean-Baptiste-Jacques), né à Carentan en 1732, mort à Paris en 1786. La faiblesse de son organe l'empêchait de plaider, mais ses Mémoires imprimés eurent en leur temps beaucoup de succès. Un des défenseurs des Calas; père du célèbre géologue. Sa femme, née à Caen en 1729, a laissé les *Lettres du marquis de Roselle* et d'autres ouvrages.

(2) Lemonnier (Guillaume-Antoine), né en 1721, à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Il fit de bonnes études au collège de Contances et vint à Paris, où il obtint une place au collège d'Harcourt. Il entra dans les Ordres. Humaniste distingué, littérateur aimable et facile, musicien consommé, directeur de la maîtrise de la Sainte-Chapelle en 1747, pourvu plus tard de la cure de Montmartin, en Basse-Normandie, qu'il conserva jusqu'à la Révolution, détenu pour refus de serment. Après la Terreur, bibliothécaire du Panthéon et membre de l'Institut; mort à Paris en 1797. Il avait été lié avec la plupart des littérateurs et des artistes de son temps, notamment avec Diderot, Grétry, Raynal, Grenze, Elie de Beaumont, Cochin et Sophie Arnould. Indépendamment de ses publications sur les Rosières, il a laissé des traductions estimées de Tércence et de Pércce, des fables, dont quelques-unes sont fort jolies, et quelque pièce de théâtre. (*Biographie Michaud*; — Quérard, *France littéraire*; — Théodore Lebreton, *Biographie normande*; — Mulot, *Notice sur Lemonnier*, 1797, in-8°).

(3) Bourlet de Vauxcelles (Simon-Jacques), 1734-1802. Littérateur aimable, facile. On l'avait surnommé : « Le Chaulieu de la prose ». Son discours de 1776 fut publié à part (in-8°) et l'*Année littéraire*, 1776, t. V, p. 188, en inséra de longs passages.

(4) Parmi les invités de Canon, figurait aussi sans doute J. Castaing, d'Alençon, poète des plus médiocres, dont on a les *Poésies* et le *Théâtre* imprimés par lui-

lui, pendant les beaux jours des vacances. A l'occasion de la grossesse de la comtesse d'Artois (qui, le 6 août 1775, accoucha du duc d'Angoulême), M. et M^{me} de Beaumont, d'accord avec les Religieux de Sainte-Barbe-en-Auge, seigneurs de Mézidon, et avec Morin du Mesnil, père de M^{me} de Beaumont et seigneur du Vieux-Fumé, voulurent fonder une Rosière à Canon.

Aux termes de l'acte de fondation du 10 février 1775 et du règlement, approuvés par lettres patentes et enregistrés au Parlement de Rouen, les trois communes de Canon, du Vieux-Fumé et de Mézidon concouraient par vingt électeurs, au choix d'une Bonne Fille, d'une Bonne Mère, d'un Bon Vieillard et d'un jeune homme Bon Chef de famille. Ainsi, on vit couronner, en 1775, un vieillard de près de 80 ans, nommé Pierre Lemonnier, père de 6 enfants et de 23 petits-fils, digne chef d'une digne famille ; en 1776, un jeune homme, Duret, qui, depuis l'âge de 15 ans, s'était trouvé chef de sa famille et en était devenu le père. C'était trop de mérites et de vertus réunis, encore que l'on ne distribuât que deux prix chaque année. On avait, d'ailleurs, forcé et faussé certaines notes, en voulant les rendre trop éclatantes. C'est ainsi que la Bonne Mère devait avoir trois enfants vivants, n'avoir jamais porté d'ornements frivoles (c'est-à-dire, probablement, de ces bijoux normands, si recherchés aujourd'hui par nos dames), avoir « détourné son mari d'avoir des procès ! » Le comte d'Artois avait porté les deux cordons bleus dont on décorait les élus : Le vieillard était couronné d'épis de blé, la mère de famille d'immortelles, la jeune fille de roses, le jeune chef d'épis et de glands. Le premier couronnement eut lieu le 24 septembre 1775. Les abbés de Vauxcelles, Lemonnier et de Boulogne, depuis évêque, prêchèrent à ces fêtes qui attiraient une foule énorme. On y vint

même et excessivement rares. Dans un recueil manuscrit de ses vers, qui fait partie de ma bibliothèque, je trouve une *Chanson pour la Fête des Bonnes-Gens, établie à Canon par M. et M^{me} Elie de Beaumont*, en date du 10 juillet 1777. En voici un couplet :

Air : *Travaillez, bon tonnelier.*

Tour à tour chacun a le sien,
Bon vieillard, Bon chef de famille ;
On n'a pas oublié le tien,
Bonne mère, et toi, Bonne fille ;
A cette quadruple union,
Qui ne s'écrie avec raison,
Que c'est à Canon qu'on voit tous les ans,
Y couronner les Bonnes-Gens ?

même d'Angleterre. M^{me} de Beaumont et Target, le célèbre avocat-académicien, y chantèrent des couplets. La peinture, la gravure, la poésie, les journaux y firent écho (1).

J'ai entendu un des derniers survivants de ces fêtes d'un autre âge, chanter d'une voix un peu chevrotante ce couplet improvisé par La Harpe sur l'air : *O ma tendre musette* :

Chantons tous cette fête ;
C'est celle des bons cœurs.
Au couple qui l'appête
Faites-en les honneurs.
Aux lauriers qu'ils vous donnent
Ils joignent leurs lauriers ;
Et le bieu qu'ils couronnent,
Ils l'ont fait les premiers (2).

M^{me} de Beaumont mourut en janvier 1783, et avec elle disparurent ces fêtes (3).

(1) Paul, élève de l'Académie de peinture, fit le portrait des Bonnes-Gens qui avaient obtenu les couronnes; Stouf, statuaire, sculpta un groupe de décor, *Henri IV et Louis XVI*; Duvivier et Gatteaux gravèrent des médailles (ou peut-être des jetons), devenues très-rares aujourd'hui. Dans le *Catalogue des différents objets de curiosité dans la science et les arts qui composaient le cabinet de feu M. le marquis de Ménars* (frère de M^{me} de Pompadour), 1781, on voit figurer « 4 médailles frappées pour la fête des Bonnes-Gens, instituée en la seigneurie de Canon » (*Madame de Pompadour et la Cour de Louis XV*, par Campardon, p. 389.) En voici la description :

Médaille du Bon vieillard, qui devait avoir 65 ans au moins, représentait la Déesse de l'Agriculture, assise sur des gerbes et couvrant d'une couronne d'épis la tête d'un vieillard. Sur le revers, les noms et prénoms de celui qui l'avait obtenue, avec l'exergue, imitation d'Horace : *Dignum laude senem vetat merui*.

Celle de la Bonne fille, qui ne pouvait avoir moins de 18 ans, offrait à l'obvers : La Vertu publique couronnant de roses l'innocence, et au revers : *Hic pietatis honor*,

Médaille du Bon chef de famille, âgé de 20 à 35 ans ; Un jeune homme, soutenant d'une main une femme âgée et montrant, de l'autre, à un jeune garçon, le manche d'une charrue, avec ces mots : *colligit amor*.

Médaille de la Bonne mère : Une femme allaitant son enfant et suivant des yeux deux autres enfants placés près d'elle, avec cette exergue : *maternum peritiant gaudii pectus*.

(2) La Harpe revint sur ces idées, car dans son *Cours de Littérature*, (t. VIII, p. 128, édit. de 1820, in-18), il critique avec amertume l'institution des Rosières et des prix de vertu.

(3) On peut consulter sur les Rosières de Canon, l'*Année Littéraire*, 1775, t. VIII, p. 3, et 1776, t. V, p. 188; — Le *Mercur de France*, juin 1775, décembre 1776, février 1778; — Les recueils (très rares) de Chansons chantées aux fêtes de Canon; — l'*Orpheline sans l'être, roman moral*, par Levallois le jeune (de Lisieux), Rouen, Mari, 1812, in-12, p. 195; — Demian de Crousilhac, *Fête des Bonnes gens, Mé-*

Mais e'les laissaient derrière elles une nombreuse postérité. On prétend que 17 autres localités voulurent imiter Canon.

* *

Briquebec avait été une des premières.

Deux filles Le Tellier, âgées de 42 et de 37 ans, s'étaient entièrement consacrées aux soins de leur père, très-âgé et paralytique. Elles se relayaient, l'une pour le soigner à domicile, l'autre pour se mettre en service, aux gages de 36 livres par an, qu'elle lui abandonnait. L'abbé Lemonnier le sut. Les visiter, se concerter avec le curé de Briquebec, faire délibérer un magnifique certificat en faveur de Marie-Thérèse et d'Anne-Marguerite par tous les gens considérables de l'endroit, obtenir des dignitaires de Canon un autre certificat attestant qu'elles méritaient d'être couronnées Rosières, fut chose facile. Il obtint même 300 livres et d'autres secours pour doter ses protégées. Il avait contribué lui-même au versement de cette somme. Le couronnement se fit dans l'église de Briquebec, le 29 septembre 1776. M^{lle} de Matignon, M^{lle} de Ménilgrand, M^{lle} de la Ferté-Costard, tous noms haut placés dans les respects du pays, y présidaient. L'abbé prêcha. Son sermon, qu'il nous a conservé, est d'un sentiment et d'un tour également heureux. Les Rosières, dames de paroisse pour un jour, firent remise des nombreuses amendes encourues pour délits dans les bois seigneuriaux : Joie générale ! Banquet

moire lu à la Société des Antiquaires de Normandie. Tirage à part, Caen, Domin, 1862. 32 p. in-8°. Ce travail, élégamment écrit, est surtout biographique et descriptif. Il est exclusivement consacré aux Rosières de Canon ; — D^r Pépin, autre Mémoire lu à la Société des Antiquaires de Normandie et publié dans le *Monteur du Calvados*, 1881 ; — *Magasin Pittoresque*, 1877, p. 366 ; — De Caumont, *Statistique Monumentale du Calvados* T. V ; — *Discours prononcé à la Fête des Bonnes gens, instituée à l'occasion de la naissance de Monseigneur le duc d'Angoulême, dans les paroisses de Canon, Mésidon, Vieux-Fumé, en Normandie* (par l'abbé de Vauxcelles) ; Paris, Cellot, VI et 28 p. in-6°, M. DCC. L. XXVI ; — *Le Droit*, 21, 22 septembre 1831. (Art, d'Amédée de Bast) ; — *L'Histoire de Lisieux* par Louis du Bois, t. II, p. 289 ; — *L'Annuaire de Lisieux* pour 1840 — et surtout les *Fêtes des Bonnes-Gens de Canon, et des Rosières de Briquebec et de Saint-Sauveur-le-Vicomte* (par l'abbé Lemonnier). Il y a 2 éditions in-8°, fig., de ce dernier ouvrage, n'offrant entre elles que très-peu de différences : la première, sous l'indication d'Avignon et Paris, M. DCC. LXXVII ; la seconde, sous celle de Paris, M. DCC. LXXVIII. La description de la *Fête de Saint-Sauveur* forme un Supplément, avec pagination à part. Une analyse de l'ouvrage, par M. Muller, a paru dans la *Mosaïque*, en 1875,

de cent couverts au presbytère; M^{lle} de La Ferté-Costard se tenant derrière le Vieillard pour le servir.

Ça et là, détails intéressants et touchants : les couturières faisant les habits de gala des bonnes filles, moyennant 5 sous par jour et nourries; leurs sœurs « qui ne seront enrichis de clous que le lendemain de la fête »; un brave curé refusant d'acheter une soutane neuve « pour ne pas faire mourir de faim cinquante de ses pensionnaires », et répondant à ceux qui lui reprochent de favoriser le libertinage, en secourant une fille qui vient d'accoucher de deux enfants : « mais les deux enfants qui viennent de naître, ne sont pas libertins, eux ! » (1).

Quelques jours après, dîner offert par l'Abbé à la famille du Vieillard, au clergé et aux officiers de la maîtrise.

Voici son récit. Cette pastorale normande, vivement esquissée, ne manque point de charme :

« Le pré voisin de la maison du Vieillard nous a servi de salle à manger. Point de tables. Les nappes étendues sur l'herbe. Le patriarche, sa fille et un vieux cousin, au bout de l'enceinte dans un fauteuil et sur des chaises. Le reste de l'assemblée, composée de trente-six personnes, sur des paquets de fougère. Depuis quatre ou cinq ans jusqu'à quatre-vingt onze ans, des convives de tous les âges. Pas une haleine de vent. Le plus beau soleil. La nature aussi riante que les convives. De larges cruches de cidre à rafraîchir dans le ruisseau. Le majordome à genoux pour couper les viandes. Un énorme poisson porté à la ronde. Chacun prend. Les assiettes sur les genoux. Le vieillard et sa fille, centre de tous les regards. Leur gloire rejaillit sur toute la famille; leur bonheur sur tous les étrangers. Des étrangers ! il n'y en a point. Tous sont frères... L'appétit du vieillard augmente le nôtre. Sa gaieté se communique à toute l'assemblée !

« Sur la fin du repas, une mère donne le signal aux jeunes filles, et les voilà parties. Comme autant de biches, elles sautent les fossés, franchissent les haies des jardins, ne tardent pas à nous rapporter des fruits. Les tabliers en étaient pleins, l'herbe et les nappes en sont couvertes. La mère offre des galettes faites à notre insu. Notre surprise fait grand plaisir à celles qui sont

(1) P. 53, 61, 63.

dans la confiance. Comme l'innocence rit de bon cœur et mange de bon appétit ! » (1).

Nous ne croyons pas que cette fête ait été renouvelée les années suivantes. Elle ne s'est survécue que dans le volume de l'abbé Lemonnier (2).

Vendu au profit des deux bonnes filles, il leur rapporta 1,500 livres, soit pour chacune d'elles une rente viagère de 75 livres. C'était donc une bonne action, plutôt encore qu'un bon ouvrage.

* *

En 1777, ce fut le tour de Saint-Sauveur-le-Vicomte, le pays natal de l'abbé Lemonnier. Marie - Anne Duval avait 50 ans. Elle avait soigné pendant sept ans, avec une tendresse admirable, sa mère infirme et grabataire. Elle ne croyait pas avoir mérité la moindre récompense ni la moindre louange. Elle ne demandait que de l'ouvrage. « — Qu'est-ce que c'est que votre ouvrage ? » lui disait-on. — C'est mon rouet que voilà. J'ai encore de « la filasse pour quinze jours. Quand elle sera finie, je ne saurai « plus où en prendre et je mourrai de faim. Entretenez-moi d'ou- « vrage. — Et combien gagnez-vous par jour ? — Trois sous. — « Je vous entretiendrai d'ouvrage et vous paierai mieux. Mais, « dites-moi, comment faisiez-vous pour nourrir votre mère avec « trois sous par jour ? — C'est ce qu'il fallait pour lui acheter du « lait. — Mais vous ? — Ma sœur m'aidait. Elle me donnait 17 « livres pour payer la chambre et puis 8 livres pour avoir du blé.

(1) P. 142, 143.

(2) La *Notice sur les Rosières de Briquibec*, par M. de Pontaumont, Cherbourg. Marcel Meuchel. MDCCCLII. in-8° de 15 p. (Extrait des *Mémoires de la Société académique de Cherbourg*.) n'est qu'une nouvelle sentimentale, où l'auteur est censé retracer, d'après les confidences d'un témoin de l'80. non pas un couronnement de Rosière, mais les amours et la mort d'une jeune fille de Briquibec, qui avait été Rosière. Détail singulier : cette *Notice*, qui fut traduite en Flamand et réimprimée en Belgique, après avoir eu l'honneur d'être couronnée dans un concours, n'était que la traduction textuelle d'une nouvelle de Washington-Irving, *The Pride of village* (l'Orgueil du village). Edmond de Manne, qui relève cette particularité dans son *Nouveau Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* (1^{re} et 2^e édit.) d'après la *Chronique de quinzaine* du *Journal de Liège* (17 avril 1861), ajoute à tort que la nouvelle du romancier américain aurait une grande analogie avec l'ouvrage de l'abbé Lemonnier ; elle ne lui a emprunté que l'introduction historique.

« — Combien gagne votre sœur dans sa condition ? — 40 livres.
 « — Elle vous en donnait 25 ; elle mérite bien quelque chose aussi
 « votre sœur. » (1).

Anne Duval fut couronnée le 15 septembre. Les dames de Sainte-Suzanne et d'Hautefeuille, la noblesse, le clergé, la magistrature, tous les honnêtes gens du pays, la Rosière de Briquebec, venue tout exprès, lui firent cortège. Nouveau discours de l'Abbé et nouvelle publication.

*
* *

En 1786, couronnement de la Rosière de Passais-la-Conception, aux portes de Domfront, mais dans le diocèse du Mans. Là encore, ce fut l'infatigable abbé Lemonnier qui se fit le promoteur des générosités et des fêtes qui récompensèrent la vertu de Jeanne Closier, mais il n'y eut point de fondation et elles ne se renouvelèrent point.

Jeanne Closier, âgée de 28 ans, née et demeurant à Passais, gardait depuis 14 ans, avec une tendresse et un dévouement infatigables, sa mère vieille et infirme. Plutôt que de la laisser entrer à l'hôpital, elle prenait sur sa maigre pitance pour grossir celle de sa mère « affligée, comme le porte le certificat des habitants, d'une maladie cruelle et d'un appétit extraordinaire. » Dans les rigueurs cruelles de l'hiver, elle se dépouillait de ses habits pour ajouter quelque chose aux chiffons dont s'enveloppait la pauvre vieille et n'avait elle-même pour couverture que des genêts. Elle avait refusé un mariage avantageux, dans la crainte que son mari ne méprisât sa mère. Avec cela, laborieuse, propre, résignée. L'abbé Lemonnier fit délibérer un certificat en sa faveur par tous les habitants de la paroisse. Il le communiqua à ceux de Salenci qui déclarèrent « qu'il ne manquait à Jeanne Closier aucune des qualités requises pour être couronnée Rosière et que si elle était née à Salenci, ils se feraient un vrai plaisir de lui déferer cet honneur. » La paroisse avait pour seigneur le duc d'Orléans. Ses trois jeunes enfants, le duc de Chartres (depuis Louis-Philippe), le duc de Montpensier et Mademoiselle (depuis

(1) *Supplément à la Fête des Rosières de Briquebec et Fête de la Rosière de Saint-Sauveur-le-Vicomte*. Au profit de la Rosière de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Paris, Prault et autres, MDCCCLXXVIII, in-8° de 73 et 3 p.

Madame Adélaïde), encouragés sans doute par leur *Gouverneur*, — c'est le titre que prenait leur Gouvernante, M^{me} de Genlis, — la dotèrent. Leur père la chargea de distribuer 600 livres aux plus nécessiteux de la paroisse. Le couronnement se fit en grande pompe. « Deux jeunes demoiselles présentèrent à Jeanne Closier et attachèrent le bouquet de roses. Elle fut reçue à la porte de l'église par le clergé en chapes ; croix, bannières, encens, eau bénite ; elle y fut félicitée. La paroisse sous les armes, la maréchaussée le sabre nud, faisaient son escorte. Elle et le représentant des Princes furent placés au milieu du chœur sur un tapis ; fauteuils et prie-Dieu (1). Avant l'Evangile, la couronne fut bénite et placée sur la tête de la bonne fille. Après l'Evangile, le prône, les prières nominales pour Jeanne Closier, comme dame et patronne de la paroisse, » détail qui ne paraîtra pas à tous du meilleur goût. La pauvre fille, faisons-lui l'honneur de le supposer, devait être bien embarrassée dans son rôle de grande dame de paroisse. L'abbé Lemonnier, naturellement, prêcha. Deux jours après, Jeanne épousait François Sallé, son ancien prétendant. La vieille mère, en mourant pendant l'instruction de l'affaire, avait rendu à sa fille la liberté de son cœur et de sa main. C'est l'abbé Lemonnier qui célébra le mariage. Messire François-Charles-Luc Achard de Bonvouloir, représentant de nouveau les princes d'Orléans, était l'un des témoins. Il figure encore comme l'un des parrains du premier enfant des époux Sallé (2).

(1) L'Abbé composa une *Romance sur la piété filiale ou Histoire édifiante de Jeanne Closier*, en vingt-deux couplets. Les villageois auxquels il la destinait, ne la chantèrent guère. C'était d'une naïveté trop savante et d'une simplicité trop étudiée. En voici un couplet :

Qui peindra la brillante fête
Qu'ornaient Jeanne et la piété ?
Quand la couronne est sur sa tête,
Dans son cœur est l'humilité.
Comme Dame on la préconise.
Ce grand honneur la touche peu.
La première place à l'Eglise
Pour elle est la Table de Dieu.

L'Abbé publia encore le récit de la cérémonie :

Rosiers de Passai ou Piété filiale de Jeanne Closier, récompensée par L. A. SS, M.M. les Ducs de Chartres, de Montpensier et Mademoiselle d'Orléans ; Caen, Poisson, M. DCC. LXXXVII ; in-8° de 22 p.

(2) Françoise-Félicité, baptisée le 26 juin 1788. Parrains : messire Charles Achard, chevalier, seigneur de Bonvouloir et Loyauté, du Perthuis-Achard, du Désert,



Encouragés sans doute par ces exemples, les officiers municipaux de Mortagne arrêtaient, le 7 juillet 1788 « de décerner à leurs frais une couronne de roses à Renée-Françoise-Claire Louis, sur le témoignage qui leur avait été rendu de sa bonne conduite, sagesse, vie exemplaire et piété filiale et sur le certificat de M. Lemonnier, curé de Notre-Dame, sa paroisse, et députèrent l'un d'eux pour la lui présenter, lui remettre une pièce d'Espagne (probablement le quadruple) pour être sa pièce de mariage; la ville avait dessein de faire frapper une pièce au coin de ses armes, mais le mariage s'est fait bien plus tôt qu'elle ne l'espérait; ainsi que leur Arrêté, qu'ils ont fait eux-mêmes encadrer, après l'avoir signé et fait apposer le sceau des armes de la ville. »

Le lendemain, jour du mariage, le Député, précédé des gardes de la ville, qui portaient dans une corbeille la couronne, la pièce de mariage et l'Arrêté, se rendit chez la fiancée et lui fit son compliment et son cadeau. Il la conduisit par la main à l'église et l'en ramena entourée d'un nombreux cortège, avec tambours et violons (1).



Luc, près Caen, eut aussi sa Rosière; il en avait même deux. On donnait à celle de l'année la couronne et la médaille; à celle de l'année précédente, 120 livres. Le couronnement se faisait le jour de la Saint-Médard. Il eut lieu en 1787 et 1788; peut-être aussi avant et après cette époque : nous ne savons (2).

Condé-sur-Serthe, du Féron, Vervaines et autres lieux, et François-Charles-Luc, seigneur de Bonvouloir, son fils aîné, élève de la marine royale.

C'est encore un Acharde de Bonvouloir (Charles), lieutenant colonel du régiment de Neustrie, qui est parrain du second enfant Sallé, Charles-Marie, né le 19 décembre 1790, au village de Macé. La marraine est dame Marie-Anne-Jeanne de Saint-Denis, épouse de Charles Acharde de Bonvouloir.

Un troisième enfant, Jeanne-Renée, naquit le 27 frimaire an IV.

Sallé mourut le 14 ventôse an X; Jeanne Closier le 10 mai 1817, à Passais, au lieu du Pas-de-la-Vente, qu'elle habitait depuis plus de seize ans. (Renseignements dus à l'obligeance de M. Adigard, notre confrère).

(1) *Affiches du Perche*, 1788, p. 220. Le mari se nommait Filliet et était chapelier à Alençon, où je l'ai connu dans mon enfance.

(2) *Affiches ou Journal et Avis divers de la Basse-Normandie*, Caen, n° du 28 septembre 1788.



A Saint-Denis-de-Méré, nous trouvons une dotation en faveur de deux pauvres filles, « orphelines ou mendiannes, » de la paroisse, faite en 1607 par le seigneur de Méré. Par une clause digne de remarque, ce n'est pas le seigneur, mais sa femme qui devra les choisir ou désigner les douze pauvres que la dotation servira à vêtir, si elle n'est pas employée sous forme de dot de mariage (1). La libéralité du seigneur de Méré reçoit encore cette dernière destination, et c'est toujours une de ses descendantes, qui est chargée d'en faire la répartition.



Pour compléter notre revue historique et littéraire des Rosières Normandes, disons qu'on joua aux Variétés, le 26 décembre 1811, *la Rosière de Verneuil*, comédie mêlée de couplets, par Rougemont et Brazier, deux vaudevillistes en renom. La pièce, tirée des *Contes à ma Fille* de l'honnête Bouilly, manquait de gaieté et n'obtint qu'un demi-succès (2).

Ceux qui seraient tentés — ainsi que nous l'avons été nous-même, — de chercher dans *la Famille Trouillat ou la Rosière d'Honfleur* (3) quelques souvenirs des Rosières normandes ou du moins une esquisse des mœurs ou des paysages normands, seraient, comme nous, fort déçus. Cette petite pièce avait été composée pour Thérèse. Elle y jouait ou chantait le principal rôle. C'est une bouffonnerie plus délirante que désopilante. La Normandie a peu de chose à y voir, encore que quelques-uns des personnages habitent les environs d'Honfleur ; les Rosières, rien du tout. Il se trouve, au dénouement, qu'une jeune fille, que l'on croyait sotte, a eu plus d'esprit à elle toute seule que tous les autres personnages ensemble, et que sa vertu, qui paraissait fort compro-

(1) Nous donnons à l'Appendice, II, le texte de l'acte de fondation, du 28 janvier 1607. Nous devons la communication de cette belle pièce à M. G. Le Hardy et à notre excellent confrère, M. Jules Tirard.

(2) *Magasin encyclopédique*, xvii^e année, t. I, p. 172.

(3) Opérette en trois actes par MM. Hector Crémieux et Ernest Blum, musique de Léon Vasseur, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 10 septembre 1874. Paris, Choudens et Tresse, 1874, in-12.

mise, triomphe sur toute la ligne. Voilà pourquoi on la nomme *la Rosière d'Honfleur*.

Nous touchons ici à la charge, à la caricature, qui seraient un côté presque aussi intéressant — et plus amusant — à traiter, que le côté sérieux de l'histoire des Rosières. De combien d'épigrammes en prose et en vers, en chanson et en vaudeville, en dessin et en gravure, n'ont-elles pas été criblées ces pauvres filles ? (1) Un Français, *né malin*, les avait ainsi définies : « Ce sont de jeunes vierges, que l'autorité tâche de consoler de leur malheur. » D'autres ont été plus cruels (2).

On rit de tout en France.

Dans notre contrée, pays de justice et de mœurs cependant, les Rosières n'ont pas été plus épargnées qu'ailleurs. Argentan n'eut-il pas, le 18 février 1869, une mascarade assez réussie, dont la Rosière était le principal sujet ?



Encore un mot sur les anciennes Rosières.

Une des plus jolies pages qu'elles aient inspirées à la peinture (3), se trouve en Normandie, à Alençon même, chez M. de Lagarenne, ancien secrétaire général de la préfecture de l'Orne. C'est un tableau représentant le couronnement de la Rosière et signé *P. A. Wille filius, 1776* (4). Il ne peut être du fameux Jean-Georges Wille (5), qui ne peignait pas, mais se bornait à graver.

(1) V. à l'*Appendice*, III, quelques indications.

(2) Audace d'un autre genre et qui visait au sérieux, M^{lle} Auclerc demandait dans son journal, *La Citoyenne*, que la condition de virginité cessât d'être exigée pour les Rosières. (*Gil Blas*, 14 mars 1882).

(3) L'Iconographie des Rosières en général et particulièrement de celles de Sallenci, mériterait bien d'être étudiée en détail. Le temps et l'espace nous marquent pour l'essayer. Disons seulement que le tableau de Louis Dupré, *Saint-Médard et la Rosière*, obtint un grand succès à l'Exposition de 1837 (*Magasin Pittoresque*, 1881, p. 345) et que — dans un ordre bien différent — l'enseigne du *Couronnement de la Rosière*, aux beaux jours des enseignes artistiques, avait fait courir tout Paris à la rue Vivienne pour la contempler. (De la Quérière, *Recherches sur les Enseignes des maisons particulières*, 1852, in-8°). Elle ne figure pas, toutefois, dans le *Petit Dictionnaire critique et anecdotique des Enseignes de Paris*, par un Batteur de pavé, (Balzac, croit-on); Paris, 1826, in-16.

(4) A la suite de la date, le n° 26. Largeur, 1^m29; hauteur, 1^m.

(5) Wille (Jean-Georges), né à Giessen, 1717, mort à Paris en 1808.

Il est de son fils aîné, Pierre-Alexandre (1), comme l'indiquent les initiales des prénoms et le mot *filius* ajouté au nom de Wille. On y trouve la grâce, le sentiment, la délicatesse, l'ennoblissement du genre rustique qui caractérisent la manière de Greuze, son maître (2). Une quarantaine de personnages occupent la scène. Au milieu, le seigneur, vêtu de bleu, posant sur la tête de la Rosière, debout et toute en blanc, une couronne de roses ; il en a une seconde, vert et or, dans la main gauche. A sa droite, la châtelaine tenant le ruban bleu, une jeune fille, dames et seigneurs ; à gauche, le père de la Rosière, courbé par l'âge et l'émotion ; la mère aveugle, tenant un long bâton, robe rouge et tablier à carreaux : deux des meilleures figures du tableau ; paysans et paysannes, parmi lesquels on distingue un grand garde-chasse, un petit tambour et un jeune homme portant une bannière. Sur cette bannière blanche, liserée de bleu, on voit Henri IV conduisant un jeune prince au Temple de la Gloire, avec cette légende : *Henrico monstrante viam* ; autre inscription au-dessous :

Sagesse et vertus ont ici

Le même prix qu'à Salency (3).

Au bas du tableau, deux groupes d'enfants vêtus, les uns en jeunes seigneurs, les autres en petits paysans, mais séparés,

(1) Pierre-Alexandre Wille, sur lequel se taisent les biographes, ne méritait pas cet oubli. Il est souvent question de lui dans les *Mémoires et Journal de J. G. Wille*, publiés par Georges Duplessis, 2 vol. in-8°. Il entra à l'atelier de Greuze en avril 1761 et fut reçu à l'Académie de peinture, le 25 juin 1774. Cette même année, il vendait à Laborde son tableau *la Fête du Village*, moyennant 3,000 livres, somme élevée pour le temps. Il n'est rien dit de son *Couronnement de la Rosière* dans les *Mémoires* imprimés, mais ces *Mémoires* présentent une lacune de janvier 1777 à juillet 1783, et il en était probablement question dans les cahiers perdus. En août 1784, il fit un voyage à Amiens pour y voir le chanoine Roussel, chez qui il passa six semaines. Il y peignit le portrait du Chanoine, ceux du Maire et de divers autres personnes. Le Corps de ville lui offrit un dîner de cérémonie. Plusieurs de ses compositions, notamment le *Maréchal des Logis défendant une jeune fille contre deux brigands*, ont été gravées soit par son père, soit par d'autres artistes. Il avait épousé en 1775 M^{lle} Arau. Nous ne savons rien de ses dernières années.

(2) Greuze (Jean-Baptiste) était né à Tournus en 1726 et avait été célèbre de bonne heure. Son atelier était très-suivi. Il était très-lié avec Wille père, auquel on doit la gravure de plusieurs de ses meilleurs tableaux.

(3) Ces deux vers, le groupe de Louis XVI et Henri IV, et la légende qui l'accompagne, sont empruntés au récit de la fête de Canon en septembre 1775. (*Année littéraire*, 1775, t. VIII, p. 7.)

comme les autres personnages, comme les fonds, comme les accessoires eux-mêmes, en deux parties bien tranchées : image peut-être trop fidèle de la société du temps, où les classes se rapprochaient, mais à distance et sans se confondre ; des fleurs, des chiens, une boîte de médailles. Comme fond, derrière le groupe aristocratique, un bout de château ; derrière les paysans, des cabanes ; derrière les personnages principaux, un grand chêne, et sous ce chêne un dais rougeâtre. Tout cet ensemble est singulièrement amusant et varié. Il est un peu gâté à notre sens par une froide allégorie qui domine la scène : trois Génies dans une gloire, montrant les portraits de Henri IV et du jeune Louis XVI.

Malheureusement, ce joli tableau n'a point été peint en l'honneur des Rosières normandes. Il fut commandé à l'artiste par l'abbé Roussel, chanoine d'Amiens, grand-oncle de M. de Lagarenne. Son portrait y figure même sous les traits du curé. L'abbé Roussel était un amateur distingué de peinture. Il devait être le fondateur, le bienfaiteur ou le patron de quelque institution de Rosières en Picardie, mais dans quelle paroisse ? C'est ce qu'aucun document, aucune tradition ne nous révèlent. J'ai cru cependant que l'histoire et la description de ce tableau, conservé en Normandie, dans une famille normande, n'était pas étrangère à notre sujet (1).

*
* *

Nous ne connaissons qu'une œuvre musicale — et encore a-t-elle peu d'importance — inspirée par les Rosières, en Basse-Normandie : nous voulons parler de la *Rosière Suisse*, petit opéra comique joué à Caen, en mars 1834, et dont l'auteur, fort jeune encore, était Déjazet, frère de la célèbre actrice (2).

*
* *

La Révolution supprima les fêtes des Rosières, comme les

(1) Le tableau que nous décrivons, confisqué avec beaucoup d'autres à la Révolution, se retrouva dans un grenier de l'hôtel-de-ville d'Amiens, après la tourmente, et fut rendu à la famille.

(2) *Ami de la vérité*, 9 mars 1834.

Il ne faut pas confondre ce Déjazet, frère, avec Ernest Déjazet, fils de l'actrice. Ce dernier était né en 1825. Il a, lui aussi, composé un opéra comique sur le sujet des Rosières, *La Rosière de quarante ans*, joué sur le théâtre de sa mère, en 1842.

autres fêtes de l'ancien régime, sans tenir compte du but moral ou populaire qu'elle avaient pu se proposer : les souvenirs aristocratiques et les cérémonies religieuses qui s'y mêlaient, suffisaient pour les rendre suspectes.

Cependant, quelque chose des pompes et du cérémonial des Rosières se retrouve dans certaines fêtes républicaines. C'est ainsi que l'on voit le Comité de Salut public proposer et la Convention décréter que le retour de la liberté dans Evreux (après la défaite des Fédéralistes à Vernon,) « sera célébré par une fête civique, dans laquelle six filles pauvres et vertueuses recevront une dot de la République et seront mariées à six jeunes républicains, choisis par une assemblée de vieillards (1). » Est-ce un pastiche? Non : Pastiche aussi, pourrait-on dire des fêtes de Salenci elles-mêmes, en lisant Télémaque. Les peuples comme les individus n'ont qu'un petit nombre de formes et de formules pour exprimer la variété extrême de leurs joies et même de leurs douleurs.

La *Rosière républicaine* ou la *Fête de la Raison*, opéra en un acte, paroles de ce Sylvain Maréchal, qui s'était ridiculement affublé du surnom de *Berger Sylvain*, musique de Grétry (2), ne parvint à être représentée sur le Théâtre des Arts qu'après toutes sortes de traverses. Il fallut à plusieurs reprises en modifier le titre et même certains passages, pour donner satisfaction aux scrupules du Comité de Salut public qui les trouvait trop audacieux. Elle fut enfin jouée le sextidi, première décade de nivôse de l'an deuxième (26 décembre 1793), et n'obtint qu'un médiocre succès, en dépit de tous les efforts de son auteur qui s'était flatté, un peu présomptueusement, d'y porter le dernier coup au culte catholique. Ce n'est guère qu'un tableau. Aucune intrigue. La Rosière Alison épouse Lysis, le fils du maire. Mais quand s'ouvre l'église pour le couronnement, c'est la statue de la Raison qui apparaît sur l'autel. Le curé apostasie, et tout le monde danse devant la statue (3).

Dans un sens bien différent, une romance sur la captivité de Madame Royale (depuis duchesse d'Angoulême), lui prêtait ce singulier langage :

(1) *Journal des Débats et Décrets*, séance du 17 juillet 1793.

(2) *Paris Patris*, an IV, in-12 de 23 p.

(3) Welschinger, *le Théâtre de la Révolution*, 1880, p. 271 ; — Rousse, *Grand Dictionnaire*, v.^o *Rosière*.

Aux douces lois que la Nature impose,
 J'aurais borné ma gloire et mes plaisirs,
 A moins qu'un jour la couronne de roses (1)
 A dix-huit ans n'eût tenté mes désirs (2).

Hommage saugrenu, qui nous rappelle cette tragédie publiée sous la Restauration, où l'on voyait le duc d'Angoulême immoler de sa propre main Robespierre dans un combat singulier, sur la place publique.



Sous le premier Empire, Suresnes, Nanterre et d'autres communes voisines de Paris reprirent la tradition, non encore oubliée, du couronnement de leurs Rosières. Ce couronnement devint un élément presque indispensable des fêtes communales. Il se faisait et il se fait toujours avec une grande pompe, et il garde le privilège d'attirer un nombreux concours de spectateurs. Il a même, dans certaines localités, une octave plus bruyante et plus brillante encore que la fête principale. Presque partout, c'est une dot modeste et un trousseau que l'on offre à une ou plusieurs jeunes filles méritantes et pauvres : ici, sous l'engagement de ne se marier que dans plusieurs mois ; là, et c'est l'usage le plus général, à condition de se marier le jour même du couronnement : souvenir de quelques-unes des fondations dont nous vous avons esquissé le tableau. Nous ne pouvons entrer dans le détail des particularités qui, dans chaque localité, caractérisent et différencient toutes ces fêtes. Les unes sont purement laïques. La plupart ont gardé le cérémonial religieux. Des voix éloquents, ou spirituelles s'y sont fait entendre. MM. Laboulaye, Jules Simon, Renan, About, y ont tour à tour pris la parole ; le premier, que sa mort si regrettable a déjà fait entrer dans l'histoire, avec cet incomparable mélange de finesse et de bon sens qui caractérise ses discours populaires.

Le Gouvernement impérial eut, lui aussi, ses Rosières officielles, mais il substitua les mariages aux couronnements.

Un décret du 13 prairial an XII (2 juin 1804) accorda pour chacune des municipalités de Paris, Lyon, Marseille et Bordeaux, et pour chaque arrondissement communal de l'Empire, une somme

(1) La couronne de la Rosière.

(2) Peltier, *Paris pendant l'année 1796*, t. II, p. 318.

de 600 fr., destinée à la dotation d'une fille pauvre et de bonne conduite. La désignation devait être faite, dans la ville chef-lieu de département par le Préfet, et dans les autres arrondissements, par le Sous-Préfet. Les mariages seraient célébrés au jour fixé pour le couronnement de l'Empereur. Le montant de ces dotations s'éleva à 277,800 fr., qui furent supportés par le Trésor public. C'était une somme, dans ce temps-là. On ne recommença pas les années suivantes. Mais, lors du mariage de l'Empereur avec Marie-Louise, parmi les actes de bienfaisance qui fêtèrent ce grand événement, il voulut que 6000 militaires en retraite, ayant fait au moins une campagne, fussent mariés, le 22 avril, avec des filles de leurs communes, auxquelles il serait accordé une dot de 1200 fr. pour Paris, et de 600 fr. dans le reste de l'Empire. Les militaires et les filles à marier étaient choisis par les Conseils municipaux (1).

Les cérémonies furent brillantes et solennelles; assistance des autorités civiles et militaires, volées de cloches, bruit de l'artillerie, rien n'y manqua. Des gants, des bouquets, des cadeaux de toute sorte furent offerts aux mariés par les témoins, choisis parmi les notables de la commune ou les hauts fonctionnaires. Des voitures, fournies par les municipalités, conduisaient les mariés et les invités aux banquets payés par le Gouvernement (2).

Dans l'intervalle, avaient été organisées par décret (3) la fête de saint Napoléon et celle de l'anniversaire du couronnement et de la victoire d'Austerlitz. Cette seconde fête était célébrée le premier dimanche de décembre. Toutes les autorités militaires, civiles et judiciaires devaient y assister. Il était prononcé, dans les églises et dans les temples, par les ministres du culte, un discours sur la gloire des armées françaises et sur l'étendue du devoir imposé à chaque citoyen de consacrer sa vie à son prince et à sa patrie. Un *Te Deum* d'actions de grâces était chanté

Quelques-uns des discours prononcés à cette occasion ont été conservés. Ils portent un cachet trop officiel. La plupart ne sont

(1) Décret du 28 mars 1810, Tit. IV.

(2) Une des dernières Rosières mariées à cette occasion, M^{me} Pausser, est morte à Strasbourg, à 84 ans, peu de temps avant la guerre de 1870.

Décret du 25 mars 1810. (*Bulletin des Lois*, n° 277; — *Gazette de France*, fév. 1883; — *Figaro*, 12 fév. 1883).

(3) 19 février 1806.

qu'un panégyrique banal des conquêtes et du génie de l'Empereur, une apothéose anticipée (1). On entendit, non sans quelque surprise, dans une des chaires d'Alençon, un prédicateur s'écrier : « Quel honneur pour Dieu qu'un si grand hommage soit rendu par un si puissant génie ! (2) » Comme contraste, l'abbé Gautier, notre concitoyen, l'auteur, d'un talent plus humoristique que sacerdotal, de l'*Histoire d'Alençon*, de *Jean le Noir* et de l'*Essai sur les mœurs champêtres*, osa dire dans une de ces solennités, au grand scandale de quelques-uns de ses auditeurs : « Assez de victoires, Seigneur ! assez de victoires ! nous en avons assez ! »

A Mortagne, en 1812, le 6 décembre, un bien fâcheux événement attrista la fête. Beaudoire, curé de la ville, où il était fort aimé, fut frappé d'apoplexie et mourut foudroyé dans la chaire, au moment où, après avoir béni le mariage des époux, il venait d'y monter pour commencer son discours sur l'anniversaire du sacre et du couronnement. Ce fut dans l'église une désolation et une panique effroyables, et dans la ville une longue émotion (3).

Cette cérémonie fut l'occasion, sinon la cause, de la disgrâce de Monseigneur de Boischollet, évêque de Seès. Il était assez mal en cour, sans s'en douter. Des courtisans trop zélés l'avaient dénoncé comme mêlé dans sa jeunesse aux guerres civiles de l'Ouest, et comme entretenant, avec Rome, depuis son épiscopat, des relations suspectes. Pour combler la mesure, il se trouva qu'il n'avait pas assisté au mariage des Rosières officielles, jugeant sans doute que sa dignité l'en dispensait, et qu'il avait permis que ce mariage fût célébré un jour autre que l'anniversaire du couronnement. L'Empereur, à son passage par Alençon (mai 1811), lui fit une scène terrible, le traita de misérable et sans vouloir entendre les explications du pauvre vieillard, le chassa de sa présence en lui disant : « vous n'êtes plus évêque ! » Mgr de Bois-

(1) Témoin celui prononcé dans la basilique métropolitaine de Paris, le 2 décembre 1810, par l'abbé Cottret. (Paris, Pillet, 1810, in-8° de 2 et 23 p.).

Discours prononcé par M. Amanton, maire de la ville d'Auxonne, le 9 juin 1811, jour des réjouissances publiques à l'occasion de la naissance de S. M. le roi de Rome, lors du mariage, avec un ancien militaire, d'une fille dotée sur la caisse municipale de Dijon ; Dijon, Frantin, 1811, in-8° de 14 p. Chardon de la Rochette fit l'éloge de cette pièce dans le *Magasin Encyclopédique*, XVI^e année. T. V, p. 466.

(2) Rœderer, *Œuvres complètes*. T. III.

(3) *Journal de l'Orne*, 13 décembre 1812.

chollet donna sa démission. Il ne se remit jamais de cette scène, et mourut peu de temps après (1).

Pour rehausser l'éclat de la fête du couronnement, on eut l'idée de demander aux communes qui avaient plus de 10,000 fr. de revenus, de doter, elles aussi, une fille sage qui serait mariée avec un militaire. Dans certains départements, notamment dans la Mayenne, la mesure fut présentée comme répondant aux intentions formelles de l'Empereur et ayant un caractère obligatoire. Quelques communes s'exécutèrent en conséquence. Dans le nôtre, le préfet Lamagdeleine y mit plus de discrétion, et sans le prendre d'aussi haut, sans recourir à des arrêtés, obtint à peu près les mêmes résultats. Dans le Calvados, le préfet Méchin imita son collègue de la Mayenne. Il écrivait au maire de Condé-sur-Noireau, le 18 novembre 1813, : « Au reçu de la présente, vous convoquerez le Conseil municipal, et il devra faire choix sur-le-champ d'une Rosière destinée à s'unir par le mariage à celui des militaires en retraite ou réformé, qui aura donné des preuves de valeur dans les combats et de bonne conduite dans ses foyers. » C'était une véritable réquisition, et il fallait, bon gré mal gré, fournir les vertus demandées (2).

Le couronnement ne se faisait pas régulièrement. Tantôt les villes n'avaient pas d'argent pour fournir la dot et payer les frais de la fête ; tantôt on manquait, non pas sans doute de futures vertueuses et de bonne volonté, mais d'épouseurs, et les pauvres jeunes filles qu'attendait une dot, de 300 fr. par exemple, en étaient réduites à coiffer la redoutable sainte Catherine, au lieu de s'agenouiller devant l'excellent saint Médard.

A Laigle, en 1807, on n'avait pas trouvé tout d'abord de couple réunissant les conditions exigées par le décret ; mais, en cherchant bien, on finit par en découvrir un qui se contenta des 300 fr. promis, et fut marié en grande pompe. Trois discours furent prononcés à cette occasion.

En 1809, nouveau mariage.

En 1810, le contingent du canton de Laigle dans la répartition

(1) D'Haussonville. *L'Église Romaine et le Premier Empire*, T. IV, p. 174 ; — Roederer, *Œuvres complètes*, T. III, p. 566 ; — *Glaneur de l'Orno*, 15 avril 1877 ; — D'Orville, *Recherches historiques sur Sées*, p. 239 ; — Abbé Marais et Beaudouin, *Essai historique sur la cathédrale et le chapitre de Sées*, 1878, p. 335.

(2) Communication due à l'obligeance de M. Tirard,

des 6000 rosières, dotées à l'occasion du mariage de l'Empereur, fut fixé à deux pour la ville et une pour la campagne; mais la ville n'en put trouver qu'une.

Ce fut bien pis à la cérémonie du couronnement de la même année. Au dernier moment, la mariée au lieu de dire oui, dit non, et la fête dut se passer du mariage qui en faisait le plus bel ornement.

En 1811, 1812 et 1813, pas d'incidents particuliers à noter à l'occasion de cette fête. Les mariages furent célébrés avec la pompe ordinaire (1).

A Vire, les Rosières recevaient de la ville 600 fr. A l'occasion du mariage de l'Empereur, il y en eut deux. Une autre fut brillamment couronnée aux fêtes du baptême du roi de Rome. Les mariés étaient invités à un grand dîner donné par la ville. Dans un de ces banquets — (c'était en 1808), — une Rosière chanta ces couplets d'un poète du crû, Lallemand, connu des curieux par quelques jolies poésies françaises et même latines :

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver....*

Tons ces honneurs, tous ces bienfaits,
Je les dois à votre suffrage.
Messieurs, je n'oublierai jamais
Que mon bonheur fut votre ouvrage.
Ma faible voix pour les chanter
A besoin de votre indulgence.
Daignez seulement écouter
L'hymne de la reconnaissance.

Que ce beau jour m'est glorieux !
Quel heureux espoir il me donne !
D'un héros protégé des cieux
Je tiens ma dot et ma couronne.
Que le bonheur de deux époux,
Réponde à sa magnificence !
J'aime à lui devoir comme à vous
L'hymne de la reconnaissance (2).

(1) Tous ces détails sont empruntés à un intéressant article publié dans le *Gla-neur de l'Orne*, 15 avril 1869, et dans lequel on reconnaît la main d'un de nos confrères de la *Société Historique*, les plus instruits et les plus modestes. — Lettre particulière de M. Almagro, novembre 1884.

(2) *Journal de Vire*, 29 janvier 1808. — Notes de Séguin fils, *ms.*

Ce qui paraît assez clair, c'est que dans ces allocations et ces fêtes, on songeait moins à rendre hommage à la sagesse et à couronner la vertu des jeunes filles, qu'à récompenser des services militaires. La Rosière de l'Empire, c'est un Grenadier.

*
* *

En 1832, la ville de Paris voulut ajouter au programme des fêtes de juillet, la dotation et le mariage de jeunes filles appartenant aux citoyens qui s'étaient distingués dans les journées de Juillet et dans celles des 5 et 6 Juin. « Choies parmi celles que leurs vertus et leur sage conduite rendaient personnellement dignes de cette distinction, » elles étaient au nombre de 16, 12 pour la ville, 4 pour la banlieue. Conduite pompeuse à la mairie et à l'église ; banquet offert par l'administration ; discours et toasts (1). Les années suivantes, même cérémonial.

Nous ne croyons pas qu'en Basse-Normandie de pareilles dotations aient été fondées dans nos villes, ni que dans nos campagnes aucune fête ait été célébrée depuis 50 ans, rappelant celles des anciennes Rosières.

*
* *

Ces fêtes, dont je vous ai trop longuement entretenu, sans en dire assez, mes bien chers confrères, sont une page de l'histoire des mœurs, de celle de la littérature et des arts, et sous ce rapport, elles ne sauraient être indifférentes à une société d'antiquaires.

Elles sont aussi une page de l'histoire de la charité. Elles ont été un effort pour le relèvement des classes inférieures par la sympathie, l'honneur et la récompense ; pour la sauvegarde de ces jeunes filles que leur âge, leurs avantages extérieurs, leurs qualités morales même exposaient à plus de dangers ; une revanche de l'honnêteté publique sur la corruption du XVIII^e siècle. Tout n'est pas à blâmer ni à railler dans une pareille tentative. On aura beau répéter que la vertu n'a ici-bas de couronne qu'elle même — *ipsa quidem virtus pretium sibi* (2) — et qu'il est inutile

(1) *Moniteur* 27, 31 juillet 1832, et années suivantes.

(2) Quintilien.

de lui en offrir une autre, même de roses, le rôle de ceux qui veulent doubler sa couronne, ne vaut-il pas mieux que tant d'efforts pour la lui arracher ? De même, les fadeurs ou les raffinements qu'on reproche à la littérature vertueuse, ne vous apparaissent-ils pas comme une antithèse aux poisons de celle qui ne l'est pas ? Sans doute, il est fâcheux que la vertu, parée et fardée, devienne quelque peu méconnaissable, comme ces honnêtes femmes qui, à force d'exagérations et d'extravagances de toilette, finissent par ne ressembler plus à des femmes honnêtes. Plus de simplicité, plus de modestie dans la façon de louer et de récompenser nos Rosières, aurait mieux servi leur gloire que les hyperboles de leurs prôneurs et de leurs patrons. Mais en furent-elles moins honnêtes, et parmi ces prôneurs ou ces patrons, quelques-uns ne furent-ils pas, eux aussi, honnêtes et sincères ? C'est le grand point en toutes choses.

APPENDICE

I

Acte de donation de la « Terre des Pauvres » à Meré, du 28 janvier 1607.

« A tous ceux qui ces lettres verront, Maitre François de Nantrieule, Garde des sceaux des obligations du baillage de Condé-s.-N., Salut. Sçavoir faisons que Pardevant M^{rs} Jean Chemin et Vincent Lebas, tabel lions ordinaires au dit Condé, fut présent, noble Emond Radulph, seigneur et patron de Meré, fils et unique héritier de feu noble homme Jacques Radulph, en son vivant seigneur et patron du dit lieu, et de demoiselle Anne Sallet, dame de la Sallerie, décédée du mercredi dernier, ses père et mère, lequel par le consentement et advis de Demoiselle Judith Levahier, dame de Montguerie, sa femme et épouse, et de Louis et François, dits Radulph, escuiers, ses fils, mu de charité chrétienne qu'il a en l'honneur de Dieu Tout Puissant, de Jésus-Christ, son fils, Notre Rédempteur, et du Benoist Saint Esprit, a donné et aumosné par les présentes, donne et aumosne a fin d'héritages pour luy et ses hoirs perpétuellement et irrévocablement, par donation entre vivants, aux pauvres filles, tant orphelines que mendiannes, ou extrêmement et notoirement nécessiteuses de la dite paroisse, et qui auront pris ou prendront à l'avenir leur naissance en ycelle ; les dites pauvres filles stipulées et représentées par la dite demoiselle de Meré, qui a pour elles fait fort, et en leur nom accepté et eu la présente donation agréable, à ce duement autorisée par le dit seigneur son mary, c'est à savoir : la ferme et métairie du Val-Ozenne, située en la dite paroisse de Meré, audit village du Val-Ozenne et aux environs, qui consiste en neuf ou dix acres de terres labourables et prairies, qui est entendu tout ce qui est au dit seigneur de Meré et en peut appartenir au droit de la vente qui lui en avoit été faite par deffunte demoiselle Suzanne Blanchard, par contrat passé devant les tabellions du dit Condé le... jour de... mil... y recours. Et laquelle terre Thomas Dumont tient à présent à fermages du dit seigneur, au prix de 33 livres par chacun an, y celle terre

tenüe en foy et homage de la dite seigneurie de Meré, oxempte de toutes rentes, faisances et redevances, dont le dit seigneur de Meré l'a déchargée et décharge par le présent, pour jouir par les dites pauvres filles, de la qualité susdite, de la ditte ferme et métairie, à tel et si haut prix quelle pourra être affermée, et en tant que celles qui vivront en leur fillaige, chastement et pudiquement, et non les putains impudiques, qui demeureront privées du fruit de la présente donation, n'entendant pourtant en priver leurs enfans, soit naturels où légitimes, pour posséder et jouir du dit héritage propriétairement à l'avenir, sous clauses, conditions et noms qui en suivront. En premier lieu que s'offrira le mariage de l'une des filles de la qualité susdite, son dit mariage fait et parfait, luy sera délivré par les fermiers ou adjudicataires du d. héritage, deux années des fermages du dit héritage, d'an en an, pendant les dits deux ans, pour luy subvenir, aider à la marier et entretenir, son mari et enfans, ou en disposera à ses nécessités comme elle entendra bien ; secondement, s'il y a deux filles de la dite condition mariées en un même an, où en l'année suivante, elles jouiront deux ans alternativement du prix dudit fermage, et la première mariée jouira de la première année, la dernière mariée de la dite seconde année, et ainsy suivamment jusqu'à quatre années parfaites et accomplies dudit fermage ; tiercement, s'il se trouve quelques années auxquelles il n'y ait filles mariées, où bien que leurs dites deux années soyent finies et élapsées sans que pour ycelles il leur soit rien dub, les prix des dits fermages aux dites années franches seront employés par chacun an à revestir douze pauvres de la ditte paroisse, tant fils que filles, qui est entendü les douze plus pauvres et souffreteux de la ditte paroisse, auxquels pauvres, y stipulés et représentés par la dite demoiselle de Meré, le dit seigneur donateur a fait don et déleg des dites années franches pour être employées à l'usage susdit ; et d'autant qu'il pourroit naître des difficultés en exécution de la présente donation, où entre les dites filles où pauvres sus dits pour les disputes de leur préférence, où de ceüx et de celles qui voudroient y participer et ne seroient de la qualité requise dont se pourroient ensuivre des procédés qui seroient contre l'intention du dit donateur, pour couper pied à cela, le dit seigneur donateur veut et entend que l'ellection et nomination des dits pauvres, fils et filles, demeurent perpétuellement aux demoiselles femmes du dit seigneur donateur ; auxquels noms et ligne le dit privilège demeure et non à autres qui pourront posséder la dite terre, s'ils ne sont descendants de la ligne ou de l'estoc du dit seigneur donateur, lesquels seigneurs de Meré y pourront semblablement nommer en l'absence ou par décès de leurs femmes, et en cas où les dites femmes se remarient ou abandonnent leurs enfans, elles seront privées du dit privilège de nomination, n'entendant ledit seigneur donateur que les serviteurs et servantes faisant service actuel aux dits seigneurs et demoiselles de Meré et demeurant au Logis soient présentés et nommés pour jouir du fruit de la présente donation, sinon qu'il y eust plus d'un an quand leur mariage s'offrira, qu'ils fussent hors du service, qu'ils eussent été actuellement payés de leurs payements et salaire, d'autant que la présente donation de sa nature est pure et simple, et non en rémunération

de services; pour la considération desquels ceux qui auroient servy en la ditte maison n'auront aucune préférence, ainsy n'y pourroient estre nommés si elles ne sont de la même qualité d'orphelines, mendiannes et souffreteuses, auquel cas elles ne seront de pire condition que les autres dont l'âme et la conscience des dittes Demoiselles de Méré demeurent chargées, afin qu'il ne soit commis aucun abus;

« Commencera dès cet an présent l'eff-ct de la ditte donation et seront les deniers provenant de la ditte terre employés à l'âme et conscience de la ditte Demoiselle, femme du dit seigneur donateur aux usages sus dits dès l'an présent, et par continuation autant de temps qu'il plaira à Dieu donner des jours en ce monde à la ditte Demoiselle, et après son décès par les autres demoiselles femmes du dit Seigneur de Méré, comme il a été dit cy-dessus. Lesquelles feront élection des dits fils et filles, l'occasion s'offrant, sans qu'il soit permis au donateur de contrevenir à ce qui sera ordonné pour l'exécution de la présente donation; le décès de la ditte Demoiselle femme du dit Seigneur donateur avenant auparavant le mariage de ses dits fils où l'un d'eux, les Demoiselles filles du dit donateur, mariées à noble homme Marguerin-Alphilbert dit Poret, Seigneur de Berjou et de l'Aumondière, et à noble homme Maistre Jacques Le Hardy, Seigneur de la Pellonnière, conseiller et advocat du Roy au siège de Vire, fairont la ditte nomination par l'avis et le conseil de Maistre Gervais de Prépetit, escuier, seigneur de la Bataille, lieutenant-général de Monsieur le baillly de Condé, et en son absence par l'avis et conseil de Maistre Emond Signard, escuier, lieutenant au siège de Tinchebray, devant le vicomte de Mortain, tous deux neveux du dit Seigneur donateur, le tout en attendant le mariage des dits fils, que lors les Demoiselles leurs femmes fairont la ditte nomination, à laquelle donation il n'entend nullement que les riches et aisés de la ditte paroisse participent, ny celles auxquelles où à leur père et mère Dieu a donné des moyens, soit en héritages, trafic, où marchandises suffisantes pour pourvoir leurs dittes filles : mais seulement participeront les dites pauvres filles mandiennes et entièrement et notoirement souffreteuses et nécessiteuses, et les pauvres filles de la qualité sus ditte dont l'élection et nomination demeure comme dit est aux dittes Demoiselles de Méré, privativement à toute autre et sans y dénommer leurs dits serviteurs et servantes leur faisant actuel service; l'héritage susdit sera banny et proclamé pour telle année qu'il sera advisé à l'issüe de la messe paroissiale du dit Méré, par le curé dudit lieu où son vicaire et par luy adjudgé a personne solvable, lesquels deniers seront payés aux dittes filles ou leurs marys comme il est dit cy dessus, où autrement aux dittes années franches garnies entre les mains de ceux à qui les dittes Demoiselles ordonneront pour estre employés au revestissement de douze pauvres. Seront tenus les adjudicataires ménagers des dits héritages pendant le temps de leurs baux comme bons pères de famille en mettant chacun an en labour l'équivalent de ce que la ditte métairie et héritage sus mentionnée en peut porter, en délaissant à la fin de leurs baux autant de terre mouyées où pré et en étaux comme le bail en peut porter commune année, en quoi ils seront tenus procéder de bonne foy, ce à peine de tous dépens

domages et intérêt, afin que le labourage de la ditte terre puisse estre continué perpétuellement, et si les dits Seigneurs de Meré où leurs susdittes Demoiselles trouvoient que les susdits héritages ne fussent mis à prix raisonnable par quelque faveur, crainte ou connivence, ils pourront eux mesme y establir des régisseurs où yceux bailler à ferme a plus haut prix qu'ils pourront pour estre les dits deniers employés sans fraude en l'usage que dessus. Le dit Seigneur de Meré charge l'âme et la conscience de ses successeurs et des dittes Demoiselles leurs femmes pour tenir la main à l'exécution de la présente, et sans y commettre ou permettre qu'il y soit commis aucune fraude ny contravention comme ayant été la présente donation faite pour tenir perpétuellement et irrévocablement en l'honneur de Dieu Seul, et en reconnaissance des grâces et bénédictions particulières qu'il a données et départies au dit Seigneur donateur, dont luy pauvre pécheur misérable se reconnoist indigne, implorant sur ce l'assistance des curés où vicaires de la ditte paroisse à ce qu'il leur plaise aux prosnes de leurs messes exhorter et advertir les filles ainsy mariées et pauvres revêtus et leurs enfans et successeurs de prier Dieu pour les âmes des dits Seigneurs de Meré, la ditte Demoiselle Levahier, sa femme, Demoiselle Anne Velout sa première femme et mère dudit Louis, Seigneur de Beaumont, et pour les âmes des dits Seigneurs et Demoiselles de Méré, père et mère du dit Seigneur donateur, tous leurs prédécesseurs, successeurs, parents et alliés, afin que par leurs bonnes prières et l'intercession de la Glorieuse Vierge Marie, de Notre Benoist Redempteur, et de tous les benoists Saints et Saintes du Paradis, les dites âmes soyent colloquées au Royaume des Cieux pour y jouir à jamais de la béatitude Céleste et éternelle. Et pour l'insinuation de la présente donation en tous lieux et juridictions et pardevant tous juges où bon sera, et la ditte Demoiselle et le dit Seigneur donateur comme acceptans la ditte donation ont passé procuration audit de Prépetit, Seigneur de la Bataille, dont ils furent contents, devant les dits tabellions etc. Fait et passé au manoir Seigneurial de Meré, le 28^e jour de janvier l'an 1607, présence Maistre Dujardin, prestre, curé de Meré et Jean Auvray, Seigneur de la Chaise, témoins qui ont signé au registre avec les dittes parties et tabellions, etc. »

Imprimé d'après une copie faite elle-même sur d'autres copies, où quelques incorrections avaient pu se glisser.

« Pétition adressée par Madame Le Doulcet de Meré au Préfet du Calvados, le 19 vendémiaire an XII, afin d'être maintenue dans le droit qui lui était réservé par le donateur de distribuer de son chef le *produit de la dite ferme* ; d'être autorisée à faire compter depuis temps de droit les fermiers ou détenteurs de la dite ferme, et même ceux qui en auraient reçu les produits pour être employés à la destination primitive.

« Réponse du Sous-Préfet de Falaise, qui déclare que la réclamante, descendant en ligne directe du côté de son mari (?) du citoyen le Doulcet de Meré, doit être envoyée en possession de son droit; 5 brumaire an XII.

« Réponse du Conseil de Préfecture à la pétition. Le Conseil demande

que la pétitionnaire produise la grosse du titre sur lequel elle fonde sa réclamation ; 11 frimaire au XII.

« Autre délibération du Conseil de Préfecture, ordonnant que le Conseil Municipal de Meré devra constater de quelle manière il en a été usé, avant et depuis la Révolution, pour la distribution et l'emploi des fonds provenant de la donation ; 10 germinal an XII.

« Délibération du Conseil Municipal de Meré, qui constate que Madame de Meré faisait habiller 12 pauvres par an, et qu'elle était toujours en retour au moins de la moitié, la ferme n'étant louée que 120 livres ; que, depuis la Révolution, Robert Lemaitre et Emond Pichard, maires, ont fait habiller les pauvres de la dite paroisse, comme on avait ordinaire de le faire ; qu'ils ont rendu leurs comptes et étaient même en avance ; que pendant la gestion du citoyen Pierre Marie, ex agent, il en a été fort mal usé par ce dernier, puisqu'il a touché une somme de 600 francs, et qu'il n'a pu justifier que de l'emploi d'une somme de 300 et quelques francs par des notes informes. Pourquoi le dit Conseil estime que ce revenu ne peut être mieux régi que par la famille Le Doucet de Meré, qui fera rendre compte au citoyen Pierre Marie, puisque jusqu'à ce moment le bureau de bienfaisance n'a pas pu en venir à bout ; 7 floréal an XII.

« Nouvelle délibération du dit Conseil de Préfecture, par laquelle le Conseil a décidé que la ferme du Val Ozenne sera administrée par le bureau de bienfaisance dans l'arrondissement duquel se trouve la commune de Meré ; que le produit de cette ferme sera employé à revêtir chaque année 12 pauvres, dont le choix sera fait par les épouses des successeurs propriétaires de la dite terre de Meré, en justifiant qu'ils sont de l'estoc et ligne d'Emond Radulph, fondateur ; 14 fructidor an XII.

« Lettre du Sous-Préfet s'en référant à son avis du 5 brumaire dernier ; Falaise, 19 floréal an XII.

« 25 avril 1809. — Lettre de Madame de Meré au Sous-Préfet de Falaise, pour se plaindre que l'Arrêté du Conseil de Préfecture n'ait pas été envoyé au bureau de bienfaisance de Harcourt (dont Meré dépend), et pour demander que cet Arrêté soit exécuté. »

Cette demande fut accueillie, et depuis lors c'est une Dame de Meré qui choisit les pauvres de Meré et les fait habiller.

II

Fêtes des Rosières, ou Fondations analogues.

FRANCE

Batignolles (Seine). — (1).

Brézolles (Eure-et-Loir). — Le domaine de Brézolles était tenu d'une rente annuelle de 50 livres, pour le mariage d'une fille pauvre ; elle fut payée jusqu'en 1789 (2).

Château-Gontier (Mayenne). — M. Quinefaut, ancien vérificateur de l'enregistrement, par testament du 8 septembre 1875, lègue sa succession à sa ville natale, « à la charge de couronner une Rosière tous les ans, « pendant 60 années consécutives, et de lui verser ou remettre 1000 fr. un « an après le couronnement qui aura lieu le 5 août ; si elle se marie dans « le courant de l'année, elle recevra 2000 fr. » L'institution fonctionne encore (3).

Clairac (Lot-et-Garonne). — Couronne décernée, en 1859, non pas à une Rosière, mais à un *Rosier*, soldat du génie en congé temporaire ; fondation due à une « personne notable de la commune » (4).

Saint-Denis (Seine). — Quelquefois deux, quelquefois trois Rosières. Couronnement en février. Mariage le même jour. Fondation de Billoy de Froncières (5).

Ourdan (Seine-et-Oise). — Fondation ancienne ; dot de 600 fr. Singulière déconfiture ! Une Rosière se trouve grosse avant d'avoir touché sa dot ; refus par l'administration de la lui verser. Procès (6).

(1) *Petit Journal*, 25 juin 1874.

(2) *Annuaire d'Eure-et-Loir* : — *Fragments historiques sur le Perche*, par J.-O. Pitard, 1866, v° *Brézolles*.

(3) *Notice sur la fondation de la Rosière à Château-Gontier*, par un Castro-Gontier (M. de Montozon, longtemps conseiller de préfecture à Alençon) ; Château-Gontier, Leclerc, 1879, in-8° de 42 p. Intéressante publication, à laquelle nous avons fait plus d'un emprunt.

(4) Abbé Bertaux.

(5) *Discours prononcé par M. Boullenger, à l'occasion du mariage des 7 Rosières, le 2 février 1872* ; Saint-Denis, Moulin, (1872), in-8° ; — *Paix*, 4 février 1883 ; — *Petit Journal*, 5 février 1879.

(6) *Monde Parisien*, 4 mars 1882.

Ceci rappelle l'escroquerie, qu'on pourrait appeler le *vol à la Rosière*, commise à Saint-Denis, par une jeune coquine de 22 ans, déjà mère de deux enfants, grosse d'un troisième et qui, sous prétexte de donner un grand dîner à sa famille, à l'éc-

Enghien (Seine-et-Oise). — Le marquis de la Coussaye, décedé à Enghien il y a dix sept ans, avait constitué une dotation relativement considérable (1300 fr. environ), au profit d'une Rosière. Couronnement en juillet. Exposition de roses complétant la fête : spectacle de saison et thème inépuisable de rapprochements et de comparaisons entre les roses et les Rosières (1).

La Falaize (Hérault). — La Falaize est un château dans les environs de Béziers. Couronnement de Rosières fondé par le marquis de Tourny, vers 1779. La Rosière portait un chapeau de paille, au lieu d'une coiffure de roses. 6,000 étrangers assistèrent à la première fête (2).

Fontenai-sous-Bois (Seine). — Fondation par M. Brot, 1839. La Rosière doit se marier le jour même de son couronnement. La fête a lieu le 21 août.

Frotei (Haute-Saône). — L'académie de cette petite commune décerne de temps en temps un prix modeste de 50 fr., à une Rosière (3).

Saint-Germain-des-Prés (Tarn). — Fondation d'une rente de 60 fr., au profit d'une fille honnête et pauvre, par l'abbé Fons-Lacaussade, curé de cette paroisse, vers 1830 (4).

Granges-le-Roi (Seine-et-Oise). — Difficultés entre le curé et la municipalité au sujet du couronnement de la Rosière ; l'administration préfectorale donnant raison au premier en se fondant sur la jurisprudence du Conseil d'Etat qui reconnaissait le caractère religieux de cette cérémonie (5).

Grenoble (Isère). — Institution, en 1842, par M. Gernoud, un des anciens

casion de son couronnement, trouve moyen d'extorquer à un restaurateur, ébloui du titre qu'elle se donne, pas mal de litres de vin ordinaire, de vin supérieur et de Rhum qu'elle emporte comme échantillons ; à un cordonnier, 7 paires de bottines pour chausser dignement toute sa famille, en ce grand jour ; du moins, ce n'était pas une Rosière officielle ! Marie Renaud, condamnée par le tribunal de la Seine, à 6 mois de prison. (*Temps*, 17 avril 1884).

Au mois de février 1878, le tribunal civil de la Seine, condamnait à la restitution des frais de repas et des dépenses de mariage, un fiancé qui s'était retiré au dernier moment. Il plaidait que sa fiancée, ci-devant Rosière, avait eu un enfant depuis, mort il est vrai.

(1) *Gaulois*, 8 juillet 1894 ; — *Soleil*, 11 juillet 1878 et 8 juillet 1884 ; — *République radicale*, 9 juillet 1884 ; — *Rappel*, 9 juillet 1884 ; — *Liberté*, 29 juin 1875 ; — Labassade, p. 221 ; — *Mot d'Ordre*, 9 juillet 1877 ; — *République française. Ville d'Enghien-les-Bains. Fête de la Rosière, dimanche 6 juillet 1879* ; Paris, veuve Renou (1879). plac. in-fol.

(2) *La Falaize et Paris*, Ganguery, M. DCC. LXXIX ; II et 48 p. in-12 ; s. l. Cet opuscule renferme une *Lettre* sur la fête, et discours imité de celui de Le Monnier, et des chansons par l'abbé de Saint-Martin.

(3) *Fijaro*, 12 février 1865.

(4) De La Sicotière et Jamme de la Gontine, *Le curé Pous*, Angers ; 1880, in-8°, p. 21.

(5) *Progrès national de l'Orne*, 10 juin 1876.

fondateurs du *Constitutionnel*, d'une Rosière « à qui sa beauté et sa vertu auront mérité les suffrages du Conseil municipal de Grenoble ; » native du département de l'Isère, ayant 16 ans au moins et 21 au plus (1).

Saint-Jean-des-Vignes (Rhône). — Fondation de 300 fr. au profit d'une jeune fille ou d'un jeune homme, recommandables par leurs qualités morales, âgés de vingt et un ans au moins et choisis par le Conseil municipal et le Conseil de préfecture (2).

Lille. — Il a été fait une publication sur les Rosières de cette ville (3).

Le Mans (Sarthe). — Fondation antérieure à la Révolution et d'un caractère particulier. Un anonyme offrit au Bureau de Charité qui venait de se former en 1786, de donner un habillement et une médaille d'argent à l'une des pauvres filles de la ville, la plus sage et la plus habile à filer le coton. Sur un des côtés de la médaille devaient être gravés le nom et le surnom de la couronnée, avec ces mots : *Première Rosière du Mans en 1786*, et sur l'autre côté, ceux-ci : *Prix de Sagesse et de Travail*. La Rosière fut en effet couronnée et des médailles furent distribuées en grande pompe le 13 juillet 1786. Elle reçut un habillement complet de toile de coton, une couronne de roses et une médaille d'argent. L'abbé Hureau prêcha sur la sainteté de l'institution (4).

Louville (Eure-et-Loir). — Fondation par le comte de Roure, vers 1778.

Lyon. — Lyon avait fondé 33 dots, de 150 livres chacune, en faveur de filles pauvres. La présentation en était faite par les curés (5).

Meulan (Seine-et-Oise). — Une des localités où le cérémonial religieux a été supprimé. Au mois de juillet 1877, une jeune couturière, Victorine Voisin, qui avait été couronnée Rosière le 13 mai précédent, se noya dans la Seine, à la suite de discussions avec son fiancé, occasionnées par des lettres anonymes. On l'y accusait de mauvaises mœurs ; on prétendait même qu'elle était enceinte. L'autopsie de son cadavre la justifia tardivement de ces indignes calomnies (6).

Montreuil (Seine). — Fête fondée en 1852, par M. Pesnon, cultivateur. La Rosière ne doit pas avoir plus de 27 ans ; elle reçoit 1200 fr ; elle peut

(1) *Droit*, 2 août 1843.

(2) *Glaneur de l'Orne*, 27 mai 1877.

(3) *Catalogus Wit*, de Gand, septembre 1875, n° 390.

(4) *Chronique de l'Ouest*, in-8°, t. II, p. 264.

Il y aurait eu des fondations semblables à Saint-Jean-du-Bois (arrondissement de la Flèche), et à Fresnay-sur-Sarthe (*Ib.*). M. Leguicheux n'en parle pas dans ses *Chroniques de Fresnay*, 1877, in-8°.

(5) *Lettre sur les Rosières de Salency* ; Lyon, 1782, p. 25.

(6) *Glaneur de l'Orne*, 29 juillet 1877, et autres journaux.

se marier le jour même de son couronnement ; elle doit le faire dans l'an et jour (1).

La Mothe-Saint-Hérai (Deux-Sèvres). — Fondation, en 1821, par M. Chalumeau, ancien avocat au Parlement, de 4 Rosières recevant le même jour, la couronne de roses blanches, une dot de 600 fr. et un mari. Leur nombre a été réduit à trois (2).

Mouy (Seine-et-Oise). — M^{me} de Bauchy avait fondé une rente perpétuelle de 300 fr., pour le couronnement de Rosières. Les premières devaient être couronnées par ses nièces, au nombre desquelles se trouvait M^{lle} Littré, fille de l'illustre académicien. Le Conseil municipal ayant voulu laïciser la cérémonie, M^{mes} Littré protestèrent dans une lettre très digne, contre cette méconnaissance des intentions bien connues de M^{me} de Bauchy, et refusèrent de paraître à la cérémonie (3).

Nanterre (Seine). — Une des fêtes de Rosières les plus populaires. Célébration à la fin de mai. La Rosière doit avoir de 17 à 22 ans. Les rubans verts ont remplacé les traditionnels rubans bleus dans le costume des compagnes de la Rosière. Difficultés entre le curé, qui réclamait le droit d'être consulté sur le choix de la Rosière, puisque c'était à lui de la couronner, et l'autorité civile, 1857. Eugénie Mérard, fille d'une Rosière, couronnée elle-même en cette qualité en 1856, et continuant ainsi la glorieuse et touchante tradition de la famille. La Rosière d'antan servant parfois de marraine à celle de l'année (4).

Nantes. — Veut-on savoir à quel degré l'engouement était monté pour ces sortes de cérémonies ? Qu'on lise la *Rosière d'Artois ou la Vertueuse Nantaise* (5).

(1) *Soleil*, 11 juillet 1878 ; — Labassade, p. 219 ; — *Journal de Paris*, 9 juillet 1873 ; — *Chronique de l'Ouest*, 4 juillet 1875.

(2) Notice, par M. Jules Richard dans les *Mémoires de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*, t. VIII ; Niort, Robin, 1843.

(3) *Institution d'une Rosière, par M^{me} Emilie Ferrière, épouse de M. de Bauchy* ; Paris, veuve Renou, 1874, 14 p. in-4° ; — *Institution d'une Rosière à Mouy (Seine-et-Oise). Protestation de la famille de M^{me} de Bauchy contre une cérémonie exclusivement civile. Violation du testament de la donatrice en 1874 et 1875* ; Mouy, le 14 septembre 1875. Signé, Collard, Ed. Chantepie. Clermont, Goupet (1875), in-4°.

(4) *Français*, 2 juin 1879 ; — *Union*, 18 mai 1853, 14 mai 1856, 1^{er} juin 1857 ; — *Chronique de Jersey*, 9 juin 1869 ; — *Courrier de l'Ouest*, 17 juin 1869 ; — *Débats*, 4 mai 1853 ; — *Patrie*, 2 juin 1873 ; — *Siècle*, mai 1857 ; — *Chronique de l'Ouest*, in-8° t. II, p. 262 ; — *Journaux de mai 1877*, Discours de M. Félix Héman ; — *Placard*, grand in-fol. donnant le programme des fêtes de Nanterre, les 16, 17, 23 et 24 mai 1880 ; couronnement de la Rosière dans l'église ; discours à la mairie de M. Deschanel, député ; présidence de M. de Lesseps ; — Joanne, *Les Environs de Paris illustrés*, p. 142.

(5) Nantes, Despillay, Vatar et Malassis ; Paris, veuve Duchesne ; 1778 ; in-8° de 30 p. Imprimé à Soissons, chez Courtois. Pièce rare et qui a échappé à l'auteur de l'histoire de la *Commune de Nantes*, dans son récit du voyage du Prince, t. V, p. 258.

C'est moins une pièce de théâtre, qu'une idylle à la fois prétentieuse et niaise. En voici un échantillon :

ROSINE (La Rosière).

Ce tendre époux qui m'aime,
A su plaire à maman : il est donc vertueux.
Aimé de son épouse, il le sera des dieux.

Plus curieuse que la pièce elle-même, une note en manière de préface ou d'avant-propos nous fait connaître que *Messieurs du Commerce de Nantes*, pour consacrer le souvenir de la visite faite à leur ville par le comte d'Artois, célébreront tout les ans une fête dont l'objet sera le couronnement d'une Rosière, et que cette Rosière sera nommée par madame Drouin, épouse du colonel des deux compagnies de dragons et de cuirassiers, à qui la garde du prince avait été confiée.

Le prince était arrivé le 23 mai, et repartit le 25 mai 1777.

Rosière d'Artois veut donc dire la Rosière instituée ou créée sous les auspices du comte d'Artois.

Neuilli (Côte-d'Or).

Orsai (Seine-et-Oise). — Le couronnement de la Rosière, en 1880, eut un triste lendemain pour le curé qui l'avait couronnée. Poursuivi pour avoir critiqué dans son sermon les actes du Gouvernement, il fut condamné par le tribunal de Versailles, à 100 fr. d'amende (1).

Paris (Saint-Etienne-du-Mont). — Fondation de trois prix de vertu pour trois jeunes filles, par l'abbé Lacroix, 1857 (2).

Paris (paroisse Saint-Roch). — 6 dots, de 1,000 livres chacune, étaient distribuées chaque année aux filles sages de cette paroisse (3).

Paris (paroisse Saint-Séverin). — Loterie établie, en 1744, par Jean Artan, au profit des filles sages de la paroisse. Premier tirage en 1751 (4).

Paris (Vaugirard-Beaugrenelle (5).

Plaisance-du-Gers (Gers). — Une fondation au profit de Rosières, en cette commune, avait été faite par M. Olleris, ancien doyen de Faculté; il la convertit bientôt en prix triennaux et alternatifs de 500 fr., à une fille vertueuse; de 1,000 fr., à une bonne mère de famille (6).

(1) *Libéral de Seine-et-Oise*, 9 juin 1880.

(2) Abbé Bertaux.

(3) *Lettre sur les Rosières de Salency*; Lyon, 1782, in-12, p. 59.

(4) *Lettre sur les Rosières de Salency*; Lyon, in-12, p. 54.

(5) *Discours prononcé par M. le maire de Vaugirard* (M. Fondary), en couronnant la Rosière à la fête du Beaugrenelle; Paris, Lebègue, 1825, in-8°.

(6) *Paroles prononcées à Plaisance-du-Gers, le 18 août 1883, au couronnement de la Rosière* (par M. Olleris). Tarbes, Lescamela, (1883), in-12, de 16 p.

Puteaux (Seine). — Les époux Cartault avaient laissé à cette commune une somme de 15,000 fr., dont la rente devait être, chaque année, donnée en dot à la jeune fille réputée la plus sage du pays. Le testament est du 6 décembre 1870. La dot devait être payée le jour du mariage, et le mariage être célébré, autant que possible, le 19 janvier, anniversaire de celui des donateurs. Cette dernière condition n'a pu être observée. Le Conseil municipal crut devoir laïciser la cérémonie, et en exclure les bénédictions et les pompes de l'Eglise. On les remplaça par des discours plus ou moins académiques, plus ou moins politiques. Le premier, prononcé par M. Laboulaye, avait toutes les qualités de cet esprit délicat et charmant (1). Malheureusement, il n'a pas été conservé en entier (2).

L'année suivante, ce fut le tour de M. Jules Simon (3); puis celui de M. Frédéric Passy; puis de M. Akout, toujours spirituel, mais qui blessa beaucoup de gens par l'acrimonie de ses récriminations contre l'Eglise qui n'était pas en cause et à qui revenait le premier honneur d'avoir ouvert ces concours d'où l'on voulait la bannir. Une protestante, M^{lle} Hummel, fut couronnée en 1876 (4).

Rechicourt-le-Château (Meurthe). — Le curé voulut, avoir, lui aussi, dans sa paroisse une institution de Rosières. Il la dota de mille écus placés au denier 25. Le 11 juin 1780, eut lieu la première fête. Le récit détaillé en fut écrit par un curé du voisinage, Gauthier, curé d'Igney. L'œuvre se continua jusqu'en 1790. Après la Révolution, le curé Gillot n'ayant plus de fonds pour doter les jeunes filles, voulut, du moins, que celle qui tiendrait la bannière dans les processions, fût désignée par le suffrage de ses compagnes, qu'elle portât une médaille et une couronne de roses. On a conservé le cachet de la Rosière de Rechicourt : écu surmonté d'une couronne de comte et entouré d'une guirlande qui tombe de la cou-

(1) « Jamais, disait M. Frédéric Passy, l'incomparable causeur n'a été plus simple et plus fin tout à la fois, plus aimable et en même temps plus sérieux, disons-le plus réellement paternel, avec tout ce que cette expression comporte de gravité douce et d'affectueuse bonté. » (*Gazette de Neuilly et de Courbevoie*, 25 oct. 1874). D'autres journaux, le *Figaro* notamment, furent plus sévères.

Quel charmant hommage aux vaincues du concours !

« Les Princes de la Maison de France, au temps où il y avait une couronne de France, avaient coutume de dire : « Nous avons tous droit à la couronne, mais il n'y a que l'ainé qui la porte. » Ces demoiselles en peuvent dire autant : C'est leur couronne que nous posons sur la tête de l'une d'elles; elle la porte en leur nom et à leur honneur à toutes. »

(2) On n'en trouve rien dans les *Discours populaires* de M. Laboulaye : Charpentier, 1880, in-12

(3) Il couronnait M^{lle} Rosier, et l'on juge combien ce nom aurait provoqué jadis de jeux de mots et de petits vers; l'assistance était énorme; plus de 3,000 personnes. Le discours s'adressait à des électeurs politiques plutôt qu'aux Rosières: il a été publié.

(4) *Bien public de Bellême*, 15 octobre 1876; — *XIX^e Siècle*, 22 octobre 1874, 19 octobre 1875, 29 octobre 1878; — *Fondation Cartault* (2^e année); *Compte-rendu de la cérémonie du couronnement de la Rosière, qui a eu lieu, le 17 octobre 1875, à Puteaux. Discours de M. Jules Simon*. Paris, Boyer, 1875. in-8°, de 16 p.; — *Pays*, 29 octobre 1878; — *Gazette de France*, 15 octobre 1874, 19 octobre 1875; — *Figaro*, 20 octobre 1874.

ronne ; au bas, une fleur de lys ; dans le champ de l'écu, bouquet de roses attaché par un nœud de ruban ; exergue : *Fête de la Rose à Rechicourt*. (1).

Romainville (Seine). — La fondation des Rosières de cette localité remonte à 1774, et est due au concert d'une vingtaine de particuliers. La Rosière était nommée par les autres jeunes filles et recevait 450 livres, à la condition de se marier dans les quatre mois qui suivaient le couronnement. Aujourd'hui, paraît-il, les jardiniers lui font l'honneur de donner son nom à l'une de leurs plus belles variétés de roses, gains de l'année (2).

Salenci (Oise). — (3).

(1) *Relation de la fête de la Rose à Rechicourt, en l'année 1780. suite du Discours prononcé par l'abbé Marquis, curé de Rechicourt*; Dieuze, Lambelet, M. DCC. LXXXI, in-12, de 259 p.; — autre ouvrage du même curé Marquis : *Idée de la vertu chrétienne ensemble les conférences particulières sur la fête de la Rose, ...*; même format, même imprimeur, même date, de 248 p. L'auteur y insiste particulièrement sur l'analogie qu'il trouve entre la fête de la Rose et le triomphe de Judith. Le parallèle a été critiqué, d'autant mieux que la flèche et les balls de paume, où le bon curé voyait des symboles militaires, n'avaient nullement cette signification; — *La Rosière de Rechicourt*, par M. l'abbé Guillaume; Nancy, Lepage, 1853, in-8°, de 28 p. On trouve dans ce dernier ouvrage un discours prêché par l'abbé Laurent, au couronnement de 1785.

(2) Thiery, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*; 1786, t. I, p. 614; — *Couplets et Rondeaux chantés dans les Souvenirs de Belleville. Récit anecdotique*, par MM. Flan et Delteil; s. d. (1859), gr. in-8°. Léonide Leblanc, alors à ses débuts, jouait trois rôles dans cette pochade, notamment celui de la Rose nommée.

(3) Catalogue des publications relatives aux Rosières de Salenci, autres que celles déjà citées :

Relation de la cérémonie de la Rose, qui s'est faite dans le village de Salenci, le 8 de juin 1766; Noyon, Rocher, 1766, in-8°.

Romance de la Rosière de Salenci, chantée chez M. le Prieur de Salenci, par M^{me} la comtesse de Genlis, le 8 juin 1766, ..., par M. le comte de Genlis; Noyon, Rocher, 4 p., in-4°, s. d. (1766).

Saint Médard aurait froncé le sourcil en entendant les couplets galantins de M. de Genlis :

« O toi, charmante Rose !
Symbole de candeur,
Le sein où tu reposes
Imite ta douceur ;
Sa bouche demi-close
Imite ta couleur ;
C'est ta métamorphose,
Car elle a ta fraîcheur. »

Epithalame champêtre, chantée à Salenci, le 27 juillet 1766, au mariage de la Rosière, couronnée le 8 juin dernier,

A la suite, *Remerciements des habitants de Salenci à M. l'Intendant et à mesdames la Marquise et Comtesse de Genlis*; Noyon, Rocher, 1768, 6 p., in-4°.

Vers distastables.

L'Innocence du premier âge en France, par Sauvigny; Paris, Delalain, 1768, in-8°.

La Rose ou la Fête de Salency; Paris, Gauguery, 1770, in-8°; grav. et mus.

Même ouvrage que le précédent et le suivant. Ce n'est même que l'édition de 1778, comme l'indique le privilège, avec une antidate.

L'Innocence du premier âge en France, ou Histoire amoureuse de Pierre le Long

Sauvigni (Meuse). — Les frères Farnier ont été les fondateurs de l'insitution d'une Rosière dans cette commune, 1846-1850 ; ils l'ont entourée de beaucoup de précautions. « La Rosière sera prise dans toutes les familles, pourvu qu'elle soit bien sage, pieuse et bonne pour ses parents ; qu'elle fasse partie, s'il est possible, d'une Confrérie de la Sainte-Vierge et que ses père et mère, frères et sœurs, soient d'une probité irréprochable. »

et de Blanche Bazu ; suivie de la Rose, ou la Fête de Salency. Nouv. édit., Paris, Ruault, 1778, in-8°, de 276 p.

Même ouvrage que les deux précédents.

La Fête de la Rose, poème, (1748), in-12.

Mémoire pour les syndic et habitants de Salency, contre le sieur Danré, seigneur de Salency, par Delacroix, avocat ; Paris, Simon, 1774, in-8°.

Premier(-second), Mémoire en faveur de la Rosière, pour les syndic et habitants de Salency, contre le sieur Danré, seigneur de Salency, par Delacroix, avocat ; Paris, Simon, 1774, in-8°.

Même tirage du premier Mémoire, que dans le n° précédent.

Mémoire pour Messire Charles-François-Laurent Danré... seigneur de Salency... appelant et demandeur, contre les syndic et habitants de Salency, intimés et défendeurs ; Paris, Simon, 1774, in-4°.

Requête signifiée pour le Seigneur de Salency, un sujet de la rosière ; Paris, Simon, 1774, in-4°.

Plaidoyer en faveur de la Rosière, pour les syndic et habitants du village de Salency, contre le sieur Danré, seigneur dudit Salency, par Target ; Paris, Knapen, 1774, in-4°.

Requête des filles de Salency à la Reine, au sujet de la contestation qui s'est élevée entre le seigneur et les habitants de cette paroisse relativement à la fête de la Rose, par Blin de Saintmore.

Discours prononcé à la fête de la Rose, à Salency, le 8 juin 1776, par l'abbé l'Ecu ; Soissons, Waroquier, s. d., in-8°.

Be-quinade et déclamation.

Relation ou Detail historique de la concession d'une portion du corps de Saint-Médard, faite par Monseigneur l'évêque et le chapitre de Dijon à la paroisse de Salency (par Nicolas Roger, curé de Saint-Hilaire de Noyon) ; Noyon, Rocher, 1774, in-12.

Livret populaire : rien d'intéressant pour l'histoire des Rosières.

Mémoire historique de la concession d'une portion du corps de Saint-Médard, faite par Monseigneur l'évêque et le Chapitre de Dijon à la paroisse de Salency... par M. D. B. G. A. C. ; Paris, Simon, 1775, in-12.

Histoire de la rosière de Salency, 1777 (v. ci-dessus, p. 407).

Lettre à M. de X..., sur les rosières de Salency et les autres établissements semblables, par M. de la C... (Mathon de la Cour) ; Lyon, de la Roche, 1782, in-12.

Le Paradis terrestre découvert dans un petit coin de la France, avec les moyens de l'étendre et de le recouvrer chacun dans son pays, par l'abbé Farel ; Carpentras, Quenin, 1787, in-12.

Déclamation honnête et vulgaire. L'auteur la distribuait gratuitement. Il voulait employer à la fondation de Rosières en tous lieux, « le produit des restitutions incertaines. »

Discours prononcé dans l'église de Salency, le 8 juin 1791, pour la fête de la Rosière, par de P..., curé de Pertain ; Paris, Potier de Lille, 1792, in 8°.

Très banal. Le texte seul du sermon mérite d'être remarqué : « *Surge, propera, amica mea, columba mea... et veni... coronaberis.* » (Cantique des Cantiques).

Requête des Rosières de Salency à l'Impératrice Marie-Louise passant par leur village, par Campenon ; (dans les recueils du temps).

Elles lui disent, naturellement ;

La rose eut été pour vous !

et elles finissent ainsi :

De l'Empire des Francs que votre Auguste époux
Soit l'orgueil et l'appai ; mais vous,
Protégez l'empire des roses.

La Rosière de Salency, ou la vertu récompensée, recueil de ce qui a été dit de plus

Elle sera désignée par le sort entre trois candidates, nommées au scrutin secret par les chefs de famille de la commune ayant droit aux apanages ; le maire et l'adjoint voteront les premiers et les derniers, de manière à avoir chacun deux voix. Le capital de fondation est d'environ 5,000 fr. (1).

Soulaines (Maine-et-Loire). — Le curé Châtizel de la Néronière institua de ses deniers, en 1785, le conronnement annuel d'une Rosière, qui devait être désignée au scrutin secret, par ses compagnes. La fête fut célébrée pour la première fois le 24 juin 1786. Le curé prononça à cette occasion un *Discours sur la Virginité*, qui fut recueilli et imprimé (2).

Suresnes (Seine). — Suresnes eut de bonne heure sa Rosière. La fondation en était due à l'abbé Lholier, secrétaire de la Feuille des Bénéfices. Le curé proposait trois sujets, parmi lesquels quarante notables du village faisaient l'élection à la pluralité des voix. En 1788, la comtesse d'Artois, qui présidait la cérémonie, voulut, en dotant aussi les deux rivales de la Rosière, les consoler d'un échec qui était encore un honneur (3).

L'abbé Fauchet, depuis évêque constitutionnel du Calvados, conventionnel et l'un des plus éloquents orateurs du parti de la Gironde, prêcha à cette occasion, devant la princesse, un *Discours sur les mœurs rurales* (4) qui fit grand bruit dans le temps. Au fond, c'est une déclamation assez vide. « O champs aimés du ciel, asiles paisibles de l'homme heureux par ses travaux et riche de son innocence, vous êtes l'image du jardin de Délices quand c'est la vertu qui vous cultive et la sagesse qui vous habite ! » (P. 5). Une note, plus curieuse que le *Discours* lui-même, nous montre que, dès cette époque, l'institution de la Rosière avait déjà dégénéré dans certains endroits (à Romainville, particulièrement), et était devenue l'occasion ou le prétexte de certains scandales :

intéressant sur cette belle institution ; suivie de la fondation de Sauvigny (Meuse) ; publiée par Farnier ; Paris, Sagnier et Bray, 1859, in-18 de iv et 210 p.

Reproduction, en ce qui concerne Salency, de quelques-unes des pièces ci-dessus, choisies plus particulièrement dans l'*Histoire de la Rosière de Salency*, 1777.

Mémoire historique sur l'institution de la Rosière de Salency, par Charles Delepouze ; Paris, Carion, 1861, in-12 de 24 p.

Appel à une souscription pour la reconstruction de la chapelle Saint-Médard à Salency, sous les auspices et la direction de l'Œuvre de Saint-Médard, que préside l'abbé Hanicle, curé de Saint-Séverin à Paris.

Insignifiant.

Le Droit du Seigneur et la Rosière de Salency, par L. de Labessade ; Paris, 1878, in-12.

Très incomplet.

Pèlerinage au borceau de Saint-Médard, évêque de Noyon, à Salency ; Noyon, Andrieux, 1869, in-8°.

Mémoire adressé à l'évêque de Beauvais, par l'abbé Leperc, curé de Salency, pour lui demander la permission de se rendre les traditions anciennes et de rendre à Saint-Médard le culte que lui ont rendu nos pères, 1869.

Il s'agissait du rétablissement du pèlerinage à Saint-Médard. Une ordonnance épiscopale rendait en effet ce pèlerinage qui peut s'effectuer du 8 au 15 juin, et qu'un Bref de Pie IX, du 16 mai, a gratifié d'indulgences particulières.

(1) *La Rosière de Salency...*, par Farnier. (V. l'article *Salency*).

(2) Angers, C. P. Mam., 1786, grand in-8° de X, 58 et 2 p. ; — C. Port, *Diocésanaire de Maine-et-Loire*. V. *Soulaines et Châtizel*.

(3) *Affiches du Perche*, 1788, p. 277.

(4) Lottin, M. DCC. LXXXVIII, in-8° de II, 46 et 2 p.

« Si, dans le voisinage d'une grande ville, il y avait une cérémonie de la Rosière qui ne serait qu'une fête profane, instituée par une société d'hommes dissipés, sans aucune intervention du Pasteur, qui est au nom de la Religion et de la loi, le premier Ministre des Mœurs dans les campagnes... où les jeunes Vierges s'assembleraient pour des danses et des festins... où la condition du prix serait que la Rosière se mariât dans les six mois qui suivent son élection, et si quelquefois ce mariage était en effet honteusement nécessaire ; si les désordres se multipliaient dans cette paroisse depuis cette fondation civile en faveur de la vertu... » (P. 39).

Supprimée pendant la Révolution (1), la Rosière de Suresnes fut rétablie dans les circonstances touchantes que voici :

La calèche de M^{me} Panon des Bassyns (née Mourgues), descendait rapidement une côte. La portière contre laquelle s'appuyait sa fille âgée de 5 à 6 ans, s'ouvre, et la pauvre petite tombe sous les roues et est écrasée devant les yeux de sa mère (2). C'était près de Suresnes. Les femmes, les mères témoignèrent à M^{me} des Bassyns, tant d'intérêt et l'entourèrent de tant de soins, que, par une reconnaissance délicate, elle voulut rétablir et doter cette fondation de la Rosière qu'elles regrettaient beaucoup.

De grandes dames voulurent servir de marraines. Une année, ce fut la princesse de Vaudemont ; l'année suivante, M^{me} d'Abrantès, qui donna une très grande fête à cette occasion. Le portrait qu'elle trace des Rosières de ce temps là et de leur costume, est un peu chargé : « Nous vîmes arriver trois grosses filles bien robustes, courtes de taille, ramassées, le teint hâlé, coiffées d'un immense bonnet rond bien épais, bien empesé, portant un *déshabillé* de grosse percale blanche à la taille courte, aux manches venant au milieu du bras, et laissant voir une main qui se détachait en bronze sur le blanc éclatant de la percale, ainsi qu'une grande partie de ce malheureux bras (3). » M^{me} d'Abrantès doubla la dot de la Rosière. Une quête faite par trois de ses plus charmantes amies y ajouta 2,000 fr. Le mariage fut célébré le jour même.

En 1811, honneur bien différent ! Le célèbre avocat Billecoq, qui cultivait avec amour et talent la poésie latine, si dédaignée de nos jours et pourtant si digne d'hommages, publiait en l'honneur des Rosières de Suresnes, un charmant poème latin (4).

La fête de Suresnes est restée une des plus brillantes des environs de Paris (5).

(1) Il en est encore question, mais sans détails intéressants, dans une petite brochure : *Le Quasi-Modo de Surène ou les Tout comme*, publiée vers 1790, 48 p. in-8°, s. n. n. l. n. d.

(2) D'après une version plus probable, la petite Camille aurait succombé par suite d'une chute de voiture. Les autres enfants n'éprouvèrent point d'accident. (Abbé Bertaux).

(3) *Mémoires* t. XII, p. 23 ; — *Salons de Paris*, t. IV, p. 319.

(4) *In annum Surenæ Rosariæ festum, Carmen* ; Parisiis, Gueffier, 1811. in-4°. Reproduit dans l'*Hermès Romanus* de Barbier-Vémaris. t. I^{er}, p. 195.

(5) *Notice sur la Rosière de Suresnes, d'après des notes et documents recueillis et mis en ordre* par M. l'abbé Bertaux ; Saint-Cloud, veuve Belin, 1859, in-18 de VIII et 80 p. ; — *Petit Journal*, 3 juin 1874 ; — *Publicateur de Domfront et Journal de la Ferté-Macé*, 8 juin 1873 ; — *Courrier de l'Ouest*, 8 juin 1869 ; — *Journal de*

On s'amusa beaucoup, en 1880, de l'aventure d'une ci-devant Rosière de Suresnes. La douceur n'était pas, paraît-il, sa principale vertu. Dans une querelle avec son fiancé, le jour même de son mariage, elle déchira à belles dents son bouquet de fleurs d'oranger, pour lui en cracher les débris au visage. Les boutons étaient en cire. L'un d'eux s'arrêta dans le gosier et faillit l'étrangler. On eut tous les peines du monde à l'extraire (1).

Saint-Symphorien d'Ozon (Isère). — (2).

Tours (Indre-et-Loire). — Cette ville, où rien ne prouve, cependant, que l'institution des Rosières eût été en honneur dans les temps anciens (3), inaugura le retour des fondations de ce genre, le 2 messidor au XII (21 juin 1804). Elle subsiste toujours, et faute d'emploi, la dot d'une année grossit celle de l'année suivante (4).

SUPPLÉMENT

Guéret (Creuse). — Le 18 novembre 1831, M. Bonnyaud, vice-président du tribunal de Guéret, lègue à la ville de Guéret une partie de sa fortune, à la condition de couronner et marier tous les ans une Rosière. Présentation par le curé et le clergé de la ville de 3 candidates; nomination de l'une d'elles par le maire, les adjoints et le Conseil municipal; dot équivalant aux trois cinquièmes du revenu des immeubles légués; recommandations singulières au sujet des prénoms à donner aux filles des Rosières, et qui devront rappeler ceux de sa propre fille, aux fleurs à déposer sur la tombe de cette enfant par les Rosières, anciennes et nouvelles, et par leurs familles (5).

ÉTRANGER

Baden. — Pour compléter, (d'autres disent pour racheter) la série de divertissements qu'elle offre à ses invités, l'administration des jeux avait établi dans cette station un couronnement de Rosières, vers 1857.

Paris, 1^{er} septembre 1808; — *Discours prononcé au couronnement de la Rosière de Suresne*, le 12 août 1787, par l'abbé Hasard; s.-l. Demonville, 1787, 19 p. in-8°; — Autre, le 30 août 1789, par l'abbé de Serre-Fignon; Paris, Onfroy, 1789, in-8°; — Autre, le 8 août 1790, par M. Ravoiné; Paris, Simon, s. d., XI et 16 p. in-8°: Homélie patriotique; — *Mot d'Ordre*, 9 juillet 1877; — *Figaro*, 27 mai 1873; — Dulaure, *Histoire des environs de Paris*, 1825, t. II. p. 45; — Joanne, *Les Environs de Paris illustrés*, p. 5.

(1) *Grand Journal*, 17 novembre 1880.

(2) *Discours pour le couronnement de la Rosière de Saint-Symphorien-d'Ozon*, le 11 mai 1785, par Mgr l'évêque de Sarept, suffragant de Lyon; XI et 10 p. in-12. s. l. n. d.

Ce petit volume est un « essai d'un nouveau caractère de Didot aîné. »

Rien sur la fondation, sinon qu'elle est due à un « homme généreux et modeste. »

(3) Nous n'en trouvons aucune trace dans l'*Histoire de Touraine*, par Chalmei, 1828, 4 vol. in-8°.

(4) *Chronique de l'Ouest*, 8 août 1875.

(5) *Almanach pittoresque et historique de la Creuse*, 1857; Guéret, Poty, in-12, p. 42.

Hartwell. — Il ne faudrait pas prendre trop au sérieux le titre des *Rosières d'Hartwell*, donné à un petit vaudeville de 1816 (1). C'était une pièce de circonstance, où Louis XVIII, hôte, comme on sait, du château d'Hartwell pendant son exil, était censé couronner une Rosière, uniquement pour amener cette réponse de la jeune fille, dans le goût du temps : « J'espère que vous aussi, porterez la couronne. »

Discours prononcé à la Société littéraire des Rosati, pour le couronnement des Rosières, le floréal an V de la République Française, par le citoyen Mulot, président de la Société... ; Mayence, Crass, in-8°, de 20 pages.

III

Charges et Parodies satyriques.

—

THÉÂTRE

La Rosière Espagnole : comédie en trois actes et en vers libres, par J. H. Guy, donnée pour la première fois sur le théâtre des Jeunes-Elèves, le 2 floréal an IX (2).

Joconde : paroles d'Etienne, musique de Nicolo ; opéra-comique joué au théâtre Feydeau, mars 1814. C'est une Rosière qui, dans cette pièce bien connue, joue le rôle, passablement égrillard, de l'ingénue qui donne une si belle leçon à Robert et à Joconde.

Les Rosières : opéra-comique en trois actes, parole de Théaulon, musique d'Hérold, représenté à Feydeau, le 27 janvier 1817. C'était le premier ouvrage dramatique de ce compositeur destiné à une si grande célébrité, et son talent s'y révélait déjà par plus d'un côté. La pièce a été reprise, mais sans succès cette fois, en 1860 (3).

Les Rosières de Paris, par Simonnin, Brazier et Carmouche, 1825 (4).

Le Prix de vertu ou les trois Baisers : comédie-vaudeville en cinq tableaux, par Brunswick et Barthélemy, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 5 février 1834 (5).

Rosière et Nourrice, par Théodore Barrière, 1849. C'était le début de l'auteur qui n'avait encore que 20 ans, et ce début fut si heureux que la pièce sauta du théâtre Beaumarchais au Palais-Royal.

(1) Par Dartois et Bournonville ; joué au Vaudeville en août 1816 (*Gazette de France*, 27 août 1816).

(2) Paris, Rouillet, 1801, in-8° de 45 p.

(3) *Débats*, 26 juin 1860.

(4) Paris, Bouquin de la Souche, 1825, in-8°.

(5) Paris, Marchant, 1834, in-8° de 46 p.

Le Coup de Tête ou la Clef des Champs : musique de Deffès, paroles de Boisseaux ; petit opéra représenté avec un certain succès en 1857 (1). M^{me} du Barry y joue le rôle de Rosière.

La Rosière, par Monselet : Scènes dialoguées, faisant partie du *Théâtre du Figaro* (2).

La Rosière de Quarante ans : paroles de Paulin Deslandes, musique d'Eugène Déjazet ; avril 1862.

Une Rosière à Oran. Cette parade jouée au café *Mabile* de cette ville, en Janvier 1870, après l'avoir été sans doute ailleurs, marquait un degré de plus dans... la descente. La Fée Uf en faisait les frais, tantôt sous les traits d'une candidate de 85 ans, tantôt sous ceux d'une aimable jeune fille, fort empressée de cesser de l'être et de se marier (3).

VARIA

Rappelons, en courant, que Désaugiers, dans une de ses plus jolies chansons, *Les Voisines de Village* (4), a payé aux Rosières son tribut goguenard, et que deux des Hommes d'état du *Charivari*, devenus sérieux depuis, l'un comme sénateur, l'autre comme député, Taxile Delord et Cantagrel, avaient été des plus acharnés dans ce journal à la poursuite des Rosières.

CARICATURES

Almanach comique, 1854 ; — *Lune*, 6 juillet 1867 ; — *Charivari*, 15 août 1852, 14 mai 1853 ; — etc. ; — etc. ; — etc. ; — etc.

IV

Médailles de Canon.

Pendant l'impression de ce Mémoire, nous sommes parvenu à nous procurer ces Médailles. Elles sont fort jolies et n'ont, croyons-nous, jamais été publiées. Nous les avons fait graver pour les joindre à notre travail. En voici la description, plus exacte que celle que nous avons donnée (p. 412), d'après quelques écrivains.

Diamètre, 38 millimètres.

Même revers sur chacune des quatre médailles, sauf l'indication de la qualité du *Lauréat* ou de la *Lauréate*, BONNE FILLE, BON VIEILLARD, BON CHEF DE FAMILLE, BONNE MÈRE.

(1) *Débats*, 31 mai 1857.

(2) *Figaro*, 27 juin 1861 ; — *Théâtre de Figaro*, par Monselet ; Paris, Sartorius, 1861, in-12.

(3) *Courrier d'Oran*, 6 janvier 1870.

(4) *Chansons*, 1827, t. IV, p. 51.

MÉDAILLES DE CANON



Voir page 449.



Bonne Fille. — Obvers : La Vertu publique couronnant de roses l'Innocence ; rosiers à droite, lauriers à gauche ; au-dessous, LA BONNE FILLE ; exergue : HIC PIETATIS HONOS ; signature : DUV. — Revers :

FÊTE DES
BONNES GENS
INSTITUÉE EN LA SEIGNEURIE
DE CANON
PAR MR ET MME ELIE DE BEAUMONT
SEIGNEURS DE CANON
DE LA PAROISSE DE
NOMMÉE BONNE FILLE
LE 9 OCTOBRE

Bon Vieillard. — Obvers : La Déesse de l'Agriculture, assise sur des gerbes, couronnant d'épis un vieillard ; près d'elle, instruments aratoires ; au-dessous, LE BON VIEILLARD ; exergue, empruntée à Horace : DIGNUM LAUDE SENEM VETAT MORI (1).

Bon Chef de famille. — Jeune homme soutenant d'une main une vieille femme, et montrant, de l'autre, une charrue à un jeune garçon ; derrière, attelage de bœufs ; au-dessous, LE BON CHEF DE FAMILLE ; signature : GATTEAUX ; Exergue : COLLIGET AVUS.

Bonne Mère. — Une femme allaitant un enfant et suivant des yeux les jeux de deux autres ; près d'elle, une quenouille ; derrière, un pélican ; au-dessous, LA BONNE MÈRE ; signature : DUVIV ; exergue : MATERNUM PERTENTANT GAUDIA PECTUS (2).

Les coins de ces médailles existent à l'hôtel des Monnaies.

Il y a des réductions de ces médailles : diamètre, 19 millimètres. C'étaient des jetons, destinés sans doute à être distribués aux spectateurs de la fête et aux amis de la maison. L'existence n'en avait pas été signalée jusqu'ici. La Monnaie n'en possède pas les coins. Les exemplaires que nous avons sous les yeux nous ont été communiqués avec beaucoup de bonne grâce, par le numismate normand si autorisé, M. Feuardent.

L'obvers de ces jetons est le même que celui des médailles, sauf que les signatures des graveurs, et dans la médaille du Bon Chef de famille les accessoires, ont disparu. L'exécution en est aussi moins soignée.

Le revers présente des différences notables. Voici celui de la médaille de la Bonne Fille :

(1) Dignum laude virum Musa vetat mori.

Od. III, 8.

(2) Imitation de Virgile :

Latona tacitum pertentant gaudia pectus

Æn. I, 502.

FÊTES DES
BONNES GENS

—
INSTITUÉE PAR M^r ET M^{me}
ELIE DE BEAUMONT
LE 10 FEVRIER 1775.

—
JEANNE COLIN DE LA
P^{sse} DE VIEUX FUMÉ
N^{re} BONNE FILLE

—
1775.

J'ai également sous les yeux les jetons de Pierre LE MONNIER, de la paroisse de Canon Les B. G., nommé BON VIEILLARD, en 1775 ; de MARGUERITE MASSUE LE GROS, de la paroisse de Mésidon, nommée BONNE MÈRE, en 1776 ; de CHARLES DURET, de la paroisse de Canon Les B. G., nommé BON CHEF DE FAMILLE, en 1776.

Tous ces jetons sont en cuivre rouge. Les noms des Lauréats et ceux de leurs paroisses y sont en relief, comme le reste de l'inscription, tandis que, sur les médailles, on avait réservé un champ pour les graver en creux.

Il y eut des médailles et des jetons frappés en argent, peut-être même en or.

Il y eut aussi des médailles et des jetons, tant en cuivre qu'en argent, portant deux faces et point de revers ; par exemple, d'un côté, le BON CHEF et de l'autre la BONNE MÈRE, ou la BONNE FILLE et le BON VIEILLARD : Fantaisie ? curiosité ? économie peut-être, afin de pouvoir offrir aux visiteurs deux médailles et deux souvenirs de la fête en un seul.

COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

MESSIEURS,

Il est charmant, sans doute, de couronner des Rosières. On ne sait au juste si c'est l'un des droits ou l'un des devoirs du seigneur. Mais après l'honneur et le plaisir de récompenser et de fêter l'aimable vertu avec tout l'appareil philosophique et champêtre que comporte une pareille cérémonie, il est une autre jouissance, plus délicate peut-être que vous venez de goûter dans sa plénitude ; c'est celle d'entendre, avec le charme du style et de la parole, raconter les mérites de nos vierges sages. Vous avez pu de la sorte assister en esprit à leur couronnement. Ici, comme ailleurs, l'esprit souvent surpasse la lettre et la narration est plus piquante que la réalité.

Il me faudrait, en ce moment, avoir le talent et tenir la plume de mon savant collègue et excellent ami, pour ajouter un chapitre à son attrayante et curieuse étude. Le Président de la *Société Historique* a pu interroger le passé, son secrétaire doit se renfermer dans le présent. Toutefois, il a aussi sa Rosière normande à vous présenter, non pas comme fille à marier, mais comme bonne ménagère, étalant devant vous son mince bagage de vertus et de travaux domestiques.

Notre académie ne veut point faire parler d'elle, mais, durant toute l'année, comme la Matrone romaine dont le poète a donné les traits à Lucrèce, elle a tissé sa toile et filé sa quenouille — *Domi mansit, lanam fecit.*

Voici la liste de ses travaux à l'aiguille et au fuseau. L'analyse

est en apparence sèche et dépourvue d'intérêt. Toutefois, peut-être, en y regardant de près, un bon Normand pourrait-il y trouver la preuve de notre bonne volonté et la trace d'un sentiment patriotique qui, chez nous, ne s'éteindra jamais.

1. — Séance du 8 novembre 1883. — Tirage au sort réglementaire des Membres sortants du bureau. — Constitution nouvelle du bureau. — Admission de nouveaux membres.

Communication de M. l'abbé Godet annonçant de nouvelles découvertes faites à Ceton et complétant celles dont la communication a été faite à la Société.

Communications annoncées par M. l'abbé Saffray, curé de Saint-Aquilin, au sujet de fouilles faites dans le *Tumulus* ou motte féodale de Bonsmoulins.

Communications de M. Darpentigny, greffier de la justice de paix de Putanges, au sujet de diverses antiquités gauloises que renferme ce canton

Hommage de brochures par MM. Le Vavasseur et Lorient.

2. — Séance du 13 décembre 1883. — Le Président communique à l'assemblée le premier fascicule du cartulaire de la Trappe. MM. Lecointre et Duval sont nommés commissaires pour en surveiller l'impression qui sera jointe aux Bulletins par fascicules avec une pagination spéciale.

Observations de M. l'abbé Rombault au sujet de l'obligation de soumettre les comptes-rendus au comité. — Lecture de comptes-rendus. — Observations du Président.

Lecture d'un travail de M. Florentin Lorient, à propos du cours d'archéologie religieuse de M. l'abbé Mallet. — Observations diverses à ce sujet.

Vœu émis pour la prompt exécution de la carte des voies et stations romaines dont M. le comte de Vignerot a donné un croquis à la séance publique du 8 novembre.

3. — Séance du 17 janvier 1884. — Présentation des comptes par M. Hommey, faisant les fonctions de trésorier. — Nomination d'une commission pour les examiner. — Admission de quatre nouveaux membres.

Lecture d'une communication de M. Vimont, relative aux

fouilles faites au camp de Bière. — Annonce par le même membre de fouilles au camp de César à Brieux. — La Société vote des remerciements à M. Vimont.

MM. de Neufville et Duval sont nommés commissaires pour la publication de l'*Etude sur le château de Domfront*, par M. Blanchetière ; sur la proposition de son Président, la Société décide qu'elle réserve la lecture de cet important travail pour la réunion publique qui doit avoir lieu en octobre, à Domfront.

Rapport verbal du Président sur le travail du docteur Jousset, intitulé : *la Religion dans la forêt de Bellême* et sur une communication de M. Almagro, relative à la *Fontaine de la Herse*. Proposition d'insertion d'extraits de ces travaux dans la chronique du prochain Bulletin.

Le Président rappelle à l'assemblée que la chronique doit consacrer des articles nécrologiques aux personnages marquants du département de l'Orne. Il signale la mort récente du conseiller Colas, ancien président, et du peintre Eugène Camus.

M. Lorient signale à la Société, une croix en fer forgé, dans la commune de Saint Nicolas-des-Bois.

M. Duval fait part à la Société de l'offre faite par M. Hédin, d'un dessin artistique, représentant l'église de Saint-Cénéry-le-Géret et destiné à être reproduit dans le Bulletin. — M. de La Sicotière rappelle les mutilations dont cet intéressant monument fut l'objet sous prétexte de restauration, sous les auspices de M. Séguier, préfet de l'Orne, président de la *Société des Antiquaires de Normandie*, jouissant de la réputation d'un érudit distingué et sous la direction de M. Cambacérès, architecte. La fièvre du Moyen Age était si grande, qu'on transforma les fenêtres romanes en fenêtres ogivales. On sait et il est bon de le répéter, à Domfront, que ce fut sous l'administration du préfet Séguier, que Notre-Dame-sur-l'Eau fut démolie en partie, pour donner passage au nouveau tracé de la route d'Orléans à Saint-Malo. M. de La Sicotière est chargé de rédiger une courte notice destinée à accompagner le dessin de M. Hédin.

Communication d'une lettre de M. l'abbé Dumaine, curé de Tourouvre, relative à des découvertes faites dans une chapelle seigneuriale de l'église de Tourouvre.

Lecture par le secrétaire du rapport rédigé par M. Thouin au nom de la commission chargée de surveiller les fouilles de Buré.

— Vote d'un crédit de 20 fr. pour acquisition de quelques-uns des objets trouvés, après entente avec le propriétaire des terrains des fouilles auquel ces objets appartiennent pour moitié.

Renvoi à l'examen du bureau de la proposition de M. de Neufville au sujet de l'appropriation d'un local à la garde des objets appartenant à la Société.

M. Reynold Descoutures est chargé de rendre compte dans le Bulletin, des *Mémoires de la Société Archéologique de la Charente* et M. J. Appert de l'*Etude sur Tinchébray*, par M. l'abbé Dumaine.

4. — Séance du 18 février 1884. — Admission de trois nouveaux membres.

Communication de M. l'abbé Godet, vicaire de Ceton, au sujet de la découverte d'une ville romaine à la Mutte. Sur la proposition du Président, MM. Libert, Girard et Duval, sont nommés membres d'une commission chargée d'examiner les fouilles commencées et de décider s'il y a lieu de voter une subvention pour les continuer.

Communication de la circulaire du Ministre de l'Instruction publique (réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1884).

Approbation des travaux de M. Duval et de M. Rombault, déjà lus à la séance publique d'Argentan.

Désignation des membres appelés à représenter la Société à la Sorbonne.

Lectures de comptes-rendus. — Communication de M. Barret (couteau en silex, trouvé sur le champ des sépultures de Buré). — Communication de M. Tourangin (hache en pierre, trouvée à Vingt-Hanaps).

Désignation de membres chargés de divers comptes-rendus.

Allocation d'une gratification au concierge de la mairie.

5. — Séance du 7 mars 1884. — Admission de membres nouveaux.

Lecture d'un mémoire de M. l'abbé Rombault, intitulé : *le Caveau de l'église Saint-François de Mortagne*. La Société vote l'insertion de ce travail dans son prochain bulletin.

Annnonce d'une communication de M. Macaire (dossiers relatifs aux monuments historiques du département de l'Orne).

M. l'abbé Barret, curé de Mieucxé, met sous les yeux de l'assemblée une copie du testament de Claude Du Moulinet, abbé des Tuileries, en date du 12 mai 1728, contenant fondation d'une école de filles en la paroisse de Montmerrei. — Observations de MM. l'abbé Rombault et Duval.

Echange de publications avec l'Académie de Caen.

Observations diverses au sujet du recouvrement de certaines cotisations.

Réduction des prix des volumes de Bulletins en faveur des sociétaires nouvellement admis.

6. — Séance du 24 avril 1884. — Lecture du rapport de M. de Neuville sur la situation financière de la Société.

Vote de remerciements à M. Léon Hommey.

Nomination d'un membre correspondant.

Hommage fait à la Société par M. Sauvage, d'une série de gravures d'après Guaspre-Poussin et Claude Lorrain. — Hommage de photographies, offertes par M. Canivet. — Le Président émet le vœu, que ces photographies soient le noyau d'un album de vues locales, dont la réunion formerait pour la Société et pour le pays tout entier, un document intéressant.

Désignation de membres chargés de comptes-rendus.

Lecture des communications faites aux Sociétés savantes.

Acceptation par M. de La Sicotière et le docteur Libert, de la mission d'étudier l'importance des découvertes faites à Ceton.

Admission d'un nouveau membre.

Annnonce d'un article de M. l'abbé Barret, sur les fonts baptismaux de l'église de Saint-Evrout-de-Montfort.

Lecture de comptes-rendus.

Dépôt par M. le comte de Charencey, d'un second fascicule du Cartulaire de la Trappe.

Vœu exprimé par la Société et transmis au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. La Société émet le vœu que les Sociétés savantes puissent prendre connaissance des documents et donner leur avis, toutes les fois qu'il s'agira de la restauration d'un monument présentant quelque intérêt au point de vue archéologique.

7. — Séance du 15 mai 1884. — Désignation de membres chargés de comptes-rendus d'ouvrages offerts à la Société.

Rapport de M. de La Sicotière en son nom et en celui du docteur Libert, sur les ruines romaines de Ceton : M. l'abbé Godet demande une subvention de 500 fr., l'assemblée vote une subvention provisoire de 120 fr.

Remerciements à M. Lecomte, agent-voyer au Mesle-sur-Sarthe, pour le concours qu'il a prêté aux fouilles de Buré et offre d'un exemplaire du Bulletin qui contient le rapport de la commission.

Communication d'un memoire de M. le comte de Contades sur les *Ex-Libris Normands*. Le premier chapitre est consacré aux *Ex-Libris* de Mgr Lallemant, évêque de Soëss.

Communication de M. de La Sicotière au sujet de recherches faites sur la bibliothèque de Mgr d'Aquin, à l'occasion d'une note communiquée par M. le marquis de Chennevières.

Communication par M. de La Sicotière d'une copie du Cartulaire du prieuré de Moutiers-au-Perche, qui dépendait de l'abbaye de Saint-Lhomer de Blois. — M. Duval est prié de préparer, d'accord avec M. de La Sicotière, la publication de ce document.

M. Duval rappelle l'importance de la publication du cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Seès, qui contient un grand nombre d'actes des XI^e et XII^e siècles. — M. de Contades appuie la proposition, en insistant sur la nécessité reconnue par la Société, d'un tirage à part avec pagination distincte.

M. l'abbé Barret se propose de soumettre au comité de publication, une copie commencée du recueil des Chartes du Vieux-Bellême

Lecture d'une communication de M. l'abbé Dumaine au sujet d'objets trouvés dans des ruines au hameau de la Hervardière entre Feings et Tourouvre.

M. l'abbé Saffray offre à la Société, divers objets et en particulier l'empreinte du sceau de la Châtellerie de Bonsmoulins. — M. Lecointre est chargé de faire un rapport sur ces objets.

Admission d'un nouveau membre.

8. — Séance du 17 juillet 1884. — Désignation de membres chargés de comptes-rendus d'ouvrages offerts à la Société.

Communication d'une lettre de M. le Préfet en réponse à un vœu exprimé par la Société dans sa séance du 24 avril. Le vœu a été favorablement accueilli et M. le Préfet fait connaitre qu'il a

décidé « que les projets de réparations des édifices religieux du département de l'Orne, pouvant offrir un intérêt au point de vue archéologique seront, avant leur transmission au ministère, tenus pendant 15 jours, à la disposition de la Société, afin qu'elle puisse présenter ses observations »

M. le Préfet invite en même temps la Société à dresser et à faire parvenir à la préfecture, la liste des édifices religieux présentant un intérêt archéologique. — L'assemblée décide la nomination à la prochaine séance d'une commission chargée de la confection de cette liste; à ce propos, un membre rappelle que M. Macaire a fait le dépouillement des dossiers relatifs aux monuments historiques déposés dans son bureau et qu'il se propose de donner à la Société communication de son travail. — M. Appert signale les actes de vandalisme habituels auxquels donne lieu la restauration des églises, destruction de pierres tombales, inscriptions, pavés, etc. Il rappelle que le procédé recommandé par M. de Caumont et qui consiste à cimenter dans la muraille les pierres offrant quelque signe particulier, semble être le plus simple et le meilleur moyen de conservation. Ce procédé, appliqué à l'église de la Lande-Patry, produit un excellent effet. — M. Tourangin et M. l'abbé Barret proposent d'envoyer à tous les curés, une circulaire pour les engager à veiller à la conservation des inscriptions et des épitaphes et à les relever en cas de destruction inévitable. Une note dans ce sens sera insérée au Bulletin.

Une courte discussion, à laquelle prennent part MM. de Conzades et Appert, s'engage au sujet du sceau de la Chatellerie de Bonsmoulins, dont le blason soulève un problème historique resté jusqu'ici sans solution. Sur la proposition de M. Appert, un nouvel appel sera fait aux sociétaires par la voie du Bulletin, pour provoquer la communication des empreintes de sceaux et de blasons des familles et des établissements civils et religieux du département.

Annnonce de travaux, par MM. Dallet et Gustave Le Vavas-seur.

L'assemblée vote des remerciements à M. Thouin, pour la reproduction des plans et coupes du Camp de Bière.

Communication par M. l'abbé Barret, du testament de Claude du Moulinet, mort en 1728.

Ce testament, entre autres clauses, contient un legs de 3,000 f.,

pour la fondation d'une école de filles à Montmerrei, où l'abbé du Moulinet possédait une ferme. D'après les intentions du donateur, l'école devait être occupée par une institutrice de la Providence de Seès.

M. l'abbé Rombault rappelle que la question de l'enseignement, avant la Révolution, a donné lieu à des discussions intéressantes. Il propose de demander au ministre, au nom de la Société, communication préalable du programme publié par le comité des travaux historiques, appelant l'attention des Sociétés savantes sur certaines questions.

Admission de nouveaux membres.

9. — Séance du 17 juillet 1884. — Dépôt sur le bureau d'un grand nombre de publications offertes à la Société.

Nomination de rapporteurs sur les propositions de MM. de Charencey et Duval, au sujet d'échanges de publications avec diverses Sociétés.

Admission de trois nouveaux membres.

La Société décide qu'elle fera graver le sceau de Bonsmoulins, d'après le fac-simile de M. Thouin et fait de nouveau appel au zèle de tous les membres, pour la formation d'un portefeuille « contenant vues, plans, gravures, photographies et portraits relatifs au département. »

Lecture d'une communication de M. l'abbé Rombault. Des félicitations ont été adressées, par le Ministre, à M. l'abbé Rombault, au sujet de son travail sur l'enfance de Charlotte Corday, présenté au Congrès des Sociétés savantes au mois d'août 1884.

Il se propose de donner communication à la Société d'un nouveau document, la copie de l'acte de mariage de Marie Corneille avec M. de Farcy.

Nominations de rapporteurs chargés de comptes-rendus d'ouvrages offerts.

Rapport verbal de M. de La Sicotière, sur un document communiqué par M. Renault du Motey.

Dépôt sur le bureau, au nom de M. Bresdin, du sceau de la Chatellenie de Longni et d'un document relatif à l'incendie du château, en 1682.

M. le comte de Charencey se propose de faire des fouilles à

Saint-Cénery, près Seès, où l'on a signalé la découverte d'objets mérovingiens.

MM. Thouin et Duval sont désignés pour surveiller les fouilles et faire un rapport.

Une discussion fort intéressante et à laquelle prennent part MM de Charencey, de La Sicotière et Duval, s'engage au sujet des origines saxonnes du département.

M. Vimont fait part à la Société de son intention de visiter et d'étudier à nouveau, en compagnie de deux de ses collègues, les Camps de Goult et du Cercueil.

Il expose sa théorie particulière et nouvelle au sujet de ces Camps qui, suivant lui, ne peuvent être des restes des enceintes de défense ou d'établissement de conquête remontant à l'invasion romaine-

Après avoir entendu diverses objections, présentées par M. le comte de Vignerai au système nouveau de M. Vimont, l'assemblée invite celui-ci à préparer un travail d'ensemble sur les différents systèmes de défense qui paraissent avoir été employés à diverses époques dans notre région.

Fixation de l'ordre du jour de la séance publique qui devra avoir lieu à Domfront au mois d'octobre 1884.

Comme vous le voyez, Messieurs, nous avons fidèlement gardé la maison. Un jour seulement, répondant à l'appel du Ministre, nous nous sommes fait représenter à la réunion des Sociétés savantes de la Sorbonne, où nous avons dignement tenu notre rang et d'où nos délégués sont revenus *cum laude*.

Nous nous sommes contentés de traiter les sujets à notre portée et si, poussés par l'amour de la conservation des monuments du passé et la salutaire terreur du vandalisme, il nous est arrivé de faire entendre notre humble voix au-delà de notre sphère, le Ministre, confiant dans notre fermeté, notre impartialité et notre prudence, nous a donné un droit important de surveillance et de contrôle.

Hors de là, nous nous sommes contentés de labourer notre champ, n'en connaissant et n'en voulant reconnaître de plus intéressant et de plus fertile. Vieux et jeunes, nous nous sommes mis à l'œuvre; jeunes et vieux, nous continuerons à travailler avec ardeur et persévérance. Nous nous obstinerons à notre peine, sans souci du résultat de nos efforts, sachant que chez nous, comme dans le sol dont il est parlé dans la fable du bon-homme,

« C'est le fonds qui manque le moins. »

LES VOYAGEURS
POUR
LA LIGNE DE DOMFRONT!

23 Octobre 1884.

Fils, se tu ses contes conter
Ou chansons de geste chanter,
Ne te laisse pas trop prier.
(*Vieille chanson Normande*).

Quand Rollon eut la Neustrie
Pour domaine et pour patrie,
Il paralt
Que sur la terre normande
Voyant partout marais, lande
Ou forêt,

Il regretta sa conquête ;
C'était un homme de tête
Et d'esprit,
Sans se remettre en campagne
Il convoita la Bretagne
Et la prit.

Il se dit : Je suis tranquille,
 Les gens de cette presqu'île
 Douce à voir
 Sont remplis de tempérance ;
 Ils aiment de préférence
 Le blé noir.

Ils mangeront leur bouillie
 Et, la moisson recueillie,
 Le froment
 Et la fleur de sa farine
 Seront pour la bouche fine
 Du Normand.

Mais, plage, colline ou plaine,
 La vieille Armorique est pleine
 De vertus
 Et les Bretons véritables
 Furent toujours indomptables
 Et têtus ;

Ils firent la sourde oreille
 Et, prudent comme l'abeille,
 Le Normand
 Qui prévoyait le Carême
 Se mit à semer lui-même
 Son froment.

Adroits et forts, nos ancêtres
 Furent bientôt passés maîtres
 En labour ;
 De la moisson la meilleure
 Ils surent calculer l'heure
 Et le jour,

Surtout bien choisir la place.
 C'est le propre de la race,
 Rarement
 Voit-on, de nos jours encore,
 Tenté d'un gain qu'il ignore,
 Le Normand

Dans des luttes puériles
 Contre les terres stériles
 S'entêter.
 Il n'a point de fausse honte.
 Quand le Normand sème, il compte
 Récolter.

Son jardin n'eut point de marbres,
 Mais il y planta des arbres
 Jusqu'au bord
 Et, comme le premier homme,
 Prit goût au jus de la pomme,
 Tout d'abord.

Le long des ondes fleuries
 Il limita des prairies
 Où parmi
 Les méandres des rivages
 Paissaient des troupeaux sauvages
 A demi.

En choisissant leurs repaires,
 Vieux et jeunes, mères, pères
 Et petits,
 Narguant l'hiver où l'on tremble,
 Tondaient l'herbe tous ensemble
 Au pâtis.

Là, près du taureau vulgaire,
 Flairant l'amour et la guerre,
 L'étalon
 Galopait libre et superbe
 Et passait, pétrissant l'herbe
 Du vallon.

Là, dédaignant les litières,
 Les bonnes vaches laitières
 Cheminaient
 Et, tantôt dans la nuit brune,
 Tantôt au clair de la lune.
 Ruminaient.

Quand les loups, race affamée,
 Se glissaient sous la ramée
 En rôdant,
 Cherchant quelque jeune proie
 Dont la tendre chair se broie
 Sous la dent,

Ils ne voyaient que les têtes
 De toutes les braves bêtes
 Du bon Dieu
 Qui faisaient front de bataille,
 Les enfants de toute taille
 Au milieu,

Et le loup, couard et morne,
 Mis en fuite à coups de corne,
 A tâtons
 Se sauvait vers la bruyère
 Pour aller faire la guerre
 Aux moutons ;

Loin des buissons de la plaine,
 Ceux-ci, conservant leur laine,
 Blanc trésor,
 Broutaient aux landes désertes
 Les genêts aux feuilles vertes,
 Aux fleurs d'or ;

Perdus à travers la lande,
 Ils broutaient l'herbe normande,
 Par milliers,
 Tandis que les chèvres folles
 Grignotaient les branches molles
 Des halliers.

Dans l'herbage et la bruyère
 Chaque bête a sa manière
 De brouter ;
 On voit d'abord sous sa lèvre
 La barbiche de la chèvre
 S'agiter,

Et puis, à chaque secousse,
 Craquant sous la dent, la pousse
 De rosier,
 De chèvrefeuille ou de ronce
 Petit à petit s'enfonce
 Au gosier.

Dans les bois et dans les plaines
 Coulaient des rivières pleines
 De frissons
 Qui charriaient dans leurs ondes
 Des peuplades vagabondes
 De poissons.

Le gibier de toute espèce
 Fourmillait dans l'ombre épaisse
 Des buissons,
 Sur les étangs, sous le dôme
 Des forêts et sous le chaume
 Des moissons.

L'homme actif que rien ne lasse
 Passait son temps à la chasse,
 Le savant
 Et le paresseux insigne
 Allaient pêcher à la ligne
 En rêvant.

O trois fois heureux nos pères
 Sans la discorde et les guerres,
 Jours mauvais
 Où dans le sang et les larmes
 Le peuple expiait les charmes
 De la paix !

Domfront en sait quelque chose ;
 Son sang pour plus d'une cause
 Fut versé
 Et sa trace rouge et noire
 Sur la roche écrit l'histoire
 Du passé.

Quelle crainte salutaire
 Se répandit sur la terre
 En l'an mil !
 Les bonnes âmes s'émurent
 Et les vieux pécheurs se crurent
 En péril.

Les querelles s'apaisèrent,
 Les ennemis se baisèrent
 Et, chacun
 Attendant l'heure dernière,
 Le monde fit la prière
 En commun.

Devant la sombre échéance
 Qui songeait à sa créance ?
 Qui songeait,
 Prodigue, joyeux et libre,
 A tenir en équilibre
 Son budget ?

Pourquoi fourbir des rapières ?
 Pourquoi remuer des pierres
 Et pourquoi
 Bâtir à Dieu des églises
 Et des forteresses grises
 Pour le Roi ?

Mais quand le danger nous quitte
 Le souvenir en est vite
 Effacé
 Et chacun reprit les armes
 Quand le moment des alarmes
 Fut passé.

Chacun refit sa muraille,
 Chacun mit pierres de taille
 Bloc sur bloc
 Et Guillaume de Bellême
 Bâtit un fort ici-même
 Sur le roc,

Puis tout là-bas, sur la rive
 Où la Varenne plaintive
 Suit son cours,
 Une église à Notre-Dame.
 Il y dormit sous la lame
 De longs jours.

Malgré le Temps qui dévore,
 Il y dormirait encore
 Aujourd'hui,
 Mais le Temps n'est pas le pire
 De nos maux, l'homme conspire
 Avec lui.

Le Temps fait son œuvre, il gratte ;

Chaque heure efface une date

Et s'enfuit.

A Domfront ainsi qu'à Rome

Respect au Temps ! honte à l'homme

Qui détruit !

Respect au Temps ! si l'histoire

Mit en oubli la mémoire

Des aïeux,

Se dressant comme un fantôme,

La vieille tour de Guillaume

Parle aux yeux.

Parmi ses nobles décombres

On voit défiler des ombres,

Ducs et Rois,

Reîtres aux faces hautaines

Et de vaillants capitaines

Aux abois.

D'abord cet autre Guillaume

Qui plus tard eut le royaume

Des Anglais

Et dans un âge encor tendre

A Domfront apprit à tendre

Ses filets.

De notre sol sa naissance
 En ses veines mit l'essence
 Et le suc,
 Il eut la valeur matoise,
 Étant né d'une bourgeoise
 Et d'un duc.

De bonne heure on peut apprendre
 A garder ce qu'on sait prendre
 Et comment
 On devient Roi d'Angleterre
 Quand on est par père et mère
 Vrai Normand.

Le seul des fils de Guillaume
 Qui n'avait pas de royaume
 Fut si fin
 Qu'il devint comme son père
 Duc Normand, Roi d'Angleterre,
 A la fin.

Souvent brave, parfois lâche,
 Henri marcha sans relâche
 Vers son but.
 Il connaissait son affaire.
 C'est Domfront qui lui vit faire
 Son début.

Achard délivra sa ville
 Mais, à la guerre civile
 Préparé,
 Sur le haut de sa falaise
 Henri put prévoir à l'aise
 Tinchebray.

Mauvais cœur et bonne tête,
 Henri garda sa conquête ;
 Ses enfants,
 Qui comme lui guerroyèrent,
 Furent chassés, puis rentrèrent
 Triomphants.

Henri deux ! Eléonore !
 L'histoire ne vous honore
 Qu'à demi.
 Vous n'êtes, la chose est triste,
 Jamais de panégyriste
 Ni d'ami.

Et pourtant, reine jalouse
 Sans roi de son cœur, épouse
 Sans mari,
 Elle mit sa main royale
 Dans la main jeune et loyale
 De Henri.

Tête brune et barbe blonde
 Chevauchèrent par le monde
 Hardiment,
 L'homme complétant la femme;
 Glaive de feu ! fine lame
 De Normand !

De l'adroit Philippe-Auguste
 La cause était-elle juste ?
 Roi subtil,
 Il prit son vassal en faute,
 Mais avec l'âme plus haute
 Aurait-il

Chassé le duc légitime ?
 Était-il, malgré son crime,
 Bien urgent,
 Pour voir la France agrandie,
 De voler la Normandie
 Au roi Jean ?

Philippe a séduit la gloire
 Mais les échos de l'histoire
 Rediront
 Qu'un chevalier sans reproche
 Jadis a gravi la roche
 De Domfront.

Honneur de ces temps ~~barbares~~,
 Salut, Chevalier des Barres,
 Toujours prêt
 A Domfront comme à Bouvines !
 Ton ombre sur ces ruines
 M'apparait.

Franc-Picard, mais digne d'être
 Normand, fidèle à son maître
 Malheureux,
 Son bras valait une armée ;
 Il égale en renommée
 Tous nos preux.

Si l'on traite de chimère
 Quelqu'un des récits d'Homère,
 Approchez ;
 Voyez ces ombres géantes
 Passer à travers les fentes
 Des rochers.

Matignon a pris au piège
 Montgommery qu'il assiège
 Dans Domfront ;
 Pour le hardi capitaine
 C'est la défaite certaine
 Ou l'affront.

La Mort est noble, la honte
 Vilaine,... l'assiégeant monte
 Le côteau...
 Le sang ruisselle, on l'étanche.
 La ville est prise un Dimanche.....
 Au château !

Pour le goujat qui maraude
 L'affaire est un peu plus chaude
 Qu'il ne faut,
 Rappelons-nous qui nous sommes,
 En avant les gentilshommes !
 A l'assaut !

Ils écoutent sur la brèche
 Un huguenot qui les prêche,
 A l'assaut !
 Dieu nous donne la victoire,
 L'Honneur, la Mort et la Gloire
 Sont là-haut.

Labutte a fait la prière,
 Levez-vous, genoux en terre !
 Du Brossay
 Ecrase sainte Colombe,
 A son tour du Brossay tombe ;
 Le fossé

S'emplit de rouge rosée...
 De Bons, la tête brisée
 Sous le heurt
 Diete pour sa fiancée
 Une dernière pensée
 Signe et meurt.

Sorti vivant du carnage,
 Montgomery perd courage ;
 Il se rend
 Et le vainqueur qui l'enchaîne
 Offre sa tête à la reine
 Qui la prend.

Il ne fallait pas attendre,
 Montgomery, ni te rendre ;
 Mieux valait,
 Sur la brèche de la place
 Te mettre tout juste en face
 D'un boulet

Que demander grâce au glaive
 Qu'aiguise en place de Grève
 Contre toi
 La rancune d'une épouse,
 Veuve, mais toujours jalouse
 De son roi.

Montgomery le rebelle,
 Le courageux et fidèle
 Matignon,
 Tous deux de valeur insigne,
 Eurent chacun plus d'un digne
 Compagnon.

Un seul eut l'âme traîtresse
 Et félonne, encore était-ce
 Un meunier :
 Matignon pendit le traître.
 Il fit bien. Puisse-t-il être
 Le dernier !

A Domfront que l'on renomme
 Il ne faut monter en homme
 Étourdi ;
 Le sage est sur le qui-vivé,
 A Domfront, quand on arrive ;
 A midi,

Il n'est pas sûr qu'on demeure
 Vivant seulement une heure ;
 On n'a pas,
 Tant on est prompt à vous pendre,
 Seulement le temps de prendre
 Son repas.

Bien des hauts faits de l'Histoire,
 Bien des souvenirs de gloire
 Passeront,
 Mais la mémoire normande
 Conservera la légende
 De Domfront.

Elle apprend à notre race
 Qu'à Noël, en l'an de grâce
 Quinze cent
 Soixante-quatorze, un traître
 Par hasard avait pu naître
 De son sang ;

Mais elle nous fait connaître
 Que, quand il paraît un traître
 A Domfront,
 La Justice, rude et prompte,
 Quant et quant venge la honte
 Et l'affront.

Hospitalière, accessible
 A l'honnête homme, terrible
 Au voleur,
 Ce n'est que pour l'âme vile
 Que Domfront est une ville
 De malheur.

Notre pays hait l'intrigue ;
 A se donner à la Ligue
 S'il fut prompt,
 Ce ne fut point sans combattre
 Qu'on cria : Vive Henri quatre
 A Domfront ;

Et quand la ville fut prise,
 Elle demeura soumise
 A son roi.
 Jamais rebelle ou conquise,
 Elle n'a fait marchandise
 De sa foi.

Le Roi, trop prudent sans doute,
 Voulant couper broche à toute
 Trahison,
 Fit raser la forteresse.
 Le bon Roi, dans sa sagesse.
 Eut raison.

Il savait bien, le doux mattre,
 Que la force peut soumettre
 Un moment
 Des tours que la hallebarde
 Seule au grand jamais ne garde
 Longuement.

Il savait qu'à la durée,
 Pour garder la foi jurée
 Au vainqueur,
 Il n'est qu'une citadelle
 Inexpugnable et fidèle,
 C'est le cœur.

C'est le cœur ; démantelée,
 Ouverte à tous, isolée
 Sur son roc,
 De la guerre injuste ou sainte
 Ne pouvant subir l'étreinte
 Ni le choc,

Domfront ne regrette guère
 Ces jours de bruit et de guerre
 D'autrefois,
 Où les discordes civiles
 Mettaient les petites villes
 Aux abois ;

Domfront n'est point amoindrie ;
 De notre mère patrie
 Humble enfant,
 Elle sait que sa faiblesse
 Bien mieux qu'une forteresse
 La défend ;

Elle se trouve à son aise
 Sous la bannière française
 Dont les plis
 L'abritent, aux jours des sièges,
 Mieux que tous les privilèges
 Abolis.

De son histoire passée
 Le tapage l'a laissée
 Sans regrets
 Et, soumise à sa ruine,
 Elle ne fait point la mine
 Au progrès.

Il faut changer quand tout change
 Hier est mort, on s'arrange
 D'Aujourd'hui :
 A chaque souffle qui passe
 Domfront tend gaiement sa face
 Et par lui

Elle se croit rajeunie,
 Quand, souriant au génie
 Déployé
 Par l'impatience humaine
 Elle écoute dans la plaine
 L'employé

Qui tout le long de l'année,
La casquette galonnée
Sur le front,
Répète d'une voix digne :
LES VOYAGEURS POUR LA LIGNE
DE DOMFRONT !

GOULT

SON ANTIQUITÉ, SES CAMPS ET LES CAMPS VOISINS

L'ancienne ville ou bourg de Goult se trouve à près de 20 kilomètres au sud d'Argentan, sur la rive gauche de la Cance, rivière torrentueuse au cours rapide, qui prend sa source deux lieues plus haut, à l'extrémité méridionale de la commune de la Lande-de-Goult. A partir de Francheville, on monte doucement en suivant le fond de la vallée et la Cance, qui n'est durant l'été qu'un ruisseau bien modeste, se contente d'avoir pour lit un des fossés, profond de deux pieds et large de cinq à six, qui borde le chemin vicinal. En hiver, la rivière grandit vite et inonde la route et les prairies qu'elle traverse.

De tous côtés, on aperçoit des pâtures closes de haies vives, rudes et incultes, où les saules, les rosiers sauvages, les ronces et les chèvrefeuilles dominent. Des barrières à clairevoies, dont l'extrémité fixe est chargée d'un lourd pavé de grès, tournent sur un pivot immobile et donnent accès dans la plupart des champs en labour, ainsi que dans les herbages.

Tout à coup la vallée se resserre, et, sur une longueur de plus d'un kilomètre, la Cance décrit sous bois ses courbes capricieuses et allongées. Le défilé a une largeur qui varie entre 30 et 250 mètres ; ses flancs stériles et désolés, aux escarpements symétriques, sont couverts de blocs immenses et de moraines nombreuses. Ces gigantesques amas pierreux ont partout une telle épaisseur qu'aucun arbre ou arbuste n'a su vivre là : les mousses et les lichens seuls peuvent y accrocher leurs racines et se nourrir de peu. Plusieurs vallons ravinés, étroits, rocailleux, viennent aboutir à la base de cette gorge si remarquable, créée par le filet d'eau, aujourd'hui si faible, qui la traverse.

Avant le Diluvium, le vaste promontoire de grès que surmontent à présent la chapelle Saint-Michel et les camps de Goult était uni aux bois de Momont, dont le sommet est couvert d'une riche plantation de sapins aux fines aiguilles toujours vertes. La Cance, alors fleuve impétueux, grossie par de nombreux cours d'eau au lit depuis longtemps desséché, se creusa un étroit passage à travers ces masses de rochers qu'elle mit à nu ou qu'elle enleva, après les avoir brisés les uns contre les autres, puis qu'elle abandonna ensuite le long des coteaux où ils gisent encore.

C'est dans cette vallée et sur le versant nord de cette colline qu'existait, il y a bien des siècles, la célèbre et mystérieuse ville de Gul dont il ne reste plus aux populations de l'endroit qu'un souvenir bien affaibli. On vous dira que Gul fut le *camp retranché de César*, celui où il renfermait ses trésors, que les camps du Feuillet sur Boucé et de Francheville sur la bruyère de la Coudraie, furent les *camps avancés de César*. Les Romains, ajoutait-on, auraient fondé un vaste établissement en ces lieux, comme l'attestent les substructions de maisons romaines, les tuiles à rebords et les débris d'armes ayant appartenu aux maîtres de la Gaule, que les paysans rencontrent souvent soit en déracinant des haies et des buissons, soit en creusant des puits, soit en cultivant des terrains jusque-là en friche. Les noms des localités voisines : *Francheville*, *l'Étre-aux-Alains*, le *Champ-Germain*, n'indiquent-ils pas le séjour ordinaire de barbares, Francs, Germains et des Alains à la solde de Rome, dans ces parages ? Le hameau de la *Normandière*, à 6 kilomètres de Goult, n'est-il pas un souvenir laissé par les pirates Normands ? Quoi de plus commun, du reste, que l'emploi de noms modernes pour caractériser les anciennes traditions qui se sont conservées à travers les âges !

Vers l'an 1020, Guillaume de Bellême ou Talvas (1), seigneur de Gul, fonda l'abbaye de Lonlay et lui donna la terre de Gul avec le droit de patronage spirituel. Gul était au *xr*^e siècle, une ville importante, bien défendue, et son église, aux belles proportions et aux riches sculptures, s'élevait sur la rive droite de la Cance, dans la partie comprise entre la presqu'île de Goul et les bois de Momont. Malheureusement, survinrent des guerres san-

(1) Voir le curieux manuscrit de M. Bailleul, propriété de M. Magny, avoué à Argentan.

glantes dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir : Gul fut brûlé et détruit ainsi que son église, dont les pierres furent transportées à Sées. Selon la légende, la cloche seule fut sauvée. Dieu ne permit pas que cette cloche, qui avait tant de fois convié les fidèles à la célébration des sacrés mystères, disparût à jamais : le rocher s'entr'ouvrit subitement et la cloche resta suspendue au-dessus de l'abîme, libre de tous ses mouvements. Depuis ce moment-là, dans toutes les circonstances solennelles, lors des grandes fêtes de l'année et surtout à Noël, les enfants, les femmes et les vieillards l'entendent souvent sonner d'elle-même lorsqu'ils se donnent la peine de placer leur oreille contre le sol. Parfois, durant les terribles tempêtes qui surviennent en novembre, on distingue ses vibrations lugubres et prolongées qui se mêlent au fracas du vent qui exerce ses ravages dans les sapinières voisines. Le voyageur surpris, frissonne de frayeur et, tout tremblant, s'éloigne à la hâte.

L'antique église de Gul demeura ensevelie sous ses ruines. Les moines de Lonlay transférèrent l'office paroissial dans une chapelle qui sert de cave aujourd'hui. Sur le côté oriental de cette chapelle, on lit l'inscription suivante fort bien conservée : LVEO VICVS XV 1122. Cela indiquerait une construction du ^{xii}^e siècle. Il paraît que cette nouvelle église avait auparavant servi d'oratoire aux seigneurs qui étaient dans l'usage de faire la chasse dans les environs. C'est ce que paraît confirmer une ancienne sculpture qu'on voit toujours sur des chapiteaux qui surmontent les colonnes placées de chaque côté de la porte d'entrée ; ces ornements assez grossièrement travaillés sont aussi vieux que l'édifice.

Les religieux établirent dans leur *manoir*, voisin de la chapelle, une petite communauté dépendante de leur abbaye. Plus tard, ils abandonnèrent leur humble monastère et le réunirent à celui de Lonlay. La paroisse cessa d'être administrée par ces moines qui y substituèrent des prêtres séculiers qui ont continué d'être à leur nomination (1) pendant l'ancien régime. Jusqu'en 1600, le territoire qui compose actuellement la vaste paroisse de la Lande-de-Goult ne formait qu'une paroisse et n'avait qu'une église,

(1) Voir *Essai sur la topographie ancienne du dép^t de l'Orne*, par M. Louis Duval, p. 24, 25.

celle de Saint-Pierre-de-Goult ; mais ce canton étant trop étendu et trop peuplé, une nouvelle paroisse fut érigée, la Lande-de-Goult, par distraction de celle de Saint-Pierre. Le nom de Lande semble tiré de la nature du sol.

En 1819, Goult fut réuni à la Lande-de-Goult dont le bourg, quoique peu important, est le lieu le plus central de la commune. L'église des moines et le cimetière furent vendus à un marchand de bois nommé Adam. Les habitants de Saint-Pierre-de-Goult n'ont cessé de protester contre cette annexion et ont profité de toutes les circonstances favorables pour manifester leur mécontentement. On m'a raconté qu'en 1853, la plupart des femmes de Goult, chantèrent les vêpres et firent en commun les prières du soir pendant une partie du carême. L'administration municipale s'occupa bientôt de cette affaire et les portes de la chapelle restèrent désormais fermées.

Le territoire de Goult appartenait à la sergenterie d'Écouché et au bailliage d'Exmes. La famille de la Broise, dont le logis existe encore en bon état de conservation, était seigneur du lieu avant la Révolution. Enfin, tous les habitants avaient le titre de francs bourgeois. Ils avaient le droit de prendre dans la forêt d'Écouves le bois nécessaire pour bâtir ou réparer leurs cabanes. Ils pouvaient conduire leurs bestiaux à la pâture dans les bois à la condition d'éteindre le feu, s'il venait à y prendre.

Les moines de Lonlay possédaient encore une importante chapelle, bâtie au milieu du plateau qui termine à l'Est la montagne de Goult, et placée sous l'invocation de l'Archange Saint-Michel qui paraît avoir été tout particulièrement honoré au Moyen-Age sur les hauts lieux. Son origine doit remonter à l'époque féodale. Bien des fois les chevaliers normands ont fait leur veillée d'armes dans cet humble sanctuaire. Bien des fois les seigneurs du pays, avant de partir pour les croisades, se sont prosternés là et ont demandé à Saint-Michel aide et protection pour l'instant du danger. Les pèlerins, dans ces temps où la foi était si vive, si ardente, se sont agenouillés aussi sur les marches de ce sanctuaire et ont imploré le secours du grand Archange pour l'heureux accomplissement de leur périlleux voyage en Terre-Sainte. Tous sans doute virent leurs vœux exaucés, car beaucoup d'entré eux revinrent déposer aux pieds du saint leurs offrandes et les coquilles percées au sommet que les pèlerins avaient coutume d'attacher

sur leur poitrine et à leur bourdon. M. Poriquet, sénateur de l'Orne, qui a contribué si puissamment, il y a dix ans, à la réédification de cet oratoire, a recueilli sur l'emplacement de l'ancien autel, *treize monnaies* en bronze, remontant toutes au Moyen-Age, depuis Philippe I^{er} jusqu'à Charles VII. En outre, quantité de coquilles de pèlerin ont été ramassées au même endroit ; elles ornent à présent la collection d'antiquités du château de Blanche-Lande.

Il paraît que la chapelle fut dévastée durant les guerres de religion. Elle ne fut restaurée qu'en 1651 comme l'atteste cette date qui se trouve gravée sur une pierre de la porte. Jusqu'à la Révolution, dit M. Bailleul, qui visita Goult pour la première fois, le 10 juillet 1787, ce fut un lieu de dévotion célèbre dans toute la contrée. Tous les ans, de dix lieues à la ronde, les pèlerins se rendaient par milliers au sommet de la butte, le dimanche qui suivait le 29 septembre, jour de la fête Saint-Michel. Pendant que les femmes faisaient leurs dévotions au bienheureux Archange devant sa statue séculaire, les hommes allumaient des feux en plein air, au bas du flanc septentrional de la colline et y faisaient rôtir des oies que leurs ménagères avaient eu soin d'apporter. On mangeait en famille l'oie de *Saint-Michel*, qui assis sur l'herbe, qui assis sur la bruyère ou sur la roche dure.

En 1793, nous a raconté M. Brou, la chapelle Saint-Michel fut vendue comme bien national à un M. La Rivière, de Carrouges et le sanctuaire entièrement abandonné. Les tuiles enlevées par l'ouragan qui sévit avec tant de violence durant les tourmentes de l'automne et de l'hiver, sur ce cap isolé et sans abri, ne furent plus remplacées. Les solives, tantôt sèches, tantôt humides ou imprégnées d'eau, ne tardèrent pas à pourrir. La toiture s'effondra un beau jour sous le poids de la neige ; à l'intérieur, le vieil autel seul resta intact. Plus tard, sous l'action combinée de la pluie et du vent, les deux flancs s'abattirent. Rien de triste alors comme ces deux murs en pointe, vus de près ! Mais de loin, rien de pittoresque comme ces deux colonnes qui se projettent là-bas, au faite de la montagne, sur l'horizon bleu !

C'est à deux excellents prêtres, hommes aimables et modestes, qui se sont succédé à la Lande-de-Goult, MM. Chauvière et Dubos, que l'on doit la reconstruction de cette célèbre chapelle. La famille La Rivière n'ayant jamais agi comme propriétaire de

ces lieux saints, la commune s'en empara et Mgr Rousselet, évêque de Sées, autorisa les travaux le 16 mai 1874. Des souscriptions furent immédiatement ouvertes et produisirent, grâce surtout à la générosité de M. le duc d'Audiffret Pasquier et de M. Poriquet, des sommes assez rondes. Aussi, dès le 10 août de la même année, m'a écrit M. l'abbé Dubois, avait lieu la pose solennelle de la première pierre. Bien que l'on fût en pleine moisson, l'assistance était nombreuse : toutes les notabilités des paroisses environnantes, toutes les personnes qui n'avaient pas hésité à ouvrir leur bourse pour aider à l'édification de ce monument religieux étaient là ou s'y étaient fait représenter par leurs amis. Le souvenir de cette belle cérémonie s'est conservé intact dans tous les cœurs.

Des fouilles furent entreprises au mois de septembre 1874 dans le sol et le sous-sol de la chapelle. Elle amenèrent la découverte des monnaies et des coquilles que possède M. Poriquet, puis celle de quatre squelettes humains. Les anciens de la paroisse ont rapporté à M. l'abbé Dubos que ces corps avaient été mis en terre en cet endroit vers 1793.

Ce fut le 29 septembre 1875, jour anniversaire de la fête du bienheureux Archange, que la chapelle Saint-Michel fut de nouveau bénite et livrée au culte après une interruption de plus de 80 ans. L'intérieur était trop petit pour contenir les nombreux fidèles venus de tous côtés, ceux-ci s'éparpillèrent sur le plateau et suivirent la messe avec recueillement.

*
* *

Le bourg actuel de Goult se compose d'une trentaine de feux tout au plus. Généralement, les maisons ont été bâties en grès, avec un rez-de-chaussée et un premier ; presque toutes sont couvertes en tuiles, très peu en chaume ou en ardoise. Devant chaque habitation, on aperçoit des cours et des plants dans lesquels des amas de pierres provenant de vieilles demeures abattues, des tas de paille, des barges de bourrées et de fagots sont dressés en pyramides allongées. Quelques flaques d'eau miroitent au soleil, dans les endroits défoncés, tandis que les fumiers aux belles proportions s'étalent à l'aise devant toutes les étables et les écuries. Des sources qui ne tarissent jamais jaillissent au nord, à la base de la colline et alimentent tout le hameau.

La demeure seigneuriale des *de la Broise* est à l'extrémité occidentale de l'ancienne ville, qu'elle domine tout entière. Près de l'entrée, existe une belle tourelle servant de fournil au propriétaire. Au dessus de la porte de cette tour, on voit sur une pierre de granit les armes de la famille de la Broise : d'azur au chevron brisé, trois molettes d'éperon. Le logis, avec son toit élevé, à pente rapide, couvert de tuiles, semble remonter au *xv^e* siècle. Les escaliers sont en pierre calcaire, les appartements du premier sont très-vastes et possèdent de fort belles cheminées. Plusieurs lucarnes en granit sculpté, de la grandeur d'un homme, ont été construites à la base du toit et produisent un effet charmant.

L'église de Goult est de petites dimensions : sa plus grande longueur est de 14 m. et sa largeur de 6 m. Elle ne pouvait guère contenir qu'un nombre limité de fidèles, un cent ou deux cents tout au plus. Un tel édifice ne pouvait donc convenir aux habitants d'une ville. C'est à cause de cela que les bonnes gens à qui vous demandez des renseignements, vous affirment que leur *cathédrale* était placée un peu plus bas et que l'on trouve des objets sacrés qui en proviennent, lorsque l'on creuse le sol. Ce monument-là servait de chapelle particulière aux moines de Lonlay.

Le clocher est tombé en ruines et n'a pas été relevé. L'autel était placé au Sud et des peintures variées représentant des vases de fleurs champêtres, des épis et des couronnes étaient disposées tout autour. Plusieurs membres de la famille de la Broise ont été inhumés dans les caveaux. Enfin, les carreaux des fenêtres ont disparu. A leur place, on voit des bottes de paille à demi pourrie qui empêchent la lumière de pénétrer dans cette antique chapelle.

Le portail roman est fort curieux. De chaque côté de la porte du Nord, haute de 2^m70 et large de 2^m80, on remarque trois colonnes, élevées de 1^m75 au-dessus du niveau de l'ancien cimetière, encastrées dans la muraille et séparées les unes des autres par des moulures carrées. Les chapiteaux qui les surmontent sont ornés de sculptures remarquables. D'abord, c'est la *Chasse de Saint-Hubert* que les amateurs d'archéologie viennent visiter de bien loin. Un cerf dont les bois possèdent trois ramures, est entouré de cinq lévriers. Le premier l'a saisi au poitrail, le second dans la partie inférieure du ventre, le troisième le mord à la cuisse, tandis que les deux autres semblent tomber du ciel et

tiennent la malheureuse bête par le cou. En avant du groupe, un chasseur se tient caché dans le feuillage, l'arc tendu et visant le cerf au défaut de l'épaule. Le chasseur, qui serait dit-on, Saint-Hubert, est nu tête. Il possède un habit fortement serré à la taille et ne descendant que jusqu'aux genoux. Ses pieds sont garantis par des chaussures lacées. Sa main gauche soutient l'arc courbé, sa droite tend la corde sur laquelle s'appuie la flèche prête à partir. Derrière le cerf, s'avance un homme à cheval, sonnant d'une trompe légèrement recourbée, au pavillon très large et à l'étroite embouchure. Ce cavalier porte de beaux éperons, une longue épée et tient dans la main gauche les rênes de sa monture.

A côté, autre scène du même genre : une chèvre abattue par un poup ou un tigre, va périr étranglée, lorsque survient un chasseur qui, avec une longue et solide lance qu'il tient à deux mains, transperce l'animal féroce. Sur un troisième chapiteau, il y a trois animaux fantastiques ayant des ailes et de longues oreilles. Sur les autres, ce sont des animaux bizarres, monstrueux, dont la plupart ont été mutilés par les pierres lancées par les gamins des alentours qui se servent de ces sculptures comme d'un but destiné à prouver leur adresse. La commune de la Lande-de-Goult, comme nous l'avons appris de M. Granger, notaire à Boucé, est restée propriétaire des colonnes et de leurs ornements. La vue de ces sujets de chasse, gravés au XII^e siècle par ordre des châtelains de Goult, ne rappelle-t-elle pas l'existence si aventureuse de ces redoutables barons dont la vie se partageait entre les plaisirs de la chasse et ceux de la guerre !

A quelques pas à l'Ouest de la chapelle, se trouve l'abbaye des moines de Lonlay, qui était partout entourée de hautes murailles dont la plupart ne sont soutenues que par des lierres plusieurs fois centenaires. Le monastère est construit en grès et en granit ; sa longueur est de 45^m et il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier. Il est occupé par M^{me} Fromont qui est heureuse d'en faire les honneurs aux touristes qui désirent le visiter. La cuisine a des murs épais de trois pieds ; elle offre une cheminée large de 2^m50 et toute en pierre grise. On parvient à l'étage supérieur, au moyen d'un escalier circulaire en calcaire. Il a servi à tant de générations, que nombre de marches sont absolument usées vers le milieu ! On rencontre encore-là, une belle cheminée et des linteaux de porte fort intéressants.

- Une mare poissonneuse, à l'eau limpide et claire, entourée d'une haie vive, était à l'extrémité du jardin des moines, au pied de la colline de Goult. Tous les bestiaux vont s'abreuver là.

Après avoir cessé bien longtemps d'être célébrée dans le village de Goult, la fête Saint-Michel a retrouvé sa splendeur d'autrefois. Le dimanche 5 octobre 1884, je me trouvais dans ce bourg, afin de voir par moi-même ce qu'était cette assemblée dont on m'avait tant parlé lors de mes précédents voyages. Une tente avait été dressée au bas de la montagne par un aubergiste de Carrouges qui vendait là à boire et à manger. Selon la coutume, on ne donnait que de l'oie froide. Tout auprès, des chevaux de bois étaient installés, ainsi que des jeux de quilles et de nombreuses loteries. Six à sept cents paysans en blouses et paysannes endimanchées, allaient, venaient, gravissaient le chemin qui conduit à la chapelle et, après avoir accompli leurs dévotions à Saint-Michel, jouissaient du magnifique panorama qu'ils avaient devant les yeux et dans le lointain. Partout des arcs-de-triomphe champêtres formés de branches de genièvre, de sapin, d'if et de buis. Des bouleaux fraîchement coupés, bordent les côtés du sentier qui va en serpentant le long de la montagne et des banderolles bleues et blanches, sur lesquelles sont cousues des croix rouges, flottent au gré du vent. Un drapeau tricolore surmonte le calvaire voisin du sanctuaire.

L'entrée de la chapelle est à l'occident et l'autel à l'orient. L'édifice religieux qui mesure 12^m de long et 4^m de large est surmonté d'un modeste clocher. Derrière l'autel qui est coquettement orné, on voit la statue de l'Archange terrassant Satan et le menaçant de sa lance, puis une statuette de *Sainte-Osite*, au bas de laquelle on lit : « 7 octobre 980. » Saint-Michel guérit de la fièvre. Aussi les personnes atteintes de cette maladie viennent-elles fréquemment invoquer le saint, et, pleines de confiance dans la vertu des eaux de la *Fontaine de santé*, ne s'en retournent qu'après avoir bu des eaux de cette source et en avoir fait une ample provision.

La fontaine de santé est au bord du chemin de la Lande ; elle ne compte guère que deux pieds de profondeur.

Les femmes du pays, dont les enfants ne peuvent marcher ou ne marchent pas assez tôt, viennent faire des neuvaines en l'honneur de Sainte-Osite. On m'a assuré que les enfants, ce pèleri-

nage accompli, reprenaient promptement des forces et ne tardaient pas à faire usage de leurs petites jambes.

Le *trésor de César* est toujours caché dans la partie du premier camp qu'occupe la chapelle. Des recherches répétées ont été entreprises par des villageois qui avaient le vain espoir de découvrir la caisse du Conquérant des Gaules. En 1760, des fouilles considérables y furent faites de nuit, mais sans résultats : les auteurs sont toujours restés inconnus.

La *fontaine de Goult* est au-delà de la Cance, presque au milieu du pré de M. Victor Hébert, du hameau de la Forêt. On voit l'eau sourdre de terre en agitant constamment de petites parcelles de terre et de gravier. On entend distinctement le clapotage de l'eau, tandis que des bulles d'air viennent à chaque instant crever à la surface liquide. L'eau de cette source, ainsi que celle de la fontaine de santé sa voisine, sont limpides et agréables au goût. Le pré de M. Hébert est tout d'alluvion ; la couche de terre et de limon mélangés que l'on voit, recouvre un lit épais de roches enlevées aux flancs des coteaux les plus rapprochés.

C'est au-dessous de la fontaine de Goult, dans les profondeurs de l'abîme, que repose la cloche dont nous donnons la légende véridique que nous extrayons d'un ouvrage intitulé : les *LÉGENDES MERVEILLEUSES*, par M. le marquis Eugène de Lonlay.

LA CLOCHE DE SAINT-MICHEL-DE-GULT

Ce que vous prenez pour des ombres
Qui se rassemblent à minuit,
De Gult ce sont les noires décombres
Qu'on ne visite point la nuit.

Cette cité jadis si belle
N'attend plus rien de l'avenir ;
C'est à peine s'il reste d'elle
Un mystérieux souvenir.

Perdu dans la vaste bruyère,
Rien n'est si triste à voir de près
Que son antique cimetière
Gardé par l'if et les cyprès.

Parmi les ronces, les épines,
Se trouvent les rares débris
De son acropole en ruines,
Asile des chauves-souris.

C'est bien là que fut enterrée,
Du temps de l'empereur Othon,
La cloche encore révéree
De Saint-Michel-de-Gult, dit-on.

Sans l'aide d'aucune personne,
Aussi libre que dans les airs,
Parfois d'elle-même elle sonne
Et jette des sons vifs et clairs.

Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle,
Sans que la caresse le vent,
Du fond du sol qui la recèle
Elle carillonne souvent.

Ses vibrations prolongées
Font frissonner le voyageur,
Qui voit des ombres allongées
Vers lui descendre avec lenteur.

Un grand jour de cérémonie
On songe pour la Fête-Dieu,
Et dans un but d'économie,
A la retirer de ce lieu.

Vingt travailleurs sans prendre haleine
Creusent le roc pour la trouver ;
Découverte, elle suit la chaîne
Dont on se sert pour l'enlever.

Quant, l'apercevant qui s'accroche,
Le plus vieil ouvrier jura,
La chaîne se rompt et la cloche
Dans la terre à jamais rentra.

Quand la lune blémit les nues,
Le pâtre dans l'ombre égaré
Entend des rumeurs inconnues
Qui lui donnent l'air effaré.

Afin de surmonter la crainte
Que lui causent ces bruits lointains,
Avec une vaillance feinte,
Il chante les plus gais refrains.

Car il voit voler dans l'espace,
Ayant à leur tête Satan,
Un essaim de guerriers qui passe
Et court du côté d'Argentan.



Les camps de Goult, au nombre de trois principaux, ont été construits sur la partie culminante et à l'extrémité orientale d'un cap gigantesque dont l'altitude est de 327^m et qui domine de plus de 100^m la vallée de la Cance qui s'étend à ses pieds. L'aspect de la colline se rapproche beaucoup de celui d'un coin gigantesque dont le tranchant serait à l'Est, vis-à-vis les bois de Momont, et la tête à l'Ouest, faisant suite au bois de Montgomeri.

Le *Premier camp* occupe l'extrémité orientale du promontoire. C'est le plus petit des trois camps, mais le plus important à cause de sa haute élévation et de la solidité de ses remparts. Il a été souvent désigné, dans les derniers siècles (1), sous le nom de *Cavalier*, parce qu'il se trouve, semblable à un cavalier, à cheval au sommet de la montagne. Sa forme générale est celle d'un pentagone irrégulier dont les plus grandes dimensions, de l'Est à l'Ouest et du Sud au Nord, sont 62^m et 48^m. Sa superficie est d'environ 30 ares. On y parvient en suivant un chemin sinueux, à pente très rapide, d'une longueur rampante de 280^m, partant du Nord, près le village et aboutissant à la porte d'entrée du camp. Le flanc de la colline est, de ce côté, couvert d'une maigre végétation de bruyères, d'ajoncs et de genêts dont les racines s'enfoncent dans une mince couche de terreau noirâtre recouvrant la roche dure. Vers la gauche, on aperçoit des moraines épaisses de quatre pieds, sur lesquelles aucune plante ne pousse. Puis l'on reconnaît les traces d'une première ligne de remparts en pierres sèches, larges de 5^m à la base et hauts de 1^m25. A une vingtaine de mètres au-delà, ce sont des vestiges d'une seconde ligne de défense qui parait avoir été moins considérable que la précédente ; sa déclivité est longue de 10^m à 12^m. Jusqu'au bord des fossés du *Cavalier*, soit sur une étendue de 40^m à 50^m, la colline est plane, parfaitement unie. Si la montée est longue, difficile, pénible et nécessite de fréquents arrêts dans sa course ascensionnelle, en revanche le touriste a la consolation de se retourner de temps à autre et de jouir d'un admirable coup d'œil sur les vallées et les coteaux qui s'étendent à perte de vue jusqu'aux limites de l'horizon.

(1) Voir le manuscrit de M. Magny, à Argentan.

La porte d'entrée du *Premier camp* est au Nord, au point de jonction des côtés Nord-Est et Nord-Ouest de l'enceinte. Sa largeur est d'au moins trois mètres.

Le rempart Nord-Ouest est fait de pierres et de terres enlevées au fossé voisin et à l'intérieur. Il est presque vertical et couvert ainsi que les talus et le fond du fossé, de bruyères épaisses, de genêts, d'ajoncs nains toujours en fleurs, de fougères et de mousses. La largeur au sommet est de 2^m40 à 4^m50, sa hauteur au-dessus de l'intérieur du camp est de 1^m90 à 2^m80, et la longueur extérieure de cette muraille est de 7^m50. Le fossé a 2^m50 de largeur et 1^m75 à 2^m20 de profondeur.

Le côté occidental présente, vers son milieu, une ouverture large de 1^m50 donnant accès dans le second camp et en particulier dans l'enceinte circulaire dite des *Sept-Puits*. L'angle Nord-Ouest est arrondi, de sorte que le rempart, beaucoup plus large en cet endroit, ressemble beaucoup à une tour. Une déchirure assez large faite non loin de cet angle, par les gens du pays qui viennent tirer là le pavois durant le mois de mai, permet d'examiner la composition de ces antiques murailles : au-dessous d'une légère couche de terre de bruyère, on distingue de nombreux blocs de grès, la plupart de faibles dimensions, entremêlés avec de l'argile compacte. Le rempart, élevé de 3^m20 au-dessus de l'intérieur, présente un sommet aplati, large de 3^m, sur lequel croissent abondamment des bruyères aux fleurs roses et des ajoncs de diverses espèces. Le flanc intérieur est en pente douce, tandis que le flanc extérieur est presque vertical : un homme ne pourrait y descendre qu'en s'aidant des pieds et des mains. Les fossés sont larges de 5^m et profonds de 2^m50. Ils ont été creusés dans le roc vif et offrent une solution de continuité large de 4^m et longue de 4^m50, entre la porte du *Premier camp* et celle des *Sept-Puits*.

Près de l'angle Sud-Ouest, on voit une large brèche, récemment ouverte, par laquelle les voitures pénètrent aisément dans la première enceinte. Cette brèche a 3^m de largeur et 6^m de longueur. Elle permet encore de connaître la composition des remparts qui sont toujours fermés de masses de grès et d'argile.

Le rempart méridional n'est élevé que de 1^m40 à 2^m20 au-dessus de l'intérieur du camp et sa largeur au sommet varie entre 1^m70 et 2^m50. Comme les précédents, le talus de cette muraille est long

de 5^m à 8^m et presque à pic. Au-dessous, le fossé est large de 1^m50 et profond de 0^m70. Il n'y a plus trace de fossé vers le Sud-Ouest où des éboulements nombreux se sont produits. Au-dessous de cette partie de l'enceinte, sur une longueur de 180^m, le flanc de la colline est abrupt, rocailleux, d'un accès difficile.

La partie orientale n'offre aucune défense artificielle. La main de l'homme n'a pas eu peine à remuer le sol et le sous-sol pour extraire le grès : des bancs d'énormes rochers, disposés par strates, surplombant souvent les uns sur les autres, rendaient toute tentative d'escalade impossible de ce côté. Le vertige vous prend lorsque vous cherchez à voir la base de la colline, car un abîme de 250 pieds de profondeur est là devant vous. Un moment d'oubli, un faux pas et voilà votre vie en danger !

Au Nord-Est, ce sont de nouvelles défenses naturelles dues à des roches presque verticales et dont la hauteur varie entre 8^m et 15^m.

Aujourd'hui le *Cavalier* est un bien communal ainsi que la célèbre chapelle Saint-Michel et le calvaire de granit qui s'y trouvent et qui en font l'ornement.

Le *Second camp* est à l'Ouest du premier. Comme il occupe le faite du cap, ses remparts du Sud et du Nord suivent les contours du plateau. Les plus grandes dimensions, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, sont 170^m et 150^m ; sa superficie ne dépasse pas 1 hect. 40 ares. Tout ce terrain est en bruyère et appartient à divers particuliers.

L'enceinte méridionale du *second camp* est une courbe prononcée, partant de l'angle Sud-Ouest du premier. Elle est haute de 0^m80 et son talus ne mesure guère plus de 1^m40. C'est à peine si l'on arrive à reconnaître quelques vestiges de fossés. Il paraît même qu'une partie des cailloux et de l'argile auraient été distraits de l'intérieur et portés là. Au-dessous et jusqu'au fond du ravin, le coteau est moins nu quoique ayant une forte pente : les genêts, les ajoncs et d'humbles bruyères y poussent assez vite.

Le rempart occidental est haut de 2^m au-dessus du sol de la lande, large de 2^m50 en moyenne. Il est séparé du troisième camp par un fossé extérieur large de 2^m10 à 2^m80 et profond de 1^m50 à 1^m90. Comme ailleurs, les remparts sont en grès et en argile ; ils sont recouverts, ainsi que les talus et le fond des fossés, de bruyères variées, d'ajoncs et de lichens. Dans ces murs d'en-

ceinte, ils existe trois ouvertures principales dont deux très larges, surtout celle du midi ; elles ont dû être faites par les propriétaires qui auront comblé les fossés, afin de rendre les passages plus faciles. Le plan de M. Bailleul, dressé le 10 juillet 1787, ne présente qu'une seule porte vers le milieu de ce côté.

Au Nord, l'enceinte est toute en pierres sèches, dont le poids varie entre 1 kilog. et 10 kilog. Elle suit le sommet du flanc rocheux, sur une longueur de 170^m, pour aboutir à la base du rempart Nord-Est, qu'elle protégeait ainsi contre toute attaque venant du côté de Goult. La largeur de cette nouvelle muraille varie entre 4^m à 7^m et sa hauteur ne dépasse que rarement 1^m. Une autre ligne de défense, presque rectiligne, existait un peu en arrière ; mais les vestiges seuls sont reconnaissables.

C'est dans ce second camp, à quelques pas seulement du premier, que l'on trouve une haute enceinte circulaire, ayant 40^m de diamètre total, 14^m de diamètre intérieur et renfermant *Sept-Puits*.

Une porte placée à l'Est, faisait communiquer cette enceinte avec le *Cavalier*. Dans cette partie orientale, le fossé est peu profond et la longueur rampante du mur est de 6^m à 7^m. De toutes parts, on n'aperçoit que bruyères, ajoncs d'espèces variées et fougères.

A mesure que l'on s'avance, extérieurement, vers le Nord, le fossé devient large de 5^m à 6^m et profond de 2^m70. Le talus du rempart a de 8^m à 10^m. Le fossé contient de gros blocs de grès entre lesquels poussent des bruyères, des myrtilles, des fougères et des mousses. Quelques touffées de saule et de genévrier ont pu vivre là, ainsi que des pieds de houx, d'épine blanche et un vieil if noir. Une brèche, large de 6^m, montre à nu des cailloux de faibles dimensions mélangés à de l'argile.

A l'Ouest, le fossé est presque rectiligne, de largeur inégale, d'une profondeur variant entre 2^m et 3^m50 et rempli d'ajoncs et de bruyères en fleurs. Au Sud-Ouest, il y a deux ouvertures dans le rempart et pas de fossé. La plus importante, large de 2^m, sert aux promeneurs qui viennent visiter ces lieux jadis célèbres.

Une autre porte se voit au Sud. De chaque côté, les fossés sont larges et profonds. Ces quatre ouvertures et la brèche du Nord ont coupé la belle enceinte circulaire en cinq tronçons, dont la

hauteur est de 3^m50 à 4^m au-dessus du sol intérieur. La largeur du sommet de ces beaux remparts est de 2^m en moyenne.

Autrefois, il y avait *sept puits* dans cette enceinte ; mais les pierres et les terres éboulées en ont recouvert deux, de sorte que l'on n'en distingue plus que cinq, éloignés de quelques mètres les uns des autres. Ces puits sont circulaires, creusés dans le roc vif et servaient sans doute de réservoir pour les eaux apportées de la Cance, car on ne peut admettre qu'à fleur de terre, à une altitude de 330^m, il y ait eu des sources capables d'alimenter tous ces puits ou que les eaux du ciel seules pussent les remplir. Selon moi, les défenseurs de tous ces camps avaient mis là les eaux nécessaires à leur alimentation, ce qui était indispensable au moment d'un siège. D'ailleurs ces murailles circulaires devaient abriter, d'une façon sûre, les guerriers chargés d'une garde aussi importante que celle de l'eau. Ces puits ont 1^m40 de profondeur, 1^m20 de diamètre. Ils pouvaient contenir chacun de 1200 à 1500 litres d'eau.

Le *Troisième camp* est à l'Ouest du second. Il est presque circulaire et ses remparts, en pierres sèches, ont été renversés un peu partout. Leur largeur est de 7^m à 8^m. M. Bailleul dit qu'il y avait un fossé au-delà de la troisième enceinte ; à présent, ce fossé a disparu. La superficie de ce troisième camp est de 1 hect. 15 ares environ.

La vue est splendide du sommet de l'un des remparts des camps de Goult. A l'Ouest, c'est Rânes, son allée de sapins, et les hauts monticules des bois du Four et du bois Gautier. Au Nord-Ouest et au Nord, le mont Pétron, les foutelaies du château du Repas, les bois de Saint-André, Montgaroult et Montabard ; plus près de soi, la bruyère de la Coudraie avec son camp de passage, Francheville, Boucé avec les mottes de Cordey et le camp des bois du Feuillet. Vers le Nord-Est, les bois et le village de Momont, la verte vallée de la Cance, la Bellière ; dans le lointain, la forêt de Gouffern au second plan, et les collines du pays d'Auge et d'Exmes au troisième.

Les bois Levêque masquent la vue dans la direction de l'Est et empêchent d'apercevoir, ainsi que le prétendait Galeron, *les basses rives de l'Orne jusqu'au delà de Sées* et le camp de Blanche-Lande. Au Sud, c'est le bourg de la Lande-de-Goult, les bois de Goult et, se confondant avec l'horizon, la forêt

d'Écouves. Au Sud-Ouest, la vue est limitée par les bois de Montgomeri.

Comme la cloche de Goult, les Sept-Puits ont aussi leur légende. Chaque année, ont raconté plusieurs voyageurs nocturnes qui ont été témoins de ce fait, pendant le temps de l'Avent, durant les nuits brumeuses et froides, l'on voit sortir l'armée de César des flancs de la colline sur laquelle est assis le camp de Blanche-Lande. Ces guerriers très-nombreux, sont montés sur des chevaux dociles, ils portent une armure brillante et tiennent une longue pique à la main. Respectueusement, ils saluent leur général, puis s'acheminent lentement par les vallées de Grandouy et des Prés-Jean vers le camp de Goult. Après avoir parcouru les enceintes de ces camps, ils disparaissent bientôt, à l'apparition des premières clartés de l'aurore, dans les Sept-Puits où ils reposent tout le jour. La nuit de Noël met fin à leurs peines.

*
* *

Le camp de Francheville connu généralement sous le nom de camp des Sarrasins est distant de 6 kil. des camps de Goult. Il est au Sud-Ouest de la bruyère de la Coudraie et ne comprend qu'une seule enceinte. Le camp des Sarrasins est rectangulaire, ses côtés Nord et Sud mesurent 85^m de longueur et ceux de l'Est et de l'Ouest chacun 92^m. Comme à Goult, les angles sont arrondis et ont une base plus large.

Le rempart oriental est un peu irrégulier, légèrement courbe, en pente douce à l'intérieur, mais avec une forte pente à l'extérieur. Les pluies ont enlevé les terres à l'extérieur et comblé en partie le fossé. Près de l'angle Nord-Est, au milieu du rempart, se trouve le *Puits des Sarrasins*, profond de 2^m et large de 1^m 75.

Le côté Nord est rectiligne, large comme le précédent, de 3^m au sommet et s'élevant de 0^m 80 au-dessus du niveau de la bruyère. On remarque un second puits au Nord-Ouest, à la base du rempart. Une brèche pratiquée vers le milieu, nous fait voir une muraille composée de débris de grès entremêlés d'argile provenant du fossé voisin.

Le rempart occidental a été presque tout enlevé par les propriétaires qui ont ouvert à l'intérieur des carrières de grès. L'angle Sud-Ouest est seul intact.

Le rempart méridional est intact, large de 2^m 50 à 3^m au sommet. Tous les fossés ont en moyenne 2^m 50 de largeur et 0^m 70 de profondeur.

A l'intérieur de l'enceinte, le terrain est parfaitement plein et ne nourrit que de maigres bruyères, des ajoncs rachitiques, des mousses et des lichens. Le sol est rougeâtre, ferrugineux.

De l'intérieur du camp, la vue s'étend sur toute la vallée de la Cance, on aperçoit nettement les hauts remparts de Goult et la chapelle Saint-Michel dont la silhouette se détache au loin sur l'horizon. On distingue également la motte de Cordey et le camp du Feuillet, que j'ai visités en compagnie de M. Lavilleneuve.

La *motte gazonnée de Cordey* est à l'entrée du village de Cordey. C'est une énorme masse de terre enlevée au fossé qui l'entoure. Sa circonférence à la base est de 180^m et sa hauteur 8^m à 9^m au-dessus du fond du fossé qui est lui-même profond de 2^m 80 et large de 6^m. Le sommet de la motte est une ellipse, dont le grand axe a 15^m et le petit axe 10^m. Des chênes élancés couvrent toutes les parties de la motte.

Au-dessous, vers le Nord, est le *pré de la Motte*, autre motte tangente à la précédente et mesurant 22 ares. Il y a 50 ans, cette seconde motte était inculte et entourée de fossés. Depuis, des cultivateurs diligents l'ont défrichée, puis convertie en pré ; mais la trace des anciens fossés est encore bien visible. Elle est distante de 3 kil. de Goult.

Le *camp du Feuillet* est sur les bruyères de ce nom, à 600^m du village de Cordey et à 2 kil. 400^m des camps de Goult. Une ancienne route d'Alençon le coupe en deux parties d'inégale grandeur. Il appartient à 4 propriétaires. Le rempart et le fossé du côté Sud, sont seuls restés intacts ; les autres remparts ont été abattus lors des défrichements et les fossés presque remplis. Néanmoins, on distingue encore facilement les traces de ces fossés et la pente de leur talus. Tous les angles sont arrondis.

Le rempart méridional est large de 2^m et haut de 1^m 20 à 1^m 50 au-dessus du sol intérieur, le fossé qui le limite est profond de 3^m et large de 2^m à la base et de 6^m au sommet. Les flancs ont une pente assez forte. Le fond est humide et l'eau y séjourne une partie de l'année.

Le camp du Feuillet est rectangulaire et mesure 170^m sur 160^m. Il est situé sur un plateau d'où la vue est limitée par toutes les hautes collines du voisinage.



Quelles sont les origines du camp de Goult avec ses trois enceintes, de la motte gazonnée de Cordey qui en possède deux, des camps de Francheville et du Feuillet qui n'en ont qu'une seule ? Ces postes fortifiés remontent-ils à une même époque de notre histoire ? Grave question dont nous allons essayer de donner des solutions satisfaisantes.

Lorsque vous visitez ces lieux fortifiés, interrogez les gens du pays en homme qui ne connaît nullement ces camps et qui désire savoir ce que l'on en dit dans le canton. Tous vous répondront que les retranchements de Francheville, de Cordey et du Feuillet étaient aux mains des Anglais qui y établirent leur artillerie pour canonner la ville et la montagne de Goult. La ville fut ruinée de fond en comble, ajouteront-ils, et les Anglais furent victorieux. Cette hypothèse est inadmissible, d'abord, parce qu'il n'y avait pas de ville de Goult au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècles et que ses remparts n'ont pu être détruits ; et ensuite parce que nous ne possédons aucun document historique sur ce combat. L'histoire est muette à cet égard.

Du ^{xii}^e au ^{xiv}^e siècle, d'innombrables châteaux forts couvrirent la Normandie. Les donjons de ces châteaux furent bâtis et maçonnés solidement et beaucoup de nos villes en possèdent encore. Le grès était assez abondant sur les flancs rocheux de la Montagne de Goult, pour que l'on pût faire des travaux importants et une forteresse presque inabordable, sinon du côté des bois Montgommeri. Donc ces remparts ne sont pas l'œuvre des seigneurs du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle.

Passons à l'hypothèse des camps celtiques. Les *Commentaires de César*, dont les indications sont toujours si précises et si utiles, nous apprennent que les Gaulois avaient pour moyens de défense des *oppida* ou villes fortes entourées de murailles et des *camps de refuge*, lieux fortifiés par la nature, environnés de profonds ravins, de bois ou de marais et toujours d'un abord difficile. Peut-être la colline de Goult a-t-elle servi de camp de refuge aux Gaulois. Deux bracelets cannelés, en bronze, trouvés dans l'un des camps, en fouillant le sol, indiqueraient que nos ancêtres ont séjourné là. Mais comment admettre que les Gaulois ont eu des camps à trois enceintes ? Cela est inadmissible encore.

Les Romains ont laissé de puissants souvenirs dans ces parages Francheville et le Feuillet, dit-on, étaient les *camps avancés de César*, Goult son *camp retranché* où étaient renfermés ses trésors. Du haut des remparts, les Romains voyaient leurs vaisseaux sur la mer. Quoique ces récits soient empreints d'une exagération évidente, les maîtres des Gaules ont séjourné dans la vallée de la Cance ainsi que l'attestent les tuiles à rebords et les constructions que l'on trouve de temps à autre.

Les camps romains étaient carrés ou rectangulaires autant que la configuration du sol le permettait. Ils n'avaient généralement qu'une seule enceinte et les terres et pierres enlevées aux fossés formaient les remparts intérieurs du camp. Les seuls camps de Francheville et du Feuillet appartiennent bien à l'époque romaine.

Notre contrée fut ravagée par de nombreux corps de Saxons, pendant les iv^e et v^e siècles de notre ère. Ces pirates remontaient le cours de nos rivières avec des barques qui tiraient si peu d'eau, qu'il n'y avait nul point où ils ne pussent aborder. Beaucoup de ces Barbares se fixèrent autour des villes qu'ils avaient ravagées et se mirent à la solde des Empereurs. Landisacq (terre des Saxons), près Flers, tire son nom d'un corps de pirates qui s'y établirent.

Pour repousser ces terribles invasions, les Empereurs romains ordonnèrent de grands travaux. Mais, selon Végèce qui écrivait au iv^e siècle, le rectangle était encore en honneur dans les camps; toutefois, on les faisait aussi, suivant les lieux, *circulaires, demi-circulaires* ou *triangulaires*

« Ces enceintes, dit M. de Caumont, dont quelques-unes sont
 « peu éloignées les unes des autres, et placées généralement sur
 « des points d'où l'on pouvait surveiller les campagnes environ-
 « nantes, appartiennent à diverses époques de la domination ro-
 « maine. Quand les invasions des Barbares devinrent fréquentes,
 « non-seulement ce furent-là des camps pour les troupes, mais
 « aussi des lieux de refuge où les habitants des contrées les plus
 « exposées au pillage pouvaient se réunir et se mettre à couvert
 « dans les moments de danger. Les populations auraient elles-
 « mêmes établi ces forteresses, où elles auraient veillé à la sûreté
 « des vallées voisines, ce qui expliquerait la grande variation dans
 « la forme et l'étendue de certaines enceintes qui étaient distri-
 « buées de manière à pouvoir contenir de nombreux troupeaux.
 « Cela expliquerait pourquoi on trouve beaucoup de retranche-
 « ments à proximité des cours d'eau.

« Tous les camps sont situés sur des éminences et il n'y en a
 « peut-être pas un seul qui ne soit placé de manière à être aperçu
 « d'un autre camp plus ou moins éloigné et qui ne puisse corres-
 « pondre avec lui au moyen de signaux. Ainsi, nous trouvons
 « dans la disposition de ces forteresses, non-seulement un sys-
 « tème très favorable à la défense, mais encore une sorte de
 « système télégraphique au moyen duquel les garnisons pouvaient
 « s'avertir du danger et se prêter mutuellement main-forte. Il est
 « probable que les Gallo-Romains pourvurent eux-mêmes à leur
 « défense, en établissant des forteresses dont quelques-unes *n'of-*
 « *fraient probablement qu'une petite place entourée de palis-*
 « *sades et de fossés.* Plusieurs pouvaient consister dans une tour
 « en pierre ou en bois, au milieu d'une enceinte de retranche-
 « ments. »

Le camp de Goult avec ses trois enceintes, date de cette époque si troublée. Est-il l'œuvre des malheureuses populations envahies ou mieux encore l'œuvre des Saxons à la solde de l'empire romain ? Cela est probable, car ces camps sont créés d'après des principes absolument opposés à ceux qui guidaient le légionnaire de Rome. Les puits du camp des Sarrasins ont peut-être été creusés en même temps et la motte de Cordey élevée pour servir de poste d'observation. Des colonies saxonnes furent établies dans les plaines de Sarceaux, de Fleuré, de Joué-du-Plain et d'Ecouché, à la solde de l'empire. Elles furent chargées de défendre cette région contre les invasions nouvelles de leurs compatriotes. Quant aux habitants des vallées, prévenus d'avance, ils avaient le temps de se porter dans les refuges aux vastes proportions. Voilà, ce nous semble, une solution simple de la question.

Jusqu'au iv^e siècle, peu de forteresses furent élevées. Nous voici arrivé aux *invasions normandes* dont tout le monde connaît l'histoire. Ainsi que les Saxons l'avaient fait avant eux, beaucoup de Normands établirent des colonies dans diverses parties de la France et se mirent au service des rois de la seconde dynastie. La plupart se convertirent au Christianisme.

« En 864, dit M. Dareste, le soin de la défense du royaume fit
 « tenir à Pistes une seconde assemblée qui ordonna le recense-
 « sement de tous les hommes libres, bourgeois ou paysans capa-
 « bles de remplir le service militaire. On défendit de vendre aux
 « Normands des armes ou des chevaux. On entreprit de fortifier
 « l'entrée des rivières et d'améliorer la garde des côtes. On in-
 « terdit aux seigneurs de construire des forteresses sans y être
 « autorisés. On s'était mis en effet à bâtir des châteaux ou à

« fortifier d'anciennes habitations partout, même sur les terri-
 « toires ecclésiastiques. *Les châteaux de ce temps, CONSTRUITS*
 « POUR LA DÉFENSE ET NON POUR LE SÉJOUR, ressemblaient
 « beaucoup aux anciens camps romains. Ils étaient souvent
 « bâtis sur les ruines de ces camps ou sur les emplacements
 « qu'ils avaient occupés, quelquefois sur des *plateaux élevés ou*
 « *circulaires que l'on appelait des mottes*. Dans les pays plats
 « on faisait des *mottes ou tertres* artificiels. Au milieu s'élevait
 « un donjon central ou une maîtresse tour ; au-dessous du sol
 « étaient pratiqués des casemates et des souterrains. Ordinaire-
 « ment aussi, dans un certain rayon autour du château prin-
 « cipal, s'échelonnaient une série de constructions analogues,
 « mais d'un ordre inférieur, occupées par les vassaux d'un rang
 « subalterne et dominant chaque route, chaque rivière, chaque
 « vallée.

« Les défenses du roi Charles-le-Chauve n'empêchèrent pas ce
 « système de fortifications de s'étendre partout. Ces travaux
 « s'achevaient au moyen de corvées spéciales que les actes appel-
 « lent *œuvres des camps*. La construction, ou pour mieux dire
 « la restauration des châteaux, fut une œuvre de défense natio-
 « nale. »

On peut facilement admettre que Goult, après avoir servi de refuge au iv^e siècle, fut restauré au ix^e siècle et abrita les popula-
 tions et leurs défenseurs. Les seigneurs et leurs vassaux, les
 Normands déjà établis, y trouvèrent asile. On ne peut prétendre
 que ce soient les bandes envahissantes, Saxons et Normands, qui
 aient bâti ces camps et ces mottes. Il leur eût fallu des années et
 beaucoup d'hommes à ces bandes de pillards qui ne comptaient
 ordinairement que peu de guerriers. Le camp de Goult a donc
 aussi servi de lieu de défense contre les Normands.

Quant à la motte de Cordey, elle n'est ni celtique ni romaine.
 Elevée au iv^e ou au ix^e siècle, elle a servi de poste-vigie durant
 ces temps malheureux. Toutefois, on peut également, et avec
 autant de raison, faire remonter l'origine de cette forteresse à
 l'époque de la féodalité, du x^e au xii^e siècle. Malheureusement,
 les documents précis nous manquent pour être à même de
 classer, d'une façon définitive, ces mottes si nombreuses sur notre
 territoire.

EUGÈNE VIMONT.

Le Mémoire de M. Auguste SALLES sur le *Collège de Céaucé* et celui de M. F. LORiot sur *La Tour de Bonvouloir*, lus à la séance publique du 26 octobre dernier, devaient trouver place dans ce *Bulletin*. Pour ne pas trop grossir le volume, nous sommes obligés d'ajourner la publication de ces deux Mémoires, qui paraîtront dans le 1^{er} *Bulletin* de 1885.

Comptes de la Société pendant l'Exercice 1884

Présentés par M. L. HOMMEY, trésorier.

RECETTES

En caisse au 31 décembre 1883.....	1052 fr. 20 c.
1 cotisation arriérée pour l'exercice 1882.....	12 »
3 cotisations arriérées pour l'année 1883.....	36 »
Prix de deux exemplaires des Bulletins de 1882 et 1883.....	24 »
218 cotisations pour l'année 1884, à 12 fr. l'une.	2616 »
Subvention du Conseil général.....	300 »
TOTAL DES RECETTES...	4040 fr. 20 c.

DÉPENSES

Frais généraux (timbres de quittances, correspondance, convocations, copies, etc.).....	137 fr. 55 c.
Frais de recouvrement.....	38 45
Impressions (4 ^e Bulletin de 1883, 1 ^{er} , 2 ^e et 3 ^e Bulletins de 1884; envoi de ces Bulletins et impressions diverses).....	2282 20
Dépenses extraordinaires (97 francs pour le travail de M. Blanchetière et 120 francs pour fouilles faites aux Mottes).....	217 »
TOTAL DES DÉPENSES...	2675 fr. 20 c.

BALANCE

En caisse au 31 décembre 1884.....	1365 »
TOTAL ÉGAL.....	4040 fr. 20 c.

NOTA. — Il reste à recouvrer une cotisation pour l'année 1884.

TABLE

Des Matières contenues dans ce volume.

1st Bulletin.

	Pages.
Une Muse Normande inconnue, par M. DE LA SICOTIÈRE.....	5
Rapport annuel sur les travaux de la Société, par M. Gustave LE VAVASSEUR.....	39
L'Église de Saint-Saturnin des Lignerics et le Baptême de Charlotte Corday, par M. l'abbé J. ROMBAULT..	51
Les Bibliothèques et les Musées du département de l'Orne pendant la Révolution, par M. L. DUVAL...	73
Argentan (20 minutes d'arrêt), par M. Gustave LE VAVASSEUR. ..	121
Le Caveau de l'Église Saint-François, à Mortagne, par M. l'abbé J. ROMBAULT	135
Fouilles de Buré, par M. THOUIN.....	139
Situation financière de la Société..	144
Chronique.....	145

2^o Bulletin.

Les Bibliothèques et les Musées du département de l'Orne pendant la Révolution. (Suite). Par M. L. DUVAL.....	153
L'Évolution en Archéologie, par M. F. LORiot.....	185
Le Camp de Bierre, par M. E. VIMONT.....	198
L'Église du Sap, par M. A. DALLEt.....	211

